A. M. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVI. — N° 2. NOVEMBRE 1897.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET CIE,

BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE:

CHINE.

Mission du Kiang-nan.

Zi-ka-wei au jour le jour 217
Les Petits Chinois de T'ai-ho (P. J.-M. Chevalier) 223
L'École de T'ai-ho (P. J.-M. Chevalier) . . . 223
Une visite à Mgr Anzer (P. Doré) 225
Episodes de la vie de missionnaire 227
Progrès de la foi au Siu-tcheou-fou (P. Gain) . 230
Un brigand chinois (P. Doré). 237
Nouvelles du Hai-men 243
N.-D. de Lourdes à Zong-ming (P. Pétillon). . 244
Un bon coup de filet (P. Colvez). 248
Une excursion à Kin-chan (P. Bastard) 250
La chrétienté de Mao-kia (P. Dannic). . . . 255
Progrès de la foi au Hao-so (P. Le Chevallier). 257
Nouvelles de Liu-tcheou-fou (P. Twrdy) . . . 259
Emeutes en Chine 261
Un neveu de Li-hong-tchang (P. Twrdy). . . 263
Une neuvaine à saint Joseph (P. Dannic). . . 265
Installation définitive à Yng-tcheou-fou et à Po-tcheou (P. Perrigaud). 271
Nouvelle fondation à Hing-Hoa (P. Durandière) 279
Nouvelles de Yang-tcheou-fou (P. Crochet) . . 283
Une filature catholique à Chang-hai (P. Pierre). 284
La cause des martyrs de Sou-tcheou 295
L'Ecole Saint-François-Xavier à Chang-hai. . 295

Mission du Tcheu-li S.-E.

Nouvelles de la mission. 296
Rapports avec les autorités militaires (P. Bataille) 297
Un procès chinois (P. Mangin) 304
Une nouvelle fondation (P. Mangin) 316
Un procès difficile gagné par saint Joseph (P. Wetterwald). 320
Deux retraites à Tchao-kia-tchoang (P. Wetterwald) 331
Ouverture de l'Église catholique à Tien-tsin (P. du Cray). 337

MANGALORE.

Nouvelles de la mission (P. Gioanini) 338
Le catéchuménat de Jeppoo 340

CEYLAN.

L'arrivée à Ceylan (P. Royer). 344
Le Presbytère de saint Antoine (P. Royer) . . 347
Les Wesleyens à Batticaloa (P. Evrard) . . . 352
Aux environs de Trincomali (P. Bonnel) . . . 353

MADURÉ.

Nouvelles de la mission (P. de Beaurepaire). . 360

BAS-ZAMBÈZE.

Mission de Boroma (P. Boecher). 363
La mission de Chupanga (P. Torrend). . . . 366

ÉGYPTE.

Progrès de la foi dans la Haute-Égypte (Mgr Bezzi) 368

ÉQUATEUR.

Le pillage du collège de Riobamba (P. Luisier). 371
Travaux des missionnaires du Napo (P. Mille). 375

BRÉSIL.

Les fêtes du centenaire du P. Anchieta à Saint-Paul (P. Magouet). 377
Nouvelles de Sao Leopoldo (P. Magouet) . . 381
Le noviciat de Campanha 383
En route vers Dakar (P. Goslèse) 389

ALASKA.

Nouvelles de la mission (P. Bougis). 391
Difficultés entre schismatiques russes et presbytériens (P. Bougis). 395

ROUMANIE.

Excursions apostoliques (P. Payen). 397

ANGLETERRE.

Le treizième centenaire de saint Augustin (P. d'Alès). 406

FRANCE.

Invention des corps des PP. Olivaint, Caubert, de Bengy (P. Foulongne) 414
La vie chrétienne à Romilly 440
Missions et œuvres d'hommes. 443

NÉCROLOGIE.

Le P. Clément Couvreur 446
Le P. Henri Couvreur 451
Le F. Goussery 465
Le P. Outerleys 468
Le P. J. Etterlé 471
Le P. Hirgair 474
Le F. L. Bonnin. 477

VARIA.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

APPENDICES.

I. Pose de la première pierre du collège de Clermont 526
II. Etat de la Compagnie de Jésus en France en 1608 530

A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVI. — N° 2. NOVEMBRE 1897.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. J. DE BROGLIE, Maison Saint-Louis, à Saint-Hélier, Jersey. *(Iles de la Manche.)*

J. L. S. J.

LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Zi-Ka-Wei au jour le jour.

(Notes d'un scolastique.)

Ste-Agnès, 21 janvier 1897.

GRAND brouhaha de voitures dans les environs. Il y a fête au Carmel ; une jeune eurasienne (1) de *Chang-hai*, ancienne élève des Auxiliatrices, y prend l'habit. Le parrain est M. Thorne, protestant, chef d'une école protestante ; la marraine est Me Thorne, jadis « sister Francis », religieuse protestante. Venue à ce titre, avec une compagne d'Angleterre, pour tenir l'école de M. Thorne, elle l'épousait peu après, et plantait là sa compagne, qui n'eut plus qu'à s'en retourner d'où elle était venue. Au Carmel, l'ex-religieuse n'a fait que pleurer d'un bout à l'autre de l'office.

Fin ianvier.— Une nouveauté vient d'embellir, ou d'enlaidir, notre horizon. « Voyez là-bas, à ¾ d'heure, ce large toit, ce clocher. Une église, n'est-ce pas ? — Point ! Le four crématoire. — Ce qui a mine d'église, c'est le grand salon, où se tiennent les parents pendant l'opération. Le clocher, c'est la cheminée. L'illusion est parfaite. — En passant par là, en voyant la lugubre fumée sortir du clocher, les *Sicks*, race géante d'Indiens, qui, de leur vivant, font la police anglaise à *Chang-hai*, et après leur mort se font brûler sur des bûchers, doivent se dire que voilà évidemment un triomphe de leur civilisation sur la civilisation européenne.

Le mois de janvier a vu paraître le n. 10 des *Variétés sinologiques : Histoire du royaume de Ou*, par le P. Alb. Tschepe. Le volume a été imprimé à *Chang-hai*, dans un moment où nos ateliers de *Tou-se-wé* étaient surchargés. C'est dire qu'il n'a pas toute la perfection typographique qui brille dans les œuvres de la maison Bernier-Hersant, Chambeau successeur. Ce livre, qui dit ce qui se passait dans un coin de la Chine, quelque 500 ans avant J.-C., « maintient les *Variétés* au niveau élevé où elles se sont placées », c'est la *China Gazette* de *Chang-hai* qui l'affirme. De fait, les *Variétés* ont été dans l'ensemble très louées par les hommes les mieux à même de juger. Un des meilleurs sinologues d'aujourd'hui, Edward Harper

1. On appelle Eurasiens les enfants nés d'un Européen et d'une Asiatique, Chinoise ou Japonaise.

Parker, protestant, frère d'un jésuite d'Angleterre, ne manque pas une occasion de donner ses éloges, faisant d'ailleurs ses observations avec parfaite courtoisie et bienveillance. Rentré en Angleterre, il écrivait encore dans *Academy*, 5 sept. 96... « in fact none of us can do much in Chinese literature without having at every step to tender our acknowledgments to the good Jesuits, who are at this moment still pegging away at the observatory of Sicawei near Chang-hai, few branches of science escaping their attention. »

Le P. St Chevalier a publié son rapport annuel à la Société météorologique de *Chang-hai*, dont il est fondateur et président. Le P. Froc a publié *The Iltis typhoon.* C'est le nom donné au typhon désastreux de juillet dernier qui a enveloppé et brisé le stationnaire allemand *Iltis.* Pris par un fort courant, poussé par le vent dans le même sens, le capitaine, ayant tenté l'impossible et voyant tout perdu, réunit à l'arrière son état-major et déclara qu'il ne restait plus d'espoir ; tous alors chantèrent une dernière fois l'hymne national et poussèrent à l'empereur un dernier hourrah, pendant qu'à leurs mâles accents se mêlaient les mugissements de la tempête, et l'effroyable fracas du navire qui venait de toucher la roche et se brisait à l'instant ensevelissant tous les officiers et la plus grande partie de l'équipage dans l'abîme.

Au cours de son travail le P. Froc a dû repousser une imputation malveillante de M. Doberck, l'astronome du gouvernement anglais à *Hong-kong.* Placé entre *Manille* et *Zi-ka-wei*, jésuites par ci et jésuites par là, il est évidemment incommodé du voisinage, et est importuné des éloges qu'on leur donne et qui lui rebattent les oreilles, sans qu'on mette le même entrain à son endroit. D'où, après le susdit typhon, il relatait avoir le premier à l'avance envoyé un télégramme à *Chang-hai*, annonçant l'affaire, et il ajoutait : « and it appears that no other warning was given indicating a gale in that port. » C'était très faux. D'ailleurs, M. Doberck « canit extra chorum ». Il n'y a qu'une voix parmi tous les Européens, navigateurs, officiers, pour louer *Zi-ka-wei*, que le P. Dechevrens avait placé à un niveau si élevé et que ses successeurs y ont maintenu, comme pourrait dire la *China-Gazette.*

Le P. Heude a aussi publié un Cahier de ses Mémoires d'histoire naturelle. La tendance générale est de faire saillir les profondes différences morphologiques, là où la science transformiste, séduite par quelques vagues ressemblances, se permet des rapprochements parfaitement fantaisistes et antiscientifiques. C'est un argument *ad hominem*, très fort, mais à la portée de tous, et pas du goût de ceux que l'auteur est contraint de prendre spécialement à partie, comme M. A. Gaudry du Museum. Le public non spécialiste appréciera mieux la jolie aquarelle qui orne le volume, reproduite par un dessinateur d'ici sur un modèle du P. Rathouis.

2 février. 1er de l'an chinois. — Pétards, tapage, chômage prolongé. Les ouvriers qui construisent la nouvelle aile Est de notre maison sont partis, ce qui désole le Fr. Bondon. C'est que les ouvriers sont accompagnés d'apprentis de 10 à 16 ans, marmaille païenne, sans éducation, sans mœurs, troupe de vrais petits sauvages : c'est dans cet exquis milieu, que travaille le frère le dimanche ; il amuse ces « ramoneurs » qui viennent en bon nombre, librement, s'en donnent de tout cœur, et font en ce moment leur examen particulier sur ce point : bannir des conversations les expressions absolument innommables. Ce premier travail de civilisation ne se fait pas sans grand labeur, et le succès n'est pas encore complet. Qui sait si parmi ces pauvres petits, le bon Dieu ne se réservera pas quelques élus ?

11 février, jeudi. — Vent formidable. Les barques des Pères qui viennent pour la retraite doivent filer vite : mais gare aux tournants ! preuve : le P. Tschepe ; dans un tournant les bateliers n'ont pas baissé la voile, tout a chaviré. Le Père nous arrive après une heure de marche, trempé des pieds à la tête par une température voisine de 0°. Les livres, les notes, fruit de longues années de travail, tout est à l'eau ! Voilà une matière à indifférence!

14 février. St Valentin, fête de Monseigneur.— Les apprentis peintres de *Tou-se-wé* offrent en cadeau les portraits de Mgr Borgniet, le premier évêque jésuite du *Kiang-nan*, de Mgr Languillat, son successeur, de Mgr Garnier, de Mgr Bulté, de Champagne. — Nous avions à dîner plusieurs invités ; parmi eux, le P. Robert, procureur des Missions étrangères ; il vient d'être nommé à la presque unanimité des suffrages, membre du conseil municipal français de *Chang-hai.* Le P. Heugnot, supérieur des Lazaristes, en fait déjà partie depuis longtemps. « Ce n'est plus un conseil, c'est un concile, » disait dans son dépit un des très rares opposants.

23 février. — Aujourd'hui 7 grands vœux. Les PP. Bouvet, Lemercier, Moreau, Petillon, français ; le P. Ling, chinois ; le P. Tovar, espagnol ; le P. Van der Linden, Belge. Les doyens de Cie, PP. Pétillon et Moreau ont 18 ans de Chine.

Pendant les retraites des missionnaires on a lu au réfectoire l'intéressante vie du P. Fessard. Ce soir, on a repris les lectures chinoises, innovation heureuse, inaugurée le 3 janvier 1897. Cela s'appelle non pas lire, mais expliquer un livre. Les textes imprimés différant toujours notablement du langage, l'intelligent lecteur doit composer sur place son boniment ; il dit autre chose que ce qu'il lit, ou plutôt il traduit ce qu'il lit en langue parlée. — Dernièrement, un lecteur voulant dire le prix élevé qu'avait coûté jadis un riche cercueil, l'estima plusieurs milliers de piastres. C'était très expressif, mais par malheur, la piastre, monnaie étrangère, était alors bien inconnue en Chine.

Pendant que je vous écris, l'horloge de l'observatoire chante son *O Regina*, 2 fois de suite. C'est sa manière de sonner les demies. Cette hor-

loge, fabriquée par la maison Garnier de Paris, fait par ses sonneries fréquentes les délices des environs, y compris la gent scolastique. Elle devait donner ses premières notes le 8 décembre, et elle a rempli son programme tant bien que mal, tout en ne commençant que le lendemain son fonctionnement régulier. Par une bonne brise du nord, nous pouvons entendre les douze coups de midi, à ¾ d'heure d'ici, dans notre petite maison de campagne en disant notre *Angelus*.

Une inscription gravée sur cuivre et placée près de la cage de l'horloge, porte les mots suivants :

OFFERT PAR
MARIE AMICIE MARTHE
COMTESSE DE VILLENEUVE BARGEMON
A
L'OBSERVATOIRE DE ZIKAWEI.
TÉMOIGNAGE D'ATTACHEMENT FILIAL
A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

1er *mars*. — L'observatoire vient de faire l'acquisition d'une nouvelle lunette méridienne. Voici comment : on avait ouï que l'instrument, jadis propriété d'un chinois qui avait voyagé en Europe, était venu échouer à *Chang-hai*, chez un marchand indigène de bric-à-brac. Essayer par nous-mêmes l'acquisition, c'était s'exposer à une majoration de prix immédiate : c'est la manière dont les marchands chinois témoignent l'estime qu'ils ont des Européens, du moins de leur bourse. On délégua donc le nommé *Sen*, dit *Fang-bing*, aide à l'observatoire, habile homme doublé d'un bon chrétien. Il entre en flâneur dans la boutique, et voyant l'instrument, demande négligemment qu'est-ce que c'est que cette machine ? — Le marchand d'en expliquer les merveilleuses propriétés. « Et combien ça coûte-t-il ? dit *Fang-bing*. — Une bagatelle ! 200 piastres (la piastre vaut actuellement 2 fr 55). — Oh ! oh ! dit *Fang-bing* 100 seraient trop ! — Va pour 100, reprend le marchand. » Mais *Fang-bing* tenait ferme, et déclarait que cette bizarre machine n'avait certainement pas l'air de valoir ça. — Eh bien ! donne-moi 50 *taels* (le *tael* vaut 3,50) et que ce soit fini ! — Point, dit l'autre, qui se sentait arrivé à la limite raisonnable, mais voulait encore grapiller un peu ; 50 piastres. » C'est accepté, et le marchand se met en devoir d'écrire le reçu. Au moment d'inscrire la somme, il relève la tête. « Eh ! j'écris 60 piastres, n'est-ce pas ? 10 pour toi ; tu mérites bien quelque chose. » C'est une délicatesse des marchands chinois à l'égard des domestiques, dont ils veulent ainsi gagner la clientèle. Ils forcent la somme sur le reçu, au détriment du maître européen qui paiera tout, donnera 50 piastres au marchand, et fera, grâce au même marchand, une largesse inconsciente de 10 piastres à son propre domestique. *Fang-bing* protesta ;

la conscience, il nous l'avait souvent entendu dire, ne permettait pas pareille manœuvre. « Oh ! tu es catholique toi, dit le marchand ! Après tout, si tu le veux, il n'y aura rien pour toi », et il inscrivit 50 piastres. *Fang-bing* ne souffla mot. Quand il fallut payer, les 40 premières piastres sortirent presque sans effort ; mais les suivantes ne venaient qu'une à une, péniblement. Enfin, on arriva à 48 ; là, *Fang-bing*, dont le mouvement s'était ralenti de plus en plus, stoppa complètement. « Mais c'est 50, cria le marchand ! — Deux pour moi, dit *Fang-bing*, je mérite bien quelque chose. » Le marchand céda, se déclarant vaincu par plus rusé que lui ! *Fang-bing* s'en revint donc avec son instrument, ses deux piastres et sa conscience sauve. — L'instrument était tout luisant au dehors, au dedans tout malpropre, encrassé, rouillé, il fallut, paraît-il, le serrer dans un étau pour le dévisser, et tous les organes devront être soumis à un nettoyage complet.

Les Européens se demandent si dans les grandes usines chinoises, qui actuellement surgissent de tous côtés à *Chang-hai*, les métiers, achetés à l'étranger, ne tarderont pas, faute de soins, par prendre la tournure misérable qu'avait après son passage par des mains indigènes, la lunette de *Sen Fang-bing*. Voici ce qu'écrivait M. Thiollier, député l'an dernier dans nos régions par les grandes maisons lyonnaises : « De rapides progrès se font dans les installations industrielles chinoises. On doute cependant, dans le monde commerçant, de la réussite immédiate de toutes ces fabriques en construction qui seront dirigées par les Chinois. On prétend, en effet, que les Chinois peu habitués aux machines et aux métiers mécaniques, n'auront pas les soins et les précautions que l'on prend en Europe, et que telle machine, qui peut durer 15 à 20 ans entre les mains d'Européens, ne pourra pas être utilisée plus de 5 ans, entre les mains des Chinois. » (*Mission commerciale en Extr.-Orient. St-Étienne*, 1896, p. 35.) — En tous cas, s'ils se forment après quelques écoles, ils deviendront de redoutables concurrents.

14 avril. — La semaine dernière le R. P. Paris et le P. Perrigaud venaient à pied de *Chang-hai* à *Zi-ka-wei*. Ils n'avaient pas encore quitté la concession française qu'un ignoble bonze leur crie « *Yang-koei-tse* », diables d'Europe. « Sur le terrain de la France cela ne saurait passer ainsi », dit le R. P. Supérieur. Les deux Pères se retournèrent, et du bout de leurs parapluies poussèrent malgré lui l'être vil jusqu'au poste voisin de la police, où ils le recommandèrent aux bons soins d'un sergent. « Entendu, Pères, dit celui-ci, je verrai la largeur de sa culotte. » Les deux Pères s'en remirent à lui de ce soin de ménage.

Vous m'avez parlé des bonzes de *Ceylan*. C'est ici qu'il faut venir pour voir les plus dégradés du monde. Vous les rencontrez partout flânant couverts de guenilles. Que de fois j'en ai vu sur les concessions, désœuvrés, l'air idiot, quelquefois assis sur leurs talons pour se chauffer au soleil. Les

bonzes sont méprisés même des Chinois qui recourent à leurs services. Mais la routine est seule maîtresse en fait de pratiques religieuses. On va brûler de l'encens aux pagodes, on fait venir les bonzes prier et brûler de l'encens auprès des parents défunts, parce que le contraire serait mal vu et aussi par crainte superstitieuse des malheurs qui arriveraient sans cela.

— Trois écoles viennent de se fonder autour de *Zi-ka-wei*. Elles sont tenues par des vierges qui habitent chez les Auxiliatrices durant la nuit. Elles font l'école gratis, à condition de faire deux fois le catéchisme chaque jour en plus de celui que le P. Scherer y vient faire chaque semaine.

L'autre jour le P. Scherer est allé suspendre des images dans la dernière de ces écoles. Grande opposition d'abord. « Nous ne voulons pas de votre religion. — Sans doute, mais vous m'avez prêté votre salle ; je suis chez moi. » Malgré les protestations, il les suspendit. Les couleurs voyantes gagnèrent la faveur du public pour un temps. On promit de n'y pas toucher.

Mais après le départ du Père, on fit tant d'instances auprès de la maîtresse d'école, qu'elle finit par s'exécuter en bonne Chinoise. Elle vint le soir dire au Père qu'elle avait dû enlever les images. C'était embarrassant, car il eût fallu se fâcher et cela pouvait faire mauvais effet dès le début. Heureusement l'affaire se termina d'une façon bien chinoise. Un gros bonnet de l'endroit, qui n'a absolument rien à voir à l'école, vint déclarer au propriétaire de la maison que la maîtresse d'école étant parente d'un de ses amis, la peine qu'on lui faisait était faite à lui-même, et qu'il voulait qu'on remît les images aussitôt. Il fallut s'exécuter. Quand le P. Scherer se présenta ensuite tous étaient contents d'avoir ces belles images. Il y avait seulement celle du Crucifix qu'ils auraient voulu faire enlever de peur de faire parler les voisins. « Je m'en garderai bien, dit le Père. Ne voyez-vous pas que c'est la plus belle ? » Le bon ton les forçait d'en convenir et de se montrer désireux de la garder.

— Hier en faisant le catéchisme aux ouvriers païens qui travaillent ici, un scolastique parlait de l'enfer, et disait que tous ceux qui se conduisaient mal y seraient condamnés, les riches aussi bien que les pauvres. « Quoi, les riches aussi ? » demanda vivement un homme d'une cinquantaine d'années. « Certainement. Et les plus pauvres, s'ils sont bons, iront au ciel. » Ce fut toute une révélation pour ce brave homme. Il répétait aux autres : « Dites donc, avez-vous entendu ? Même les riches iront en enfer. Ah ! je me fais chrétien, moi. » C'est que les bonzes n'ont pas coutume de parler ainsi. Ils ressemblent tous à ceux dont parle saint François-Xavier, qui restèrent interloqués quand il leur demanda comment on évitait l'enfer, jusqu'à ce que le plus malin lui fit enfin cette brillante réponse : « Il faut 1° éviter de tuer les vaches, 2° faire l'aumône aux bonzes. » Ceux de Chine ne connaissent que le 2°. Mais ils le savent mieux que leur *Pater*.

Les petits chinois de Tai-ho.

Extraits d'une lettre du Père J. M. Chevalier.

Ou-hou, le 8 juillet 1897.

NOS enfants sont fort aimables, pleins d'entrain au jeu, et, ce qui vaut mieux encore, très pieux. Plusieurs passent une partie de la récréation à prier devant le Très-Saint-Sacrement. Plus d'une fois, pendant le mois de Marie, j'en ai trouvé agenouillés au pied de l'autel de la sainte Vierge et récitant leur chapelet. J'en connais qui, pour se préparer à leur baptême, se rendaient tous les soirs à l'église, récitaient une dizaine de chapelet ou deux, pour demander au bon Dieu la grâce d'être bien préparé à la réception de ce sacrement.

Un matin, après ma Messe, je passais par la salle de classe, et là je trouvais un petit enfant, qui devait être baptisé quelques jours plus tard. Je lui demandai : « Mais que fais-tu ici, pendant que les autres sont à déjeuner ? » Il me répondit : « Père, je jeûne. » Je ne répondis rien et partis, admirant le courage de ce petit enfant ; car pour un Chinois se priver d'un repas, c'est presque de l'héroïsme. Tous ces enfants sont l'espoir de l'avenir. Aussi ils sont l'objet de tous nos soins ; nous nous appliquons à former en eux de fervents et solides chrétiens, parfaitement instruits de leur religion. Vous voyez qu'en Chine, tout comme en France, dans nos bons collèges, on trouve l'occasion de faire le bien, et un très grand bien, dans l'âme des enfants.

J. M. CHEVALIER, S. J.

L'Ecole de Tai-ho.

Lettre du P. J.-M. Chevalier au F. Lecointre.

Tai-ho, le 10 décembre 1896.

MON BIEN CHER FRÈRE,

P. C.

JE me trouve bien en retard à votre endroit. Pourtant je n'ai point oublié votre bonne petite lettre, et j'ai songé plus d'une fois à y répondre. Le *status* est arrivé là-dessus, et il a fallu me rendre à mon nouveau poste. Songez un peu ; 25 jours de voyage, assis dans une barque, c'est bien un peu long. Mais aussi j'avais l'honneur d'accompagner Monseigneur ; il est juste que tout honneur se paie. Enfin me voici à *Tai-ho*, tout à l'extrémité nord-ouest de la Mission sur les confins du *Ho-nan*. Au reste vous pouvez voir sur la carte. C'est un poste assez récemment fondé ; il y a dix et quelques années, il n'y avait ni chrétiens ni catéchumènes ; c'est seu-

lement en 1893, je crois, que l'on a commencé à baptiser. Nous avons en ce moment plus de 60 chrétiens et 200 catéchumènes, et il en arrive tous les jours de nouveaux. Ce sont surtout les « mangeurs d'herbes » qui nous viennent, et ils sont nombreux ici. Les mangeurs d'herbe sont des gens qui s'engagent à s'abstenir de toutes viandes ; ils se nourrissent de pain, d'herbes et de légumes. De là le nom de mangeurs d'herbes. En général, ce sont des gens qui sentent le besoin de croire, et qui cherchent.

Les écoles sont l'œuvre par excellence de la mission, à mon avis du moins ; c'est sur elles que repose l'espérance de l'avenir. Il s'agit de former de bons et fervents chrétiens ; c'est à quoi nous travaillons tous les jours. Tous nos enfants sont pensionnaires, élevés aux frais de la Sainte Enfance. En sorte que chaque Père se trouve à la tête d'un petit collège ; il est à la fois Père Recteur, Père Préfet, Père Ministre ; à lui de recevoir les visites des parents, de surveiller les études, à lui aussi de s'occuper de tout le matériel et de tout le personnel de la maison, domestiques et autres. Nos élèves, du moins à *Tai-ho*, ont à peu près le règlement de nos collèges ; ils se lèvent à 5 heures du matin, se couchent à 8 h. ½ du soir ; pendant la journée, ¼ d'h. de récréation à 10 heures, 1 h. à midi, ½ à 4 heures ; le reste du temps est employé à crier les leçons. Les Chinois ont l'habitude d'apprendre leurs leçons tout haut, de les réciter « item », et ils ne font pas autre chose durant toute la journée que d'apprendre ou de réciter des leçons, écrire des caractères. Jugez un peu du silence qui règne dans la salle aux heures de classe. Impossible de faire du « chahut » à moins de se taire. Le R. P. Ministre vient d'établir des « colles » le dimanche, comme cela se pratique dans nos bons collèges de France. Les élèves sont divisés en trois groupes, et, chaque troisième dimanche, ils ont à subir un examen. Nous insistons surtout sur l'instruction religieuse ; à nos yeux, tout est là ; le reste est bien secondaire. Aussi tous les jours, nous avons nos catéchismes, trois catéchismes par jour. En général nos enfants sont assez avancés, ils seraient de taille à tenir tête à bien des enfants d'Europe, soit pour la lettre du catéchisme, soit pour les explications, soit même pour répondre aux questions qu'on pourrait leur faire sur la vie de Notre-Seigneur. Tous ces petits enfants paraissent pieux ; ils communient tous les dimanches ; tous les jours, ils assistent à la messe, récitent le chapelet, font la visite au Saint-Sacrement avant chaque récréation. En général les Chinois n'aiment pas beaucoup jouer ; mais à *Tai-ho*, les enfants s'amusent bien en récréation. Le jeu de balle surtout fait fureur. Tous ces temps derniers, il y avait foule à la porterie pour voir ces jeux de balle ; tous les passants s'arrêtaient pour regarder. Il y a vraiment, je crois, pas mal de ressources dans tous ces enfants ; voilà pourquoi il est si important de les bien former, d'en faire de fervents et solides chrétiens. — Le Père a donc à surveiller sa maison et son école ; il lui faut aussi aller faire la visite de ses chrétiens, au

moins de temps en temps, les encourager, les stimuler, et tout ensemble essayer de gagner quelques païens. Je trouve cette vie fort intéressante, non pas au point de vue naturel, bien entendu, mais au point de vue surnaturel. C'est là ce que faisait Notre-Seigneur quand il parcourait les villes et les bourgades de la Judée, prêchant l'Évangile. Pour mon propre compte, je me trouve heureux comme nulle part ailleurs. Ici il faut surtout des hommes intérieurs, des hommes de Dieu, qui comprennent le prix d'une âme, et qui volontiers consacreraient leur vie entière à sauver ne fût-ce qu'une seule âme.

En union de vos prières,
Votre frère humble et dévoué en N.-S.

J. M. Chevalier. S. J.

Une visite à Mgr Anzer.

Lettre du P. Doré.

Heou-tchoang, 22 mars.

Le soir de la fête de St Joseph, je suis allé faire visite à Mgr Anzer (1) qui m'avait informé de son arrivée dans une chrétienté voisine, à 25 *li* de *Heou-tchoang*.

Sur la route j'ai pu à loisir étudier la géographie de la campagne des « Grands-Couteaux ». D'abord à 6 *li* (4 kil.) ouest de notre résidence, on passe à la porte sud du retranchement de *Sang-ling*, où se trouve la tour du trop fameux *P'ang-san* qui nous a amené cette horde dévastatrice. Le mandarin se proposait de démolir sa tour pour en faire un pont dans l'ancien lit du *Hoang-tso*, mais j'apprends à mon retour que *P'ang-san* veille sur les démarches de ceux qui oseraient détruire sa maison. Il habite, dit-on, à une soixantaine de *li* sur les limites du *Kiang-sou ;* il se dispose à entrer en campagne à la tête d'une bande bien déterminée, dès qu'on parlera de commencer la démolition. De fait les notables du pays n'osent pas entreprendre les travaux qui pourraient bien être interrompus par les coups de fusils. Douze *li* au delà de *P'ang-ling* se trouve la célèbre forteresse de *Ma-liang tsi*, sur la limite du *Chan-tong* et du *Kiang-sou*. Le chef du bourg avait eu sa fille enlevée par les Grands-Couteaux ; il se met à la tête de tous les hommes valides et livre bataille à tous ces bandits. C'est ce combat mémorable qui nous délivra de ces incendiaires. Poursuivis et harcelés par tous les honnêtes gens du pays, les uns furent tués, les autres faits prisonniers et la masse se dispersa aux quatre vents du ciel ; ils n'osèrent plus se reconstituer en corps. On voit encore une partie de la maison d'un de leurs

1. Monseigneur Anzer, des Missions étrangères de Steyl (Hollande), est vicaire apostolique du *Chang-Tong* méridional.

principaux chefs, *P'ong-Koei-ling*, décapité à *Siu-tcheou-fou ;* elle n'est guère qu'à 1 *li* des remparts de *Ma-liang-tsi.*

La chrétienté de *Kia-tchoang*, que visitait Mgr Anzer, n'est qu'à une heure de marche au delà. J'ai passé la soirée avec Sa Grandeur, qui s'est montrée on ne peut plus aimable et m'a raconté toutes ses démarches au sujet de cette dernière rébellion. Le gouverneur du *Chan-tong*, *Li-ping-heng*, écrivit un memorandum au trône pour prouver que tous les chrétiens du *Chan-tong* et ceux du *Kiang-sou* ne sont qu'un tas de brigands, un ramassis de méchantes gens, et que la révolte n'était due qu'à leur inconduite. Cela ne faisait pas tout à fait le compte de Mgr Anzer ! Un torrent de télégrammes, de *Wenchou*, de visites suivirent cette campagne du gouverneur. Le *Tsong-li-yamen* fut saisi de cette affaire. *Li-ping-heng* se promettait bien de ne pas verser un centime d'indemnités et d'en finir avec ses ennuyeux voisins. Les choses prirent une autre tournure. Un beau matin il reçut de *Peking* l'ordre de rétracter ses mensonges, de recevoir Monseigneur avec tous les honneurs dus à son rang, de verser sans retard les indemnités convenables et de traiter l'arriéré. Le pauvre gouverneur s'écria en recevant ces ordres : « Puisque la Chine est sous les pieds de tous les royaumes du monde, qui lui font la loi à leur gré, il n'y a plus qu'à courber la tête. » Et lui, qui avait solennellement proclamé qu'il donnerait sa démission de gouverneur, si jamais les Européens mettaient les pieds dans la cité sainte de *Confucius*, fut obligé, d'après un Édit Impérial, d'en ouvrir lui-même les portes. Il s'exécuta franchement sur toute la ligne. Le chiffre des indemnités, évalué à 10,000 taëls (environ 35,000 frs.) ne fut pas même discuté ; en plus chaque famille éprouvée a reçu des secours de la part des autorités locales, en dehors absolument des indemnités de la Mission, et ces secours ont été versés à trois reprises différentes à tous ceux qui ont souffert pendant les troubles. Les missionnaires ne se sont pas occupés de cette distribution d'argent qui s'est faite par les mandarins. Tous ont été amplement dédommagés.

Deux mois après l'audience solennelle que *Li-ping-heng* donna à Mgr Anzer, et qui dura 2 heures, toutes les anciennes questions litigieuses étaient parfaitement terminées. « Je ne vous demande que deux choses, lui avait dit Monseigneur, la paix et la justice ; je ne veux pas de protection spéciale pour répandre la Religion catholique. » Depuis ce temps il y a un grand changement dans la conduite des mandarins, et les missionnaires n'ont plus aucune difficulté pour s'établir là où ils le désirent.

Il y a 2 mois environ le missionnaire du *Chan-tong*, mon voisin, qui est venu déjà 2 fois à *Heou-tchoang*, a acheté un terrain dans la ville de *Chan-hien*, sans la moindre difficulté. Il y a des conversions en masse sur plusieurs points. Monseigneur a dû exiger une agglomération de 100 familles catéchumènes, si on veut avoir un catéchiste pour apprendre la doctrine et

les prières. Quand sa cathédrale de *Tsi-ning-tcheou* sera terminée, Sa Grandeur pense inviter Mgr Garnier pour la cérémonie de la consécration, pensant qu'il pourrait sans trop de fatigues s'y rendre en remontant le canal impérial.

C'est au sujet de l'achat d'un terrain de *Chan-hien*, vous l'avez peut-être appris, que Mgr Anzer brisa avec le protectorat français. Sa Grandeur fit plusieurs visites à notre ministre M. Lemaire. Celui-ci voulut exiger la renonciation pure et simple, officielle même, à la prise de possession de la ville sainte du grand *Confucius*. Temporiser, soit, répliqua Monseigneur, mais renoncer officiellement à mon droit et à mon devoir : jamais ! Je ne connais pas de barrières aux droits de Dieu, et ma mission d'évêque me défend de lui en assigner. Peu après il envoya une lettre motivée au ministère en France ; celle-ci étant restée sans réponse, il se décida à demander l'appui de l'Allemagne.

En union de vos SS. SS. mon Révérend Père,

R^æ V^æ

Infimus in X^to Servus,

H. M. Doré, S. J.

P. S. J'oubliais de vous dire que Mgr Anzer a obtenu du gouvernement la somme de 10,000 taëls pour les pertes de la Mission seules. Le *Fou-tai*, pour faire preuve de bonne volonté, a depuis versé bénévolement « une troisième fois » des subsides pour plusieurs familles chrétiennes qui n'avaient pas été suffisamment compensées. Il y a un mouvement de conversions très grand dans plusieurs districts.

Épisodes de la vie de missionnaire.

Extraits de plusieurs lettres.

Lettres du P. Doré.

Ma-tsing, 31 janvier 1897.

« DEPUIS mon arrivée, j'ai passé la meilleure partie de mon temps à relever nos ruines et à bâtir. J'ai déjà relevé ou fait à neuf 36 chambres, deux nouvelles tours, des murs, etc., etc. Et ce n'est pas fini. Actuellement je prépare les matériaux pour l'église, et pour 7 chambres d'un de nos principaux *Kong-sou*, dont il ne reste que des décombres. Comme je serais heureux, si je pouvais vous donner l'hospitalité dans ma citadelle du « Roc » comme nous l'appelons entre nous ! C'est un carré à peu près parfait : à chaque angle une tour qui ressort avec meurtrières pour battre les murs à l'extérieur ; ma porte d'entrée est sous une des quatre tours. Or, malgré cela, en dépit de ma porte blindée, je suis sans cesse

menacé de la visite des brigands. Plusieurs fois ils ont fait le plan de m'assiéger, ils n'ont pas osé pendant la nuit. Le plus grand danger est pendant le jour, et j'ai failli être la victime d'un guet-apens ces jours derniers. Plusieurs chars de briques étaient à ma porte ; une dizaine d'hommes transportaient ces briques à l'intérieur, c'était en plein midi, car je n'ouvre pas ma porte sur le soir. Soudain mes hommes perchés sur les tours aperçoivent deux ou trois réunions d'hommes oisifs, assis dans les champs de l'ouest et fumant leurs pipes, plus loin toute une bande de voyageurs débouche en face de notre porte à une portée de fusil. Juste à ce moment précis, les flâneurs se dirigent aussi vers notre porte. Chacun d'eux tire son fusil caché sous ses habits, et un instant plus tard la horde se précipitait dans l'enclos. Une seule chose les offusqua et les tint en respect environ une demi-minute : j'avais placé une dizaine d'hommes armés sur la tour d'entrée et de chaque côté de la grande porte. Les brigands hésitent un instant ; dans un tour de main la grande porte fut fermée. Mes hommes grimpent sur les tours, et nos visiteurs, au nombre de 130 environ, tournent sur leurs talons en tirant un coup de fusil en l'air ; nous ne leur avons pas même fait l'honneur d'une réponse. Ils s'apprêtaient à venir en masse, mais le mandarin a envoyé une escouade de cavaliers qui a jeté momentanément le trouble dans leurs projets. »

« Tout dernièrement ils ont brigandé le propriétaire d'un grand village fortifié, situé à une dizaine de *li* d'ici. Ils s'étaient servis du stratagème suivant : Vers 4 heures du soir, une soixantaine de soldats en uniforme et commandés par deux chefs à cheval, conduisaient deux prisonniers chargés de fers. Arrivé devant la porte du propriétaire, l'un des prisonniers s'échappe des mains des soldats, enfile la porte et se réfugie chez le propriétaire ; les soldats le poursuivent, le lient et allaient l'emmener... Ils étaient maîtres de la porte ! Ces soldats n'étaient autres que des brigands, ils s'emparent de quelques gardiens, les lient, prennent tous les fusils sur les tours, puis pillent à leur aise ; à la nuit tombante, ils emportent tout ce qui était susceptible d'être transporté. Ils ont mille ruses pour donner le change. Tantôt c'est un mandarin en chaise qui fait sa tournée, tantôt c'est un enterrement, d'autres fois une jeune fiancée qu'on est censé accompagner, etc., etc. Avec cela, il faut être sur le qui-vive toute la journée et toute la nuit. Ce qu'il y a à redouter, c'est de s'accoutumer à ce genre de vie, et d'en venir peu à peu à la longue à négliger les précautions nécessaires, quoique bien fatigantes. Je suis le plus mal partagé en fait de recours. Le mandarin ne me donne que 4 soldats. A *Tao-leou* le mandarin a envoyé une escorte de 30 soldats, armés la plupart de leurs fusils à tir rapide : de là ils rayonnent dans les environs et tiennent à distance les vauriens du pays. Partout c'est la guerre à préparer ; il n'y a pas d'autre *modus vivendi*. Ce n'est pas une exception pour nous, nous subissons la loi générale. »

Vendredi, 26 mars.

Tout dégoutte dans mon Capharnaüm; en bas c'est un lac, il n'y manque que des poissons, en haut une pluie diluvienne tombe sur mes chers et précieux *Tong-si :* que d'infortunes à la fois ! Après un premier arrosage dans mon lit, je me suis fait une tente ; trois clous fixés dans le mur maintenaient un côté de mon célèbre tapis d'autel, et un manche de pelle maintenait l'autre côté en contre-bas, j'étais fier de mon installation aérienne, la pluie glissait à merveille sur ce toit improvisé. Tout alla bien jusqu'à deux heures du matin ! Réveillé en sursaut par une fraîcheur inaccoutumée, force me fut de reconnaître toute l'étendue du mal, la situation n'était plus tenable, il n'y avait qu'à fuir l'inondation, et au plus vite. Vivent les maçons du *Siu-tcheou-fou !*

Personne n'a pu dormir dans la maison, chacun a passé sa nuit à la recherche d'un introuvable gîte, où il ne pleuvait point. Avant la messe j'ai dû changer de place l'autel, les crédences, etc... C'est le *Ou-souo-pou-leou* à la seconde édition, et considérablement augmentée. Nous en avons pour le prix de notre argent de faire nos bâtisses au *pao ;* c'est d'autant plus vrai, que ces gaillards-là, une fois le marché conclu, ne tiennent aucun compte des observations qu'on leur fait, quelque motivées qu'elles soient. Je pense mettre dans le marché pour la construction de mon église, que nous devrons pouvoir y aller prier pendant les temps de pluie, *Koan-tsing-yé-Koan-yng.*

H. M. Doré, S. J.

Lettre du P. David.

Tche-tcheou-fou, le 18 mai.

Après ma retraite, j'ai été d'abord retenu à *Tche-tcheou-fou* pour suivre un procès commencé en Nov. Curieux procès, s'il en fut. J'avais acheté dans un gros bourg un terrain. Le vendeur m'avait remis son vieux titre muni du sceau du mandarin; un vieillard voisin de 80 ans appuyait les renseignements de mes entremetteurs; le premier notable lui-même encourageait la vente. Le vendeur était catéchumène. La difficulté était de faire déguerpir des gens qui avaient construit une maison sur ce terrain non à eux. Je les accusai au tribunal du sous-préfet. Les opposants, qui sont la plus nombreuse famille indigène de l'endroit, accusèrent de leur côté mon catéchumène de m'avoir vendu un terrain qui ne lui appartenait pas, mais était au gouvernement, comme terrain d'alluvion. Deux fois le sous-préfet s'est rendu sur les lieux pour examiner *de visu.* Il me dit ensuite que, de fait, le terrain était au gouvernement. J'insiste, apportant mes pièces et une carte que j'ai faite du voisinage. Il reçoit tous mes renseignements par des sourires et me promet d'arranger la chose à ma satisfaction. De

fait, il oblige mes contradicteurs ou à défaire leur maison, ou à me donner en échange de mon terrain un autre terrain 4 fois plus grand dans un endroit que j'indique. Ils se résignent à ce second parti. Mais la chose traîne. Pour compléter les 4 *meou* qu'il me faut, ils doivent en acheter 2, et on les leur fait payer cher. Enfin l'échange se fait juridiquement.

« Quand tout est presque fini, de nouveaux renseignements me convainquent que mon catéchumène m'a réellement vendu un terrain appartenant au gouvernement. Je n'avais donc aucun droit d'exiger 4 *meou* de terre de mes adversaires, et ils ne me devaient rien. Tout est bien qui finit bien. Mes adversaires savent bien que j'ai été trompé. Je les indemnise, et nous devenons les meilleurs amis. Plusieurs, dans cette nombreuse famille, parlent de se faire chrétiens. Deux pères de famille sont déjà venus. Puisse tout le village venir aussi ! Il compte 300 ou 400 familles. Mais n'admirez-vous pas mon mandarin portant ce verdict, alors qu'il savait bien que j'étais dans mon tort? Nous lui avions dit, il est vrai, que si je venais à découvrir l'erreur, j'indemniserais. »

V. David, S. J.

Progrès de la foi au Siu-tcheou-fou.

Lettre du P. Gain à Monseigneur Garnier.

Siu-tcheou-fou, 22 mars 1897.

Monseigneur,

JE viens de faire une grande tournée d'un mois dans les districts des Pères Le Biboul, Doré, Thomas et Van Dosselaere. *Fervet opus !* Ces quatre excellents missionnaires ont de l'ouvrage par dessus la tête, et ne peuvent suffire à la besogne. C'est vous dire, Monseigneur, que tout va bien A. M. D. G.

Parlons d'abord du spirituel, qui est le principal. L'œuvre va presque trop vite. S'il est bon et désirable de voir nos chrétiens augmenter en nombre, nous croyons qu'il est préférable de viser avant tout à la qualité. Si nous voulions enregistrer, en bloc et sans examen, tout ce qui se présente, chaque Père compterait ses catéchumènes par milliers et milliers. Mais à quoi bon, si les forces et les ressources des Pères sont limitées, et ne leur permettent point de les suivre de près, et de les surveiller ? Il faut avant tout de l'ordre, et de la discipline. C'est pourquoi nous nous montrons très difficiles, même pour recevoir des catéchumènes. Nous refusons les familles isolées. Nous n'acceptons que les listes de 20 ou 30 familles d'un même village. Comme chaque village, grand ou petit, a son chef reconnu et officiel, s'il ne donne point lui-même son nom, ses administrés doivent avoir au moins son autorisation pour se donner à nous. Ce qui

n'est pas très difficile, car le gouvernement de ces petits états microscopiques étant aussi démocratique qu'autocratique, 20 ou 30 familles bien unies, même dans un gros village de 100 feux et plus, obtiennent facilement cette autorisation du « *Tchoang-tchang* » (chef de village), qui ne désire nullement avoir des ennemis pour voisins. — Quand la liste a été présentée au Père, il faut, avant d'obtenir le catéchiste demandé, trouver un local gratuit, au moins une paillotte de 2 ou 3 chambres, et le catéchiste n'est accordé qu'après plusieurs semaines d'attente, pendant lesquelles les chrétiens et les catéchistes renseignent le Père sur ceux qui ont donné leurs noms.

Le jour fixé pour inviter le catéchiste, ils doivent se mettre en frais, venir le chercher avec un char ou une monture, lui offrir un bon dîner, etc.

Régulièrement, ces catéchistes n'ont point besoin d'être bien instruits dans les lettres profanes. Pourvu qu'il possède bien ses prières et sa doctrine chrétienne, un homme qui a « lu » les 4 livres, de mœurs douces et régulières, vaut mieux souvent qu'un bachelier beau parleur et orgueilleux. Il nous en faudrait actuellement plus d'un cent, pour répondre aux demandes. En comptant tout, maîtres d'écoles, exhortateurs, excurrents, etc., nous n'en avons guère que soixante et quelques en activité dans la section, plus 5 vierges et deux exhortatrices, le tout venu de 4 ou 5 provinces, à l'exclusion des environs de *Chang-hai*, dont les chrétiens nombreux sont impropres à l'apostolat de nos contrées, au langage et aux usages si différents du *Bas-kiang*.

Le catéchiste dans un village, pour peu qu'il se tienne bien et ait du zèle, en devient bientôt le roi. Matin et soir il réunit tous ses catéchumènes grands et petits, à l'exception des femmes qui écoutent aux portes, pour la prière et les exhortations. Les enfants, entre leurs petits travaux, viennent passer 2, 3, 4 heures à son école, et cèdent la place, après la prière du soir, à leurs aînés et aux vieilles barbes, qui veillent volontiers jusqu'à 10 ou 11 h. autour de la lampe, dont l'huile est fournie par la communauté. Bientôt les païens eux-mêmes respectent le catéchiste, qu'ils improvisent souvent leur juge de paix, dans les petites contestations quotidiennes entre voisins, ou entre villages.

C'est donc chez eux, que nos catéchumènes apprennent les premiers rudiments du christianisme. Régulièrement, personne n'est admis à l'école ou au catéchuménat du centre, s'il ne possède par cœur son *Abécédaire*, comprenant les six prières : *Lou-toan-king*. Nous avons même posé comme règle, pour éviter l'encombrement à la messe des dimanches ordinaires, de n'admettre à cette messe que ceux qui sont baptisés ou savent ces 6 prières; et avec cela les nouvelles églises sont trop petites, dans les beaux jours.

Nos catéchuménats centraux ne sont que des retraites fermées, où ne sont admis que ceux qui ont déjà acquis par ailleurs la science nécessaire

au baptême. Les instructions, catéchismes et examens fréquents faits par le Père en personne, ont surtout pour objet de les bien préparer à la confession et à la communion. Car nous ne donnons le baptême qu'à ceux et celles qui peuvent immédiatement après recevoir sans autre instruction, ces 2 sacrements. La dose de prières et de catéchisme est mesurée à la capacité d'un chacun.

Je disais plus haut que l'œuvre spirituelle allait presque trop vite. Hélas ! c'est que l'œuvre matérielle est loin d'être à la hauteur, et cependant elle absorbe une grande partie des forces et des énergies des missionnaires. Pour arriver à baptiser les adultes, après une préparation sérieuse, comme nous l'exigeons, il faut les réunir, et pour cela, il faut des locaux, églises, écoles, catéchuménats, etc. Plusieurs fois, les brigands ou les rebelles nous ont forcé à recommencer nos bâtisses, et cela prend du temps. Le missionnaire du *Siu-tcheou-fou* doit être à la fois maître d'école, catéchiste, architecte, maçon, menuisier, acheteur, veilleur, banquier, entrepreneur, fermier, juge de paix. Il doit être tous les jours, et presque en même temps, à l'église, à l'école, au catéchuménat, dans sa chambre, sur ses tours, à la ville traitant avec les mandarins, à la campagne avec les paysans, l'œil et la main partout, se faisant tout à tous, et tâchant de gagner le plus de monde possible à Notre Seigneur. Noble et belle tâche, et digne d'envie ! Aussi pas un seul de nos Pères, qui, le soir, harassé de fatigues, ne se couche très tard, en bénissant le bon Dieu de l'avoir appelé à cet idéal d'apostolat.

Et où en est donc actuellement cette œuvre matérielle, moyen nécessaire pour arriver à la fin, qui est l'œuvre spirituelle ?

A la Préfecture nous avons une petite résidence, où 3 ou 4 Pères peuvent se réunir, et même y faire tranquillement leur retraite, mais nous n'avons pas de local, pour y établir la plus petite œuvre.

Au *T'ang-chan-hien*, chez le P. Doré, l'église et la résidence centrales, brûlées par les « Grands-Couteaux », ne sont point relevées, et ne le seront point avant les vacances. Le local destiné aux écoles est occupé par le Père, ou sert de chapelle. Au dehors il serait urgent de bâtir quelques petites églises, au moins dans 5 ou 6 villages comptant déjà 30, 40, 60 et plus d'hommes et femmes baptisés, et n'ayant point de lieu pour prier et entendre la messe..

Au *Siao-hien*, le P. Boucher, avant de permuter avec le P. Le Biboul, avait terminé une église centrale de 10 mètres de large sur 50 de long, déjà trop petite ; une résidence vaste faite trop économiquement, et qui a besoin de fortes réparations ; une école centrale, réunissant déjà 25 élèves venus de tous les coins de la section, dont nous espérons faire des catéchistes, et auxquels j'ai prêché avec consolation une petite retraite préparatoire à la dernière fête de St Joseph. Le reste, petites écoles de garçons et de filles,

catéchuménats des 2 sexes, ne sont que des baraques improvisées, et qu'il est urgent de remplacer.

Au *Fong-hien*, chez le P. Thomas, où si souvent les brigands ont porté le fer et le feu, l'église, la résidence, les écoles sont relevées, et il ne reste plus qu'à les aménager. L'indemnité accordée par les mandarins n'y suffira pas.

Au *P'ei-hien*, où un grand mouvement se manifeste tant chez les émigrés que chez les natifs, le P. Van Dosselaere, ne pouvant, comme on le désirait, s'établir à la ville, a pu acheter pour moins de 300 taëls cinq arpents et demi sous les remparts mêmes de *P'ei-hien*, et j'ai entre les mains le contrat payé, et enregistré par le mandarin. Nous avons pris possession des quelques paillottes qui sont sur ce terrain, que j'ai donné l'ordre de relever, en attendant que Votre Grandeur accorde les ressources pour élever là un grand établissement, qui donnera sans retard de beaux fruits.

Au *Soei-ning-hien*, où le bon P. Hirgair avait lancé des œuvres, que sa maladie et sa mort ont laissé tomber, tout est à fonder ; et le P. Simon Gni s'y dépense de tout cœur, sous la direction du P. Boucher.

Au *Sou-tsien-hien*, il s'agit présentement de décider, si l'on abandonnera *Tchang-chan* pour installer le centre à la ville même. Dans les 2 cas il faudra une forte somme d'argent, car les bâtisses de *Tchang-chan* sont à refaire, comme trop petites et peu solides. En tout cas, le P. Boucher occupe en ce moment le P. Cheng à négocier l'achat d'un terrain en ville, ou tout auprès.

Le *Pi-tcheou*, où on nous appelle, n'est point encore ouvert, faute de personnel et d'argent.

Je joins ici pour mémoire le *Hai-tcheou*, avec ses 3 sous-préfectures, ne comptant encore ni chrétien ni établissement, parce qu'à mon avis la porte, par laquelle y pénétrera l'évangile, est le district de *Sou-tsien*.

Voici donc, à l'heure qu'il est, huit prêtres dans la préfecture du *Siu-tcheou-fou*, aidés par près de quatre-vingts catéchistes des 2 sexes. Les enfants ne demandant qu'à fréquenter nos écoles se chiffrent par centaines, et les catéchumènes par milliers. Que manque-t-il, pour baptiser toutes ces âmes de bonne volonté ? Encore du personnel, et puis des églises, des écoles, des catéchuménats vastes et bien installés. Ce n'est pas 1 ou 2 districts à monter, ni même une section à organiser, c'est une mission comme le Zambèse et le Tanganika, qu'il s'agit de fonder. — Le diable, qui avait lancé sur nous les lettrés, les mandarins, les brigands, les rebelles, bat en retraite sur toute la ligne.

Nous sommes actuellement au mieux avec tous les mandarins civils et militaires du chef-lieu et des sous-préfectures, *Tao-t'ai*, *Tche-fou* et *Tcheng-t'ai* en tête. Hier encore, au retour de ma tournée, j'ai fait visite à ces trois premiers personnages de la préfecture, et ils m'ont reçu d'une façon on ne

peut plus cordiale. Toutes les affaires courantes, entre chétiens et païens, ne se traitent plus qu'à l'amiable.

Que Votre Grandeur nous aide à remercier le bon Dieu de la grâce qu'il nous a faite, en nous appelant à travailler, dans cette partie de sa vigne, en de pareilles circonstances.

L. GAIN, S. J.

P. S. 23 mars 1897. — Au moment où je m'apprêtais à partir pour *Soei-ning* et *Sou-tsien*, notre *Tao-t'ai* vient de me rendre ma visite: toujours charmant, il m'a fait moult compliments, et désire avoir avec nous les meilleures relations. Pas un mot sur l'indemnité n'a été prononcé entre nous depuis l'an dernier.

On m'offre quantité de maisons et de terrains à vendre, dans la ville et hors les murs. J'estime que rien ne presse, et je donne de bonnes paroles, en attendant la visite du Révérend Père Supérieur, que Votre Grandeur m'annonce dans sa dernière lettre.

Lettre du P. Gain au Révérend Père Recteur.

Ma-tsing, lundi de Pâques 1897.

MON RÉVÉREND ET BON PÈRE RECTEUR,

P. C.

NOUS avons enfin la nouvelle officielle de la prochaine visite du Révérend Père Supérieur, et quand la présente vous arrivera, Sa Révérence ne sera pas loin de nos frontières, si elle ne les a déjà franchies. Si tous nos Pères sont enchantés de cette bonne nouvelle, j'ai bien des raisons de l'être encore plus qu'eux, car je trouve de plus en plus lourd le poids d'une section, dont le développement dépasse toute prévision, et dont le feu roulant des affaires et des complications va toujours croissant. Il est vrai que jusqu'ici chaque affaire et chaque complication, suscitée par le diable, a eu pour effet final d'augmenter régulièrement le nombre et la ferveur de nos catéchumènes. Et c'est précisément ce qui me donne le plus de soucis. Car plus le nombre des poissons est grand, plus je sens le danger de voir rompre les filets, faute de bras et de moyens pour les tirer en lieu sûr, dans la barque de Pierre. Nous nous trouvons maintenant dans une des passes les plus difficiles que nous ayons rencontrées sur cette mer si pleine d'écueils et si poissonneuse.

Vous n'avez pas oublié, sans doute, mon Révérend Père, qu'au mois de juin dernier, les rebelles du *Chan-tong*, appelés "Grands-Couteaux", ont été introduits dans notre mission par un nommé *P'ang-san*. Ce *P'ang* les avait appelés à son aide pour tirer vengeance d'une famille *Lieou*, récemment convertie, et avec laquelle il était en procès et en guerre depuis plu-

sieurs années. Les *Lieou* s'étant fait chrétiens, précisément pour se mettre à l'abri des coups de la famille *P'ang*, très puissante au *T'ang-chan-hien*, la haine des *P'ang* passa des *Lieou* à notre sainte Religion. Et c'est ainsi que les « Grands-Couteaux», après avoir pillé les *Lieou*, pillèrent et brûlèrent les églises et les chrétiens du *T'ang-chan* et du *Fong-hien*, et causèrent des dommages s'élevant à plus de 50,000 frs, que les mandarins n'ont remboursés qu'en partie.

La rébellion fut arrêtée, grâce surtout à l'intervention des Consuls, avertis par télégrammes ; et sur un ordre de Pékin, les principales têtes, qui se trouvaient en *Chan-tong*, furent coupées. La politique de nos mandarins en *Siu-tcheou-fou* fut de présenter en haut lieu cette révolte, comme exclusivement chantonnaise ; et ils nous demandèrent à plusieurs reprises de les appuyer en ce sens dans nos dépêches à Mr le Consul de France. Récemment encore, le *Tao-t'ai* de *Siu-tcheou* se félicitait devant moi de cette politique. Par la persuasion auprès des notables, me disait-il, et par nos moyens doux, nous gouvernons mieux notre peuple, que ne font les autres au *Chan-tong*, en coupant des têtes influentes. Le fait est que,bravant l'opinion publique et les ordres de Pékin,ils ont jusqu'ici manœuvré de façon à ne pas se saisir de *P'ang-san*, dont on réclamait la tête. Il est encore en liberté, et circule toujours dans le pays, en prenant quelques précautions. Les mandarins se sont contentés d'emprisonner son frère aîné, qui d'ailleurs n'a pris aucune part à la rébellion, et de vendre ses terres à l'encan. Quant à la maison familiale, espèce de château-fort situé à 6 *li* de notre résidence de *Heou-kia tchoang*, ordre a été donné plusieurs fois aux notables de la raser, et de faire un pont avec les matériaux,sur le lit du vieux *Hoang-ho*, qui passait jadis à une lieue sud de là. Trois fois déjà le jour a été fixé pour commencer à la démolir, et trois fois les notables ont reculé. La mère, la femme, les enfants de *P'ang-san* l'habitent, et le bruit se répand qu'au premier coup de pioche qu'on y donnera, des centaines de « Grands-Couteaux » conduits par *P'ang-san* viendront se venger, en rasant l'habitation des notables. Qu'y a-t-il au fond de cette rumeur ? Je n'en sais rien, mais l'autorité est très embarrassée. Reculer ? c'est perdre la face. Avancer ? c'est s'exposer à une nouvelle levée d'armes.

La Providence nous ménagerait-elle ici le beau rôle, en comblant nos vœux ? C'est ici que la responsabilité d'un ministre du *Siu-tcheou-fou* devient embarrassante. Autour de *P'ang-lin* et de *Heou-kia-tchoang*, dans un rayon de 20 *li* à peine, il y a 18 villages tous composés des membres de la famille *P'ang*. L'autre jour les chefs de ces 18 villages se sont réunis pour délibérer, et à la fin d'un grand dîner, pris dans le château-fort de *P'ang-lin*, savez-vous quelle délibération ils ont prise ? Ils ont résolu de se faire tous chrétiens en bloc ! Et quelques jours après les 18 chefs des villages *P'ang* sont allés présenter au Père Doré la liste de 4.000 à 5.000 nouveaux catéchu-

mènes. Déjà le jour des Rameaux 300 à 400 de ces *P'ang* sont venus à *Heou-kia-tchoang* assister à la messe, et parmi eux étaient les propres enfants de *P'ang-san*. Que va faire le Père Doré ? S'il refuse de recevoir ces nouveaux catéchumènes, il va peut-être faire plaisir aux mandarins, mais c'est la guerre à mort avec tous ces *P'ang*, leurs amis, et les canailles du pays, qu'ils vont s'attacher par l'appât du butin.

Si le Père Doré les reçoit et les prend sous sa protection, les mandarins vont probablement l'accuser de favoriser la rébellion. Le P. Doré, avant de se compromettre, m'a appelé à son secours. J'y suis allé, j'ai reçu les délégués des 18 villages, et me suis enquis de leurs conditions. Ils demandent trois choses, moyennant lesquelles ils feront la paix avec les mandarins, leur abandonneront les terres déjà confisquées, et s'engagent à suivre toutes les règles de notre Religion : 1° la vie sauve de *P'ang-san* et liberté de vivre en paix chez lui dans sa famille ; 2° la mise en liberté sans conditions de son frère aîné prisonnier; 3° l'intégrité de la maison familiale, qui sera conservée et laissée aux *P'ang*, qui en affecteront une partie comme école ou église des chrétiens.

Le tout est de savoir ce que les mandarins pensent de tout cela. Je vais dans un jour ou deux retourner au *Fou*, où je verrai le *Tao-t'ai*, et lui expliquerai la position délicate, où nous nous trouvons, et qui au fond est peut-être moins embarrassante que la leur. — Seulement eux sont des mercenaires, qui tiennent surtout à leur place, et nous, nous ne voulons que sauver les âmes. Il nous serait particulièrement doux de sauver des âmes qui nous ont fait tant de mal. Avouez que notre rôle serait particulièrement beau, si nous réussissions au gré de nos désirs. Aussi, prières, prières, s'il vous plaît, prières ferventes, qui nous obtiennent une pluie abondante de grâces, grâces de lumière et de force sur le *Siu-tcheou-fou*.

Nous occupons environ soixante-dix catéchistes dans la section, et il nous en faudrait actuellement le double au moins pour répondre aux invitations des nombreux villages, qui nous en demandent, en dehors des 18, chez les Pères Doré, Thomas, Van Dosselaere et Le Biboul.

Je viens de passer les fêtes pascales à *Ma-tsin*. Hier la grande église bâtie l'an dernier par le P. Boucher, élégamment décorée par le Père Le Biboul, ne pouvait contenir la foule qui débordait dans le sanctuaire et par toutes les issues. Quinze villages au moins, tous du *Siao-hien*, y avaient envoyé leurs députations ; et en principe nous ne recevons aux fêtes que les baptisés, et ceux qui savent les « dix » principales prières. J'ai distribué à ma messe la communion à plus de 160 personnes... et dire qu'il y a 5 ans le *Siao-hien* ne contenait pas 5 chrétiens ! C'est la même chose au *T'ang-chan-hien* et au *Fong-hien*, et ça menace d'être pire encore au *P'ei-hien ;* sans oublier l'est de la section, où le P. Boucher, à la lettre, remue ciel et terre, avec ses deux prêtres séculiers.

Cependant, cette année, nous aurons de la peine à atteindre le chiffre de 500 baptêmes d'adultes, parce que la révolte des « Grands-Couteaux » avait désorganisé toutes nos œuvres, en brûlant églises, écoles et catéchuménats.

Enfin, le Révérend Père Supérieur, retour de Rome et de Paris, va venir, et verra de ses yeux où nous en sommes, S'il est possible de nous accorder des secours extraordinaires et suffisants, pour entretenir assez de catéchistes, assez d'écoles et de catéchuménats des 2 sexes, l'avenir s'annonce splendide, et au delà de tout ce qu'aucun de nous avait osé rêver.

Siu-tcheou-fou, 21 avril. — Hier soir, j'ai vu le *Tao-t'ai* et l'ai entretenu longuement de nos affaires. Il ne s'attendait pas au cas de conscience de *P'ang-san* et des 18 villages, que je l'ai prié de m'aider à trancher. Je lui ai fait toucher du doigt le pour et le contre, et le bon vieux a fini par dire comme nous : « attendons, avant de nous prononcer ». Cependant, en fin de compte, voici ce qu'il m'a dit sur les 3 points proposés.

1°. — Vie et liberté de *P'ang-san*. — Qu'il se cache au loin : *pi k'ai !* et qu'il évite de se faire pincer, car nous avons ordre de le saisir, et s'il tombe entre nos mains, il lui sera bien difficile d'en réchapper.

2° — Liberté de *P'ang* aîné. — Le *Tao-t'ai* va écrire au sous-préfet, pour savoir si la chose est faisable, et n'a point d'inconvénients.

3° — Jusqu'à nouvel ordre, on ne touchera pas à la maison de *P'ang-lin*, que les *P'ang* pourront habiter pacifiquement. Quant au fameux pont sur le *Hoang-ho* desséché, il est d'ores et déjà tombé à l'eau...

Comme vous le voyez, mon Révérend Père Recteur, ce n'est pas encore la victoire, mais je crois que nous sommes dans le chemin qui y mène... et c'est le bon Dieu qui la donne.

Encore une fois je me recommande avec toute la section à vos bonnes prières et à celles de vos ferventes communautés.

Léop. Gain, S. J.

Un brigand chinois.

Lettres du P. Doré.

Lundi, 29 mars.

COMME je l'ai déjà écrit, en allant faire ma visite à Mgr Anzer, j'ai passé près de la tour du fameux *P'ang-san*, ancien chef des « Grands-Couteaux ». Celui-ci, à la nouvelle que le mandarin voulait détruire cette tour, a résolu de s'y opposer par la force. Les 17 villages apprenant que *P'ang-san* est dans les alentours guettant sa proie, ont tenu conseil de famille, bu le vin, et pris l'engagement de tomber en masse sur celui qui sera assez osé pour toucher à la maison de *P'ang-ling*, serait-ce même une escouade de soldats. Or la question est brûlante, le mandarin a

reçu des *Tong-che*, *Wang-tche-kan*, *Tchout-sing Ho* et *Lieou Kai-chan* ainsi que d'un membre *P'ang* de *Hiuen-ti-miao*, la somme de 700 *tiao* (1400 fr.), qu'il a empochée. Les *Tong-che* ayant acheté la maison vont incessamment prendre leurs mesures pour se saisir des matériaux achetés. Le mandarin, dit-on, quitte *T'ang-chan* à la 3e lune, emportant 700 *tiao* et laissant les notables dans le pétrin : après moi le déluge ! jusqu'ici rien de bien grave, mais voici le côté épineux. *P'ang-sing-leou* a déjà indirectement été invité à se joindre aux autres villages des *P'ang*, pour empêcher de vive force la destruction de la maison.

La position est ennuyeuse. Ils ne peuvent en aucune manière prendre part à cette démarche à main armée, et les autres villages leur promettent des représailles s'ils s' en abstiennent. Les voilà donc menacés pour rester fidèles aux ordres du mandarin. Je ne serais pas surpris si les notables lâchaient pied devant cette résistance bien déterminée. Mais les 700 *tiao*, il ne les lâcheront pas non plus ! Il est donc probable qu'on va s'imposer dans toute la famille *P'ang*, de quelques sapèques par *meou* de terre, afin de réunir la somme de 700 *tiao* et la rendre aux notables, dès que le mandarin se sera sauvé avec son magot. Dans ce cas, je crois que pour éviter de gros inconvénients, les gens de *P'ang-sin-leou* pourront aussi verser leur cotisation pour racheter la maison de leur ennemi : c'est pratiquer la doctrine de l'amour des ennemis.

Naturellement tous les villages *P'ang* parlent de se faire chrétiens, me dit-on, si nous pouvons sauver la maison et la tête de *P'ang-san* ! Je reprends le vieux cliché, que nous ne l'avons jamais accusé, que nous avons même parlé en faveur de son frère, que nous ne désirons aucun mal à *P'ang-san* etc., etc. On va jusqu'à me dire qu'il viendra lui-même en personne me prier de le sauver ! cela je le crois moins !

La question de *P'ang-sin-leou* ne laisse pas d'être embarrassante. Je leur ai dit de répondre ceci aux membres des autres villages, s'ils viennent officiellement leur intimer de prendre part à l'attaque des démolisseurs : « nous sommes prêts à sauver *P'ang-san* et sa maison par tous les moyens honnêtes qu'il vous semblera bon de prendre, même en versant notre petite part d'argent si vous prenez ce moyen, mais.... attaquer à main armée.... *non possumus.*

En union de vos prières et SS. SS.

Rae Vae

Infimus in Xo servus,

H. M. Doré, S. J.

Le Roc, mercredi soir, 31 mars 1897.

MON BIEN CHER PÈRE,

P. C.

AU moment où vous recevrez la présente, les délégués des 18 villages *P'ang* seront réunis à *P'ang-ling* pour boire le vin et faire le grand « *chang-leang* » pour... entrer dans la religion. On m'annonce pour dimanche une députation des 18 villages.

En voilà une histoire !... Déjà un des *P'ang* de *P'ang-ta-leou* a annoncé l'événement au grand notable *Wang'-tche-kan*, me dit-on. Parmi ceux qui sont venus me voir dimanche dernier se trouvaient les deux fils de *P'ang-san*, je ne les connaissais pas, mais je les ai trouvés fort bien. Donc tout annonce que les choses prennent une sérieuse tournure, ils veulent ostensiblement se servir de nous pour sauver leur « face », et je pourrais bien avoir dans la suite un mauvais quart d'heure à passer si les événements ne tournent pas au gré de leurs désirs.

Le *Hoei-tchang* de *P'ang-sin-leou* est invité au banquet, je lui ai ordonné de venir demain à midi chez moi, afin qu'il puisse avoir un motif de ne pas s'y rendre, nous serons plus libres de parler et d'agir si aucun des chrétiens n'y prend part.

Les *P'ang* ont, paraît-il, tâté le terrain de tous côtés pour savoir la part que prend le mandarin dans l'ordre donné pour démolir la maison ; il ne se compromet ni en paroles ni en œuvres, lui aussi est politique. La situation devient embarrassante et pour lui et pour nous. S'il est sévère, il nous expose à recevoir un contre-coup formidable en nous livrant au ressentiment de cette nombreuse famille ; s'il cède, il perd la face ainsi que tous ses notables. Va-t-il rager contre les diables d'Européens : impossible de vivre tranquille avec cette race d'hommes. Je suis à peu près certain que toute cette famille a pour but après cette amende honorable, publique pour le passé, d'implorer notre aide à l'avenir, et se propose de nous mettre le couteau sous la gorge si le mandarin se montre rigoureux. Vous pouvez et vous devez nous sauver, diront-ils ; à vous de prendre les moyens ou nous nous vengerons. Leur plan n'est point si mal concerté s'ils le savent habilement poursuivre jusqu'au bout. Pourrons-nous faire une bonne part pour le bon Dieu dans tout ce fouillis ?

En union de vos SS. SS., mon Révérend Père,

Infimus in X^to^ servus,

H. M. DORÉ, S. J.

Heou-Tchoang, samedi, 3 avril 1897.

Mon Révérend Père,

P. C.

LES choses s'embrouillent par ici, les rumeurs deviennent inquiétantes, et je crois qu'il serait bon que vous reveniez sans tarder dans les environs du *Fou* (préfecture) en crainte d'événements possibles. Je vous ai dit précédemment que les notables, dit-on, ont versé 700 *tiao* entre les mains du mandarin pour acheter la maison de *P'ang-san*. Ayant ouï dire que les 18 villages des *P'ang* s'apprêtent à donner main-forte à *P'ang-san*, qui de son côté remue ciel et terre pour reformer un parti sous le nom de « *Hong-kuien-hoei* », les notables *Lieou-kai-chan* et *Wang-tche-kan* ont invité chacun plus de « cent » tables de vin, afin de se préparer à repousser la force par la force. Comprenez si ces centaines de tables d'invités excitent les commentaires ! Déjà aux environs de *Ma-liang-tsi*, c'est une petite terreur, les voyageurs sont soigneusement suivis, on s'attend partout à une levée de lances. Si les mandarins se reposent dans leur habituelle insouciance, il est plus que probable que de nouveaux troubles sont imminents, et comme toujours nous aurons la bonne part. Il serait donc très bon, je crois, de délimiter les responsabilités dès le principe. Le mandarin et les notables ayant décrété de démolir la maison de *P'ang-san*, et sachant toutes les difficultés qui menacent de se lever, doivent prendre des mesures en conséquence, sans quoi ils sont responsables de tous les malheurs qui s'en suivront. Et ils ne peuvent pas dire qu'il n'y aura sûrement rien, à quoi bon alors faire tant de bruit d'invitations ? Ce n'est plus un mystère qu'il se combine certainement quelque chose d'anormal, et que la moindre étincelle peut mettre le feu aux poudres.

La saison y prête, c'est l'époque où le beau soleil reparaît, et où les rois ont coutume d'entrer en campagne. Peut-être dans notre vieille Europe s'y prépare-t-on aussi ? Militia est vita hominis super terram.

Je me recommande à vos bonnes prières.

En union de vos SS. SS., mon Révérend Père,

Infimus in X^to^ servus,

H. M. Doré, S. J.

Le Roc, lundi matin.

Mon Révérend Père,

P. C.

J'AI des renseignements de visu par témoins oculaires sur le nombre des invités par *Lieou-kai-chan* de *Ta-tchai :* on a exagéré le nombre des tables. Le but visible de cette invitation était la construction du pont dans le vieux lit du *Hoang-ho*.

Il y a eu invitation dans la ville de *Chan-hien* au *Chan-tong*, et nos notables y sont tous allés : c'est de là qu'ils sont revenus chez *Lieou-kai-chan*.

Il paraît que le mandarin et les notables prennent peur et qu'ils n'oseraient plus toucher à la maison de *P'ang-san*.

Une autre phase dans l'histoire ! Hier, *P'ang-ling* est venu faire le « *fong-kiao* » en masse, tous les proches de *P'ang-san* etc... avec une liste de 53 familles, plus peut-être qu'il n'y en a dans le *Wei-tse*. Et plus encore : voilà qu'on voulait me conduire *P'ang-san* ces jours-ci. Donc il est revenu, devons-nous en conclure. Donc c'est lui qui enrégimente les villages des *P'ang* au cas où on détruirait sa maison. Savez-vous que cette situation ne laisse pas d'être embarrassante ? J'ai tout fait pour éviter cette déclaration solennelle de la *Wei-tse* de *P'ang-ling*, mais les *P'ang* de *P'ang-sing-leou*, en bons parents, ont tout organisé. C'est une singulière situation vis-à-vis du mandarin.

Voilà ce que j'ai de nouveau à vous faire savoir. Si le mandarin apprend la démarche du village de *P'ang-ling*, il va encore avoir bien plus peur de toucher à la maison, mais comme il va rager contre le *Tien-tchou-tang:* et il faut bien avouer que c'est bisquant !

En union de vos SS. SS., mon Révérend Père,

Infimus in X^to^ servus,

H. M. Doré, S. J.

Le Roc, samedi matin, 15 mai 1897.

Mon Révérend Père Ministre,

P. C.

J'AI appris que la mère de *P'ang-cheng-tien* (celui qui est en prison au *Hien*) se dispose à venir avec ses commères, le jour où arrivera le R. P. Supérieur, afin de mettre en œuvre tous les moyens apitoyants ; déjà les bonnes femmes sont allées trouver le catéchiste de *P'ang-sing-leou*, pour le prier d'urger auprès de moi. Pensez que j'ai saisi au vol une si bonne occasion. J'ai envoyé avant-hier *Lieou-hoai-tchong* exposer au mandarin les circonstances actuelles, le priant de bien vouloir trouver une prompte solution. On ne s'attendait pas à celle-là ! Le mandarin a voulu voir le catéchiste lui-même, et se faire tout exposer en détail ; pendant près d'une heure, il a fait instances sur instances pour faire dire au catéchiste que nous demandons la libération de *P'ang-cheng-tieu*, mais sans succès ! J'avais bien stylé le *Lieou*, tu diras ceci au mandarin : voilà les circonstances, à vous de juger le bon moyen. Voulez-vous que je délivre le *P'ang ?* Comme le mandarin voudra, s'il croit que c'est mieux, qu'il le délivre, s'il a d'autres moyens, qu'il les prenne, mais de grâce la paix avec nos voisins. — Je

suis prêt à tout, un *Kao-che*, des soldats, etc., etc. — Mais tout cela est parfaitement inutile devant une invasion de vieilles femmes. Votre *Kao-che* (proclamation), elles ne le comprennent pas, puis où allez-vous le faire afficher dans le village de *P'ang-ling ?* à la porte des bonnes femmes ? — Trois escouades de *ma-toei* ne suffiraient pas à mettre à la raison ces bonnes femmes ; sa mère est malade, elle veut voir son fils: voilà tout, empêchez cela. — Ne pourriez-vous pas fermer votre porte ? — Fermer la porte, y pensez-vous ? 150 ouvriers, des centaines de vendeurs affluent à notre porte du soir au matin, pendant les constructions de l'église : Impossible. — Impossible c'est vrai, je n'ai qu'un moyen, dit le mandarin, c'est de lâcher le *P'ang*. — Comme vous voudrez, voyez ce qui est le mieux dans les circonstances présentes. — Qu'il vienne 1 ou 2 *P'ang*, faire les *pao-jen* et je le relâche de suite. — Comme bon vous semblera.

Ce matin, j'envoie une seconde fois le catéchiste demander ce à quoi on s'est décidé. Pour moi, lui fais-je dire, je dois avertir mon supérieur, qui se dispose à venir ici après demain, je veux avoir une réponse ce soir afin de faire partir un courrier demain dès le petit jour.

Vous voyez, mon Révérend Père, que je spécule sur la visite annoncée de ces dames de *P'ang-ling*, j'essaie de mettre le couteau sous la gorge du mandarin et de l'obliger à relâcher « de lui-même » son prisonnier. Je ne veux pas à tout prix lui dire un mot de moi-même pour cette affaire, sans quoi nous n'aurions pas mot à dire si les *Ta-tao-hoei* revenaient. Il pourrait nous jeter à la face que c'est nous qui avons voulu délivrer le *P'ang*, que nous en subissons les conséquences. Le pauvre mandarin est dans un cruel embarras. S'il le délivre, il perd la face (il faudrait du moins quelques *pao-jen*) ; s'il le garde en prison, il nous nuit.

J'ai un peu l'espoir qu'il va le lâcher si quelqu'un des *P'ang* veut bien, ou plutôt « ose » entrer au tribunal.

Au fond, comme vous le devinez aisément, il n'y a rien à craindre pour nous ; les femmes, si elles venaient, ne seraient pas hostiles, au contraire, mais j'en ai profité pour épouvanter le mandarin, lui laissant la responsabilité de tout ce qui pourrait arriver, même si l'une se pendait ou s'empoisonnait dans notre enclos. C'est une bonne occasion, je crois, de pousser indirectement et sans nous compromettre pour l'avenir.

En union de vos SS. SS., mon Révérend Père,

R^æ V^æ

Infimus in X^to servus,

H. M. Doré, S. J.

Nouvelles du Hai-Men.

(*Extraits de la correspondance du F. Ferrand.*)

Mao-ka-tsen, 10 mars.

« AUJOURD'HUI j'ai reçu du P. Vénel l'invitation de me rendre à *Mou-yen-dang*, le 22 mai, à l'occasion de la bénédiction du nouveau sanctuaire. Cette église est la merveille du pays. Les *Hai-Menois*, gens simples, en sont ébahis ; les païens sont inquiets pour le *Fong-chouei*. Pour nous, nous n'avons rien à craindre de ce côté-là. Au contraire, nous devons espérer que le culte rendu dans ce sanctuaire à Notre-Dame Auxiliatrice attirera sur tout le pays la protection et les faveurs de la Reine du Ciel.

Le personnel complet de *Hai-Men* est rentré dans ses foyers. J'ai fait un petit stage dernièrement dans le district du P. Ooms, qui était allé à *Tsong-ming* pour prêcher la retraite des Vierges. Les PP. Vénel et Speranza n'étaient pas encore revenus de *Chang-hai*, le P. Pétillon avait été appelé subitement à *Zi-ka-wei* pour sa retraite et ses vœux. Je me trouvais donc tout seul à la tête de 3 ou 4 districts. Cela m'a procuré l'avantage de faire connaissance avec les chrétiens du *Hao-sô :* ce sont de braves gens comme les miens.

Me voilà de retour maintenant dans mon district. Je suis de passage à *Mao-Ka-tsen*, où j'ai fait passer aujourd'hui l'examen aux catéchumènes. Le catéchuménat a été fréquenté pendant un mois par 40 élèves. C'est un personnel scolaire « *sui generis* ». Tous les âges y figurent ; le plus jeune a 15 ans, le doyen a dépassé les 70 ans. Parmi eux il y a quelques bons types. Tous paraissent contents de ce qu'ils ont appris ici. On leur a enseigné à connaître le bon Dieu et à le prier. Le P. Tsu et le séminariste faisaient chaque jour le catéchisme à cet auditoire d'élite. Après l'examen, cette première bande de catéchumènes va faire place à une seconde série d'élèves du même genre convoqués du 10 de la 2e lune au 10 de la 3e, à *Mao-Ka-tsen*. C'est le district du P. Pétillon, qui est le mieux représenté. Il a fourni environ 30 catéchumènes à cette première bande. Le mien n'en a donné que 6, celui du P. Vénel 4, et 2 élèves enfin dépendent du P. Ooms. J'espère faire meilleure figure à la seconde bande. J'ai distribué 19 lettres d'admission au catéchuménat. Le P. Speranza se trouve maintenant dans le district du P. Ooms ; il y donne une Mission. »

(P. DE LA SAYETTE.)

St Mathias, 31 mai : « Vous désirez quelques mots sur l'église de *Mou-yen-dang* et sur la fête. Tous les Pères, c.-à-d. les PP. Geslin, Speranza, Storr, Sen-liang, Kennelly, de la Sayette, Tsang, Ooms, Pétillon, tous ces Pères, dis-je, ont trouvé l'église belle à l'intérieur, malgré sa nudité complète. Quelques-uns même la disaient *vraiment* belle, *très belle*. Elle

peut contenir très facilement 1500 personnes assises. Le jour de la fête il y en avait 1800 ou 1900 assises. Beaucoup de chrétiens ont encore dû passer la nuit dans l'église, faute de local pour les loger ailleurs. Avant la fête plusieurs Pères, en voyant le mauvais temps, avaient promis qui une messe aux âmes du Purgatoire, qui une piastre de riz en l'honneur de St Antoine, d'autres avaient fait des neuvaines. Voyez s'ils ont à cœur le succès de ce pèlerinage. Vous savez que leur confiance n'a pas été trompée ; le temps nous a servis à souhait. Le dimanche 23 a eu lieu la bénédiction de l'église. Les 10 Pères dont vous avez vu les noms, étaient présents. Le lendemain, à partir de 5 h. jusqu'à 8 h. ½, les messes se sont succédé au grand autel (celui de la vieille église) et à chaque messe deux prêtres ont distribué la Ste Communion. La grand'messe a été célébrée par le P. Geslin avec les PP. de la Sayette et Kennelly comme diacre et sous-diacre. Le P. Storr semblait avoir un plaisir spécial à faire résonner sa voix sous la voûte de l'église. Nous avons eu 1512 communions. L'ordre a été suffisant, mais désormais il sera plus grand encore, car on ne laissera plus les païens franchir le seuil de l'église. La plupart des PP. ont voulu se dire contents, quelques-uns même se sont dits très contents de la façon dont les choses se sont passées. La foi de nos chrétiens s'est encore manifestée par une offrande dont la générosité a étonné ceux qui savent combien ils sont pauvres, surtout à cette époque de l'année. »

(P. Vénel.)

Notre-Dame de Lourdes à Zong-Ming.

Lettre du P. Pétillon au P. Tovar.

Se-T'ai-dang, 12 mai 1897.

J'AI trouvé le loisir d'aller ouvrir le mois de Marie à *Zong-ming*. Peut-être vous plairait-il de connaître les sentiments et idées que j'ai emportés du pèlerinage du P. Le Chevallier. J'ai emmené les PP. Speranza, Vénel, Ooms et de la Sayette au *Seng-mou-dang* (Temple de la Sainte Mère), où je les ai logés tant bien que mal dans mes deux chambrettes. De là, après avoir fait un pas de conduite au P. Ooms en route pour *Sè-otse-kang*, je m'embarquais avec mes compagnons pour l' « île de la misère ». Un bon vent arrière nous eût poussés en deux heures sur ses côtes, au point voulu ; malheureusement les bordées que nous dûmes tirer sur le *Kiang* ralentirent trop notre voyage et ne nous permirent d'atterrir qu'à la nuit. Restaient encore 18 *li* (12 kilom.) à franchir avant d'atteindre le grand *Kong-sou*. Quatre Pères et trois catéchistes, en tout sept lanternes, serpentant dans les sentiers, c'était vraiment trop agaçant pour les chiens, aussi je vous laisse deviner les échos que réveillait notre passage. Enfin le P. Storr nous accueille et nous envoie nous coucher.

La journée du lendemain se passe en partie à visiter l'établissement. Un *De Profundis* d'abord devant la tombe du P. Boulais, de si charitable mémoire pour moi. *Hai-Men* n'oubliera pas de longtemps ce Père dont la mort a été pleurée de larmes vraies. Son billet mortuaire est encore religieusement affiché dans l'église de *Mao-ka-tsen.*

Le *Kong-sou* de *Zong-ming* est immense avec son école de garçons, son orphelinat et son hospice de vieillards. L'école des filles dirigée par les Présentandines forme aussi des élèves que je leur envoie du *Seng-mou-dang.* En partant de chez moi elles se mouchent encore avec les doigts, mais si complète est leur transformation au bout de quelques mois, qu'elles sentent le besoin de se payer un mouchoir. Il n'y a que des bâchelettes comme celle qu'envoyait récemment le P. de la Sayette à cette école de bonne tenue qui seront condamnées à couler leurs jours sans cet objet indispensable au civilisé ! Cette jeune vierge de 28 ans sur laquelle le Père fondait de grandes espérances était à peine entre les mains des Présentandines, qu'elle escaladait la nuit le mur de l'établissement pour rentrer dans sa famille. Grande chrétienté que celle du *Kong-sou.* Preuve : l'école externe des garçons compte une vingtaine d'enfants, et celle des fillettes le même nombre. Quelles vivantes séances de catéchisme vous vous payeriez là. Et notez que je ne parle pas des internes de l'un et l'autre sexe. Les pensionnaires de l'orphelinat assistent aux offices derrière la grille, tout comme les Carmélites.

On songe à renverser l'église trop étroite de ce centre auquel se rattache un millier de chrétiens pour en élever une autre plus proportionnée au nombre des fidèles. Mais j'ai hâte d'arriver à *Seng-sè-dang*, sanctuaire où N.-D. de Lourdes ou N.-D. de *Zong-ming*, comme on l'appelle là-bas, s'est montrée si généreuse depuis trois ou quatre ans, que sa statue y a été installée. Douze *li* le séparent du *Kong-sou.* Église moins grande du tiers que celle de *Zô-sè* (sommet de la montagne). Colonnes et murs disparaissent sous les bannières de 54 chrétientés de l'île. Dix ont encore à offrir la leur. Que c'est beau et touchant ! On a rivalisé à qui offrirait la plus riche à la Ste Vierge. Ç'a été un élan, une émulation non point mesquine qui tend à la satisfaction de l'amour-propre, mais à vues plus hautes, désireuse d'honorer Marie le mieux possible. En voici une dont la matière seulement a coûté 68 piastres (175 frs.). Les pauvres *Zong-minois* ont donné là pour 7 ou 800 piastres (1800 frs.) et cela d'une générosité toute spontanée. Il est vrai que la bonne Vierge s'y est montrée bien secourable, visiblement même plus secourable qu'à *Zô-sè.* Le P. Le Chevallier ne tarit pas sur les grâces sensibles obtenues aux pieds de la statue, ce qui se devine au reste à la ferveur des pèlerins. Tous jettent sur elle un regard de confiance inexprimable.

Les bannières sont blanches, bleues ou vertes suivant le district d'où elles

proviennent, car pour ne rien laisser au caprice, le P. Storr a fixé la couleur que devait prendre chacun de ses quatre districts. Que ne lance-t-on l'idée pour *Zô-sè* dont les murs nus font peine à voir ! M'est avis que chaque district, si non chaque chrétienté plus riche, tiendrait à honneur d'avoir sa bannière dans le premier sanctuaire du *Kiang-nan*. *Zong-ming* si dénuée l'a bien pu faire. Et quelle ornementation splendide cela procurerait !

La veille du pèlerinage de *Seng-sè-dang*, peu de presse au confessionnal. Deux Pères ont tout le loisir d'entendre les quelques chrétiens qui se présentent à partir de 5 h. du soir. La proximité des chrétientés facilite la besogne en la divisant. C'est ainsi que pendant que deux Pères vont porter les sacrements dans trois grandes chrétientés à 4 *li* au nord de *Seng-sè-dang*, moi je passe par deux centres situés à 3 *li* au sud, comptant ensemble près de 400 chrétiens. Le drapeau est hissé (1), et ceux qui désirent communier le lendemain se rendent à leur chapelle. J'ai entendu ainsi une soixantaine de confessions. A nous neuf nous avons préparé un millier et quelques centaines de communions.

Le matin de la fête peu de presse encore au confessionnal. Au reste le service d'ordre est si bien fait, que le Père n'a qu'à s'occuper de son pénitent. De chaque côté du chœur, en dehors de la table de communion, sont placés trois confessionnaux auxquels un étroit passage gardé par une vierge du côté des femmes, et un catéchiste du côté des hommes, livre accès. N'y entre que celui qui a reçu de la vierge ou du catéchiste une tablette de bambou. Grâce à ce système, avec une plus grande foule, on éviterait les inconvénients dont ne garantissent même pas les barrières de *Zo-sè*.

L'église de *Sing-si-dang* ne pouvant contenir qu'un millier et quelques centaines de personnes à la fois, on dit d'abord une messe avec encens, pour les femmes, puis une autre, également avec encens, pour les hommes. Cette distribution me valut l'honneur de débiter deux fois mon sermon. Petite fatigue, dont la Ste Vierge me saura gré, je pense. Il avait d'abord été convenu que je prêcherais à la procession, mais la crainte du soleil décida à supprimer cette station en plein air. A 11 h. ½ sortait la procession, les chrétiens groupés autour de leur bannière réciproque que porte l'administrateur de l'année en surplis. Touchant spectacle que celui de ces braves gens dont chez beaucoup les habits pauvres et parfois déguenillés contrastaient si étrangement avec leurs bannières. N'importe ! ils y allaient simplement pour la Ste Vierge. En voilà un qui murmure. Il a un peu honte de constater que la bannière de sa chrétienté fait moins bonne figure à côté de telle et telle autre. Un petit grain de vanité qui lui inspirera à lui et à ses camarades l'idée de recueillir quelques piastres pour des enjolivements

1. Près de chaque église est un mât, qui peut s'apercevoir de loin. Quand le Père est là, on y hisse un drapeau. C'est le signal connu pour avertir les chrétiens de la présence du Père.

à ajouter. Somme toute il pense aussi à la Ste Vierge dans ce léger mouvement d'humeur.

Le P. Le Chevallier ne songe-t-il pas à mettre une quatrième cloche dans son clocher ! Quel manque d'harmonie là-haut ! Imaginez donc une cloche de 800 francs à côté d'une autre cédée par la procure pour 5 piastres à cause de son timbre fêlé ! N'importe, tout cela se met en même temps en branle et couvre les *Ave Maria* récités durant la procession qui se déroule autour du *Kong-sou*, sur un large chemin tracé exprès pour la circonstance. Et maintenant, me demanderez-vous, les sapèques tombaient-elles dru dans les troncs ? Non. Du reste le contraire aurait été presque inexplicable avec la misère particulièrement extrême de l'année. Les frais de la fête seront donc presque en entier à la charge du P. Le Chevallier, qui compte sur une dépense d'une trentaine de piastres (77frs environ) pour la journée. Sacrifice auquel il se résigne d'autant plus volontiers qu'il trouve dans cette cérémonie une excellente prédication pour ses chrétiens et ses catéchumènes. En Europe, où l'on est plus intellectuel, on aime à parler aux sens: pourquoi le système n'aurait-il pas du bon avec nos Chinois ?

J'allais omettre la musique ! Elle était en grande partie composée de païens qui étaient venus d'eux-mêmes offrir leurs services, ne voulant d'autre salaire que la protection de la *Seng-mou* (Sainte Mère). Un mot avant de quitter *Zong-ming*. Le P. Le Chevallier a demandé à la Ste Vierge, qu'il sait si bien honorer, la grâce de fonder 12 nouveaux centres ; or il en est au huitième.

Nous serons 12 Pères pour l'ouverture de la *Merveille des sables* (1). Le sermon de circonstance m'est encore échu. A défaut d'autre chose, faisons au moins à la Ste Vierge l'hommage de notre voix. Mais semblable solennité réclamerait votre organe dont la sonorité ne peut que contribuer à la force de la vérité. Me voici rentré à *Hai-men*, me promenant au milieu des champs de pavots à la fleur rouge d'enfer (pavots d'opium). Encore un nouvel obstacle à la conversion des païens et une tentation pour nos pauvres chrétiens.

Depuis Pâques j'ai baptisé une 20ne d'adultes, qui sont venus remplacer d'autres braves gens au catéchuménat. Christianisme, religion de justice, tel est l'appât qui attire mes nouvelles recrues. Il s'agit maintenant de compléter leur concept. Patience, c'est plus commode et, dans le cas, plus sage.

Priez pour moi dans vos saints sacrifices.

Tout à vous en N. S.

Cor. PÉTILLON.

1. *Mou-yeu-dang*, église du P. Vénel, pèlerinage de la Ste Vierge, pour la presqu'île de Haimen.

Un bon coup de filet.

Lettre du P. Colvez au Fr. J. Guy.

Sou-Song, le 1r février 1897.

MON CHER FRÈRE,

P. C.

VOUS ne sauriez croire quelle consolation m'a apportée votre charitable lettre du 2 sept. 1896. Oh ! merci, mille fois merci ; cela fait tant de bien, rien que de savoir que là-bas on est soutenu par les prières de ceux qu'on aime.

L'autre jour j'ai jeté un bon coup de filet, dont je veux vous parler. C'est une curieuse application du « Compelle intrare ». Un nommé *Sié* le 3e, voulait depuis un an devenir chrétien, seulement son frère aîné, *Sié* le 1er, avait menacé de sa vengeance quiconque au village suivrait la doctrine du diable d'occident. *Sié* le 3e vint un jour à la ville, distante de chez lui d'environ deux lieues, sous le prétexte d'acheter du sel ; en réalité pour venir me demander de l'accepter au nombre de mes ouailles, car, me dit-il, « mon frère aîné a beau dire et beau faire, je veux devenir chrétien, la doctrine du Père est la vraie doctrine du ciel. »

Il promit de renoncer aux superstitions et d'apprendre les prières. Il tint parole. La fin de l'année arrive, *Sié* le 1er lui ordonne de brûler de l'encens, il refuse. Aussitôt *Sié* le 1er se jette sur lui, déchire ses vêtements, égratigne la figure et poche les yeux. Le pauvre catéchumène, à peine relevé de dessous son adversaire, accourt prévenir le Père. J'envoie un catéchiste parler raison, comme on dit en Chine. — *Sié* le 1er ne veut pas entendre raison, peu s'en faut qu'il n'insulte mon envoyé : « Tous les ancêtres, dit-il, dans la famille *Sié*, ont honoré les idoles, tous les membres de cette famille les honoreront encore, ou ils auront affaire à moi. »

Une telle audace méritait une punition sévère ; je comptais aller moi-même dénoncer le coupable au sous-préfet, lorsque trois personnes du village des *Sié* m'arrivèrent pour me conjurer de pardonner : « *Sié* le 1er, me dirent-ils, est repentant, il acceptera de faire ce que le Père lui imposera. — Bien ; répondis-je, que *Sié* le 1er vienne lui-même demain de grand matin reconnaître ses torts, et recevoir mes ordres ; s'il n'est pas à la ville dès le lever du soleil, la dénonciation sera portée au mandarin. »

Mais que s'était-il donc passé, après le départ de mon catéchiste ? Les gens du village étaient allés supplier *Sié* le 1er de demander sa grâce. « Tu vas nous ruiner par ton entêtement, lui dirent-ils, tu as tort, les satellites du sous-préfet vont s'abattre sur le village, comme une nuée de corbeaux et tout dévaliser. Le missionnaire a la permission de l'Empereur de prêcher sa doctrine ; quiconque le veut peut entrer dans cette religion du

Maître du Ciel et en suivre les usages. Te crois-tu assez puissant pour empêcher la volonté de l'Empereur? Tu n'es pas assez stupide. » *Sié* le 1er commençait à craindre : « Initium sapientiæ timor Domini » ; il se risqua à envoyer une députation. Quand ses députés lui annoncèrent qu'ils m'avaient vu sur le point de porter un acte d'accusation au sous-préfet, il devint plus raisonnable que je ne l'aurais espéré.

Au moment où jallais célébrer la sainte Messe, mon catéchiste m'avertit que *Sié* le 1er était à genoux dans la petite église, demandant pardon à Dieu et qu'après la Messe, il en ferait autant au Père. Pendant le saint Sacrifice je priais le bon Dieu de m'aider à bien traiter cette affaire, il y allait du salut de tant d'âmes !

Combien je fus agréablement surpris après mon action de grâces d'entendre *Sié* à genoux m'affirmer qu'il regrettait sa faute. « Si le Père veut bien me pardonner, dit-il, moi aussi je me ferai chrétien avec tous les gens du village ; en preuve de ma sincérité, j'offre au Père une grande salle où il pourra nous instruire et venir honorer Dieu. »

Il va sans dire que je pardonnais de bon cœur, cependant pas complètement. Comme la faute avait été publiée aux quatre vents, j'exigeais que le coupable fît les frais d'un dîner de 12 personnes, après lequel on signerait l'acte de donation. — Tout fut accepté et accompli selon ma volonté. Maintenant à *Sié-kia-lao-ou*, village de 60 personnes, il y a une petite chapelle dont saint François-Xavier est le patron.

Depuis la donation je suis allé deux fois visiter mes nouveaux paroissiens ; toujours bonne réception et toujours zèle pour apprendre les prières. J'espère beaucoup de ce village; il sera beaucoup plus facile à ces chrétiens de suivre les lois de l'Église qu'à ceux qui vivent au milieu des païens, je tâcherai d'en faire une petite paroisse de Bretagne. Aidez-moi de vos ferventes prières.

Pendant les fêtes du premier de l'an on n'entend parler que de vols. Les voleurs savent les gens occupés à festoyer ; ils espèrent n'être pas entendus. Pendant que mes gens récitaient le chapelet, ces voleurs ont troué le mur de l'écurie et ont volé 3 couvertures chinoises, environ une valeur de 8 francs. Le chef de la police a aussitôt fait venir le premier des voleurs pour le frapper ; mais il n'a pu encore me faire rendre mes couvertures.

Au *Sou-Song* nous n'avons point de grands brigands comme au pays du P. Thomas, ce sont simplement de petits voleurs de nuit réunis en société ; la communauté bénéficie des vols de chacun. Le chef de la police qui les connaît a droit de veto pour tel ou tel établissement ; gare si on lui désobéit ! Notre maison a l'honneur d'être sous la protection du chef de police notre ami, qui dit que puisque nous faisons des bonnes œuvres, on ne doit pas nous voler.

P. Colvez, S. J.

Une excursion à Kin-chan.

Lettre du P. Bastard à sa famille.

LE lundi de Pâques 1897, huit scolastiques partaient en excursion au bord de la mer à *Kin-chan* (la montagne d'or) au sud du *Kiang-sou*, tout près du *Tchè-kiang*. Une barque portait les provisions, les couvertures de lit pour la nuit et six voyageurs. Les deux autres avaient préféré aller à pied ; vous pensez bien que j'étais l'un des deux.

Mon compagnon était le frère Thomas *Ou*, scolastique chinois, alerte et débrouillard, avec qui le chemin ne pouvait paraître long. Nous devions passer la première nuit à *Song-kiang* chez le P. Lorando, à neuf ou dix lieues de *Zi-ka-wei*. Nous prîmes le chemin des scolastiques afin de passer par une chrétienté considérable à *Mô-ghiao*. Après la messe nous partîmes à 5 heures en faisant notre méditation. Le paysage, qui n'a rien de bien curieux, offrait, à cette heure matinale, un spectacle assez typique. Un épais brouillard couvrait la terre à la hauteur d'un mètre environ, et ne laissait paraître au loin que le sommet des tombeaux coniques qui égayent la contrée. On eût dit des îlots sur la mer. Ces tombeaux sont le refuge des faisans qui pullulent par ici. Tout le long du chemin nous les entendions chanter.

La campagne est sillonnée de sentiers décorés du nom de routes et sur lesquels deux personnes ne peuvent marcher de front. Comment se diriger ? Rien de plus simple. On a soin de chercher d'avance sur une carte la direction à suivre et les bourgs à traverser. Nous devions marcher vers le sud-ouest, cela suffisait. En cas de doute, il y aurait toujours de braves gens pour nous renseigner à condition qu'on leur demandât seulement le chemin jusqu'au bourg le plus voisin. Plus de vingt fois avant *Mô-ghiao*, mon compagnon héla les gens qui travaillaient aux champs, en les appelant tantôt « vieil oncle », ou « vieux grand oncle », tantôt « vieux frère aîné » ou « petit frère cadet », suivant que c'étaient des vieillards, des hommes faits ou des enfants. Ils répondaient toujours poliment à ses questions : « Allez vers le sud, allez vers l'ouest, vers le sud-ouest, etc... » Aucun n'eut jamais l'idée bizarre de dire, allez à droite ou allez à gauche. » En Chine je crois qu'on sait distinguer les points cardinaux avant de connaître la gauche et la droite. Je commence à m'y faire, surtout quand il y a du soleil et que je sais l'heure. De plus, à la campagne toutes les maisons regardent le sud, cette orientation les rendant plus chaudes en hiver et plus fraîches en été où le vent vient du sud-est. Mais en ville j'ai été plusieurs fois embarrassé dans des ruelles tortueuses et entrecroisées. Et l'on me disait impitoyablement : « vers l'est ou vers l'ouest, etc. » Et si j'avais le malheur de me tromper, on riait en voyant que je ne savais pas distinguer les points cardinaux, c'est-à-dire, que j'avais perdu la tramontane. A force d'interroger des vieux frères

et des grands oncles nous arrivâmes à *Mô-ghiao* vers 9 ½ h. Le P. *Sen* nous reçut avec grande cordialité : « Ne sommes-nous pas de la même famille ? » disait-il souvent. Il voulut nous retenir à dîner et fit ajouter plusieurs plats à son ordinaire. Il fut même fier de nous offrir du pain. Un de ses chrétiens était allé à *Chang-hai* et lui en avait apporté comme cadeau. — Il m'offrit sa fourchette dont il use rarement. Lui-même et le F. *Ou* se servirent des bâtonnets. Le Père nous invitait avec insistance à puiser dans les différentes tasses servies toutes ensemble au milieu de la table. Lui-même tout en mangeant, prenait avec ses bâtonnets un morceau de viande par ci, un morceau de jambon par là et les jetait dans l'assiette du F. *Ou*. C'est le comble de la politesse ; mais comme il sait que les Européens ne l'apprécient pas, il m'en dispensa, se contentant de m'indiquer du bout des bâtonnets ce que je devais prendre pour bien faire. Entre le dîner et le dessert, on nous apporta la serviette imbibée d'eau chaude, pour nous essuyer la figure et les mains. C'est là une pratique délicieuse, surtout quand on voyage. Nous partîmes vers 1 h. Le Père devait se rendre dans une autre chrétienté, dire la messe du lendemain. Il a, je crois, 18 églises et 3,500 chrétiens environ. *Mô-ghiao* en compte à lui seul un millier. Plus de la moitié du bourg est païen ; beaucoup de païens fument l'opium. Il y a 18 fumeries. Une famille riche, voisine de l'église, avait refusé de vendre sa maison au Père qui voulait y établir son école. Mais le maître étant fumeur est venu quelques années après la proposer pour un prix inférieur à celui qu'on lui avait offert au début. Maintenant on refuse d'acheter. La maison est négligée et tombera vite en ruines, à moins que le propriétaire ne la vende à un prix dérisoire pour fumer une pipe de plus.

Un autre détail sur *Mô-ghiao*. Il y a là une famille aisée qui doit sa fortune au talent d'un de ses membres. C'était un jeune bachelier très pauvre, qui, ne pouvant suffire aux frais occasionnés par l'examen de licence, avait cherché sans succès à emprunter. Il alla au mont-de-piété pour engager ses habits. Il en demandait 30 piastres (75 fr.). On les lui refusa. Dans cette extrémité, il essaya de nouveau d'emprunter. Ses parents et amis finirent par lui prêter qui une piastre, qui deux ou plus, si bien que le pauvre garçon put tout de même tenter la roue de la fortune. Elle lui fut favorable. Il fut reçu *kiu-jen* (licencié). Il revint couvert de lauriers. Grande émotion dans le pays, surtout au mont-de-piété. Les 30 piastres refusées pour ses habits lui furent aussitôt envoyées avec des félicitations dans le but d'adoucir le ressentiment et de capter les bonnes grâces du futur grand homme. Ceux qui lui avaient prêté l'assurèrent qu'ils lui avaient donné purement et simplement et même le lui prouvèrent en ajoutant de nouveaux cadeaux. De tous côtés les piastres lui tombaient dans la main. Du coup la famille sortit de la gêne et devint l'une des plus aisées du pays. Tant est grande la peur d'un futur mandarin ! Le jeune homme continue ses études je ne

sais où. S'il devient docteur ou académicien, quels cadeaux ne recevra-t-il pas du mont-de-piété !

Nous arrivâmes à *Song-kiang* vers 4 h. Sur la route nous reçûmes les doléances d'un brave homme qui venait d'emprunter de l'argent pour acheter de l'engrais, parce que cette année l'eau a noyé « l'herbe à fleurs rouges » semée à la fin de l'hiver et qui se mélange d'ordinaire à la boue des canaux pour fumer les rizières. Autre calamité : les mandarins font creuser un grand canal précisément à cette époque-ci, où le travail des champs presse le plus ; d'où manque de bras pour l'agriculture, etc.

A *Song-kiang* nous fûmes assez surpris de voir des soldats en train de nettoyer leurs fusils. J'en félicitai un et lui demandai la raison de ce travail d'autant plus pénible que ses mains y étaient moins habituées et que la rouille s'était accumulée depuis plusieurs années sur le tromblon. « C'est, dit-il, que le général en chef va venir ces jours-ci pour la revue. » Le grand homme s'était annoncé ; aussi on préparait les armes et on faisait l'exercice. Cette revue a lieu tous les six ans. Le général s'annonce quelque temps à l'avance ; mais il ne dit que la veille au soir la date définitive. Autrement le champ de manœuvres serait envahi, et la revue impossible. De fait la revue annoncée le mercredi suivant, avait lieu hier matin lundi. Et comme je revenais de *Kin-chan*, je rencontrai des piétons venus de cinq ou six lieues et arrivés vers midi pour voir la revue terminée vers 11 h.

La ville de *Song-kiang* est une préfecture jadis très peuplée. Depuis la rébellion des *Tchang-mao* (Longs-cheveux) vers 1860, plus de la moitié du terrain est désert. Les arbres, l'herbe et les tombeaux ont remplacé les maisons renversées par ces rebelles qui ont couvert de ruines tout le pays jusqu'à *Nan-kin*. Nous trouvâmes à *Song-kiang* les six voyageurs venus en barque, et arrivés peu de temps avant nous, bien que nous fussions restés près de 4 h. à *Mô-ghiao*. Le P. Lorando nous reçut avec son amabilité habituelle. Il avait en ce moment une affaire qui l'ennuyait un peu. Son fidèle domestique étant allé reprendre un petit chien qui avait été volé au Père, le voleur lui avait donné plusieurs coups de poing dans le côté. Le domestique souffrait, et il fallait un procès : deux ennuis au lieu d'un. Lundi l'affaire était réglée ainsi. Le coupable, prévoyant qu'il serait condamné, avait envoyé un intermédiaire demander au Père ses conditions pour un arrangement à l'amiable. Le Père répondit : je veux 16 piastres et deux mille pétards dont mille seront allumés à l'endroit du délit et mille devant l'église. Le délinquant renvoya l'homme demander d'en rabaisser un peu. Et l'on conclut pour deux mille pétards et 10 piastres. (Le Père les emploiera à quelque œuvre d'utilité publique : réparation de pont ou de rue, etc., pour montrer son désintéressement.) D'autre part le domestique blessé a trouvé un médecin qui l'a « garanti » pour trois piastres ! Voilà un homme sauvé.

Mardi vers 10 h. nous partions pour *Tsiang-ka*, chrétienté où le P. Van der Linden nous attendait. Le souper était préparé et les lits aussi. Nous étions arrivés vers 6 h., mais la barque ne vint que vers 10 h. du soir.

Comme nous allions les recevoir au bord du canal, je vis à une certaine distance dans la campagne une longue file de lanternes qui s'élevaient à hauteur d'homme puis s'abaissaient jusqu'à terre les unes après les autres, et formaient ainsi une danse fantastique sur une ligne d'environ 500 mètres. En même temps le tam-tam faisait entendre ses notes stridentes ; puis je distinguais un bruit de ferraille rappelant les bruits de chaînes agitées par des fantômes. Je demandai ce que c'était que tout cela. On me répondit que c'était une procession en l'honneur des esprits. Chaque lanterne était portée par un homme, et le bruit de ferraille était produit par des tridents agitant des anneaux de fer.

Tous les soirs il y a des processions de ce genre à cette époque-ci de l'année. Et l'on dit que les Pères font bien d'éviter leur rencontre ; car les Chinois, si pacifiques pourtant, perdent alors leur calme naturel et pourraient chercher noise au prêtre étranger.

Le lendemain, mercredi, nous étions au bord de la mer. Nous traversâmes la sous-préfecture de *Kin-chan*. C'est une ville entourée de murailles élevées qui forment un vaste quadrilatère capable de renfermer 100,000 habitants. Depuis la rébellion des *Tchang-mao*, il ne reste plus que quelques maisons. Tout le reste est cultivé. Deux longues rues pavées de briques traversent actuellement cet immense champ de colza en fleur. On ne se saurait figurer une ville plus complètement ruinée.

La plage est renommée pour ses salines. Rien de plus simple que la préparation du sel. La terre qui est couverte d'eau seulement par les grandes marées, est toute imprégnée de sel qui apparaît à la surface. On râcle la partie supérieure et on met la terre ainsi obtenue sur un petit monticule dont le sommet est un peu déprimé en forme de cuvette. On la verse alors sur de grandes tables à rebords, où elle s'évapore et laisse des cristaux de sel qui sont recueillis soigneusement. Nous voulions voir la montagne située à quelques kilomètres dans la mer. Le temps nous fit défaut. Impossible même de l'apercevoir.Car ce jour-là et les jours suivants le ciel était couvert d'un brouillard de poussière apporté par le vent du nord. On dit que cela vient de la Mongolie. Les provinces du nord de la Chine en sont bien souvent favorisées ; mais il est rare que le vent l'apporte jusque-ici. Cela se voit pourtant, et alors les meubles sont tout couverts de poussière. Nous vînmes passer la nuit à *Pa-ka-tsen*, village de trois cents habitants, tous chrétiens. Comme ils sont loin de *Chang-hai*, ils n'avaient jamais vu tant de Pères. Ce fut tout un événement. D'abord, dès notre arrivée, on sonna la cloche ; les fidèles vinrent à l'église, et le Père fit l'aspersion de l'eau bénite, suivant une vieille coutume dans la Mission.

Ensuite on nous servit le thé, puis la serviette trempée dans l'eau chaude. Puis tout le monde alla souper, afin d'être prêt pour assister au souper des Pères. C'est l'usage que les chrétiens viennent assister aux repas du Père.

Les femmes n'y sont pas admises. Ce jour-là quelques-unes tâchèrent de venir en tapinois. Elles furent ignominieusement chassées dès que le P. Prinzen s'en aperçut. C'est lui qui est chargé de cette chrétienté. Nous étions entourés d'une foule serrée. Des centaines d'yeux étaient braqués sur nos assiettes, nos figures, nos mains. Les plus rapprochés se cramponnaient à nos chaises. Un Père arrivé une minute en retard eut de la peine à fendre la foule jusqu'à sa chaise.

Ce jour-là il y avait eu un mariage auquel je regrettai bien de n'avoir pas assisté. La mariée était une veuve de 21 ans. Elle se présenta d'abord sans son fiancé. Le Père la renvoya, faisant observer que le mariage se fait d'ordinaire à deux. Ils vinrent donc tous deux. Mais quand le prêtre voulut leur faire donner la main, aussitôt commença une petite comédie très fréquente dans les mariages en Chine. La femme s'empressa de cacher sa main au fond de sa longue manche. Le mari, pour ne pas rester en retard, fit de même pour son propre compte. Alors le Père pria les témoins de triompher de cette pudeur intempestive. Les uns tirèrent la main de la jeune fille, l'autre celle du jeune homme, et opérèrent le rapprochement. Tout n'était pas fait encore. Il fallait mettre l'anneau au doigt de la fiancée. Le Père dit au fiancé de le mettre au quatrième doigt. Il essaie de se le mettre à lui-même. On lui fait observer la méprise ; l'anneau tombe à terre. Le fiancé veut le passer au doigt de sa fiancée. La main disparaît de nouveau dans la manche. Il faut que les témoins opèrent un nouveau sauvetage. Ils saisissent la main, et l'anneau est enfin mis à la bonne place. — Tout cela est garanti authentique.

Le P. Prinzen a eu plus fort encore. Il arrive assez souvent que cinq ou six et même dix mariages se font à la fois, par exemple après l'octave de Pâques ou avant le carême. Les conjoints sont deux à deux, les yeux modestement baissés. Or un jour, le Père venait d'en unir deux, lorsque du fond de l'église les chrétiens crient : « *tsous*, *tsous*, » c'est une erreur, c'est une erreur ! Que faire ? On mit la vraie fiancée avec le vrai fiancé et on recommença les questions... Voulez-vous d'une telle ? etc...

— Le jeudi matin nous repartions à pied pour *Song-Kiang*, où nous devions rencontrer la barque des scolastiques de *Zô-sé*. Arrivés à un gros bourg, nous nous trompons de route. Des ouvriers d'un faubourg nous indiquent le chemin. Un petit garçon de douze ans nous conduit durant cinq minutes. Il refuse les sapèques que nous lui offrons pour sa peine. Plus loin j'allais me tromper encore, lorsqu'un jeune homme nous crie : « Vous allez à *Song-Kiang*, n'est-ce pas ? — Oui. — Eh ! bien, vous vous trompez. Suivez-moi. » On lui demande comment il savait où nous allions.

C'est, dit-il, que j'ai rencontré un petit garçon qui m'a dit : « Allez-vous à *Song-Kiang ?* — Oui. — Eh ! bien, pressez donc le pas, vous rejoindrez deux messieurs qui ne savent pas le chemin. Je me suis empressé de vous rejoindre pour vous éviter un pareil ennui. » Le reste du voyage se fit en compagnie de ce jeune homme, bon garçon, un peu borné. Il nous apprit qu'il venait de se fiancer, étant veuf depuis trois ans. Il a vingt-cinq ans et est père d'un enfant de quatre ans. Il va sans dire que le Fr. Ou lui donna de bons conseils et lui fit un catéchisme en règle. Le jeune païen approuvait tout. Mais qu'il est difficile de faire saisir à un païen l'importance de la religion !

Arrivé au canal, il voulait payer le passage pour nous trois ; mais c'est le contraire qui eut lieu, bien entendu. Nous donnâmes trente sapèques pour trois places. Cela fait environ deux sous. Et les Européens paient généralement plus cher.

La chrétienté de Mao-Kia.

Lettre du P. Dannic au F. Lecointre.

Mao-Kia, le 6 décembre 1896.

MON BIEN CHER FRÈRE,

P. C.

MERCI de votre aimable lettre. C'est de *Mao-kia*, petit village tout chrétien de 200 âmes et perdu au nord du *Ngan-Hoei*, que je vous écris. Jadis, *Mao-Kia* eut maintes fois les honneurs des *Lettres de Jersey*. Le P. Bienvenu, qui y vécut et y mourut, donna une petite célébrité au district dont je suis chargé depuis 2 ans. Le bon Père repose en paix à l'une des extrémités de mon jardin. C'était un rude travailleur. Autrefois, professeur des Nôtres à Jersey, il vint en Chine vers 37 ou 38 ans, et se mit au chinois avec la ferveur du plus fervent des jeunes novices. J'ai encore deux rayons de ma petite bibliothèque remplis de ses travaux personnels soit sur la théologie, soit sur le chinois.

Mao-Kia est bien loin de *Chang-hai*. Il y a un mois, Monseigneur venait ici donner la Confirmation. Il mit 25 ou 26 jours pour arriver à nos parages : il ne s'était cependant arrêté à aucune station intermédiaire. C'est la première fois que mes chrétiens voyaient un évêque, « le grand homme », comme ils l'appellent. Leur joie et leur fierté étaient au comble. Sa Grandeur resta 4 jours sous mon humble toit de paille, puis s'en retourna en barque comme elle était venue.

L'année dernière, c'était le R. P. Supérieur qui venait nous visiter et nous réconforter.

Je suis seul à *Mao-Kia*. Mon plus proche voisin, le P. Besnard, est à une dizaine de lieues. Une ou deux fois par mois l'on se voit. Les voyages

se font à mule. Le pays est plat comme une galette. De temps en temps, le P. Perrigaud, mon ministre, vient aussi me voir, de sorte que si je suis seul, je ne suis cependant pas délaissé.

Le pays est relativement tranquille : je ne connais pas encore le visage d'un brigand. Nous avons la paix armée. Fusil, pistolet, voire même un vrai canon, rien ne manque, le tout bien arriéré, c'est vrai, mais suffisant pour donner la chair de poule aux braves Chinois. Toute la nuit on veille. Mes gens, formés par le P. Doré, mon prédécesseur, ont une adresse qui m'a surpris.

Voici un peu la composition de la maison. Le Père, — 5 maîtres ou catéchistes, — 9 domestiques, — 50 ou 60 élèves dont 30 ou 40 pensionnaires. Pas loin de la résidence, l'école des filles avec 3 vierges et 30 ou 40 élèves. Il y a encore 3 ou 4 écoles éloignées du centre.

Tout à vous en N.-S.

J. Dannic, S. J.

Mao-Kia, mars 1897.

DEPUIS le 15 de la dernière lune jusqu'au 1er de la 2e lune, plus de 100 catéchumènes, tant hommes que femmes, sont venus apprendre les prières et la doctrine, passant dans la maison qui 4, qui 8, qui 10 jours ou plus. Je voudrais les retenir plus longtemps, mais ces braves gens ont toujours des raisons péremptoires pour s'en retourner. Ce court catéchuménat aura donc moins servi à les instruire qu'à les faire mieux connaître du Père. Du reste, autant que je le puis, je pourvois à leur instruction à domicile. 4 catéchistes tiennent une école dans les 4 villages, où je compte le plus de catéchumènes. Tous montrent assez de bonne volonté : ils n'ont pas fait de superstitions au 1er de l'an, et aucun d'eux ne fume l'opium. Les enfants vont bien aussi et sont ma principale espérance. J'ai bâti 5 chambres servant d'église et d'école au village de *Sou-lao-yn-tse*, où il y a eu dernièrement une petite affaire. Cette affaire a tourné à la plus grande gloire de Dieu dans ce pauvre pays. Jusque-là le tribunal de *Hia-Tsai* avait toujours été hostile. Pour s'en convaincre on n'a qu'à se rappeler quelle « perte de face » il donna par deux ou trois fois au R. P. Seckinger. Le voilà devenu ami. Le mandarin lui-même est venu à *Mao-Kia*, au premier de l'an il a reçu nos huit cadeaux.

Le *Tien-Tchou-Tang* (Église catholique) estmaintenant posé dans le pays. Avant j'étais toujours insulté ; maintenant je n'entends pas la moindre insulte. Père, chrétiens et catéchumènes, nous vivons en paix remerciant le Bon Dieu d'avoir si bien arrangé toutes choses.

Dannic, S. J.

Progrès de la foi au Hao-So (Ile de Tsong-Ming).

Lettre du P. Le Chevallier au R. P. Supérieur.

Mon R. Père Supérieur,

Le nombre des conversions augmentant d'année en année, grâces à Dieu, dans le district du *Hao-so* à *Tsong-Ming*, plusieurs Pères m'ont exhorté à faire quelque chose pour demander aide et secours. Après avoir prié et consulté, je me suis hasardé à écrire quelques notes que je vous présente sans prétention aucune.

1° Le mouvement des conversions au *Hao-So* est sérieux. — Depuis que j'y suis missionnaire, ce district a augmenté d'un millier de chrétiens qui ne semblent pas le céder aux anciens pour la pratique des vertus chrétiennes et la fréquentation des Sacrements. Sur ce nombre je ne connais qu'une pauvre femme qui ait apostasié ; au contraire, plusieurs familles d'anciens apostats sont revenues à résipiscence. Parmi les nouveaux convertis il en est qui ont donné les plus beaux exemples ; d'autres qui ont fait preuve d'une grande constance au milieu des persécutions. Je ne crois pas que l'on puisse révoquer en doute que s'il y a de l'ivraie dans le nombre, le bon grain ne fait pourtant pas défaut.

2° Ce mouvement est susceptible de développement. Il y a peu d'années, la chrétienté de la « Maternité » se glorifiait presque seule d'une cinquantaine de nouveaux convertis ; mais les chrétientés voisines n'ont pas tardé à partager cette gloire. Puis le mouvement s'est étendu peu à peu, et il n'est plus maintenant une seule chrétienté du district qui ne compte ses catéchumènes et néophytes, même celles qui semblaient les plus réfractaires à la grâce, comme « St-Joachim » et surtout « St-Sylvestre ». Les païens en général, loin de nous être hostiles comme autrefois, se montrent polis, affables parfois, entrent volontiers en relations avec nous, même les familles les plus riches, *Tong-ze* (notables) propriétaires et commerçants,

3° Quels moyens ont le mieux réussi ?

Ce qui paraît avoir le mieux réussi dans l'apostolat, ç'a été jusqu'ici d'aller aux païens, de leur témoigner de l'intérêt, de l'affection. Une barrière existait entre eux et les chrétiens, et personne ne songeait à la faire tomber. En stimulant le zèle des bons chrétiens on y a réussi : des visites amicales, quelques services rendus, des soins aux malades, et la barrière tombe. On peut alors avec chance de succès parler de religion. Un néophyte peu instruit m'en a amené de la sorte près de 100.

Pour le missionnaire il en est de même. Les visites aux catéchumènes, ou même à des chrétiens perdus au milieu des païens, sont un excellent moyen d'apostolat. Attirés par la curiosité, les voisins accourent, parfois nombreux ; quelques mots aimables, quelques remèdes distribués à propos,

et par dessus le marché, une forte dose de patience, et la glace est brisée : on sera écouté si on parle alors de religion. — Ces visites ont encore l'avantage énorme de lancer les nouveaux convertis. Souvent, en effet, le respect humain, la crainte, la timidité les porteraient à dissimuler leur conversion, et de là aux actes de superstitions il n'y a qu'un pas. Si on ne coupe court à ce mal, beaucoup retourneront en arrière. Or, le missionnaire, par ses visites, met tout le voisinage au courant des conversions ; dès lors plus moyen et plus de raison de les dissimuler, mais bien, au contraire, nécessité de faire connaître les motifs et les avantages, ce qui fréquemment en ébranle d'autres. Oh ! quel apostolat fécond que celui fait à l'occasion de ces visites ! Le P. Speranza se souviendra longtemps de celle que nous fîmes ensemble à l'unique catéchumène d'un quartier qui compte maintenant 200 ou plus de nouveaux convertis très rapprochés les uns des autres.

4° *Desiderata.* — Le nombre des laboureurs n'étant pas en proportion de l'étendue d'un terrain à cultiver, qu'arriverait-il ? Qu'une partie de ce terrain resterait forcément en friche, fût-elle d'excellente condition du reste ; que dans la partie cultivée, si elle est encore disproportionnée aux forces des ouvriers, la mauvaise herbe se multipliera au risque d'étouffer le bon grain ; que si enfin cette terre n'est pas suffisamment fumée, le grain n'y sera pas d'aussi belle qualité qu'il pouvait l'être. — Je crois, mon Révérend Père, que c'est le cas actuel du *Hao-so.* Les conversions y étant de plus en plus nombreuses, je suis absolument débordé. D'où il suit que je n'ai plus le loisir de m'occuper des païens ; plus le loisir de suivre sérieusement les catéchumènes qui, perdus dans la masse païenne, sont bien exposés à voir étouffer le germe encore faible de la foi reçue ; plus le loisir de les instruire sérieusement, déficit qui n'est pas pour les rendre bons et fervents.

En effet, le soin des chrétiens, actuellement 3800, suffit amplement à absorber le temps dont je puis disposer. De plus, les centres se multipliant à proportion des conversions, la visite de chacun d'eux devient de plus en plus rare, d'où, chez les exhortateurs, refroidissement d'un zèle qui a toujours besoin d'être stimulé ; chez les néophytes et catéchumènes, refroidissement d'une ferveur qui a d'autant plus besoin d'être entretenue qu'ils sont plus faibles dans la foi, et ce n'est que par des encouragements, exhortations, instructions très fréquentes qu'elle peut être entretenue.

On pourrait penser que d'autres, en dehors du missionnaire, pourraient remplir cet office ; mais, hélas ! nos catéchistes et la plupart de nos vierges n'ont pas encore senti le besoin de se dévouer, de se dépenser pour l'amour de Dieu ; ils n'ont pas encore su comprendre le prix des âmes !

Que si les visites des centres deviennent rares, inutile d'ajouter que les visites à domicile le sont malheureusement bien plus, ce qui est un autre inconvénient très grave.

5° Quel remède à ces différents maux? Celui indiqué par Notre-Seigneur :

« Rogate Dominum messis ut mittat operarios. » Et alors partager le travail, soit en divisant le district, soit en délimitant la part d'un chacun dans le même district.

On m'a beaucoup poussé ces derniers temps à vous demander du secours, mon R. Père. La raison mise en avant est celle-ci : il faut envoyer des ouvriers là où la moisson jaunit, « ne pereat, » or, à *T'song-Ming* elle jaunit certainement. Donc, « rogate Dominum messis. » C'est vous qui êtes le « Dominum messis » en un sens, mon R. Père, puisque vous êtes le représentant de Dieu. C'est donc à vous que je m'adresse humblement, vous suppliant, par l'amour que vous portez au Bon Maître qui a tant aimé les âmes, qu'Il a versé pour elles jusqu'à la dernière goutte de son sang, d'envoyer au secours de tant d'âmes toutes disposées à profiter de l'insigne bienfait de la Rédemption.

Excusez mon audace, mon R. Père, et veuillez ne tenir compte que de ma bonne volonté.

J. Le Chevallier, S. J.

A la date du 1er avril, le P. Chevallier écrivait : « Nous venons de licencier les catéchuménats, faute de ressources pour les continuer ; foule compacte pendant 40 jours ; 182 hommes, de 80 à 90 femmes au second catéchuménat ; au premier 150 hommes environ et une cinquantaine de femmes. Les catéchumènes viennent toujours règulièrement ; ainsi hier encore, 15 inscrits.

« Et par dessus le marché, nous avons la cherté des vivres. Le maïs, payé 1 taël 60 l'an dernier, se paie plus de 3 taëls maintenant ; les légumes, 16 sapèques (5 centimes) au lieu de 2 ½ ; le chauffage 300 sapèques (0,45) au lieu de 160, et le reste en proportion. »

Nouvelles de Liu-tcheou-fou.

(Extraits de plusieurs lettres du P. Twrdy.)

Liu-tcheou-fou 16 avril. — « J'ai été à *Lou-Ngan* pour convaincre par ma présence chrétiens, catéchumènes et païens de la fausseté des bruits qui avaient couru sur mon compte. On disait que je m'étais pendu de désespoir, que Monseigneur m'avait dégradé, coupé les oreilles, le bout du nez, la barbe... La persistance de ces bruits avaient été telle, que tous, plus ou moins y croyaient. Aussi à la première rencontre tous, même mon ancien catéchiste, avaient un air effaré et triste ; beaucoup fondaient en larmes. Un brave catéchumène avait fait vœu de me faire cent prostrations si jamais il me revoyait à *Lou Ngan* ; j'ai dû subir l'opération.

7 mai. — « Depuis 4 ou 5 jours quelques amis de la ville m'ont offert un « *Pien* », inscription honorifique, dont le sens est : « la vertu seule embaume

le ciel. » Tout s'est passé avec le cérémonial habituel ; musique, pétards, dîner. Ce dernier était évidemment payé par moi, ce qui, avec pourboires aux musiciens, aux porteurs du « *Pien* », aux menuisiers qui le montent, aux porteurs de chaises qui emmenèrent les donateurs, constitue des dépenses bien au-dessus de la valeur de l'objet donné. La chose pourtant paraît avoir fait une bonne impression.

31 mai. — « Nous avons eu pas mal de bruits ces jours derniers. Cela venait de ce que j'avais fait chercher de la terre glaise pour mon mortier, mais avec permission des mandarins. Nous voyant toujours porter cette « terre jaune », le peuple se persuadait que c'était pour faire de l'or. On allait en masse chercher cette terre. Le malheur voulut qu'ils tombèrent sur une veine de mica. Dès lors ce fut une fureur : tout le monde allait faire provision de cet or en germe. Je craignais qu'on ne vînt en masse chez nous pour apprendre le moyen de l'extraire. En effet la foule augmentait de jour en jour. Je crus prudent d'en avertir le mandarin. L'heure du rendez-vous fut fixée. Je me rends en chaise au tribunal. C'est à cette occasion que m'arriva une histoire risible. Voici comment. Ce jour était le 30e de la mort du sous-préfet précédent, dont le cercueil était encore au tribunal dans des bâtiments à gauche du principal. On y avait arrangé une chambre funéraire avec force lumières, le cercueil et les deux coussins sur lesquels les nombreux amis venaient rendre en ce jour leurs derniers devoirs au défunt. Arrivé au tribunal, mon porte-carte eut de la difficulté à trouver le concierge dans la foule. Voyant notre embarras, un gamin complaisant nous dit : « Venez, c'est par ici ! » Nous suivons. Nous nous arrêtons devant une porte ; on cria : « Entrez. » Je descends de chaise, le concierge porte ma carte bien haut devant moi pour montrer le chemin. On tire 3 coups de canon. On fait de la musique. Je suis toujours à travers un dédale de corridors, lorsque tout à coup je me trouve devant des femmes en deuil. Je croyais qu'il fallait tourner à côté, mais mon guide me dit que c'est ici, et d'un geste désigne les deux coussins. Je compris. « C'est le sous-préfet *Fang* que je désire voir, m'écriai-je. — Oh ! alors c'est par ici, » dit mon guide, à la grande hilarité de la foule à laquelle je dus me joindre. Cette fois je vis le vrai et le vivant sous-préfet. Nous rîmes beaucoup de ce malencontreux quiproquo. Pour revenir aux bruits, le sous-préfet fit défendre l'exploitation de la terre glaise et petit à petit tout rentra dans le calme. Il y a bien parmi le petit peuple des bruits de cœurs et d'yeux arrachés, mais les rapports avec les notables et les mandarins, que le peuple peut voir de ses yeux, nous font beaucoup de bien dans ce sens.

Émeutes en Chine.

Wu-Hu. 16 juin. — « Ici le *Tao-t'ai* a averti les lettrés (meneurs des émeutes réussies ou manquées) en les rendant responsables de ce qui arriverait. Par ailleurs les lettrés ont organisé une manifestation très grosse de difficultés contre le sous-préfet, parce que celui-ci a frappé un bachelier ! On parle d'une procession « en effigie », où le sous-préfet serait représenté par un mannequin *(hé sin Koei* : Diable au cœur noir), qu'on décapiterait en dehors de la porte du Nord. Les mandarins cherchent à apaiser la gent lettrée et à empêcher la procession infamante. J'ignore le résultat des démarches. A *Tai-ping-fou* un grand vol a été commis dans un mont de piété. Les vols ne se comptent plus, tant il y en a partout. A *Wan-tche*, où des Miss protestantes sont établies, on a attaqué la maison qu'elles ont louée. La cause du trouble est la disparition d'un enfant. C'est toujours la même histoire. » *(P. Debrix.)*

Wu-Hu. 19 juin. — « Il paraît que les lettrés, par suite de l'intervention énergique du *Tao-t'ai* rendant leurs chefs responsables, ont admis hier les conditions posées par le préfet venu ici exprès. Il a promis le changement du sous-préfet, et a eu bien soin de ne point parler d'autre chose. Or le *Tao-t'ai* savait de source « sûre » que tout cela n'était qu'un prétexte pour la réunion d'émeutiers du *Hou-Nan*, etc. Après l'autodafé du mannequin (Diable de la peste), on devait immédiatement se porter sur notre église, sur les résidences européennes, et même sur la douane : brûler, saccager, etc. C'est un banquier bien renseigné qui est allé, cette nuit même à minuit, frapper à la porte de notre meilleur chrétien, son ami, pour le mettre au courant du but final, etc. Les émeutiers, n'ayant plus l'occasion de cette procession, vont-ils trouver une autre circonstance ? Le *Tao-t'ai* a agi promptement, et je ne crois pas au danger immédiat ; mais un rien peut amener la crise. On garde autant que possible le silence dans les thés et les rues publiques : mais les rumeurs, dans l'intimité des familles, sont très menaçantes, a dit cet ami. Le mannequin représentant pour les gens simples la peste, et indirectement le sous-préfet, signifiait, aux yeux des compères lettrés, la peste des étrangers (missionnaires, douaniers, etc.) Il a été détruit hier soir, me dit-on. » *(P. Debrix.)*

On lit dans *The China Gazette* à la date du 19 juin : « Les troubles ne viennent jamais seuls. Après la nouvelle d'une menace d'émeute à *Tien-tsin*, nous arrive le détail d'une émeute à *Wucheng*, distant de 100 *li* (70 kil. environ) de la capitale du *Kiang-si*. Plusieurs ministres protestants, hommes et femmes, ont été chassés dans les montagnes et leurs propriétés pillées et brûlées. Depuis 3 semaines déjà, il était question de chasser les étrangers, et le 7 l'occasion se présenta. Un enfant par-

courait les rues, ayant dans ses mains une caisse en bois, criant : « A bas les étrangers, mort aux étrangers » ; les ministres protestants passant à ce moment, l'enfant, qui connaissait bien son rôle, cria de toute la force de ses poumons que les étrangers l'étranglaient, et se réfugia chez lui. Les ministres protestants craignant les conséquences de cette affaire, suivirent l'enfant chez ses parents et les informèrent de ce qui venait de se passer ; mais comme tout était concerté d'avance, on ne tint pas compte de leurs réclamations. Le jour suivant quelques individus vinrent chez les ministres et les informèrent de la mort de l'enfant, puis survint une attaque en règle sur la Mission. Cinq dames se sauvèrent dans les maisons voisines, et craignant d'être maltraitées par la foule qui augmentait en nombre, se réfugièrent sur la colline, où elles passèrent la nuit en plein air, s'attendant à être égorgées. La maison d'un ministre fut entièrement démolie, et ce dernier dut rejoindre les cinq dames sur la colline ; puis tous se réfugièrent sur une barque dans le lac *Poyang*, après de nombreuses insultes et menaces réitérées. On essaya de brûler la barque, mais une canonnière chinoise vint à leur secours et jeta l'ancre auprès d'elle. Heureusement il n'y a pas eu perte de vie, grâce à la prompte arrivée des mandarins locaux qui cependant se contentèrent de regarder seulement. Avant l'arrivée des mandarins, les émeutiers s'étaient rendus à la Mission des Lazaristes, qui heureusement ne souffrit aucun dommage. Quelques jours avant cette émeute, des vauriens s'étaient réunis auprès de la Mission catholique à *Nan-chang*, capitale du *Kiang-si*, et indiquaient aux passants des poissons salés qui étaient exposés au soleil et voulaient faire croire au peuple que c'était de la chair d'enfants que les missionnaires avaient pris et dont ils voulaient faire usage. Une émeute était imminente, mais elle avorta, grâce à l'arrivée d'un mandarin militaire qui dispersa la foule. »

Les journaux chinois de *Chang-hai* disent que dans le *Kiang-si* seulement on comptait ces derniers temps cinq tentatives d'émeute contre les Missionnaires catholiques et protestants. De plus, toujours d'après ces mêmes journaux, à *Tien-tsin* on parle du massacre de deux chrétiens, parce qu'ils étaient chrétiens, et d'une menace d'émeute pour le 21 juin, jour de l'inauguration de l'église française qui avait été démolie lors du massacre des sœurs en 70. M. Gérard et M. Dubeil, ainsi que M. Mengniot ont dû présider à cette inauguration, et *La Comète* était arrivée quelques jours auparavant pour calmer la population et rehausser la fête.

Un neveu de Li-hong-Tchang.

Lettre du P. Twrdy au R. P. Supérieur,

Liu-tcheou-fou, 6 mars 1897.

Mon Révérend Père Supérieur.

P. C.

Je vous ai dit un mot,je crois,du neveu de *Li-hong-tchang* nommé *Ly-pe-yen* (descendant du 3e frère), le second comme richesse de tous les *Li*. Il avait entendu parler de mon désir de le voir et alors il est venu le premier avec 4 suivants, délégué, etc. dans mon trou noir. Il me disait entre autres choses : « Père, que vous devez souffrir ici ! » J'étais vraiment touché de cette condoléance. Il m'invita de passer quelques jours chez lui. Je lui répondis que mon devoir était de payer mes respects (étiquette chinoise) à toutes les grandes familles de la ville (il a un *Kou-Koan* (hôtel) ici) et que je ne manquerai pas de lui rendre la visite à *Liu-ho-tsi*, le village qui s'est formé autour de sa demeure à 45 *li* (30 kilom.) S.-E. de la ville.

Après mon retour de *Lou-ngan*, je partis en effet sur une barque avec une chaise dessus, 3 de mes gens et un guide pour *Liu-ho-tsi*. J'arrivai à 5 h. du soir ; le *schao-zé* (jeune seigneur) (il est connu ici partout sous le nom de *Li-shao-zè*) n'était pas encore levé ; son habitude étant de se coucher au lever du soleil et de se lever à la nuit. On le réveilla, et au bout d'une demi-heure je pus arriver en chaise, revêtu des habits de cérémonie. Je fus reçu avec grand honneur. Bientôt nous passâmes dans un petit salon européen, contigu à une salle à manger. Il va sans dire que les repas furent servis comme à bord des vapeurs du *Yang-tse-Kiang*, car il a deux cuisiniers de *Chang-hai* ici à raison de 20 piastres (50 frs) par mois chacun. Deux fois par jour on lui prépare un repas européen et un autre à la chinoise. C'est au moment de se mettre à table qu'il se décide à manger de l'un ou de l'autre. Il avait admis à sa table deux convives, le délégué perpétuel et son médecin, un brave homme de *Sou-tcheou*, nommé *Tsao*, emmené ici par les rebelles à l'âge de vingt et quelques années. Comme je disais à *Li-shao-zé* que mon habitude était de me coucher à 9 h. il m'a fallu, sur ses instances, lui promettre de rester encore un jour. Je fus logé dans une longue chambre meublée à l'européenne, divisée au milieu par un paravent. Le médecin dormait dans l'autre bout, et un de mes domestiques dans une chambre contiguë. Le lendemain le *shao-zé* se leva de très bonne heure c'est-à-dire à midi. Il me montra sa maison, les environs. Étant sur le pont du fossé,il me dit en me montrant l'horizon : Tout ce que vous voyez là est à moi, de même par derrière. De fait il est très riche : il a des monts de piété à *Wu-hu*, *Ou-wè-tcheou*, *Ngan-King*, *Tchê-Ko*, etc. en tout, treize, sans compter les banques, boutiques, *Kong-Kian* (hôtels), terres, etc. J'ignorais

que c'est lui qui est notre voisin à *Wu-hu*, propriétaire des « magasins » et débarcadères « *Ma-téou* » à côté du nôtre. C'est chez lui que je l'ai appris. Ce jeune homme n'a que 21 ans mais il fume terriblement l'opium. Il est intelligent, éveillé et méthodique, ce qui n'empêche pas qu'il soit continuellement volé par des soi-disants amis qui lui font dépenser des sommes folles pour des entreprises dont il ne peut se rendre compte. Il est actuellement en train de vouloir extraire du charbon à 80 *li* S. de *Tchao-hien*, et il a acheté 4 montagnes pour cela. Au souper même il recevait une réponse évasive là-dessus du vice-roi de *Nankin*. Le malheur, paraît-il, c'est qu'on ne peut pas lui dire la vérité — il est entouré de flatteurs comme les princes — et si on la lui dit, il veut mieux savoir la chose. Son père *Li-mo-hien* est mort il y a 3 ans. C'était un homme violent et craint dans tout le *Liu-tcheou-fou*. C'est lui qui a tué un de ses fermiers il y a 7 ou 8 ans ; j'étais alors à *Ngan-King*, et la chose avait fait très grand bruit, mais elle fut étouffée. Son fils aîné a quelque chose de ce caractère, car il disait à ses domestiques et autres gens de sa maison à propos de moi: «Si le Père se met à prier et que quelqu'un s'en moque, je le tue. » Nous avons causé beaucoup. Il voudrait avoir un Européen, comme ami, à côté de lui, pour 200 taëls (700 frs) par mois qui pût lui enseigner les choses d'Europe. Ce mot de *Yang-ou* (choses européennes) produit une idée très vague chez les Chinois, elle implique : une langue, l'arithmétique, le droit etc., etc. Nous parlions aussi de religion et à propos d'Adam et Ève, il entendit le dogme permettant une seule femme à l'homme, lui qui en a quatre. Il me demandait si l'on n'allait pas m'adjoindre un Père, pour activer la propagation de la Religion, qu'il voudrait voir fleurir, mais toujours dans cette idée des *Yang-ou* (choses européennes). Il voudrait au plus vite voir une grande concession, ville européenne à *Liu-tcheou-fou*. Il n'a pourtant jamais été à *Chang-hai*, mais seulement à *Nankin*, *Wuhu* et *Ngan-king*.

Au départ il m'offrit un gâteau à triple étage avec fleurs, drapeau national. Il a défrayé toutes les dépenses de nos gens à l'auberge ainsi que des porteurs de chaise.

Il m'a aussi offert son petit vapeur pour mon voyage de *Wu-hu* aller et retour. Je dois y aller chercher les portes et les fenêtres de mes 3 chambres, que je ferai mettre sur une barque, que mes gens emmèneront. Quant à moi, je puis revenir tout de suite sur le vapeur avec un domestique. J'attends donc.

A quelques *li* de son « *wé-tse* » (demeure entourée d'eau) se trouve le *wé-tse* de *Li-hong-tchang* où il n'y a que le gérant général de ses affaires, à qui aussi j'ai envoyé ma carte pendant mon séjour chez *Li-shao-zé*. Encore quelques détails sur la famille de *Li : Li-hong tchang*, le 1er des 6 frères *Li*, est regardé comme très avare. Quand il quitte un poste, il emporte tout ce qu'il peut, ce qui lui a valu le sobriquet de *Li-ma-pou*, *ma-pou*

signifiant torchon pour essuyer la table, c'est-à-dire qui enlève tout ce qui se trouve dessus. Le fils adoptif de *Li-hong-tchang*, *Lord Li*, est appelé ici simplement « l'ambassadeur » *(tchin-tsai)*, il demeure à présent à *Wu-hu* où il est le chef de la compagnie chinoise. Le seul fils proprement dit de *Li-hong-tchang* est à *Péking*, il est estropié et n'a qu'un titre honorifique. La famille la plus riche des *Li* est celle du 5e des frères. Le plus pauvre ou plutôt le moins riche est *Li-hong-tchang* qui n'a pas de monts de piété, vu que comme mandarin il ne peut pas faire du commerce.

Voilà bien un chapitre sur les *Li !* mais je ne le crois pas déplacé, étant ici dans leur pays même.

TWRDY S. J.

Une neuvaine à saint Joseph.

Lettre du P. Dannic au R. P. Supérieur.

Mao-kia, le 23 mars 1897.

MON RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR,

P. C.

ALLONS-NOUS donc remonter au déluge? *Mao-kia* et ses environs sont vraiment tristes. Tous mes murs et paillotes menacent ruine. Mon église elle-même, l'honneur de toute la section, voilà que, plus que jamais, elle coule de toute part. Les tuiles, mal cuites et faites de mauvaise terre, s'imbibent d'eau comme autant d'éponges : il pleut autant dedans que dehors. En septembre j'avais cependant réparé le toit. Dépenses inutiles, ce sont d'autres tuiles qu'il faudrait et ces imbéciles de *Kan-tan-tsi* ne sauraient en faire de bonnes.

Il pleut depuis trois semaines. A bout de ressource, je commence une neuvaine à St Joseph, mon Patron et celui de *Mao-kia*.

24 mars. — Premier jour de la neuvaine.

Sans compter *Sien-Cheng* et les domestiques, j'ai 100 élèves présents, garçons ou filles. Du matin au soir, ces malheureux pataugent dans une boue infecte qui les dégoûte de toute récréation et finit par dégoûter même tout ce qu'il y a de plus paysan comme votre serviteur.

Ce n'est là qu'un petit côté de la question. Mainte fois par jour, je demande au catéchiste comme N. S. à Philippe. « Comment pourvoir à la subsistance de tant de monde? » En temps ordinaire, je suis à 10 *li* (7 kilom.) du marché. Cette année, j'en suis à 15,20 ou plus, selon le contour plus ou moins fantastique de la nappe d'eau qui m'en sépare. Si j'avais été prophète, j'aurais fait mes provisions en octobre, alors même que tout était au plus cher, au risque de faire rire à mes dépens. Je n'avais pas prévu ce qui n'est pas encore arrivé : 4 mois sans que le char puisse venir dans mon îlot.

Pas de combustible non plus. Le *chou-kiai* n'est plus qu'un souvenir des bonnes années. J'ai acheté du gros bois de chauffage. Pour le faire venir, il faudrait une barque ou un char : ni l'un ni l'autre ne sont possibles.

Que l'eau continue de monter, je n'aurai qu'à renvoyer mes élèves. Mais quel *tolle* ce sera alors contre moi ! Les renvoyer chez eux ! Pauvres enfants, mais chez eux, c'est la misère noire ! La dernière récolte de sorgho et de pois a été entièrement perdue. Ces jours-ci, les grandes eaux, du moins dans les bas-fonds de *Mao-kia*, viennent encore de noyer presque tout le blé semé en automne.

Pas de jour que mes chrétiens ne viennent m'exposer leur détresse. Ailleurs sans doute, les chrétiens sont aussi à plaindre. Seulement, n'étant pas groupés et continuellement sous les yeux du Missionnaire, comme à *Mao-kia*, le cœur du Père en est peut-être moins vivement ému. J'ai pitié de mes chrétiens. Je sais leur avarice, leur grossièreté, leur ingratitude. Après les avoir aidés, j'en ai entendu, le murmure sur les lèvres, me jeter avec dédain ce merci : « Rien que ça : toi, tu ne vaux pas les Pères qui t'ont précédé ! » Je n'ai pas plus de peine à en convenir qu'à leur pardonner. N'importe, je voudrais les aider discrètement.

St Joseph, le meilleur des Procureurs, venez à mon secours !

25 mars. — Deuxième jour de la neuvaine.

Enlèvement du dernier emblème religieux de ma pauvre et chère église où il pleut tout autant que dehors. Le *Ka-t'sing* est transformé en chapelle. Mais que faire à l'église ? Cette année pas de quinzaine sans pluie. D'ici au moins 6 mois, impossible de me procurer d'autres tuiles et pour m'en procurer, il faudra de 200 à 300 car., me dit le *Sieu-cheng*. Dans la suite, me fait-on aussi remarquer, l'église n'en coulera que de plus en plus : même les bois de l'intérieur pourraient pourrir.

Ne sachant si le R. P. Perrigaud est en route ou non pour revenir, je m'adresse directement à vous, mon Révérend Père Supérieur, pour me préparer des subsides. Puisse mon Ministre à son retour pouvoir vous prouver que j'ai exagéré !

En attendant que j'aie les moyens de réparer mon église, je vais la laisser nue, à l'état de vendredi-saint, me contentant, quand le temps sera beau, d'y dire la Messe avec le crucifix et deux cierges. Peut-être le bon St Joseph, que j'ai tant aimé à décorer, se fatiguera d'être relégué dans un coin de ma chambre et tâchera de me tirer d'affaire pour remonter lui-même à sa place d'honneur. Ce matin quand, pour la première fois, je l'ai vu si tristement descendre de l'autel et sortir de son sanctuaire, je n'ai pu retenir mes larmes. Vraiment, c'est pitié de voir sa belle église neuve transformée en froid temple protestant.

Ste Vierge Marie, unissez-vous, je vous en prie, à Joseph, pour faire reve-

nir le beau temps. C'est aujourd'hui l'Annonciation, et pas moyen de réciter l'*Ave* au pied de votre Autel. *Ave Maria !* quand même.

26 mars. — Troisième jour de la neuvaine.

« Le Saint est parti, présage de malheur, » me disaient ce matin quelques braves gens, consternés de voir l'image vénérée de leur Patron disparue. Et moi aussi, tant que je ne verrai pas la douce figure de Joseph, portant et montrant JÉSUS, trôner dans mon église, je craindrai pour moi et pour mes chrétiens.

Vers le souper, la sacristie, intacte jusque-là, cède à son tour. Tous les décors, et il n'y en a pas mal à *Mao-kia*, y étaient entassés depuis la veille. Toute la nuit se passe à les entasser ailleurs.

Seules, les constructions si critiquées du P. Bureau défient la pluie. Vivent les chaumières!

27 mars. — Quatrième jour de la neuvaine.

La vieille église, servant d'école, imite la jeune. Que celle-là coule, rien d'étonnant: elle est condamnée. Je m'en consolerais facilement si la nouvelle était intacte.

Toute la journée, on s'organise de manière à pouvoir désormais, en cas de pluie, se passer de l'église et de la sacristie, chose compliquée, je vous l'assure, tant les P.P.Bienvenu et Doré, de vrais artistes pleins de zèle pour la beauté de la maison de Dieu, ont bien monté le mobilier du sanctuaire. Quand il a fallu caser tout cela dans ma chaumine déjà trop étroite et trop encombrée, j'ai dit, pour la première fois : *Mao-kia* est trop riche. »

« Pensez à St Joseph, sur la route de l'exil, par une nuit froide et pluvieuse, » me disait dernièrement le vertueux P. Besnard. C'est vrai, mais je ne puis aussi m'empêcher de répondre : « Sur le chemin d'Égypte, Joseph avait JÉSUS pour le consoler, tandis qu'à *Mao-kia*, le Tabernacle, vide de JÉSUS, gît par terre, meuble encombrant et inutile puisque le Maître n'y est plus. »

28 mars. — Cinquième jour de la neuvaine.

Temps sombre : jour sans soleil, nuit sans étoile : il ne pleut pourtant pas.

« Lætare,... gaudete cum lætitia qui in tristitia fuistis, » disait ce matin la Ste Église à ses enfants. Et ceux-ci de répondre : « Comment nous réjouir ? Chez nous, plus de quoi manger : dans nos champs, le blé est perdu! Pitié, mon Dieu ! »

Commentant de mon mieux l'histoire du saint homme Job, j'ai expliqué que Dieu n'est jamais plus près de nous que lorsqu'on croit tout perdu. « Nous sommes tous tièdes, si non grands pécheurs, ai-je ajouté. Notre Père, qui est au ciel, nous éprouve pour nous rendre meilleurs, plus dignes de participer à ses nombreuses et prochaines bénédictions. » « Concede, quæsumus, omnipotens Deus, ut qui, ex merito nostræ actionis affligimur, tuæ gratiæ consolatione respiremus. » Oraison du jour.

Aujourd'hui, pas de salut, pas de chemin de croix : une messe vite célébrée, puis tout le monde au travail, aux provisions, à l'étayement des murs, à l'écoulement des eaux, en voilà un dimanche de Lætare ! Mais enfin, puisque ce matin, j'ai proposé la patience de Job à l'imitation de mes chrétiens, à moi aussi de dire : « En tout et toujours, dans l'ennui comme dans la joie, que la volonté de Dieu soit faite ! »

« Lætare ! » quand même; oui vraiment je termine ma journée par un spectacle bien consolant : la mort d'un jeune chrétien de 20 ans, belle fleur que cette terre encore neuve de *Mao-kia* envoie s'épanouir au ciel. Il fallait entendre ses ravissants colloques avec JÉSUS et Marie, mais surtout avec Joseph, son saint Patron. Jusqu'au dernier moment, il a eu sa connaissance, et ce qui est plus rare par ici, de la reconnaissance. Au souvenir des bontés des PP. Bies, Besnard et Doré : « *Sié, Sié Chen-fou-ti-ngen-tien,* » me répondait le pieux mourant. Cher enfant, tu quittes la boue de ce monde pour les splendeurs éternelles. « Gaude, lætare qui in tristitia fuisti... Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus. » — Introïtdu jour. — Encore quelques morts édifiantes comme la tienne, et la foi sera ancrée dans le cœur de mes chrétiens !

St Joseph, patron de la bonne mort, merci !

29 mars. — Sixième jour de la neuvaine.

« Venez voir, me font dire les vierges, venez voir notre mur qui va tout tomber : une partie est déjà par terre ! »

Qu'y faire ? Attendre le beau temps. Ne craignez pourtant rien, vierges et fillettes. Si votre mur est tombé, les profonds fossés débordant d'eau vous protégeront admirablement contre les voleurs. A quelque chose, tout malheur, même l'inondation, est bon. Il n'en reste pas moins vrai, qu'au plus tôt, ce mur est à refaire, « sumptibus Missionarii ».

Comme chez les Petites-Sœurs, le bon St Joseph est toujours en pénitence dans ma chambre, la face tournée à la muraille. Et dire que c'est son mois !

La pluie recommence de plus belle.

30 mars. — Septième jour de la neuvaine.

Mes gamins tout triomphants arrivent à l'école par une porte nouvelle. La nuit, une brèche de plus de 3 mètres s'est faite dans mon propre mur d'enclos. D'autres moins inoffensifs que mes élèves pourraient aussi passer par là, « Bah ! me répondent ces insouciants de Chinois, on en sera quitte pour doubler le nombre de veilleurs. — Qu'il faudra payer et qui dormiront à qui mieux mieux, pensé-je. En tout cas c'est encore un mur à refaire, « sumptibus Missionarii ».

Bon St Joseph, ah ! que vous me devez quelque grâce signalée pour toutes les misères que vous me faites ces jours-ci. Je vous aime quand même !

31 mars. — Huitième jour de la neuvaine, mercredi, dernier jour du Mois de Mars, Bréviaire et Messe de St Joseph.

Il ne pleut plus. Est-ce le beau temps ? Du moins, l'espérons-nous. L'autel de St Joseph est orné de fleurs et de lumières. Lui-même retourne à l'église. Je voulais le fixer à son ancienne place. Non, me dit le Sacristain, ne le fixons plus. A la prochaine ondée l'église sera encore inondée. Déposons-le simplement sur l'autel : il sera désormais plus facile à enlever. Prophète de malheur ! Puisse St Joseph faire un miracle pour te donner un démenti ! Hélas ! le moment n'est pas encore venu. A peine la Messe finie la pluie recommence, et cette fois plus forte que jamais. En un clin d'œil, l'église est encore inondée. Seuls l'autel et le tableau de Joseph demeurent secs. « C'est le saint qui se garantit maintenant lui-même contre la pluie, me dit le Sacristain, non loin de croire au miracle : qu'il nous en garantisse également. »

Cependant l'eau monte, monte toujours. Ma vieille église non contente de couler s'imagine encore de crouler à la partie sud. Les élèves en sont épouvantés. Il n'y a pourtant pas de quoi, car c'est toujours au dehors qu'elle tombera, vu que c'est de ce côté qu'elle penche terriblement. Mais, où loger tout mon petit monde ? A l'écurie ! seul endroit désormais disponible. Oui, l'écurie servant de classe et de réfectoire, c'est l'idéal, en penseront ce que voudront dame Mule et maître Aliboron qui, du reste, garderont toujours leurs droits au logis comme au ratelier

Coup sur coup, j'apprends que mon église de *Kan-tan-tsi* est gravement endommagée, que des constructions pour bâtir un mur à *Yang-tsuen-tsi* et valant 15 car. sont absolument perdues. Que de choses à réparer, toujours « sumptibus Missionarii » !

Bon saint Joseph, jusqu'où ça ira-t-il ? Je crie vers vous, et vous ne m'écoutez pas ! Tout le monde sait que je vous fais une neuvaine. Perdrons-nous la face tous deux, vous le grand Protecteur, moi le petit protégé ? En vous j'espère encore.

1 avril. — Neuvième jour de la neuvaine.

Vers minuit, frappant légèrement sur le rebord de ma fenêtre : « Père, me dit mon fidèle veilleur, le temps se met au beau. » Et de fait, des millions d'étoiles resplendissent au firmament. Sur le triste toit de l'église encore toute dégouttante, les oiseaux comme de coutume viennent à l'aube du jour gazouiller leurs hommages au Créateur. Peu à peu l'eau baisse, puis le soleil nous inondant de ses douces clartés, répand dans tous les cœurs un frémissement de joie et de printemps. Le sourire est sur toutes les lèvres. En un instant l'autel de St-Joseph revêt sa plus belle parure. Au nom de ce cher peuple éprouvé dont vous m'avez fait le père je tombe à genoux pour dire à notre puissant Protecteur.

Te Joseph celebrent agmina Cœlitum,
Te cuncti resonent Christiadum Chori.

Seule une triste remarque se fait entendre : « Ce n'étaient là que de douces pluies de printemps, que sera-ce donc aux grands orages d'été? » Il en sera ce que Dieu voudra. Mais alors comme aujourd'hui, s'il y a lieu, je vous exposerai encore mon embarras avec toute la candeur d'un enfant qui ne craint pas d'ennuyer son père, persuadé que c'est le seul moyen de conserver la paix et le courage. Pour le moment vive le beau temps ! A chaque jour suffit sa peine.

Avec le beau temps, les courriers peuvent revenir. « Je vous envoie 100 francs, » me dit le bon P. Le Cain. Immédiatement je demande au P. Baugendre, pro-ministre, l'autorisation de disposer de cette petite somme pour soulager les plus nécessiteux de mes chrétiens. Merci, saint Joseph ! Merci, Père Le Cain !

Non contente de m'avoir promis un magnifique maître-autel, Sa Grandeur me fait encore l'aumône de 50 carolus. Merci, saint Joseph ! Merci, Monseigneur !

Enfin le Père Ministre lui-même m'envoie des Messes de *Chang-hai* et m'annonce que « le beau tableau de saint Joseph tout encadré d'or, promis par le R. P. Havret, est prêt et n'attend qu'une occasion pour venir à *Mao-kia*. » Merci, P. Ministre ; merci, R. P. Havret !

Mais vive surtout le nouveau saint Joseph ! Il sera le bienvenu à *Mao-kia*. Seulement, qu'il le sache bien, c'est à lui de se procurer 200 à 300 car. pour refaire le toit de sa maison. A *Mao-kia* les hommes se paient cher. S'il allait ne pas réussir ! eh bien quoi?... Eh bien : il resterait en caisse ni plus ni moins, sans fleurs, sans encens, sans prières. Il réussira, j'en suis persuadé.

Nous serons reconnaissants. Au nouveau saint Joseph, nous manifesterons notre joie par plus de ferveur et de solennité. A vous, mon Révérend Père Supérieur, nous témoignerons notre gratitude par un redoublement d'amour et de confiance.

Je me recommande à vos prières et saints Sacrifices.

J. Dannic, S. J.

Installation définitive à Yng-tcheou-fou et à Po-tcheou.

Extrait de la correspondance du P. Ferrand et lettre du P. Perrigaud (1).

LE P. Foret avait été délégué par M. de Bezaure, consul-général de France à *Chang-hai*, pour traiter à *Ngan-king* les affaires de *Po-tcheou* et d' *Yng-tcheou-fou ;* il les a traitées avec succès. Voici d'ailleurs une traduction de la pièce officielle.

« Par devant le bureau des affaires étrangères de la province du *Ngan-hoei* d'une part, et le R. P. Foret, ministre de la section ecclésiastique de *Ngan-king*, et délégué par Son Excellence le consul de France à *Chang-hai*, d'autre part..... après mûres délibérations, les deux affaires concernant la religion dans la sous-préfecture de *Po-tcheou* et la préfecture *Yng tcheou* ont été arrangées avec les clauses suivantes :

1° Dans la ville même de *Po-tcheou* il sera procuré à la Mission catholique une maison. Si elle n'était pas à la convenance des missionnaires, on s'engage à fournir un autre terrain convenable dont le prix serait versé par la Mission. Pendant la construction de l'établissement, les autorités locales fourniront aide et protection selon les traités.

2° Pour ce qui concerne la somme de 2000 taëls que les autorités locales s'étaient engagées à payer comme compensation la septième année de *Koang-siu*, elle est élevée maintenant à 3000 taëls (taux de *Chang-hai*) en raison du long délai. Cette somme une fois payée, il ne devra plus être question des pertes antérieures subies par les missionnaires à l'occasion de la propriété de la famille *Ko*, ni des dommages subis par les chrétiens dans toute cette affaire...

3° Quant aux 60 *meous* de terrain que le nommé *Ko* a dû céder, ils lui seront rendus après enquête sérieuse du mandarin.

4° Pour ce qui concerne la maison du nommé *Hiu-t'che-t'ang* achetée autrefois par le P. Bies dans la ville de *Yng-tcheou-fou*, ordre est donné à *Hiu-t'che-t'ang* de la remettre immédiatement à la disposition du missionnaire. Quand ce dernier viendra en prendre possession, le mandarin local devra l'accompagner et le protéger en preuve de ses sentiments d'amitié.

Ces clauses étant admises du consentement des deux parties, nous les notifions officiellement aux mandarins locaux, leur ordonnant de se conformer fidèlement à la teneur de cette convention qui devra être exécutée sans le moindre retard dans l'espace d'un mois après réception.

---

1. Les *Lettres de Jersey*, 1894, p. 235, et 1895, p. 180, contiennent le récit des difficultés qu'ont éprouvées le P. Bies et le P. Perrigaud dans la fondation de ces deux nouveaux postes: à *Yng-tcheou-fou*, le P. Bies fut violemment expulsé de la ville lorsqu'il vint pour la première fois prendre possession de la maison qu'il avait achetée.

Cependant en raison de la grande distance qui sépare *Yng-tcheou* et *Po-tcheou* du centre de la province, les communications officielles sont nécessairement lentes. S'il arrivait donc quelque complication imprévue, qu'on ne se montre pas de part et d'autre exigeant.

En tous cas nous autorisons les mandarins locaux à s'aboucher avec le P. Perrigaud, missionnaire résidant à *T'ai-ho,* pour traiter à l'amiable et tout arranger d'un commun accord... Ainsi est-il permis d'espérer que païens et chrétiens vivront désormais en paix.

Du règne de *Koang-siu* la 23e année ; de la 3e lune le 21.

Les lettres suivantes du P. Perrigaud racontent l'heureuse conclusion de cette longue affaire :

Yng-tcheou-fou, 22 mai : « Merci de votre dernière lettre que vous m'envoyiez avec la pièce officielle. Je viens d'être installé avec honneur dans notre maison de *Yng-tcheou-fou.* Le triomphe a commencé à *Tai-ho :* 3 petits mandarins et 10 soldats sont venus me chercher dès le jeudi soir. Vendredi vers midi, je rencontrai à mi-chemin le chef de la police et le commandant de place avec une escorte considérable. C'est dans cet appareil imposant que nous sommes entrés en ville. Le délégué du vice-roi et le sous-préfet m'attendaient à la porte de la maison pour me la livrer solennellement. Il ne reste plus que *Po-tcheou :* cette position sera plus difficile à enlever. Pourtant il y a bon espoir : on accepte déjà en principe notre installation : la difficulté portera sur l'endroit. Allons, priez et faites prier. Il ne faut pas oublier après le premier triomphe que la Roche Tarpéienne est bien près du Capitole. En ce moment, il ne faudrait pas gâter notre installation de *Yng-tcheou-fou* par un échec à *Po-tcheou ;* à la garde de Dieu!

Yng-tcheou-fou, juin 1897.

« Après l'arrangement signé à *Ngan-king* par le P. Foret et le *Tao-t'ai* du *Yang-ou-kiu*, les mandarins de *Yng-tcheou-fou* devaient nous rendre la maison achetée, il y a 3 ans par le P. Bies, et nous y installer avec honneur en réparation des outrages prodigués autrefois au *Tien-tchou-tang* (Église catholique). Un délégué était chargé de l'exécution de cet arrangement. Ce délégué se montra habile homme. Dès son arrivée, il convoqua les notables et leur signifia que celui d'entr'eux qui désirait s'opposer à notre installation devait d'abord aller à la capitale exposer au gouverneur les raisons de son opposition. Naturellement ils se tinrent coi. Le vendeur seul de la maison voulut faire le malin : il prétendit ne pouvoir la céder, parce que c'était un bien commun destiné à devenir un temple aux ancêtres, etc. Le délégué lui coupa la parole en lui rappelant que ce n'était plus le temps de jouer la comédie, qu'il avait à déménager au plus tôt, car le 20 de la 4e lune le missionnaire sera installé solennellement dans la maison en question. Dès le lendemain de mon retour à *Tai-ho*, j'envoyai un catéchiste aux

informations. Il revint avec d'excellentes nouvelles : le sous-préfet devait donner deux proclamations, nous prêter des meubles, tables, lits, chaises, etc., et nous fournir une garde de satellites pendant les premiers jours. La date restait toujours fixée au 20 de la 4e lune. Tout allait pour le mieux, mais en Chine il faut s'attendre jusqu'au dernier moment à des surprises désagréables. Le 18 au soir arrive une lettre du sous-préfet dans laquelle il me demande de reculer la date jusqu'au 24. C'était un *Ki-tsa*. Ce retard pouvait gâter l'affaire de *Yng-tcheou-fou* et surtout celle de *Po-tcheou*, en laissant croire que nous avions peur, que les mandarins ne voulaient plus de nous, etc.; aussi je maintins énergiquement la date du 20, et de fait j'étais décidé à faire pendant la nuit les 70 *li* qui séparent *T'ai-ho* de la préfecture et aller m'installer le 20 au matin dans notre maison. Mais je n'eus pas besoin de recourir à ce moyen extrême. Le 19 au soir le mandarin donnait une réponse favorable, et comme confirmation de sa bonne volonté envoyait à ma rencontre dix soldats et trois petits mandarins à cheval. Le vendredi, 20, vers 7 heures du matin, nous étions prêts. Notre cortège traversa toute la ville de *T'ai-ho* au grand ébahissement des habitants. A moitié chemin dans le grand bourg de *Lieu-ka-tse*, le *Pou-ting* et le *Po-tsong* de *Yng-tcheou-fou* m'attendaient avec une nombreuse escorte. Dès lors ça devient un vrai triomphe. Devant ma chaise marchent 4 cavaliers et 4 fantassins. Ces derniers, qui dans d'autres circonstances me couperaient la tête sans scrupule, me font rendre des honneurs extraordinaires. On doit nous céder toute la route, se lever sur notre passage et descendre de cheval. Ils se permettent bien aussi de temps en temps de boire du thé sans payer, de prendre dans les champs d'oignons ou de navets tout ce qui leur convient, et dépouillent aimablement les passants de quelques-unes des provisions faites en ville. A *Yng-tcheou-fou*, sur les murailles, dans les rues, il y a des milliers de curieux attirés par le spectacle si étrange d'un diable d'Europe conduit en triomphe par les autorités de la préfecture. La police est très bien faite. Tous les cinq pas environ il y a un satellite chargé de maintenir l'ordre : aussi pas un cri, pas une remarque injurieuse. Le délégué et le sous-préfet m'attendaient à la porte de notre maison ; ils m'y introduisent et me la font visiter tout entière. Ils me demandent le contrat d'achat ; je ne leur montre qu'une copie sur laquelle j'avais supprimé le nom des intermédiaires, afin de ne pas leur attirer de désagréments pendant les premiers moments d'effervescence. Nous trouvons la maison en bon état ; il manque seulement quelques portes et fenêtres : ce sera une question à régler avec le vendeur. Le soir et toute la nuit de nombreux satellites veillent à notre sécurité. Le lendemain, samedi, visite solennelle à tous les mandarins civils et militaires : des soldats accompagnent la chaise. Le dimanche tous les mandarins rendent la visite. Après quoi je remonte en chaise pour visiter les notables de la ville : cette démarche me coûtait un

peu, car j'étais persuadé que je la faisais en pure perte. Aussi le lundi matin, fête de N.-D. Auxiliatrice, je suis agréablement surpris de voir arriver le premier notable de *Yng-tcheou-fou*. Après lui les autres viennent peu à peu. L'entrevue est facile. Je les rassure en leur affirmant que je ne bâtirai pas cette année de grande maison à étage, que je ne leur créerai pas d'affaire injuste, etc. Les maisons à étage en particulier leur font peur : il y a dans leur appréhension moitié superstition, moitié jalousie : ils craignent pour le *Fong-choei*, et ils sont vexés de nous voir bâtir des maisons plus belles que les leurs. Pendant mes deux promenades en chaise à travers la ville je ne remarque aucune hostilité dans la population. On vient beaucoup me regarder par curiosité. L'impression générale est que cet étranger n'a rien d'extraordinaire, habits, éventail, lunettes (car je porte des lunettes pour faire paraître mon nez moins long), tout est chinois. Je m'entends appeler parfois *Yang-ta-lao-ye*, rarement diable », le plus souvent *Yang-sien-chang;* aucune difficulté non plus dans les entrevues avec les mandarins. Le préfet seul revient à plusieurs reprises sur l'entrée dans la religion de quelques vauriens, hommes à affaires, ce qui n'est guère le cas dans la section. Je réplique que les affaires viennent surtout de l'opposition ouverte et illégale des mandarins et des notables à la propagation de la religion, et je lui cite à l'appui des paroles injurieuses du sous-préfet à *T'ai-ho*, prononcées tout récemment en plein tribunal. Mardi matin un bateau de *T'ai-ho* nous amène notre mobilier. Mercredi matin, voyant que tout est calme malgré quelques placards anonymes contre nous, les mandarins et les notables, je confie le poste au bon P. Besnard et je retourne à *T'ai-ho*. —

Je vais partir maintenant à la conquête de *Po-tcheou*. Le premier triomphe ne me rassure pas complètement.

Juin 1897. L'affaire de *Po-tcheou* est enfin terminée, grâce à l'appui énergique de *Ngan-king*, grâce surtout aux nombreuses prières offertes à cette intention.

On ne peut se figurer au loin l'importance qu'a eue cette affaire dans le nord du *Ngan-Hoei*. Depuis 6 mois on ne parlait dans tout le pays que de la fameuse lutte entre le *Tien-tchou-tang* (Égl. catholique) et les braves de *Po-tcheou* et la persuasion commune était que ces derniers ne laisseraient jamais le diable d'Europe s'établir chez eux.

L'empereur lui-même ne pourrait les y contraindre. Plutôt la révolte et la mort qu'un pareil affront.

En revenant dans le nord au commencement de mai, je pus me rendre compte de ces dispositions hostiles. On me dit dans les auberges où je m'arrêtai que trois *Wei-yuen* (délégués) étaient venus pour installer le *Tien-tchou-tang* à *Po-tcheou* — que plusieurs barques de soldats européens étaient dans la rivière pour prêter main forte, mais que les gens de *Po-tcheou* ne céderont pas. Ils ont de l'argent et des armes. Nos chrétiens eux-mêmes n'étaient

pas rassurés. Le P. Beaugendre étant venu passer un jour à *Tai-Ho* ses chrétiens crurent à sa fuite. Ils voulaient, eux aussi, se sauver avec femmes et enfants. Car, disent-ils, les notables de la ville et de la campagne à *Po-tcheou* non seulement vont s'opposer à l'établissement des missionnaires en ville, mais ils veulent massacrer tous les adeptes de cette religion abhorrée. Déjà ils ont convoqué la garde nationale, ils ont gagné à leur cause les notables de *Kouo-yang*, de *Mong-tcheng* et de *Hoai-yuen*. C'est une levée en masse qui se prépare. Le chef du mouvement est un vieux *Wang-lao-fou*. La gloire du défunt *Toan-lao-mou*, le chef de l'ancienne levée de boucliers contre le *Tien-tchou-tang* l'empêche de dormir: il voudrait,lui aussi, laisser son nom à la postérité.

Dans tous les bruits il y avait beaucoup d'exagération : en réalité il n'y avait qu'un seul *Wei-yuen* — les soldats européens n'étaient autres que deux ministres protestants venus en barque dans l'espoir d'acheter un terrain en même temps que nous. — Quant aux préparatifs de combat des belliqueux notables, ils cessèrent vite devant l'attitude ferme et résolue du *Wei-yuen* et du mandarin. Voici ce que nous racontèrent les hommes envoyés aux informations.

Le *Wei-yuen* convoqua d'abord les notables de la ville pour leur faire connaître les termes de l'arrangement signé à *Ngan-king*. Ceux-ci, n'osant assumer la responsabilité d'une résistance ouverte aux ordres des grands mandarins, déclarèrent que les notables de la campagne faisaient opposition à l'établissement du *Tien-tchou-tang*. Le *Wei-yuen* convoqua alors les notables de la ville et de la campagne et demanda à ces derniers les raisons de leur opposition. Ils répondirent qu'ils n'avaient jamais songé à désobéir. Les notables de la ville furent ainsi convaincus de mensonge. Le *Wei-yuen* leur dit : je sais que l'opposition vient de vous. Mais je vous jure que malgré tout, le *Tien-tchou-tang* sera établi à *Po-tcheou*.Le sous-préfet présent à la séance fit la même déclaration. Vous pouvez, leur dit-il, me tuer, tuer ma femme et mes enfants, mais je vous jure que le *Tien-tchou* sera établi à *Po-tcheou*.

Dès lors toute opposition ouverte cessa.

Le fameux *Wang-lao-fou*, voyant qu'il y avait du danger, ne pensa plus à la gloire. Il prétexta des affaires urgentes à *Tien-leang-tcheng* et disparut. Naturellement le peuple ne pouvant admettre une telle couardise dans son chef, crut et répéta qu'il était allé chercher des soldats pour combattre le *Tien-tchou-tang*.

Ce magnifique début promettait une prompte solution à l'affaire, mais les notables ne se tinrent pas pour battus. Pendant mon séjour à *Yng-tcheou-fou*, le préfet m'annonça que le *Wei-yuen* de *Po-tcheou* était retourné à *Ngan-king* pour quelques semaines. Je pensai aussitôt que le *Wei-yuen* faisait désormais le jeu des notables.Ceux-ci, ne pouvant nous interdire leur

territoire, voulaient au moins nous exiler en dehors de leur ville en prétextant qu'à l'intérieur il n'y avait aucun terrain à vendre. J'envoyai, moi aussi, à *Ngan-king* un courrier, excellent marcheur : j'avertissais le P. Joret du complot. J'accusai le *Wei-yuen* d'être parti sans m'avoir prévenu, et surtout j'affirmais qu'il y avait en ville beaucoup de terrains à vendre.

De mon côté je me rendis à *Fei-ho-kieou*, à 70 *li* de *Po-tcheou*. Là, j'appris tous les détails du complot tramé contre nous. La ville de *Po-tcheou* est située au sud de la *Kouo*. Or on voulait nous vendre sur la rive nord de la rivière un terrain isolé, dépourvu d'habitation, exposé aux brigandages.

On consentait à nous céder ce qui valait bien cent taëls (350 fr.) pour la modique somme de 4000 taëls (14000). C'était habile. Du même coup on exilait le diable d'Europe loin de la ville sainte ; on lui faisait rendre les 3000 taëls reçus à *Ngan-king* et on palpait 1000 taëls de son argent. Car si on aime peu l'Européen on estime beaucoup son argent.

Nous laissâmes les notables se féliciter de l'habileté de ce plan et répandre le bruit qu'ils ne permettraient jamais un achat en ville, qu'ils avaient déjà tué ou blessé un missionnaire et quelques-uns de ses gens qui avaient osé franchir les remparts, etc. Notre plan était très simple : acheter une maison en ville à l'insu du tribunal et des notables. Cette opération fut longue et difficile ; on négocia successivement l'achat de 6 maisons sans pouvoir aboutir.— Enfin, l'avant-veille de la Pentecôte à minuit, une maison de 16 chambres fut achetée. Ces chambres sont groupées autour de deux cours séparées.

Malheureusement la propriété avait été autrefois hypothéquée à deux familles qui l'avaient ensuite louée à d'autres familles. Il s'agissait donc de retirer les hypothèques, et de faire déloger tout ce monde sans donner l'éveil. Opération encore plus difficile que la première. Il fallut épuiser tous les artifices de la rhétorique pour arriver au but. Enfin la veille de la Trinité on vint me dire que deux chambres seraient libres pour le lendemain soir. Je me décidai immédiatement à brusquer la solution en allant occuper cette partie de notre propriété. Le moment était favorable : Une lettre du P. Joret venait de m'apprendre que des ordres sévères avaient été donnés au sous-préfet pour notre établissement en ville. D'un autre côté notre achat ne tarderait pas à être connu. Le dimanche de la Trinité je partis donc vers midi pour arriver le soir dans la fameuse ville de *Po-tcheou*. Mon plan de campagne n'était pas très arrêté. J'avais seulement l'idée d'aller occuper les deux chambres si elles étaient libres — sinon d'aller m'installer au tribunal ou de faire une promenade d'agrément aux environs de la ville d'après les circonstances. Un courrier devait venir sur la route m'exposer la situation.

Ce courrier ne parut pas, et je dus m'arrêter à un quatrième parti, celui de m'installer dans une auberge en attendant les événements. Nos

hommes vinrent au bout d'une heure m'annoncer que deux chambres étaient prêtes — mais deux très petites chambres, basses, sans porte, donnant sur une cour commune à deux ou trois familles. N'importe, à la tombée de la nuit j'allai m'y installer avec un catéchiste et 4 domestiques. Pour entrer dans la cour il fallut parlementer. Enfin je suis dans notre maison et je me couche immédiatement sur un lit très primitif que nous avions apporté avec nous. Nos gens font connaissance avec nos voisins : c'est le catéchiste, une langue bien pendue, qui débite le boniment sur sa parenté, son passé, ses projets d'avenir — naturellement il ne dit pas un mot du *Tien-tchou-tang*. D'autres voisins arrivent, et il faut leur raconter la même histoire, et cela pendant deux heures. J'entendais à travers le mur les conversations qu'on tenait dans la rue voisine. Quelques-uns des visiteurs soupçonnaient quelque chose. Enfin l'un d'eux vint brusquement raconter le premier achat du *Tien-tchou-tang*, il y a 15 ans et la manière dont les habitants avaient chassé les Européens. Le catéchiste répondit qu'il ne connaissait pas cette histoire, que d'ailleurs il était tard, il les priait de revenir demain matin. Je ne voulus pas attendre au lendemain matin pour avertir le tribunal et demander protection, car pendant la nuit il pourrait y avoir du tapage. Je sortis seul d'abord ; le catéchiste, qui connaissait le chemin du tribunal, me suivait à 10 pas. Nous traversâmes les nombreux groupes qui causaient dans la rue, sans être reconnus. Le mandarin nous reçut bien. Je lui déclarai l'achat et la prise de possession. Il envoya immédiatement des satellites maintenir l'ordre. Il aurait voulu me retenir, mais je préférai être au milieu de mes hommes pour les rassurer. Vers minuit nous retournions à notre maison avec une bonne escorte. Déjà nos voisins de quelques heures avaient vidé la place sous l'injonction des satellites qui voulaient un logement pour la nuit et à 1 h. du matin nous nous endormions dans le *Tien-tchou-tang* de *Po-tcheou*.

Le lendemain le bruit de notre installation se répandit rapidement. Aussitôt de tous les points de la ville et de la campagne, on vint voir ce fameux *Tien-tchou-tang* dont on parlait tant. On s'attend à voir quelque chose d'extraordinaire et on se trouve volé d'être venu pour si peu de chose.

Les notables furent encore plus volés en apprenant notre entrée dans leur *Pao-king*, comme ils disent à l'imitation de *Pé-king* et de *Nan-king*.

Ils me firent prier de remettre notre établissement à un an — pour préparer les esprits... les farceurs !

Ils n'eurent pas même la consolation de se venger sur le vendeur. Nous l'avions fait filer dès le matin.

Quant aux intermédiaires nous taisons leurs noms jusqu'à ce que tout soit calme.

Le lundi, visite du mandarin militaire ; le sous-préfet envoie un dîner.

Les habitants de l'autre cour n'avaient pas envie de déménager. Mais le

tribunal ne leur accorde qu'un délai d'une journée. Le soir toute notre maison nous était livrée.

Le mardi beaucoup moins de curieux : visite officielle du sous-préfet.

Son-kao-ngan envoie un dîner.

Le mercredi j'avais presque envie de rendre la visite au mandarin. Nos gens voulaient un parasol, des étendards, etc... Je les rappelai à la modestie qui nous convient. — Les hommes envoyés en ville aux informations tranchèrent la question. Ils soupçonnaient un complot ourdi par les notables peut-être avec la connivence du sous-préfet. On devait faire une émeute autour de ma chaise, m'enfermer au tribunal sous prétexte de protection, et pendant ce temps démolir la maison achetée. Ces craintes étaient peut-être exagérées. Je pris le parti le plus sûr — celui de rester. » J'y suis, j'y reste, qu'on vienne m'attaquer ici.

Pour affirmer davantage notre propriété, je fis commencer les réparations les plus urgentes. Tout un mobilier nous arriva de *Fei-ho-kieou*.

J'envoyai des cartes de visite aux mandarins et aux notables.

Jeudi. — Quelques notables se décident à venir ou à envoyer leurs cartes. 6 mahométans viennent en corps m'assurer qu'on les accusait à tort d'avoir fait opposition au *Tien-tchou-tang*.

Eux aussi ont souvent été persécutés par les Chinois. On leur fait encore tant de difficulté pour bâtir des mosquées. Je leur répondis de bonnes paroles. —

Une vieille tête vint nous annoncer une visite de plusieurs notables qui désirent disputer avec nous sur la doctrine. Mais personne ne se présenta. C'était pour nous faire peur.

Vendredi. — Quelques notables font des visites de politesse.

Samedi. — Le *Wei-yuen*, revenu la veille de *Ngan-King*, vient reconnaître sa faute. Je lui signale les notables qui n'ont pas encore envoyé leurs cartes.

Samedi. — Invitation à dîner chez le sous-préfet. Je refuse. Je crains un piège. Il s'agit de rembourser les 3,000 taëls versés par le Gouverneur de *Ngan-King*. Le sous-préfet ne sait où les trouver. Peut-être a-t-il l'idée de me faire intervenir pour faire diminuer la somme. Une réponse est facile, mais il vaut mieux éviter la demande. D'ailleurs il n'a qu'à s'adresser aux descendants de ceux qui ont autrefois pillé le Père et ses chrétiens. Déjà les fils des coupables de *King-lao-kia* vendent leurs terres.

Dimanche. — Arrivée du P. Beaugendre : nous allons ensemble voir le sous-préfet.

Lundi. — Je pars pour *Yng-tcheou-fou*. C'est ainsi que le *Tien-tchou-tang* de *Pot-cheou*, dédié autrefois au Sacré-Cœur par le P. Bedon, a été ouvert pendant le mois du Sacré-Cœur.

P. Perrigaud, S. J.

Nouvelle fondation à Hing-Hoa.

Lettre du P. Durandière à Monseigneur Garnier.

Yang-tcheou, 7 juin 1897.

MONSEIGNEUR,

LE 24 mai dernier, le P. Debesse et moi avons pris possession de la maison que nous avions achetée à *Hing-hoa* 17 mois auparavant. Cette opération s'est faite sans encombre ; mais les jours précédents nous avons dû fortement lutter contre nos adversaires qui, jusqu'à la fin, se sont, par tous les moyens possibles, opposés à notre entrée chez eux.

Avant d'aborder aux portes de la ville de *Hing-hoa*, j'ai envoyé mon catéchiste prévenir le mandarin de notre prochaine arrivée chez lui et de notre intention d'occuper immédiatement notre maison, conformément au jugement porté par lui. A son retour, *Wen-Yuen* m'annonce que les locataires occupent encore notre propriété. Ils l'habitent à titre d'hypothèque, et ne veulent point en sortir avant d'avoir été remboursés. Les opposants voudraient attendre jusqu'à la 12e lune ! Le mandarin donne 50 taëls avec l'ordre de déménager au plus tôt. Un sursis de quelques jours seulement leur est accordé.

A l'époque fixée, c'est-à-dire le 17 mai, le P. Debesse et moi arrivons à *Hing-hoa*. La maison a été évacuée. On a fait place nette : il ne reste guère que la toiture et les murs !

Je donne au mandarin la somme réclamée par les opposants. Il est entendu que le lendemain les satellites prendront possession de la maison, en notre nom ; le second jour, nos catéchistes s'y rendront, et enfin le troisième jour les missionnaires eux-mêmes iront en prendre officiellement possession. C'était le plan du mandarin lui-même. Tout était réglé. Or, dès le matin du premier jour, nous arrive un chrétien qui nous annonce que le tam-tam a retenti à plusieurs reprises appelant le peuple à faire contre nous une grande manifestation. Il est invité à se rendre en masse au tribunal, hommes et femmes, pour protester contre notre entrée à *Hing-hoa* et pour déclarer au mandarin que jamais on ne permettra aux Européens de s'établir dans le pays.

A cette nouvelle nous croyons prudent de nous éloigner momentanément de la ville ; puis nous envoyons nos catéchistes prendre des informations. Le soir, à notre retour sous les murs de la ville, nous apprenons que 800 hommes ou femmes du village où est située notre maison, qu'un fort contingent des villages voisins, qu'une grande multitude d'hommes et de femmes de la ville même se sont rendus tumultueusement au tribunal du sous-préfet, et que là, au nombre, dit-on, de plusieurs milliers, ils ont, depuis 9 h. du matin jusqu'à 2 h. de l'après-midi, crié et vociféré, adressant

au mandarin de cruels reproches ; l'accusant de les livrer aux Européens... Cette multitude lançait contre nous les malédictions accoutumées.

Les satellites ne pouvaient contenir la foule : le mandarin, très surexcité, commençait à prendre peur. Les soldats du commandant de Place furent mandés, mais ne vinrent pas, car alors quelqu'un s'interposa et les émeutiers consentirent à se retirer.

Le mandarin me fit dire que la position devenait difficile, et que si, malgré sa bonne volonté, il ne réussissait pas à nous donner la maison, nous devrions, comme lui, en référer aux supérieurs. Nous crûmes à ce moment que notre affaire était bien compromise. Cependant le sous-préfet chargea le premier notable de la ville d'exhorter les émeutiers et de les pacifier. Un jour fut employé en pourparlers. Le résultat fut que la maison nous serait cédée ; mais à condition que le mandarin publierait un *Kao-che* dans lequel il indiquerait clairement les limites de la propriété, et qu'ensuite on placerait publiquement les bornes...

Cette demande fut accordée ; mais quand nos catéchistes, accompagnés de nombreux satellites, se présentèrent pour mesurer le terrain, les opposants avaient eu soin de se dérober... Les satellites furent lancés à leur recherche... et on put enfin aboutir, après beaucoup de peines, à placer les bornes. Trois formalités difficiles restaient à remplir :

1° Reddition des contrats d'achat des opposants,

2° Acceptation de notre argent,

3° Signature d'une pièce par laquelle les opposants se portaient garants de la paix.

Le contrat d'achat fut enfin remis au mandarin. On lui fit promettre de ne point nous le donner. Cette promesse ne l'engageait guère, aussi il me le fit remettre sans tarder. Après une assez longue tergiversation, l'argent fut accepté et la paix signée.

Le prix exorbitant de notre maison, inscrit en entier sur le contrat, nous imposait un grand sacrifice d'argent pour la légalisation. Le sous-préfet nous offrit de lui-même, pour nous épargner cette dépense, d'apposer simplement son sceau sur notre *P'ing-kiu ;* mais on nous fit remarquer que ce mode d'enregistrement pourrait amener plus tard des difficultés. Nous avons préféré donner les 66 taëls demandées et nous soumettre ainsi à la loi commune.

Je voulais aller visiter le mandarin pour le remercier ; mais il m'a fait savoir qu'il serait plus sage de remettre cette visite à plus tard, quand tout sera rentré dans le calme, afin de ne pas exciter de nouveau contre lui et contre nous le peuple de *Hing-hoa.*

Le sous-préfet, quand tout a été terminé, a fait frapper une plaque d'argent d'une valeur de 20 taëls. Il l'a donnée au chef des satellites pour le récompenser du zèle qu'il a déployé dans cette affaire. Cet homme, qui

s'est depuis longtemps montré extérieurement dévoué pour nous, s'est vraiment donné beaucoup de peines; le mandarin a également invité à un dîner de remerciement les principaux notables qui ont réussi à pacifier le peuple.

— On nous a dit que toute cette affaire de la revente de notre maison avait été autorisée et approuvée par l'ancien mandarin de *Hing-hoa*, lequel avait appelé à son aide les notables. L'argent qui avait servi à payer la propriété était le fruit d'une collecte faite en ville. Ceux qui avaient fait l'achat subséquent avec des contrats antidatés, n'étaient que des prête-noms, qui non seulement n'avaient rien dépensé, mais avaient encore trouvé le moyen de faire quelques bénéfices. C'était donc une affaire populaire soutenue par l'autorité locale, devenue par conséquent très difficile pour nous, vu surtout la fuite du vendeur.

Le nouveau mandarin, en soutenant nos droits contre des opposants qui lui présentaient des contrats parfaitement en règle, a montré une certaine indépendance, une fermeté peu commune. A première vue son jugement paraît peu équitable, puisqu'il nous fait payer une somme indue ; mais les circonstances étaient telles qu'il lui était difficile d'agir autrement.

Après avoir pris possession de notre maison, nous avons mis là un gardien connu et aimé des gens du village. « Avec celui-là, disent-ils, nous n'avons rien à craindre. » Nous avons immédiatement commencé les réparations les plus urgentes, de manière à rendre la maison habitable.

Il y a 9 petites chambres, murs en briques et toiture en tuiles. C'est bien pauvre, et pas de terrain. Mais on aura pour longtemps encore un pied-à-terre suffisant. Le missionnaire peut y réunir une quinzaine de néophytes qui, depuis plusieurs années, attendaient ce petit établissement. Nous avions échoué déjà deux fois dans des circonstances bien pénibles : le néophyte qui nous avait autrefois hypothéqué sa maison fut saisi par le mandarin, puis battu et mis en prison. Nous dûmes renoncer à nous faire rendre justice, tant était manifeste le mauvais vouloir des autorités.....

C'est pour cela que la victoire que nous venons de remporter a eu un excellent effet moral. Nous pouvons désormais beaucoup plus facilement évangéliser le pays. —

J'aurais, voulu, Monseigneur, vous écrire plus tôt le résultat de notre expédition au *Hia-ho ;* mais je suis rentré à *Yang-tcheou* vendredi dernier seulement, et pendant les fêtes de la Pentecôte j'ai eu plusieurs occupations qui m'ont empêché de mettre à exécution mon bon dessein.

Demain, je compte m'embarquer pour *Kao-yeou* et *Hoai-ngan*, et faire dans ces deux districts une dernière visite avant les vacances.

Le P. F. *Hoang* m'annonce qu'il a enfin acheté un terrain à *T'ao-yeou*, et qu'il a déjà commencé à bâtir, au grand contentement des néophytes et des catéchumènes.

Je vous prie, Monseigneur, de vouloir bien nous bénir.
Je suis avec un profond respect

de Votre Grandeur
le fils soumis et reconnaissant,
Ol. DURANDIÈRE, S. J.

Nouvelles de Yang-Tcheou-fou.

Extraits de plusieurs lettres du P. Crochet.

Yang-tcheou, 12 mars.

C'EST à *Tai-tcheou* que j'ai passé le premier de l'an chinois, et j'ai été très content des relations qui ont eu lieu à cette occasion entre les autorités et les notables et la Mission : tous ont reçu mes présents et ont rendu, à part une ou deux exceptions sans importance. Les principaux notables n'ont pas voulu se contenter du « *Tang-kia* » réglementaire, mais ont tenu à me faire le « *Pai-nien* » en règle avec prostration et tout le cérémonial que vous connaissez. J'ai quitté la ville dans la seconde moitié du premier mois : je ne tenais pas à être là à la transmission des sceaux au nouveau mandarin, qui a eu lieu le 6e jour de la seconde lune. La raison en est que le mandarin sortant, celui qui m'a installé et s'est vraiment dépensé pour nos affaires, a eu par ailleurs le tort de mécontenter le peuple par son administration plus ou moins vexatoire, paraît-il, et on s'attendait à une manifestation hostile à son départ. Nous ne sommes pas en cause, cependant nous aurions pu en ressentir le contre-coup. Je pense du reste que ces craintes ne seront pas réalisées et que tout s'est passé pacifiquement, car le catéchiste, à qui j'ai confié la garde de la résidence, et qui doit me mettre au courant, ne m'a rien écrit. J'ai vu à son passage à *Yang-tcheou* le nouveau mandarin, un nommé *Lou*, de *Fong-yang*, dans le *Ngan-hoei ;* je lui avais fait demander une entrevue sur sa barque ; il a préféré venir à la Mission, où nous avons causé longuement. Il me semble un assez brave homme. Il fume un peu l'opium et paraît avoir une santé délicate. Je ne le crois pas d'un caractère très énergique : il m'a du reste promis de prendre toutes les mesures de protection que je lui ai demandées. Nous le verrons à l'œuvre. Après avoir été passer la fête de saint Joseph à *Kao-tsen*, mon principal centre de chrétiens, je retournerai à *Tai-tcheou* pour compléter mon installation avant les examens du « *Shiao-tai* », le *Yuen-kao* qui réunit dans cette ville les candidats de 8 sous-préfectures, c'est-à-dire plusieurs milliers de gaillards qui ne demandent qu'à faire du tapage pour faire diversion à leurs travaux littéraires. Si cette époque des examens se passe, comme je l'espère, sans incident, ce sera un signe que nous sommes décidément acceptés. »

Yang-tcheou, 14 mai : « Je suis content du nouveau mandarin de *Tai-tcheou*. Dès son entrée en charge, il manifesta l'intention d'avoir des relations avec la Mission, et dans une longue visite qu'il me fit avant les examens, il me promit que tout se passerait sans incidents : de fait les examens sont terminés, et aucun désordre ne s'est produit. Les visiteurs cependant ont été nombreux, mais corrects. Il y a eu toutefois une alerte, dans laquelle du reste les candidats aux examens n'étaient pour rien. Un beau matin un homme fut aperçu en dehors de la porte du sud (c'est à quelque distance de cette porte « intra muros » qu'est située notre résidence) fouillant la terre auprès d'un tombeau. L'idée vint aussitôt à quelques passants que cet homme pourrait bien avoir été envoyé par le Missionnaire pour chercher des yeux ! des yeux dans un tombeau qui date peut-être du siècle dernier ! ! ! En quelques instants le bruit a circulé, et un rassemblement s'est formé auprès de l'individu en question. Celui-ci, interrogé, nie d'abord toute connexion avec la Mission, puis, réfléchissant que ce serait peut-être pour lui une manière de se tirer d'affaire (un voleur de tombeaux est passible de la peine capitale), il devient moins positif et s'embarrasse dans ses réponses. Cela se passait non loin de l'habitation d'un des principaux notables, celui qui, dit-on, fut l'instigateur de la première émeute dirigée contre moi, mais qui, depuis, a fait contre-face, est venu boire du vin européen, manger des biscuits, fumer des cigarettes, etc. Il prit vigoureusement notre cause en main et présenta à la foule combien était ridicule sa crédulité. Pour la convaincre davantage, il dépouilla l'individu de tout ce qu'il avait sur lui, afin de faire constater qu'il ne recélait aucun objet suspect ; puis lui fit subir devant tout le monde un interrogatoire en règle. Il en résulta que notre homme était un voleur qui venait de passer plusieurs jours au tribunal du commissaire de police avec la cangue au cou ; relâché le matin même, il était venu à la recherche de quelques piastres volées, qu'avant d'être arrêté il avait enfouies auprès du tombeau. Le mandarin, averti de son côté de ce qui se passait, envoya aussitôt des ordres pour qu'on fît bonne garde auprès de notre résidence, en même temps qu'il envoyait des satellites pour saisir le voleur et l'amener à sa barre. La foule du reste avait déjà commencé à se disperser. Le danger semblait conjuré, mais les jours suivants on répétait partout de mauvais bruits sur notre compte : pour les faire cesser, le sous-préfet publia une proclamation, où il disait qu'ayant examiné minutieusement le voleur, il s'était rendu compte que cet homme n'avait eu d'autre intention que d'arracher des herbes sauvages pour sa nourriture ; puis il réfutait les rumeurs auxquelles cet incident avait donné cause. Pour le moment tout est rentré dans le calme ; mais il faut avouer qu'à un moment où la ville était remplie de candidats, cette petite comédie eût pu dégénérer en une mauvaise tragédie. Actions de grâces aux Saints Anges ! ! !

Ce que je viens de raconter s'est passé pendant que j'étais absent de

Tai-tcheou Quand j'y suis retourné après les examens, le mandarin est venu me faire une nouvelle et longue visite, se mettant avec moi sur le pied de la familiarité; ainsi il a voulu boire de la bière fabriquée selon la formule de *Zi-Ka-wei* et l'a trouvée fort bonne. Dans cette visite le grand homme m'annonça qu'il avait fait une nouvelle proclamation pour éclairer son peuple à fond sur l'esprit des traités, les relations avec les étrangers, etc. Je me permis de demander à voir d'avance une copie de cette proclamation. Bien m'en prit, car malgré ses bonnes intentions le brave homme répétait la fameuse clause, à savoir que nous n'étions pas venus à *Tai-tcheou* pour y propager la religion, mais seulement pour y avoir un pied-à-terre : il avait sans doute lu cela dans le dossier de notre affaire. Du reste, il n'y tenait pas plus que cela, et sur une simple observation de ma part, le passage a été retranché. Ainsi corrigée la proclamation est parfaite.

J'ai attaqué la campagne en ouvrant une école à quelque distance à l'ouest de la ville : il y a là quelques velléités de catéchumènes : on ne saurait dire encore à quoi cela aboutira.

Une filature catholique à Chang-hai.

L'AMÉRICAN Trading Company *(Mên-seng-zai)* a fondé récemment à *Chang-hai* une filature dont tous les ouvriers et ouvrières doivent être catholiques. C'est l'« *International Cotton Mill* » appelée en chinois « *Lo-Ka-tse* ».

« J'aurais plaisir, disait au P. Pierre l'agent principal, M. Jones, à montrer au monde la stérilité des missions protestantes, en faisant briller la puissance des catholiques romains qui peuvent suffire à une grande œuvre comme celle de l'*International Cotton Mill.* »

Voici les renseignements communiqués jusqu'ici par le P. Pierre (1) :

19 mars 1897. — Le grand volant est maintenant en mouvement depuis seulement quelques jours, et il y a environ 130 ouvrières chrétiennes au rez-de-chaussée et à l'étage, en bas pour le *tsou-souo*, en haut, pour le *si-souo.* Le fil obtenu a été coté le meilleur de *Chang-hai.* Quand je parcours ces immenses salles dont les extrémités seules sont occupées, c'est plaisir de voir le bon sourire des ouvrières, qui semblent bien à l'aise et bien à leur travail. Elles paraissent traiter avec le *Tsang-lao-ya* comme avec un bon père de famille, et lui aussi est bien simple avec son monde, qu'il paraît vraiment affectionner. Les ouvriers mécaniciens anglais et chinois continuent de placer leurs machines et en ont encore pour plusieurs mois ; à mesure qu'une rangée est prête, elle est aussitôt employée. Ces machines, venues d'Angleterre, me

1. N. D. L. R. Si incomplets que soient encore ces renseignements, ils sont de nature à intéresser les lecteurs des *Lettres de Jersey* et à obtenir le secours de leurs prières.

au Waong-p'ou

Chapelle mortuaire

Salle bâtie pour les pestiférés

Chambre

Terrain du Cons. municip. anglais.

Cuisine

Cimetière rempli de tombes Europ.

Fossé

Emplacement probable de l'église.

Fabrique de Cigarettes. 3 étages.

Habitations.

Vers Mong-tsié-

Terrain déjà remblayé mais non occupé.

Endroit où vont se bâtir d'autres maisons pour les ouvriers.

B

Cité ouvrière

Thé

rue pavée

Porte

Boutiques

Maisons à étage des ouvriers

rue devant chaque rangée

Boutique pour l'achat du Coton

Palissade

C.

Pont.

Entrée de la Filature.

Chemin conduisant à la digue.

C

Vers Sé-gnidon.

Go-down pour le Coton

Pont

Pont projeté

Maison et jardin des mécaniciens Européen et autres employés

Terrain loué aux Japonais et occupé par une machine à égrener le Coton

grand réservoir dallé pour l'eau de la machine

Terrain et Go-downs de la maison Jardine

Sémaphore du Pou-tong

Jetée en construction

vers la mer

Waong-p'ou

Légende:

A. Filature.

1) Machine & volant.
2) Chaudières.
3) Cheminée.
4) Salle d'hommes seuls. Coton réduit en nattes.
5) Machines id id Coton réduit en cordon.
6) Broches pour le gros fil — toou-souo.
7) Salle de réparation des machines, etc.
8) Porte d'entrée, donnant sur l'escal. de l'étage.
9) Ascenseurs. (Lift.)
10) Escaliers.
11) Endroit où se font les paquets, id. à l'étage.
12) Lumière électrique.

B. Habitations des ouvriers & ouvrières, non terminées.

C. Canal navigable à haute mer.

——.——.—— Limites de la propriété.

Le fil proprement dit et le dévidage se font à l'étage de la filature: on y fait aussi les paquets.

Plan esquissé très approximativt

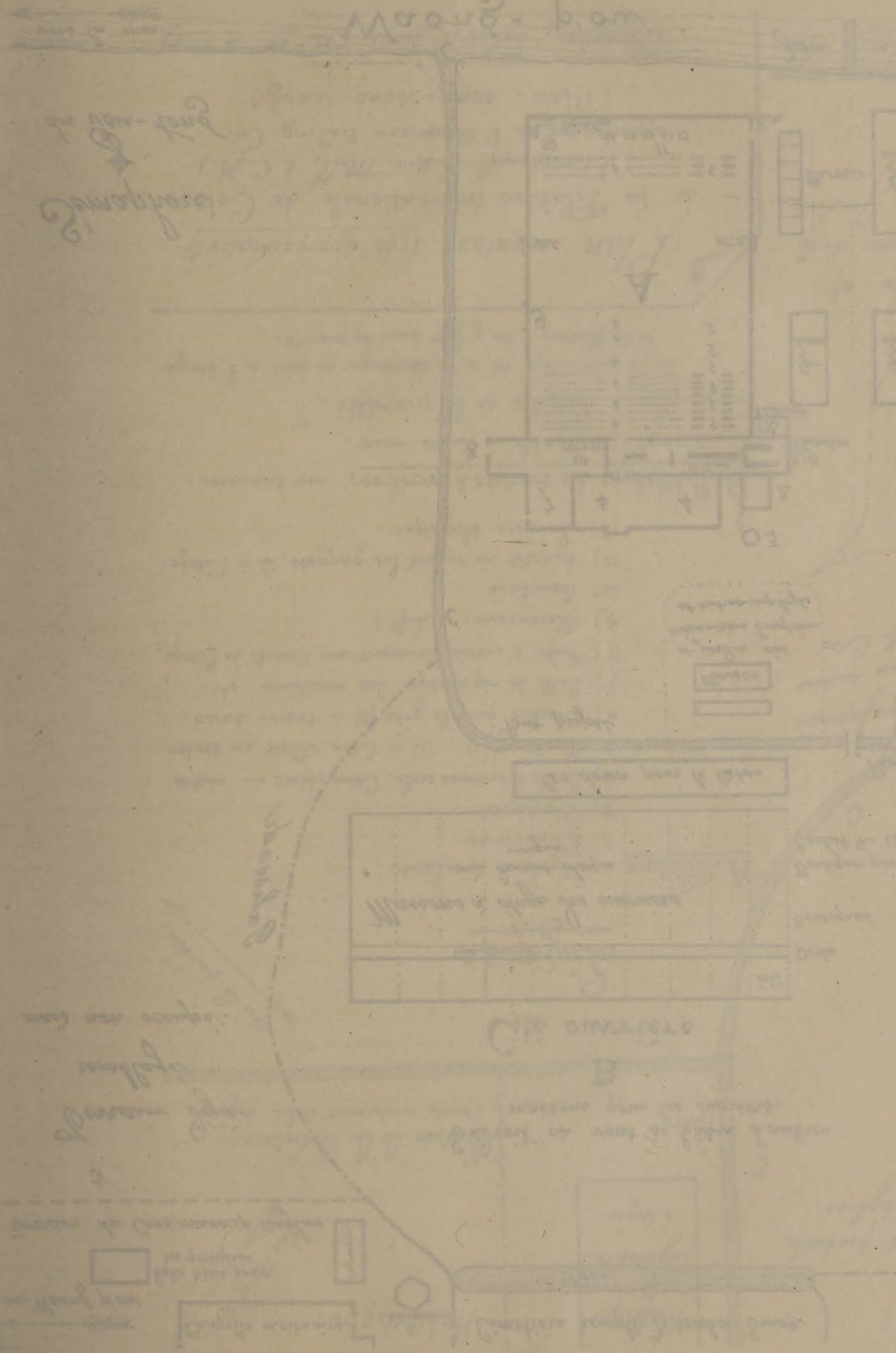
de la Filature internationale de Coton

(International Cotton Mill, I.C.M.)

appartenant à l'American trading Co.

(Meü-seng-souo-tsang.)

Changhai, Eglise St. Joseph, 6 Mai 97. A.P. s.j.



paraissent vraiment splendides, mais je ne m'y connais pas assez pour porter un jugement sérieux. La police est faite aux portes surtout par des *Sikhs*. Au delà d'un canal, mais à quelques pas seulement, sont les maisons d'habitation des ouvriers. Actuellement, à cause des mécaniciens, il y a un mélange assez disparate, mais cela s'éclaircira, d'ailleurs les chrétiens sont bien groupés.

Chiffre des ouvriers à la date du 29 mars : ouvriers, 30 ; ouvrières, 180 ; avant Pâques le chiffre sera élevé de 200 ouvrières environ.

Lettre à la Révérende Mère Prieure du Carmel de Zi-Ka-Wei.

Tsang-ka-lèu, vendredi-saint 1897.

Ma Révérende Mère Prieure,

JE ne vois vraiment pas d'autre moyen de vous manifester notre reconnaissance ; je ne puis que vous écrire quelques lignes prosaïques sur notre filature catholique *I. C. M.* « *International Cotton Mill* ».

Vous êtes vraiment puissantes sur le cœur de notre bon Maître, car depuis que j'ai réclamé vos prières près du R. P. Recteur, les choses ont tellement changé de face, que je ne cesse de remercier N. S. qui écarte peu à peu — mais vraiment très vite — toutes les difficultés et ennuis qui assombrissaient notre horizon et m'enlevaient la paix de l'âme et le jour et la nuit.

Nous avons d'abord à noter le renvoi du vilain Singaporien qui s'est mis lui-même si sottement en faute, qu'il n'y a pas eu à tergiverser. Il est remplacé par un bon enfant *Tavarès*, né de parents légitimes et d'une mère chinoise, ce qui lui permet facilement de parler les deux langues — avantage énorme. Ses deux sœurs vont aussi probablement entrer ces jours-ci comme surveillantes et nous rendront beaucoup de services: je les crois assez pieuses, et elles donneront le bon exemple à nos ouvrières, qui les respecteront davantage à cause de leur costume européen.

La seconde victoire est plus secrète mais beaucoup plus importante ; le « manager » européen M. Kearton, homme très difficile, orgueilleux et autoritaire, a eu des explications excessivement violentes avec M. Jones et a dû se soumettre et accepter loyalement la position de notre « manager » chinois *Tsang-En-King*, qui se montre vraiment en tout cela de la plus haute édification. On le prendrait volontiers pour un frère coadjuteur de la Compagnie, et sa réputation d'honnêteté va bientôt briller d'une manière rès éclatante aux yeux de tous les *compradores* (hommes d'affaires) païens, qui auront, eux aussi, à se soumettre et à le traiter en supérieur et bientôt en ami, je l'espère.

Nous avons aussi reçu un petit nombre de jeunes gens chinois parlant et écrivant l'anglais, et ils me paraissent vraiment modestes et bien soumis.

Malheureusement, ces jours-ci, comme on a commencé trop prestement le travail de nuit, il a fallu dédoubler les ouvrières, et les chrétiennes manquant, on a été obligé d'introduire des païennes. C'est moins bien, mais cela pourra être utile soit pour leur conversion, soit au moins pour faire taire les calomnies des méchants. Ces petites rentrant à la maison ne pourront s'empêcher de dire que les jeunes chrétiennes sont bien convenables et qu'on les laisse bien en paix.

D'ailleurs, nous allons nous remuer tous un peu et la fête de Pâques passée, j'espère trouver le nombre voulu d'ouvrières — jusqu'à concurrence de 1500.

Vous sentez, ma révérende Mère, toute l'importance de cette œuvre au point de vue catholique: Si nous amenons dans cette filature toutes nos chrétiennes, nous sauvons des centaines d'âmes, évitons des centaines de péchés mortels qui seraient infailliblement commis dans les autres usines et en même temps, ce qu'il est bien permis d'apprécier dans un pays aussi pauvre que le *Pou-tong*, nous augmentons le bien-être de beaucoup de familles... ; voilà bien des raisons qu'il vous sera facile de développer devant le tabernacle en suppliant N.-S. de nous bénir, moi le premier, et d'écarter tout mauvais exemple de la part de nos chrétiens — qui ne sont pas tous des fervents. Ma position devient chaque jour assez délicate ; je me suis vu forcé de me mettre en avant et de servir d'intermédiaire pour beaucoup de choses, à cause de l'absence de tout autre. Il faut obtenir des améliorations sans cependant blesser ces protestants ni les ennuyer par trop de réclamations. D'autre part, j'ai oublié mon anglais et je m'entends en affaires de commerce et d'industrie, absolument « comme un éléphant dans un magasin de porcelaine ». Vous voyez donc que j'ai besoin d'être secouru afin de ne pas, par mes défauts, entraver l'œuvre de la Providence.

Je suis plutôt fait pour le combat que pour la diplomatie, et la semaine dernière nous avons eu une petite scène également victorieuse que j'ai à vous narrer.

Avant l'entrée en charge de *Tsen-Zu-King*, vulgò *Tsang-lao-ya*, des ouvriers vraiment indignes et haineux avaient été admis dans la filature ; à leur tête se pavanait le n° 61, un bandit déjà orné de plusieurs condamnations, habile ouvrier, paraît-il,et comme contre-maître se faisant obéir autour de lui, tant on redoutait ses procédés un peu cruels. Ses paroles contre la religion étaient fort mauvaises ; les chrétiennes me suppliaient de toute part d'obtenir son changement. C'était, en fait, le vrai « leader » des mauvais sujets, et sa présence au Mill ne me laissait point de paix à l'âme. J'avais demandé à l'agent principal, M. Jones, son écartement ; M. Jones me l'avait promis, mais en me demandant de patienter encore quelques semaines. Il paraît que M. Kearton, le manager, avait fait de ce 61 son « *pao-pei* » (ami de cœur) et il lui aurait dit qu'il ne changerait qu'avec lui.

Voyez maintenant comment la Providence a écarté ce mauvais sujet et amélioré d'une manière étonnante la position des chrétiens vis-à-vis des païens.

C'était le soir du jeudi 8 avril, veille de la Compassion de N. D., j'étais à *Fou-ka*, chapelle du Rosaire, et vers 10 h. ½ je commençais à m'endormir, quand tout à coup 4 ou 5 chrétiens m'arrivent et m'annoncent une révolte, une bataille de chrétiens avec les païens dans les habitations des ouvriers, sises à l'est du canal qui entoure le Mill. Ces braves gens avaient réussi à s'échapper, au milieu de la bagarre, ne voyant d'autre moyen que de recourir au secours du Père. Ils étaient fort émus et avec quelques exagérations me parlèrent de vols, de blessures, de maisons enfoncées et d'une meute acharnée cernant les maisons du Mill. C'était du reste assez vrai à l'heure même à laquelle ils me parlaient.

Ma décision fut vite prise ; étant le seul capable de protéger les ouvrières, je n'avais pas le choix, et nous courûmes droit au petit mandarin du gros bourg *Lai-gni-dou*, situé à un kilomètre environ de la filature. Mes gens étaient vraiment absolument intimidés, et je crois bien que j'étais le seul à me posséder : en particulier mon pauvre catéchiste me paraissait regretter étonnamment le calme qu'il goûtait sous sa couverture, mon jeune ânier était plus brave et marchait devant moi avec une lanterne.

Arrivés au tribunal — si l'on peut appeler tribunal un pareil taudis — je constatai l'absence du mandarin mais trouvai un jeune homme assez bien qui n'était pas encore couché. Sa surprise fut grande de se rencontrer avec moi à cette heure et plus grande encore quand il m'entendit lui demander sur l'heure une protection efficace dans l'intérieur du Mill.

« Mais, me dit-il, c'est fini, tout est en paix et arrangé ; on est déjà venu nous prévenir, et deux coupables sont aux fers. Que le Père n'ait aucune inquiétude ! »

Je demande à voir les coupables, et de fait je trouve un chrétien et un païen enfermés dans une cage informe à barreaux de bois, bonne tout au plus pour un veau en bas âge, et ils étaient là entassés 4 ou 5 ; c'était hideux, macabre en même temps que ridicule.

Le chrétien, qui était de *Tong-ka-dou*, était naturellement innocent et même blessé, ses habits en lambeaux ; il n'avait eu que le tort de se laisser pincer par la justice chinoise qui veut toujours punir des deux côtés à la fois. Quant au païen, à coup sûr ce n'était pas le meneur, mais un niais quelconque pris à la place du vrai coupable. Je me portai garant pour le chrétien, demandai qu'on me le relâchât *hic et nunc*, ce qui fut fait heureusement pour lui, car il aurait pu passer de mauvaises heures en cette ignoble prison et eût dû débourser force sapèques pour en sortir.

Bref, je demandai quand même une garde de soldats pour monter la garde pendant la nuit près du Mill. « A prendre ou à laisser, mon-

sieur, lui déclarai-je, c'est une affaire d'Européens et nom du *Tiè-tsu-dang ;* faites attention à vos démarches ; si vous me refusez, je passe le fleuve et vais immédiatement — au clair de la lune — avertir la police des Européens, et s'il y a quelque chose, vous serez accusé de m'avoir refusé main-forte.

— Très bien, répond-il, qu'on appelle le *pao-tsen* » (gardien de la paix en ces parages). Ce fut fait : un gros monsieur intelligent survient et parle très bien, il déclare lui-même qu'il y a des vauriens au Mill et qu'il faut s'en défaire : il cite spécialement notre « leader ».

— Parfait, répondis-je, allons pincer le n° 61, puisque vous le connaissez, et nous le remettrons à la justice. En êtes-vous ? Je marche le premier ; appelez les soldats, vous n'aurez pas à vous en repentir, les Européens sont généreux. » Accepté, en avant. Nous prenons 4 ou 5 braves sur la route et, avec des lanternes pour armes, nous avançons vers le Mill.

De fait, tout était dans la plus grande paix extérieurement ; car les pauvres chrétiens tremblaient pas mal, derrière leurs portes fermées. Nous entrons à pas de loup et gagnons le logis du 61. Il était bien chez lui ; le *pao-tsen* l'invite à descendre pour causer un peu, mais le bandit reconnaît sa voix et refuse de descendre. On enfonce la porte et on se saisit du 61, de son compagnon et d'une femme qui suit actuellement le 61, laquelle, par ses cris, aurait mis tout le trouble dans les habitations. Je recommande ces bijoux au *pao-tsen* et les renvoie bien remerciés au tribunal. Les braves ont été irréprochables et pas trop farouches, grâce à mes recommandations.

J'allai ensuite voir les dégâts et consoler les habitants des maisons enfoncées ; quand ils apprirent la capture du 61, la joie fut grande et le matin la fuite en masse que je craignais n'eut pas lieu.

Je pris ensuite à minuit ½ un *san-pan*, passai le *Waong-pou* et vins essayer de dormir à la Résidence de *Yang-king-pang ;* mais le sommeil se fit prier, les habitudes étant dérangées, et puis il fallait prévoir la suite des événements.

Au lever, j'écrivis une lettre assez circonstanciée à M. Jones, qui habite aux « Colonies » ; il ne s'attendait pas à ma prose à cette heure, il m'introduisit bientôt chez lui et me demanda de passer au *Pou-tong* avec lui et *Tsang-en-king* à 7 h. J'aurais bien préféré dire la Ste Messe auparavant, mais pas le temps !

Nous passons et arrivons au Mill : les ouvrières étaient là au poste, ce qui me consola beaucoup. Nous visitâmes tout ensemble ; M. Jones constata les dégâts faits à ses maisons, les blessures du chrétien, le vol des habits d'une pauvre veuve, etc. Puis je conduisis comme instinctivement M. Jones aux fumeries d'opium qu'il prohibe depuis 3 semaines et qui s'ouvrent quand même, grâce à la culpabilité du *compradore* chargé de recevoir les

loyers. M. Jones leur donne la journée pour évacuer. Finalement, au-dessus du thé nous découvrîmes tout un nid de « *lits* » à opium ; M. Jones était absolument hors de lui. Il appelle son *compradore*, qui naturellement est absent — pour cause. Ordre est donné de porter immédiatement tout dehors, sur la place.

Là-dessus, M. Jones me demande le coupable enchaîné, n° 61, qu'il veut emmener à la cour mixte lui-même. Nous allons droit au tribunal escortés par quelques chrétiens, mais dans le plus grand calme. M. Jones était certainement furieux mais se possédait parfaitement.

Arrivés à la police de *Lai-gni-dou* (c'est le nom du gros bourg voisin du Mill) les pourparlers ne furent pas longs. M. Jones les abasourdit pas mal en leur déclarant qu'avant 10 h. les inculpés devaient être remis au poste de police de la concession anglaise, pour lequel il écrivit immédiatement un mot, demandant de transférer les coupables à la cour mixte pour y être jugés.

Il fallut bien en passer par là, et les éternels « *saong-liang* » (pourparlers) des Chinois durent, pour cette fois, être mis de côté. Le *pao-tsen* appela des barques et expédia sur *Chang-hai* les inculpés ; c'était perdre une proie qu'ils auraient aimé à serrer pour lui faire dégorger quelques piastres, mais on leur fit entendre que les Européens seraient généreux pour la police et la chose s'arrangea.

Je reconduisis M. Jones quelques pas sur le chemin du Mill et m'en allai dire la Ste Messe à *Fou-ka*. Pendant que j'y remerciais le bon Dieu et la Ste Vierge, M. Jones faisait jeter à terre de l'étage les lits à opium et manifestait ainsi au grand jour qu'il ne faisait qu'un avec le Père et *Tsang-en-king*. Ce fut le comble, et chacun se tint coi.

Le soir je retournai au Mill, espérant y retrouver un renfort de police de *Chang-hai*, mais tous me réconfortèrent et m'engagèrent à dormir une bonne nuit. Ne trouvant ni à souper ni à coucher au Mill, je me décidai à rentrer à *Yang-king-pang*, et ne tardai pas à y retrouver M. Jones, qui venait me remercier et me dire que le jugement de la Cour était reporté au lundi saint. A 7 h. ½ p.m., nous nous quittions bien rassurés, lui pour les « colonies » et moi pour le réfectoire, espérant prendre un dîner-souper résumant les repas de la journée. Hélas ! après le bouillon, on m'appelle dehors, mes chrétiens revenaient appeler au secours, on allait flamber les maisons des chrétiens !!! L'appétit arrêté net, j'écrivis un mot à M. Jones, qui me répondit qu'il allait au Mill et demandait un renfort de *Sikhs*.

Pour ma part je n'hésite pas à repasser le *Wang-pou*, qui commence à m'être assez familier, même quand il se fâche et tempête.

J'arrivai sur les lieux et trouvai le « thé » rempli d'un lot d'individus assez douteux ; j'entrai et toisai mon monde sans rien dire, puis me mis à monter la garde au dehors avec patience.

Peu après un groupe se détacha, vint me toiser à son tour et jugea prudent de retourner au bourg de *Lai-gni-dou*. Bientôt M. Jones arriva, intima au directeur du « Thé » l'invitation de fermer boutique dans ¼ d'heure, invita les étrangers à sortir, et comme il leur en coûtait, il dut leur montrer la canne. Ce fut la fin.

Bientôt les *Sikhs* arrivèrent et furent postés aux issues de la propriété qui va bientôt être fermée par une palissade solide interdisant l'accès aux personnes du dehors ; ce sera un cloître !

Nous montâmes la garde une heure durant avec le P. Perrigaud, qui avait bien voulu me servir de compagnon, à cause de son expérience dans les « riots » ; puis nous rentrâmes tranquillisés à *Yang-king-pang*.

Entre autres choses M. Jones m'a fait un éloge pompeux des missions catholiques et une satire virulente contre les missionnaires protestants, qu'il appelait des « coolies » en comparaison des prêtres romains, les « *compradores* » de l'évangélisation.

Lundi 6 jugement a été porté, il a été bénin sur la demande de M. Jones lui-même qui ne tient qu'à écarter les gredins de son Mill.

Et depuis tout va bien, le fil du Mill est meilleur qu'ailleurs, et se vend, paraît-il, une sapèque de plus que celui des autres. Une sapèque c'est bien quelque chose, et cela suffit pour notre « face ».

Beaucoup de ces braves chrétiens me paraissent dans l'enchantement et ne se lassent pas de me remercier. Il y a bien encore quelques ombres au tableau, mais il faut s'y attendre : où n'y en a-t-il pas, en dehors du Carmel ?

Je me prépare doucement à célébrer la Quasimodo au milieu de ce nouveau petit troupeau, et déjà la chapelle anglaise va être trop petite.

Espérons que bientôt l'*American Trading Company* m'en élèvera une belle et que la mission y établira un Père à poste fixe avec des religieuses pour diriger ce petit peuple.

J'étrennerai donc avec grande joie l'ornement blanc si délicatement brodé et ne manquerai pas d'avoir un souvenir et de demander un souvenir aux ouvrières pour les bienfaitrices.

Votre très humble et reconnaissant serviteur

A. Pierre, S. J.

Lettre au P. Ferrand.

Tsang-ka-leû, 6 mai : « J'ose vous demander l'hospitalité dans votre journal (1) pour ces quelques lignes accompagnées d'un plan très à peu près de l'usine International *Coton Mill*. C'est à l'unique fin de répondre d'un coup aux différentes questions qui me sont posées de plusieurs côtés, questions que du reste je conçois fort bien.

1. Le P. Ferrand est le rédacteur des « *Nouvelles de Chine* ».

1. « *En quoi consiste le travail des femmes ?* En général, ce travail n'est point très fatigant, au moins le jour. Il consiste naturellement à faire passer le coton des champs à l'état de fil pour tisser. D'abord de grosses machines desservies par des hommes seuls (A. 4.) réduisent le coton d'abord en nattes enroulées sur un cylindre comme des couvertures de lit. Une seconde machine réduit la natte de coton en un cordon (A. 5.) gros comme le pouce, déposé dans un tube en fer blanc ; ce tube passe de là aux mains féminines, subit au rez-de-chaussée deux transformations qui en font le *tsou-souo* (A. 6.) gros fil. A l'étage les plus petites filles en font du *si-souo*, fil fin ; puis des femmes plus fortes le dévident à la main, non à la machine, *Yas-souo* : enfin des hommes en font des paquets (A. 11), et ces paquets se vendent en toutes les directions. On ne tisse pas *(tseh-pou)* : donc ne pas dire *Yang-pou-ghioh* mais *Yang-souo-ghioh*. Il y a des offices subalternes qu'il serait superflu d'indiquer. Pour le travail futur des cigarettes, je crois que les ouvrières seront assises et auront peu à se fatiguer : on m'a prié seulement de leur recommander la propreté des mains, etc... Il n'y en aura qu'une 60e d'occupées, 25 en bas et 35 à l'étage. »

2. « *Les ouvrières doivent-elles nécessairement savoir tisser la toile ?* » « Nullement. Celles que nous désirons le plus naturellement et surnaturellement, se sont les filles qui sont habituées aux autres usines, *zôh-seû*. Celles-là sont reçues de préférence et gagnent de suite plus que les autres, «30 cents» et peuvent devenir vite sous-directrices. »

3. « *Quel est le salaire des ouvriers et ouvrières ?* » « Il est varié naturellement selon la capacité du sujet ; il y en a qui gagent « 30 cents », d'autres « 25 cents », d'autres « 20 cents » ; les enfants ont « 10 cents »; ceux qui sont contre-maîtres, *Deu-nao*, gagnent un peu plus. Les dévideuses sont à la pièce et non à la journée ; les portefaix aussi, je pense. Bien entendu que les *Sié-sang* sont plus payés. Les prix augmenteront, j'en ai la conviction, quand le travail sera meilleur et plus rapide. Dans les débuts il y a un peu de tâtonnements, bien entendu, mais jamais les prix ne seront démesurés comme au *Yang-pou-ghioh.* »

4. « *Logement* » (B). « Les ouvriers et les ouvrières vivent dans leurs corps de bâtiment, bâtis pour eux sur le terrain de l'usine de l'autre côté du canal. Deux ponts les y conduisent, l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes. Ces bâtiments se composent de maisons à étage, numérotées, avec cuisine par derrière ; un N° contient parfois 10 personnes. Le premier mois, on habite gratis, après c'est 3 P. par mois, et c'est le *compradore* qui les perçoit. Mais c'est *Tsang-en-king* qui indique les logements. Actuellement il y a des païens, qui disparaîtront quand toutes les machines seront posées ; il ne restera alors qu'un petit groupe de mécaniciens. Dans ces logements il y a des jeunes filles ensemble ; des familles ensemble, c'est le mieux. Il y a des vieilles femmes qui cuisent le riz pour les ouvriers

qui travaillent, gardent la maison et font les commissions au dehors. Il me semble qu'on trouve à acheter beaucoup de choses dans la cité ouvrière même et que pas n'est besoin d'aller au bourg voisin de *Lé-gni-dou*. Ce nom pourrait effrayer, car ce bourg a mauvaise réputation ; on aimera à savoir que j'ai obtenu une très bonne proclamation du Mandarinet de *Lé-gni, dou*, qui est affichée à la porte de la filature : d'ailleurs, comme les perturbateurs ont été punis, ils n'y reviendront pas de sitôt à ennuyer les chrétiens, même sur les chemins extérieurs. »

5. « *A qui faut-il adresser les ouvrières ?* » « Non pas à moi qui suis rarement à l'usine et reste chargé de mes chrétientés, mais à *Tsang-en-king* qui s'y trouve tous les jours. » *Tsang-en-king* lira facilement une lettre écrite en français. Pour de plus amples détails, les Pères feront bien de me donner des renseignements que je garderai dans le registre de la chrétienté, puisque l'usine constitue la chrétienté de la Ste-Famille.

Si les ouvrières ne sont pas reçues le jour même où elles arrivent, elles ne doivent pas se désespérer : ce n'est pas chaque matin qu'on introduit de nouvelles recrues, ordinairement c'est le lundi matin. Évidemment quand le travail de nuit commencera, il en faudra un grand nombre de plus. J'ai déjà dit que les broches ne sont pas toutes posées : on veut arriver à 24000, et il n'y en a encore que 14000 environ. »

6. « *Reçoit-on aussi des vierges ?* » « Sans doute, et je crois sérieusement que plusieurs y seront mieux que chez elles, et pour dire toute ma pensée étant plus ferventes que les autres, il y a à espérer d'elles le bon exemple. C'est ainsi que pendant le mois de Mai, elles attireront quelques ouvrières à réciter chaque jour le rosaire devant la statue de N.-D. de Lourdes que j'ai placée dans la chapelle provisoire ; elles prendront soin de l'église et l'orneront, comme elles ont déjà su le faire avec goût. Il est clair que les vierges, utiles aux chrétientés, doivent y rester et que celles qui n'auraient pas bon esprit devront être impitoyablement écartées de l'usine. La règle qu'il serait bon de suivre serait celle de n'admettre personne qu'avec une lettre de recommandation du *Pen-dang*. Cela éviterait bien des inconvénients. »

Pour le travail de nuit, les ouvrières ne sortiront pas des salles de travail, mais prendront leur petite réfection dans l'intérieur pendant la demi-heure de repos. MM. Jones et Probst sont très satisfaits du travail et des ouvrières, tout en espérant mieux encore pour l'avenir. Je demande aux Pères de s'intéresser à cette œuvre importante, d'activer par leurs prières la construction d'une bonne église, et d'attirer sur nous les bénédictions de N.-D. de l'Usine.

Dans une autre lettre le P. Pierre ajoutait :

J'ai obtenu la permission du Consul d'Angleterre à *Chang-hai* de me

servir de la Chapelle mortuaire près de l'usine des chrétiens à la pointe du *Pou-Tong*, pour y dire la messe, quand je le jugerai à propos.

Cette chapelle dite « *Mortuary Chapel* » est sise à côté de la propriété de l'*American Trade ;* elle est en bon état, bien parquetée, pouvant contenir (en se serrant) 200 ouvrières, je crois ; la place pour l'autel est toute faite. A côté une chambre pourra servir au Père et une autre au catéchiste. Une salle, qui a été bâtie pour les pestiférés de *Hong-kong*, pourra devenir plus tard une belle école « *Sunday-School* ». Autour de l'église, que j'avais depuis longtemps l'intention de dédier à la Ste-Famille, se trouve un vaste cimetière rempli de tombes de gens de mer, et à côté se trouve le dock de *Boyd*, où se réparent et se construisent beaucoup de navires. A quelques pas se construit une fabrique de cigarettes, qui appartient aussi à l'*American Trade Company ;* elle devrait s'ouvrir au 1er janvier, et elle n'est pas encore couverte. Les cigarettes qui s'y feront ne seront pas meilleures que celles dites « *Pinhead* », qui, outre qu'elles sont opiumisées, ont le défaut de manquer de tabac. Nous n'avons rien à voir jusqu'ici dans cette fabrique. Je profite de l'occasion pour demander des prières à l'intention de cette filature qui est peut-être destinée à faire un grand bien à nos chrétiens, tout en les secourant dans leur pauvreté qui est beaucoup plus grande par ici qu'on ne se l'imagine...

A propos de la chapelle protestante prêtée au P. Pierre pour les chrétiens de l'Usine, voici ce qu'on écrit dans *The Union*, 6 May : « Si ce qu'on nous dit est vrai, il est évident que la fin du monde est proche. On nous apprend sérieusement que les cérémonies du culte romain catholique se font dans une église protestante abandonnée, aux environs de *Chang-hai*, et qu'une soupière appartenant à une famille protestante a servi de bénitier. Le bon sens des propriétaires protestants ainsi que celui du prêtre catholique sont dignes de recommandation, car quand la fin du monde viendra, il n'y aura plus de sectes ni de dénominations, ni de divisions sur le grand sujet du meilleur moyen à prendre pour sauver les âmes immortelles des pauvres pécheurs. »

9 juin.— « Le travail de construction s'étant trouvé retardé, les maisons des ouvriers ne semblent pas devoir être prêtes avant le 1 juillet, époque à laquelle le travail de nuit pourra probablement commencer. Comme les ouvriers et ouvrières n'ont pas d'habitation, leurs maisons étant déjà trop remplies, il est impossible de recevoir de nouvelles ouvrières ; donc les Pères feront bien d'avertir les chrétiennes d'attendre quelque peu. Le travail des cigarettes est en bonne voie ; la fabrique est parfaitement construite et très proprement tenue. Il y a actuellement une 40e d'ouvrières de choix : les unes arrachent les fibres du tabac, d'autres mettent les cigarettes en boîte ; des enfants de 13, 14 ans disposent sur une toile le tabac haché préalablement et la machine donne des cigarettes toutes faites, coupées

également, portant la marque de fabrique imprimée. Le point remarquable est que les cigarettes de l'*American Trading-Co*, sont parachevées sans colle aucune. Chaque machine donnera 20000 cigarettes par jour, quand il n'y a pas d'arrêt ; actuellement 2 machines seulement sont en mouvement, il y en aura 5 en tout, mais une, je crois, a besoin de graves réparations. Ces machines sont très délicates et vraiment très industrieuses, mais je ne saurais en entreprendre la description. »

20 juillet.— A la filature chrétienne, le travail de nuit a commencé le 15 juillet : plus d'une soixantaine de maisons d'habitation ne tarderont pas à être achevées ; un quartier sera réservé aux filles non mariées, et on pourra affecter deux maisons aux écoles, et une troisième servira de salle provisoire d'hôpital. Le second de *Tsang-hen-King* est le bachelier *Lo-king-zang* de *Tsi-pao*, ancien lettré du R. P. Recteur de *Zi-ka wei.* Des surveillantes eurasiennes catholiques sont introduites dans les salles ces jours-ci. Le fil produit est toujours coté le meilleur de *Chang-hai.* — On doit à la vérité de dire que les cigarettes américaines sont faites avec du vrai tabac expédié en feuilles d'Amérique ; il n'y a pas une parcelle d'opium. — Il y a à la filature environ 950 femmes et 300 hommes. On compte employer encore 40 ou 50 ouvrières.

17 août.— « Je crois devoir remercier les Pères des prières qu'ils ont faites pour l'œuvre de la filature chrétienne : une grande et inespérée faveur vient de nous être accordée par la Providence. M. Jones a fait voter au conseil de la compagnie le renvoi du « Manager » européen qui s'était rendu insupportable à tous et n'avait pas voulu accepter franchement l'autorité de *Tsang-hen-king*. Son remplaçant, en même temps ingénieur du « Mill », semble animé des meilleures dispositions envers les chrétiens. »

« Actuellement les ouvrières manquent malheureusement : trois ou quatre cents seraient reçues immédiatement et trouveraient un logement tout préparé ; ce serait vraiment dommage de faillir à notre promesse et de se voir obligé d'introduire des centaines de païennes ; ce dont nous aurions à nous repentir, peut-être avant longtemps. »

« Les écoles vont s'installer avec un semblant d'hôpital. La Révérende Mère Supérieure des Auxiliatrices de *Yang-king-pang* a gracieusement concédé aux ouvrières la permission de venir à son dispensaire demander gratis des remèdes chinois à la Mère chargée des consultations, laquelle est habile, paraît-il. »

« M. Jones s'occupe de procurer de l'eau filtrée aux ouvrières et de leur installer des boutiques où les vivres seraient à meilleur marché. »

« Le travail de nuit n'aura lieu ni le samedi ni le dimanche soir ; ce qui facilitera le retour des ouvriers à la maison. »

« La Messe a été dite chaque dimanche dans la chapelle ; le R. P. Platel y a célébré l'Assomption et entendu 106 confessions... C'est plaisir

de voir *Tsang-hen-king* exhorter à la confession, et il est obéi en cela comme en tout le reste. »

« Je vais essayer un « Sunday-School » dans la salle des pestiférés. »

La Cause des Martyrs de Sou-Tcheou (1).

LE P. Rossi nous communique la lettre qu'il a reçue de Rome du R. P. Armellini; 14 mars: « Carissime ac R^de^ Pater, P. C. Epistolas omnes tempestive accepi, sed quam pluribus intentus, quorum unumquodque totum hominem requireret, ipse solus differre coactus sum responsum. Miracula seu signa, quæ retulisti, dignissima sunt quæ rite in tabulas processales referantur, excepto uno quod testibus invocationis plane caret, nam Postulator testis esse nequit. Cave ne quid in tabulis lithographice impressum appareat. Omnia manu scripta sunto, exceptis documentis compulsandis, quæ typis consignata esse possunt, vel aliter descripta, eademque sigillo munita. Exemplum totius Processus clausum et sigillo munitum, huc mitti potest uti « pacco postale », quin portitore sit opus. Tibi gratulor et mihi gaudeo de opere optime navato. Memento mei. »

Le P. Rossi écrit de *Chang-hai*, à la date du 9 juin : « Mgr a reçu juridiquement les dépositions des 8 témoins pour la cause des martyrs de *Sou-tcheou*, ainsi que la constatation des 3 grâces prodigieuses attribuées à leur intercession : de cette manière le procès est rendu beaucoup plus facile et expéditif. »

L'École St-François-Xavier à Chang-hai.

LE 9 mars dernier les propriétaires de la concession anglo-américaine ont eu leur réunion annuelle. M. Ellis a proposé de porter à 2,500 taëls au lieu de 1,500 la subvention accordée à l'école St-François-Xavier. « Vous n'ignorez pas, a-t-il dit, que depuis deux ans, les PP. Jésuites ont cédé cette école à un ordre religieux connu sous le nom de « Frères Maristes ». Je n'ai pas besoin de m'étendre longuement sur les qualités de ces derniers pour continuer avec grande satisfaction l'œuvre des Pères Jésuites. Qu'il me suffise de vous dire que les « Frères Maristes » ont des écoles et des collèges en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Amérique, en Afrique, en Australie, à la Nouvelle-Zélande. Cela montre clairement qu'ils ont qualité pour entreprendre l'œuvre de l'éducation. Mais ne croyez pas

1. Cette lettre est relative à la cause de béatification des Pères A. J. Henriquez, portugais, et Tristan François-Xavier de Athemis, vénitien, mis à mort en haine de la foi à *Sou-tseu*, le 12 septembre 1748. Voir *Lettres de Jersey*, vol. XV, p. 91 et p. 397, le récit d'un miracle obtenu par leur intercession.

que, parce qu'ils ont une grande réputation comme maîtres d'école, leurs ressources soient grandes aussi. Ils sont gênés dans la bonne œuvre qu'ils font par la pauvreté. Leurs orphelins ont augmenté.... le déficit de l'an dernier est de 4,624 piastres.. etc... Malheureusement la proposition de porter à 2,500 taëls la subvention, a été rejetée sous prétexte que les autres écoles demanderaient aussi une augmentation et que le conseil municipal était déjà endetté. Les Frères n'ont eu que 2 voix de minorité, et encore grâce à l'absence des procureurs de trois congrégations qui ignoraient probablement qu'on devait faire cette proposition. Actuellement il y a à l'école St-François-Xavier 303 élèves présents, dont 110 chinois, parmi lesquels une dizaine de 20 et quelques années, envoyés par le gouvernement chinois et destinés à être officiers de marine. Quelques-uns de ces jeunes gens sont bacheliers.

A la même réunion on a proposé d'annuler le nouveau règlement fait par la Commission d'Enseignement ; il ne permettait plus d'accepter à « *Public School* » des Eurasiens. On se rappelle que ce nouveau règlement avait indigné presque tout le monde sur les concessions. Il a été rejeté à la presque unanimité: après le vote, la joie des propriétaires était indescriptible.

MISSION DU TCHEU-LI S. E.

Nouvelles de la Mission.

(Correspondance du P. Ferrand.)

Tchang-kia-tchouang, 22 juillet : « Nos premières vacances se sont passées très joyeusement : bonne pluie de temps en temps et pas de trop forte chaleur. Toutes les santés sont excellentes. Le *Tcheu-li* du reste est le meilleur climat de la Chine.

« Nous avons eu passablement de mauvais bruits à l'occasion de l'inauguration de l'église de *T'ien-tsin*. Mais les autorités se sont bien montrées partout, et tout est calme pour le moment. Depuis de longues années nous n'avions eu de si beaux chiffres de ministères, avec nos 5500 catéchumènes sérieux, nous dépassons les 50000 : 45508 chrétiens baptisés, 5500 catéchumènes ; 1725 baptêmes d'adultes dans l'année et 15658 baptêmes d'enfants *in art. mortis*. Si la paix continue, ce mouvement vers notre sainte Religion, un peu partout dans notre Mission, ne peut qu'aller en progressant. Demandons au Sacré-Cœur cette paix que le monde ne peut donner. » *(R. P. Maquet.)*

T'ien-tsin, 23 juillet : « M. Gérard a quitté *T'ien-tsin* le 17 pour le Japon : il n'a pas eu le temps de venir à *Hien-hien*. La moisson, cette année, a été une des plus fructueuses : plus de 1700 baptêmes d'adultes, le nombre total

des chrétiens est de 45500 ; on compte actuellement plus de 5000 catéchumènes, ce qui promet de nombreuses conquêtes pour l'année qui s'ouvre. La section de *Tai-ming-fou*, dans le midi, a eu, à elle seule, 1000 baptêmes d'adultes. Après elle la section de *Hen-kien-fou* a eu la palme. A la résidence le catéchuménat des femmes, qui fonctionne depuis un an à peine, va commencer à porter ses fruits. En principe, on n'y admet pour le moment que les païennes qui n'ont pas dans leur village de chrétiens qui les puissent instruire. Elles formeront ainsi un noyau dans un milieu que plusieurs d'entr'elles prennent déjà à tâche de remuer. C'est la mesure de levain dans les cent mesures de farine ; la pâte lèvera avec l'aide de Dieu. »

(P. du Cray.)

Rapports avec les autorités militaires.

Lettre du P. J. Bataille au P. de Becquevort.

Fan-kia-kato, janvier 1897.

Mon Révérend Père,

P. C.

Il faut que je vous raconte les améliorations que la Providence vient d'introduire dans la situation du *Kato*. Vous savez que la grande digue est fortement ébréchée en avant de *Leou-kou-tchoang-k'iao* et que la petite digue n'existe plus guère qu'à l'état de souvenir dans ces mêmes parages. D'où il suit que tous les ans, l'inondation ravage de magnifiques moissons et augmente la misère dans ce pays déjà si pauvre. Les grands propriétaires de ces plaines, ayant à leur tête un eunuque influent à la cour de Péking, demandèrent et obtinrent un remède à ces maux. L'empereur alloua une forte somme pour faire une nouvelle digue, capable de maintenir le fleuve dans son lit. Cette digue suit le fleuve à une distance moyenne de 50 mètres : elle est pour le moins aussi forte que l'ancienne grande digue. Le travail commencé vers *Tseu-ja* fut continué vers *Chen-Kio-fangtze*, un peu au delà du *Chen-kouo-juen*. Arrivés à ce point, les travaux furent soudain suspendus : l'argent ne suffisait plus pour pousser l'exécution du projet jusqu'au terme ! Les entrepreneurs furent fort embarrassés. Que faire ? Raccorder par le plus court chemin la nouvelle digue à l'ancienne. Mais ce raccord n'est autre chose qu'un barrage à élever sur le terrain même où l'on s'est battu il y a 4 ans pour empêcher pareil ouvrage. La rixe a coûté la vie à quatre hommes, et par suite du procès intenté par devant le vice-roi, une pierre monumentale fut élevée à l'endroit même, avec inscription prohibant semblable entreprise. C'était donc difficile de trouver un expédient plus maladroit et plus capable d'indisposer le peuple que celui-là. Cette fois les mandarins avaient trop compté sur la servilité du peuple. Quarante villages

se levèrent pour s'opposer aux susdits travaux et envoyèrent une foule nombreuse en occuper l'emplacement. Dans cette foule se trouvaient bon nombre de vieux et surtout de vieilles, à qui l'on ne touche jamais impunément. A *Leo-kou-tchoang-k'iao* se tenaient le sous-préfet de *Ho-kien*, un *Tao-t'ai* venu spécialement pour diriger les affaires, un *heou-pou-tao-t'ai*, aide et suivant du précédent, sans parler de quelques *seu-ia ho-ting* et *wei-iuen* sans importance. Les mandarins croyaient qu'ils viendraient facilement à bout de l'opposition. Car dans leur entreprise une bonne part était laissée à leur arbitrage, et c'est sur cette part qu'ils pensaient faire des profits, si le puissant *Tien-tchou-t'ang*, propriétaire du *Kato*, restait indifférent et sans la moindre idée de révéler à *T'ien-tsin* les faits et gestes de ces messieurs. Il fallait s'en assurer. Donc un beau jour le *Heou-peou-tao-t'ai* et le sous-préfet, escortés de trois autres petits mandarins, viennent nous demander un local pour prendre leur dîner. En jasant, on interroge et l'on obtient les renseignements les plus rassurants sur les intentions pacifiques et inoffensives du *Tien-tchou-t'ang*. C'était vérité. Aussi après le dîner, pendant que les 3 petits mandarins prennent le thé et fraternisent avec nos catéchistes, les deux gros bonnets passent à mon *K'o-t'ing* pour me remercier et me demander en quoi ils pourraient m'être agréables. Je leur répondis que personnellement j'étais complètement désintéressé dans l'affaire, seulement je les priais d'aimer le peuple comme leurs enfants (texte de leurs livres) et de le protéger le plus possible en poussant la digue le plus haut qu'ils pourraient. Ils promirent tout, mais autant que cela dépendrait d'eux. Le P. Siao m'aidait.

Maintenant voyons-les à l'œuvre devant le peuple mutiné. Les hommes d'affaires vinrent au nom des paysans demander un accommodement. Comme réponse les mandarins firent garrotter les huit plus influents : quatre furent expédiés à *T'ien-tsin* et quatre à *Ho-kien-fou* avec un dossier de rébellion en règle. Le peuple, vexé, mais non pas effrayé, continua son opposition et n'envoya plus de parlementaires. Les mandarins, par la visite qu'ils nous avaient faite, avaient attiré l'attention sur nous. Les villages nous envoyèrent trois députations pour nous demander d'intercéder en leur faveur auprès des mandarins et de proposer la continuation de la digue jusqu'à *Cho-ho'kiao*. Je refusai, comme de juste, de prendre part à ce mouvement et ne promis que quelques bonnes paroles en faveur du peuple, si l'occasion se présentait. Mais, d'un autre côté, j'attirai leur attention sur les châtiments auxquels ils s'exposaient par leur opiniâtreté et leurs exigences excessives. Ils feraient mieux d'en rabattre la moitié, de se contenter de 20 *li* de digue au lieu de 40 et de s'entendre avec l'autorité. C'était déjà bien tard. Le *Tao-t'ai* avait envoyé un rapport au vice-roi pour exposer la situation et demander un envoi de troupes.

Sur ces entrefaites un chrétien du *Kato*, *Kao-ti-kia*, homme versé dans les affaires et beau parleur, était allé à *Leou-koa-tchoang*. Dans la

rue il rencontre le petit mandarin *Leou-penn-ts'ing* avec qui nous sommes en bons termes. « Eh bien, dit maître *Kao*, où en sont les affaires? — Ça va mal, répond l'autre, on ne trouve plus de médiateur pour arranger l'affaire, sauver notre honneur et calmer le peuple. — Où allons-nous aboutir? dit *Kao;* le Père de son côté est aussi fort affligé des difficultés qu'on vous suscite et il dit, quand l'occasion s'en présente, que le peuple ferait mieux d'obéir. — Oh ! dit *Leou*, le Père est bon, si nous lui proposions de nous servir de médiateur? » *Kao*, qui n'avait reçu de moi ni ordre ni direction, eut le bon sens de me dégager de cette affaire. « Le Père, dit-il, ne se mêle pas d'affaires civiles, tout au plus permettra-t-il que je me mette à votre disposition. — C'est bien, dit le mandarin *Leou*, mais avant de passer outre, je vais informer mes supérieurs, attends ma réponse. » Pour moi, j'étais loin de me douter de ce que l'on délibérait à mon sujet : quand le soir, à sept heures ½, au milieu de notre souper, je vois arriver *Kao-ti-kia* avec un air de triomphe. « Père, dit-il, le *Tao-t'ai* veut soumettre le différend à votre arbitrage, venir ici et examiner avec vous jusqu'à quel point on peut donner satisfaction au peuple. Il s'en remet à vous et attend votre réponse pour demain à midi au plus tard.

— Tu viendras à 9 h. prendre ma réponse. En attendant fais avertir les chefs de villages dont tu ne connais pas encore le sentiment, engage-les à être moins exigeants, dis-leur ce que nous croyons raisonnable. »

A part moi je me dis : que faire? accepter la proposition du *Tao-t'ai*, ce n'est pas conforme à mon état de missionnaire et de religieux, c'est m'exposer à porter ombrage aux mandarins en leur faisant croire qu'un étranger a plus d'autorité qu'eux sur leur peuple, et que celui qui tient la paix entre ses mains pourrait bien être celui qui encourage l'opposition.

Et puis, suis-je sûr de satisfaire les paysans à qui je demande de rabattre la moitié de leurs exigences? Bien qu'ils aient promis d'obéir, de s'en rapporter à nous et même de se faire chrétiens en masse... etc. D'autre part, si je refuse tout service au *Tao-t'ai*, ne sera-ce pas l'occasion pour lui de se plaindre de nous et de dire que nous sommes favorables à la sédition? Quand *Kao-ti-kia* revint, je lui communiquai ces réflexions et j'ajoutai : « Demain, quand tu seras sûr de l'unanimité des villages par toi-même ou par des gens bien renseignés, tu iras voir *Wang-tao-t'ai*, tu dégageras ma responsabilité en faisant bien ressortir les motifs de ma réserve, puis tu te mettras à sa disposition, te portant garant des sentiments pacifiques des 40 villages susdits, si on leur accorde encore 20 *li* de digue. »

Le lendemain notre chrétien vit les mandarins; on lui fit, en notre considération, le plus honorable accueil, et ses propositions furent acceptées en principe. Mais comment en venir à l'exécution? l'argent ne suffit plus ! On délibère une journée sans résultat; notre médiateur prend congé des mandarins en attendant un avis ultérieur. Il laissait auprès du *Tao-t'ai* deux

autres notables qui avaient été appelés sur son désir et qui soutenaient le même plan que lui.

Nous ne restâmes pas longtemps dans l'expectative. Deux jours après, vers 8 h. du matin, un détachement de cavalerie, commandé par le lieutenant *Meou*, se présentait à notre porte, demandant à voir maître *Kao-ti-kia*, pendant que son ordonnance nous transmettait deux cartes au nom de *Mei-toung I.* Ce personnage est un général de division que le vice-roi envoyait au secours du *Tao-t'ai.* A *T'ien-tsin* on lui avait proposé de prendre un ou deux mille hommes avec lui, pour écraser les mutins. « Pas besoin, dit-il, je connais le pays, j'y vais en ami. Si les affaires ne s'arrangent pas, nous aviserons. » Il était arrivé en barque avec une escorte de 100 fantassins. C'est lui qui appelait *Kao-ti-kia.* Celui-ci proposa de nouveau son plan et ses renseignements. Le général, qui ne faisait guère attention qu'à notre chrétien, approuva le tout. « Quant à l'argent, dit-il, si le vice-roi ne le donne pas, je l'avance de ma propre bourse. » Les autres ne purent rester en arrière. Le vice-roi aida. Par restitutions ou largesses on ramassa une somme suffisante pour faire une bonne digue provisoire, que l'on fortifierait ensuite. Le général *Mei* prenait dès lors la direction de l'entreprise. Pendant la nuit, avant que l'on eût eu le temps de savoir ce qui s'était passé à *Leou-kou-tchoang-k'iao* des petits mandarins jalonnaient le terrain pour marquer l'emplacement de la digue, depuis *Chenn-kia-fangtze* à 10 *li* n.-e. du *Kato*, jusqu'à *Liou-kiao* à 10 *li* s.-o. En somme notre petite colonie chrétienne de *Fan-kia-kato* ne pouvait être plus heureusement protégée. En un jour ou deux les terrassiers se rassemblèrent et s'apprêtaient au travail, quand le village de *Liou-kiao*, point de raccord des deux digues, envoya quelques opposants faire des bravades. *Mei-toung I*, qui s'était transporté à *Mien-tsou kiao*, pour être plus près des travaux, apprit vite ce qui se passait, appela *Kao-ti-kia* pour avoir des renseignements, et quand il sut que tout le pays était tranquille, que c'était seulement le fait isolé de quelques mauvais sujets, il fit cerner le village par sa troupe. Les satellites du sous-préfet arrivèrent en même temps, saisirent et garrottèrent une douzaine d'individus qui furent expédiés sur *Ho-kien-fou.* La paix fut complète; un cordon de cavaliers circulant sur l'ancienne digue empêchait tout étranger d'approcher. Il n'y avait d'exception, que pour les catéchistes du *Kato.*

Les travaux furent menés bon train, et le général put jouir de son triomphe pacifique. Ayant alors quelques loisirs, il dit à notre chrétien *Kao* qu'il viendrait me rendre visite, à l'improviste, et que je ne devais rien préparer en fait de dîner pour le recevoir : C'était un simple bonjour d'ami qu'il me donnerait en passant pour faire ma connaissance.

Deux jours après, on vit en effet déboucher au passage de la digue le détachement de cavaliers qui escortaient *Mei-toung I.* Un cavalier envoyé en estafette avait prévenu et déposé la carte du général. Un quart d'heure

après, je recevais le grand homme. Il a 57 ans : la simplicité jointe à une fine bonhomie fait le caractère distinctif de son extérieur. Sa conversation indique beaucoup d'expérience et de résolution. Il est d'ailleurs bon pour le soldat et paie facilement de sa personne. L'entretien dura $^3/_4$ d'heure, puis il prit congé, comme un vieil ami qui se sent apprécié de son hôte. Je le reconduisis jusqu'à la porte extérieure, où son cheval et son escorte l'attendaient. Avant de monter à cheval, il me dit par devant le peuple assemblé : « Il faut avouer, Monsieur *Pa* (nom chinois du P. Bataille), que ces braves gens vous doivent bien de l'obligation ! — Non pas, général ; ce bienfait, ils le doivent à votre habileté et à l'intérêt que votre bon cœur porte à ces pays désolés. » Le brave *Mei-toung I* sourit, satisfait d'avoir obtenu la réplique élogieuse qu'il avait provoquée. Nous échangeâmes un dernier salut, et l'on se quitta.

La visite de ce général *Mei* nous posa aux yeux de tout le pays. Les paysans qui avaient des intérêts compromis dans l'affaire de la digue, venaient réclamer notre protectorat. Pour m'en débarrasser, je les renvoyais à l'omnipotence éphémère de *Kao-ti-kia*, qui de fait arrangea plusieurs affaires à la satisfaction de tous. Quant aux petits mandarins, ils ne nous marchandaient ni leurs cartes de visites ni leurs obséquiosités. *Mei-toung I*, qui a constaté que nous étions de bonne composition, nous a fait demander l'hospitalité pour deux *Wei-iuen*, chargés de surveiller les travaux entre le pont de *Tchang-ko* et le village de *Toung-kia-fangtze*. J'ai accepté, et nous les avons installés dans l'ancien presbytère du P. Hoeffel. Là ils ne sont ni gênants ni gênés.

Comme tout était pour le mieux et que nous touchions à la fin de juin, je partis pour la résidence pour y passer une quinzaine de vacances.

A mon retour, vers le 17 juillet 1896, je pus considérer avec une certaine satisfaction la digue que nous n'osions espérer et qui était un gage de la protection divine pour l'avenir de notre chrétienté. Comme travail, toutefois, c'était moins solide que ce qui avait été exécuté en aval de *Chenn-kia-fangtze*. Aussi *Mei-toung I* et le *Tao-t'ai Wang* avaient fait dans ce sens leur rapport au vice-roi.

La réponse du grand homme ne se fit pas attendre longtemps. En effet quelques jours après, un exprès m'apportait trois cartes : l'une de *Wang-toe-cheng*, qui commande à titre de *T'oung-ling* l'artillerie du vice-roi, l'autre de *Chan-ing*, commandant d'artillerie, envoyé par *Wang-toe-cheng ;* la troisième était du sous-préfet, nous demandant un pied à terre pour *Chan-ing*, qui, informé par *Mei-toung I*, comptait sur notre amitié et notre hospitalité. Je ne pouvais refuser.

Cinq ou six jours après arrivèrent six cents hommes de la garde du vice-roi. Leur commandant, heureux de trouver chez nous l'hospitalité simple et cordiale que le général *Mei* lui avait fait espérer, s'établit dans le bâti-

ment laissé libre par le départ des deux *Wei-iuen*, y déposa sa caisse et y fixa son quartier général. Deux immenses drapeaux de soie rouge étaient, avec ma permission demandée et obtenue, plantés à notre porte, et de plus, une longue pancarte rouge avec de belles lettres noires disait à tout passant que le grand ministre préposé aux armées du nord avait envoyé *Chan-ing*, dont les sympathies nous valaient si bonne et si nombreuse compagnie. Quand tout fut installé et les campements établis, M. *Chan-ing* en beau costume et ses ordonnances avec les globules de leur rang vinrent saluer le Père missionnaire qui les hébergeait. Le commandant est un homme magnifique de taille, fort poli de manières et très aimable en conversation. Il a 54 ans, de santé vigoureuse, affligé seulement de quelques rhumatismes qui lui vaudront la faveur de goûter aux remèdes de notre pharmacie.

Quelle que soit la licence ordinaire des troupes quand elles peuvent échapper à la surveillance des chefs, je dois dire qu'ici elles ne se permirent rien de contraire aux convenances et à la politesse. D'ailleurs il n'y avait chez nous que les ordonnances et domestiques attachés au service du commandant ; encore leur défendit-on toute promenade au quartier des chrétiens, et cette défense fut exactement observée.

On leur interdit même les paroles ordurières dans notre cour, et ces pauvres païens, à qui ces ordures viennent à la bouche aussi facilement que la salive, trouvèrent la consigne un peu dure, avouèrent que nous avions raison et s'imposèrent cette retenue pour plaire à leurs amis les chrétiens. Jusqu'à la fin il ne se passa rien qui pût me faire regretter mon hospitalité.

Cependant le général *Mei*, ayant terminé ses affaires à *T'ien-tsin*, avait fait annoncer son retour. Quand on eut nouvelle de son approche, *Chan-ing*, pour lui faire honneur, ordonna de dresser une belle tente avec des nattes et des tentures et appela ses hommes sous les armes. Quand *Mei-toung-I* fut en présence, il se fit excuser et les pria d'attendre. « Car, dit-il, je dois auparavant présenter mon respect à M. *Pa*. » Il vint en effet et s'attarda encore une bonne demi-heure auprès de nous et puis retourna au camp de *Chan-ing*, où il reçut les honneurs militaires qu'on rend d'ordinaire en Europe à un dignitaire de son grade. Quant à *Chan-ing*, pour le dire en passant, sans manquer les occasions de lui témoigner quelques délicates attentions, je le tins à une certaine distance de ma personne, pour que la familiarité ne décrochât pas de mon front cette auréole de dignité inconnue et de pouvoir spirituel qui me faisait si bien respecter de ces profanes.

Pendant le reste du temps il ne se passa que deux faits dignes de remarque : la visite d'adieu de *Mei-Toung-I* et le départ des soldats. Pour cette visite, le général s'était fait accompagner de son ami *Chan-ing*. Je leur offris un goûter bien modeste, quelques liqueurs de notre fabrication ou

achetées à *T'ien-tsin*, puis les langues se délièrent pour lutter de courtoisie et d'amabilité. *Mei-Toung-I*, qui est boudhiste, demande en présence de son ami, qui est Mahométan, un exposé de notre religion. Le P. Siao qui m'accompagnait, leur fit avec conviction et éloquence un résumé de nos dogmes chrétiens sur Dieu un, tout-puissant et incarné, qui punit le mal et récompense le bien. Il avait presque fini de parler quand le général s'adressant au commandant : « Dis donc, cette doctrine est autrement belle que la tienne, tout y est fondé en raison. » Ma qualité d'hôte me faisait un devoir d'amortir le coup sans embrasser le Mahométisme. « Allons, général, votre réflexion est juste, mais ne le lui dites pas en face. — Il n'y a pas de danger, répliqua *Mei-Toung I*, nous sommes de vieux amis, je puis lui parler franchement. » Cette visite dura une heure ¼. A son arrivée, il avait arrêté mon salut Chinois. « Non plus comme ça, dit-il, nos relations nous ayant fait bons amis, je veux vous saluer à l'européenne, » et il me donna une respectueuse et cordiale poignée de main. Et ce fut encore ainsi que se fit le salut d'adieu au moment de le reconduire à la porte d'honneur.

Avant de nous quitter, il me demanda la carte du P. Siao et la mienne pour les présenter au vice-roi.

Ceci se passait à la fin d'août 1896, une douzaine de jours plus tard, *Chan-ing*, après nous avoir fait les politesses d'usage, s'embarquait à son tour avec ses 600 hommes pour aller passer l'hiver à *T'ien-tsin*. L'incident remarquable des adieux fut l'aubade finale que nous fit donner le commandant. Les clairons accompagnés des tambours nous jouèrent tout ce qu'ils savaient en fait de sonneries françaises : *La casquette du Père Bugeaud* fréquemment entremêlée en guise de refrain. Je leur donnai un bon pourboire pour cette gracieuseté, ce qui leur permit d'emporter dans leurs estomacs un bon souvenir du vieux monsieur d'Europe.

Ils doivent revenir au printemps. S'il se passe encore quelque chose d'intéressant, je vous le ferai savoir. — Ces faits sont connus de toute la contrée, et donnent à la religion un prestige qui nous fera respecter et facilitera la conversion des païens. C'est là surtout ce qui nous fait remercier Dieu de la protection insigne qu'Il nous accorde et ce pourquoi mes chrétiens de *Fan-kia-tchoang* ont fait une neuvaine d'actions de grâces préparatoire à la fête de saint Ignace.

J. Bataille, S.J.

Un Procès chinois.

Lettre du P. Mangin.

Février 1897.

Mon Révérend Père.

AU nord-ouest de la ville de *Kou-tch'ing* se trouve un village appelé *Tch'ai-tchoang*. Il y a deux ans la famille *Wang* fit, de sa propre autorité, une digue transversale pour empêcher les eaux de pluies d'inonder ses terres ; c'était au préjudice de la famille *Tch'ai*, qui s'y opposa : une bataille eut lieu, acharnée, sanglante : trois *Wang* restèrent sur le terrain ; les assassins et leurs plus proches parents s'enfuirent. Plainte fut aussitôt portée au tribunal du sous-préfet, qui vint sur le lieu du combat, inspecta les cadavres et fit son rapport. Les *Wang* s'emparèrent alors de trois cercueils tenus en réserve, suivant la coutume chinoise, pour les vieillards de la famille *Tch'ai ;* ils y déposèrent les victimes et les portèrent sur une aire appartenant à la partie adverse. De la sous-préfecture, le procès monta à la préfecture de *Ho-kien*, puis à *T'ien-tsin*, puis à *Pao-ting-fou*, capitale de la province ; le procès dura plus d'un an ; quelques membres de la famille *Tch'ai*, coupables tout au plus d'appartenir à la souche commune, furent saisis : l'un mourut en prison à la suite des tortures qu'on lui fit subir, un autre devint fou et mourut, un troisième, dont on n'a plus de nouvelle, fut, croit-on, exécuté à *Pao-ting-fou ;* plusieurs autres sont encore en prison soit à *Kou-tch'ing*, soit à *Pao-ting-fou.* Une première soumission avait été signée à la préfecture ; les *Wang* ayant réclamé, portèrent leur cause à *Pao-ting-fou*, où ils signèrent une nouvelle soumission qui parut mettre fin au procès. Le sous-préfet de *Kou-tch'ing*, voyant les esprits encore fort surexcités, envoya un chef de satellites avec cinq hommes pour maintenir la paix. *Wang-ta-k'oei*, l'un des chefs de la famille, s'aboucha de suite avec les satellites et il fut décidé qu'on prélèverait une somme mensuelle de 45 ligatures (environ 90 fr.) sur les familles *Tch'ai ;* de plus lui et ses protecteurs allaient librement chez les *Tch'ai*, demandant et enlevant de force tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance : cela dura jusqu'au printemps 1896.

Dans ce même village il y a plusieurs familles du nom de *Yu* restées étrangères à la lutte et aux procès ; mais comme l'un ou l'autre avaient servi de courriers aux *Tch'ai*, ils étaient mal vus des *Wang*, et à l'occasion ils avaient à subir aussi quelques vexations. Dans les environs de *Tch'ai-tchoang* plusieurs familles se déclarèrent catéchumènes vers la même époque ; les *Yu* entendirent alors pour la première fois parler de la religion chrétienne ; ils allèrent trouver un catéchiste qui enseignait non loin de là, et sans parler de ce qui s'était passé naguère dans leur village, ils lui demandèrent s'il leur était possible de se faire chrétiens. La proposition fut transmise au missionnaire local, qui prit des informations ; il sut qu'un

gros procès avait surgi entre les *Wang* et les *Tch'ai*, et que depuis ce temps le sous-préfet y entretenait garnison. Dans ces conditions on crut plus prudent de surseoir jusqu'à plus amples renseignements ; on s'assura qu'aucun des meurtriers ou de leurs complices n'avait donné son nom ; on fit savoir aux autres, par l'intermédiaire des *Yu*, que la mission ne s'occuperait aucunement de leur procès, et enfin après plusieurs mois d'attente, le catéchiste *Hia-wei-yn* fut envoyé à *Tch'ai-tchoang*. C'était dans les premiers jours d'avril 1896 ; dès le lendemain *Wang-ta-k'oei* passa devant l'école avec une bande d'hommes et de femmes, et tous ensemble commencèrent à maudire les *Tch'ai*, le catéchiste et la religion ; ils pénétrèrent même dans l'école, y redoublèrent les cris et le tumulte. *Hia-wei-yn* se rendit en ville, déposa une accusation contre *Wang-ta-k'oei*, deux de ses frères et un cousin ; *Wang-ta-k'oei*, de son côté, déposa une contre-accusation. A l'audience le sous-préfet écouta les deux parties, mais ne rendit aucun jugement ; le lendemain nouvelle accusation de *Wang-ta-k'oei :* tandis que sa famille se rendait auprès des cercueils pour pleurer et faire les oblations à l'occasion du *Ts'ing-ming* (jour où les païens se rendent dans les cimetières pour honorer les mânes des ancêtres), la famille *Yu* est venue s'y opposer, une bataille s'en est suivie, il y a plusieurs blessures graves ; vite le sous-préfet envoie le médecin légal examiner les blessures ; elles sont reconnues plus ou moins graves, selon que les intéressés versent plus ou moins d'argent entre les mains du complaisant médecin. Le mandarin sort un mandat d'arrêt : trois hommes de la famille *Yu* sont saisis, battus et mis aux fers.

Le catéchiste resté à *Kou-tch'ing*, apprenant cette complication, dépose une nouvelle plainte. Au tribunal il eut une altercation assez vive avec le mandarin, dont les audiences ressemblent généralement à une classe tenue par un professeur trop débonnaire ; vivement pressé par le catéchiste, qui proteste de l'innocence de ses élèves et demande justice contre les perturbateurs de son école, le pauvre sous-préfet, tout ahuri, finit par déclarer que l'affaire d'école n'a aucune relation avec le procès des *Wang* et des *Yu ;* que du reste ceux-ci ont été châtiés non pour cause de rixe, mais pour avoir manqué aux règles du tribunal. « S'ils vous ont manqué, reprend le catéchiste, c'est moi qu'il faut punir, puisque je suis leur maître ! » De son côté *Wang-ta-k'oei* s'écrie : « Si le grand homme ne me rend pas justice, j'irai à la préfecture. » — Si le nommé *Wang* va à *Ho-kien*, repart le catéchiste, le nommé *Hia* n'en sera pas distancé de plus d'un pas ! » Et sur ce le mandarin termine l'audience. *Hia-wei-yn*, se voyant dans l'impossibilité d'obtenir des réparations à *Kou-tching*, crut devoir s'adresser à *Ho-kien.*

Il vint me trouver, m'exposa les faits, et en même temps qu'il déposait une accusation à la préfecture, de mon côté je faisais parvenir une

lettre au préfet. Le préfet répondit : 1° la cause du trouble mis à l'école n'est pas clairement établie ; 2° Je me ferai communiquer et examinerai les pièces du dossier ; 3° Je ferai rechercher s'il conste des vexations dont les satellites sont accusés. A la suite de cette appréciation, le sous-préfet fit mander le chef des satellites et ses compagnons, les fit battre et incarcérer pendant quelques jours, et ce fut tout.

Les choses en étaient là lorsqu'un beau jour, Monsieur *Hou*, sous-préfet de *Hien-hien*, revenant de *Ha-kien*, fit demander si j'étais à la Résidence : il avait des choses graves à me communiquer ! En mon absence, il fut reçu par le R. P. Vice-Supérieur à qui il dit que se trouvant à la préfecture en même temps que Monsieur *Chenn*, il l'entendit se plaindre au préfet de ce que la Mission catholique soutenait des affaires peu honorables, de ce que *Hia-weign* aidait dans leurs procès des gens perdus de réputation, etc., etc. Pour lui qui nous connaît de longue date, il sait à quoi s'en tenir sur ces propos, mais comme ils peuvent avoir de graves conséquences, il s'offre à nous servir de médiateur ; les conditions proposées par lui étaient : 1° Élargissement des 3 *Yu* toujours en prison ; 2° rétablissement de *Hai-wei-yn* dans son école par le Sous-Préfet *Chenn ;* 3° réparations à faire au Catéchiste par *Wang-ta-K'oei.* Ces propositions nous étaient trop avantageuses pour n'être pas tout de suite acceptées. Le R. P. Vice-Supérieur remercia et s'en remit à la médiation du sous-préfet. A mon retour M. *Hou* me dit que déjà il en avait écrit au préfet et à son collègue de *Kou-tch'ing ;* dès qu'il aurait leurs réponses, il nous ferait prévenir.

Le 29 mai, le sous-préfet nous fit parvenir la lettre qu'il venait de recevoir de *Kou-tch'ing.* En voici la substance : il n'y a aucune relation entre le procès des *Yu* et des *Wang* et les troubles survenus à l'école de *Hai-wei-yn ;* en conséquence ni le catéchiste *Hia* ni le missionnaire *Jenn*, n'ont à s'en occuper ; il a entendu dire que non loin de *Tch'ai-tchoang* il y a des familles chrétiennes depuis 20 ans, que *Hia-wei-yn* y transporte son école ; il prie finalement son collègue d'insister auprès de nous pour que nous ne nous occupions pas du procès pendant entre les *Tch'ai* et les *Wang.* En un mot M. *Chenn* n'accepte aucune des offres faites par son collègue.

En remerciant M. *Hou* de son intervention, je déclarai maintenir mes précédentes conditions. Les propositions de M. *Chenn* au sujet du transfert de l'école, tendent, contrairement aux traités et aux édits impériaux, à nous empêcher de prêcher et d'établir la religion là où nous trouvons des adeptes, ce qui est intolérable. Pourquoi M. *Chenn* veut-il nous interdire *Tch'ai-tchoang ?* C'est afin que *Wang-ta-K'oei* et ses amis les satellites puissent continuer impunément leurs vols et brigandages de toutes sortes qu'il ne saurait ignorer et qu'il paraît bien plutôt approuver et encourager.

Quelques jours après, on m'avertissait que le sous-préfet de *Kou-tching* était parti pour *T'ien-tsin ;* ma décision fut vite prise. J'écrivis de nouveau à

M. *Hou* et pour le remercier de ses bons offices et pour lui annoncer mon départ pour *T'ien-tsin*. Il me fit répondre qu'il désirait me voir avant le départ et de fait, peu d'instants après, il arrivait à la Résidence. « Le sous-préfet *Chenn*, me dit-il, ne va pas à *T'ien-tsin* pour votre seule affaire, il en a encore d'autres qui l'obligent à ce voyage ; il ajouta que j'avais raison de porter cette cause à notre consul, et me quitta en faisant des vœux pour le prompt et complet succès de mes démarches.

Arrivé à *T'ien-tsin*, je vis Monsieur du Chaylard, consul général de France, et lui exposai de vive voix les affaires qui m'amenaient chez lui ; puis je lui en adressai une relation en français et en chinois. Le consul fit parvenir ma requête chinoise à l'Intendant des douanes, délégué ordinaire du vice-roi pour les affaires mixtes ; lui-même y ajouta une lettre en chinois où il demandait pour l'affaire de *Tch'ai-tchoang* le maintien de l'exécution intégrale des conditions proposées par le sous-préfet de *Hien-hien*.

Quelques jours après l'intendant des douanes répondit au consul qu'il allait faire droit à sa requête et pousser l'affaire dans le sens proposé. Ayant reçu cette assurance, je repartis pour *Hien-hien :* une lettre de *Chenn-tcheou* m'y attendait ; là aussi de graves événements venaient de se passer, réclamant mon intervention immédiate. C'est là que je reçus du sous-préfet de *Hien-hien* la lettre suivante : J'ai l'honneur de vous informer qu'au sujet du procès de *Kou-tch'ing*, mon humble tribunal vient de recevoir hier des lettres du *Tao-t'ai* (intendant) qui me disent d'aller à *Kou-tch'ing* m'y entendre avec le sous-préfet pour terminer ces causes. Les travaux de réparations des digues du fleuve ne sont pas terminés, 48 villages sont menacés d'inondation ; en outre plusieurs affaires graves encore pendantes à mon tribunal exigent une prompte solution ; il m'est donc tout à fait difficile de m'absenter ; j'en ai déjà prévenu le *Tao-t'ai*, le priant de désigner un autre délégué qui puisse promptement terminer les affaires ; j'espère que le *Tao-t'ai* pourra aviser à vous donner satisfaction. 14 de la 5e lune. (24 juin). — Quelques jours après, M. *Hou* m'envoyait à *Hien-hien* la copie de la lettre qu'il avait adressée au *Tao-t'ai* pour se faire décharger de cette corvée.

Les raisons mises en avant par M. *Hou* avaient certainement de la valeur ; mais on peut croire aussi qu'il eut quelque regret de s'être engagé dans une affaire qui le mettait en délicatesse avec son peu intelligent collègue. Sa requête fut en partie rejetée et en partie admise. Le 3 de la 6e lune (13 juillet), arrivait au *Ya-menn* de *Hien-hien* un décret vice-royal libellé le 28 de la 5e lune (8 juillet), dont voici la traduction résumée : « Le grand dignitaire, sur-intendant des Ports du Nord, chargé des relations commerciales internationales, vice-roi du *Tcheu-ly*, *Wang*, à effet de presser l'exécution des affaires du *Kou-tch'eng*. *Chenn*, sous-préfet de *Kou-tch'eng*, m'a fait savoir que le 15 de la 5e lune de la 22e année de *Koang-Siu*, il a reçu de l'intendant des douanes, sur la demande du consul général de France, *Tou*,

l'ordre de terminer d'accord avec le sous-préfet M. *Hou* de *Hien-hien*, le différend survenu entre *Wang-ta-K'oei* et le chrétien *Hia-wei-yn*. Le sous-préfet de *Hien hien* ne pouvant se rendre à *Kou-tch'eng*, a demandé qu'un autre fût délégué pour l'examen et la conclusion de ces affaires. Le dit sous-préfet m'informe que la cause de *Hia-wei-yn* et de *Wang-ta-K'oei* a déjà été examinée par lui, mais que le chrétien *Hia*, sans attendre la solution, est allé porter sa cause à la préfecture, de sorte que le sous-préfet s'est trouvé dans l'impossibilité de la terminer ; actuellement M. *Hou* ne peut quitter *Hien-hien ;* d'autre part le missionnaire français *Jenn* réside auprès de *Hien-hien ;* le sous-préfet pense que M. *Hou* étant habitué à traiter les affaires des Européens, on pourrait lui envoyer toutes les pièces concernant ces procès. »

Le sous-préfet se mit aussitôt à l'œuvre : il envoya à *Kou-tching* des mandats d'amener contre tous ceux que nous avions désignés dans nos diverses accusations et dont la liste lui était revenue de *T'ien-tsin ;* puis il me fit dire de terminer si possible par arbitrage, ce qui était de sa part une habileté vis-à-vis de son collègue, les conditions finales étant proposées non par lui mais par les entremetteurs ; ainsi fut fait : des réparations suffisantes nous furent faites par les divers accusés : prostration, demandes de pardon, repas offerts à la partie lésée, après quoi les arbitres présentèrent au tribunal un écrit dans lequel ils disaient que les coupables reconnaissant leurs torts et acceptant de faire les réparations exigées, le missionnaire *Jenn* poussait l'indulgence jusqu'à pardonner ; en conséquence ils suppliaient le grand homme, dont la clémence est élevée comme le Ciel, de ne pas poursuivre davantage. Tout fut ainsi terminé,... excepté l'affaire principale ! *Wang-ta-K'oei* et trois de ses 10 accusés, appelés à plusieurs reprises, furent toujours introuvables, un seul se présenta et en fut quitte pour quelques réparations ; après 2 mois d'inutile attente, le sous-préfet se décida à faire son rapport au *Tao-t'ai ;* celui-ci ayant reçu ces pièces, en donna communication au consul. De son côté, le vice-roi fit savoir au sous-préfet de *Hien-hien* qu'il avait appris la conclusion des affaires de *Kou-tch'eng ;* il l'informait que le *Tao-t'ai* avait reçu commission d'ordonner au sous-préfet de *Kou-tch'eng* de citer *Wang-ta-K'oei* à comparaître le plus tôt possible à son tribunal et de le juger sévèrement ; que de plus le sous-préfet avait à veiller à ce que la paix règne chez lui. La mission de M. *Hou* éait donc terminée.

Mais que devenait l'introuvable *Wang-ta-K'oei ?* Où était-il ? Comment allions-nous faire pour le poursuivre devant son propre sous-préfet à qui le vice-roi nous renvoyait ? Nous ne tardâmes pas à avoir des nouvelles du fugitif, et lui-même nous fournit le moyen de l'amener à ce tribunal de *Hien-hien* où il désirait si peu comparaître.

C'est le second acte de ce long drame.

Dans les premiers jours d'octobre, la *Gazette de Pékin* publiait une

supplique émanée du Tribunal des Censeurs de l'Empire, dans laquelle ils demandaient au nom de *Wang Kinn-hien*, bachelier, originaire de la sous-préfecture de *Kou-tch'eng*, la révision d'un procès de meurtre ; ce n'était autre que l'affaire de *Tch'ai tchoang*, portée successivement de tribunal en tribunal, et déposée en dernier ressort sur les marches mêmes du trône impérial ! Le tribunal des Censeurs *(tou-tch'a-iuen :* « universalis inquisitionis aula » *)* est une institution très particulière à la Chine, mais aussi très redoutée, car les Censeurs connaissent de toutes les affaires importantes, ils critiquent de par leur office et l'administration des gouverneurs ou vice-rois des provinces et même les actes impériaux ; ils sont parfois sous ce rapport d'une audace qui leur coûte la vie.

Lorsqu'un particulier veut faire parvenir ses doléances au trône par l'intermédiaire des Censeurs, il commence par s'aboucher avec les gens de l'escorte et les paie bien ; puis, son placet en mains, il attend à genoux le moment où le censeur se rend en chaise au tribunal ; le censeur reçoit la supplique et fait garder à vue le plaignant ; peu après il est introduit dans la salle où siègent plusieurs censeurs qui l'interrogent et vérifient l'accord de la supplique avec les explications orales ; si tout leur paraît véridique, si surtout le censeur a été grassement payé, on rédige un placet à l'Empereur qui, au pinceau vermillon, marque son appréciation et renvoie la cause au ministère compétent.

Wang-ta-K'oei, au lieu de se présenter à *Hien-hien*, était donc allé à *Pékin*. Comme il est l'âme de toute l'affaire, il importait qu'il ne fût pas privé de sa liberté, aussi chargea-t-il un de ses cousins *Wang-t'inn-hien*, dont le père avait été tué par *Tch'ai*, de présenter une requête au tribunal des Censeurs et par lui à l'Empereur.

« Cette cause doit être renvoyée au vice-roi *Wang wenn-cheo an Gnie t'ai :* qu'ils citent les accusés et se fassent communiquer les pièces, les examinent attentivement et jugent d'après les lois. L'accusateur *Wang-tsinn-hien* doit être gardé à vue et tenu à la disposition des juges. Respect à cet ordre ! »

L'accusation était habile ; notre catéchiste *Hia-wei-yn* et 2 *Yu* étaient sérieusement impliqués dans l'affaire à titre de perturbateurs de la paix publique et de recéleurs des meurtriers. Nous n'étions pas nommés, mais évidemment une pareille accusation portée contre un catéchiste envoyé par nous à *Tch'ai-tchoang* retombait sur nous : nous ne pouvions donc nous désister dans ce nouveau procès engagé de si haut.

Les choses ne vont pas vite en Chine, ce n'est que dans les derniers jours de novembre qu'arriva du tribunal vice-royal l'ordre de conduire au grand-juge de *Pao-ting-fou* une trentaine de personnes inculpées à titres divers, entre autres *Pao-wei-yn* et 2 *Yu* ; nos 3 hommes furent assez heureux pour trouver un répondant, aussi purent-ils se rendre librement à la capitale

tandis que les autres y allaient escortés par les satellites qu'ils devaient largement défrayer tout le long du chemin.

M'étant jusqu'alors adressé au consul, il me parut utile de passer encore par son intermédiaire ; un rapport fut rédigé en chinois et accompagné d'une lettre française. Ma requête *(pin-t'ié)* fut immédiatement transmise par M. du Chaylard à l'intendant des douanes qui répondit ignorer la nouvelle accusation dont il était question, mais promit de faire passer sans retard au vice-roi les pièces envoyées par le consul.

Pour assuser le succès de l'affaire, il me parut nécessaire d'aller moi-même à *Pao-ting-fou*, capitale de la province du *Tcheu-ly*, résidence officielle du vice-roi, *Tchen-t'ai*, vulgo *Tsong-tou*, du *Fan-t'ai*, trésorier général, et du *Gnié-t'ai*, grand juge ; toutefois, à la suite des massacres qui ensanglantèrent la ville de *T'ien-tsin* en juin 1870, *Li-hong-tchang* ayant été nommé vice-roi, fit de *T'ien-tsin* sa résidence habituelle ; tout au plus allait-il à *Pao-ting-fou* une fois ou deux par an ; dans les dernières années, il n'y allait plus du tout ; son successeur *Wang-wenn-chao* imite son exemple et ne quitte pas *T'ien-tsin* ; les communications entre les deux villes, comme avec la capitale de l'empire se font et par télégraphe et par courriers spéciaux.

Je fus reçu chez les Lazaristes par M. Jarlin, directeur de la section de *Pao-ting-fou* et de concert avec lui, je me préparai à entrer en campagne.

Une lettre explicative et justificative fut écrite pour être remise au *Gnie-t'ai*. Mes pièces étant prêtes, je lui fis demander une audience ; elle me fut accordée, et à l'heure fixée, je partis pour son tribunal : mais le grand homme se fit excuser disant qu'il avait pris un refroidissement dans une sortie qu'il venait de faire avec le *Tchenn-t'ai*, général ; je lui fis passer ma lettre et aussitôt qu'il en eut pris connaissance, il donna ordre à un de ses officiers de service, bâton de cristal, de nous conduire chez le Préfet qui avait reçu commission de toute l'affaire au nom du vice-roi et au sien. Nous étions entrés par une porte latérale ; le grand juge donna l'ordre d'ouvrir la grande porte centrale qui ne s'ouvre que pour les visiteurs de haute marque, et précédés du globulé à cheval, nous nous dirigeons vers la préfecture. Le préfet ayant pris lecture de ma lettre apportée par l'officier du *Gnié-t'ai*, me fit aussitôt introduire, et après un moment d'attente, il entre dans le salon tenant en main ma lettre dépliée. Après les salutations d'usage, il écouta avec attention mes explications, me posa quelques questions de détail et me dit : D'après ces renseignements, vos trois protégés ne sont pas coupables ; je ferai remettre votre lettre aux délégués qui doivent présider les audiences et s'ils sont reconnus innocents, ils seront libres de retourner tout de suite chez eux. —

Le lendemain une assignation invitait nos 3 chrétiens à se présenter à la préfecture ; ils s'y rendirent accompagnés de l'homme d'affaires de M. Jarlin ; celui-ci alla droit aux bureaux de la préfecture, déclara que les inculpés

demeuraient à la Résidence, et que lui se portait leur répondant ; par là il empêchait les satellites de les mettre en prison préventive où ils leur auraient extorqué force sapèques ; puis il demanda quand on passerait l'audience ? — Il faut payer les frais de présence, d'inscription et autres. — Combien ? — L'autre partie a versé 400 *tiaos* (800 fr.) — Soit ! mais à nous combien demande-t-on ? — 200 *tiaos* ! — Plaisanterie ! Ne savez-vous pas que notre grand homme est allé voir le *Gnié-t'ai* et le Préfet ? Tous deux lui ont promis de terminer promptement l'affaire ; nous ne donnerions pas une seule sapèque qu'il faudrait encore passer l'audience ; si vous demandez trop, vous n'aurez rien. — Fixe toi-même. — Pour tous les gratte-papier et employés de haut et bas étage, il fut réglé que 40 ligatures serviraient à les indemniser de toutes leurs peines. *Lao-wan* avait parlé, il fallait se contenter d'une si maigre proie et de plus assurer l'habile négociateur de la bonne volonté de chacun.

Le jour suivant M. *Tchenn*, préfet de *Pao-ting-fou*, se fit annoncer. Sa première phrase en s'asseyant fut celle-ci : « J'ai vu le *Gnié-t'ai ;* vos chrétiens ne sont pour rien dans l'affaire du meurtre de *Tch'ai-tchoang ;* on va passer une audience et je les renverrai. »

Quelques heures plus tard, nouvelle assignation ; c'est pour passer l'audience ; trois délégués siégeaient ; le président, s'adressant à *Hia-wei-yn* lui déclara tout de suite que lui et ses deux coaccusés avaient été à tort impliqués dans ce procès ; puis il lui demanda quelle doctrine il enseignait ? *Hia-wei-yn* dit quelques mots sur l'existence de l'Esprit créateur du Ciel et de la terre, à qui tous les hommes redevables de tous biens doivent obéissance et soumission ; le délégué l'interrompit en disant : *hoa-li ! hoa-li !* Bonne doctrine ! — puis il lui conseilla de n'admettre parmi ses auditeurs aucun des membres de la famille *Tch'ai* et de ne pas tenir son école dans un local à eux appartenant, jusqu'à la conclusion définitive du procès. On passa l'interrogatoire de *Wang-kinn-hien*, l'auteur de l'accusation. « Pourquoi as-tu impliqué ces innocents dans ton accusation à *Pékin ?* — Votre petit serviteur sachant que le catéchiste *Hia* avait été appelé par les *Tch'ai*, avait cru qu'il venait les aider. — Oh ! c'est sans doute parce que les chrétiens ont établi l'école dans une maison appartenant aux *Tch'ai ;* mais tu sais bien que les missionnaires catholiques prêchent leur religion sans s'occuper des différends survenus entre les gens du peuple. Signez de part et d'autre la soumission ! »

La signature consiste à apposer sur la pièce le pouce de la main droite légèrement imbibé d'encre ; les lignes des mains étant différentes pour chaque individu, en cas de doute, l'autorité peut facilement faire la contre-épreuve et s'assurer de l'identité d'une personne.

L'audience se poursuivit ; le président demanda à *Wang-k'inn-hien* où était son cousin *Wang-ta-k'oei*, l'âme de toute cette intrigue ; il répondit

qu'il l'ignorait. — Qu'on le batte ! » fut la réponse du délégué ; force fut d'avouer que l'introuvable *Wang-ta-k'oei* était en ville, dans telle auberge. « Vite, qu'on le cherche et qu'on l'amène! » Ce fut bientôt fait, et *Wang-ta-k'oei* parut ; il crut pouvoir jouer le grand personnage : au lieu de s'agenouiller, suivant la règle, il fit en entrant la génuflexion au président en lui souhaitant la paix ! « Ne plaisante pas, lui fut-il dit d'un ton sévère, mets-toi à genoux! » Il fut enchaîné sur l'heure, mais pour 200 ligatures il trouva un répondant, de sorte que les chaînes lui furent enlevées sans qu'il pût toutefois sortir de prison.

Nos gens étaient libres, leur innocence reconnue, et la nôtre aussi par conséquent. Mais la question du trouble mis dans notre école restait toujours à vider avec *Wang-ta-k'oei ;* il nous fallait des réparations convenables. Dans une lettre où je remerciais le *Gnié-t'ai* de l'heureuse solution du cas porté à son tribunal, je lui demandai si notre procès du printemps serait jugé à *Pao-ting-fou*, ou s'il nous fallait recourir de nouveau au sous-préfet de *Hien-hien*, devant qui *Wang-ta-k'oei* avait si obstinément refusé de comparaître. Le *Gnié-t'ai* me répondit d'aller à *Hien-hien*, où *Wang-ta-k'oei* allait être envoyé sous bonne garde ; c'était tout notre désir ; mais il était dit que des embarras imprévus surviendraient nous contrecarrer jusqu'au dernier moment. Quelques heures après avoir reçu cette réponse, un satellite nous arrive de la préfecture porteur d'une carte du préfet, disant que le missionnaire *Jenn* peut partir, mais que les trois chrétiens doivent rester. Je fis répondre qu'une telle direction m'étonnait, puisque le *Gnié-t'ai* et le préfet venaient de me faire savoir que tout était terminé ; je fis ajouter que si le lendemain de grand matin je ne recevais pas d'explication nette et précise, moi et mes gens nous partions pour *Hien-hien*, suivant la décision précédemment reçue. Le lendemain dès l'aube, nouvelle explication de la préfecture : l'affaire de *Wang-ta-k'oei* sera traitée à *Pao-ting-fou* et non à *Hien-hien*. Cette décision me souriant très peu, j'envoyai de nouveau *Heou-lao-wan* prendre des informations au tribunal du *Gnié-t'ai* et déclarer en mon nom que si *Wang-ta-k'oei* était jugé à *Pao-ting-fou*, il fallait y appeler ses trois autres complices compris dans nos précédentes accusations. Ces paroles fermes eurent leur plein effet, le *Gnié-t'ai* me fit répondre de retourner à *Hien-hien*, où *Wang-ta-k'oei* ne tarderait pas à être conduit par des satellites porteurs de lettres pour le sous-préfet.

Je quittai *Pao-ting-fou* emportant le meilleur souvenir de mes hôtes : pendant 12 jours nous avions vécu comme des frères ; veuille le Bon Dieu bénir ces charitables fils de St-Vincent en multipliant les fruits déjà nombreux de leur fécond apostolat !

Rentré à *Hien-hien*, je fis savoir au sous-préfet le résultat de mon voyage ; *Wang-ta-k'oei* ne tarda pas à arriver, il fut aussitôt enchaîné et confié à la garde d'un satellite qui le suit partout ; en même temps arriva un délégué

envoyé à *Kou-tch'eng* pour y faire une enquête au nom du *Gnië-t'ai*. En sa présence, le sous-préfet passa une première audience où il sermonna le prisonnier : *Wang-ta-k'oei* reçut 100 coups de lanière de cuir sur les mains ; après ce début peu encourageant, il eut à entendre plusieurs autres exhortations du mandarin qui l'engagea, entre autres choses, à faire enterrer les 3 cercueils ou du moins de les faire transporter sur le terrain de sa famille : « Si tu ne le fais pas de ton plein gré, ajouta M. *Hou*, sache que le délégué que voici, a reçu ordre de le faire ; ainsi mieux vaut que tu prennes les devants. » L'habile accusé répondit : « Comment le puis-je, si je suis retenu ici ; que le grand homme me donne quelques jours de liberté et j'obéirai ! — Point du tout, tu es ici et tu y dois rester jusqu'à conclusion définitive de ton procès ; si tu veux chercher des entremetteurs, je te donne une journée pour les trouver en ville, mais tu seras accompagné. » Le sous-préfet lui reprocha ensuite d'avoir impliqué les missionnaires dans un procès où ils étaient étrangers, et ajouta que pour ce chef aussi, il devait chercher des entremetteurs. Après l'audience un mandat d'amener fut libellé contre les 3 *Wang* contumaces et envoyé au tribunal de *Kou-tch'eng*. Mais là nous nous heurtons de nouveau à l'incapacité doublée de mauvaise foi de M. *Chenn*. Avant de se rendre à *Tch'ai-tchoang* pour exécuter leur mandat, les satellites firent prévenir secrètement les intéressés, de sorte qu'à leur arrivée, ils ne trouvèrent personne. Le lendemain l'oncle de *Wang-ta-k'oei* s'en fut avec la mère de celui-ci et celle de *Wang-k'inn-hien* pleurer au tribunal, déclarant que l'un des accusés est absent, que le second n'est autre que *Wang-k'inn-hien* désigné sous un autre nom, lequel, comme chacun sait, est détenu à *Pao-ting-fou* depuis longtemps ; le 3e est un enfant de 8 ans qu'il serait cruel d'envoyer à *Hien-hien*. Le crédule sous-préfet crut à leurs mensonges et renvoya les plaignants avec de bonnes paroles. Dès que ces faits parvinrent à ma connaissance, je les communiquai par écrit au sous-préfet de *Hien-hien* : je lui fis savoir que l'enfant de 8 ans en avait 29 ; que l'autre était le propre frère de *Ta-k'oei ;* quant au 3e qu'on disait absent, il devait, disait-on, venir prochainement apporter de l'argent au prisonnier ; je priais le mandarin de le faire saisir dès son arrivée. M. *Hou* envoya à son collègue une copie de ma lettre ; la réponse de *Kou-tch'eng* ne se fit pas attendre; les 3 inculpés, pris de peur, se sont enfuis ; le délégué du grand juge donnera bientôt de vive voix les autres détails. Vous le voyez, le drame tourne à la comédie. Le délégué arrivé à *Hien-hien*, il expose à M. *Hou* comment la famille *Wang* renonce à faire l'enterrement et même le transfert des cercueils. Et pourquoi ? Elle a entendu le chef de la famille *Yu* assurer qu'après l'enterrement les missionnaires exigeront 1000 ligatures (2.000 f.) pour bâtir une église à *Tch'ai-tchoang !* Dans de telles conditions ne vaut-il pas mieux laisser les morts sans sépulture définitive et ne pas appauvrir les vivants ? De plus un certain *Liou*, employé au service

des missionnaires depuis longues années, a déclaré que ce *Yu* est un mauvais garnement dont la Mission va se débarrasser. Telles sont les inepties que le délégué servit sérieusement à M. *Hou.* En un seul jour le sous-préfet envoya 3 fois un de ses hommes de confiance nous prévenir de ce qui se disait, et sachant que j'étais absent, inviter le bachelier qui me sert de secrétaire à aller au tribunal s'entendre avec le délégué ; le rendez-vous fut fixé au lendemain matin ; la neige qui tomba toute la journée empêcha mon homme d'y aller. J'avais fixé mon retour pour ce même jour, 11 janvier. Mis au courant de ces nouvelles complications toutes puériles, mais fort ennuyeuses, je dis à mon secrétaire de se tenir prêt à aller au tribunal le lendemain ; « arrivé devant le *Wei yuen*, tu lui demanderas d'où il tient ces propos étranges. Si la famille *Wang* refuse d'enterrer ses morts par la seule crainte d'une amende pécuniaire, que le grand homme retourne à *Kou-tch'eng* et presse l'enterrement ; il ne leur en coûtera pas une sapèque!» A l'heure fixée le bachelier se rendit au tribunal ; le sous-préfet le reçut et lui annonça que le délégué était parti le matin retournant à *Pao-ting-fou* pour presser la conclusion du procès du meurtre ; il l'avait chargé lui, sous-préfet, de terminer le plus tôt possible l'affaire de l'école et de lui faire promptement connaître la solution acceptée par les 2 parties. C'était un contre-temps fâcheux, car j'aurais été bien aise de faire la leçon à ce délégué si prompt à croire et à rapporter des propos si extravagants.

Le sous-préfet, sans faire allusion à ces racontars, manifesta le désir de conclure au plus tôt ; il demanda quelles conditions je pensais mettre en avant. « Le P. *Jenn* n'a rien dit à ce sujet ; mais il est évident qu'il est fort mécontent ; plusieurs fois nous l'avons entendu dire qu'à la 8e lune l'affaire eût été facile à terminer ; il était prêt alors à se contenter des propositions faites, mais actuellement, ayant dû aller à *T'ien-tsin* pour s'opposer à M. *Chenn*, ayant été ensuite calomnié à *Pékin* et contraint d'aller se justifier à *Pao-ting-fou*, il exigera des réparations plus sérieuses ; plusieurs fois il nous a dit ne vouloir entrer en accord que quand tous les accusés seront présents à *Hien-hien.* « Il est évident, répondit le sous-préfet, que le Père doit être mécontent. Si je puis faire venir un des inculpés, ce sera bien, deux et trois, mieux encore ; mais M. *Chenn* m'écrit qu'ils se sont enfuis et cachés ; si je n'en puis avoir aucun, il faudra pourtant bien finir ; le délégué attend ma réponse! Demande au P. *Jenn* quelles sont ses conditions et reviens me les faire connaître. »

En quittant le *Ya-menn*, le catéchiste apprit une nouvelle qui, dans les circonstances actuelles, est un triomphe pour nous, une face qu'on nous donne : M. *Cheng*, sous-préfet de *Kou-tch'eng*, vient de recevoir son changement ; après le nouvel an chinois, il ira gérer le poste de *Ts'ing-hien* dépendant de la préfecture de *T'ien-tsin.* Puissent les PP. Lazaristes, s'ils y ont des chrétiens, n'avoir pas maille à partir avec cet européophobe !

Deux jours après le bachelier retournait au *Ya-menn* faire part au sous-préfet de mes propositions : « 1° Voyant la difficulté où était M. *Hou* de citer à son tribunal les 3 accusés contumaces, je consentais, pour lui faire plaisir, à me désister de toute poursuite contre eux, mais moyennant une compensation pécuniaire dont je laissais au sous-préfet le soin de fixer lui-même le montant ; 2° rétablissement de l'école de *Hia-wei-yn ;* 3° réparations à nous faire par *Wang-ta-k'oei* et à la Résidence et à *Tch'ai-tchoang ;* 4° dans la soumission à signer par *Wan-ta-k'oei* et par ses répondants au nom des 3 absents, il devait y avoir une rétractation de l'accusation calomnieuse portée contre nous à *Pékin.* Le sous-préfet, content de mon désaisissement, accepta toutes ces conditions et fixa lui-même une amende de 100 taëls, puis il fit venir *Wang-ta-k'oei* et lui déclara ces conclusions, le pressant de s'y soumettre. *Wang-ta-k'oei*, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, accepta tout et s'aboucha avec un médiateur qui partit pour le *Kou-tching*, afin d'avertir la famille *Wang* et de ramasser la somme nécessaire pour couvrir l'indemnité et les autres frais. Tous ces pourparlers me conduisirent jusqu'au 24 janvier, 22 de la 12e lune ; je fis demander au sous-préfet s'il avait l'intention de terminer avant la fin de l'année. Il me fit répondre qu'il terminerait dès le retour du médiateur ; je partis donc, laissant le bachelier pour me représenter et terminer, s'il était possible, dans les conditions proposées de part et d'autre. Le 29 janvier, 27 de la lune, une lettre du bachelier m'arrivait à *Ho-kien*, portant de bonnes nouvelles. Le 25 de la lune, le secrétaire du sous-préfet est venu à la Résidence annoncer que, la veille au soir, le médiateur est revenu de *Kou-tch'ing :* le déplacement des cercueils, l'indemnité à payer, les réparations à faire, tout a été réglé par lui et accepté par la famille *Wang ;* le 27, à 10 h. du matin, M. *Hou* viendra à la Résidence apporter lui-même l'argent ; il sera accompagné de *Wang-ta-k'oei* et des médiateurs qui viendront faire des réparations ; le 28 une dernière audience aura lieu où les 2 parties signeront la soumission. — Quelques heures après, je me rendis à la préfecture pour la visite d'usage ; au cours de la conversation, je dis au préfet qu'une lettre de la Résidence m'apprenait la conclusion de notre longue affaire de *Kou-tch'ing.*

Lorsque je rentrai à la Résidence le 3 février, j'appris que les choses s'étaient passées comme la lettre l'avait annoncé.

Le 4 de la lune, le sous-préfet se mit en route par *Ho-kien* et *Pao-ting-fou*, accompagné de *Wang-ta-k'oei* qu'il va y conduire pour la continuation et, espérons-le, pour la conclusion prochaine du procès du meurtre porté au tribunal du *Gnië-t'ai.*

Espérons aussi que *Wang-ta-k'oei*, assagi par l'expérience, comprendra la nécessité de vivre, si non en bonnes relations, au moins pacifiquement avec les catéchistes et les chrétiens du village.

Ig. Mangin, S. J.

Une nouvelle fondation.

Lettre du P. Mangin au F. Leurent.

Yang-tai, 19 mai 1897.

Mon bien cher Frère,

P. C.

Votre bonne lettre du 18 mars m'est arrivée, il y a peu de jours, dans la ville de *Chenn-tcheou*, fort à point pour distraire les loisirs variés que m'y donnaient la surveillance d'une petite construction et l'attente de la conclusion d'un procès. Depuis longtemps j'avais formé le projet de m'établir dans la ville de *Chenn-tcheou*, la seule des 5 préfectures de la Mission où nous ne fussions pas encore établis. Nous y avons bien un terrain, ancien emplacement du grenier public, concédé par l'empereur après la guerre franco-anglo-chinoise en 1860 ; mais il est si mal situé, que l'on n'a jamais pu se résoudre à y faire aucun établissement. Mettant donc à profit une bonne occasion qui se présenta durant l'hiver de 1895, j'acquis au nom de la Mission, pour 1500 fr. un bon terrain de 85 pieds de large sur 270 de long, avec quelques maisons, sans doute ni très luxueuses, ni très solides, mais qui nous permettent cependant de retarder une bâtisse complète. Ce terrain est sur le point le plus élevé de la ville, tout proche du tribunal du préfet, au sud de celui de son premier assesseur, M. *Tchou*, dont il n'est séparé que par un étang. L'achat se fit pacifiquement, et l'an passé, vers cette époque, j'y fis creuser un puits en vue des prochaines constructions ou aménagements. C'est là que le mandarin, ou plutôt de méchants individus parmi lesquels la voix publique nomme l'assesseur, nous attendaient. Un beau jour on vient nous annoncer qu'une petite fille de 8 ans s'est noyée dans le puits ; notre homme d'affaires va voir ce qu'il en est, il est battu par des gens apostés ; au lieu de lui rendre justice, le préfet le fait battre cruellement et mettre aux fers ; une démarche que je fais au tribunal n'a aucun effet, et ce n'est qu'après 12 jours de détention que notre pauvre homme nous revient tout malade des coups reçus à deux reprises. On excite alors le vendeur à déposer une plainte pour faire casser la vente et obtenir la rétrocession du terrain vendu à la Mission ; le préfet entre pleinement dans ses vues et l'engage à s'aboucher avec moi ; c'est alors que je me décidai à porter la cause au conseil de *T'ien-tsin*, qui nous fit obtenir de l'intendant des douanes une déclaration officielle de notre droit de propriété et obligea le préfet à donner une proclamation qui nous déclare gens honnêtes, ayant de par l'empereur droit de prêcher et d'établir la religion catholique. Peu à peu les choses rentrèrent dans le calme, et il ne fut plus question de nous molester. Toutefois, pour affirmer notre droit de propriété et en même temps pour plus de commodité, je résolus d'élever un mur d'enceinte au nord de la propriété qui en était dépourvue et de bâtir une porte cochère

avec un petit mur d'enceinte au sud, sur la grand' rue. Pour plus de précautions, j'avais dit au catéchiste chargé des travaux d'attendre mon arrivée, fixée au 1er mai.

Quand je vins, rien n'était préparé, le catéchiste ayant été retenu chez lui par un mois de maladie ; tandis qu'il achète les matériaux, je visite quelques paroisses et peu après j'arrive en ville. Le lendemain, pour la 1re fois peut-être, le saint Sacrifice de la Messe fut célébré dans cette ville toute païenne, où jusqu'alors le démon seul avait eu des adorateurs ; ce fut pour moi une intime joie que vous comprendrez facilement. Le diable fut sans doute furieux de se voir supplanté, et nous ne tardâmes pas à ressentir l'effet de sa colère.

Dans la matinée les maçons étaient arrivés et s'étaient tout de suite mis à l'œuvre, creusant les fondations de la porte cochère. Lorsqu'après dîner, ils revinrent sur le chantier, un individu coiffé d'un chapeau de cérémonie se présenta et déclara s'opposer au travail, parce que sa maison, qui touche à nos fondations, en recevra du dommage. Les catéchistes essayent de lui faire entendre raison ; il se retire un instant, mais reparaît bientôt, nu jusqu'à la ceinture et brandissant un grand couteau ; de sa bouche sortent des paroles de malédiction contre le *T'ien-tchou-t'ang* (mission catholique) et ses ancêtres à plusieurs générations ! Nos catéchistes étaient fort embarrassés, heureusement un maçon s'élance sur l'aggresseur et, le saisissant à bras le corps, le repousse et le force à s'éloigner. Comme il arrive en pareil cas, même ailleurs qu'en Chine, la rue était pleine de curieux, mais aucun n'avait pris parti pour nous et n'avait cherché à calmer cet énergumène. C'est un satellite de la préfecture ; lui et son frère sont en même temps aubergistes, ayant loué l'auberge qui est à l'est touchant notre terrain.

Aussitôt que le calme fut un peu rétabli, mon catéchiste vint chercher ma carte de visite, et se rendit chez le chef des huissiers à qui il raconta ce qui venait de se passer, demandant en mon nom aide et protection. Le préfet étant absent, la cause devait revenir au 1er assesseur ; l'huissier fit aussitôt venir l'aggresseur, le réprimanda fortement et dit à mon catéchiste qu'il allait informer M. *Tchou* de ce qui s'était passé. Peu après on vint me prévenir que ce personnage, qui nous est notoirement très peu sympathique, allait venir me voir pour régler ce différend. Vers le soir il vint en effet au tribunal, et de là se rendit sur les lieux pour examiner si oui ou non nos fondations mettaient en péril le mur ouest de l'auberge ; ayant constaté qu'il n'en était rien, il fit venir le satellite et lui reprocha de s'être mêlé mal à propos d'une affaire qui ne le concernait pas, mais ne lui dit rien de ses malédictions et provocations. M. *Tchou* dit en même temps à mon catéchiste que si j'avais quelque chose à lui dire, il m'attendait sur place. A cette proposition peu polie, je fis répondre que je l'attendais chez moi. Force fut donc au mandarin de venir chez moi, c'est-à-dire dans cette maison qu'il avait, l'année

précédente, par des moyens si peu honorables, cherché à m'empêcher d'occuper. Il me répéta tout ce qu'il avait dit au satellite, ajoutant que c'était une affaire terminée. « Non pas, répondis-je, vous lui avez reproché de s'être mal à propos opposé à notre bâtisse ; mais de plus, il y a eu des paroles outrageuses et des provocations qui méritent une punition. — Inutile, il n'osera plus recommencer ! — Lui, peut-être, mais d'autres viendront aussi nous susciter des ennuis ; il est important que les troubles soient réprimés dès le début, d'autant plus que je ne puis rester ici indéfiniment ; d'autres affaires m'appellent ailleurs ; après mon départ, je remets maisons et bâtisses entre vos mains ; à vous de nous protéger. » Il me répondit par de bonnes paroles, puis sur mes instances, il finit par me dire qu'il passerait l'audience et jugerait d'après les lois. « Parfait, lui dis-je, j'y compte, jugez d'après les lois ! » Deux jours se passent sans nouvelle de la justice de M. *Tchou*. Je fais alors dresser une accusation en règle et la fais remettre au chef des huissiers qui me fit avertir sous main que M. *Tchou* n'était pas d'avis de passer l'affaire ; mais d'autre part la nouvelle du prochain retour du préfet venait d'arriver ; l'huissier ne promettait de lui en parler dès son retour.

Entre-temps des entremetteurs vinrent offrir une conciliation ; elle se bornait à faire venir le satellite qui se prosternerait devant moi, et ce serait tout ; je trouvai que c'était trop peu et exigeai un peu plus.

On était encore en pourparlers, lorsqu'on vint nous avertir que le préfet allait passer l'audience ; mon catéchiste s'y rendit aussitôt, mais il ne fut même pas appelé à déposer comme témoin. Le préfet, s'adressant au coupable, lui reprocha vivement sa conduite, disant que le missionnaire était homme qui parlait et entendait raison ; que s'il avait eu des observations à faire,il devait prendre une autre voie,etc...; puis il lui reprocha ses malédictions et ses provocations à main armée ; le coupable nia tout avec effronterie. « Qu'on le batte, » cria alors le mandarin ; il reçut 800 coups, mais comme il les recevait des mains de ses collègues, il en éprouva plus de confusion que de souffrance. « Qu'on lui mette la cangue pour un mois ! » Ainsi se termina le jugement, bien différent de celui qu'avait rendu l'an passé le même préfet dans la première affaire aussi claire que celle-ci; cette fois-là c'est notre pauvre majordome qui avait reçu les coups et qui avait été chargé de fers ! Les paroles et la conduite du préfet furent cette fois irréprochables ; on peut même et on doit y voir une réparation tardive mais délibérée de son injustice passée ; tant il est vrai qu'une réprimande sévère des supérieurs est toujours salutaire, surtout quand la crainte de dépenser de l'argent et peut-être de perdre sa place vient s'y ajouter.

Comme il fallait s'y attendre, deux jours après des entremetteurs se présentèrent me faisant demander de vouloir bien intercéder auprès du préfet pour que le coupable, assagi par la correction, fût délivré de sa cangue et

rendu à la liberté. Ma bonté naturelle se laissa toucher, et mon catéchiste alla porter ma carte à l'huissier, disant qu'en considération des entremetteurs, tous chefs de bureaux du *ya-menn*, je priais le mandarin de délivrer le coupable dont ils se portaient garants pour l'avenir. Mais il paraît que le préfet se montra moins empressé que moi, car le lendemain il y eut audience sans que notre homme y fût appelé et le jour suivant, à mon départ de la ville, on le vit encore se promener avec son collier au cou. Quand on ôte la cangue à un prisonnier, l'usage est de lui administrer en même temps une centaine de coups de bambou, afin de lui enlever le peu d'envie qui pourrait lui rester de récidiver. Parfois les porteurs de cangue donnent à leurs gardiens un peu d'argent, et en cachette on les délivre pour un temps, mais le soir venu ils doivent la porter et toutes les fois aussi que le mandarin sort ou entre, car tous doivent se tenir rangés sur son passage, et malheur à celui qui serait absent ! Bien des fois en allant dans les tribunaux, j'ai vu ces malheureux qui me regardaient d'un air hébété ; le plus souvent ce sont des joueurs de sapèques ou des vagabonds maraudeurs ; les prisonniers plus importants sont enchaînés et enfermés ; les porteurs de cangue peuvent circuler dans les cours extérieures du tribunal ; un jour j'en ai vu quatre : deux de grande taille par devant et 2 de petite taille par derrière ; tous avaient le cou passé dans les trous de la même cangue ; vous jugez facilement le plaisir et les commodités qu'ils devaient éprouver jour et nuit grâce à cette intime communauté d'existence !

Un autre genre de supplice est la cage en bois où le prisonnier est renfermé tout entier excepté la tête, qui sort par un trou pratiqué à la partie supérieure ; j'ai vu souvent de ces cages à l'entrée du *ya-menn*, mais je n'y ai jamais vu de prisonnier enfermé. Ces cages sont trop basses pour qu'on puisse s'y tenir debout et trop hautes pour qu'on puisse s'y asseoir, de sorte qu'on y est dans une gêne continuelle !

Enfin la paix étant revenue, on peut l'espérer, grâce surtout aux nombreuses prières qui ont été faites à cette intention, et les constructions étant à peu près terminées, j'ai quitté la ville et suis venu passer un jour à *Jang-tai*, d'où je retournerai prochainement à la Résidence et de là repartirai promptement pour le nord, surveiller la construction de l'église du *Ka-ta*, qui doit actuellement être fort avancée.

En union de vos bonnes prières.

Ig. Mangin, S. J.

Un procès difficile gagné par St Joseph.

Lettre du P. A. Wetterwald,

octobre 1896.

A l'honneur de St Joseph, avocat des causes difficiles ou désespérées, laissez-moi vous raconter un fait tout récent qui s'est passé dans le district de P. Heitzler, sous-préfecture de *Ou-i*. Dans nos procès avec les païens, devant l'attitude parfois malveillante de certains mandarins, le protectorat de la France est très efficace, et je souscris des deux mains au lumineux article paru dans les *Études* (novembre 1896) et signé S. B. ; très efficace aussi l'intervention de notre dévoué consul, M. le comte du Chaylard. Mais toutes ces protections humaines ne diminuent en rien l'efficacité du patronage de St Joseph; le grand avocat du ciel réussit souvent là où les plus habiles auraient échoué.

Le fait que je vais raconter vous semblera sans doute, comme à nous-mêmes, offrir plus d'une analogie avec le trait biblique d'Aman et de Mardochée, *si licet parva componere magnis*. Les Aman chinois ne le cèdent pas en ruses et en fourberies infernales, au vieux ministre d'Assuérus. Mais le Dieu de Mardochée est aussi puissant en Chine qu'en Judée ; il sait, quand il lui plaît, faire pendre le coupable à la potence dressée pour l'innocent.

Faisons d'abord connaissance avec le modeste théâtre où se sont passés les faits. A 30 *li* au N.-O. d'*Ou-i*, sur les bords du fleuve que nous descendons pour aller à *T'ien-tsin*, il y a le village de *Ta-liou-kia-ts'ounn*. Ce village compte bon nombre de familles chrétiennes baptisées il y a 7 ans. Les populations riveraines ont un caractère à part; industrieuses et actives, elles sont aussi plus turbulentes que les autres. Quand les rivalités, les jalousies, les haines s'y introduisent, elles y sont plus tenaces que partout ailleurs. Or la conversion au christianisme d'une partie du village fut une cause de division profonde. Dès l'abord les païens mirent tout en œuvre pour empêcher leurs voisins de se déclarer catéchumènes, et, quand ils se furent déclarés, pour les empêcher de faire le pas décisif. On eut recours aux vexations accoutumées ; les chrétiens ne purent plus se servir du puits commun ; on les exclut de l'usage des deux ou trois meuneries du village ; on ne leur prêta plus rien, on ne les aida plus en rien ; tout prétexte de les molester fut jugé bon et légitime.

Il faut vous dire que les habitants de *Ta-liou-kia-ts'ounn* faisaient presque tous partie de la société du *Mimi-kiao* (comme qui dirait société secrète ou société du mystère). Le P. Leboucq a donné sur cette secte, ainsi que sur bien d'autres, d'intéressants détails dans un ouvrage que vous connaissez. Moi-même, à la Pentecôte dernière, étant allé faire du ministère dans un village du *King-tcheou*, j'ai eu l'occasion de causer longuement avec un ancien chef de *Mimi-kiao*, actuellement chrétien. Voici le résumé de ce que

j'ai entendu, tant de sa bouche que de celle du P. Heitzler. La secte a des aspirations politiques ; à tous ceux qui y entrent on promet qu'ils arriveront aux plus hautes charges, sans en excepter même la dignité impériale. Les chefs se font grassement payer ces espérances ; ils sont au vrai mot des receveurs de contributions... non volontaires. Ces collectes sont bien censées être appliquées à des œuvres de bienfaisance. Mais le chef se dit sans doute que bienfaisance bien ordonnée commence par soi-même.

Leur plus curieuse pratique est celle-ci. Des nuits entières ils restent assis en tailleur sur leur *K'ang*, s'efforçant de mettre leur âme et leur corps dans une immobilité, une insensibilité totale. Les yeux sont fermés, la respiration aussi rare que possible, les oreilles n'écoutent aucun bruit extérieur. L'esprit, disent-ils, se retire alors près de ce point du crâne qu'on appelle en physiologie « la fontanelle antérieure », et qu'ils appellent, eux, « *singmenn-ze* » (la porte de la vie). Lorsque le recueillement est arrivé à un degré suffisant, ils prononcent avec effort ce son chinois particulier que nous autres Européens avons tant de peine à attraper « *Tull* ». Le bout de la langue repliée va frapper le haut du palais ; l'esprit sort par la porte susdite et va faire sa cour au grand Esprit dans un lieu où ils croient que tous leurs ancêtres sont réunis.

D'après certains *Mimi-kiao*, le monde est trop mauvais pour qu'on y propage encore la race humaine et qu'on y augmente le nombre des malheureux et des mauvaises gens. — Mon vieux maître de chinois, M. *Tchao*, qui a souvent discuté avec eux, m'affirme qu'ils enseignent et croient la métempsycose, comme les Bouddhistes.

Donc nos bons villageois de *Ta-liou-kia-ts'ounn* étaient de fervents *Mimi-kiao*. Un chef de la secte était venu s'établir là : ses prédications n'étaient pas restées stériles... pour lui-même ; elles lui avaient valu un bon parti et de gros appointements. Aussi vit-il avec un dépit facile à comprendre, une partie de ses contribuables l'abandonner pour se faire chrétiens. Son dépit alla si loin, qu'il quitta la place et ne reparut plus. Son départ redoubla la rage des païens. L'un d'eux se signalait surtout par son animosité. Pas très avantagé des biens de la fortune (il ne possède que 2 ou 3 hectares de terre), il avait ce qui souvent donne l'influence dans les milieux populaires : une méchante langue, une audace que rien n'arrête et la manie des procès.

Liou-ta-sain (c'étaient son nom et son surnom ; *ta-sain* signifie le grand troisième) n'eut pas plus tôt appris que le missionnaire avait l'intention d'acheter un terrain, qu'il mit tout en œuvre pour l'empêcher. Intimidations de toutes sortes, ruses et machinations, rien ne fut épargné. Il fit semblant de vouloir lui-même acquérir la propriété. Mais le Père tenait bon, le vendeur aussi. Le contrat fut signé en bonne et due forme; les 4 voisins furent témoins, l'arpenteur officiel et le secrétaire communal se trouvèrent présents,

le maire timbra la pièce ; enfin le terrain fut délimité à la chinoise, c'est-à-dire qu'aux 4 coins on pratiqua avec une tige de fer 4 trous dans la terre, et on y coula de la chaux. Le repas traditionnel fut mangé consciencieusement.

Liou-ta-sain ne se tint pas pour battu. « Je plaiderai, dit-il, je vais aller accuser l'Européen. Si je ne réussis pas à le déloger d'ici, je consens à renier mon nom, et à revenir au village la tête en bas et les pieds en haut. »

Les chrétiens avaient grand' peur et cherchaient à faire partager au Père leurs inquiétudes. Ils connaissaient leur homme ; ils savaient qu'il avait des accointances en ville et jusqu'au tribunal du mandarin. Mais le Père comptait sur des influences plus puissantes ; il priait et faisait prier St Joseph.

L'accusation du païen arriva au tribunal à peu près en même temps que le contrat à enregistrer. *Liou-ta-sain* prétendait que le missionnaire avait par des moyens frauduleux acquis une propriété que lui-même voulait acheter et que le vendeur était convenu de lui cédér. Le brave sous-préfet, voyant le contrat en règle, heureux sans doute aussi de pouvoir témoigner sa bienveillance au Père, avec qui il est dans les meilleurs termes d'amitié, enregistra le pièce et débouta *Liou-ta-sain* de ses prétentions non motivées.

C'était pour ce processif une perte de face superbe, et s'il avait été un homme ordinaire, il serait rentré au village, sinon la tête en bas du moins tête basse. Il rentra le front haut, disant partout: « Le mandarin m'a supplié en grâce d'abandonner la propriété à l'Européen ; j'ai cédé pour faire plaisir à notre sous-préfet, mais je saurai me venger sur l'étranger et sur tous ceux qui suivent sa doctrine. »

Ses tracasseries contre les chrétiens recommencèrent de plus belle. Au printemps de cette année, il abattit sa maison. Au lieu de la rebâtir sur l'ancien emplacement, il s'avise d'empiéter sur une ruelle en cul-de-sac dont il obstrue ainsi le passage; impossible aux chars de passer. Les propriétaires lésés jettent les hauts cris. Le drôle, sachant que les contrats n'étaient pas en règle, se moque des récriminations. A un voisin chrétien qui lui reproche son insolence, il répond en montrant le poing et en redressant le pouce, (c'est, paraît-il, la manière de provoquer). « Nous verrons bien, dit-il, ce dont tu es capable ; si tu n'es pas un lâche et un propre à rien, va m'accuser en ville ! »

Le chrétien (un lettré qui fut jadis notre élève) relève le gant et à deux reprises présente une accusation au tribunal du sous-préfet. Il ne faisait pas mention de sa qualité de chrétien. Deux fois le mandarin le débouta de ses prétentions, parce que le contrat n'était pas en règle. Jadis pour les achats et les ventes on y allait à la bonne franquette ; pas de formalités, pas d'écritures, pas d'enregistrement. C'est commode et expéditif ; mais en cas de procès, on est à la merci de l'arbitraire. Inutile de dire que l'échec du lettré chrétien donna à *Liou-ta-sain* une audace nouvelle. « Je vois bien, dit-il, que ces chrétiens n'ont pas le génie des affaires, pas de *penn-cheu ;* je vais

les arranger de la belle manière. Avant un an j'en aurai débarrassé le village. »

Le drôle en voulait surtout à un administrateur de la nouvelle chrétienté, nommé *Liou-ue-ming*. C'est ce brave homme qui avait été le principal entremetteur pour l'achat du terrain. *Inde irae*. Sans cesse, *Liou-ta-sain* excitait les voisins à lui chercher noise ; il guettait l'occasion de lui susciter une affaire. L'occasion ne tarda pas à se présenter, occasion bien insignifiante en apparence, mais dont le diable allait se servir contre nous, dont le bon Dieu, ensuite, malgré tous les diables, allait tirer sa gloire.

Un jour le petit garçon de *Liou-ue-ming*, un enfant de 4 ans, jouait devant la porte et s'amusait à arracher des herbes. Un voisin païen, grand-père du petit à la mode de Bretagne, l'aperçoit et le gronde. L'enfant, pleurnichant, va se plaindre à sa maman. — Je connais des mamans qui eussent bien vite fait de sécher ces pleurs. En Chine on a d'autres principes d'éducation. Souvent de grands procès commencent par des disputes d'enfants. Les parents se croient obligés de soutenir leurs bébés envers et contre tous; ils maudissent ceux qui les molestent; des malédictions on en vient aux coups, après les coups il faut plaider. Ainsi en advint-il pour le petit garçon de *Liou-ue-ming*. Sa maman sort aussitôt de la maison, se plaint amèrement et demande raison. Au lieu de s'expliquer, le grand païen, aidé de sa femme, tombe sur la chrétienne, la bat, déchire ses vêtements. *Liou-ue-ming* n'était pas chez lui; il faisait cuisine publique pour les gens d'une noce dans le voisinage. Averti de ce qui se passait, il laisse là ses marmites et accourt. On allait se battre pour de bon, quand les gens de la noce, qui avaient suivi leur cuisinier, s'interposent. On échange des paroles de paix et bientôt on se sépare en disant : « N'en parlons plus ! »

Cet arrangement à l'amiable ne faisait pas l'affaire de *Liou-ta-sain*, qui voyait là une excellente occasion d'accuser son rival et avec lui tous les chrétiens. Il va trouver le voisin païen. « La chose ne peut pas se terminer ainsi, dit-il ; il faut aller accuser *Liou-ue-ming*. — Comment! accuser *Liou-ue-ming*, riposte le grand' père, c'est nous qui avons tous les torts; j'ai battu sa femme. — Naïf que tu es ! Il faut précisément l'accuser, lui, de t' avoir battu ; et pour avoir des preuves de ses méfaits, fais-toi des blessures, casse ta marmite, mets ta vaisselle en pièces ; tu iras faire ta cuisine chez les voisins, afin qu'il conste bien que tu n'as plus de quoi la faire chez toi. Puis en route pour le tribunal. Nous sommes sûrs du succès. »

Ainsi dit, ainsi fait. En ville nos plaideurs avaient un appui précieux. C'était un ancien chef de bureau au tribunal du sous-préfet, comme eux membre de la secte des *Mimi-kiao*, un processif rompu à tous les tours du métier. C'est lui qui se chargea de faire rédiger l'accusation par le *tai-chou*. Toute accusation, pour être reçue au tribunal, doit être écrite sur papier timbré par cette espèce de greffier nommé d'office. Le *tai-chou* n'est pas payé

par le mandarin. Il vit de la clientèle, comme tout le reste des employés. Avant de rien écrire, il vous dira d'un ton mielleux: « Je ne demande rien ; mais si tu as l'intention de donner, je désire savoir ce que tu donneras. » L'éloquence de l'accusation sera en rapport avec la somme offerte. Dans le cas présent, il paraît que l'on offrit et que l'on donna de fait beaucoup. Je dis beaucoup relativement; 10 ligatures (environ 16 frs), c'est en effet une assez jolie somme pour nos paysans.

Vous êtes sans doute curieux de savoir comment le greffier s'y prit pour travestir les faits et tourner l'affaire en faveur de son client. D'abord il se garda bien de parler de chrétien et de religion : cette corde-là n'est pas bonne à pincer pour le moment. Il raconta naïvement le petit roman suivant, qu'il mit dans la bouche du grand' père, et dont le véritable auteur est *Liou-ta-sain.*

L'enfant de *Liou-ue-ming* arrachait dans mon champ du blé non mûr. Moi, son grand' père, pensant qu'il faisait cela pour manger ce blé, je lui dis avec la meilleure intention du monde et du ton le plus doux : « N'arrache pas ce blé ; si tu le manges, cela te fera mal. Viens, je te donnerai autre chose à manger, bien meilleur que tout cela ! » L'enfant, un méchant gourmand, se met aussitôt à pleurnicher, et court vers sa mère. Celle-ci, dont le mauvais caractère est connu de tout le village, arrive et se met à nous lancer les plus grossières malédictions. En vain nous essayons, ma femme et moi, de les calmer par des bonnes paroles. Elle se jette sur ma femme, elle la bat, déchire ses habits. J'interviens alors et essaie de faire lâcher prise à la mégère. J'allais réussir quand le mari arrive à son tour, dans un état de complète ivresse. Avec un bâton qu'il tenait dans la main, il nous fait de graves blessures. Puis, pénétrant dans notre demeure, il brise tout ce qui lui tombe sous la main.

« Nous supplions le grand homme de considérer que la conduite de notre adversaire est d'autant plus indigne qu'il est mon neveu, et que moi, son oncle, je l'avais jusque-là traité avec la plus grande bonté. Lui et sa femme sont de pauvres diables qui n'ont souvent pas de quoi manger. S'autorisant de nos liens de parenté, il venait sans cesse me demander des grains. Je lui prêtais sans compter, maïs, millet et sorgho. Mais comme j'allais moi-même être à court de provisions, je dus enfin mettre un terme à ces libéralités. Il entra en fureur, et depuis lors ne cherchait plus qu'une occasion de se venger. J'ose donc supplier le grand homme de me rendre justice et d'assurer ma tranquillité en punissant un homme qui a traité si indignement son parent et bienfaiteur. S'il n'est pas châtié comme il le mérite, la vie me deviendra impossible. Le coupable, fort de l'impunité, en deviendra plus insolent et plus brutal. »

Dans l'accusation, remarquez l'allusion aux blessures reçues. C'est là un joli trait de mœurs chinoises. Dans toutes ces affaires de rixes et de batailles,

il faut des blessures. Quand il n'y en a pas eu dans la mêlée même, une des deux parties, souvent les deux, s'en font ou s'en font faire tout exprès. Et, chose typique, c'est l'individu même nommé d'office pour la constatation des blessures qui se charge de les faire quand elles n'existent pas. Naturellement il faut payer ; les blessures sont tarifées, comme chez nous les opérations d'un dentiste.

L'accusation écrite, il fallait la faire parvenir au mandarin. Le chef des *Mimi-kiao* et *Liou-to-sain* pensèrent avec raison qu'elle ferait plus d'effet si l'accusateur jouait d'abord la petite comédie du *han-yuan* (oppression). Pour permettre aux opprimés de venir implorer à toute heure, et en dehors de tout terme officiel, la justice des mandarins « père-mère » du peuple, il y a dans la cour de tous les tribunaux un tambour : celui qui est victime d'une injustice vient battre le tambour et crie à l'oppression *(han-yuan)*. Le magistrat est ainsi averti sommairement de la cause, que l'accusation lui fera connaître ensuite en détail.

Le grand'père alla donc faire la cérémonie du *han-yuan*, et quelques jours après, il remit son accusation entre les mains mêmes du mandarin, dans une audience demi-solennelle. Le sous-préfet, suivant l'usage, lut la pièce, puis fit résumer de vive voix au plaignant le sujet de sa plainte. L'accusation est acceptée, le jugement remis à quelques jours. Tout semblait favoriser le calomniateur ; tout aussi semblait conjuré pour rendre toute défense impossible à l'innocent.

Parmi les païens du village, quelques-uns, outrés de l'injustice qui se tramait, avaient prévenu *Liou-ue-ming*. Le pauvre homme accourt aussitôt à *Ou-i* et dit aux gens du P. Heitzler l'orage qui le menace. Le Père, par prudence, ne veut pas le voir ce jour-là. Alors, avec un chrétien lettré, *Liou-ue-ming* se rend chez le greffier qui a écrit l'accusation et lui en demande une copie. Il voulait savoir au moins ce dont on l'accusait. Mais les cauteleux adversaires avaient pris les devants. Ordinairement ces copies d'accusation s'achètent pour 200 sapèques (0,30 fr). « Pour plusieurs ligatures on ne vendra pas celle-ci, répondit le greffier, inutile d'insister ! »

Le chrétien va trouver un autre scribe pour faire rédiger une contre-accusation. « Je n'écris pas aujourd'hui, répond le scribe ; il faut attendre le prochain *mao*. » On appelle *mao* les termes officiels où l'on peut écrire ces sortes de pièces ; ces termes se succèdent de 5 en 5 jours à peu près.

On se flattait du moins de pouvoir obtenir au tribunal une copie du *p'i*. Le *p'i* est la pièce par laquelle le mandarin déclare accepter l'accusation et la résume en quelques mots. Nouvelle déception ! Le bureau du tribunal refuse aussi de livrer copie du *p'i*. Pendant 3 jours, on se heurte ainsi de toutes parts à une mauvaise volonté évidente. C'était le cas de dire que le diable se mettait de la partie : c'était aussi un motif de plus

d'espérer que le bon Dieu lui-même prendrait en main la cause des innocents. Le P. Heitzler ordonne de nouvelles prières à St Joseph, les enfants de son école redoublent d'instances et de ferveur.

Le 9 juin, on apprend que le *p'iaoze* mandarinal est écrit. Ce papier officiel résume de nouveau l'accusation et porte ordre aux satellites d'amener tels et tels au tribunal du sous-préfet. Quand le magistrat attache de l'importance à la cause et la juge urgente, ces ordres sont donnés sur papier étroit qu'on appelle alors *Siao-p'iaoze* (*siao* petit)

Un *p'iaoze* particulier est le *Souo-tai-p'iao :* il commande aux satellites d'amener l'accusé enchaîné. Généralement les satellites ne se pressent pas d'exécuter ces ordres, ils n'amènent pas en une fois tous ceux que le mandarin a ordonné de faire comparaître. Ils en cherchent d'abord un qu'ils conduisent en ville ; pendant plusieurs jours ils s'attachent à lui, comme des parasites, comme des sangsues ; ils mangent et boivent à ses dépens, ils lui extorquent jusqu'à sa dernière sapèque. Quand cette première victime est à sec, ils en amènent une seconde qu'ils exploitent de la même manière. Le sous-préfet demande-t-il si tous les accusés, témoins ou accusateurs, sont arrivés, on lui répond que non, qu'on n'a pas encore trouvé un tel ou un tel, mais qu'on les recherche activement. Pendant ce temps la comédie continue : ce sont des jours de fête pour les satellites. Ces détails nous donnent une petite idée de l'arbitraire qui règne dans les procédures chinoises. Notre pauvre chrétien allait en être la triste victime.

Le 10 juin de grand matin, 5 satellites à âne partent pour *Ta-liou-kia-t'sounn*, munis du mandat d'amener. A leur arrivée au village, *Liou-ue-ming* était sorti pour aller couper du blé. Pendant que l'un des policiers, avec le maire du village, va le chercher aux champs, son ennemi *Liou-ta-sain* complote avec les satellites ; il s'agit de rendre cette arrestation la plus ignominieuse possible. Dès que le chrétien rentre chez lui, il est saisi et enchaîné avec sa femme ; on menace de le traîner ainsi jusqu'en ville. Or, pour un Chinois, c'est là le comble du déshonneur. « Mais le *p'iaoze* porte-t-il bien ordre de mettre les fers aux accusés ? Est-ce bien un *Souo-tai-p'iaoze ?* — Assurément, ripostent les satellites : voici le papier. » Les assistants, parmi lesquels personne ne sait lire, regardent le papier. « Oui, c'est bien cela ! » disent les gros bonnets du village.

A tout prix *Liou-ue-ming* veut éviter cette honte suprême. Il convient de payer. Marché débattu, il débourse 3 ligatures (environ 5 frs), s'engage à nourrir les bêtes et à offrir un dîner aux satellites. A ces conditions, on le relâche, et, chose plus incroyable, on ne l'emmène même pas ce jour-là en ville. C'est de lui-même que, le soir venu, il se rend à *Ou-i*, où il va directement trouver le P. Heitzler. Le cocher du Père l'entendant raconter la scène du matin : « Mais c'est un faux, s'écrie-t-il, ce *p'iaoze* du mandarin ; si la pièce était vraie, les satellites auraient eux-mêmes emmené *Liou-ue-*

ming ! — Évidemment, dit le Père ; à tout le moins, ce n'est pas un *Souo-tai-p'iao ;* il faut aller trouver le chef des satellites et vous faire exhiber l'ordre d'amener. » On se rend au poste de police. Le chef ne fait aucune difficulté de montrer le *p'iaoze.* « Ce n'est pas un *Souo-tai-p'iao*, disent les gens du Père. — Non, dit le chef, qui évidemment ne savait rien de la conduite de ses policiers, et qui ne se doutait pas qu'en répondant simplement la vérité, il allait se mettre une vilaine affaire sur les bras. De fait, le cas était grave pour le pauvre brigadier. Des satellites outrepassant les ordres du mandarin pour extorquer de l'argent par des menaces illégales, c'en était assez non seulement pour faire châtier les gens du tribunal, mais même pour accuser le mandarin en haut lieu.

Le Père et les gens se hâtent de profiter de l'avantage qui leur était offert par la Providence. Le lendemain, on retourna au poste et on dit au chef des satellites : « Tu as jusqu'à midi pour te décider : il nous faut des réparations pour la conduite indigne de tes hommes. Si tu refuses, nous t'accusons toi-même. » Le chef, terrifié, se confond en excuses, promet de tout arranger, et il offre telles réparations qu'on voudra. Immédiatement, il va trouver un autre chef de satellites, voisin et ami de la résidence, le priant de lui servir d'intermédiaire. Ce second chef, dans une visite faite aux gens du Père, propose les conditions suivantes : restitution de l'argent extorqué et remboursement de tous les frais, prestation d'amende honorable au catéchiste et au pauvre homme injustement enchaîné, enfin dîner aux frais des satellites. Le Père, averti, fait répondre : « Les propositions sont bonnes ; mais les réparations devront se faire au lieu même où ont été commis les torts, c'est-à-dire au village de *Ta-liou-kia-ts'ounn.* » Cette condition parut fort dure, et l'entremetteur insista pour qu'on n'allât pas jusque-là. Le Père tint bon. Le chef des satellites finit par consentir à tout.

Le 12 juin, avant le point du jour, les satellites coupables, accompagnés du portier de la résidence qui devait servir de témoin, se rendent au village. En attendant que le soleil soit levé, ils se couchent devant la porte de la pagode, la figure tournée contre le mur, honteux et penauds. Dès que les gens apprirent leur arrivée et la mission qu'ils avaient à remplir, mission si différente de la précédente, ce fut une vraie explosion de railleries et de quolibets. C'était à qui paierait d'audace cette fois-ci. Il fallut l'intervention des notables et du portier du Père pour arracher les pauvres diables de satellites aux représailles populaires. Amende honorable fut faite dans les termes convenus. Les chrétiens commençaient à respirer. Ce n'était pas encore la victoire définitive, mais c'était une première lueur d'espérance et un commencement de réparation ; c'étaient les arrhes de la protection de St Joseph.

Le mandarin avait annoncé qu'il ferait passer l'audience le 13 juin. Quelques jours auparavant., *Liou-ue-ming* avait enfin réussi à faire écrire une

contre-accusation dans laquelle il racontait avec sincérité tout ce qui s'était passé. De son côté le P. Heitzler, s'autorisant des bonnes relations qu'il a toujours eues avec le sous-préfet, lui avait fait écrire une lettre. Écrite dans le goût chinois, avec les formules de politesse dont le Père possède tous les secrets cette lettre ne pouvait manquer de porter coup. Le Père y disait : « Dans tout le territoire d'*Ou-i*, la renommée, comme une clochette au son argentin, s'en va publiant la haute intelligence, les vertus et surtout l'incorruptible justice du grand homme. Portés sur les ailes des zéphirs, ces sons si doux sont venus jusqu'à moi et m'enhardissent à venir confier au cœur du père du peuple une peine qui depuis longtemps étreint mon propre cœur. »

Après ce début, le Père exposait clairement, sans embages, la situation faite aux chrétiens de *Ta-liou-kia-ts'ounn* par la haine et la mauvaise foi de *Liou-ta-sain* dont il démasquait les menées. « Voilà le vrai coupable : lui puni, tout rentrera dans l'ordre et dans le calme ; les chrétiens continueront à jouir, sous la paternelle protection du grand homme, de la paix que leur assurent ses intentions bienveillantes. »

« J'aurais dû depuis longtemps, ajoutait le Père, porter ces choses à votre connaissance ; mais j'espérais toujours que le coupable s'amenderait, ce qui m'eût heureusement dispensé de venir dérober au grand homme des moments précieux. Mes espérances ont été déçues, et le mal s'est aggravé au lieu de diminuer. Maintenant que j'ai ouvert mon cœur au grand homme, je me sens tout soulagé et j'attends avec une entière confiance la décision que sa justice bien connue m'assure devoir être favorable à nos légitimes intérêts. »

Quel effet ces deux pièces, la contre-accusation et la lettre du Père, avaient-elles produit sur l'esprit du sous-préfet ? Personne ne le savait. Il les avait reçues et lues avant d'avoir livré son mandat d'amener, avant d'avoir assigné le 13 juin pour passer l'audience. Mais il n'avait manifesté à personne ses impressions, de sorte que le Père et les chrétiens restaient assez inquiets. Dans l'hypothèse que le mandarin jugerait en leur faveur, son silence était habile. Il ne fallait pas que le grand coupable, *Liou-ta-sain*, se doutât de rien. Le mandarin l'avait assigné comme témoin, bien que ni dans l'accusation ni dans la contre-accusation il ne fût question de lui. On pouvait voir dans cette assignation un premier effet de la lettre du Père.

Le jour de l'audience était donc arrivé. Dans la ville, où tout le monde était au fait du procès, l'impatience était générale ; aussi vint-on en foule à la scène que l'on se promettait intéressante. Dans la cour on remarquait l'ancien chef de bureau avec quelques amis, sûrs d'un triomphe qu'ils croyaient avoir assuré par leurs intrigues. *Liou-ta-sain* aussi était là, fier, arrogant, si sûr de son fait, qu'il ne gardait plus aucune mesure. A l'entrée du *yamen* il avait rencontré le lettré chrétien dont j'ai parlé plus haut : « Que viens-tu faire ici ? » lui dit-il d'un ton dédaigneux, et il cracha par terre en signe de

mépris. Sous ce sanglant affront, dur à tout homme, mais dur surtout à un Chinois et à un Chinois lettré, le chrétien sent sa colère bouillonner. Mais la grâce aidant la nature, il se retira sans mot dire, alla trouver le Père, puis Notre-Seigneur à la chapelle; il resta là en prières tout le temps de l'audience, offrant pour le triomphe de la cause chrétienne l'outrage qu'il avait subi.

L'injure faite à ce chrétien ne fut pas la seule marque d'arrogance de *Liou-ta-sain*. Sur le seuil de la porte, les satellites lui demandent: « Quelqu'un se porte-t-il garant pour toi ? » Cette question signifie : Dans le cas où le mandarin te ferait battre, et où par signe tu offrirais de l'argent pour que nous battions moins fort, quelqu'un est-il là pour nous garantir l'argent ainsi promis ? A cette question des satellites, *Liou-ta-sain* répondit fièrement : « Je n'ai besoin de personne. »

Et cependant en jetant un coup d'œil sur la salle, ou plutôt sur la cour, quelque chose aurait dû lui dire : La victoire pourrait bien n'être pas aussi certaine que tu le penses ! Des faux témoins cités, pas un seul n'avait osé comparaître. L'affaire des satellites, leur amende honorable forcée, leur déconvenue, avait jeté la défiance et la peur dans le camp ennemi. Il n'y avait comme directement intéressés que 3 hommes : Le chrétien *Liou-ue-ming*, son accusateur le grand'père païen, enfin *Liou-ta-sain* — tous trois à genoux suivant l'usage chinois. « Comment se fait-il, demanda brusquement le mandarin, que vous ne soyez que trois ? Les témoins cités, où sont-ils ? S'ils n'ont pas osé venir, pourquoi cette peur ? » Pas de réponse. *Liou-ta-sain* n'avait pas prévu cette défection qui le déconcertait. Il fut bien plus déconcerté encore quand le sous-préfet, s'adressant aux deux parties, accusé et plaignant, leur dit : « Vous deux, je vois que vous êtes de braves gens, entre lesquels il ne sera pas difficile de rétablir la bonne entente. Il y en a un autre qui est le vrai coupable; et ce coupable, dit-il en fixant *Liou-ta-sain*, ce coupable c'est toi ; oui c'est toi qui as excité ton oncle à chercher querelle à *Liou-ue-ming*. »

Dans la salle il y eut un frémissement de surprise. *Liou-ta-sain*, renversé par ce coup à bout portant, essaye de se remettre sur pied. « Comment serais-je le coupable, dit-il, je ne sais même pas au juste ce qui s'est passé entre *Liou-ue-ming* et mon oncle. — Ah ! tu ne sais rien, reprit le mandarin, je vais donc interroger ton oncle pour savoir de lui l'exacte vérité. »

Le pauvre oncle, très peu habitué à parler en public, surtout devant un mandarin, à demi mort de frayeur aussi, commence à balbutier quelques explications. Visiblement il s'enfonçait, il se perdait et perdait ses amis avec lui. *Liou-ta-sain* n'y tient plus. Oubliant ce qu'il vient de répondre au sous-préfet, il donne en plein dans le piège que celui-ci lui tendait. Il veut soutenir son oncle et raconter, avec sa faconde habituelle, les faits tels qu'il les avait inventés. Le mandarin l'arrête net : « Comment ! tu viens de me dire que tu ne sais rien de l'affaire, et tu veux me donner des détails que je

ne te demande pas ! C'est donc bien toi le coupable ; tes mensonges en sont la preuve. Qu'on lui donne 100 coups ! (coups de bambous sur les mains.) »

Le châtiment d'Aman commençait. Lui qui avait dit si fièrement qu'il n'avait nul besoin qu'on se portât caution pour lui, le voilà réduit à faire signe qu'il promet 3 ligatures (5 fr.) aux satellites s'ils veulent bien frapper moins rudement. Mais le mandarin a vu le geste des 3 doigts et a compris l'intention de *Liou-ta-sain*. « Non, s'écrie-t-il, pas de pitié, pas de compromis, frappez fortement ! » Les trois ligatures étaient promises, il faudra les payer ; c'est la vengeance de Dieu pour les 3 ligatures que *Liou-ta-sain* avait voulu faire extorquer à *Liou-ue-ming* le jour de son injuste arrestation. Mais les 3 ligatures promises et payées ne lui serviront pas à alléger sa peine : c'est son châtiment. Cette première honte subie, il dut en subir une plus sanglante encore. Le sous-préfet, suivant mot pour mot les griefs développés dans la lettre du P. Heitzler, accable le malheureux de ce vigoureux réquisitoire. Rien n'est oublié, ni ses tracasseries journalières, ni ses vanteries hautaines, ni surtout son rôle indigne dans le procès actuel. Toute la salle écoutait d'un profond silence. Le mandarin avait la simple et forte éloquence de la vérité; il semblait heureux tout à la fois de remplir le devoir d'un intègre justicier, et de donner à son ami le P. Heitzler le témoignage public de sa bienveillance.

Il termina par cette apostrophe : « Toi qui poursuis les autres pour leur religion, j'ai entendu dire que tu suivais une religion bien spéciale. Voyons, dis-nous de quelle secte tu fais partie. » Le malheureux se garda bien d'avouer son affiliation au *Mimi-kiao*, sachant bien que cette société secrète est prohibée. « Tu ne veux pas avouer, reprit le mandarin ; soit ! mais tiens-toi pour averti. Si je te revois devant mon tribunal pour n'importe quelle affaire, tu n'échapperas pas au châtiment que tu as mérité. »

La séance est levée. La justice humaine avait donné son verdict. La justice divine ménageait un dernier coup au persécuteur des chrétiens. Les 3 hommes s'étaient relevés, *Liou-ta-sain* dissimulait mal sa rage et son dépit. Devant cette foule témoin de ses humiliations, il voulut du moins se donner un air de bravade, et il murmura, assez haut pour être entendu : *Soain-tchao !* ce qui veut dire : « Allons ! puisqu'il le faut, résignons-nous ! » Malheureusement pour lui, le sous-préfet l'entendit aussi. « *Soain-tchao !* s'écria-t-il ; comment, tu oses me braver en face ? Reviens ici ; à genoux ! Qu'on lui donne encore 100 coups ! » Les satellites exécutent cet ordre. Quand ils ont fini : « Et maintenant, ajoute le mandarin, qu'on le mette aux fers ! »

L'innocent Mardochée était complètement vengé. Ces fers que *Liou-ta-sain* avait fait préparer jadis pour *Liou-ue-ming*, voilà qu'on les lui met à lui-même, en pleine audience devant la foule de ses amis, devant ces chré-

tiens qu'il se flattait d'écraser. Son orgueil était brisé. Il supplia avec larmes le mandarin de lui pardonner. Le sous-préfet le laissa supplier longtemps. Quand il crut la leçon suffisante, il donna ordre de le relâcher, mais en lui disant : « Sache que les chrétiens sont mon peuple, comme les autres. Qui les attaque, m'attaque moi-même. Si j'apprends encore que tu les molestes, c'est à moi que tu auras affaire. »

La cause était finie. Le mandarin y gagnait une immense réputation de perspicacité. Tout le monde le disait : « Comment a-t-il vu si clair dans les menées de *Liou-ta-sain !* Est-ce qu'il a un *chenn* (esprit) à sa disposition pour l'instruire des affaires ? » Les païens eux-mêmes ne tarissaient pas d'éloges. Le P. Heitzler aurait pu leur en dire long sur ce *chenn* mystérieux. Avec ses bons chrétiens, délivrés pour longtemps de toute tracasserie, il fit remonter honneur et actions de grâces à qui de droit, c'est-à-dire à saint Joseph, le puissant avocat des causes difficiles.

A. Wetterwald, S. J.

Deux retraites à Tchao-kia-tchoang.

Lettre du P. Wetterwald.

Tchao-kia-tchoang, le 25 février 1897.

Si vous avez une carte de notre mission, vous pourrez facilement trouver la place de la petite résidence d'où je vous écris. C'est assez loin de *Hien-hien*, au Sud, dans la sous-préfecture de *Wei-hien*, un peu au Nord de cette ville. Après l'arrivée de mon frère Paul et son installation, les supérieurs m'ont envoyé ici pour aider le P. Lomüller et le P. *Ou* qui y travaillent depuis plusieurs années. Nous avons ici dans un rayon d'une à deux lieues près de 3000 vieux chrétiens, une paroisse de 500, une de 800, d'autres de 200, 150, etc... Les païens sont plus nombreux encore ; donc le travail ne manque pas, travail de plus d'une sorte...

Votre bonne lettre du mois de novembre ne m'a pourtant pas trouvé ici. Je l'ai reçue le 12 février à *Fan-kia-tchai*, à une journée au Nord-Est de notre *Tchao-kia-tchoang*. C'est le centre d'opérations du P. Liefooghe, notre ministre de section. L'année dernière, je lui avais promis de prêcher la retraite annuelle qu'il donne à ses chrétiens... *Fan-kia-tchai* va devenir célèbre pour ses retraites, comme le Hautmont, Braisne, Montbeton en France. Va devenir... non ! il est célèbre déjà. Dernièrement le P. Liefooghe recevait d'Europe une lettre ne portant comme adresse que ces seuls mots : M. Liefooghe, *Fan-kia-tchai*, Chine. Voyez donc : *Fan-kia-tchai*, Chine, comme on dit Paris, France ! La poste ne peut pas se tromper. Qui sait ! on dira peut-être : prédicateur à *Fan-kia-tchai*, comme on dit : prédicateur à Notre-Dame de Paris.

Ce n'est pas cet espoir qui m'attirait, assurément, mais bien la perspective d'un fructueux ministère. Sur la route, une malade, dans une toute petite chrétienté, avait fait demander ici si on pourrait de nouveau la confesser et lui apporter le bon Dieu. Elle avait été administrée quelque temps auparavant. Je pouvais faire facilement ce détour. Dans ma bourse de viatique je pris donc le Saint-Sacrement, heureux d'avoir pour une heure ou deux Notre-Seigneur comme compagnon de route. Le P. Lomüller, un cierge à la main, m'accompagna jusqu'à mon char ; le cocher et le catéchiste, un genou en terre, adorèrent le Saint-Sacrement, et nous partîmes. En route je priais le divin Maître de bénir ces villages encore païens que nous traversions. Quand viendra le temps où les processions du Saint-Sacrement parcourront ces chemins, entre des flots pressés de chrétiens ?

A l'arrivée du char les quelques chrétiens avertis se prosternent : la chambre de la malade est prête : j'y dépose le Saint-Sacrement, et je confesse cette pauvre femme. Les chrétiens viennent ensuite assister à la communion et prient à haute voix. Avant de repartir, je leur adresse quelques mots, je console la malade, lui recommande de se tenir prête pour le moment où Dieu voudra l'appeler, « recevoir son âme », comme disent les Chinois chrétiens. Ce moment n'était, de fait, pas éloigné. Nous étions au mardi, j'appris à *Fan-kia-tchai* que le samedi suivant, jour désiré par elle, la chrétienne mourait paisiblement. Mais j'appris bien autre chose. A peine la femme morte, les païens répandent le bruit stupide que je suis venu lui arracher les yeux... Les parents de la défunte (païens aussi) profitent aussitôt de ces rumeurs pour intimider le mari et lui extorquer de l'argent. Si cet homme avait eu un peu d'audace et de présence d'esprit, il aurait refusé l'argent, menacé de tout faire savoir au P. Lomüller à *Tchao kia-tchoang* et fait entrevoir la perspective d'une inspection du cadavre par le mandarin. Il n'en aurait pas fallu tant pour faire rentrer les cornes aux païens, ou au diable si vous voulez. Le P. Lomüller qui m'écrivait ces détails, ajoutait : « Il y aura peut-être là matière à procès. » De fait, il n'y a pas eu de procès, je ne sais trop pourquoi. Si j'étais le maître, j'aurais fait certainement poursuivre cette affaire qui peut avoir des conséquences fâcheuses pour notre ministère à *Fan-kia-tchai*.

La première retraite (car j'en avais deux à donner) s'ouvrit le jeudi soir, 11 février. Il y avait plus de cent retraitants, venus des quatre coins du pays (sous-préfecture de *Nan-koang* et de *Tsing-heue*), qui de deux lieues, qui de quatre, qui de six ou sept... La maison de *Fan-kia-tchai*, où un pensionnat est installé, avec les salles, dortoirs, cours, se prête assez bien aux exercices d'une retraite. Chaque retraitant apporte une ou deux couvertures pour la nuit : on lui en fournit une supplémentaire empruntée dans le village, et c'est avec cela qu'il s'arrange dans la case en briques qui sert de lit : briques en dessous, recouvertes de paille et d'une natte,

cloison de briques séparant un dormeur de l'autre. Il ne fait pas chaud dans ces dortoirs, avec les 8 ou 10 degrés de froid que nous avons encore. Mais nos braves retraitants ne se plaignent pas ; ils ne se plaignent pas non plus du « silence » que mes recommandations leur imposent, et ils l'observent, ce silence, avec une ponctualité et une bonne volonté qui nous édifient. Il est vrai qu'au moment du coucher, quand chacun, avant de faire dodo, fume encore une ou deux pipes, on les aide un peu à ne pas jaser. Un catéchiste les exhorte, leur répète le sens des instructions de la journée. Pendant le reste du temps, ils n'ont pas le loisir de causer beaucoup, tant les exercices se suivent serrés. Je prêche cinq fois, 3 quarts d'heure au moins chaque fois. En dehors des instructions, des exercices communs de piété à la chapelle, les catéchistes leur lisent des livres de doctrine, et suivant les catégories distinctes, expliquent à ceux-ci le catéchisme, préparent ceux-là au baptême ou à la première communion. De fait, nos retraitants ne sont pas une réunion homogène. Il y a une quinzaine de catéchistes : c'est la catégorie censée la plus intelligente ; il y a des chrétiens fervents mais peu instruits ; il y a des retardataires qui depuis 2, 5, 10 et 20 ans ne se sont pas confessés, soit parce qu'ils sont allés faire du petit commerce en Mongolie, soit pour d'autres empêchements ou prétextes ; il y a deux fumeurs d'opium que la grâce pousse à se corriger ; il y a de bons vieux, baptisés sur le tard, qui n'ont pas encore fait leur première communion ; il y a quelques catéchumènes non encore baptisés. Parmi ces derniers, il y en a un qui excite particulièrement notre intérêt. C'est presque un confesseur de la foi. Toute sa famille reste obstinée dans le paganisme, et lui, jeune homme de 25 ans environ, veut absolument se faire chrétien pour sauver son âme et aller au ciel. Un des maîtres de l'école de *Fan-kia-tchai* est de son village ; chaque fois qu'il rentrait dans sa famille, le catéchumène allait, en cachette, le trouver, et apprenait furtivement quelques prières, quelques pages de catéchisme. Mais malheur à lui si sa famille le découvrait : son père le faisait chercher, et, au retour, le battait rudement. Pour venir à la retraite, il avait prétexté une visite de nouvel an chez des parents éloignés. Il me disait, les larmes aux yeux : « Si mon père apprend que je suis venu ici, que j'ai reçu le baptême, je sais bien ce qui m'attend. Mais je ne crains rien : après le baptême surtout, je me sentirai plus de courage, et le bon Dieu m'assistera ! »

De pareilles vocations à la foi sont assez rares : assez rares, je crois ceux qu'aucun motif humain n'amène à nous. Il est vrai que, même amenés par un motif humain, ces gens finissent par avoir une foi sérieuse et sont de bons chrétiens. La Providence ne conduit pas toutes les âmes par les mêmes voies.

Un autre retraitant de cette première fournée mérite une mention... d'hilarité. Il n'est pas « *fou* » mais il a des idées « *fixes* ». Jadis il a été em-

ployé comme catéchiste par le P. Vinchon. Le Père voulait le mettre à la retraite, à cause de ses toquades. L'autre insistait. Pour se délivrer de ses instances, le Père finit par lui dire: « *Tchou kiao pou hu*, » ce qui, dans sa pensée, voulait dire : « L'évêque ne me permet plus (de te garder)... *pou* étant la négation chinoise. Mais *pou* est aussi le nom chinois de Monseigneur » Ah ! *Tchou kiao Pou hu !* L'évêque *Pou* consent, s'écria le catéchiste, le Père ne peut donc pas me renvoyer. Ce bon mot désarma le Père qui le garda une année de plus. Actuellement il est rentré dans sa famille à *Fan-kia-tchai* et sa marotte c'est que le Père Liefooghe l'empêche de devenir Pape : il a déjà menacé d'accuser le Père au tribunal du sous-préfet. Voilà un procès qui ne manquerait pas de piquant, si le mandarin avait la plaisante idée de se déclarer compétent. Sauf cette manie, notre homme a tout son bon sens pour le reste et il fait sa retraite avec dévotion sans me parler de ses aspirations à la tiare.

Je prêche les exercices de la première semaine de saint Ignace, voulant surtout faire faire à tous une bonne confession et une bonne communion. Vers midi j'explique les commandements de Dieu sous forme d'examen de conscience. Les lectures pendant le repas convergent au même but. Il est bien difficile que ces âmes, naturellement assez droites encore, et où la foi est encore vive, résistent à la grâce qui les presse de tous côtés. Aussi les confessions sont-elles très consolantes. Une retraite de trois jours dans ces conditions produit plus de fruit qu'une mission ordinaire de huit ou quinze jours.

Mais c'est plus fatigant aussi. Le soir du troisième jour, ma gorge était fêlée. Un rhume se déclara, qui me donna des inquiétudes pour la seconde retraite. J'aurais été bien ennuyé de devoir faire faux bond au P. Liefooghe. Le P. Lomüller, averti à *Tchao-kia-tchoang*, eut la charité de m'envoyer une boite de lait de conserve et de la réglisse : avec cela, je pus me faire de bonnes tisanes, qui empêchèrent une exstinction totale de la voix ; mais tout le temps de la seconde retraite et après, je sentis la fatigue de ces premiers jours.

Le lundi 15 février, nos retraitants reprenaient le chemin de leurs villages. C'était le 14 de la première lune chinoise. Pour le lendemain, 15 de la lune, chacun doit être chez soi pour fêter ce rebond du nouvel an. Le personnel de *Fan-kia-tchai* devait avoir aussi ses réjouissances. Comme de bons Chinois, fidèles aux traditions séculaires, ils mangèrent, et nous mangeâmes comme eux, les « *Kiaezé* », hachis de viande dans de petits chaussons de pâte cuite à la vapeur. Pour les amuser, je leur donnai une ligature (environ 1,50 fr.) à dépenser en feu d'artifice. Ils achetèrent une trentaine de fusées, pétards, autant de gerbes lumineuses, et ils nous régalèrent, le P. Liefooghe et moi, d'une soirée bruyante. Le Père leur permit encore de sortir dans le village, pour voir les illuminations et le feu d'artifice. On m'assura qu'un

village voisin avait dépensé plus de cent ligatures pour ces réjouissances du 15 de la 1re lune. Après cela, ils devront peut-être tirer le diable par la queue pour avoir à manger jusqu'à la moisson ; mais ce peuple enfant ne réfléchit pas et ne prévoit pas. Le soir du 15, les païens suspendent des lanternes à des ficelles rouges tendues au travers de la rue : vous ne devineriez pas pourquoi. C'est que ce soir-là, tous les diablotins qui, par leurs maléfices, pourraient gâter le bonheur de cette nouvelle année, sont priés de déguerpir au plus vite et de rentrer aux enfers. Pour leur faciliter cette retraite,... on la leur fait « aux flambeaux » ; en les reconduisant, on les éclaire ! Il faut être poli ; même avec le diable, paraît-il !

J'étais bien décidé à ne pas sortir, à soigner mon rhume à domicile. Mais des chrétiens du voisinage vinrent avec un char m'inviter à aller voir leur nouvelle église. Il faut vous dire qu'à *Pei-ta-tchai*, à une lieue et demie de *Fan-kia-tchai*, le P. Liefooghe a bâti l'an dernier une jolie petite église pour 200 à 250 chrétiens environ. Je désirais voir cette construction pour plus d'un motif. Le Père me disait que pour la nouvelle église, il y avait un autel en bois, sculpté par des artistes chinois, les mêmes qui ont fait le « chef d'œuvre » du P. Gry à *Tchang-kia-tchoang*.

Nous partîmes donc après le dîner, le Père dans son char, moi dans celui des chrétiens de *Pei-ta-tchai*. A notre arrivée au village, cérémonies ordinaires et compliments d'usage. Les retraitants avaient parlé du prédicateur. D'autres voulaient venir à la seconde retraite. Nous encourageâmes ces bonnes volontés, et les chrétiens me firent les honneurs de leur église.

La seconde retraite commença mercredi soir, avec plus de quatre-vingts retraitants. Il y en aurait eu certainement davantage, sans le mauvais état des chemins. Un fort dégel avait défoncé les routes. Comment ces pauvres gens, avec leurs souliers en toile et en carton, peuvent-ils s'engager dans ces bourbiers ? Il y en a qui, pour tourner la difficulté, préférèrent voyager la nuit, au clair de lune. Avant le lever du soleil, une légère croûte durcissait le sol et rendait la marche plus facile. Les autres arrivaient dans un état piteux ; franchement j'admirais leur courage.

Nous attendions, pour le second jour, une auguste visite, celle de Mgr Bulté, notre vicaire apostolique. Sa Grandeur, se rendant au midi de son vicariat, voulait au passage donner quelques confirmations. Malheureusement, nous avions su trop tard les intentions de Monseigneur, de sorte que des chrétientés du voisinage on ne put pas réunir beaucoup de confirmands. Du reste, où les loger, la maison étant occupée par les retraitants ? On ne put préparer qu'une quinzaine d'hommes et de jeunes gens au sacrement.

Le vendredi soir, Sa Grandeur arrivait en char, précédée d'un *Ting-ma*, ou cavalier d'honneur. Elle fut reçue à notre petite chapelle avec les cérémonies prescrites par le Pontifical. La présence de l'évêque encouragea nos retraitants, qui redoublèrent de bonne volonté et de ferveur. Monsei-

gneur voulut lui-même nous aider à les confesser le lendemain ; lui-même leur dit la messe de communion, dimanche matin, leur adressa quelques mots d'exhortation, les bénit. La confirmation eut lieu avant la messe.

Après le déjeuner, dans une salle de l'école, on dressa trois fauteuils, et les retraitants vinrent remercier Monseigneur, le P. Liefooghe et moi. Un orateur tourna à notre adresse une assez jolie petite harangue à laquelle Sa Grandeur répondit. Je dis ensuite quelques mots, les engageant surtout à porter dans leurs foyers et à répandre autour d'eux les fruits de la retraite.

Monseigneur devait partir le lendemain, lundi 22 février ; son intention était de s'arrêter à *Wei-h'ounn* deux jours pour y promulguer une des 5 indulgences papales qu'il a apportées de son voyage de Rome.

Wei-h'ounn est une grosse paroisse à deux kilomètres de *Tchao-kia-tchoang*, au Sud ; aux environs il y a d'autres chrétientés plus petites. Prévoyant qu'il y aurait là de nombreuses confessions, Sa Grandeur m'invita à partir avec elle; le Père Pain, un prêtre chinois qui aide le P. Liefooghe, fut invité aussi à se diriger ce jour-là sur *Wei-h'ounn*. Nous y arrivâmes à une heure de l'après-midi, après six ou sept heures de cahots sur des chemins affreux. Réception solennelle : la musique du village avec ses drapeaux, pétards, sonnerie de la cloche et roulements de *Tam-tam* : aux abords de la localité, une foule énorme. Un premier groupe s'approche de la voiture épiscopale et se prosterne ; le catéchiste relève la portière du char, et Monseigneur bénit les chrétiens agenouillés. A chaque nouveau groupe, même cérémonie. A l'église (une vieille construction à toit plat, trop petite pour les 800 chrétiens et menaçant ruine) le clergé (c.-à-d. le P. Lomüller) attend Sa Grandeur et la reçoit avec les honneurs liturgiques. Un semblant de maîtrise entonne un semblant d'« *Ecce Sacerdos* » ; on sent que cette antienne ne leur est pas très familière ; la musique se charge de combler les lacunes. Les Chinois d'ailleurs ne sont pas pointilleux sur la finesse d'exécution. Pourvu qu'il y ait du « *jon-nan* », comme ils disent, c'est-à-dire beaucoup de démonstrations, ils sont contents. Monseigneur dit quelques mots à cette foule compacte, annonce l'indulgence pour la St-Mathias, la confirmation, et engage les fidèles à bien profiter des grâces que sa visite leur apporte.

Dès ce soir-là, nous nous mettons au confessionnal. Monseigneur payant lui-même de sa personne, nous sommes 5 confesseurs. En tout nous entendîmes plus de 550 confessions,et si le temps l'avait permis, nous en aurions eu bien davantage. La fête de St Mathias fut donc très consolante par une belle communion générale, un peu tumultueuse pourtant, vu l'exiguïté de l'église... Mais les fêtes pacifiques sont pour le ciel. Mgr donna la confirmation à plus de 30 personnes, un peu de tout âge.

Les chrétiens nous régalèrent tous les 5 d'un repas interminable. La salle

à manger était remplie d'hommes, à peine si nous avions nos « coudées franches » pour manœuvrer fourchettes et bâtonnets.

Après le dîner, je revins ici à *Tchao-kia-tchoang*. Quelques jours de repos n'étaient pas de trop avant la mission de 15 jours que je vais commencer le 1er mars à *P'an-ts'ounn*.

Après cette mission, j'irai donner la St-Joseph aux chrétiens de *Tchoung-kia-yinn*. Ces deux villages sont aux environs. Puis la Semaine Sainte et le jour de Pâques à *Wei-h'ounn*. Ce mois ne sera donc pas inoccupé. Monseigneur, parti pour le midi, n'en reviendra que dans la semaine de la Passion.

A ce moment les PP. Lomüller et *Ou* auront à peu près fini la grande mission de *Tchao-kia-tchoang*, et Sa Grandeur bénira sans doute la grande église de ce village.

J'espère, après Pâques, pouvoir m'occuper un peu des catéchumènes et faire quelques tournées chez les païens. Priez un peu pour ces travaux.

ALB. WETTERWALD, S. J.

Ouverture de l'église catholique à T'ien-tsin.

Lettre du P. du Cray.

T'ien-tsin, 22 juin.

J'AI tardé à vous répondre afin de pouvoir vous donner quelques renseignements sur l'inauguration de l'église ou chapelle funéraire des Lazaristes. Le tout s'est fait avec un certain éclat extérieur ; les deux ministres de France, les consuls de France, de Russie et d'Angleterre, tous en uniforme, des officiers français, russes, danois, anglais ; le *Tao-t'ai* avec un autre mandarin, tels étaient les personnages officiels. Comme escorte, 25 marins de la *Comète*, plusieurs canonnières chinoises échelonnées sur la route et soldats indigènes sur la berge au lieu de débarquement, enfin, 4 chaloupes du vice-roi nous transportaient. Je dis « nous », car j'avais été invité. Hier soir, je fus aussi au banquet offert par les Lazaristes, auquel se trouvait une vingtaine d'invités environ. Tout se passa très bien et fut bien organisé. Ces messieurs ont le droit d'être contents ; il ne reste qu'à souhaiter une chose, c'est que l'effervescence populaire qui semble calmée à présent, ne se réveille pas un jour ou l'autre pour amonceler de nouvelles ruines sur le théâtre des massacres de 1870.

D'après le journal de la localité étaient présents MM. Gérard, Dubail, tout le personnel du consulat français à *T'ien-tsin* et toute la communauté française, le consul de Russie, l'attaché militaire de la légation russe à *Pekin*, le consul anglais de *T'ien-tsin*, un officier de marine anglais et 2 Danois. Le calme de la population est dû réellement à l'énergie du vice-roi et

du *Tao-t'ai.* A la fin de la cérémonie, M. Gérard a prononcé un discours remarquable : il a remercié tous ceux qui avaient assisté à la cérémonie et a fait remarquer qu'il y avait 3 choses importantes dans cette cérémonie.

1° C'était un souvenir des massacres de 1870 ; la cathédrale était reconstruite sur la tombe des victimes, comme un monument durable à leur mémoire ; 2° Les massacres de 1870 avaient été un outrage pour tout le monde chrétien, mais le gouvernement chinois ayant consenti à la reconstruction de ce monument, le monde chrétien a reçu satisfaction, et la France peut maintenant pardonner et oublier ce terrible événement. 3° Il est permis d'espérer que de tels massacres ne se renouvelleront plus, car le gouvernement chinois en est venu à reconnaître le fait que le christianisme est et sera un facteur important dans la civilisation de la Chine, et que l'Empire en a déjà retiré de grands fruits.

Le journal anglais reconnaît la fermeté de la France en rebâtissant ce monument et en l'inaugurant le jour anniversaire des massacres malgré les craintes de tous les autres étrangers, et loue cette manière d'agir avec les mandarins comme étant la plus efficace et la plus à suivre par d'autres gouvernements. « Nous regrettons, dit ce journal, que les ministres d'Angleterre et des autres puissances n'aient pas été présents à cette occasion mémorable. Tous ceux qui désirent réellement la conservation du prestige des étrangers en Chine, féliciteront les Français d'avoir bien agi en rebâtissant la cathédrale sur le théâtre même des massacres et en l'inaugurant le jour anniversaire. L'idée de cette reconstruction était venue l'automne dernier à M. Gérard en route pour *Pekin ;* il avait remarqué les ruines de la vieille cathédrale, et il s'était dit que son œuvre en Chine resterait incomplète s'il laissait les choses dans cet état : aussi, à son arrivée à *Pekin,* il mit tout en mouvement pour arriver à ses fins, et une fois de plus nous avons l'évidence du succès du représentant de la France dans tout ce qu'il entreprend. » —

MANGALORE.

Nouvelles de la mission.

Lettre du P. Gioanini.

VERS la fin d'octobre 1896, notre évêque, Mgr Abundius Cavadini, S.J., revint d'Italie où il était allé se faire sacrer. On lui fit une réception aussi brillante qu'il est possible en ce pays de l'Inde. Monseigneur arriva à Mangalore à 6 h. du soir, le 27. Une foule immense de chrétiens et de mahométans l'accueillit par des vivats prolongés, et l'accompagna en procession jusqu'à la cathédrale ; sur le parcours on avait élevé des arcs de triomphe. — A la cathédrale il reçut les hommages et les vœux de ses

diocésains. Toute la façade de l'édifice était illuminée avec un art et un goût qui émerveillèrent les nouveaux missionnaires amenés par Sa Grandeur. Après le chant du *Te Deum*, Monseigneur se rendit à l'église des Miracles ; les catholiques dételèrent les chevaux et traînèrent eux-mêmes la voiture ; tout le parcours était gracieusement illuminé; des feux de Bengale avaient été placés dans les arbres. L'enthousiasme était universel et sincère. Monseigneur Cavadini, pendant les 16 ans qu'il a passés dans la mission, soit comme Supérieur de toute la mission, soit comme Recteur du collège, a su gagner tous les cœurs, même des non-catholiques ; on l'appelle « l'ami, le conseiller ». — Malheureusement le schisme de Kallianpur n'est pas détruit.

Le collège de St-Louis prospère toujours : le chiffre des élèves atteint cette année 500, dont 400 catholiques, et les autres, Mahométans, Hindous ou Parsis. Dans les derniers jours du carnaval a eu lieu la retraite annuelle de 3 jours. Les points de méditation sont donnés aux petits dans la plus grande des classes transformée en chapelle, aux grands dans l'église du collège.

Voici le règlement : Matin : 9 h. Ste Messe, — 9 h. ½ méditation, — 10 h. 30 temps libre, — 11 h. conférence à l'église, — 12 h. Examen. — Soir : 2 h. 30 chapelet, — 3 h. méditation, — 4 h. temps libre, — 4 h. ¼ conférence — 4 h. 30 chemin de croix, — 5 h. temps libre, — 5 h. 30 méditation, Miserere, salut.

Le jour des Cendres a lieu la communion générale. Les nouveaux missionnaires sont toujours surpris de voir l'empressement avec lequel ces petits indigènes font cette retraite et le soin avec lequel ils gardent le silence ; un seul surveillant peut suffire pour 250 enfants.

Il y a dix-sept ans, quand nos Pères reçurent cette mission du Souverain-Pontife, on comptait très peu de confessions et de communions ; l'année dernière, au collège seulement, il y a eu 19,595 confessions et 16,120 communions.

Après avoir achevé à Madras l'étude du droit, revenus ici, nos anciens élèves retrouvent volontiers la direction spirituelle des Pères ; cette année dix ou douze d'entre eux demandèrent au R. P. Recteur de suivre la retraite du collège.

La congrégation de la Ste-Vierge et l'apostolat de la prière sont ici très florissants.

Un Père va chaque dimanche dans les prisons dire la messe et faire le catéchisme aux prisonniers catholiques. L'an dernier, deux prisonniers païens, condamnés à mort, cédant aux conseils d'un geôlier, excellent catholique et membre de la congrégation, firent appeler le Père, se convertirent et furent baptisés avant de mourir. Ils avaient dû surmonter bien des difficultés, entre autres la perspective de ne pas avoir de funérailles, céré-

monie à laquelle les Hindous tiennent beaucoup. Pour encourager les autres païens, les Pères leur firent des funérailles magnifiques. A cette occasion le médecin, surintendant des prisons, anglais protestant, manifesta ainsi son sentiment : « C'est une grande chose qu'une Église puisse tendre les bras à un pauvre rejeté, et qu'un prêtre puisse l'assurer du pardon. »

Il y a dans la mission, 30 Pères, 13 Scholastiques, 8 Frères coadjuteurs et 77,998 catholiques.

D. Gioanini, S. J.

Le catéchuménat de Jeppoo.

(D'après les « Lettres édifiantes de la province de Venise ».)

D'OÙ viennent les catéchumènes ? Les uns de l'hôpital de la ville (guéris ou incurables). D'autres sont récoltés dans la rue ou le bazar où ils vagabondaient, demandant un emploi ou l'aumône. D'autres viennent d'eux-mêmes à la suite de querelles dans leurs familles.(Nous sommes toujours à l'affût des querelles ou de la misère, qui nous permettent d'inviter les gens à venir au catéchuménat sans leur parler de religion.) D'autres sont amenés par de bons chrétiens, leurs voisins ou leurs protecteurs. D'autres viennent pour choisir une femme parmi nos jeunes filles. Tous sont reçus à bras ouverts, surtout quand ils ont avec eux des enfants.

Voici quelques chiffres pour la période — plutôt mauvaise — d'octobre 1894 à octobre 1895 : Sur 118 personnes reçues pendant cette période, 56 ont été baptisées, 39 sont mortes, 4 ont été établies au dehors après leur baptême, 36 nous ont abandonnés. Pourquoi tant de défections ? C'est que cet établissement, auquel nous donnons le nom de catéchuménat, n'est pour le public que l' « Asile St-Joseph », à l'usage des pauvres gens: ils savent qu'on y devient chrétien si l'on veut, mais aussi qu'on en part quand on veut ; ce sont le plus souvent des motifs humains qui les attirent et qui les retiennent. Cependant la grâce arrive à se frayer un chemin dans ces pauvres âmes. Les instructions nombreuses, la fréquentation des sacrements, l'atmosphère de piété qui les entoure, enfin notre influence agissent sur eux, au point que même les fugitifs nous reviennent souvent, au moins pour bien mourir entre nos bras.

Les dernières défections, plus nombreuses que de coutume, ont encore d'autres causes. Nous avons eu le tort de recevoir trop de protestants. Non seulement ils étaient amenés par des motifs humains, mais encore ils étaient pleins de l'orgueil de Luther. Après avoir été instruits et éprouvés pendant plusieurs mois, ils firent leur abjuration de bonne foi, à ce qu'il semblait ; mais le venin était dans le sang. Quand vint l'occasion, il se manifesta. Un protestant ne se défait pas facilement de l'amour de ses aises et de l'indépendance orgueilleuse du jugement. On leur apprit divers métiers ; il aurait

mieux valu les laisser simples manœuvres et leur faire travailler la terre. Ils réclamèrent une augmentation de paye, une nourriture meilleure, d'autres vêtements et plus de liberté. Les protestants leur offrirent de l'argent, et ils partirent. Quelques-uns avaient épousé des orphelines : celles-ci suivirent leurs maris. Depuis, un certain nombre d'entre eux ont quitté les protestants et fait des démarches pour revenir avec nous ; nous les avons recommandés aux curés de la ville et fortifiés par leur repentir, ils se sont établis parmi les catholiques.

Les vieux néophytes sont vraiment de bons chrétiens, vertueux, dociles, travailleurs et cherchant à faire des conversions. Parmi les hommes, les femmes et les jeunes gens les plus intelligents, nous formons des catéchistes destinés à prêcher et baptiser là où la présence des païens empêche le prêtre de pénétrer. Quelques jeunes gens vont tous les dimanches soirs dans le voisinage, à la recherche de païens auxquels ils puissent dire quelque bonne parole ou insinuer le désir de se convertir. L'un d'eux est allé dans un village voisin pour instruire et baptiser un de ses oncles en secret, et nous en a ramené un autre qui est aveugle. D'autres nous conduisent des familles entières.

Mais saint Thomas dit que les néophytes sont des enfants en matière de foi, comme les novices le sont en matière de perfection. A l'heure de la tentation, ils deviennent hésitants, ils déraisonnent. L'exercice de la vertu leur manque. Aussi on les garde le plus longtemps possible au catéchuménat. On leur enseigne la piété, le courage, la charité, surtout par les histoires des martyrs et par les récits que nous récoltons en grand nombre dans les *Messagers du Sacré-Cœur* français, anglais, etc.

Parmi ces conversions, nous avons eu celle d'un *saniassi* (religieux pénitent) qui, en visitant les plus célèbres sanctuaires de sa religion, était tombé malade et est venu mourir ici ; et celle d'un pauvre prêtre païen. Celui-ci, malade à l'hôpital public, nous fit demander ; il voulait se faire chrétien. Il semblait n'attendre que cette grâce suprême, car il mourut presque aussitôt après avoir reçu le baptême. — Une vieille païenne, moribonde, s'était si complètement vouée au démon, qu'il semblait impossible de la ramener à de bons sentiments. Le P. Coelho se recommanda à la sainte Vierge, mit sous la tête de la mourante une médaille de N.-D. de Lourdes, lui répéta les questions ordinaires pour la préparer au baptême ; et enfin à la grande question : « Renoncez-vous à Satan ? » il obtint cette fois un « oui » prononcé sans hésitation. La Vierge immaculée avait triomphé une fois de plus du serpent infernal. — On connaît enfin la conversion de ce brahme condamné à mort, et dont un des plus grands soucis était de devoir être conduit au supplice et exécuté par des parias (1).

1. Cf. *Lettres d'Udès*, III, 424.

Nos bienfaiteurs viennent quelquefois nous visiter. A Noël, le médecin protestant de la ville est venu avec sa voiture pleine de gâteaux et de fruits, qu'il a distribués lui-même. Un riche marchand de Mangalore en a fait autant. Le 1er janvier, le banquier de la ville, protestant anglais converti récemment, et un autre marchand anglais protestant, procurèrent à tout le catéchuménat la fête d'un arbre de Noël. M. Palmer lui-même, le banquier, est venu le 5 au soir ; nous l'avons reçu aux sons d'une vieille clarinette et d'une vieille grosse caisse, qui constituent pour le moment toute notre fanfare. M. Palmer s'était privé, pour faire les frais de la fête, qui ont été assez considérables, de l'excursion qu'il fait d'ordinaire afin de changer d'air pendant les vacances de Noël. Le maire de la ville est venu aussi visiter le catéchuménat. C'est un brahme qui s'est converti — ou plutôt perverti — au protestantisme. Il a loué beaucoup et à plusieurs reprises le bien que font les Pères, ajoutant que si cette œuvre était plus connue, elle ferait tomber les préjugés contre nous, et qu'il était heureux de pouvoir témoigner en notre faveur. Quels sont ces préjugés ? je ne sais ; mais il est clair que païens et protestants verraient avec plaisir la ruine du catéchuménat.

Nous avons institué des Tertiaires franciscaines : ce sont des femmes qui se dévouent au service des malades, à l'éducation des orphelins, au baptême des enfants et à l'enseignement du catéchisme. Elles portent le scapulaire et le cordon de saint François ; leur costume est plus simple et de couleur plus sombre que celui des femmes du pays. Dernièrement, une de ces Tertiaires était allée dans une maison païenne pour baptiser un enfant moribond. La mère, délaissée par les femmes païennes de la caste, et voyant au contraire la charité de cette chrétienne, a résolu de se convertir. Elle est brahme, et probablement sa conversion en entraînera une douzaine d'autres.

Tout ceci peut donner une idée du catéchuménat. C'est une grande famille qui augmente sans cesse, où on laisse peu à peu les mœurs païennes pour prendre des habitudes chrétiennes. Le plus grand désir de nos gens est d'avoir une petite maison et un peu de terrain pour y établir leur famille. Quand il y a des litiges, on les défère non au tribunal, mais au Père Recteur, à la décision duquel on se soumet. Les chrétiens de vieille souche qui vivent dans les paroisses ont une discipline moins sévère ; cependant nos chrétiens préfèrent généralement rester au catéchuménat ; ils y trouvent plus de protection spirituelle et temporelle ; ils se sentent amis des Pères qui les ont aidés à se convertir ; ils n'ont rien à payer pour les mariages, les enterrements, etc.

Quand on a lu la vie de saint François Xavier, on se demande pourquoi nous convertissons si peu de monde, et de si petites gens. C'est vrai, nous convertissons de petites gens. Les personnages d'importance, ce sont les

brahmes, difficiles à entamer. Ils sont pleins d'eux-mêmes et se croient grands ; ils méprisent tout ce qui n'est pas de leur caste, indigènes et Européens. La civilisation a augmenté leur orgueil, leur licence de mœurs, et leur indifférence religieuse. De plus, ils ont sous les yeux la mauvaise conduite de quelques chrétiens indigènes, en dissensions perpétuelles, ivrognes et parjures.

En juillet dernier je baptisai à l'hôpital de la ville un prêtre brahme : cela fit grand bruit. Ce brahme était un vieillard abandonné, recueilli dans la rue ; il avait consenti de son plein gré au baptême ; il avait répondu aux objections qu'on lui avait faites avant de le baptiser : et cependant on prétendit que nous l'avions circonvenu, qu'il n'avait pas compris, etc. L'affaire fut déférée au médecin anglais qui est directeur de l'hôpital ; celui-ci, sans me demander d'explications sur ce cas et sur un autre semblable, afficha à la porte un avis, d'après lequel les prêtres ne pouvaient visiter les malades sans sa permission. J'allai le voir pour éclaircir l'affaire ; j'en profitai pour lui faire un peu de catéchisme. Il me fit des excuses et me promit de changer sa décision. Ce ne sont là que des troubles passagers ; mais ils montrent quel crédit ont les brahmes, et ce qu'il faut penser de cette égalité de protection que le gouvernement croit accorder à toutes les confessions religieuses. Nous sommes les derniers à jouir de cette protection, parce qu'on n'a pas peur de nous, tandis qu'on redoute les hindous et les musulmans.

Et quant au petit nombre de conversions effectuées par nous, qu'on se rappelle que saint François Xavier n'a pas exercé son apostolat ici, mais au Sud, où la moisson s'annonçait plus mûre. Outre la grâce de Dieu, que ses prières et ses pénitences lui attiraient en abondance, il avait pour lui l'appui du gouvernement, de l'argent et ses miracles. Nous avons contre nous la propagande des protestants allemands, bien plus dangereuse que la propagande anglaise ; ni l'une ni l'autre n'existaient de son temps.

Le peuple n'est pas administré partout de la même façon. Ici tout le monde dépend directement du gouvernement anglais, qui exige l'observation scrupuleuse des usages les plus minimes et les plus absurdes du paganisme. Là-bas, au contraire, dans l'Est et dans le Sud, c'est plutôt le système féodal ; aussi quand les gens ont des difficultés avec les petits souverains et les grands propriétaires, au lieu de se tourner du côté du gouvernement, ils ont plus volontiers recours aux missionnaires catholiques ou protestants. C'est pour cela qu'il y a eu tant de conversions, ces dernières années, dans la mission de Calcutta, au Chota-Nagpore. Ceux qui se sont convertis en masse peuvent se tirer d'affaire comme auparavant. Ici, à peine quelqu'un s'est-il fait chrétien, qu'il est abandonné de tous. S'il est riche, il faut qu'il ait recours au gouvernement pour avoir sa part des biens de la famille ; s'il est pauvre, il doit perdre tout espoir d'être jamais aidé par les siens. Les

convertis comptent sur nous pour subvenir à tous leurs besoins temporels. La mission du Maduré est aux prises avec les mêmes difficultés.

Cela n'est pas fait pour décourager le missionnaire. La besogne ne manque pas ; mais il faut ici des hommes d'une vertu solide, pour vivre isolés « in medio nationis pravæ » et dans un climat qui abat les forces morales ; des hommes de doctrine, habitués à la controverse, à cause des protestants qui répandent partout leurs objections et leurs doutes ; des hommes de prudence, pour savoir traiter avec les païens, sinon on se trompera beaucoup, et on perdra par une seule conversation le fruit de bien des mois de fatigues ; des hommes d'humilité, pour se laisser diriger ; enfin, des hommes d'une santé robuste, condition « sine qua non » dans ces contrées où en dehors des villes, on doit se contenter à peu près exclusivement de la nourriture indigène, insuffisante pour l'Européen.

D'ailleurs quiconque désire les missions, désire principalement, ou du moins en seconde intention, le sacrifice. Ce n'est pas la souffrance qui manque ici. Parler des langues difficiles, avoir une nourriture et des condiments auxquels on n'a pas été accoutumé (de loin, cela paraît insignifiant, mais il n'en est pas ainsi en réalité), n'avoir plus les objets dont on avait l'habitude de se servir, changer complètement de milieu, être avec des gens en qui on ne peut avoir entièrement confiance, et ce, non seulement quand on vit dans la jungle, mais encore dans les villes, -- tout cela réclame un vrai sacrifice continuel, et même un sacrifice devenant chaque jour plus pénible, à moins que l'on n'arrive ici déjà tout à fait transformé par un exercice sérieux de la vie surnaturelle.

CEYLAN.

L'arrivée à Ceylan.

Lettre du R. P. Royer, supérieur de la Mission, à un juvéniste de Saint-Acheul.

Batticaloa, le 17 janvier 1897.

MON BIEN CHER FRÈRE,

P. C.

AUJOURD'HUI, jour de fièvre, je laisse là mon tamoul, qui ne veut décidément pas entrer, et je me transporte par la pensée dans ce bon petit nid de St-Acheul, où j'ai été couvé, et qui vous abrite aujourd'hui vous-mêmes, bien chers novices et scolastiques.

« Que faites-vous là-bas ? comment vous y trouvez-vous ?... » allez-vous me dire. — Toujours dans la lune de miel, comme aux premiers jours, si ce n'est plus, bien que j'aie payé un assez rude tribut à l'acclimatation pendant le mois de décembre.

Sans parler du voyage, qui est bien une rude épreuve pour le missionnaire (en ce sens qu'il mène là une vie indigne de lui, où les repas et le repos se partagent uniquement sa vie), j'arrive tout de suite à Colombo après une traversée des plus rapides, sans grand incident, par une mer d'huile de Marseille jusque là. Seule la mer Rouge nous a donné des nausées : on n'y respire pas. Quel bonheur de mettre le pied dans « notre » île : de voir de nos indigènes. Oh ! les beaux hommes, disaient les Pères chinois, non sans quelque jalousie. De fait c'étaient non des tamouls comme à Batticaloa, mais des singhalais, à la belle stature, à l'air fier et doux cependant, superbes avec leur peigne d'écaille sur le haut de la tête posé en avant en forme de diadème. Dix enfants arrivent sur un radeau grossier fait de troncs d'arbres. Ce sont les chanteurs singhalais, qui, moyennant finance, donnent une sérénade avec accompagnement d'un bruit de castagnettes, produit avec leurs bras sur leurs aisselles. Ils portaient tous au cou une large plaque de métal au bout d'un collier : cela nous intriguait. Nous en faisons monter un. Il grimpe aux flancs du navire comme un rat. C'était une belle médaille miraculeuse, comme en ont en France les congréganistes dans les paroisses. Nous lui demandons s'il est catholique, qui lui a donné cette médaille ? Ce sont les PP. Oblats, et tous les dix chanteurs, dit-il, sont catholiques romains, comme lui. Pour s'en assurer, le P. Bury prononce les premières paroles du *Pater*, en tamoul, et l'enfant le récite en entier. Quel plaisir de les bénir et de leur donner aussi un petit présent.

Enfin un P. Oblat de mes amis arrive, envoyé par Monseigneur pour nous piloter. Nous sommes très bien accueillis par les Oblats de Colombo. Mgr de Galle arrive de Kandy quelques heures après nous, et nous l'accompagnons à Galle où nous devons attendre huit jours le bateau qui dessert l'île.

Là nous avons un spécimen de la vie qui nous attend. Nous voyons fonctionner une paroisse, avec le P. Cooreman, nous assistons aux offices de la cathédrale ; le jour de la Toussaint, sermon anglais ; nous entendons les chants où le nez est un registre toujours tiré, et nous voyons des enfants de chœur noirs, tout de rouge habillés. Des servants de messe aux mains de charbonniers, vous offrent respectueusement les ornements et rôdent mystérieusement autour de vous avec leurs pieds nus : rien n'égale la grâce avec laquelle ils saluent à l'autel, si ce n'est leur dévotion qu'ils témoignent par leurs mains jointes et leurs regards fixés sur le *souâmi* et le St-Sacrement. Dans l'église une foule de femmes, d'hommes, couverts de draperies aux couleurs vives et fraîches, accroupis sur leurs talons, quand ils ne se prosternent pas sur le pavé. A chaque mouvement que fait vers le peuple le prêtre en disant « Dominus vobiscum », correspond un geste semblable des assistants, qui rendent au prêtre son beau salut « Et cum spiritu tuo ». Puis, pendant les messes quotidiennes, ce sont les psalmodies monotones et plaintives de l'*an-*

navi, qui chante la prière du matin, les litanies, etc., etc. Quand il a fini c'est la première maîtresse de l'école qui reprend d'une voix très douce, et cela dure parfois une heure et demie ou plus. Les gens ne se lassent pas de l'église, et du reste, ne sont pas pressés par l'ouvrage. Ils ne font rien. A table un jeune écolier, sous le nom de « boy », nous sert de ses mains de ramoneur : au début, cela fait une certaine impression quand on le voit couper le pain, préparer la table. Mais on s'y fait. Il a les cheveux longs et tressés, comme en France les femmes, une figure douce et un peu triste; porte autour des reins un *vesti* blanc, qui lui tombe comme une jupe jusque sur les talons ; puis sur la poitrine une sorte de veston très léger. C'est lui qui fait nos chambres, nos lits, c'est-à-dire une natte avec le luxe qu'on ne trouve qu'à la maison épiscopale, de deux draps. A Colombo, il n'y en avait qu'un, comme à Batticaloa du reste, et je me demandais ce que je devais en faire. Est-ce dessus ou dessous qu'on se met ? Une couverture pliée au pied du lit, en cas de besoin, puis un moustiquaire, et c'est tout. Au début la natte paraît un peu plus dure que les matelas et les sommiers élastisques d'Europe. Mais on s'y fait : c'est frais, et on y dort bien.

Mgr nous procure l'agrément de quelques promenades en voiture. Nous descendîmes donc de l'éminence où est bâtie la cathédrale de Galle, et où s'élève le superbe palais épiscopal, alors en construction, pour voir le pays et les gens. Quel spectacle curieux, vers 5 h. du soir, qu'une rue de ces villes orientales. Un beau soleil à son déclin fait éclater ces vêtements aux couleurs vives et variées, qui au fond ne sont que des haillons ou au moins des oripeaux ; à chaque instant, c'est un tableau superbe qui s'improvise sous vos yeux et qu'on voudrait pouvoir fixer. Rien n'égale l'art avec lequel un indien se drape ; ce chiffon dont il s'entoure la tête quand il ne se contente pas pour coiffure de ses longs cheveux tressés, ce lambeau qu'il jette sur ses épaules et qu'il ôte sur votre passage pour vous faire honneur, ce *vesti* dont il s'entoure les reins et qu'il laisse tomber jusqu'à terre, comme une jupe, quand il ne travaille pas, tout cela est ajusté avec une grâce, qu'envieraient bien des artistes.

Que nos fabricants de statues viennent donc ici voir ce que c'est qu'un manteau drapé !

Comme son nom l'indique, Galle est un rocher, qui pousse une pointe dans l'Océan : aussi ses environs sont fort beaux, et le long de la mer on va de surprise en surprise. C'est une suite de baies charmantes, bordées de rochers, couronnées de cocotiers, de palmiers et d'arbres toujours verts, toujours en fleurs et en fruits. Dans les environs, il y a, pour conserver la trace d'un miracle de St François Xavier, une chapelle dédiée au saint. Nous y demandâmes une âme de missionnaire.

Enfin le jour désiré vint, et nous prîmes place à bord du *Lady Havelock* un joli petit steamer, qui a le défaut d'être comme les petits, un peu

léger. Nous passâmes là, deux longs jours et deux non moins longues nuits, dont je vous épargnerai les détails... écœurants. Le P. Evrard vint nous prendre à bord le samedi matin 7 novembre ; je pleurai en l'embrassant, il était très ému aussi : nous sautâmes dans la barque et nous voilà dans notre mission. Elle nous apparaissait sous la forme d'une baie superbe, couronnée d'une assez large plage d'un sable fin, puis de superbes plantations de cocotiers. Nous sommes en plein dans le pays du coco et nous avons les plus belles « cocotayes » du monde, dit-on, vu notre terrain sablonneux et baigné par l'eau de mer.

Nous faisons, en char attelé de deux bœufs, le char des missionnaires et du P. Evrard en particulier, les 22 milles qui séparent Kal-Kuda de Batticaloa, où, après avoir traversé plusieurs petites chrétientés où nous sommes reçus processionnellement, nous arrivons vers 8 h. du soir.

Nous remettrons à une autre fois le récit de notre entrée. Le P. Bury est un peu fiévreux, mais ce n'est rien, et il a, depuis le nouvel an, commencé à confesser en tamoul. Il est comme curé d'Ippodaï, une petite station à 2 milles d'ici, où il fait l'office chaque dimanche. Le P. Outerleys buche son tamoul avec la ténacité d'un bœuf qui ouvre son sillon. Il ira loin ; lui aussi confesse les enfants à Batticaloa et va chaque dimanche faire les offices à Tandavanvély ou Tannamounaï. Nous aurons, le 2 février, grande fête à Tandavanvély. On s'y prépare par une neuvaine de 17 jours. C'est là que P. Bury prononcera ses derniers vœux, probablement sans trompettes, mais certainement avec tambours, canon, détonations de toutes sortes, à la mode indienne enfin ; je le recommande à vos prières.

En union de vos prières

Inf. in X^to servus.

C. Royer, S. J.

Le presbytère de St-Antoine.

Lettre du R. P. Royer aux élèves du collège de St-Dizier.

Trincomali, le Samedi-Saint 1897.

Mes chers enfants,

De bonnes lettres m'arrivent de St-Dizier : je profite de l'impression heureuse qu'elles me font, et je mets la main à la plume, comme le fait régulièrement tout bon militaire pour écrire à sa famille et pour lui demander de l'argent.

Je vous ai dit, je pense, mon arrivée à Batticaloa à travers pas mal d'épreuves. Vous me croyiez mourant, paraît-il. Il n'en était rien. Mais à la fatigue de mon année de collège, a succédé la secousse de la séparation de tant de personnes et de tant de choses chères, puis celle de continuels voyages

et de préparatifs énervants, si bien que je me suis embarqué à bout de forces. Le voyage n'est pas précisément un repos, et en arrivant à Colombo, j'étais une victime toute préparée pour la fièvre, et celle-ci n'a pas dû faire grand effort pour m'abattre. Aujourd'hui, grâce à Dieu, grâce à l'eau de St-Ignace, qu'on appelle ici *nella maroundou* (le bon remède), je suis guéri et vaillant. J'ai perdu seulement une bonne partie de cet embonpoint que vous admiriez quand je lisais solennellement les places d'excellence à la grande salle : mais je n'en suis pas plus mal, comme vous pourrez en juger bientôt par ma photographie.

J'ai dû vous dire dans une de mes lettres, qu'à Batticaloa nous sommes dans une ville de 20,000 à 22,000 habitants, qui se compose d'une île au milieu d'un lac, reliée à la terre par deux ponts. L'île, qu'on appelle « Poliantivou » (l'île du Tamarin), est ainsi nommée à cause de ses beaux tamariniers : j'ai devant ma chambre, dans le cimetière de l'église, un des plus gros du pays : il est composé d'un tronc énorme, qui supporte 4 branches, dont chacune ferait un gros arbre. En le voyant couvert de milliers de fruits, je pense aux tamars indiens, que j'administrais autrefois à ceux d'entre vous qui avaient besoin, comment dirai-je? d'un stimulant pour certaines voies paresseuses. C'était la purgation des enfants ; car pour les grands on ne ménageait pas la douce huile, originaire des superbes ricins qui s'étalent, eux aussi, dans nos brûlants climats. Quoi qu'il en soit, dans notre île du tamarinier, nous avons l'aristocratie de la ville, le fort du gouverneur, la grande esplanade où le high life joue au foot-ball et au tennis ; et surtout 2 églises, entourées chacune de leur vaste cimetière, et munies chacune d'un presbytère. Le presbytère de St-Antoine (un bon Saint que j'étais heureux d'avoir à la porte de ma chambre à St-Dizier, et que je retrouve ici avec bonheur), est établi comme toutes les maisons respectables du pays, sur une terrasse d'un mètre environ de hauteur. Grâce à cette précaution, on est protégé contre l'humidité du sol, où l'eau en hiver est à fleur de terre. La terrasse forme un large rectangle couvert d'un énorme toit, qui descend à 2 mètres du sol, presque comme dans les briqueteries. C'est nécessaire pour protéger contre le soleil et la pluie, les chambres qui occupent le milieu et sont entourées d'une galerie couverte nommée « varangue » ou « véranda ». Nous n'avons qu'un rez-de-chaussée, composé de 4 chambres dont l'une sert de salle à manger, et les 3 autres de chambres de Pères. La mienne est à l'extrémité, elle a une porte et 3 fenêtres sans carreaux, donnant sur la véranda. Ces fenêtres, munies de barreaux de fer, sont fermées la nuit par des volets pleins, mais restent ouvertes toute la journée pour faire courant d'air, et on ne sent pas pour cela le froid. Mon thermomètre minima n'est pas descendu pendant l'hiver au-dessous de 23° de chaleur. Maintenant il monte dans les 30, et la nuit j'ai 28 ou 29° dans ma chambre. Croiriez-vous qu'avec cela je trouve qu'il

fait frais le soir, et qu'en m'éveillant vers 1 h. du matin, j'éprouve le besoin de ramener sur moi ma couverture ?

Cela m'amène à vous faire la description du monument principal de ma chambre : mon lit. C'est un vaste rectangle composé d'un treillis de rotin, comme certains grands fauteuils que vous connaissez, sur lequel il y a une natte de jonc, puis un microscopique oreiller et un drap. Vous entendez, *un* drap, et encore il paraît que c'est du luxe. Au début, je me suis posé la question : « Que faire de ce drap ? Le met-on dessus ou dessous son individu » ? Qu'auriez-vous fait à ma place ? — Le lendemain matin, je demande à un de nos Pères ce qu'on fait de ce drap. Il m'a répondu avec un certain embarras que chacun en faisait ce qu'il pouvait. J'ai vu qu il n'y avait pas à ce sujet des règles bien établies, et si vous voulez savoir ce que je fais, vous n'avez qu'à venir le voir. Aux quatre angles du lit s'élèvent des colonnettes qui portent le moustiquaire, sorte de mousseline légère, qui laisse passer l'air, et souvent les moustiques aussi. Le fait est que pendant la saison des pluies, on serait réduit à l'état de squelette par ces vocaces aspirants, que le bon Dieu, par pitié pour nous, a munis d'une trompette sonore, pour trahir leur présence, mais qui abusent de ce que la nuit assoupit nos sens, pour assouvir leur soif de notre sang. Le P. Bury, mon aimable compagnon de voyage, irrité de se voir pris en traître pendant son sommeil, se donnait chaque matin une vengeance pleine de charmes. Il profitait du moment où ces insectes anthropophages cuvaient le sang de leurs nocturnes orgies, pour les broyer, et se teindre les mains dans leur sang usurpé. Pour moi, je préférais les tuer la veille ; chaque soir avant de me coucher, je fais la chasse à grands coups de serviette mouillée, et je force les ennemis à quitter la place, ou à mourir. Grâce à cette précaution, je conserve à peu près tout mon sang et je décourage mes ennemis qui se cassent la trompe aux mailles de mon moustiquaire, et ne me dévorent plus que des yeux.

Près d'une fenêtre j'ai ma table de travail, mais je ne m'en sers que le soir, ou quand il pleut : nous nous installons tous pour travailler sous la véranda ; nos chambres sont obscures : au dehors on a plus d'air, et une belle lumière, et de la verdure à plaisir, et du soleil plus qu'on n'en veut.

Les chambres des autres Pères ressemblent à la mienne, quoique un peu plus petites ; mais ne sont munies que de 2 fenêtres, et leur porte s'ouvre sur la salle centrale ou salle à manger, tandis que je sors directement sous la véranda. Comme plafond on a généralement les tuiles ; pour nous, contre le refroidissement de la nuit, qui est dangereux, quoiqu'il ne soit que de 2 ou 3 degrés, on nous a fait un plafond de nattes, sur lesquelles les rats, les chauves-souris, quelquefois les serpents se livrent à des batailles dignes d'être chantées par Homère. Au début on s'éveille en sursaut et on se tâte pour savoir si on n'est pas mordu ; maintenant on n'y fait plus attention.

C'est sous la véranda que l'on reçoit les visites : les Indiens restent en bas de la terrasse ou sur les escaliers, ou plutôt ils devraient rester là : bien souvent ils forcent la consigne, et, si on ne les arrête pas, ils viennent me trouver au bout de la maison, pour me faire leur *Tôttiram*, et me demander une image, une médaille, un chapelet. Mais quand le curé est à sa table, c'est lui qui les reçoit, et je vous assure que ce n'est pas une petite affaire que de comprendre quelque chose à leurs explications. L'indien a pour principe qu'il faut parler une demi-heure de riens, avant de traiter l'affaire pour laquelle il vient. Quand ils sont les uns chez les autres, ils parlent d'abord de toutes sortes de choses, puis au bout d'une heure, s'ils voient que l'on est bien disposé, ils vous parlent d'affaires, sinon ils remettent à une autre fois l'entretien. Quand ils arrivent au presbytère on leur demande : « *Euna veû noum ?* Pourquoi venez-vous ? — Pour rien, disent-ils. — Alors, bonjour, et allez-vous-en. » Ils vous regardent tout étonnés, mais peu à peu ils s'habituent à dire sans tarder leur affaire. Si on les laissait dire, on ne traiterait pas 3 questions par jour.

Jamais on ne les fait asseoir : ils restent debout, et vous font en arrivant et en partant le *Tôttiram*, c'est-à-dire, une sorte de génuflexion en disant : « Loué soit J.-C.», à quoi le Père répond: « *Assîwadam*, Dieu vous bénisse! » C'est le salut chrétien : on nous le fait même dans les rues. Les païens nous font le salut en se découvrant non seulement la tête, s'ils ont une toque, mais toute la poitrine, et on leur dit « *Salam !* » C'est l'origine de « salamalec ».

Mais revenons à la description de notre presbytère. Au midi, perpendiculairement à la terrasse de nos chambre, et formant équerre, nous avons les bâtiments de la cuisine. Il y a la chambre des *boys* (domestiques) et du *couki* (cuisinier). Dans un espace de quelques mètres carrés, il y a 2 petits lits de sangle, étroits, couverts d'une natte pour le cuisinier et le principal *boy* (un beau gars de 19 ans, qui répond au beau nom de Timothée).

Les deux petits *boys* païens que nous avons recueillis et baptisés, âgés de neuf et dix ans, couchent sur deux nattes par terre et ne tombent jamais de leur lit. — A côté une petite chambre ou cabane, si vous voulez, décorée du nom de cuisine. Ne vous représentez pas un immense fourneau tout fier de ses beaux cuivres, n'imaginez pas la bonne odeur du rôti ou des frites : ici tout est noir, il n'y a pas de cheminée, la fumée sort comme elle peut, par un trou dans le mur ou entre les feuilles de la toiture ; par ci par là quelques vases de terre noircis au feu, et au fond un massif de maçonnerie à hauteur de la poitrine, c'est le foyer : là, sur trois pierres, un pot de terre, sous lequel brûlent quelques branches de bois, et c'est tout. Les grands jours on allume deux ou trois de ces feux et on se relèche les babines à midi. La pièce principale de la batterie de cuisine est une pierre rectangulaire, large de trente sur quarante centimètres, d'un grain très dur. C'est là dessus qu'on écrase, avec

un caillou poli, tous les ingrédients du *carrick*, c'est-à-dire de la sauce du riz. Ce carrick, c'est le triomphe du cuisinier indien, et presque son unique science. Aux jours de noces indiennes, c'est au nombre des carricks que se mesurent la fortune et la munificence des mariés ; et pour les invités c'est toute une science que le mélange ordonné et judicieux de toutes ces sauces pour en composer un riz idéal. En France, laissez-moi vous faire cette leçon en dépit des cuisinières bourgeoises et autres, on ne sait pas ce que c'est que le riz : on ne le présente que sous la forme insipide qui revient chaque dimanche soir. Ici, à chaque repas on vous apporte une montagne de riz blanc comme neige, et une première assiette dans laquelle des légumes invraisemblables nagent dans un liquide jaune tendre ou vert d'eau : c'est le carrick blanc, le « carrick doux ». Vous arrosez votre riz savamment en disposant bien les légumes de place en place sur l'ensemble. Puis vient une seconde assiette, où dans une sauce jaune foncée ou brune, selon les jours, errent des débris de poisson frais ou séché au soleil: c'est le « carrick rouge». Dame ! celui-là, il faut ne pas en abuser au début, car il y a là dedans de quoi mettre en feu les bouches de toute l'Europe. Allez-y donc, modérément d'abord, puis de plus en plus largement selon que votre palais s'indianisera, et mêlez bien le tout, vous aurez un riz, ce qui s'appelle du riz, dont on ne se lasse jamais.

Dans les parages de la cuisine se voit aussi notre basse-cour, ou plutôt, elle est par tout le jardin, sauf à l'heure des grands repas où le cuisinier donne la pâtée à nos poules et canards. Nos volatiles, en effet, font des excursions un peu partout dans la journée, et le soir se huchent sur les arbres, que c'est un plaisir ! On leur a préparé une petite cabane ; mais peuh ! c'est bon pour les canards. Les coqs et même les poules se souviennent qu'ils ont des ailes, et le soir, d'un vol léger ! oh combien ! et bruyant, toute la gent emplumée peuple nos papayers, nos grenadiers, nos jeunes cocotiers etc... etc... C'est du haut de l'un de ces arbres qu'un vilain petit coq chante à tue-tête à ma fenêtre, et de grand matin, je vous assure ; ce qui provoque dans tout le pays un concours de chant instantané, et qui dure longtemps, au gré des dormeurs.

Enfin, près de là, nous avons l'appendice obligé de toute maison dans ces pays chauds : la salle de bains et le puits : nous, nous entrons dans la salle; mais les Indiens se mettent sur le bord du puits, en tirent une vingtaine de seaux dont ils s'inondent le visage et tout le corps. Inconnu l'usage des serviettes : c'est le système Kneipp en plein, et jamais ici il n'expose à des fluxions de poitrine.

Depuis quelques semaines nous avons un petit potager avec des légumes du pays, c'est-à-dire des herbes pour le karrick et des tomates, qui hélas ! ne donnent que des fleurs. Nous avons aussi des orangers, des cocotiers, des papayers, des goyaviers, un arbre qui porte des fruits en forme de cœur,

pleins d'une crème qu'on croirait faite du lait le plus pur et vanillée par un artiste.

Enfin nous avons une étable de feuilles où se prélassent nos 2 grands bœufs, dont l'un est noir taché de roux, comme celui du paysan normand. Si vous les voyiez ces bonnes et placides figures de bêtes assurées de leurs rentes quotidiennes! Mais le bœuf a un ennemi: c'est la mouche,c'est le taon, c'est certain parasite enfin qui hante jusqu'à son oreille. Admirons la Providence qui a placé près de lui un secours toujours assuré. Le parasite aime le bœuf, qui ne vient pas à bout de s'en débarrasser, ni à coups de corne, ni à coups de queue, ni à coups de pied. Mais le corbeau aime le parasite. Donc, pendant que le bœuf rumine pacifiquement, les yeux à demi fermés, pour encourager la familiarité du corbeau, celui-ci se plante sur le bœuf, picorant partout, et lui faisant une vraie toilette, de la tête à l'autre extrémité. Mais son triomphe, c'est l'oreille. Le bœuf tient raide son appendice auditif, le corbeau s'y fixe, et plongeant son bec dans le tube, en retire..... je ne sais quoi, mais à la satisfaction qu'il montre, il faut croire que la chose est de son goût.

Maintenant que je vous ai fait connaître mon habitation, mes enfants, je dois vous dire, pour être complet, qu'elle contient encore une chose inestimable pour moi, je veux dire qu'elle abrite le bonheur. Oui, je suis heureux, ici, comme à St-Dizier, parce que j'y trouve Dieu, des âmes rachetées par N.-S. et qui en cette qualité me sont infiniment chères, et aussi des Pères et des Frères vivant de la même foi, et nourrissant les mêmes espérances, avec lesquels c'est un plaisir de travailler et de souffrir. Qui peut se flatter de plus de vraie félicité ici-bas? Oh! oui, on fait un grand sacrifice en quittant la France, et sa famille, et ses frères en religion : mais si vous saviez quel centuple on reçoit dès cette vie! « Expertus potest credere : » il faut le voir pour le croire. Venez donc ici et vous verrez si ce que je vous dis est vrai.

C. Royer, S. J.

Les wesleyens à Batticaloa.

Lettre du P. Évrard.

Batticaloa, 19 janvier 1897.

QUE n'ai-je le temps de vous narrer les joies et les peines de la longue course apostolique que je fis le long de la côte Est de Ceylan sur un parcours de 125 milles. Je dis : mes joies, car les bons chrétiens nous reçoivent avec bonheur, et les chrétiens négligents reviennent en assez grand nombre au Bon Dieu. D'autre part les païens qui n'ont pas été entamés par l'hérésie entrent volontiers en rapports avec le *soudâmi* catholique. Mais... Mais la bête noire, c'est la mauvaise besogne des wesleyens,

protestants méthodistes venus d'Amérique : de là viennent pour le missionnaire catholique romain de vraies difficultés. Comment corriger dans l'âme des enfants païens instruits par les maîtres wesleyens une doctrine tronquée sur les principaux mystères du christianisme, sans compter que les jeunes élèves des écoles protestantes perdent leur simplicité et prennent un air d'arrogance, fruit digne de l'arbre sans vie qui le porte? Nous espérons que la parole de Mgr van Reeth, S. J. se réalisera : « Dans 10 ans, c'en sera fait ici des wesleyens. » Ainsi en est-il déjà pour le diocèse de Jaffna : par leur apostolat et leurs œuvres les Pères Oblats ont chassé du Nord les hérétiques qui n'ont pas trouvé de meilleur refuge que Batticaloa. Croiriez-vous que le chef des wesleyens a eu cette semaine le front d'inviter le R. P. Moreel, *parish priest* de *tout* Batticaloa, à une conférence qu'il doit donner cette semaine en pleine place publique sur l'*ivrognerie?* Inutile de vous dire l'accueil *négatif* quoique toujours poli, du *souâmi* catholique.

L'avenir dira si la parole du *padre* aura autant de puissance que les sacrements de l'Église Romaine.

Alp. Évrard, S. J.

Aux environs de Trincomali.

Lettre du P. Bonnel.

Trincomali, 5 mai 1897.

Le dimanche des Rameaux, à 7 h. du matin, le *Lady Gordon* nous amenait ici le R. P. Royer, notre supérieur de mission. Le lendemain à 2 heures de l'après-dîner, le R. P. Supérieur et moi, nous nous embarquions dans notre barque le *Saint-Antoine* pour Kottiyar au delà de la baie de ce nom, où nous avons près de 200 chrétiens. La baie a 10 milles de long, il nous fallut deux heures pour les franchir ; quand le vent est contraire, il faut parfois cinq heures. Le P. Évrard l'a expérimenté il y a trois mois en venant nous voir ici. A 4 h. nous abordions au rivage à 200 mètres de notre petite chapelle. Après une courte visite à l'école, nous allâmes visiter la chapelle bâtie en briques, non plâtrée, munie de portes qui ne ferment pas, et de fenêtres qui tombent en pièces. La sacristie est couverte en feuillage ; le sol n'a pas encore été pavé. L'autel est en ruine. La chapelle en général ressemble à une étable, en particulier pendant la nuit, alors que les bœufs et vaches des environs en forcent l'entrée pour s'y installer. Ce jour-là on avait nettoyé. C'était donc un peu plus propre que de coutume. On nous avait de plus bâti une hutte en branchages destinée à servir de salon de réception, de salle à manger et de chambre à coucher. J'adressai quelques paroles à la foule accourue pour saluer le R. P. Vicaire-Général,

le « *Mouppou-Soudmi* » comme on dit ici, puis après avoir donné rendez-vous à tout le monde pour 6 h. ½ du soir, je partis avec un natif pour une petite exploration aux environs du village spécialement du côté de la route qui mène à Batticaloa, et que j'aurai bien souvent désormais à parcourir. La route serpente d'abord dans des plaines marécageuses, puis s'enfonce dans la forêt à perte de vue. C'est tout ce que j'ai pu voir alors. A 6 h. ½ j'étais de retour à notre hutte où nous attendaient les gros bonnets du village; nous débattîmes la question de la future résidence, dont il fut convenu que les chrétiens de l'endroit paieraient au moins les soubassements. Puis nous entrâmes dans la chapelle éclairée de trois ou quatre bougies, et l'on commença la récitation du chapelet qui dure ici trois bons quarts d'heure ; puis je prêchai pendant une demi-heure en tamoul, enfin le R. P. Supérieur donna la bénédiction avec la croix de l'autel, et tout le monde s'en retourna chez soi. Le souper fut très modeste : les gens de Kottiyar ne sont pas les premiers cuisiniers du monde, à ce qu'il paraît. Puis on songea à aller se reposer. Le R. P. Supérieur choisit l'église où entre librement la brise, et je choisis la hutte ouverte à tous les vents. Tous deux nous pûmes entendre pendant toute la nuit le charmant froufrou des rats qui trottaient et furetaient partout dans nos caisses, fourrageant à qui mieux mieux dans nos petites provisions apportées de Trincomali.

Le lendemain à 4 h. je me levai et dis la première messe, le R. P. Recteur dit la sienne, après laquelle je prêchai pendant 8 ou 10 minutes, puis après avoir débattu avec les natifs les dernières conditions pour l'établissement d'une résidence près de leur chapelle, nous remontâmes dans le *Saint-Antoine* et repartîmes pour Trincomali. La rivière serpente pendant un mille environ au travers d'épaisses broussailles, puis s'ouvre subitement sur la mer. Le vent était contraire, il fallut renoncer à la voile et regagner Trincomali à force de rames. Nos pauvres chrétiens attachés aux rames ruisselaient des pieds à la tête en arrivant à Trincomali. Ils avaient fouetté les vagues pendant 3 h. ½. Il était 11 h. ½ quand nous rejoignîmes le P. Heimburger ici.

Le lendemain, mercredi saint, j'entendis les confessions de 7 h. du matin jusqu'à 11 h. dans la nuit.

Le jeudi saint, le R. P. Supérieur officia à la messe et fit le lavement des pieds dans l'après-dîner.

Le vendredi-saint, à 3 h., on continua le drame de la Passion commencé la veille à la même heure et poursuivi jusqu'au milieu de la nuit.

Un théâtre avait été dressé en avant du chœur, masqué par un grand rideau qu'on laissait tomber à l'heure des offices.

Là de grandes statues articulées représentaient N.-S. au jardin et les autres scènes de la Passion. Un livre émouvant écrit pour ces drames était

lu en public avec un ton de lamentations très varié et vraiment pieux. La foule était compacte. Beaucoup ne pouvant entrer dans l'église, assistaient du dehors aux différents tableaux. Beaucoup de païens et de mahométans étaient venus pour la circonstance. La tenue générale était des plus satisfaisantes. A 8 h. le rideau tombait et découvrait Notre-Seigneur en croix avec la sainte Vierge, sainte Madeleine, saint Jean, les soldats munis de grandes torches. Alors commença le sermon tamoul, j'en eus pour une heure entière. Après le sermon je n'en pouvais plus, j'allai me jeter sur mon lit pendant que la cérémonie se prolongeait à l'église presqu'au delà de minuit.

Le lendemain, je commençai l'*Exultet*, mais bientôt la tête me tourna, et il me fallut quitter le chœur, laissant la succession du chant au pauvre P. Heimburger, presque aussi épuisé que moi. Je passai le reste du jour ou à peu près à confesser.

Le lendemain, jour de Pâques, je prêchai de nouveau à la grand'messe le sermon de la Résurrection. Le soir à 5 h. ½, après le salut du Saint-Sacrement, le R. P. Supérieur, le F. Wright et moi montions en voiture pour aller visiter notre chapelle de Velvéri, à 7 milles d'ici.

Figurez-vous une charrette de 2 mètres de long, $2^{m},50$ de haut y compris les roues, et d'un mètre de large. En tête, 2 gros bœufs : à l'avant de la voiture, le cocher ; dans le fond de la voiture, de la paille ; sur la paille, une chaise, des nattes roulées, des boîtes, des parapluies et des cannes et là dessus le R. P. Supérieur, le Fr. Wright, notre cuisinier et votre serviteur, assis chacun de son mieux, qui sur une chaise, qui sur une caisse, qui sur le foin, et la voiture allant son petit train, tantôt au milieu de la route, tantôt dans le fossé de droite, tantôt dans le fossé de gauche, pourfendant la profondeur de la forêt dans une obscurité complète, et arrivant après 3 h. là où un bon cheval l'aurait menée en ¾ d'heure, et voyez finalement comme il faut être matelassé de patience pour voyager ici en pareil équipage.

Pour comble, le ciel s'en mêla, et un orage ayant éclaté sur nos têtes, la pluie eut bientôt traversé les nattes qui recouvraient la voiture. Nous aurions bien voulu nous servir de nos parapluies ; il fallut essuyer l'averse. Aussi quand nous arrivâmes à destination, nous ne fûmes pas trop fâchés de recevoir du vigilant Fr. Wright une bonne tasse de thé chaud pour nous remettre quelque peu des épreuves de la route.

Le jour suivant dans la matinée, après avoir célébré la Ste Messe, nous visitâmes la propriété. Elle est fort étendue, longe la grande route et à ce point de vue est assez commode. Elle est formée d'une grande prairie bordée de bois impénétrables à certains endroits ; la prairie est ombragée par de magnifiques tamariniers d'une envergure des plus imposantes. Au centre se trouve notre pauvre petite chapelle aux murs en terre battue recouverte de plâtre. A une extrémité de la propriété se trouve un vaste étang, dessé-

ché complètement pendant 3 mois de l'année, et donnant d'ailleurs une eau fort sale et fort mauvaise. Ce manque de bonne eau nous empêchera probablement d'établir à Velvéri un pèlerinage à N.-D. de Lourdes, ainsi que nous l'avions d'abord projeté.

C'est bien dommage, car la propriété est réellement de toute beauté et remplit admirablement toutes les autres conditions voulues pour un pèlerinage à la très sainte Vierge.

Nous retournâmes le jour même à Trincomali, après avoir comblé de joie les cinq familles chrétiennes qui vivent à Velvéri en leur promettant qu'un Père viendrait à l'avenir les visiter tous les mois.

Le mardi de Pâques, le P. Supérieur nous quittait pour s'en retourner par le steamer à Batticaloa. Il emmenait avec lui le F. Wright, jugé plus nécessaire à Batticaloa. Pour moi, il me laissait l'ordre de parcourir désormais la mission dans le cours de la semaine et d'être présent autant que possible à Trincomali le samedi pour les confessions, et le dimanche pour le sermon à la paroisse et le catéchisme aux enfants.

Me conformant à cet ordre, je partis le dimanche suivant dans la soirée pour une visite de quelques jours à nos chrétiens de Manganaï. La voiture qui m'emportait était probablement la plus misérable de tout le pays, mais elle avait double avantage: le premier de me charrier gratis,le second de me laisser admirer toutes les beautés du paysage par les trous sans nombre de ses nattes en loques. Je n'ai jamais été si tourmenté d'orgueil que dans cette misérable carriole. Les soldats et officiers de la garnison me regardaient avec stupéfaction, les païens et mahométans qui font le négoce ici me regardaient passer avec un sourire de dédain et parfois avec un fou rire, croyant peut-être à une plaisanterie, mais nos chers pauvres chrétiens s'approchaient avec confiance et échangeaient avec moi quelques bonnes paroles d'affection. Jamais ils ne m'avaient approché avec un si bon sourire sur les lèvres. Quelques païens même approchèrent de la voiture et entrèrent en conversation avec moi. J'en avais tout le loisir, car le pauvre bœuf n'allait pas vite. Bref, je me suis mis à croire qu'une vilaine petite charrette me gagnerait bien plus aisément le cœur de tous, que toutes les plus belles voitures du pays, et je ne crois pas me tromper.

La chapelle de Manganaï est à 6 milles au Nord de Trincomali. Elle est bâtie à ½ mille du rivage, dans une prairie de grands tamariniers, tout comme à Velvéri.

Près de l'église il y a un grand hangar qui a servi jadis d'école et sert maintenant d'abri aux pèlerins qui viennent faire leurs dévotions à saint Jean-Baptiste. Un lit en briques, une table, une chaise, voilà tout l'ameublement. La nuit on couche sur la dure ; une natte et un oreiller, voilà toute la literie ; on couche là-dessus tout habillé, c'est l'usage ici. Pour agrémenter le sommeil, il y a dans cette petite sacristie des fourmis qui vous

picotent, des rats qui vous passent sur le ventre, des moucherons qui sucent votre substance, des chiens qui aboient à la porte et parfois pénètrent chez vous sans plus de façons ; au dehors, du tambour et du cor à la pagode du diable, à 50 mètres de l'église, tapage étourdissant qui dure toute la nuit. Jolies nuits en vérité que celles qu'on passe là-bas. Telle fut ma première nuit à Manganaï, et les suivantes.

Le lundi matin, toute la population chrétienne, 62 âmes, assistait à la messe suivie d'un sermon. Après la cérémonie, j'allai visiter et bénir en particulier chaque maison, y prélever le *census*, ou recensement des âmes, etc. Cela me prit trois heures le matin et autant le soir. Ce n'est pas une petite fatigue, surtout quand il fait chaud comme il se faisait ce jour-là. Le soir, prières sans fin de 6 h. à 8 h. ½, salut, bénédiction avec la croix, et l'inévitable sermon. Je n'entends pas avoir appris le tamoul pour cacher ce que j'en sais. Nos pauvres chrétiens péchant d'ailleurs généralement par ignorance ont besoin en ce moment d'une prédication à outrance. La journée du mardi fut consacrée à rétablir l'école, faire venir tous les enfants, leur faire le catéchisme, leur montrer à lire ou à écrire, puis après la classe à entendre toutes les confessions. Tout le monde y passa, à part quatre personnes qui n'étaient pas en règle pour leur mariage. Le lendemain mercredi, communion générale avec exhortation puissante à la clé ; puis je remonte dans mon char triomphal et me mets en route pour Nilavéli, à 5 milles plus haut le long de la côte.

Après 20 minutes d'un pas joyeux et allègre, mon bœuf soudain s'arrête, puis impossible de lui faire faire un pas de plus en avant. Je descends de char et continue la route à pied. Cette route-là serait peut-être la plus belle route du monde, si toutes les autres routes de notre mission ne l'égalaient en pittoresque et en beauté sauvage.

A droite et à gauche c'est la grande forêt obscure où grognent les ours et les sangliers, et où l'éléphant sauvage promène sa masse imposante, culbutant devant lui comme d'un souffle tout ce qui s'oppose à sa marche. Quelques passants charitables m'avertirent que deux de ces pachydermes rôdaient en ce moment aux abords de la route, où on les avait rencontrés les 2 ou 3 nuits précédentes. Je remerciai du renseignement et continuai mon petit train. Le bon Dieu veille sur ses missionnaires mieux que ne le ferait la plus tendre des mères pour ses enfants chéris. Nous avons autre chose à penser qu'aux éléphants des routes. Occupons-nous des ennemis du bon Dieu, et Dieu se chargera des nôtres. A mi-route, un petit chemin creux s'avance dans la forêt et conduit à *Periya Koulam* (le grand étang) ; il y a 4 ou 5 maisons païennes dans ce village. Les protestants n'iront pas les voir : il y aurait trop de danger pour leur peau. J'irai les voir à mon prochain voyage à Manganaï. A Nilavéli, nous avons 2 chrétiens. Je vais les voir chez eux. Ce sont de très pauvres gens, ils vivent dans une hutte. Je bénis leur

maison, prends leurs noms et ceux de leurs enfants. Au sortir de chez eux, je me trouve suivi d'une quarantaine de païens qui me regardent avec intérêt. Sans plus, j'entre en conversation avec eux et leur propose de recevoir le baptême. Je ne m'attendais guère à tant de bonne volonté. Presque tous acceptèrent immédiatement à la condition qu'on leur donnerait chapelle et école. Nilavéli est un gros bourg de 500 habitants. Les protestants y ont déjà une école. Nous voulons les chasser de là comme de partout ailleurs. Je répondis que le « *Mouppou-souâmi* » viendrait bientôt les voir et réglerait cette affaire avec eux. Quelques-uns dirent qu'ils avaient une dette et qu'ils se convertiraient si nous voulions la payer. Je les envoyai promener en leur disant que s'ils voulaient réellement sauver leur âme en vivant en bons chrétiens, fort bien ! ils n'avaient qu'à recevoir le baptême pour commencer et j'étais prêt à le leur donner ; mais que s'ils ne voulaient le baptême que pour se voir payer leur dette, c'était inutile d'en parler davantage.

Il fallut ensuite retourner à Manganaï pour la nuit. Le surlendemain, vendredi, j'étais de retour à Trincomali ; le samedi fut consacré aux confessions ; le dimanche, je donnai le sermon ; le soir, après le catéchisme, je m'en retournai à Velvéri pour une visite en règle.

Lundi, après mon déjeuner, je fis une tournée dans la jungle. Nous y vîmes des traces de sangliers et de buffles sauvages. Mon compagnon de voyage, un natif, tua un singe d'un coup de fusil. Il y avait du gibier en masse : mais ma soutane blanche donnait l'éveil, et les faisans fuyaient devant nous à tire-d'aile. Après cette exploration, je visitai toutes les familles de l'endroit, en tout 7 ménages. Presque tous se confessèrent et communièrent mardi matin. Le matin et le soir pendant 1 heure, je fis le catéchisme à toute la population. Les prières durèrent ensuite jusqu'à neuf heures. Ces gens-là ne se fatiguent pas à prier. C'est bon signe.

Hier matin, après la messe de communion, je me remis en route pour explorer le reste de la grande route d'Anouradjna-pouram, jusqu'à la frontière de notre mission. Pendant huit milles, nous voyageâmes à travers la forêt, le long d'une route égayée par le soleil qui y faisait feu de file de l'Est à l'Ouest. Des bandes de singes apparurent sur le bord de la route, puis s'enfuirent à toutes jambes dans l'épaisseur des bois. Ils étaient d'assez grande taille, près d'un mètre de haut, mais ils sont peu dangereux. Nous vîmes un buffle sauvage qui, après nous avoir regardés de ses gros yeux farouches, rentra brusquement dans la forêt et disparut.

Sur un parcours de 8 milles, pas une maison. A Pan-Koulam seulement, nous trouvâmes un joli bungalow pour les voyageurs et deux maisons païennes. Il y a aussi à cet endroit une pagode où les païens qui vont plus loin ne manquent guère de casser une noix de coco en l'honneur du diable. « Il paraît, me dit le gardien du bungalow, que 3 individus qui avaient négligé cette cérémonie, ont rencontré l'ours ou l'éléphant et ont été tués. » —

« Combien y en a-t-il qui ont été tués après avoir cassé les noix à tes diables ? » lui demandai-je. Il ne répondit rien. Il aurait dû répondre « au moins une cinquantaine. »

Il promit d'ailleurs de se convertir si je parvenais à gagner ses compagnons. Ceux-ci étaient partis chasser dans la jungle ; je ne pus les voir. Je devais remonter à l'ouest jusqu'à l'extrémité de la route. J'y renonçai en apprenant qu'il n'y avait sur cette distance de 17 milles qu'un seul natif résidant à Nochikoulam. Tout le reste est uniquement habité par les bêtes fauves qui pullulent dans ces parages. Ce sera pour une nouvelle expédition où j'aurai plus de temps à moi.

Ce matin, j'ai quitté Velvéri et ai rebroussé chemin sur Trincomali. En route, j'ai passé par les *Hot-wells* ou puits bouillants. Ce village a 25 habitants, tous païens. Le village s'appelle *Kanniya*, « la Vierge » ; il s'y trouve une pagode très célèbre et très ancienne, dédiée à la « mère des dieux ». Près de la pagode, un superbe terrain, parfaitement irrigué et muni d'un puits inépuisable, est à vendre. On l'aurait à fort bon compte. On aurait là un pèlerinage de toute beauté à Notre-Dame de Lourdes, la « Mère de Dieu ». Le diable n'y tiendrait pas trois jours et décamperait.

Ce serait le plus fameux tour qu'on pût lui jouer. Mais quand même on nous permettrait d'acheter le terrain, comment serions-nous assez riches pour mettre 2.000 ou 3.000 roupies à y fonder la petite chapelle et à y élever une grande statue sur le roc ? Le R. P. Royer est bien décidé à établir dans notre mission de Trincomali un pèlerinage à la Vierge de Lourdes : Elle est si bonne convertisseuse d'âmes ! Mais hélas ! nos ressources sont bien faibles. J'ai déjà frappé en vain à plusieurs portes pour des aumônes, il me faut maintenant frapper bien discrètement à la porte du noviciat.

Il me souvient que pendant mon noviciat un novice acheta un petit chinois au prix de 2.500 fr. Dieu lui fit la grâce d'aller lui-même rejoindre en Chine son petit protégé. Si un novice était assez bien inspiré pour fonder ici à ses frais le pèlerinage à la T. Ste Vierge de Lourdes, je ne doute nullement que cette bonne Mère ne lui accorde un jour la grâce et le bonheur de venir travailler à la gloire de son divin Fils.

C. Bonnel, S. J.

MADURÉ.

Nouvelles de la Mission.

Lettre du R. P. G. de Beaurepaire.

Galle, 19 mai 97.

« J'AI quitté Trichinopoly le 3 mai à 10 heures du soir, et le chemin de fer m'a déposé le lendemain matin à Tuticorin à 9 h. 1/2 du matin. J'ai quitté de nouveau Tuticorin le 8 mai, et le lendemain matin à 7 h. 1/2 notre vapeur entrait dans le port de Colombo. Colombo est une belle ville. toute à l'européenne. J'y suis resté jusqu'au 12 mai, et ce même jour à 2 h. 1/2 le train m'emportait à Galle. J'arrivai à 6 h. 1/2. Je saluai Mgr Van Reeth, ancien provincial de Belgique. Galle a maintenant une belle église, et Mgr, dès son arrivée, a fait bâtir une nouvelle maison plus vaste et mieux aérée que l'ancienne du P. Martin, Bénédictin. La garnison anglaise n'y est plus depuis que Colombo a supplanté Galle. Demain je prends le bateau qui me conduira en 2 jours à Batticaloa, où nos Pères résident, quoique cette mission porte le titre de diocèse de Trincomali. Mgr Van Reeth en est l'administrateur en attendant qu'une nouvelle mitre tombe sur la tête de quelqu'un ; mais j'espère bien que ce ne sera pas de si tôt. Vous me priez de parler du journal l'*Indo-European*. Ce sont nos Pères belges de Calcutta qui l'impriment, de sorte que je ne puis vous renseigner sur le nombre de ses abonnés et de ses lecteurs. A Bombay il y a un journal également dirigé par nos Pères allemands (le *Bombay Examiner*) dont je ne saurais également vous dire le nombre des abonnés et des lecteurs.

« Le mouvement des conversions de Brahmes se continue, mais la prudence et la sagesse exigent qu'on aille lentement, mais sûrement, car il s'agit des commencements d'une œuvre très sérieuse, dans laquelle il ne faut pas consulter le sentiment, mais les qualités réelles des candidats-catéchumènes. Parmi les 14 baptisés, nous avons déjà eu un Judas. Ce n'est pas étonnant, mais c'est très regrettable pour une œuvre qui est au début. Si l'on ne se montre pas ferme et énergique, nous nous préparons des déboires amers pour plus tard. Il ne faut pas oublier que le Brahme est l'être le plus orgueilleux de la terre.

« Nous souffrons énormément des ministres protestants qui ont de l'argent à revendre et qui jouissent ordinairement de la faveur du gouvernement, surtout dans le sud, c.-à-d. dans la section de Pallamcottah-Tinnevelly, où ils ont le plus grand nombre d'adeptes. Procès, tracasseries de toute sorte et exploitation de nos chrétiens miséreux ou mauvaises têtes... Il est également vrai qu'un bon nombre d'indiens passent chez nous et que le nombre en serait bien plus grand si nous pouvions immédiatement bâtir église et école dans les villages qui nous demandent, mais l'argent nous fait défaut. Si nous étions plus nombreux dans cette section de Palamcottah, et si nous

avions plus d'aumônes, en 10 ans de temps on aurait abattu la puissance et l'influence des protestants et les quelques adeptes qui resteraient n'auraient plus aucun prestige.

« Vous faire part de nos œuvres, bien volontiers. D'abord le grand collège de Trichinopoly, où l'on prépare à tous les grades universitaires et que fréquentent 2200 élèves. C'est sans contredit l'œuvre la plus importante de la Mission et qui, dans un avenir relativement peu éloigné, montrera combien il est utile et nécessaire. Il offre d'abord à nos chrétiens du diocèse et même des diocèses voisins un enseignement soigné et supérieur tant au point de vue religieux que scientifique. Parmi les pensionnaires (300 environ) nous n'avons et ne voulons avoir que des chrétiens. Parmi les externes, chrétiens et païens de la ville et d'ailleurs viennent en foule. Il y a bon nombre de païens, soit brahmes, soit d'autres castes qui, attirés par la réputation de ce collège, envoient de différents points de la Mission, leurs enfants chez des parents de Trichinopoly, avec lesquels ils font des arrangements pécuniaires, et de là ces enfants vont au collège. Les jeunes gens une fois rentrés chez eux, frappés du dévouement, de la charité, de la bonté des Pères, racontent ce qu'ils ont vu et contribuent par leurs narrés à faire estimer le collège, les missionnaires et à amoindrir cette antipathie qu'ils avaient pour notre religion, ainsi que leur hostilité. Si ce collège était resté à Négapatam, jamais il n'aurait produit de tels résultats. De plus le gouvernement de Madras a ce collège en grande estime, car il est un des 1ers de la Présidence et quelquefois il enfonce les collèges de Madras par ses succès. Il a accordé à 2 de nos Pères le titre de « Fellow » ou « Docteur » par pure gracieuseté. En 3me lieu, ce qui est le plus important, c'est que les brahmes y ont puisé la connaissance de la vraie foi et que plusieurs ont eu le courage de se déclarer chrétiens. Après le collège nous avons 2 congrégations de sœurs indigènes : la 1re, sous le titre de religieuses de N.-D. des Sept Douleurs, comprend des jeunes filles non mariées qui se vouent à l'enseignement. Elles tiennent déjà des écoles importantes et très appréciées à Trichinopoly, à Madura, Tuticorin, Palamcottah, Vadakenkoulam, Manapadou. Le département de l'instruction publique en fait un grand cas. Plus nous en aurons et plus nous pourrons faire du bien. Après les Sœurs enseignantes viennent les religieuses veuves sous le vocable de Ste-Anne. Elles occupent la maison et les propriétés des Réparatrices. Cette maison comprend 3 catégories de personnes : les religieuses auxquelles on apprend à lire, écrire et coudre ; puis de bonnes veuves qui trop âgées (à 25 ans ou 30 au plus les femmes indiennes sont incapables d'apprendre à lire, écrire et coudre) pour être religieuses, désirent néanmoins passer pieusement leur vie ; on les emploie aux différents travaux de la maison ; enfin les veuves qui n'ont pas été sages et que l'on met ainsi à l'abri des occasions de pécher. Ces religieuses veuves sont chargées des orphelinats de filles

dont l'un est à Trichinopoly et l'autre à Adeikalabouram, au sud de Tuticorin.

« Après les veuves, nous avons quelques hôpitaux, où l'on reçoit de préférence les vieux païens malades, afin de pouvoir soigner leurs âmes encore plus que leurs corps. Nous en avons à Trichinopoly, à Madura et Sarougamy. Si nous avions plus d'argent, on en fondrait encore d'autres. Ces œuvres de charité frappent beaucoup les païens.

« Je ne vous parlerai pas de nos Saniassi ou religieux indigènes. C'est une œuvre qui végète et n'a jamais bien marché. Nous sommes moins heureux avec les religieux indigènes qu'avec les religieuses. Les Indiens en se faisant religieux, visent surtout à se faire une bonne position où l'on mange bien, où l'on est considéré et où l'amour de Dieu n'entre que pour une très faible partie. L'Indien n'a pas de dévouement, ne comprend pas la gêne et l'abnégation, et sa piété n'est qu'extérieure. Aussi quand les quelques reliques, qui restent encore, auront disparu de la scène de ce monde, je crois que ce sera fini.

« L'œuvre de la Ste-Enfance marche péniblement chez nous. Nous ne pouvons nous fier aux gens pour baptiser les petits païens. D'abord nous trouvons difficilement des chrétiens qui consentent à s'occuper de cette œuvre, bien qu'on les paye, et ceux que nous employons nous trompent au moins de moitié. Pendant les 6 ans que j'ai passés au district de Sommarrasoar, j'ai cherché et interrogé de tous les côtés, jamais je n'ai pu trouver quelqu'un.

« Quant aux conversions de païens, à part 3 ou 4 districts où elles se continuent tous les ans, elles sont rares ailleurs. Nous sommes surchargés de travail, parce que nous ne sommes pas assez nombreux et que nous devons nous occuper de nos chrétiens avant de nous occuper des païens. Les plus petits districts ont 4000 chrétiens, et beaucoup de Pères en ont 6000, 7000 ou 8000 : quelques-uns même en ont 10000 et 12000. C'est beaucoup trop pour un seul Père. Et il faut visiter ces chrétiens, non pas en barque, mais en voiture et à des distances de 15, 30 et 40 milles anglais. Voilà un aperçu de ce que nous faisons. C'est à Batticaloa que je suis maintenant. Cette ville fait partie du diocèse de Trincomali, donné à la province de Champagne. Le P. Ehrmann, ancien Provincial de Champagne, désirait beaucoup m'avoir, car quoique à Ceylan, on parle tamoul dans cette partie de l'île. Voilà comment je suis redevenu Champenois. »

BAS-ZAMBÈZE.

Mission de Boroma.

Lettre du Fr. Louis Boecher.

9 mai 1897.

« NOUS sommes maintenant à Boroma une communauté respectable: 3 Pères, 1 scholastique, 4 fr. coadj. ; nous n'avons à rougir devant aucune résidence de province. Mais, comme Boroma prétend être plus qu'une résidence, comme il possède deux grands orphelinats avec leurs écoles et tout ce qu'exige la surveillance des enfants, et qu'enfin nous avons entre les mains tant de constructions et autres occupations, le personnel n'est certainement pas trop nombreux. Un second scholastique par exemple ne manquerait pas d'occupations. Imaginez un peu que nos 150 garçons de 7 à 17 ans sont ensemble, non certainement dans les travaux, en classe et au dortoir, mais en récréation, durant les repas et les promenades. C'est donc d'une certaine manière « une division » de 150 enfants de tout âge. Si en de pareilles circonstances, il n'y a point une foule de petites misères, on le doit à la prudence et à la persévérance du P. Directeur qui est à la fois catéchiste et Père spirituel, et non à la nature des noirs qui, eux non plus, ne sont pas de pierre...

Une séparation complète serait donc bien à sa place, mais pour deux divisions il faudrait un autre scholastique. Il faut encore remarquer que les élèves de nos collèges d'Europe se distinguent de nos orphelins qui sont la plupart rachetés du paganisme, en ce que les enfants d'Europe, jusqu'à 10, 12, 14 ans sont innocents ; et ce n'est qu'alors que d'ordinaire ils se gâtent s'ils tombent dans de mauvaises compagnies. Les enfants noirs nés dans l'idolâtrie sont en général, au contraire corrompus, quelque petits qu'ils nous viennent, ou du moins très au courant de tout sur cette matière ; sans compter la nature viciée, héritée de leurs parents. Aussi les plus petits sont-ils ceux qui nous donnent plus de fil à retordre. Que de peines pour les accoutumer à l'ordre, à la promptitude, à la propreté et à l'amour du travail ! Mais il s'opère chez eux un changement bien rapide quand ils peuvent fréquemment recevoir les Sacrements, ce que font heureusement tous nos grands. Une fois par mois est d'obligation. On voit alors clairement le travail de la grâce. Les mauvaises habitudes invétérées disparaissent, et sont remplacées par une telle délicatesse de conscience, qu'on voit clairement le désir ardent du Divin Cœur de sauver ces pauvres petits noirs, de préférence peut-être aux blancs d'autres pays, abondamment pourvus de moyens de salut...

Mais en un jour de fête comme aujourd'hui, un ton si sérieux n'est point de mise : il y eut aujourd'hui tant de joies dans toute cette mission de St-Joseph de Boroma ! C'est aujourd'hui la fête patronale de notre mission. Les solennités dans notre église ont duré depuis 7 ½ h. du matin jusqu'à

11 heures. Le fr. Roch, à la sortie, était enthousiasmé du fruit solide qui se fait dans la mission. Il y eut d'abord 30 baptêmes d'adultes, parmi lesquels 5 chefs de villages, appelés *fumas* et une *chefesse ;* c'est une veuve assez âgée. Les cérémonies se firent avec le plus de solennité possible, en présence d'une assistance si nombreuse que jamais on n'en avait vu de semblable. Bon nombre de chrétiens ne purent trouver place dans l'église, bien que nos 300 orphelins et orphelines occupassent la galerie *(varanda) ;* derrière la galerie se trouvaient environ 200 sauvages et plus de toutes les parties de notre « prazo ». De 3, 6, 12 heures de distance, des chrétiens et des païens étaient venus pour assister à la fête, et surtout pour faire honneur aux « grands » d'ici qui allaient recevoir le baptême. Il nous vint même un « *mambo* » (roitelet) appelé « *Ntumia* » qui demeure à une journée et demie de distance. Il arriva la tête ornée de rondelles d'ivoire en forme de couronne. Ce mambo est l'unique de notre « prazo » qui descende des anciens roitelets de Macaranga, qui s'établirent peu à peu après la décadence des Monomotapas.

Mais revenons aux baptêmes, qui ont duré près de deux heures, bien que le P. Supérieur se fût chargé des 14 hommes et le P. Ministre des 16 femmes. Après cela commencèrent les mariages, au nombre de 19. Vint ensuite la messe avec exposition solennelle du St-Sacrement. Les enfants accompagnés par l'harmonium chantèrent selon la coutume des dimanches et jours de fête. Ils chantent d'ailleurs tous les jours à la messe leurs cantiques pieux, appropriés à la messe et à l'époque de l'année ; ils savent une grande quantité de ces cantiques. Le R. P. Supérieur qui a 13 années d'expérience du Zambèze-intérieur, est très content de voir nos petits noirs assister ainsi à la messe.

Les cérémonies achevées, tous, hommes et femmes, vinrent en procession dans notre parc qui n'est pas encore entièrement clôturé, pour remercier les Pères. Après-midi, eut lieu le « banquet nuptial ». Les nouveaux mariés et les chrétiens anciens sous la grande varanda de l'école, les nouveaux mariés assis sur des nattes, et ayant chacun deux plats, l'un de *tsima* (espèce de pâte de farine cafre), l'autre de lard ; plus une bouteille de vin de 3 à 4 décilitres pour chaque couple. Pour les autres convives on avait préparé 20 grandes marmites de *pombe ;* il fallait bien enthousiasmer un peu son monde. Il y eut à boire et à manger, non seulement pour les chrétiens, mais encore pour les païens et même pour un grand nombre d'ouvriers landins qui sont venus de très loin (un mois de voyage) chercher ici du travail. Songez, mon Révérend Père, qu'il y a 15 jours apparurent un beau matin 257 de ces landins, presque nus, et les enfants voyant encore une foule d'autres qui arrivaient au loin, commencèrent à crier : « Voilà qu'ils viennent là-bas, comme des sauterelles (c'est un superlatif cafre, les sauterelles formant de vraies nuées). Le P. Supérieur en accepta 100 ; les

autres durent forcément être renvoyés. Ne vous étonnez pas de ce nombre : voilà en effet que la construction de l'église va commencer, et la fabrication de la chaux, des briques, le soin des fours, le transport des briques, du sable, etc., tout cela exige bien des bras, et nos gens travaillent à bon marché. — Eh bien donc pour en revenir à notre dîner, ce repas de fête pour païens et chrétiens ne revint qu'à environ 40 frs (8000 reis), et comme le gouvernement portugais est très généreux à notre égard, nous pouvons bien à notre tour l'être envers ces pauvres gens. Cette année pourtant sera une année de famine à cause des sauterelles et surtout de la grande sécheresse qui eut lieu à l'époque des pluies. D'ailleurs notre Père St Ignace ne nous dit-il pas que nous devons entrer par la porte de notre prochain, pour sortir par la nôtre ? Eh bien ici avec ces pauvres cafres, *il faut entrer par le ventre pour sortir par le cœur.*

Louis Boecher S. J.

Le P. Arraiano écrit d'Inhambane :

« M. le gouverneur Mousinho vient de limiter beaucoup la mauvaise influence des mahométans ; ils ne peuvent plus trafiquer (et c'est là leur vie) qu'en des endroits déterminés et près des autorités. Auparavant ils s'introduisaient partout auprès des noirs, et avec un art remarquable ils les trompaient, gagnaient leur amitié, et, ce qui est pire, les fanatisaient par les faussetés de l'Alcoran. Au même gouverneur nous devons une bonne augmentation des secours pécuniaires que nous recevons du gouvernement ; ainsi le mois dernier (mars), nous avons reçu 41,000 reis (205 fr. environ) au lieu de 29,000 que nous recevions auparavant...

Les protestants sont ici un des grands obstacles de notre mission. Comme ils sont européens et instruits et qu'ils se présentent comme ne désirant que le bien moral des indigènes, ceux-ci tombent facilement dans le doute et l'indifférence religieuse quand ils voient que des Européens, qui se font passer comme maîtres en matière religieuse, ne concordent point entre eux, les protestants enseignant une foule de choses que nous rejetons et vice-versa. Cette année nous n'avons ici baptisé que deux enfants : deux frères l'un de 9 ans, l'autre de onze. Ils sont neveux du grand chef, très intelligents. Ils vivent à la mission comme élèves internes et donnent de grandes espérances qu'ils sauront profiter de l'éducation qu'ils reçoivent. Le roitelet leur oncle est venu quelquefois et il m'a dit et répété que ses neveux doivent apprendre un métier. Le plus âgé, qui a bonne poigne, et qui porte le nom de Joseph, sera charpentier, si lui et le Fr. Fernandez restent ici ; l'autre, Jean, est moins fort, mais non moins intelligent ; souvent il prend les devants sur son frère pour ce qui est des leçons. Nous en avons encore à la mission trois autres, dont les deux plus âgés ont déjà pu envoyer par lettre leurs souhaits à leurs parents ! Le plus vieux remplit les fonctions de sacristain. Il a passé ses premières années à pêcher et à nager dans la

rivière, aussi sait-il diriger une barque avec tant d'habileté qu'il fait l'admiration des plus vieux pilotes de l'endroit. J'espère mettre un jour à profit ses qualités pour le bien de la mission et pour le sien ; en attendant il nous rend déjà de bons services dans son art. »

A. Arraiano.

La mission de Chupanga.

Extrait d'une lettre du P. Jules Torrend à son frère.

« ... NOUS avons rouvert les classes le 15 octobre 1896 avec seulement 12 élèves. J'avais éliminé ceux qui, avant les vacances, ne nous avaient pas donné pleine satisfaction. Je n'aime guère en augmenter le nombre, jusqu'à ce qu'il nous vienne un ou deux scolastiques, que le R. P. Provincial m'a promis pour l'année prochaine. Je suis en effet persuadé que les gens de ce pays-ci gagnent plus à n'avoir aucune instruction, qu'à n'en avoir qu'une tronquée. Nous avons ici quelques petits noirs qui désirent beaucoup suivre les classes. Leurs parents ne le permettent pas. Ils ont peur que nous ne leur dérobions le cœur de ces petits. En attendant ils apprennent doucement le catéchisme avec l'espérance d'être baptisés bientôt. A voir le dévouement et la bonne simplicité avec laquelle ils nous servent, je me dis souvent qu'ils doivent avoir bien des mérites auprès de Dieu, et je pense que mon temps ne serait pas perdu, quand même je ne serais venu au Zambèze que pour leur apprendre à offrir à Dieu toutes leurs actions. Aujourd'hui (8 novembre) nous avons été bien consolés de voir le grand nombre de gens venus à la grand'messe. L'église, qui contient bien 200 personnes, était littéralement bondée. Quelques femmes cafres n'ont pas même trouvé place à l'intérieur. Je ne comprends absolument rien à ce changement de dispositions parmi nos gens. Quand nous sommes venus ici, il y a un an, quelques mauvais drôles leur avaient fait avaler que nous étions des sorciers. Aussi étaient-ils intraitables, et, malgré toute ma bonne volonté, ne trouvais-je que du mal à dire d'eux. Actuellement ils sont toujours prêts à nous rendre service, et je crois qu'en venant ainsi tous à la messe, ils ont voulu nous donner une preuve de leur confiance et de leur bonne volonté, Dieu soit béni ! c'est un résultat que je n'espérais pas. Il faut dire que nous avons maintenant une cloche, envoyée par le R. P. Provincial, pour appeler les gens à la Messe. C'est encore un progrès. Il ne manque plus qu'un harmonium. J'en ai demandé un en France : je ne sais pas encore s'il viendra.

Cette petite mission de Chupanga vient d'envoyer un petit essaim à Caia, endroit où notre ancienne Compagnie avait une mission. Cet essaim se compose de quatre petits Cafres déjà chrétiens et du P. Etterlé. J'ai quelque idée que Caia sera un jour la plus belle de nos missions du Zambèze.

En attendant c'est une étape de plus entre la mission de Quilimane et celle de Boroma, qui sont à 400 kilomètres de distance l'une de l'autre.

C'est en allant voir le P. Etterlé à Caia que je me suis convaincu que réellement certains Cafres ont peur que nous ne leur dérobions l'affection de leurs enfants. Un roitelet est venu là me visiter, accompagné de deux petits enfants. Je demandai à ceux-ci s'ils ne voulaient pas rester à l'école du P. Etterlé pour apprendre toutes sortes de bonnes choses. L'un d'eux, qui avait l'air très intelligent et que j'appelle mon « petit ange noir », répondit affirmativement. Aussitôt son vieux papa, le roitelet, voulut partir pour l'éloigner. Je le fis attendre un peu et je déployai toute mon éloquence pour obtenir sa permission. Il répondit à plusieurs reprises que la mère du petit ne le permettrait pas et se montra assez vexé d'être obligé d'attendre. L'après-dîner en retournant ici, je passai par le village de ce roitelet et je lui demandai encore une fois de nous confier « mon petit ange », et de m'appeler sa mère pour voir si les difficultés venaient vraiment d'elle. Il n'y eut moyen de voir ni la mère, ni le petit. En sortant de là mes « machillaires » (porteurs) disaient : « Voyez-vous, il a caché son petit, parce qu'il désirait aller avec vous à Chupanga. » — Je n'ai guère de nouvelles des autres missions. Boroma est très prospère.

J. Torrend, S. J.

P. S. Une lettre du R. P. Supérieur de la mission nous donne les deux nouvelles suivantes : 1° La mission a arboré un drapeau officiellement reconnu. Sur un fond bleu et blanc, il porte une grande croix au centre de laquelle se détache l'image du Sacré-Cœur. Ce drapeau, don de religieuses françaises, doit être arboré sur toutes les résidences de la Mission ;

2° Un décret du gouvernement de Quilimane vient de confier exclusivement à nos missionnaires le soin des écoles dans le vaste district de Quilimane. Deux autres écoles établies à Quilimane ont été fermées. — Les résultats sont consolants. Le chiffre des baptêmes s'élevait au mois de septembre 1896 à 102, au mois d'octobre il y en eut 181, tout cela à Quilimane seulement.

ÉGYPTE.

Progrès de la foi dans la Haute-Égypte.

Lettre de Mgr Ignace Bezzi au P. Leroy (1).

Juin 1897.

Mon Révérend Père,

Le P. E. Nourrit (2) m'a transmis vos aimables paroles au sujet de mon long silence.

La lettre de ce bon Père m'a reporté vers un passé plein de charme en me rappelant les quinze jours que j'ai passés en votre agréable compagnie.

Mais hélas ! actuellement ce n'est plus cela ; que de soucis !

L'administration et l'organisation du diocèse m'absorbent et m'enlèvent le repos. Quelle lourde charge que celle de l'évêque ! Mais on ne manque pas non plus de consolation quand on voit accourir à l'Église catholique nos frères les coptes séparés. Quel bonheur pour moi de voir rentrer dans le bercail les brebis égarées !

Je suis heureux, mon Révérend Père, de saisir cette occasion pour déverser mon cœur dans le cœur d'un ami où mes joies et mes tristesses trouveront écho.

Et d'abord les conversions que nous avons enregistrées depuis mon sacre, je les ai indiquées dans un rapport que m'avait demandé Mgr Sogaro et dont mon vicaire passera ces jours-ci une copie à Mgr Morel pour la faire paraître dans les *Missions catholiques*.

Le nombre des conversions se porte jusqu'à 1200 depuis dix mois. Mais ce rapport présenté à Mgr Sogaro date depuis environ deux mois, et nous avons eu le bonheur pendant ce laps de temps de compter aussi plusieurs conversions : à Mallaoui, où nous n'avions que 120 catholiques, nous avons actuellement plus de 260, et dans les environs trois hameaux d'une cinquantaine de personnes environ chacun, viennent de se convertir. Le jeune et zélé Père Marc Sabaa-el-Luil, ordonné depuis quelques mois, a eu beaucoup de succès dans cette localité. Il m'assure d'ailleurs que presque tous les schismatiques de Mallaoui sont disposés à se déclarer ouvertement catholiques une fois notre église construite : c'est ce qu'ils ont déclaré eux-mêmes à plusieurs reprises. Or, Mallaoui compte de cinq à six mille schismatiques.

A Our, village à côté de Iéma, où la maison de Minieh entretient une école, deux cents schismatiques se sont convertis il y a un mois. Ces braves gens, pleins de foi et riches en grâces, peut-être parce qu'ils sont pauvres des biens de la terre, m'ont cédé le terrain destiné à être l'emplacement d'une chapelle catholique.

---

1. Le P. Leroy a voyagé l'année dernière dans la Haute-Égypte avec Mgr Ignace Bezzi, évêque copte de Thèbes, avant sa nomination épiscopale.
2. S. J., missionnaire à Minieh, Haute-Égypte.

A Kom-Rouaï aux environs de Makhalafat, où il y a également une école catholique, nous avons eu ces jours derniers 150 conversions A une petite demi-heure de Guihéma, où se trouve une chapelle catholique qui est restée inachevée, se trouve le village appelé Nagâa-Kost ; quatre-vingts schismatiques de ses habitants se sont convertis il y a trois jours seulement et déjà ils ont demandé le baptême pour leurs nouveau-nés au curé de Guihéma.

A l'heure où j'écris ces lignes, deux villages m'envoient une députation pour recevoir leurs habitants et les réconcilier avec l'Église catholique.

Je ne les nommerai pas en ce moment, parce que je n'ai pas encore eu l'occasion d'éprouver leur sincérité et leur constance, quoique j'aie une très grande probabilité qu'ils seront désormais de vrais enfants de l'Église catholique.

Nous avons eu donc pendant ces deux mois derniers 720 conversions, sans compter les deux villages que je n'ai pas nommés et qui, je l'espère, augmenteront bientôt considérablement mon troupeau.

Mais à la vue de tant de bien qui se fait, le démon s'est irrité. L'évêque schismatique d'Aben-Iog, dont le diocèse ébréché passe au catholicisme par petits villages, craignant que la contagion ne gagne tous les centres schismatiques, est entré dans une grande fureur; ses émissaires vont partout semant le trouble et la calomnie, et emploient la menace contre les nouveaux convertis.

Ceux-ci sont exposés à la haine du schisme et à la vexation des musulmans, devenus par l'adulation des schismatiques leurs frères d'armes dans la campagne menée contre nos nouveaux catholiques.

Le seul moyen que nous ayons actuellement pour raffermir ces nouvelles recrues, c'est de leur construire des chapelles: la chapelle, le curé et l'école, voilà les trois choses qui soutiennent les nouvelles chrétientés et qui en font des centres pour les villages circonvoisins.

Aussi me vois-je actuellement dans l'obligation, vu l'importance et l'urgente nécessité, de procéder immédiatement à la construction de huit chapelles nouvelles : quatre pour les localités sus-mentionnées et quatre autres pour des villages dont j'ai parlé dans mon rapport à Mgr Sogaro. Ces quatre derniers villages sont catholiques depuis cinq ou six mois : ce sont Kom-Abou-Hagur, Deir-el-Guenadela, Rayaïna et Makhalafa. Ce dernier village est le plus ancien de tous. Le P. Ant. Baraya a reçu son abjuration depuis plus d'un an.

Pour faire face à toutes ces dépenses, je n'ai que 3.000 fr. en caisse. Et cependant il faut près de 4.000 fr. pour la construction de la moindre chapelle.

De plus la libéralité de Sa Sainteté Léon XIII et les secours de l'empereur d'Autriche nous ont permis de construire six chapelles : à Sohag, à Birbé, à Kom-Gharib, à Chanaïne, à Kom-Esfaht et à Guihénce (ces deux

dernières chapelles sont encore inachevées). Mais à part la chapelle de Sohag, les autres ne sont autre chose que quatre murs : point de chandeliers, point de cadres ni images, point de cloches, point de timbales, point de triangles (ces deux derniers instruments constituent la musique liturgiquement admise et nécessaire dans le rite copte), point de fers à hosties, point de chemin de croix, point d'encensoirs, point de ciboires.

Une vieille chasuble, une vieille aube et une vieille croix : voilà le seul trésor des curés de ces villages. D'ailleurs plusieurs anciennes chapelles en sont aussi là ! Chanaïna, Garagos et Hammas, etc. A l'heure qu'il est, je me vois dans la nécessité de fournir huit services complets d'église, y compris aussi le calice et la patène.

Des amicts, des aubes, des purificatoires, des nappes d'autel, des huméraux, des chandeliers, des croix, des fleurs artificielles nous rendraient le plus grand service.

Je ne puis pas parler des chasubles, quoique j'en aie le plus grand besoin ; nos chasubles, n'ayant pas la forme des chasubles latines, ne peuvent être confectionnées que sur place, ici même. Je recevrais avec reconnaissance des pièces d'étoffe, des robes de dames, en un mot tout ce que la charité peut me fournir pour faire des chasubles.

Je serais aussi fort obligé et infiniment reconnaissant au nom de mes pauvres prêtres qui sont dans un état voisin de l'indigence, de recevoir des messes à 2 fr. si c'est possible, ou au moins à 1, 50 fr. Cet article me donne beaucoup de soucis. Nos prêtres n'ont pour vivre que les honoraires des messes. Est-ce trop pour un curé de 60 fr. par mois pour vivre lui et son domestique, s'habiller convenablement, s'acheter quelques livres, s'abonner à quelques revues religieuses et ecclésiastiques et faire l'aumône assez souvent à ses pauvres paroissiens? Je suis vraiment satisfait de l'abnégation, du dévouement et de l'endurance de mes prêtres dont le zèle n'est égalé que par la science. Je suis heureux de voir les docteurs et les licenciés de l'université de Beyrouth courir les villages, parcourir la campagne et vivre avec les paysans avec une charité et une condescendance vraiment apostoliques.

Mais s'ils se dévouent sans murmure, sans plainte, il est de mon devoir de songer à leur entretien et de leur procurer au moins le strict nécessaire.

Dans leurs courses apostoliques, mes prêtres seraient très heureux aussi de pouvoir distribuer des objets de piété que les fidèles d'ailleurs leur demandent avec instance et dont ils font usage avec le plus grand respect et la plus tendre dévotion : des chapelets, des croix, des scapulaires, des images, des médailles et aussi, pour les grands centres, des tableaux représentant les dogmes catholiques, l'explication des commandements, des péchés capitaux.

Voilà, mon R. Père, un mot sur ce qui s'est passé dans mon diocèse et sur ses besoins actuels. Je suis dans la conviction la plus intime que les

coptes schismatiques d'Égypte, particulièrement ceux de mon diocèse, n'attendent, pour se convertir en masse, que de voir s'élever des chapelles et s'ouvrir des écoles. Notre séminaire de Tahtah fournira dans le plus bref délai possible de zélés missionnaires ; j'ai l'espoir et la confiance que dans peu de temps le nombre des schismatiques convertis de mon diocèse sera doublé et même triplé.

Veuillez excuser, mon R^d^ Père, cette longue lettre.

C'est un évêque qui, ne pouvant garder pour lui-même ses sentiments et ses espérances, et les difficultés par lesquelles passe son diocèse, sent le besoin d'épancher son cœur dans le cœur apostolique de Votre Paternité. Vous comprendrez son cri de détresse et vous ferez, j'en suis sûr, tout votre possible pour l'aider à faire l'œuvre de Dieu. La régénération de l'Égypte chrétienne, conçue par Sa Sainteté Léon XIII, est exécutée par la Compagnie, d'abord en fournissant à ce pauvre pays, grâce à l'œuvre du séminaire, de bons prêtres et de zélés missionnaires, ensuite en travaillant côte à côte avec ses prêtres.

La postérité réunira dans un même amour bénissant Léon XIII et la Compagnie de Jésus.

Daignez agréer, mon R^d^ Père, les hommages respectueux avec lesquels je suis

De votre Révérence,
Le très humble serviteur,
✠ Ignace Nezzi,
Évêque de Thèbes.

Tahtah, le 6 mai 1897.

ÉQUATEUR.

Le pillage du collège de Riobamba.

Lettre du P. Luisier.

Guimaraës, 26 juillet.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je voulais vous donner des nouvelles de notre Province, mais j'ai reçu ce matin même des nouvelles de la mission de l'Équateur, qui, je crois, vous intéresseront encore davantage. Voici donc avec quelques abréviations la lettre du P. Tovia au R. P. Provincial de Tolède.

« L'état des choses va ici de mal en pire. Ces jours derniers, à l'occasion d'une révolte insignifiante de quelques individus aux environs de Riobamba, le gouvernement républicain se saisit de la personne de l'évêque de cette

ville (un de ceux qui avaient échappé à la première persécution), et le mit en prison sous prétexte qu'il avait eu des intelligences secrètes avec les révoltés, et, quelques jours après, il soupçonna que les Jésuites du collège de Riobamba auraient peut-être pu avoir aussi des relations avec l'ennemi, et le 2 mai, par suite de ce simple soupçon, tous les PP. et FF. du collège furent mis en prison.

Le lendemain lundi plusieurs familles, en apprenant l'arrestation des Pères, purent obtenir heureusement la mise en liberté de ceux qui étaient absolument nécessaires pour ne pas interrompre les cours du collège, et cinq seulement restèrent en prison. Cette trêve dura peu de temps. Le surlendemain, mardi, à deux heures du matin, une troupe de 80 individus prit les armes aux environs de Riobamba, et s'avança contre la ville dans l'intention de mettre en liberté l'Évêque et les autres Pères. C'était une véritable témérité, vu que la garnison de la ville était de trois régiments, bien armés et bien disciplinés, tandis que les assaillants n'étaient que 80 et presque sans cartouches : ils en avaient à peine pour soutenir le feu une demi-heure. Malgré tout, n'écoutant que leur enthousiasme, ils entrèrent dans la ville. Ils se divisèrent d'abord en groupes de seize hommes, et résolurent de s'emparer en premier lieu de notre collège, afin de pouvoir faire feu plus facilement sur la caserne, qui justement se trouvait en face. Ils vinrent donc à cette intention aux portes du collège, et, cachant leurs armes, ils firent semblant de venir chercher un confesseur pour un moribond ; c'est la coutume en effet à l'Équateur de s'adresser en pareil cas aux résidences et collèges de la Compagnie.

La porte ouverte, les seize se précipitent à l'intérieur, montrant leurs véritables intentions. Tous les efforts et toutes les prières ayant été inutiles pour les détourner de leurs desseins, nos Pères se virent contraints de souffrir avec résignation les suites de cette téméraire résolution et se retirèrent aux pieds du St-Tabernacle et de Marie-Immaculée dans la chapelle domestique. A 5 h. du matin, les seize ouvrirent le feu sur la caserne des fenêtres du collège. Les soldats sortirent aussitôt, cernèrent le collège avec beaucoup de précautions, car ils ignoraient le nombre des assaillants. Mais s'apercevant qu'ils n'étaient que fort peu nombreux et qu'ils s'étaient mis eux-mêmes dans la souricière, ils s'armèrent de haches, enfoncèrent les portes du collège, et alors commença une scène de carnage impossible à décrire.

Les seize, après avoir brûlé leurs dernières cartouches, se réfugièrent dans l'église, où ils se défendirent encore quelque temps. Mais, voyant que toute résistance était devenue impossible, ils se rendirent à discrétion. Ce fut en vain. Aussitôt le commandant républicain donna le signal du massacre, et les seize furent sur-le-champ passés au fil de l'épée : l'un d'eux fut massacré derrière le Saint-Tabernacle, où il s'était réfugié, un autre aux pieds de

Marie Immaculée. La chapelle était couverte de cadavres, et le sang coulait de toutes parts. Quel spectacle ! Pendant ce temps un groupe de soldats se détacha et pénétra dans l'intérieur du collège criant : « Où sont les Jésuites ? Où sont les traîtres? » Les Nôtres, comme je l'ai déjà dit, s'étaient réfugiés, dès le commencement, dans la chapelle domestique, au premier étage. Seul le R. P. Recteur, Émile Moscoso, ne put s'y rendre. Il était alors malade, des suites de son emprisonnement et gardait le lit. En entendant les premières décharges, il se leva comme il put, s'assit sur une chaise, et se mit à réciter son chapelet. Les soldats ne tardèrent pas à venir, enfoncèrent la porte qui était fermée et voyant le Père, ils le couchèrent en joue et une triple détonation retentit. Le Père tomba raide mort : la première balle lui avait traversé le poumon droit ; la 2e lui broya le front et sortit par la tonsure, la 3e lui traversa la poitrine ; il reçut en outre bon nombre de coups de baïonnette. Un des meurtriers raconta depuis qu'avant de tomber le Père avait dit : « Si vous voulez me tuer, tuez-moi, mais ne faites aucun mal aux autres Pères du collège » Son cadavre fut indignement outragé. Un des soldats lui enleva sa soutane et s'en revêtit par dérision, un autre se coiffa de la barrette du Père et se mit à crier : « Je suis le Père Moscoso, venez tous vous confesser à moi. » Ils mirent un fusil entre les mains glacées du cadavre et plusieurs paquets de cartouches dans ses poches de pantalon, dans l'intention perfide de faire croire que le Père était mort le fusil à la main. Aussi le gouvernement communiqua-t-il une dépêche officielle à toutes les Provinces de la République, annonçant qu'un Jésuite dépouillé de sa soutane, pour se battre plus à l'aise, avait été tué en défendant l'entrée de sa chambre les armes à la main, « more castrorum », et cette nouvelle a dû se répandre par les journaux en Amérique et peut-être aussi en Europe. »

Tel est en abrégé le récit du P. Tovia. Mais qu'étaient devenus les autres religieux réfugiés à la chapelle ? Une autre lettre d'un P. de Riobamba, victime, lui aussi, de la fureur révolutionnaire, va nous l'apprendre : « Pendant le massacre des 16, nos Pères, agenouillés devant le T. S. Sacrement, se préparaient à la mort, répétant à haute voix l'acte de contrition, et un Père leur donna en général l'absolution à tous. Une multitude de balles passaient en sifflant autour de leurs têtes, les fenêtres et les portes en étaient criblées. C'est alors que Dieu leur inspira l'heureuse idée de se coucher sur le sol et de prier dans cette position : ce fut heureux, car, lorsque le feu cessa, ils virent dans le mur les traces d'un bon nombre de balles à quelques centimètres du sol, et qui les auraient infailliblement atteints s'ils étaient restés à genoux. Pendant ce temps les cloches de la cathédrale sonnaient l'alarme ; le peuple accourut en foule au collège, demandant à grands cris qu'on ne fît aucun mal aux Pères. Ce fut ce qui les sauva. Les soldats républicains pénétrèrent dans la chapelle, mais, intimidés par les cris de la multitude,

ils se bornèrent à accabler les Pères d'injures. Ils apportèrent le cadavre d'un des leurs tué dans la mêlée et le plaçant sous leurs yeux ils leur disaient : « C'est vous qui êtes la cause de tout ceci. » A chaque instant ils les menaçaient de les fusiller. Un chef, plus furieux que les autres, ordonna à ses soldats de faire feu, mais il ne fut pas obéi ; alors plus furieux encore, il frappa à coups de sabre plusieurs des Nôtres: un Père reçut un énorme soufflet d'un soldat, et un autre fut précipité du haut des escaliers. Il n'y eut cependant aucun accident grave. Puis ils firent de nouveau prisonniers tous les Pères et Frères, les lièrent avec de grosses cordes, de façon que leurs deux coudes venaient à se toucher derrière le dos, puis ils les conduisirent de caserne en caserne au milieu des injures et des menaces de mort ; ils les emprisonnèrent enfin dans la caserne de la cavalerie, à l'autre extrémité de la ville.

Pendant le trajet, les Pères reçurent les marques de la sympathie du peuple de Riobamba, ce qui les consola dans leurs peines.

Au collège, après le départ des Pères, les chefs donnèrent le signal du pillage. Quelles scènes l'on vit alors ! Ils dévastèrent, brisèrent, volèrent tout ce qui leur plut, jusqu'au cabinet de physique et à la bibliothèque. Mais cela ne fut rien en comparaison de ce qu'ils firent dans la chapelle. Ils brisèrent le S. Tabernacle, prirent les ciboires, dévorèrent les hosties consacrées, répandirent sur le sol celles qui restaient et les foulèrent aux pieds. Grâces à Dieu, un Père Rédemptoriste put s'introduire, je ne sais comment, dans la chapelle du collège et soustraire trois ciboires à leurs profanations. Ce ne fut pas tout. Ils se revêtirent des ornements sacerdotaux, montèrent en chaire et firent semblant de prêcher ; ils parodièrent l'auguste sacrifice de la messe, remplirent de vin les calices consacrés et burent en proférant les plus horribles blasphèmes. »

Nos Pères restèrent en prison environ une douzaine de jours. Pendant ce temps les personnes principales de la ville intercédaient continuellement en leur faveur, elles écrivirent au président,aux magistrats, etc., et obtinrent enfin du colonel d'infanterie la mise en liberté des Pères, mais non pas encore entièrement. Ils furent conduits à la maison des Pères Rédemptoristes, qui leur firent oublier tant de peines et de privations par leur charité. J'oubliais de vous dire que pendant leur prison, on vit des dames des plus nobles familles venir leur apporter tout ce qui leur était nécessaire, s'asseoir sur le sol humide et sale de la prison et les servir comme des domestiques.

Enfin, le 20 mai, nos Pères purent revenir à leur collège et, grâce à la générosité de quelques familles, commencer à réparer leurs pertes. Le R. P. Supérieur de la Mission envoya aussitôt le P. Machado pour succéder au P. Moscoso, et embrasser en son nom tous nos Pères et nos Frères. Encore un mot pour finir au sujet du P. Moscoso. Les soldats le couvrirent d'un uniforme militaire et conduisirent son cadavre avec le plus de secret

possible à l'hôpital, avec ordre de dire aux curieux que c'était le corps d'un sergent mort dans la mêlée. Cependant le bruit de sa mort se répandit, et on finit bientôt par découvrir son corps. Impossible de décrire l'enthousiasme et la dévotion du peuple en présence du cadavre qu'il regardait comme celui d'un véritable martyr, et, en dépit de la soldatesque, ils écrivirent sur son cercueil : « *Le R. P. Émile Moscoso, S. J., martyr.* »

Voilà, mon Rév. Père, les nouvelles que j'ai cru devoir vous faire plaisir. Ma première lettre a été longue. Ne m'en veuillez pas. J'ai dû, pour l'écrire, prendre un moment par ci un moment par là.

Je prie le bon Dieu de répandre en abondance ses grâces sur vos travaux, et je me recommande à mon tour à vos charitables prières et saints sacrifices.

Rev^æ V^æ Infimus in X^to servus.
Alphonse Luisier, S. J.
Guimaraês, Portugal.

Travaux des Missionnaires du Napo.

Lettre du P. Mille au P. d'Ales.

Pifo, colegio de la Concepción, 21 avril 1897.

Mon bien cher Père,

P. C.

QUOIQUE nos Pères aient été chassés l'an dernier de la Mission du Napo, une quinzaine de petits Indiens, élevés à notre école d'Archidona, n'ont pas hésité à s'échapper de leurs familles, et à entreprendre ce long voyage, à travers les forêts et les rivières, afin de rejoindre leurs bien-aimés Pères, qu'ils savaient être auprès de nous. Guidés par quelques-uns de leurs petits camarades qui étaient déjà venus une fois à Pifo, ces bons enfants, auprès desquels les travaux de nos missionnaires avaient déjà fait fructifier d'une manière si consolante la grâce de Dieu, abandonnèrent leurs parents et leur liberté, et, presque sans vivres et sans secours, se mirent en route, passant la nuit comme ils pouvaient, parfois dans les huttes de branches d'arbre qu'eux-mêmes se fabriquaient, pour venir se réfugier près des bons maîtres que la tempête leur avait arrachés. Quelques-uns d'entre eux n'ont que sept ou huit ans.

Allions-nous les renvoyer au sein de leurs familles ? Non, le cœur ne nous le permet pas. Quoique notre maison soit bien pauvre, on les nourrira, on les instruira comme on le faisait autrefois à Archidona. Mais que diront leurs parents, me direz-vous, si, à leur insu et contre leur volonté, nous gardons leurs enfants, si loin d'eux ? N'ayez aucune crainte, bien cher Père, les Indiens paraissent fort peu se soucier de leurs enfants, et jusqu'ici on ne nous les a pas réclamés.

Or donc ce fut une bonne inspiration de la part de quelques-uns des Nôtres de leur faire offrir au R. P. Recteur, le jour de sa fête, une petite séance en témoignage de leur reconnaissance, pour l'hospitalité qu'on leur donnait. Elle devait consister en une suite de danses gracieuses, que ces petits Indiens accomplissaient au Napo les jours de fête, entremêlées de compliments en vers et de dialogues appropriés aux circonstances. C'est ce qu'ils firent. Et le jour de saint Joseph, à 4 h. ½ du soir, vêtus de leurs plus beaux habits, ils se mirent à danser pendant une heure et demie, au son du tambour, devant le Père Recteur, qui se montra fort touché, surtout des sentiments qu'ils exprimaient dans leurs compositions. Ceux qui assistaient à ce spectacle n'en étaient pas moins touchés. Pauvres enfants, le jour n'est peut-être pas loin où on devra les renvoyer dans leurs forêts. Que deviendront-ils alors ? Ici, à l'abri de tout danger, ils vivent heureux et tranquilles ; mais l'avenir que leur promet-il ? Et pendant qu'ils exécutaient leurs danses en se balançant tour à tour sur les deux pieds, nous autres, qui les regardions, suppliions le bon Dieu d'avoir pitié d'eux, et de ne pas permettre qu'ils retombent dans la vie sauvage d'où sa grâce les avaient tirés ; et sans le vouloir les larmes nous venaient aux yeux.

Quelques autres Indiens Ymbos (c'est la tribu du Napo), anciens élèves de notre école d'Archidona et déjà pères de famille, assistaient aussi à ce beau spectacle. L'un d'eux apportait un bébé de trois ans au plus : ce fut ce bébé qui fut chargé de présenter à notre Père le bouquet de fête. Quand les danses furent finies, le Père leur adressa quelques paroles de remerciement, et surtout de bons conseils ; puis distribua à chacun une médaille et un foulard ; et c'est ainsi que se termina ce beau jour de fête.

Il est juste, bien cher Père, que je vous parle maintenant des Pères missionnaires expulsés du Napo et de ce qu'ils sont devenus. Voyez comme le bon Dieu est bon : il permet qu'on nous enlève la mission du Napo : mais c'est pour nous en donner une autre plus avantageuse sous bien des points de vue. A peine reposés de leur long voyage, les deux derniers missionnaires du Napo vont se charger des Indiens Zambizas, que Mgr l'archevêque de Quito vient de confier à nos soins.

Cette tribu habite un plateau situé aux pieds d'une chaîne de montagnes dont fait partie le Pichincha : plateau que nous avons devant les yeux, car il n'est qu'à cinq heures à cheval d'ici. C'est au milieu des bouquets d'arbres qu'on aperçoit sur cette plaine que se cachent les cabanes de ces bons Indiens. Ils y forment une tribu d'environ six mille âmes, réunies en deux ou trois villages, très peu séparés l'un de l'autre. Voilà déjà le premier avantage de cette mission sur celle du Napo, dans laquelle les principaux centres, Archidona et Loreto, étaient si éloignés, qu'il fallait non moins de cinq jours de chemin par terre et par eau, pour franchir la distance qui les sépare. En outre nos Pères sont chargés d'un autre village composé de

blancs, Carapungo, d'environ deux mille âmes, ce qui fait que le nombre de leurs ouailles s'élève à près de huit mille.

Mais que vous dirai-je du caractère de ces Indiens Zambizas, si différent du caractère apathique et froid de ceux du Napo ? Ils nous aiment beaucoup : vous en jugerez par le fait suivant : « Un jour en promenade nous étions assis sur le bord d'un profond ravin, au fond duquel se précipite la rivière Chiche. Le chemin de Quito à Pifo la traverse sur un pont. Nous voyons arriver vers nous un Indien aux longs cheveux qui flottent sur les épaules : c'est un Zambiza ; car ceux de Pifo, ne laissent pas croître la chevelure. Il nous salue affectueusement, nous baise les mains, en nous disant : « *Taitas padrecitos*, je vous ai aperçus en montant le ravin, et je suis venu vous saluer. » Notez qu'il ne nous connaissait pas. Et il se mit alors à nous parler de ses affaires en termes pleins de respect ainsi que de franchise ; puis, nous baisant de nouveau les mains, il prit congé de nous, en nous laissant émerveillés et grandement touchés.

Ce ne sont pas des sauvages, comme vous le voyez ; ils sont chrétiens ; mais fort ignorants : voilà pourquoi Mgr l'archevêque nous les a confiés : Les trois Pères qui s'occupent d'eux ne manquent pas de travail ; un Frère coadjuteur leur construit une église. Quelle n'est pas notre consolation de pouvoir en promenade jeter un coup d'œil vers ces plages si proches, et demander au bon Jésus de bénir les travaux de nos Pères que nous accompagnons avec le cœur et la pensée ! Vous aussi, mon bien-aimé Père, veuillez prier pour ces bons Indiens. Le divin Cœur de Jésus, auquel ils ont été consacrés, vous en sera reconnaissant.

Tout à vous dans les SS. CC. de Jésus et de Marie.

Louis Mille, S. J.

BRÉSIL.

Les fêtes du centenaire du P. Anchieta à St-Paul.

Lettre du P. Magouet.

4 août 1897.

Mon très cher Frère,

P. C.

Le 9 du mois de juin, anniversaire de la mort du Vénérable Joseph Anchieta, l'on célébra en plusieurs villes du Brésil le troisième centenaire de ce saint missionnaire de la Compagnie. Mais c'est surtout à Saint-Paul que la fête fut plus grandiose et plus populaire. Le P. Anchieta est un des fondateurs de cette ville ; il y résida longtemps, y travailla et y souffrit comme les saints savent le faire.

Depuis juin 1896 jusqu'au jour du centenaire, il y eut, chaque mois, à Saint-Paul, une brillante conférence qui avait pour but de faire connaître davantage le grand apôtre du Brésil. Les orateurs étaient les hommes les plus distingués de cette capitale, et parmi eux l'un de nos Pères, le P. Americo de Novaes. On avait choisi pour lieu de réunion, le grand salon de la bibliothèque de la Faculté de droit. La séance s'ouvrait par l'hymne national, joué par une musique militaire, et toute l'assistance l'entendait debout. L'orateur était dans une tribune entre Mgr l'Évêque et le président de l'État. A la chambre des députés passa, après deux discussions, le projet d'élever une statue au célèbre Jésuite, en face du palais présidentiel. Les protestants, qui ne sont cependant pas bien nombreux dans ce pays, ont réclamé, mais on s'est moqué d'eux.

La statue n'est pas encore érigée, et le sera-t-elle jamais ? mais au moins la bonne volonté mérite bien d'être louée.

Je traduis maintenant un journal de Rio de Janeiro : « Le 9 de ce mois, dans la cathédrale de Saô Paulo, eut lieu, en l'honneur du P. Anchieta, une imposante cérémonie, avec l'assistance de Sa Grandeur Mgr Joachim Arco Verde, évêque diocésain, du Docteur Campos Salles, président de l'État, des autorités et de tout ce que Saô Paulo a de plus distingué dans toutes les classes de la société. Le discours prononcé par Monsenhor Francisco de Paula Rodriguez produisit une profonde impression sur tout l'auditoire. A la fin du discours, les applaudissements et les félicitations prouvèrent à l'orateur qu'il avait bien interprété les sentiments de tous, en glorifiant le vénérable serviteur de Dieu et en publiant les services rendus par lui à la patrie brésilienne.

Dans la ville de Nova Friburgo, le collège Anchieta a célébré la grande date par des fêtes solennelles. Tout d'abord, à l'église paroissiale, Messe pontificale célébrée par Dom Francisco do Rego Maia, évêque de Nictheroy, et *Te Deum*. Puis, au collège, une séance littéraire et musicale. Dans la soirée, représentation de l'*Acçào dramatica*, composée par le Vénérable Anchieta, en langue « Tupy », et traduite en portugais par le P. Joas da Cunha, S. J.

Ce que furent les fêtes, seules le peuvent imaginer les personnes qui ont déjà assisté à de semblables solennités dans les collèges des Pères de la Compagnie de Jésus.

Tous les discours prononcés chaque mois durant une année entière sur le P. Anchieta, vont être réunis en un magnifique volume, et envoyés au Saint-Père, avec une supplique pour demander la béatification du Vénérable.

A Bahia, on se prépare aussi à fêter le deuxième centenaire du P. Antoine Vieira.

Je vous envoie une poésie française du P. Delaporte; elle inspirera peut-

être à quelques-uns de vos lecteurs la bonne pensée de prier pour la béatification du Vénérable Anchieta.

Tout à vous, mon cher frère, en JÉSUS et Marie.

En union de vos bonnes prières.

Louis MAGOUET, S. J.

A JOSEPH ANCHIETA

LE BRÉSIL RECONNAISSANT.

I

Le soleil d'or brillait sur nos pampas fleuries ;
Nos grands fleuves d'argent jouaient dans nos prairies
Et nos oiseaux de feu dans nos arbres géants ;
Mais au Brésil, jardin du ciel que Dieu décore,
En ces temps-là, la nuit encore
Planait sur nos sierras et sur nos océans.

II

Partout des fleurs, des fruits, dans la plaine féconde ;
Des perles dans nos mers — Bahia valait Golconde —
Des trésors s'allongeaient aux flancs des monts hardis ;
Le Brésil était beau, le Brésil était riche ;
Et pourtant le Brésil n'était qu'un sol en friche
Pour les greniers du Paradis.

III

De nos rios du Sud jusqu'à notre Amazone,
Des troupeaux mugissaient dans l'herbe qui gazonne ;
Les voix du vent troublaient les bois silencieux ;
Les voix des flots grondaient le long de nos rivages :
Mais dans ces orchestres sauvages
Manquait la voix qui dit : « Notre Père des Cieux ! »

IV

Notre Brésil était l'Eden qui vient d'éclore ;
Pourtant l'arbre du Bien n'y germait pas encore,
Ni l'arbre au fruit divin, l'arbre du Golgotha...
Et Dieu, pour le Brésil, pour cet Eden en fête,
Créa l'Adam nouveau, l'apôtre, le prophète,
L'Ange et Martyr Anchieta.

V

Quand il allait priant, dans nos bois, dans nos plaines,
Les semences du ciel tombaient de ses mains pleines,
La vie et Dieu marchaient sur les eaux, sur les fleurs ;
Le tigre en sa tanière et l'aigle dans l'espace
Sentaient l'ombre de Dieu qui passe...
Le pécheur, en ses yeux, sentait jaillir les pleurs.

VI

La nature tremblait devant cet homme austère ;
Les esprits endormis s'éveillaient au mystère,
Et tout obéissait à l'homme obéissant,
Qui donnait, sans compter, pour JÉSUS, pour son Maître,
Pour le faire bénir en le faisant connaître,
Ses sueurs, ses larmes, son sang.

VII

Courait-il ; à la course il gagnait les gazelles ;
Souffrait-il ; sur son front l'oiseau tendait ses ailes,
Le serpent s'inclinait sous sa main, sous ses pas.
Que voulait-il ce roi de la nature entière ?
Souffrir... élargir la frontière
Des royaumes du Christ, seul roi qui ne meurt pas.

VIII

Anchieta, tu vis et le Brésil t'honore ;
Ton grand nom retentit dans la forêt sonore,
Dans nos murs, dans le temple, au fond de notre cœur ;
Thaumaturge de Dieu, qui vis, qui vois, qui veilles,
Sur ton Brésil aimé sème encor des merveilles,
Et fais régner le Christ vainqueur !

IX.

Et nous, nous t'acclamons, au nom de la Patrie ;
Fils d'un peuple qui croit, qui veut vivre et qui prie,
Nous disons : Vie et gloire à l'apôtre immortel !
Ah ! puissions-nous un jour — notre Brésil l'espère —
T'acclamer, t'invoquer, ô Père,
En pliant les genoux aux pieds de ton autel !

V. DELAPORTE, S. J.

Nouvelles de Sao-Leopoldo.

Lettre du P. Magouet.

São-Leopoldo, 23 mars 1897.

MON BIEN CHER FRÈRE,

P. C.

VOICI quelques nouvelles du Brésil qui peut-être intéresseront vos lecteurs. Le 9 de ce mois nous avons reçu la visite du Président de l'État, le Dr Julio Castilhos. Il allait faire une tournée dans les colonies allemandes, qui se trouvent à quelque distance de São-Leopoldo. Un Président d'État, maintenant au Brésil, est un aussi grand personnage qu'un vice-roi de l'ancien temps. Aussi l'avons-nous festoyé le mieux possible. Il avait pour acolytes, en se présentant chez nous, le *Juiz de direito* et l'*Intendente*, les deux premières autorités de la ville, et tous deux bien connus pour nous être fort peu favorables. Les jours précédents, pendant le carnaval, des protestants allemands et des francs-maçons s'étaient montrés dans les rues, déguisés en jésuites et en religieuses, et avaient outragé cyniquement la religion et les bonnes mœurs, par leurs gestes et leurs propos éhontés. Ces exploits du dévergondage avaient été approuvés et hautement patronnés par les deux compagnons du Dr Castilhos. Tous les Pères étaient réunis à l'entrée du collège pour souhaiter la bienvenue au Président. Le R. P. Recteur lui dit en quelques mots, combien nous étions flattés de la faveur qu'il nous accordait en venant nous visiter, et que cette faveur était d'autant plus précieuse qu'elle venait à point pour nous consoler des insultes, auxquelles nous étions en butte, de la part de bien des gens qui ne nous connaissent que par leurs préjugés. « Et moi, répondit le Président, je suis aussi très content de me trouver au milieu de vous, je sais que les Pères ont toujours été les défenseurs de mon gouvernement, et je ne pouvais passer par São-Leopoldo, sans m'arrêter quelques instants dans un collège qui fait honneur à l'État de Rio Grande do Sul. J'admire la religion catholique et je suis convaincu que, sans elle, il n'y a pas de vraie civilisation possible. J'ai été indigné quand j'ai su qu'il y avait ici un groupe d'individus, toujours prêts pour les mauvaises besognes, qui avaient eu l'impudence de vous bafouer et de vous outrager publiquement, d'une manière tout à fait injustifiable. Je vous assure que, pendant tout le temps de mon gouvernement, je veillerai à ce que de semblables attentats ne se renouvellent plus.» — Je ne sais si le *Juiz de direito* et l'*Intendente* ont fait leur « *mea culpa ;* » j'en doute fort.

Le 26 février, mourait ici le vénérable Père Clément Faller, né le 31 mars 1814. Deux fois Provincial d'Allemagne et Recteur de Feldkirch et de l'Université de Quito, sous Garcia Moreno. Ce bon Père était Alsacien et avait fait toutes ses études en France. C'était un plaisir de l'entendre parler de Fribourg, dont il avait été le dernier Préfet général, et où il avait vécu avec

tous nos anciens Pères dont la mémoire est encore si chère dans les Provinces de France. Étant scolastique, il fut envoyé à Paris pour y suivre les cours de sciences de la Sorbonne ; mais au bout de quelques mois, voilà que son Père Provincial écrit que la Province ne peut plus payer sa pension, et qu'on doit le renvoyer en Allemagne. Le Père Faller ne savait rien de cette nouvelle décision. Le P. Ministre des scolastiques les réunit un jour, et leur dit de bien recommander à Dieu une affaire importante ; puis, après un intervalle de quelques jours, il les rassemble de nouveau et leur déclare que le scolasticat avait été menacé d'un grand malheur, qu'il s'était agi de laisser partir le F. Faller, parce que sa Province ne pouvait plus subvenir aux frais de son entretien, mais que le Provincial de France s'était opposé à ce départ, et prétendait bien prendre à son compte toutes les dépenses nécessaires à la formation d'un jeune religieux, sur lequel on pouvait fonder de si belles espérances.

Le P. Faller était Provincial pour la seconde fois à l'époque de la guerre. Il fut envoyé ensuite à l'Équateur, pour y gouverner l'Université de Quito. Un certain nombre d'étudiants étaient internes, l'un d'entre eux s'échappa, une nuit, et l'on s'aperçut de son absence. Dès qu'il reparut, le P. Faller le fit appeler, le réprimanda sévèrement, lui fit comprendre la gravité de sa faute et, après en avoir obtenu une promesse de se conformer en tout doré-navant au règlement, lui permit de reprendre sa place ordinaire dans le pensionnat. Garcia Moreno apprend l'escapade de l'étudiant, il accourt aussitôt à l'Université et va droit à la chambre du Recteur. « Mon Père, je viens d'être informé d'une faute très grave commise par l'un de vos pensionnaires, et l'on m'a dit que vous le gardiez encore dans votre maison. Il faut le renvoyer, car vous savez ce dont sont capables ces jeunes gens, et si nous ne nous montrons pas rigoureux pour tout ce qui concerne les bonnes mœurs, sous peu nous serons incapables de mettre un frein à leur licence. — Mais, répondit le Père Faller, j'ai déjà tout accommodé avec lui, comme ma conscience de prêtre me l'enjoignait; si maintenant je reviens sur ma décision, on saura bien vite que c'est Don Garcia Moreno qui m'a imposé cette nouvelle détermination, et l'on se rira de mon autorité, on dira que c'est vous qui êtes le Recteur de l'Université, et que moi je ne sers que pour la parade. — Vous avez raison, mon Père, je suis maintenant tout à fait de votre avis, et je vous conjure d'être désormais bien convaincu de votre complète indépendance dans le gouvernement de cette maison. »

C'est au Brésil que le P. Faller passa les vingt dernières années de sa vie, presque toujours Père spirituel des Nôtres. Il repose maintenant dans le petit cimetière que nous avons pour nous seuls, dans la *Chacara* (maison de campagne) du collège de São-Leopoldo. Une riche famille de Porto Alegre a sollicité et obtenu la faveur de lui élever un monument, en signe de reconnaissance et de vénération. Le chef de cette famille est M. Brusque, Baron de Tacuhy.

MAGOUET, S. J.

Le noviciat de Campanha.

Lettre d'un novice.

Campanha, juin 1897.

Mon Révérend Père,

P. C.

ENCOURAGÉ par le R. P. Supérieur de la Mission et par le R. Père Maître, le Père Lombardi, je me mets à l'œuvre pour composer cette petite relation qui vous fera connaître toujours un peu plus notre Brésil, et les besoins immenses de toute notre Mission.

Cette année-ci, à Campanha, les cérémonies de la semaine sainte ont été dirigées et remplies par les Pères. Monsieur le chanoine José Theophilo Moinhos de Vilhena, curé de la paroisse, ayant dû s'absenter pour aller passer la semaine sainte dans une autre paroisse, pria le R. P. Lombardi de vouloir bien s'occuper de ses chères ouailles. Le P. Supérieur accepta bien volontiers à la grande joie de toute la ville. Avertis, nous commençons dès lors à tout préparer: tombeau, cérémonies, etc... etc... Les Pères et les Frères juvénistes et novices assistaient au chœur.

Le nombre des communions s'est élevé à 500. J'ai eu le bonheur d'accompagner comme acolyte le P. Lombardi qui donnait la sainte communion.

Nos Pères allègent de beaucoup le fardeau qui pèse sur les épaules du pauvre curé déjà si vieux. Un Père dit tous les jours la Ste Messe à l'église Matriz; il est souvent appelé pour confesser les malades et assister les moribonds. Souvent aussi, le bon curé est obligé de monter à cheval, malgré son âge avancé, et d'aller à plusieurs lieues confesser les malades. Et cependant, combien de pauvres gens, combien de pauvres nègres meurent encore sans sacrements ! Les Pères travaillent beaucoup et sans relâche, mais le champ est trop vaste pour si peu d'ouvriers, qui malgré leur zèle apostolique ne peuvent suffire à tout.

Rien que dans la ville, ils ont déjà tant de travail ; que restera-t-il donc pour les bourgades et les campagnes environnantes, dépourvues de prêtres et de secours spirituels ?

Les ouvriers manquent, et le Brésil ne produit presque pas de vocations, il faut donc recourir à l'étranger. Ici, comme partout, la différence qu'il y a entre nos Pères et le clergé séculier n'échappe à personne. Après les fêtes de la semaine sainte, une personne autorisée de Campanha disait au R. P. Lombardi : « Ah ! Père, les autres années, les fêtes de la semaine sainte et de Pâques étaient pour le corps, mais cette année, que tout a été dirigé par les Pères, toutes les fêtes ont été pour l'âme ! » — Oh ! quelle différence entre les Pères Jésuites et les prêtres du pays ! disent-ils. — Ces prêtres séculiers sont si peu nombreux, que bien des bourgades sont presque abandonnées, et un grand nombre d'entr'elles sont sans prêtre aucun. Les curés

des alentours demandent avec instance des Pères et des Missions ; mais le R. P. Supérieur se voit réduit à répondre : *hominem non habeo.* Ces gens du pays et surtout ceux qui vivent loin des bourgades, au fond des bois, vivent dans une telle ignorance, que, lorsqu'ils viennent se confesser, le Père doit leur enseigner le catéchisme et les choses nécessaires pour leur donner l'absolution. Imaginez un peu le travail ! Il faut ainsi passer peut-être plus d'une heure avec le même pénitent, auquel va succéder bientôt un autre semblable. Les autres en attendant doivent prendre patience.

Les Pères font aussi un bien immense, par l'enseignement du catéchisme qui a lieu les dimanches et jours de fête. Le lundi de Pâques s'est terminée l'année du catéchisme par une solennelle distribution des prix. Le matin le R. P. Maître dit une messe à laquelle assistèrent les garçons et filles du catéchisme en âge de communier. Avant la Ste Communion, il arriva un petit incident qui montre bien la délicatesse de ces pauvres enfants. Un enfant hésitait à s'approcher de la Ste Table comme les autres, un scolastique, qui vit son embarras, s'approcha de lui et, avec douceur, lui demanda pourquoi il n'allait pas communier comme ses compagnons. Le pauvre enfant ne répond point ; alors le voisin de répliquer : « Ah ! Père, cet enfant ne peut communier aujourd'hui. — Pourquoi donc ? — Hier il s'est disputé avec d'autres compagnons. » Dernièrement, l'un d'eux se confessait d'avoir poussé ses compagnons en entrant dans l'église.

Revenons maintenant, si vous le voulez bien, à notre distribution des prix. Elle eut lieu dans l'église de la paroisse et fut présidée par M. le curé de Campanha. Autour de lui étaient assis les Pères. Le R. P. Lombardi et un Frère scolastique présentaient les prix ; un second Frère faisait l'appel en proclamant combien de fois pendant l'année chacun avait assisté au catéchisme ; puis chacun s'avançait en ordre pour recevoir des mains de M. le Curé la récompense méritée par sa bonne conduite et ses progrès. Deux autres Frères veillaient à l'ordre. Pour éviter la monotonie, la distribution fut entrecoupée par le chant de cantiques exécutés par quelques dames de la ville, chargées du chant à l'église. Vers la fin, le P. Lombardi appela quelques-uns de ses élèves les plus instruits, et alors commença une agréable concertation. Vraiment, les enfants qui remportèrent la victoire savaient leur catéchisme sur le bout du doigt, et firent honneur à la classe.

Après la distribution, vint le salut solennel précédé d'une petite allocution de M. le Curé dans laquelle il remercia beaucoup les Pères des travaux qu'ils entreprenaient pour le bien de ses ouailles, et de la générosité avec laquelle ils se vouaient au salut des âmes surtout de cette paroisse, le soulageant ainsi lui-même d'un immense et lourd fardeau.

Les classes du catéchisme interrompues par le mois de Marie, viennent de recommencer dimanche 6 juin. Les élèves sont plus nombreux que jamais.

Dans chaque classe, le professeur distribue des images *Santinhos* aux plus sages et aux plus studieux,

Vous désireriez peut-être savoir, Mon Révérend Père, ce que ces élèves peuvent bien apprendre. — Nous nous contentons d'enseigner les prières les plus usuelles : le *Signe de la Croix*, le *Notre Père*, le *Je vous salue*, etc., etc... le reste vient peu à peu.

Comme ils doivent apprendre tout sans livres, ils font un peu comme les perroquets ; ainsi l'autre jour, je demandais à l'un d'eux de me réciter les commandements de l'Église qu'il ne savait d'ailleurs pas mal. Arrivé au 3e le jeune homme tout fier me dit : « le 3e est celui qui commande de communier à la Résurrection de la chair !!! »

Après cela, ces bons enfants, croyant avoir brillé et fait merveille, s'empressent de me demander un *Santinho* pour récompenser leurs rapides progrès. Je demandais à un autre. — Combien y a-t-il de commandements de Dieu ? — L'un de répondre aussitôt d'un air triomphant : Père, il y en a huit ! — Après un instant de réflexion : — Non, Père, il y en a quatre.

Ces pauvres petits sont d'une simplicité admirable. Un jour, je leur racontais une petite histoire montrant les châtiments de ceux qui cachent quelque péché en confession. Quand j'eus fini, l'un d'eux se lève et me dit : « Père, je me suis confessé trois fois, mais je vous assure que j'ai tout raconté à mon confesseur. »

Comme les années précédentes, les Pères ont fait un mois de Marie très solennel, dans l'église paroissiale. Tous les jours, il y avait sermon et salut. Les exercices ont été très fréquentés, et le bien qui s'est opéré dans les âmes, très consolant. L'autel de la Ste Vierge était orné d'une manière magnifique ; le jour de la clôture, il était vraiment gentil et coquet, Dieu sait au prix de combien de sueurs et de bonne volonté !

Laissant de côté de plus longs détails sur le décor, venons au plus important. Le nombre des confessions et des communions a été assez grand. Nos Pères ont eu des pénitents qui ne s'étaient pas confessés depuis 16, 20, 26 et même 30 ans ; jugez par là, Mon Révérend Père, du fruit que l'on retirerait des missions, si nous avions des ouvriers. Vers la fin du mois une personne se présentait au confessionnal et commençait en ces termes : « Mon Père, j'ai assisté avec fidélité à tous les exercices du mois de Marie, et chaque jour, j'ai prié la Ste Vierge de m'obtenir une grande grâce ; je l'ai heureusement obtenue. Depuis 16 ans, je vivais en état de péché mortel, en état de sacrilège pour un péché caché en confession. De temps en temps, je revenais me confesser pour voir si j'aurais la force de vaincre la honte qui me faisait cacher mon péché, et jamais je n'ai pu le faire. Aujourd'hui, je sens que la Ste Vierge m'a exaucée, c'est pourquoi, je viens me jeter à vos pieds pour vous confesser mon péché et en demander pardon à Dieu. »

Une autre personne disait à l'un de nos Pères : depuis 2 ans, mon père, ma mère et mes frères ne me laissaient pas venir à l'église, mais ces jours derniers, comme par hasard, mais certainement par une admirable disposition de la divine Providence, toute ma famille a assisté au sermon. En retournant à la maison, mes parents dirent qu'ils ne voulaient pas aller à l'église mais que dès aujourd'hui chacun serait libre d'y aller. Aussitôt je partis radieuse et suis venue me confesser. Un bon vieillard de 60 ans s'est aussi présenté au confessionnal pour la première fois. La veille de la clôture du mois, jour marqué par les Pères pour les confessions, cette ville de Campanha nous a donné une preuve frappante du fruit retiré des exercices : Quelques mauvais esprits, excités par le diable, prévoyaient le fruit que les Pères allaient tirer du mois de mai, aussi n'eurent-ils rien de plus empressé que de faire venir des acteurs pour distraire les habitants au moyen de représentations théâtrales. Or, la veille de la clôture, jour des confessions, nos acteurs voulurent jouer une pièce, qu'ils annoncèrent, comme toujours, par des pétards et des fusées en grand nombre. Mais tout fut vain, tous les habitants résistèrent, les confessions continuèrent, bref, personne ne se présenta pour assister au théâtre ! Les acteurs et les mauvais esprits, surexcités par cet échec inattendu, achevèrent de brûler leurs pétards, et menacèrent de battre les Jésuites. Néanmoins le lendemain, ils ont eu la bonne idée de faire leurs paquets et de s'en aller au plus tôt. L'année dernière au lieu du théâtre nous avions un cirque auquel Dieu s'est aussi chargé de donner une bonne leçon, car une pluie torrentielle empêcha les personnes du cirque de faire leurs représentations. Le mois de Marie s'est clôturé par une belle procession qui a parcouru plusieurs rues de la ville. Les enfants du catéchisme portant chacun une bannière ou une torche, ouvraient la marche ; venaient ensuite les filles en habits blancs, puis une affluence nombreuse d'hommes et de femmes. Le chant des cantiques et la musique, qui se succédaient, interrompaient la monotonie de la marche. Au retour, sermon prêché par le R. P. Lombardi, puis salut solennel précédé du *Te Deum*. La statue de la Ste Vierge richement ornée était exposée dans un endroit spécial préparé pour la circonstance. Avant de sortir de l'église, beaucoup allèrent se prosterner devant la statue de Marie pour se recommander à cette bonne Mère, et plusieurs déposèrent près de la statue une petite offrande, témoignage de leur amour pour la Reine du ciel.

Espérons que le fruit tiré du mois de Marie sera stable et que nos chers habitants de Campanha feront mentir le vieux proverbe : « Passé la fête, adieu le Saint. »

L'année 97 rappelle au Brésil la mort du Vén. P. Anchieta. De tous côtés, les manifestations les plus enthousiastes n'ont point manqué.

Pour ne pas m'étendre outre mesure, je me contenterai, Mon Révérend Père, de vous dire quelques mots sur les fêtes qui ont eu lieu à Benevente

(ou Anchieta), où mourut le Vénérable Père, le 9 juin 1597. Voici en résumé, les impressions d'un de nos Pères qui a assisté à ces fêtes.

Pour se faire une juste idée de la fête, il faut se rappeler que Benevente, jadis Reritigba, était « le village préféré » du Père Anchieta, comme écrit Vasconcellos. Or, c'est un fait incontestable que les habitants de ce coin de terre si aimé de l'Apôtre du Brésil, n'ont jamais cessé de le vénérer. La mémoire d'Anchieta, toujours entourée de respect, passe de génération en génération, et aujourd'hui encore, le peuple aimé d'Anchieta se souvient des miracles de son thaumaturge ; et c'est avec fierté qu'il montre au voyageur la source miraculeuse qu'il fit sourdre en cet endroit peu avant sa mort. Figurez-vous l'enthousiasme de ce peuple à l'occasion du 3me centenaire rehaussé par la présence du nouvel évêque de Espirito Santo, le premier qu'on voyait en habits pontificaux. Toute la nuit qui précéda la journée du 9, le peuple parcourut les rues de la ville, criant à tue-tête : Vive Anchieta ! Vive l'évêque !... etc..., etc... A vrai dire, la manifestation n'était pas trop de mon goût... je tombais de sommeil, et vous comprenez qu'en pareille occurrence, il est assez difficile de reposer.

La vieille église, divisée en trois nefs, est vraiment une œuvre d'art. Sur le maître-autel, on voit une statue de N.-Dame de la Gloire, peu conforme aux règles de l'art mais très dévote. Les deux autels latéraux sont dédiés, l'un à St Ignace, l'autre à St Fr.-Xavier. Je ne dis rien des traits que le sculpteur leur a donnés !!... d'ailleurs, la dévotion de nos Indiens n'y perdait rien pour cela, car en fait d'esthétique ils n'y ont jamais vu goutte, ils n'étaient pas d'ailleurs des types de beauté, et un peintre eût difficilement trouvé un modèle parmi eux. Voici en deux mots l'impression que m'a laissée l'église. — C'est une église où l'âme se trouve à l'aise. Elle est inondée de lumière et caractérisée par une élégante simplicité. L'ensemble de l'édifice imprégné de je ne sais quelle mystérieuse atmosphère de suavité semble dire comme au temps de l'évangélisation des sauvages : *Lætamini in Dño et exultate justi.*

De l'église, je passai à la chambre du Vén. Père, pour y dire ma messe, avec un brave et savant noir, qui, pour me montrer sa science, estropia affreusement les réponses. La chambre a été transformée en chapelle sous le vocable de St-Joseph ; elle peut contenir une vingtaine de personnes. A gauche de la porte d'entrée, on lit cette inscription que je transcris telle quelle : « N'ESTA CELLA — VIVE EU MORREU SANTAMENTE. — O VEN. P. JOSÉ ANCHIETA, D. C. D. J. — A IX DE JUNHO DE MDXCVII — ESTANDO QUASI EM RUINAS — O Exmo SR. D. PEDRO MARIA DE LACERDA — BISPO DE SÂO SEBASTIAO DO RIO DE JANEIRO — DURANTE A SUA VISITA PASTORAL DO ANNO MDCCCLXXXVI — COM CONCURSO DOS P. P. DA COMPANHIA DE JESUS DO CLERO E DOS FIEIS — A FEZ RESTAURAR — E EM

MDCCCLXXXVIII — Mandou erigir n'ella um altar — dedicado ao glorioso Patriarcha Sao José. »

Rien à dire de l'autel, qui est très simple. Que de regrets laissés dans cette chapelle où tout parlait de la pauvreté du V. P. Anchieta et de son parfait détachement ! Le 10, j'accompagnai Monseigneur jusqu'à Victoria, où je visitai l'ancienne église et le collège de nos Pères, aujourd'hui palais du gouverneur. Les murs mesurent plus d'un mètre d'épaisseur ; c'est un vrai château-fort du moyen âge. L'église est plus petite que celle d'Anchieta, mais les autels sont plus artistiques avec leurs sculptures dorées entrelacées de lis. Dans le presbytère se trouve la pierre commémorative du V. Père ; elle est de marbre rose imitant le jaspe et encadrée dans des moulures de marbre blanc et noir. Au milieu on lit l'inscription suivante : Hic jacuit Venerab. P. Josephus de Anchieta soc. Jesu, Brasiliæ Apostolus et Novi Orbis, Novus thaumaturgus — Obiit Reritibæ die ix Junii anni MDXCVII. »

Avant de finir, mon Révérend Père, permettez-moi de vous dire quelques mots de notre collège d'Itù. La rentrée des classes vient d'avoir lieu ces jours derniers ; elle a été retardée de 3 ou 4 mois à cause de la fièvre jaune qui est survenue au moment où on l'attendait le moins. Grâce à Dieu, elle a presque entièrement disparu. Le R. P. Pierre Matteucci, un des vaillants de notre mission, est tombé victime de la charité au service des malades. Il avait fait un bien immense en Égypte, au Mexique et enfin dans notre Brésil, où il s'était déjà dévoué plusieurs fois pendant les épidémies, particulièrement à Santos. « *Beati mortui qui in Domino moriuntur !* » N'est-ce pas la plus belle mort après le martyre ?

Voilà, mon Révérend Père, les quelques nouvelles que j'ai pu glaner çà et là. Veuillez, je vous prie, excuser le décousu de cette lettre pour laquelle il a fallu appliquer à la lettre le « vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ». Puisse-t-elle exciter quelque cœur généreux à nous venir en aide ! Veuillez, mon Révérend Père, avoir un petit *memento* dans vos prières pour notre chère maison de Campanha et pour toute notre Mission.

R^{æ} V^{æ} inf. in X^{to} servus.

J. Andrieux, N. S. J.

En route vers Dakar.

Lettre du P. Goslèse au R. P. Provincial.

17 août 1897.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

Nous venons d'échapper à une épouvantable catastrophe. Il était 10 h. du soir, et il y avait 4 h. que nous avions quitté Lisbonne, lorsqu'on signale un feu à l'horizon. C'était un paquebot revenant des Antilles. Au bout de quelques minutes, on remarque qu'il suit exactement la même ligne que nous en sens inverse. L'officier de quart hisse son fanal vert pour lui dire de passer à droite. De fait, on le voit prendre en biais pour se ranger du côté réglementaire. Mais voilà que, tout à coup, il tourne à angle droit et s'élance sur nous à toute vitesse. L'officier de service, effrayé de cette manœuvre, crie au commandant qui, fatigué des deux nuits blanches qu'il venait de passer à cause du brouillard, allait se mettre au lit : « Venez, on nous coupe. » En trois bonds, le capitaine est à son poste. Le navire n'était plus qu'à une centaine de mètres de nous. Or le nôtre en compte 155. En ce moment, l'affolement est général sur le pont. Un commandant d'artillerie cherche un endroit pour se jeter à l'eau. Un gros commerçant de Limoges, bon chrétien, quitte ses souliers, fait son acte de contrition, s'apprête à recevoir le choc et à faire ensuite comme le précédent. D'autre part, les hommes restés sur le pont accourent sur l'avant pour échapper plus facilement à la mort. Les quelques dames qui faisaient salon, sortent en toute hâte et veulent se précipiter à la mer. Deux d'entre elles sont prises d'attaques de nerfs qui durent toute la nuit. C'est une épouvante indescriptible. On entend plusieurs s'écrier : « Nous périssons... Mon Dieu, sauvez-nous ! » Le capitaine lui-même n'est pas plus rassuré. En apercevant l'autre bateau si proche, il dit à son second : « quelle catastrophe ! » Puis il donne un vigoureux coup de barre, un coup tellement vigoureux que notre navire fait un demi-tour complet. Au même instant, l'autre vaisseau, qui semble s'apercevoir du désastre dont il sera la cause, fait brusquement machine en arrière et il passe effleurant notre quille. Et alors ce sont des cris, des vociférations formidables contre ceux qui ont failli nous engloutir. Chose curieuse, personne ne paraît et ne répond sur le pont.

Mais quels moments ! ! officiers, matelots et les passagers qui ont vu la mort si près d'eux, sont dans une agitation qu'on ne peut soupçonner sans la voir.

On félicite le capitaine, on lui donne des poignées de main; il paraît, en effet, qu'il a admirablement manœuvré; et lui, d'une voix étranglée : « C'est la plus grande émotion de ma vie, dit-il; je ne comprends pas que nous ayons échappé sans miracle. »

Maintenant comment expliquer cette manœuvre insensée du navire étranger ?

Notre commandant l'explique de plusieurs façons. D'abord, chose fort plausible, le capitaine aurait été ivre et il aurait donné des ordres fous; ou bien encore il se serait trompé sur la distance qui le séparait de nous et il aurait cru que nous avions grandement le temps de passer avant qu'il atteigne notre ligne.

Peut-être aussi il aurait trouvé son écart pour prendre la droite beaucoup trop considérable et pour corriger cette déviation, il aurait fait à peu près un angle droit, et ce n'est qu'à 100 m. de nous que, sortant d'un paquet de brouillard qui l'illusionnait, il se serait aperçu du grand danger où il nous mettait. C'est ce qui expliquerait sa brusque manœuvre de machine en arrière.

Enfin, et cette explication pour le commandant est sérieuse, il n'aurait pas bien compris nos signaux, ni nous les siens. Je sais que le commandant a blamé l'officier de quart.

Quoi qu'il en soit, nous devons de grandes actions de grâces au ciel d'être encore de ce monde à l'heure qu'il est. Ce n'est pas seulement notre sentiment, mais c'est celui de la plupart des passagers. Il est du reste remarquable comme la vue d'un péril imminent réveille la conscience religieuse. Tous ici, à l'exception peut-être de 4 ou 5 créatures ignobles, qui font le scandale du bord, ont eu en ce moment redoutable des paroles chrétiennes sur les lèvres. J'ai entendu, et des plus canailles, dire : « Un peu plus, nous paraissions devant Dieu; nous allions subir notre jugement. » — « Le Bon Dieu nous a gardés... etc., etc. » Une petite négresse de 14 ans, dont la poitrine est couverte de médailles et qu'on surnomme à bord « boule de neige », répétait dans tous les groupes : « Le St-Esprit est sur nous aujourd'hui. »

« Tiens, disait un passager à son camarade, nous devons aux curés cette préservation. » Puisque certainement préservation il y a eu, nous vous serions infiniment reconnaissants de faire dire une messe d'action de grâces à N.-D. des Victoires sous la protection de laquelle nous avons mis notre voyage. Hier le commandant me le disait encore : « Sachez que c'est un miracle que Dieu a fait pour ce bateau... Dans ma vie de marin, je n'ai rien vu de plus épouvantable. »

Depuis ce jour, tout va bien. Nous sommes maîtres du mal de mer, et j'ai la consolation de dire la messe tous les jours. Avec cela, on fait bien des lieues et on supporte bien des sacrifices.

Nous nous recommandons bien à VV. SS. SS. et à vos prières et moi tout particulièrement.

R^æ V^æ infimus in X^o servus et f.
Eug. Goslèse, S. J.

ALASKA.

Nouvelles de la Mission.

Lettre du P. Bougis au P. d'Alès.

1 mars 1897.

MON BIEN CHER PÈRE,

P. C.

LE dernier numéro des *Lettres de Jersey* que vous m'avez adressé nous a bien fait plaisir. A Juneau, comme vous l'avez peut-être déjà appris, nous sommes trois, les PP. René, Tréca et moi.

La découverte de l'or en Alaska amène un nombre considérable de mineurs, et comme beaucoup sont catholiques, il en résulte un agrandissement notable pour l'Église.

Juneau étant la métropole, la paroisse vieille de déjà 12 ans compte quelques centaines de personnes. Dans l'île de Douglas, à deux milles de distance, l'église est encore naissante. Le 8 décembre dernier, une modeste petite chapelle en bois, comme le reste des constructions de ce pays-ci, était dédiée sous le patronage de Notre-Dame des Mines. L'île de Douglas est célèbre pour ses mines. A quelques centaines de mètres de l'endroit où je vous écris, est la plus riche mine d'Alaska appartenant à une compagnie anglaise et connue sous le nom de « Treadwell ». Le plus grand moulin à moudre l'or qui soit au monde est tout près d'ici. 240 bocards (machine à broyer le minerai), pesant 850 livres chacun et frappant 96 coups à la minute, écrasent en moyenne 750 tonnes de quartz aurifère chaque jour, et donnent un produit de 80.000 dollars par mois. Puis à un peu plus d'un kilomètre de notre chapelle, toujours dans la même direction, il est une autre mine et un autre moulin muni de 120 bocards, capables de moudre 50.000 dollars par mois. Il est vrai que les explosions de dynamite, le bruit étourdissant des moulins et la fumée qui surgit des cheminées en colonnes noirâtres et volumineuses n'ont d'interruption que deux fois par an, c'est-à-dire à Noël et le 4 juillet (1). Cette année les mines vont prendre un nouvel accroissement tant à Juneau qu'à Douglas. En ce dernier endroit le minerai est moins riche, il ne donne que trois dollars par tonne, mais il est pour ainsi dire inépuisable. Trois grandes mines sont en opération, et d'autres vont être ouvertes sous peu. Depuis neuf ans celle de Treadwell fonctionne jour et nuit occupant 300 hommes et elle n'est encore qu'à son début, tant le minerai semble être abondant.

Ces grands travaux incessants m'empêchent d'avoir accès auprès des hommes, mais comme plusieurs ont amené leurs familles, l'apostolat n'est pas infructueux. L'automne dernier, deux Sœurs de Ste-Anne ont ouvert une école, et actuellement une quarantaine d'enfants la fréquentent. A Juneau, sept Sœurs de la même congrégation dirigent une autre école pres-

1. Le 4 juillet, anniversaire de la déclaration de l'Indépendance en 1776, est la fête nationale des États-Unis.

que deux fois plus grande et un bel hôpital, où les pauvres mineurs blessés ou estropiés reçoivent leur assistance. Sous peu nous espérons qu'un autre hôpital construit sur le même plan sera inauguré dans l'île de Douglas.

L'été dernier, on annonçait dans nos parages l'arrivée d'un individu qui se disait grand docteur et dont le nom portait plus de titres qu'un tsar ou un empereur. Quelques-uns le disaient docteur en médecine, d'autres en théologie; le fait est que lui-même se dit docteur en médecine, théologie, droit, art dentaire, etc., etc. Il venait avec l'espoir de fonder un hôpital, mais frustré dans ses plans, il entreprit de fonder une église anglicane ou épiscopalienne. Il y a quatre mois il publiait dans les journaux la création de l'église St-Luc. Mais l'église St-Luc même aujourd'hui reste à l'état des possibles. Maintenant c'est un orgue dont il dit avoir besoin, et pour se procurer l'argent nécessaire à son achat, il donne fêtes sur fêtes et entretiens des plus comiques. Une fois c'était la séance de l'âne « Donkey-Social ». Il mit toute sa science doctorale dans la production d'un grand roussin d'Arcadie à grandes oreilles, auquel rien ne manquait, sauf la queue. L'achat d'une queue pour 1 fr. 25 était une condition d'entrée dans la grande salle où trônait le grand ministre à longues oreilles. Bientôt la salle se remplit, et la séance commence. Le nombre des insensés est infini; tous les fous ne sont pas aux petites maisons, et un grand nombre sont sous l'empire de quelque charlatan ou autre qui sait les prendre. Notre évangéliste de l'église St-Luc est avant tout charlatan, et je crois, rien autre chose. Il bande les yeux à son monde, et chacun va à tour de rôle attacher sa queue quelque part. Celui qui approcha le plus près de l'endroit voulu sortit le héros de la fête. Cela fini, une célébrité du pays vint tirer la bonne aventure, et la cérémonie de clôture fut une danse publique.

Une autre fois il s'avisa d'un autre procédé. Il promit une récompense à qui ferait la plus belle bulle de savon, et là comme partout, il réussit dans ses finances. Toutefois sa sollicitude pour l'érection de l'église St-Luc ne l'empêche pas de se livrer à la pratique de la médecine. Un jour dans les journaux du pays on lit que le Missionnaire, le Révérend X***, le Recteur de l'église St-Luc, donne des leçons bibliques à l'école publique, prêche et célèbre l'office; le lendemain on lit que le Docteur X*** donne ses soins à quelque dame tombée gravement malade. Le même docteur est arracheur de dents et ne dédaigne pas d'entrer dans les auberges et de boire la goutte avec les badauds. Mais passons outre, cette popularité ne durera pas, et l'église St-Luc, bâtie sur les séances d'âne et de bulles de savon, tombera faute de fondement.

C'est donc, comme je vous l'ai dit, de la petite mission de Notre-Dame des Mines que je vous écris ces lignes. Vous désirez sans doute connaître sa topographie ; eh bien, essayons de peindre brièvement sa couleur locale. Imaginez-vous un bras de mer resserré entre deux montagnes parallèles,

distantes d'un mille l'une de l'autre. Sur le versant de la montagne à pente moins abrupte, est sise la chapelle avec sa croix orientée vers la mer, en ligne droite de l'autre montagne presque perpendiculaire de près de 4.000 mètres de hauteur. Dans l'enfoncement du bassin, à deux milles plus loin, sur une pente escarpée, est perchée comme un nid d'aigle, la métropole d'Alaska avec sa population de 1800 âmes. Bateaux à vapeur et légers esquifs indiens faits de troncs d'arbres, sillonnent ces eaux en tous sens. Le long de la grève, tant du côté de Juneau que du côté de Douglas, sont éparpillées les cabanes indigènes. A dix mètres à peine de la chapelle est un village indien. Ces sauvages n'ont pas encore été évangélisés. Avant-hier, de nuit, quand je m'acheminais vers ma petite chambrette casée au-dessus de la chapelle et que je longeais la petite voie ferrée qui va de la scierie dans la grande mine, j'entendais les cris sauvages et retentissants accompagnés du son monotone du tambour qui provenaient du village. C'était sans doute une danse sauvage avec ses mille pratiques superstitieuses. La nuit dernière c'était une continuation de la fête. Tout autour de moi surgissent à peine de terre les racines et restes de troncs d'arbres coupés il y a quelques années quand des capitalistes anglais et allemands avaient acheté au prix d'un million et demi de dollars une prétendue mine dorée par des filons. A une vingtaine de mètres plus haut est une cabane habitée par des individus à mine rébarbative et allures suspectes. Quant au côté moral de certaines localités, je me garde de le dépeindre. Les Sœurs sont généralement ici du lundi au vendredi, jours d'école. Je prends mes repas dans leur parloir, et en leur absence, ou bien je reste chez moi, ou bien je me rends à la lueur d'une lanterne, les soirs d'hiver, dans quelque famille catholique. Mon temps ici se passe dans la pratique du ministère, la prière, l'étude et les travaux manuels. A l'aide d'une hache bien tranchante, je tâche de me procurer du bois de chauffage et de donner à mon entourage une apparence moins austère et sauvage. Puis chaque semaine je vais auprès des PP. René et Tréca à Juneau vivre en communauté et tous les deux ou trois mois passer une quinzaine à Sitka.

A Sitka, capitale d'Alaska, l'église catholique est une vieille écurie délabrée, datant du temps des Russes, achetée par Mgr Seghers. La vue de cette masure fait saigner le cœur. Et dire que tout près les Russes schismatiques et les presbytériens ont des temples fort riches. Chose encore plus triste le terrain de l'église catholique a été volé et un individu a eu la hardiesse d'y construire une brasserie. L'en déloger à l'heure qu'il est n'est pas facile. Les catholiques à Sitka sont à peine une quarantaine. Là sont les agents du Gouvernement américain, gouverneur, juge de paix, avocats, commissaires, employés des douanes, soldats et marins à bord d'un petit navire de guerre. Le site est pittoresque. La rade est émaillée d'îlots couronnés de verdure. A l'arrière-plan sont des groupes de montagnes noires de sapins, ici ébréchées et fendues par un grand tremblement de terre, là amoindries

et comme usées par le frottement des vents et de la pluie qui parfois tombe quinze jours consécutifs. A quelques milles à l'ouest est le fameux mont « Edgecumbe », volcan éteint, avec son cratère de 2.000 pieds de diamètre et de 400 pieds de profondeur. Le côté saillant et caractéristique de ce pays est le nombre et la proximité des glaciers et des volcans. Là où les phares manquent, les volcans sont des points de repère pour le navigateur. La traversée de Juneau à Sitka, comme du reste de Seattle à Juneau, ne laisse rien à désirer au touriste. C'est un labyrinthe de bras de mer tournant autour d'un millier d'îles et s'enfonçant à perte de vue dans l'intérieur des terres. Parfois, quand le navire glisse entre deux montagnes perpendiculaires séparées de quelques centaines de mètres, on voit en face ce qui ressemblerait à une barricade infranchissable, quand soudain, à un détour, tout un panorama d'îles, de canaux, d'anses, de criques s'offre à la vue. Les Alpes ou les Montagnes Rocheuses, supposé que leurs vallées fussent remplies par l'océan, donneraient une idée assez exacte de l'archipel d'Alaska.

A Sitka il y a un fort village indien de 1200 personnes. Les presbytériens ont une école industrielle et les Russes un orphelinat maintenu aux frais du tsar qui fait parvenir 120 dollars au prêtre et 12 dollars pour l'entretien de chaque élève tous les mois de l'année. Mais les Russes n'auront guère d'autre influence que celle qu'ils exercent sur les indigènes ; les sectes protestantes qui envahissent le pays finiront par les supplanter tant parmi les blancs que parmi les Indiens. Les presbytériens, guidés par un certain Sheldon Jackson, homme fort habile et entreprenant, ont des écoles à Juneau, Wrangel, Chilcat, etc., et ont partout pris les devants et occupé les meilleures places. Les anglicans ou épiscopaux ont, l'an dernier, envoyé en Alaska le docteur Rowe, homme de tact et d'initiative.

La population blanche est on ne peut plus flottante. C'est une nuée d'aventuriers poussée par l'appât du gain, prête à s'envoler partout où l'on annonce la découverte de l'or. C'est vers les champs d'or du Yukon, où l'on dit faire jusqu'à 100, et même 500 dollars par jour, que la nuée va au printemps prochain prendre son vol. Puis là où elle se porte on voit bientôt s'élever théâtres, auberges, maisons de jeu et de débauche. L'indifférence religieuse de ces infortunés est vraiment navrante.

Il est question de construire un chemin de fer de Wrangel à Circle City sur le Yukon. Le projet ne tardera pas à être exécuté. C'est un excellent moyen d'ouvrir le pays et de rendre la vie moins chère. Actuellement sur le Yukon un œuf coûte un dollar, un sac de farine 20 dollars, et le reste en proportion. Du Yukon en Sibérie on arrivera un jour ou l'autre à voyager en chemin de fer, surtout si le pays est aussi riche qu'on le dit. Le détroit de Behring n'a que 48 milles de large et n'est guère profond. Les îles du grand et du petit Riomède surgissent de ses eaux. Le couvrir d'un pont ne serait guère pratique à cause des glaçons, mais on pourrait le combler

de pierres en laissant çà et là des ouvertures pour le passage des navires ou bien encore creuser un tunnel.

Les Indiens de ce pays ne ressemblent pas à ceux des Montagnes Rocheuses. Ils sont plus petits, plus lents, plus taciturnes, et n'ont pas la taille svelte et haute, les formes colossales, l'œil vif et fier et surtout les qualités oratoires de la tribu des Pieds Noirs. Leur langue est tout ce qu'on peut imaginer de plus rauque, guttural, grinçant, inarticulé. Il semblerait que depuis des siècles leur organe vocal eût été horriblement détérioré par les rhumes et les catarrhes. Par suite de leur vie de pêcheurs ils ont la poitrine et les épaules fort élargies par la rame, mais les jambes sont difformes et en forme d'arbalètes. Les voir se traîner nonchalamment à terre donne l'idée de canards sauvages ou autres oiseaux aquatiques qui se sont abattus sur le rivage.

Salut à nos Pères et Frères.

Je me recommande bien, cher Père, à vos prières et saints sacrifices.

Bien à vous en N.-S.

P. Bougis, S. J.

Difficultés entre schismatiques russes et presbytériens.

Lettre du P. Bougis au P. R. de Beaurepaire.

2 juillet 1897.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

HIER les Pères René, Tréca et moi allâmes en villégiature à la chapelle de Notre-Dame du Rosaire, à un mille environ de Juneau. Là se construit en ce moment une mission indienne qui sera desservie par le P. Tréca. Nos églises dans ce district sont toutes placées sous l'invocation de la sainte Vierge. A Juneau, c'est l'église de la Nativité de la sainte Vierge, desservie par le P. René, puis Notre-Dame du Rosaire par le P. Tréca et Notre-Dame des Mines dans l'île de Douglas confiée à mes soins.

Vous avez dû appendre que, par décret de la Propagande en date du 16 mars 1897, le R. P. J. B. René a été nommé préfet apostolique d'Alaska, en remplacement du R. P. Tosi à qui les forces commencent à faire défaut. Demain le R. P. René part pour la visite de son vaste territoire et va commencer par un voyage de plus de 10,000 milles. Après qu'il aura gagné l'embouchure du Yukon, il remontera ce fleuve jusqu'à Circle City et Klondyke, où une nuée de plus de 1,000 mineurs se porte en ce moment. Tout ce monde a passé par Juneau, franchi le sommet des montagnes, traverse en ce moment les grands lacs où le Yukon prend sa course, puis descendra

le fleuve, sur un parcours de 1,000 milles environ. Dans les prétendus champs d'or de ce grand fleuve du Nord, le P. René reverra beaucoup de ses connaissances, bon nombre de catholiques qui fréquentaient l'église de la Nativité, et surtout nos Pères et Frères qui se dépensent et s'usent au travail laborieux d'un apostolat aride et inconnu. Ce n'est qu'au mois de septembre que le Père compte retourner à Juneau, métropole de cet immense territoire, grand comme quatre fois la France, et dont la bourgade la plus peuplée ne compte pas plus de 1,800 âmes.

Sur le même bateau faisant la traversée de Sitka à Unalaska se trouvera l'évêque russe schismatique d'Alaska et les îles Aléoutiennes, dont l'évêché est à San-Francisco. Ses prêtres ne s'entendent guère avec les presbytériens, qui sont très forts à Sitka. L'hiver dernier le prêtre russe, M. Anatole, avait assisté une moribonde qui avait manifesté le désir d'être enterrée par lui. C'était aussi le désir du veuf et des orphelins. Les presbytériens intervinrent et réclamèrent les restes, afin de procéder à la sépulture. Ils sortirent le cadavre du cercueil russe, le promenèrent par la ville et finalement le déposèrent dans un cercueil à eux. Comme les autorités, gouverneur et commissaire, avaient pris part à l'affaire, le prêtre russe d'intervenir et de soutenir ses droits. Ils lui donnèrent à entendre qu'il ferait mieux de se retirer du pays. Le dénouement de l'intrigue finit par devenir comique, et les restes de la pauvre femme furent enterrés en deux cercueils, russe et presbytérien. Depuis ce temps les Russes ont adressé une pétition à leur ministre à Washington, le priant de veiller à la sauvegarde de leurs droits et de leur envoyer un représentant auquel ils puissent s'adresser. Le tsar de Russie, qui fournit à ses prêtres en Alaska un salaire de 100 dollars par mois, est, lui aussi, mis au courant des intrigues et des faits et gestes des presbytériens.

L'inspecteur des écoles en Alaska est un vieux ministre, le fameux Sheldon Jackson. Il a coutume, l'été, de naviguer dans les mers d'Alaska, de visiter quelques écoles et de s'en retourner, au commencement de l'automne, jouir de son salaire dans une des grandes villes de l'est. Il écrivait dernièrement à l'évêque russe, le priant de lui fournir des renseignements sur ses missions d'Alaska, étant donné que jusqu'ici il n'a pu répondre aux questions qui lui ont été posées que d'une manière fort vague.

Il y a quelques semaines le P. Tréca et moi allâmes visiter une des grandes mines d'or dans l'île de Douglas. Le contre-maître nous fit descendre la bure, et bientôt nous atteignîmes une profondeur de 220 pieds. A l'aide de bougies nous nous acheminâmes le long des tunnels bas, mal aérés, voûtés et supportés par des piliers s'élevant à angle droit. Parfois force nous était de ramper pendant que l'eau dégouttait au-dessus de nos têtes ou suintait tout autour de nous. Les mineurs creusaient çà et là de grands trous dans les quartz auriféreux. Soudain un avertissement est donné;

une explosion va avoir lieu. Nous nous blottissons dans un enfoncement angulaire, et un instant après le coup part : tout s'ébranle et nos bougies s'éteignent. Ma visite dans les mines me fit apprécier la valeur, le courage et la patience de ces travailleurs des retraites souterraines qui gagnent leur pain à la sueur de leur front et dont la vie est en continuel danger.

Une semaine ou deux plus tard, le même contre-maître, M. Stephenson, mineur de grande expérience, n'apparaissait pas à l'heure du dîner. On le cherche, et on le trouve au fond de la mine suffoqué par le gaz de la dynamite. Le feu avait pris à ses vêtements, et le malheureux sans connaissance brûlait à petit feu. Longtemps on crut son état désespéré, et ce n'est qu'après 11 heures passées sans connaissance que le pauvre homme revint à lui.

Telles sont, mon bien cher Père, quelques nouvelles de notre lointain Alaska. Dans l'île de Douglas, nous allons construire un grand hôpital, pas aussi grand cependant que celui de Juneau. Quatre Sœurs de Sainte-Anne ont quitté le Canada depuis le mois dernier et vont s'embarquer à San-Francisco pour les missions du Yukon. Les mineurs envahissent le pays, et en Alaska comme aux États-Unis la connaissance de l'anglais est indispensable.

Je vais maintenant vous dire adieu en vous remerciant du fond du cœur de votre charité et en me recommandant à vos prières et à celles des Pères et Frères de mes connaissances.

Bien à vous en N.-S.

P. Bougis, S. J.

ROUMANIE.

Excursions apostoliques en Roumanie.

Lettre du P. A. Payen.

(Suite et fin.)

BARGAOANI (un petit village mi-partie catholique sur les premières pentes des Karpathes).

25 juillet, Saint-Jacques. 6 août 1895.

Ce Bărgăoanĭ que je fais très gros sur *ma* carte, en raison de l'importance que vous lui donnez, est, à tous les autres points de vue, un tout petit village perdu dans les premières pentes des montagnes. Il est habité par le même genre de braves gens que je vous ai déjà décrits. — Mgr Zardetti, archevêque de Bucharest, qui vient de passer dans ces régions trois semaines de vacances en compagnie de Mgr Jacquet, évêque de Jassy, me disait, il y a trois jours, son impression sur ce peuple : Les Indiens du Far-West

américain, Corbeaux, Têtes-Plates, Gros-Ventres, etc., ne leur cèdent en rien pour la civilisation. — Il faut savoir que Monseigneur a été longtemps évêque en Amérique : il connaît donc bien les Indiens, mais pas assez tout de même nos paysans. Si l'extérieur est très sauvage, ils ont une culture intérieure bien plus avancée, dont je trouve une preuve sûre dans les vocations sacerdotales qui se déclarent relativement nombreuses parmi eux et tiennent bon : ce qui ne se rencontre pas même aux Montagnes Rocheuses.

Ce séjour en montagne a la prétention d'être une villégiature de vacances, il pourrait se faire pourtant qu'elle ne réponde pas de tous points à l'idée qu'on pourrait s'en faire en votre occident, ne serait-ce que la parfaite solitude que tous n'apprécient pas au même degré que saint Antoine.

Le P. Curé est parti pour 15 jours, et je suis en son lieu et place; un des agréments qu'il m'octroie est l'église qu'on est en train de bâtir. — C'est très intéressant, mais les mais ne manquent pas, et l'un des plus forts c'est le manque d'argent pour payer les ouvriers. Saint Antoine aurait là une belle occasion de se montrer, et je lui promets bien de ne point m'en taire. Il a d'autant plus d'intérêt à se montrer généreux que les ouvriers dont il s'agit sont de bien bons catholiques : Tous Allemands ou Autrichiens qui résident à Carnowitz — c'est-à-dire qu'ils n'y sont que pendant la mauvaise saison, « quand le bâtiment ne va pas », étant toujours occupés parce qu'ils sont bons maçons, article inconnu en Roumanie. Ils sont d'une piété d'enfants de chœur, ne manquent pas d'arrêter le travail quand sonne l'*Angelus* pour le réciter à genoux. Je les ai vus se lever de table, tout comme chez nous jadis. Venant de si loin ils n'amènent pas de manœuvres et prennent ce qu'ils trouvent là où ils sont. — Ici, ils ont trouvé les paysans qui tour à tour viennent travailler à l'église, *gratis pro Deo*, bien entendu. Le Père a désigné un notable qui, chaque semaine, assigne tel jour à un tel, etc., afin qu'il y ait toujours du monde en quantité suffisante. Ceux qui ont des bêtes de somme font les charrois : tous contribuent à la bâtisse et en sont très fiers.

Arrivée à Roman ; seul je suis attendu. Le dascal a préparé quelques morceaux de saucisson et de l'eau bien fraîche. Lesté de cette façon assez légère, je m'abandonne à Nicolas qui enlève ses chevaux, bien qu'ils aient environ 40 kil. dans les sabots. Il est 11 heures; le soleil éclate impitoyable dans un azur immaculé. Un vaste « en cas », qui peut bien avoir un mètre et demi d'envergure, va me servir d'abri. C'est en grosse toile blanche et point doublé, c'est pesant à tenir, ce n'est pas élégant, mais c'est indispensable. Pendant ces réflexions, nous arrivons à un gué de la Moldova.

Nicolas, qui m'aime bien, j'en suis sûr, mais qui, comme maître Jacques, aime encore un peu plus ses chevaux, a voulu leur épargner 7 ou 8 kilomètres nécessaires pour trouver le pont. Je suis, d'ailleurs, moi aussi pour

abréger la course, seulement, « si le Père veut bien, il faudra relever ses vêtements et mettre le sac sur le siège, parce que peut-être l'eau arrivera dans la voiture. — Ah! » Sourire du brave Nicolas. — Eh bien en avant ! On pénètre. Le courant est très fort, Nicolas, pour exhorter ses bêtes, tire de je ne sais quelles profondeurs d'éloquentes interjections que l'écriture ne traduit pas aisément, car elles ne comportent aucune consonne, et les 6 voyelles de la langue française ne suffisent pas à les figurer. Le fait est que nous avançons, les marche-pieds sont noyés et disparaissent. Voilà la Moldova qui coule en liberté sous l'arcade de mes genoux. Enfin tout se passe bien.

Nous voici dans la campagne très riche surtout cette année. — On dit ici que la récolte abondante est un signe de guerre. Elle est verte ou blonde selon qu'elle porte du maïs ou des blés.

Voici, entre deux buttes, une échappée de vue sur un grand nombre de sommets des Karpathes. Cela ne fait point l'effet d'une chaîne avec des contreforts plus ou moins réguliers comme on voit sur les cartes, mais plutôt d'un ensemble d'innombrables cônes de plus en plus énormes, et cela grandit jusqu'autour du Ceahlău, le géant du pays, 2,800 m. (c'est un nain près du Mont Blanc) qui fait son petit effet. D'ici il apparaît presque toujours, le temps étant beau, à l'horizon que je regarde quand je cherche la France. Il était en gros bonnet blanc quand je le vis en avril, mais il est nu-tête en ce moment et à demi-couché sur un énorme lit où il semble reposer les pieds vers le sud. Je ne sais en quoi est bâti ce lit colossal ; mais ici où les monts commencent, on ne trouve pas une pierre : de la terre assez friable, à peine quelques traces de marne. Si profond qu'on creuse, c'est toujours dans la chair du monstre qu'on enfonce, on ne trouve point son squelette. C'est peut-être pour cela qu'il est moins haut qu'en Suisse, la charge de terre fut trop forte à soulever.

Nous passons un petit village, Dulcesti, entièrement schismatique, où se trouve une grande propriété d'un boyard, puis arrivons à Bozieni, un bourg plein de juifs.

Les insectes parasites abondent dans ce pays. Figurez-vous qu'il y a huit jours, j'étais en voiture et sur le siège, près de Nicolas, un petit gars de 12 ans que nous reconduisions chez lui, et je vis distinctement sur sa chemise un spécimen monstrueux de ces vampires qui montait en zig-zag, cherchant un passage jusqu'à la chair fraîche qu'il flairait à travers la toile ; il parvint au bord et atteignit la nuque découverte... J'attendis que les ongles que Dieu mit à cette intention au bout de nos doigts vinssent soulager l'âpre démangeaison et peut-être saisir l'ennemi... en effet voici que le bras se meut, les doigts se dirigent vers la blessure... mais que vois-je ? ils se portent quelques centimètres plus haut, pour gratter, assez mollement du reste, un point de l'occiput !... Et je reste confondu. Quelle bête féroce opère donc à l'abri touffu de la forêt capitale, pour que celle que je vois s'abreu-

ver de sang paraisse négligeable en comparaison ? Je suis distrait de ces pensées par les grelots tapageurs de la patache qui fonctionne encore entre Roman et Piatra pour les gens qui ont peu d'argent et beaucoup de temps et ne savent pas comme les Anglais et les Américains monnayer cette dernière denrée. — Les Roumains en sont totalement incapables — trois chevaux de front, une sorte de calèche basse, une charretée de gens qui occupent le siège, les coussins,les strapontins, les marche-pieds et jusqu'à la capote repliée. Quant aux bagages, des sacs et paquets, ils sont liés autour du véhicule à la manière d'une ceinture de sauvetage, très comique !

Arrivée à Gheraesti. Le P. Curé de Gh. bâtit deux églises dans deux annexes et naturellement il me conduit, le lendemain, dans les travaux. C'est la Saint-Élie, fête chômée par les schismatiques ; nos catholiques, passablement superstitieux, ne travaillent pas non plus, vu que s'ils travaillaient un tel jour à un bâtiment, ça ne manquerait pas de prendre feu ! — Demain jour de sainte Madeleine, on ne travaillera pas, quoique ce soit fête chômée nulle part, parce que la grêle détruirait les maisons ; vieille tradition qui n'a plus chez les jeunes la même autorité superstitieuse, mais reste à l'état d'usage. Dans les villages non mélangés de schismatiques, ces jours-là on va aux offices le matin, et le soir pendant les heures les plus chaudes qui précèdent les vêpres, on danse bravement devant l'église jusqu'à ce qu'on sonne le dernier coup. On assiste alors à l'office pieusement et on rentre au logis.

Priez beaucoup pour le séminaire et nos œuvres en Roumanie, elles sont plus que jamais menacées, non par des ennemis déclarés mais par d'autres qui peut-être pensent rendre gloire à Dieu en nous écartant de cette mission. Une question d'existence ou de non-existence est en ce moment pendante à Rome.

C'est pour Botozani que je prenais mon billet le dimanche veille de Noël à 6 h. ½ du matin. J'en avais pour 7 h. de route, vu les arrêts et le lambinage et surtout l'encombrement d'un départ général vers le « home » pour les fêtes de Noël. Le fait est que notre compartiment fut complet à peu près tout le temps.

De Paskani à Botozani, nous étions huit, dont une dame accompagnant son mari. On commença par tirer des poches qui un journal, qui une brochure. Je fis comme tout le monde et repris un assez gros livre d'Homélies de saint Jean Chrysostome, traduites en roumain. — Mon voisin, un petit vieillard railleur et bon enfant,chercha sans trop de mystère à voir ce que je lisais ; je m'empressai de lui montrer le titre... le voisin du voisin voulut voir aussi, et mon bouquin fit le tour de la société. On causa dès lors ensemble ou plutôt on nous écouta discuter, le petit vieux et moi, avec, de temps en temps, une intervention d'un officier en face et de quelque autre ; tous, sauf le gros mari de la petite dame, libres penseurs à tous crins. Mon

adversaire, toujours courtois d'ailleurs du moins à sa manière, m'ayant pris d'abord pour un italien, avait ensuite parlé un français quelque peu pénible, mais il se rejeta sur le roumain où c'était mon tour de m'empêtrer un peu, quand il se vit trop pressé dans ses mauvaises raisons. — Je ne réclamai pas, voyant que le français n'entrait point dans toutes les oreilles qui se tendaient vers nous avec un visible intérêt. J'eus à repousser toutes les vieilles attaques ressassées dans les journaux contre l'Église et la Compagnie avec quelques appropriations aux querelles schismatiques. Le papisme, les immenses ressources extorquées (?!) par le pape sur les fidèles, grâce au denier de saint Pierre. — Captations d'héritages par les prêtres. — Obéissance aveugle des Jésuites, *perinde ac cadaver*... les objections historiques : L'Inquisition, le procès de Galilée... les scientifiques surtout. L'homme descend du singe. Savez-vous une manière de prouver ça ? observez les enfants, les tout petits à qui aucun curé n'a pu encore suggérer de renier ses père et mère. 1° Ils leur ressemblent : ils sont tous (!) atteints de « prognathisme », n'ayez pas peur de ce gros mot, ça veut dire qu'ils ont *tous* (!) les mâchoires allongées en avant : Si vous ne les avez plus vous vous êtes corrigés. De plus ils ont gardé une marque toute fraîche d'une *amputation* qui s'est faite, on ne sait comment ? — Eh bien oui, l'appendice caudal ! 2° Ils ont gardé un souvenir : tout petit enfant placé près d'un escalier grimpe.

Êtes-vous convaincus ? C'est ce qui s'imprime en Roumanie.

Pauvre Roumanie, c'est un pays qui n'a pas de chance. A peine née à la vie qu'on est convenu d'appeler civilisée, elle s'est vue affligée d'un gouvernement dit parlementaire, et toutes les administrations roulent sur un gond universel qu'on appelle le *bacchiche*. Malheur aux pauvres !...

Je reviens à mes moutons de route : Le grand cheval de bataille de mon contradicteur, où il retombe toujours en selle, après les plus étonnantes cabrioles, c'est que nous sommes dans le progrès... ce qui est la mort de la puissance ecclésiastique et pour l'humanité le gage assuré de tous les bonheurs ; y compris l'allongement scientifique de la vie humaine ! ? — Vous ne comprenez pas ? C'est pourtant bien simple : Suivez ce raisonnement : Au XXe siècle, on vivra surtout en ballon — donc. — Comment ? — Mais sans doute ! la cause des morts prématurées est le mauvais air qu'on respire sur la terre — chacun sait que sur les montagnes... — En ballon on aura toujours un air pur, d'où il conste à l'évidence qu'on ne mourra plus que de vieillesse... si toutefois on vieillit encore ! Et savez-vous ce que ces messieurs comptent faire pour réprimer les vices, dont ils veulent bien avouer que la société est envahie ? On multipliera les théâtres. Le peuple instruit dans les écoles sera *corrigé* par le théâtre. N'y a-t-il pas le vieil adage : *Castigat ridendo mores ?*

On crie Botozani ! Il neige et vente à faire plaisir. Je m'emmitoufle, hèle un traîneau, et une haridelle, nourrie de coups de fouets, me glisse au petit

galop jusqu'au presbytère. Je ne vois rien de la ville que ce que permet le rideau de mousseline que la neige tend sur le paysage. On se croirait dans un grand village, presque toutes les maisons sont en retrait derrière un jardinet, la rue est bordée de fleurs... en été !

On me dit que plusieurs rues ne sont pas autant différentes de celles de Jassy, mais je ne les ai pas vues.

Jolie petite église : trois clochers, *200* cloches !

Les vêpres se sentent de la fête de demain, c'est-à-dire que les chanteurs invités par le P. Curé sont déjà là, et ils s'essaient. Une heure durant, ce sont de formidables tonnerres, dont l'église résonne avec deux voix aiguës de femmes qui déchirent l'ensemble, comme un éclair fait un nuage. Ce sont des polonais ouvriers d'une verrerie à cinq ou six lieues de Botozani, ils chantent dans leur langue. Je n'entendrai aucun chant latin ici, tout est polonais, parce que tous les catholiques sont polonais, sauf un assez bon nombre d'Allemands.

A la grand' messe le prêtre entonne *Gloria*, *Credo*. Le peuple ici, les chantres ailleurs, chante autre chose, des cantiques — s'arrête quand le prêtre a quelque chose à chanter, puis reprend, tout comme dans les paroisses roumaines.

Cette petite troupe a fait des prodiges cette nuit. Le soir venu, elle a commencé, au profit de l'église, ce qu'on appelle la *colinda*. Ils vont de maison en maison et chantent des souhaits (car ici, c'est à Noël surtout qu'on se souhaite la bonne année) ; on sait pourquoi ils viennent et on leur donne. — Les hommes seuls étaient de la partie. — Ils ont duré jusqu'à la messe de minuit.

Je dois avouer qu'on pouvait s'apercevoir alors que la gorge pouvait bien être quelque peu fatiguée. La force ne manquait pas, l'église résonnait toujours, mais ça grinçait un brin. — Et puis il semble bien qu'on avait dû les régaler un peu ! On est homme ! et polonais par dessus le marché !

Malheureusement ces polonais ne sont point en Pologne et ils y ont laissé la substance de leur religion... Croiriez-vous que, en la fête de Noël, sur une population qui atteint 2000 catholiques il n'y a pas une seule communion ! C'est navrant ! Il y en a eu quelques-unes avant, paraît-il ; moi j'ai entendu 2 confessions le lendemain !

Il fait un froid de Sibérie ; quand je verse le vin dans le calice à l'offertoire, un gros *glaçon* tombe d'abord.

Au presbytère on est pauvre, on ne fera du feu que dans une salle, cabinet-salon-réfectoire et même chambre du Père. C'est là qu'il faut passer la journée.

Nous avons dîné dans une famille polonaise ; rien à signaler d'ailleurs sinon ce curieux usage que les femmes ne prennent point place à table quand il y a des hôtes de distinction de notre sorte. La vieille maman est

seule venue tout à la fin et s'est tenue à l'écart pour prendre un verre de vin à notre santé.

A propos de vin, le jour de St Jean pendant la messe le curé a placé sur le côté gauche de l'autel un certain nombre de bouteilles devant le cadre où se lit l'Évangile de la fin. A la fin, ayant lu cet évangile, à travers les bouteilles, il bénit ce vin selon une formule du rituel spécial puis, remplissant le calice qui vient de servir à la messe, il distribue une gorgée à chacune des personnes qui viennent à la table de communion.

Le samedi je pars pour chanter la messe le lendemain à Michaileni, paroisse filiale près de Dorohoin.

Ce n'est pas à deux pas du presbytère : une heure et demie de chemin de fer jusqu'à Dorohoin, deux petites heures de traîneau ensuite ! Je profiterai de l'occasion pour répondre à l'invitation que m'a souvent faite d'aller le voir un très bon prêtre précepteur dans une famille belge établie à Dersca — ½ h. de traîneau de Michaileni. Nous télégraphions,et le soir en descendant à Dorohoin, je trouve un traîneau envoyé par l'abbé avec un mot de recommandation de me bien couvrir. Ce n'est pas de luxe !

Deux petits chevaux vigoureux m'emportent dans le vent. Aucun vêtement n'est trop épais dans ces conjonctures-là. Le temps est superbe ; nous montons tout le temps et traversons une grande forêt. C'est merveille de voir, dans l'abondante lumière qui l'enveloppe, la nappe blanche et reluisante d'où jaillissent les arbres ; le noir profond où se perdent les troncs et les premières branches dans l'épaisseur du fourré, et les teintes brun clair, variées à l'infini, que le soleil met sur les cimes en jouant dans les brindilles.

Il n'y a point de loups dans ces parages, paraît-il.

Nous arrivons à Dersca. L'équipage pénètre au galop par la grille ouverte. Point de château, une gentilhommière sans esbrouffe : on a utilisé trois habitations des anciens boyards, et séparées les unes des autres. On a mis dans l'une la chapelle qui sert de paroisse aux familles des serviteurs, dans la plus grande se trouvent les appartements communs et dans la troisième le collège où on étudie. Des trois garçons élevés par M. l'abbé depuis 9 ans, l'un est marié et un second finit sa philosophie à Namur, il n'en reste qu'un ici, et trois charmantes fillettes qui ont leur gouvernante.

M. de Burbure, un homme de cinquante et quelques années, est malheureusement presque aveugle. Mme de Burbure mène seule l'exploitation considérable du domaine avec les conseils de M. l'abbé. — Une vacherie qui fournit journellement une douzaine de kilog. de beurre, et des fromages parallèlement. — Une distillerie et pour en utiliser la drèche 200 bœufs à l'engrais pour la boucherie. — En la saison d'immenses plants d'asperges réalisent un *bénéfice net* évalué à 6000 frs en moins de 3 mois. — Tous ces services divers, la correspondance pour ouvrir et entretenir les débouchés, les expéditions, les rapports avec la régie... mettent une

extraordinaire activité d'ailleurs très sereine dans cet intérieur patriarcal et distingué.

On me reçoit très cordialement, tout le monde est tout de suite à l'aise. Je vous laisse penser les bavardages qui se sont donné cours dans ce milieu tout français, parfaitement chrétien, où personne ne manque d'esprit.

Le lendemain, au moment où la clochette appelle ce qu'on peut nommer les tenanciers comme les maîtres à la messe de M. l'abbé — car c'est dimanche et la St-Silvestre — toute la famille étant réunie pour s'y rendre, je monte en traîneau pour aller dire ma messe et faire un brin de sermon au pauvre peuple de Michaileni. — Ce sont aussi des Polonais et des Allemands venus de la Bukovine dont la frontière est à quelques kilomètres ; tous fort minces chrétiens. — Très peu d'empressement. La messe doit être à 10 h., à 10¼ personne encore « Mais ils viendront, Père. — Quand ? après la messe ? — Si le Père voulait bien attendre ! » Enfin, j'attends... Quelques braves s'amènent, la cloche s'épuise à battre le rappel. Au moment du sermon il peut bien y avoir trente personnes. Un servant de raccroc en sait assez pour m'offrir le vin dans un verre pas commode ! mais non pour répondre. Je dois dire les demandes et les réponses. Je rentre à Dersca à une heure.

Le soir on doit, dans une petite fête très familiale et naïvement solennelle, offrir aux maîtres les souhaits de nouvel an. Après le dîner, pendant que M. de Burbure somnole en son fauteuil, que chacun dit quelque malice à M. l'abbé, les enfants vont et viennent en coup de vent, les petites filles ont fait en un tour de main une petite toilette de gala. Au dehors il y a quelques rumeurs mêlées... On sourit et on jouit de la réunion aussi plénière que possible qui a manqué depuis six semaines. L'aînée des enfants ayant pris une scarlatine dangereuse, a été exilée six semaines, et la mère, d'inquiétude et de fatigue, a été mise en danger sérieux. Aujourd'hui tout est bien. On passe dans le grand salon, qui reste vide d'ordinaire : c'est une grande pièce, plutôt basse de plafond, très ornée, où la bibelotomanie a commencé de faire invasion sans bannir le luxe de bon goût d'antan : quelques bons tableaux et vieilles estampes, des statuettes artistiques. Les quatre fenêtres donnent sur une véranda remplie de monde pour le quart d'heure. Les paysans viennent par groupes donner la sérénade ; récitant d'interminables compliments plus ou moins rimés sur un ton de mélopée étrange qu'accompagne soit un violon, soit un fifre, d'ailleurs sans qu'ils se soucient l'un de l'autre ; les garçons dansottent en tournoyant.

M. Henri, grand joli garçon de 15 à 16 ans, ouvre de temps en temps la fenêtre, donne une poignée de sous au coryphée, et un autre groupe s'amène. — C'est fort curieux au premier abord, mais très monotone et bientôt parfaitement inaperçu ; nous causons tranquillement. Puis voilà les enfants

qui s'avancent avec leur compliment, leurs révérences gracieuses et gauches à la fois, l'émotion qui fait fourcher les petites langues et faire ici un cuir, là un velours, le tout oublié dans une grosse embrassade où larmes et rires se mêlent. A nous prêtres on vient gentiment nous baiser la main, puis nous offrons nos vœux et on recause... nous n'atteignons pourtant pas la nouvelle année. *Demain il faut se lever !* Je dirai la messe de bonne heure à la chapelle et rentrerai dare dare à Jassy à 5 h. du soir pour reprendre la classe le lendemain à 8 h. ½. —

Je fus appelé l'autre jour pendant une classe pour porter les derniers sacrements à une malade. C'était dans un pauvre faubourg éloigné, une pauvre famille de paysans transplantés on ne sait pourquoi de la spacieuse campagne dans l'étroitesse d'un bouge plus ou moins urbain. Quand tout fut fini, je m'en allais avec mon sacristain. La mère de la malade m'arrête au dehors : « Qu'est-ce que le Père pense de ma fille ? — Oh ! dis-je, elle ne me paraît pas absolument perdue. — Qu'est-ce que votre sainteté a vu en ouvrant le livre ? — Comment ? Que pouvais-je voir ? les paroles du Sacrement ! — Oui, mais comment ? le Père a-t-il vu rouge ou noir ? — Je ne comprends pas ce que tu dis. — Ah ! le Père ne comprend pas bien le roumain. — Mais si, je comprends très bien ton roumain, mais c'est ta *sottise* que je ne comprends pas. — Ah ! c'est une sottise que j'ai dite ? — Assurément ! Il y a rouge et noir dans le livre ecclésiastique. On y voit l'un et l'autre, et que veux-tu que cela fasse à la malade ? — Ah ! que le Père veuille bien pardonner ! » Et la pauvre vieille s'en alla persuadée, non qu'elle avait dit une sottise, mais que le bon Père ayant vu *noir* en ouvrant le rituel, n'avait pas voulu lui faire de peine et prenait ce détour pour ne le point dire. — Vous comprenez n'est-ce pas ? Si le prêtre voit *d'abord* rouge, en ouvrant le rituel, la malade guérira. Si non, non.

Je viens de recevoir la visite du consul d'Allemagne ! mais ne craignez pas pour ma modestie, ni pour rien qui me concerne, ce n'était pas moi qu'on le menait voir, c'était mon chez-moi qui est curieux parce qu'il se trouve être aussi et tout à la fois la classe de physique, le cabinet de physique et le laboratoire de chimie. — C'est un homme aimable (non le laboratoire), qui a mis en œuvre, à mon usage, un français visiblement privé d'exercice fréquent, mais fort convenable. — Hélas ! mon allemand à moi ne s'exprime encore que par vagissements. — Il est à coup sûr homme d'à-propos puisque venant à brûle-pourpoint chez le professeur de physique, il m'apprend une découverte nouvelle d'une dizaine de jours, par un professeur de Wurtzbourg, d'un produit photographique assez sensible pour s'impressionner à travers un corps opaque comme la peau et la chair humaine. — Les chirurgiens, sans compter d'autres avantages, seront désormais dispensés de torturer les pauvres blessés avec leurs sondes pour trouver les balles. — Une plaque sensible, approchée du membre atteint en reproduira l'intérieur avec

le projectile logé dedans. Çà aurait bien fait l'affaire de ce pauvre soldat que les docteurs charcutaient (passez-moi le mot) en vain depuis de longues minutes : le patient ne distinguait après chaque tentative que ces mots: « Elle n'est pas là non plus. -- Qu'est-ce que vous cherchez donc, dit-il ? » Et la bonne sœur de lui dire dans une caresse : « Patience, mon ami, c'est la balle, il faut bien qu'on la trouve... ! — Ah ! ben, fallait donc l'dire », gémit le pauvre, elle est là dans ma poche de gilet !

Il me semble bien avoir vu jadis qu'on était sur la voie d'une affaire de ce genre. C'est sans doute un procédé nouveau qu'on signale. M. le consul m'a gracieusement promis de m'envoyer le journal où il l'a vu.

ANGLETERRE.

Le treizième centenaire de St Augustin.

Lettre du P. d'Alès au F. Launay.

Canterbury, 16 septembre 1897.

Mon bien cher Frère,

P. C.

VOUS savez que de grandes fêtes catholiques se préparaient pour le treizième centenaire de la venue de St Augustin dans le Kent. Je n'entreprendrai pas un récit d'ensemble. Après la conférence anglicane de Lambeth, où le principe de l'unité *visible* de l'Église fut solennellement reconnu, après le pèlerinage de Glastonbury où l'épiscopat officiel défila femme au bras, les cérémonies romaines de Londres et de Ramsgate, d'Ebbs fleet et de Canterbury ont fait certainement bonne figure. Voici quelques détails sur les deux dernières journées, qui se sont déroulées sous nos yeux.

Mardi 14 septembre, le rendez-vous était à Ebbs fleet, à 3 milles sud-ouest de Ramsgate, au lieu où, selon la tradition, débarquèrent les apôtres de la grande Bretagne. De Minster, où le train nous déposa vers 11 heures, jusqu'à Ebbs fleet, il y a une demi-heure de marche. En arrivant, forte poussée pour entrer dans l'enceinte réservée. La chapelle improvisée est une vaste tente figurant passablement une nef d'église. Nous étions bien là deux ou trois mille. La chaleur promettait d'être étouffante, mais une forte brise ondula constamment sous la voûte de toile. Vers midi, des chants se font entendre à l'extérieur : c'est la procession des quarante moines, reproduisant le cortège historique de S. Augustin. Ils entrent chantant les litanies. Derrière eux, douze on quinze évêques en mitre, et deux cardinaux. Un trône était dressé pour le cardinal Perraud du côté de l'épître. Le cardinal Vaughan officia. C'est un des plus beaux hommes des Royaumes unis, et il chante la préface avec une majesté incomparable. Dans ce grand vaisseau ouvert

à tous les vents, et très ingrat pour l'acoustique, sa voix pénétrait partout, pleine et sonore. Après la messe pontificale, lecture fut donnée d'une lettre de Léon XIII. Puis on chanta en chœur l'*Ave maris stella;* l'évêque de Newport, Monseigneur Hedley, O. S. B., monta en chaire et prononça une vibrante allocution. Il avait pris pour thème la mission de S. Augustin, apôtre de l'Angleterre : S. Augustin l'est à un titre spécial, unique, comme l'instrument choisi de Dieu pour amener ce peuple à la foi. C'était un saint : de là le succès de son apostolat. Il apportait à l'Angleterre le christianisme plénier. Et son œuvre fut immense : idoles renversées, temples païens consacrés au vrai Dieu, la dévotion à Marie introduite, l'estime des choses spirituelles inspirée à ces barbares. Tout le passé catholique de l'Angleterre dérive de S. Augustin. Et quel temps que celui où toute l'Angleterre était catholique ! Cela a fini. Pourquoi ? Il s'est trouvé des hommes de mensonge pour tronquer le christianisme de S. Augustin, pour y substituer un christianisme incomplet et en voie de décomposition. On a bien osé prétendre que S.Augustin voulait fonder en Angleterre une église indépendante. Quelle fable ! comme si S. Augustin ne tenait pas de Rome sa juridiction ! comme s'il avait jamais prétendu être autre chose que le mandataire du Saint-Siège ! Comme si l'indépendance dans le christianisme n'était pas la mise en pièces du christianisme ! S. Augustin est une gloire catholique ; seuls les catholiques peuvent le revendiquer comme un ancêtre. Et maintenant que l'on compare les dix siècles passés par l'Église d'Angleterre sous la tutelle de Rome aux trois siècles de son indépendance ! Qu'a produit l'Anglicanisme, sinon des ruines ? Tout s'en va : dogme, discipline et jusqu'à la Bible. L'avenir est entre les mains de Dieu. Mais si l'Angleterre était tout entière catholique, quel éclat auraient ces mêmes fêtes, rendez-vous de tout un peuple uni dans la foi ! D'aucuns assurent que le retour de l'Angleterre au catholicisme est plus difficile que le retour de la mer sur cette plage d'Ebbs Fleet que, depuis des siècles, elle a cessé de battre. Et pourtant, qui sait ? Persévérons dans l'espérance, dans la prière, dans le sacrifice. Par les saints de l'Angleterre, par la vertu de la Ste Messe qu'on y célèbre chaque jour, Dieu veuille lui rendre sa foi.

Après le panégyrique, il y eut *Te Deum*. On a pu regretter que l'unisson ne fût pas plus parfait. Quelques voix puissantes, distribuées dans les diverses parties de la salle, auraient enlevé cette foule. Au lieu de cela, le chœur chanta seul. Néanmoins l'enthousiasme était général, et la sortie du cortège offrit un spectacle imposant.

A 4 h. ½, nous étions à Canterbury. Pendant ce temps, le Révérend Père Recteur se rendait chez les bénédictins de Ramsgate, où l'évêque de Southwark tenait grande réception.

Le mercredi 15, Canterbury devenait le centre d'attraction. Au sortir de la messe basse dite à la petite église paroissiale de St-Thomas par notre

évêque, un groupe de pèlerins visita la cathédrale sous la conduite du doyen protestant, le célèbre Farrar. Cette visite ne figurait pas au programme des fêtes ; primitivement les catholiques devaient se présenter incognito comme de vulgaires touristes. Mais le doyen Farrar fit lui-même le voyage de Londres pour se mettre à la disposition du cardinal Vaughan, et inviter à un lunch les évêques catholiques. Il ne fut pas donné suite à cette dernière invitation, un lunch étant déjà offert par les Jésuites. Mais la visite proposée eut lieu, et les deux heures qu'elle dura ne parurent longues à personne.

Nous étions trois pour représenter le R. P. Recteur : Au seul nom de S. Mary's college le visage des bedeaux devint souriant, et nous entrâmes aussitôt, laissant derrière nous bien des envieux.

L'archidiacre Farrar est grand, maigre, avec des cheveux blancs assez longs et des favoris rares. Air de puritain, mais non sans bienveillance ; en somme une belle figure. Voix grave, main osseuse et fine, geste énergique. Il porte avec distinction une large gown croisée sur la poitrine et un manteau prélatice. Son explication s'adresse d'ordinaire aux deux cardinaux : le cardinal Vaughan dialogue avec lui, sans trace d'abandon, mais très librement. Le cardinal Perraud, qui entend mal l'anglais, écoute impassible. Il est en soutane noire et rabat, comme un simple curé français. L'archevêque de Westminster porte le clergyman, avec plastron rouge sous son col romain.

Je ne vous arrêterai point à toutes nos stations dans la vénérable cathédrale ; voyons du moins quelques incidents. Dans la chapelle Saint-André, on a réuni à notre intention plusieurs joyaux de la bibliothèque du chapitre : nous remarquons l'acte authentique par lequel l'archevêque d'York reconnaît la préséance de celui de Canterbury — cette pièce porte, entre autres signatures, celles de Guillaume le Conquérant et de Lanfranc ; plus loin, les sceaux des barons signataires de la *Magna charta ;* de nombreux sceaux d'archevêques, sceau du chapitre, etc. — Les cardinaux et évêques furent invités à mettre leurs noms sur un registre de visiteurs. Voilà une page historique. Deux clercs maigres, cravatés, anglicans au possible, dirigeaient le mouvement.

Devant la chaire dite de Saint-Augustin, le doyen expliqua comment cette chaire a servi, depuis l'époque de Langton (XIIIe siècle), à l'intronisation de tous les archevêques de Canterbury.

Tout près de là, il montrait à côté de la tombe du cardinal de Châtillon, mort dans le schisme, celle du cardinal Pole, dernier archevêque catholique au temps de la reine Marie ; pauvre et misérable sarcophage en briques. « Je me propose, dit-il, de rendre à cette tombe un peu d'honneur : il serait facile de restaurer les armoiries. — Ne pourrait-on ouvrir pour cela une souscription ? demanda le cardinal Vaughan. — Oh ! je suis décidé à faire ce travail en tous cas, » répondit le doyen ; et la conversation prit

un autre cours. Mais l'instant d'après, le cardinal la ramenait adroitement à son projet. « Pourquoi ne pas ouvrir dès maintenant la souscription ? Le duc de Norfolk, ici présent, acceptera d'être votre trésorier. » Le duc accepta de très bonne grâce. Et voilà comment la cathédrale protestante possédera un monument de nos fêtes catholiques.

Je vous parlais du duc de Norfolk. Impossible d'être moins solennel que ce premier lord d'Angleterre. Nous le revîmes le soir à S. Mary's college, avec son frère Lord Talbot, et son neveu, boy d'une douzaine d'années.

Arrivé au lieu du martyre de saint Thomas, le cardinal se prosterna et baisa la pierre ; tout le monde en fit autant, sous les yeux d'un bon nombre d'anglicans qui ne manifestèrent aucune surprise. Ce fut le plus bel épisode de cette visite.

Un incident agréable fut la manifestation de joie enfantine à laquelle se livrèrent de bons Pères Bénédictins en retrouvant dans la crypte une statue portant la coule monastique, et dans laquelle ils reconnurent leur Père saint Benoît. « The old english is good », disait l'un. Et les plaisanteries ne tarissaient pas.

Dans la chapelle souterraine où a reposé quelque temps le corps de saint Thomas, le doyen rappela la pénitence de Henri II, pénitence aussitôt récompensée par un insigne triomphe de ses armes. Il raconta aussi la découverte faite en ce lieu même, il y a quelque dix ans, d'un squelette que l'on crut d'abord reconnaître pour celui de saint Thomas Becket. Des catholiques offrirent des sommes énormes pour acquérir ces prétendues reliques. Mais la vérité est qu'il faut renoncer à rien retrouver du corps de saint Thomas. C'est ce que notre guide établit d'une manière convaincante, en invoquant l'autorité du P. John Morris, S. J. et de Dom Gasquet, O. S. B. — Dom Gasquet était justement parmi les visiteurs, et une conversation intéressante s'établit entre lui et l'archidiacre. Quant aux travaux du Père Morris, plus d'un emprunt y fut fait au cours de cette promenade archéologique.

Il était plus d'une heure après midi. Le cardinal serra la main de l'archidiacre en lui disant : Good bye, et l'on se sépara en excellents termes. Un lunch attendait à S. Mary's college nos pèlerins catholiques ; l'histoire de ce lunch mérite d'être narrée. Quelque temps avant les fêtes, le R. P. Recteur avait écrit à l'évêque de Southwark et au cardinal qu'il se ferait un plaisir d'offrir l'hospitalité aux évêques qui voudraient descendre à S. Mary's college.

L'invitation fut acceptée avec empressement.

Huit jours avant la fête, nous reçûmes des programmes imprimés portant : Mercredi 15, à 1 h. ½, lunch donné par les Jésuites français. Le R. P. Recteur stipula que les dames ne pénétreraient pas dans nos réfectoires, et demanda à être averti du nombre probable des convives masculins. Donc

nous attendions de pied ferme quand, le soir du 14, la nouvelle se répandit que le doyen Farrar viendrait s'asseoir à notre table ! Avec l'assentiment du R. P. Recteur, le cardinal devait l'inviter. Coup de théâtre. Je sais un poète qui, non sans douleur, rentrait déjà dans ses cartons des strophes par trop vibrantes de catholicisme. En réalité, le doyen Farrar ne parut point à S. Mary's college. Il avait compris qu'il serait là peu à sa place et avait décliné l'invitation du cardinal.

Les hôtes de distinction prirent place au milieu du réfectoire de communauté. Des tables préparées — ou improvisées — dans trois autres salles recueillirent un nombre inespéré de convives, et la joie y dut être grande, à en juger par le bruit. A la table d'honneur, les deux cardinaux Vaughan et Perraud présidaient, ayant à leurs côtés les évêques de Southwark, de Trébizonde, de Nottingham, de Liverpool, de Middlebourgh, de Nouvelle-Zélande, de Clifton et de Birmingham ; le duc de Norfolk, Dom Ford, O. S. B., Mr James Britten, Knight of S. Gregory, l'abbé Captier, supérieur de la congrégation Saint-Sulpice, etc. Il y eut assaut de poésies, et gracieuse réponse de l'archevêque d'Autun. L'un des poètes appartenait à une famille bien connue dans son diocèse. « Mais n'êtes-vous pas de mes enfants ? lui demanda-t-il. — Pas moi, Éminence, mais mes cousins. — Eh bien, les cousins de mes diocésains sont presque mes fils. »

Un peu après 3 heures, la *Catholic Truth Society* tint dans notre grande salle sa séance annuelle, sous la présidence du cardinal Vaughan. Le bureau d'honneur — vingt personnes environ, — occupait la scène. Le service de la presse était organisé avec luxe, car on voyait une douzaine de reporters attablés près de la rampe. Cinq à six cents personnes assistèrent. Nous entendîmes un travail du Dr Barry sur la littérature catholique depuis la Réforme; une autre de Mgr Ward sur l'œuvre du catholicisme anglais depuis trois siècles en matière d'éducation. Mgr Mercier, de l'université catholique de Louvain, avait écrit en français un mémoire sur l'institut philosophique dont il est le Recteur. De ce mémoire, qui s'annonçait long, nous n'eûmes que l'introduction et la conclusion. Mais, on put entrevoir l'idée centrale que voici. Notre enseignement catholique reste trop souvent au-dessous de nos besoins et de ses devoirs. Pourquoi ? J'ose dire que c'est faute d'ambition. Trop souvent, nos jeunes étudiants de Louvain nous sont revenus d'un stage à Leipzig ou à Paris ou dans quelque autre université libre, plus ou moins ébranlés dans leur foi. Ils s'étaient trouvés en relation avec des hommes de science, et n'avaient pu s'empêcher de constater leur supériorité technique et d'en subir l'influence.

Eh bien, ces ruines, nous les avons préparées. Nous passons des examens et nous nous enchaînons à des programmes. C'est trop peu. Il faudrait, reprenant l'œuvre d'Aristote et de S. Thomas, pousser avec plus de désintéressement, toutes les branches de la science. Cette visée d'une culture

philosophique et théologique plus haute et plus désintéressée, a présidé au développement de notre œuvre.

A la fin de ce rapport, le cardinal Perraud fit son entrée par le fond de la salle qu'il traversa au milieu d'une ovation enthousiaste. Nous le vîmes, cette fois, en tenue cardinalice, et il parut tout autre qu'à la visite de la cathédrale. Sa figure s'illumine dans l'action oratoire ; la voix est forte, la parole merveilleuse de souplesse et de distinction. Le cardinal s'exprima en français.

Voici la substance de son discours, que l'auditoire interrompit plusieurs fois de ses applaudissements :

J'eusse préféré n'être que témoin à ces fêtes séculaires du christianisme anglais. Mais venu pour représenter l'Église de France, en mémoire de l'hospitalité donnée par S. Syagrius d'Autun à S. Augustin et à ses moines, et selon le désir de Léon XIII, je ne puis décliner l'invitation qui m'est faite. Donc j'ajouterai quelques mots, en forme d'épilogue, au discours que je prononçais dimanche à l'Oratoire de Londres.

Hier, dans une cérémonie incomparable, nous fêtions la mémoire de S. Augustin, aux lieux mêmes où il a touché le sol anglais. Ce Saint a fait beaucoup pour l'Angleterre ; et l'Angleterre doit recueillir pieusement les dernières paroles qu'il laissait en mourant à ses disciples et à son peuple : « Demeurez fermes, et gardez les traditions que vous avez reçues de moi (1). »

Honneur donc à ces vieilles familles catholiques qui ont gardé intact le dépôt de la foi ! Honneur à ces généreux convertis qui, avec la grâce de Dieu, ont reconquis par la prière et par l'étude cette foi apportée de Rome par Augustin, l'envoyé du pape Grégoire.

Il y a quelques mois à peine, l'archevêque de Westminster rappelait, dans une lettre pastorale, qu'au XIIe siècle l'Angleterre ne comptait pas moins de 1100 églises dédiées à l'apôtre S. Pierre ; et il rendait hommage à l'héroïsme de Jean Fisher et de cette troupe de martyrs qui monta sur l'échafaud pour affirmer la suprématie pontificale. Magnifique chaîne de traditions, et leçon éloquente pour nos frères séparés.

A ces frères qu'ils aiment, les catholiques peuvent s'adresser comme les Pères des premiers siècles s'adressaient aux sectes naissantes, et dire comme Tertullien à Praxéas : *Hesterni estis !* L'argument de prescription est décisif contre l'anglicanisme. Leur secte peut à peine invoquer trois siècles et demi d'existence. C'est peu, pour une église chrétienne ! Avant le XVIe siècle régnait l'unité. Les ancêtres des modernes Anglicans professaient la même doctrine, participaient aux mêmes sacrements que les catholiques d'alors, que les catholiques d'aujourd'hui. Ces doctrines, ces sacrements, leur

1. *II Thes.*, II, 14.

venaient en droite ligne des apôtres. L'Église romaine n'est pas seulement la plus ancienne des églises: le Pape est le seul légitime successeur de S. Pierre, le seul représentant de l'unité dans la vérité. Catholiques d'Angleterre, vous seuls êtes attachés au centre unique de l'autorité divine.

A l'extrémité de cette table, voyez, au pied du crucifix, le pallium de votre primat : cet insigne a son histoire : pendant mille ans, les archevêques de Canterbury sont allés le recevoir à Rome des mains du pape.

Depuis la restauration de la hiérarchie catholique en Angleterre, sous Pie IX, trois fois déjà le pallium a reposé sur les épaules de prélats anglais. Puisse-t-il demeurer longtemps encore sur celles du glorieux successeur de Wiseman et de Manning. *(Applaudissements).* Long life to the most eminent venerated and beloved cardinal Vaughan ! *(Hurrahs.)*

Ce pallium est un drapeau autour duquel les catholiques d'Angleterre se ralliaient autrefois. Ils doivent s'y rallier encore, pour être les apôtres de la vérité catholique.

Avant de finir, un merci et des conseils. Conseils empruntés à la lettre du Saint-Père, lue hier, dans la cérémonie d'Ebbs Fleet. Montrez-vous charitables aux dissidents.

Cette recommandation n'est que l'écho de celles que S. Augustin d'Hippone adressait à son peuple, dans un temps de dissension religieuse. Soyez bons ; prêchez d'exemple. Point de disputes stériles. Un jour, deux frères vinrent devant Notre-Seigneur le prier de prononcer entre eux : l'un d'eux réclamait sa part de l'héritage paternel. Notre-Seigneur ne divisa point l'héritage. Ainsi, pouvons-nous faire part de notre vérité sans nous appauvrir. *Domine, dic fratri meo ut mecum possideat unitatem !*

Le cardinal Vaughan remercia chaudement l'orateur de sa présence et de ses conseils. Tous les catholiques d'Angleterre auraient à cœur de s'y conformer en se sacrifiant pour leurs frères. Ils s'y sentaient encouragés par des exemples venus de France. C'est, paraît-il, une tradition dans la congrégation de St-Sulpice, que M. Olier eut un jour une apparition de S. Grégoire le Grand, qui lui inspira de s'adonner à la prière et à la pénitence pour la conversion de l'Angleterre. Ce fut le point de départ d'une croisade de prières, qui a pris de nos jours un grand développement. Entrons dans ce mouvement ; soyons unis ; soyons humbles ; montrons à ceux qui ne croient pas comme nous la charité de JÉSUS-CHRIST. Par là, nous travaillerons au triomphe de cette vérité divine, pour laquelle tous ceux qui m'entendent sont prêts à donner leur sang. Et maintenant, merci à l'ordre bénédictin qui a tenu le premier rang dans ces fêtes du centenaire, et à bon droit, car les moines ont été avec nous dès le commencement. Merci à la Compagnie de JÉSUS qui nous fait un chaud et magnifique accueil. Ses apôtres ont tant travaillé à la conversion de l'Angleterre, qu'il convenait de finir aujourd'hui chez les Jésuites, et particulièrement chez les

Jésuites français. Car ici nous sommes en France. Le cardinal Perraud nous apportait le cœur de la France : c'est donc toujours de France que doit nous venir le salut !

Il convenait de finir à Canterbury, au pied de ces hautes tours qui nous rappellent un passé catholique. Ce matin, nous visitions l'antique cathédrale sous la conduite d'un homme qui en a *présentement* la charge *(rires)*. S'il n'est pas des nôtres, du moins nous ne saurions trop reconnaître la parfaite courtoisie de son accueil. *(Applaudissements.)* Aujourd'hui, un grand pas a été fait ; une date a été écrite dans l'histoire religieuse d'Angleterre. Et en nous aidant à l'écrire, le cardinal Perraud nous a rendu un service inoubliable.

A l'issue de ce discours, l'évêque d'Autun se leva et embrassa fraternellement l'archevêque de Westminster, ce qui provoqua un tonnerre d'applaudissements.

Le Révérend Père Recteur exprima en quelques mots émus les sentiments qui étaient dans tous nos cœurs, et souhaita aux catholiques anglais de voir partout leur drapeau national abriter la liberté de l'Église.

Un salut solennel couronna cette journée, l'une des plus belles assurément qu'ait vues S. Mary's college.

Les deux cardinaux nous restèrent pour la nuit. Le soir, on les fêta d'une manière plus intime, et les souvenirs de Brugelette, délicatement rappelés par un poète, amenèrent une aimable saillie du cardinal Vaughan : Oui, j'ai passé trois ans dans ce collège, et j'ai connu là une discipline qui n'a nulle part sa pareille en Angleterre. Je ne puis l'oublier, car ce régime eut une sérieuse influence sur la formation de mon caractère.

Nous entendîmes encore une pièce de vers sur la désolation de la cathédrale protestante, sur « cette église sans Dieu » et « cet autel sans hostie », où une « croix sans crucifix » étend ses bras nus. Impossible, s'écrièrent tout d'une voix nos hôtes, de rendre plus fidèlement l'impression du visiteur catholique.

Ainsi, les solennités du centenaire s'achevaient, heureux augure, à S. Mary's College, sous les auspices de la Très Sainte Vierge. Le mot de la fin appartint au cardinal Perraud.

« Ces fêtes, dit-il à l'archevêque de Westminster, seront une grâce pour l'Église catholique d'Angleterre, et une des gloires de votre épiscopat. »

En union de prières.

A. D'ALÈS, S. J.

FRANCE.

Invention des corps des PP. Olivaint, Caubert et de Bengy.

Lettre adressée au R. P. Platel, Provincial de France, par le P. Foulongne, de la même Compagnie.

Paris, décembre 1896.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

A plusieurs reprises, je dois le reconnaître tout d'abord, vous m'avez paternellement invité à mettre par écrit le récit des faits et circonstances qui ont « précédé », « accompagné » et « suivi » l'invention, faite à Belleville, des corps de nos vénérés Pères Olivaint, Caubert et de Bengy, massacrés, *in odium religionis*, le vendredi, 26 mai de l'année 1871, vers 6 heures du soir, rue Haxo, au 2e secteur (1).

Jusqu'ici, je dois aussi le reconnaître humblement, je me suis dérobé à vos désirs. Vous en savez la raison, mon Révérend Père : elle était toute personnelle. En ces circonstances en effet, j'ai joué comme le rôle principal, et j'éprouvais une véritable répugnance à le faire ressortir.

Vous avez bien voulu, mon Révérend Père, lever mon scrupule. Vous m'avez fait comprendre qu'il y avait là une page d'histoire supplémentaire, intéressant la mémoire de nos Martyrs. Surtout, vous m'avez judicieusement observé que cette page, si modeste qu'elle fût, manquerait à leur mémoire ; puisque des cinq témoins, présents à l'invention des corps, j'étais le seul survivant (2).

Après des motifs si bien faits pour convaincre, j'aurais bien mauvaise grâce de ne pas surmonter ma répugnance.

Que si dans cette notice, vous ne rencontrez pas, mon Révérend Père, les sentiments si touchants dont sont remplies les lettres adressées à son Frère par le P. Bazin, de vénérée mémoire (3), ma simple relation aura du moins le mérite d'être « vécue » — comme on dit assez étrangement aujourd'hui. Vous voudrez bien y trouver de la netteté, y reconnaître de l'exactitude. J'oserais dire que, dans tous ses détails, elle porte avec elle le caractère de la plus parfaite authenticité.

Ce préambule posé — et je crois qu'il était nécessaire — je commence mon récit. Je me permets de le mettre sous vos auspices, mon Révérend

---

1. Le 2e secteur se composait de l'ensemble des petites maisons, connu sous le nom de Cité Vincennes. Ces petites maisons appartiennent aujourd'hui à la Province de France.

2. — M. Lauras, père, est mort à Paris, le 24 octobre 1884.
— M. le Dr Henri Colombel, est mort à Paris, le 26 mars 1885.
— M. l'abbé Raymond, est mort à Paris, le 7 septembre 1886.
— M. le lieutenant Valin, officier de Mobiles, dont je n'ai pu trouver trace au Ministère de la Guerre.

3. Voir *Lettres de Jersey*, vol. XIV, nº 2, septembre 1895.

Père Provincial ; puisque vous avez bien voulu accepter que je le dédiasse à votre Révérence.

Pour plus d'ordre et de clarté, j'ai pensé de le diviser en quatre parties, auxquelles je donne le nom de *Journées.*

— La *première*, que j'appellerai la *Journée des Tentatives*, est celle du samedi 27 mai 1871, veille de la Fête de la Pentecôte.

— La *seconde*, je la désignerai sous le nom de *Journée de Commencement d'Exécution ;* elle a eu lieu, le dimanche 28 mai 1871, le jour même de la Pentecôte.

— La *troisième*, le lundi 29 mai 1871, est la grande *Journée de l'Invention des Corps.*

— Dans la *quatrième*, celle du mardi 30 mai 1871, je rapporterai brièvement certains détails appartenant aux journées précédentes, à la troisième en particulier.

Il y aura aussi un Épilogue dans lequel, mon Révérend Père, je ferai humble et confiant appel au Préposé à la Province de France.

Première Journée.

Celle du samedi 27 mai 1871, veille de la Pentecôte ; journée que j'ai appelée la *Journée des Tentatives.*

Depuis l'entrée dans Paris de l'armée de secours, envoyée de Versailles à la date du 22 mai, le P. Chauveau, de regrettée mémoire, et moi cherchions avec impatience les moyens de nous approcher de la prison de la Grande Roquette. Nous savions en effet que nos bien-aimés Pères y avaient été transférés de la prison de Mazas (1).

Nous suivions donc ensemble et attentivement les opérations de notre armée de secours. Elle formait deux corps. Le premier corps, sur la rive droite et commandé par le général Ladmirault, menaçait Montmartre, escaladait les buttes et s'en emparait après une assez vive résistance. Le second corps, sous les ordres du général de Cissey, s'avançait très lentement, le long des quais de la rive gauche, vers la gare d'Orléans.

Le P. Chauveau qui habitait chez son frère, — près du Jardin des Plantes — se mit tout naturellement à la suite du 2me corps.

J'habitais place de Médicis, près le Jardin du Luxembourg ; — je cherchai à me rapprocher du 1er corps, qui descendait des hauteurs de Montmartre. Son point de concentration était la place du Château d'Eau, connue aujourd'hui sous le nom de Place de la République.

Donc, dans l'après-midi du samedi 27 mai, le P. Chauveau passait la

1. Je rappelle ici, et une fois pour toutes, que les Pères Chauveau et Foulongne, désignés pour demeurer dans Paris sous le régime odieux de la Commune, avaient, depuis plusieurs mois, barbe au menton, et portaient habits civils avec l'aisance que donne une assez longue habitude.

Seine, avec le 2me corps, au pont d'Austerlitz, près la gare d'Orléans ; il gagnait par le boulevard Diderot, la gare de Lyon, et pénétrait dans la prison de Mazas. Là, après avoir constaté par lui-même que la prison ne renfermait plus aucun otage de la Commune, et ne pouvant pas pousser plus loin, il revint à contre-cœur sur ses pas, et rentra chez son frère.

Maître de Mazas et des environs de la gare de Lyon, le général de Cissey lança ses colonnes en avant, les unes, vers la Place du Trône — aujourd'hui Place de la Nation, les autres dans diverses autres directions, mais toutes convergeant vers la Grande Roquette. Son but évident était d'entrer en contact avec le général Ladmirault et faire sa jonction avec lui.

A cette même heure, les braves soldats du 1er corps avaient emporté d'assaut l'énorme barricade qui fermait l'entrée du boulevard Voltaire. Ils poursuivaient, la baïonnette dans les reins, les communards en désordre ; les refoulaient, en pleine déroute, jusqu'aux boulevards extérieurs, du côté du cimetière du Père Lachaise et de Charonne.

Tandis que le brave P. Chauveau faisait sa campagne de Mazas, je ne demeurais pas de mon côté inactif. A l'heure à peu près, où il traversait le pont d'Austerlitz, je traversais la Seine au pont Saint-Michel, et débouchais, par le square Saint-Jacques, à l'entrée du boulevard Sébastopol. — Presque personne sur le boulevard. Toutes les boutiques fermées. Un bruit sinistre et assez lointain de fusillade ; bruit qui croît à mesure que j'avance, en m'abritant derrière les hautes maisons à droite du boulevard. Je continuai néanmoins à monter vers la porte Saint-Martin, car mon dessein était, si possible, d'atteindre la place du Château d'Eau. Tout alla à peu près sans encombre, jusqu'à la hauteur de la rue Turbigo.

En ce moment, la bataille dans les rues était furieusement engagée sur le boulevard Saint-Martin et les voies adjacentes. Rues et boulevards étaient fermés par des barricades ébauchées. Pour en soutenir les défenseurs, des batteries fédérées avaient été établies sur les hauteurs de Charenton et de Ménilmontant. Obus et boulets pleins faisaient rage et enfilaient la rue de Turbigo ainsi que les rues parallèles. Plusieurs même frappaient ou éclataient sur le chevet de l'église Saint-Luc et les maisons voisines.

Au milieu de cet ouragan de fer et de feu, il était impossible d'aller plus loin. D'ailleurs des soldats, l'arme au pied, gardaient l'issue des rues. Force me fut donc, à moi aussi, de me rallier et de battre en retraite.

Le matin de ce même jour, j'avais appris qu'un poste d'officiers d'État-Major occupait la place Vendôme. Je me dirigeai de ce côté, espérant y trouver les dernières nouvelles.

Rue Neuve des Petits-Champs, à la hauteur de la rue Richelieu, je me rappelle encore avec horreur avoir rencontré une foule exaspérée, se ruant furieusement sur deux infâmes pétroleuses surprises en flagrant délit. Elles

portaient encore à la main un grand panier d'osier rempli d'engins incendiaires.

En pénétrant sur la place Vendôme, à l'entrée de laquelle les débris de la Colonne, par tronçons séparés, encombraient le passage, je cherchai le poste dont on m'avait parlé. Il n'était pas établi à l'hôtel de l'État-Major de la place de Paris. On l'avait improvisé au rez-de-chaussée de la maison n° 4, à l'angle à gauche, quand on vient de la rue de la Paix.

Sur ma demande au planton d'office, de parler à l'officier de service, un de ces messieurs se détache d'un groupe d'officiers, et m'aborde. — « *Capitaine, j'ai des amis bien chers enfermés à la Grande Roquette par les communards : savez-vous si les troupes du 1er corps d'armée sont arrivées à temps pour les sauver ? — Les dernières nouvelles transmises ici*, me répondit-il, *annoncent que les 1er et 2me corps combinés cernent la Roquette et ses environs; à l'heure qu'il est, nous devons en être les maîtres. Tous ici nous espérons que les otages seront sauvés.* »

Paroles d'espoir qui me firent battre violemment le cœur de joie ! joie bientôt tempérée par je ne sais quel triste pressentiment. — O mes Pères, vous êtes sauvés. — O mes Pères, ne seriez-vous pas sauvés !

Je n'avais plus rien à apprendre place Vendôme ; aussi repris-je le chemin de la place Médicis, où j'occupais l'appartement de M. le Baron Richerand, beau-frère du Dr Colombel. L'appartement était entièrement libre. Dès le commencement du siège, M. Richerand avec sa famille avait quitté Paris (1).

En chemin, tout en songeant à la déclaration de l'officier d'État-Major que je venais de recevoir, je cherchais dans ma tête, aussi bien que dans mon cœur, ce que je pourrais bien faire le lendemain. Mes idées, dans la nuit, se précisèrent, s'arrêtèrent même. — Demain, j'irai au Petit Luxembourg, quartier général du général de Cissey ; — il a pour aide de camp, je le sais, le Mis de Quinsonas, que je connais : je lui demanderai un sauf-conduit qui me permettra d'atteindre la Grande Roquette.

Deuxième Journée.

Le 28 mai 1871 ; fête de la Pentecôte. — *Un commencement d'Exécution.*

Le lendemain matin, fête de la Pentecôte, immédiatement après ma messe, célébrée sans bruit et sans pompe, dans la chapelle des petites Sœurs des Pauvres de la rue Saint-Jacques, près le Val de Grâce, je pris mon vol, c'est vraiment le mot, vers le n° 35, de la rue de Sèvres.

Le P. M. y était arrivé avant moi. Je le trouve au parloir ; nous nous embrassons de bon cœur. — « *Vous devriez*, me dit-il aussitôt, *accompagner le bon P. Bazin à Versailles, auprès du R. P. de Ponlevoy. Dans l'état*

1. Placé ainsi entre la rue Lhomond et la rue de Vaugirard, le P. Foulongne pouvait mieux surveiller ce qui se passait dans les deux collèges occupés par la Commune.

d'émotion indescriptible où il est, » — le P. Bazin venait d'arriver de la Roquette, d'où il s'était échappé à la première heure du jour; — « *je craindrais vraiment qu'il ne se fît arrêter une deuxième fois. — Je l'accompagnerai volontiers, mon Père ; mais peut-être ai-je mieux à faire.* » — Et, en deux mots, toujours debout l'un et l'autre, je lui fis part de mon projet de la nuit. — « *Bien, très bien ; essayez ; et bon succès au Luxembourg.* »

Me voilà en route, à 7 h. ½, pour le Petit Luxembourg ; palais affecté, en temps ordinaire, comme on sait, à la résidence du président du Sénat.

La grand porte sur la rue de Vaugirard est ouverte; flanquée de côté de deux factionnaires, armes chargées.

Au 1er poste, je demande à voir M. de Quinsonas, aide de camp du général de Cissey, pour affaire urgente. Il paraît que je payais de mine, puisqu'on m'invita, sans plus d'explication, à passer plus loin, à la porte même du Palais. Là, nouveau poste, où je réitère ma demande. Toujours de la chance; — « *Montez au premier étage*, me dit le chef du poste ; — *Vous demanderez le premier aide de camp du général, aux gardes de l'État-Major.* » Suivant l'indication, je monte au premier étage ; et au haut du grand escalier, je me trouve nez à nez avec un maréchal des logis.

« *Je désirerais bien, mon brave, voir le 1er aide de camp, M. le Mis de Quinsonas, pour communication importante. — Qui dois-je annoncer ?* » Je présente alors ma carte ainsi libellée :

P. Alphonse Foulongne, S. J.
Paris, 18, rue Lhomond.

Et je prie mon maréchal de la remettre *en personne.*

Il m'introduit dans un premier salon, et m'invite à m'asseoir dans un des fauteuils de la pièce.

Décidément j'avais de la chance. Mais attendons la fin, me disais-je à moi-même.

Mon maréchal des logis revient bientôt : il me dit que le général de Cissey assiste à la messe dans la petite chapelle du Palais, avec tout son État-Major ; il ajoute que la messe va finir.

Quelques instants après, on entr'ouvre une des portes du salon. C'est un officier de haut grade : il regarde dans le salon une minute environ, et se retire. De mon côté, je n'avais pas bougé de mon fauteuil, n'ayant pas reconnu dans les traits de cet officier supérieur ceux de M. le Marquis de Quinsonas.

Après un quart-d'heure d'attente, je me lève, sors du salon et m'adressant à mon planton d'office, je lui dis : « *Mais, mon brave, la messe doit être terminée. — Sans doute, Monsieur, la messe est finie. — Avez-vous bien remis ma carte à M. le marquis de Quinsonas lui-même? — Oui, Monsieur, je l'ai remise au premier aide-de-camp, marquis de Quinsonas. Seulement je vais*

vous dire ; le premier aide-de-camp n'a pas aujourd'hui la signature, il n'est pas de service actif. Voilà pourquoi il vous a envoyé à sa place, le second aide-de-camp, colonel de Plazanet. — C'est donc M. le colonel de Plazanet qui s'est présenté tout-à-l'heure à la porte du salon. — Mais oui, Monsieur, c'est lui-même, M. le Cel de Plazanet. — Mon Dieu ! Que je suis donc fâché de n'avoir pas été mieux renseigné ! Tenez, voici une nouvelle carte à remettre, s'il vous plaît, à l'aide de camp de service, M. le colonel de Plazanet. — Je resterai ici à l'attendre, autant qu'il le faudra. »

Le colonel de Plazanet, sans se faire attendre, revient avec le planton qui annonce cette fois : « *M. le colonel de Plazanet, aide-de camp du général de Cissey.* » — Je salue, m'incline, présente mes vifs regrets de ma méprise d'il y a un instant. Et brièvement je lui explique qu'ayant eu aux Postes le fils de M. le marquis de Quinsonas pour élève, je m'étais adressé de préférence à son collègue d'armes.

Puis, poussant ma pointe, je lui apprends que le Directeur des Postes, le Père Ducoudray, et plusieurs professeurs de l'école, sont les otages de la Commune, et détenus à la Grande Roquette. Je venais donc demander au général de Cissey un permis en règle pour aller à la Roquette, et pénétrer dans les cellules des condamnés. — M. de Plazanet me laisse à peine le temps d'achever ma phrase, et vivement : « *Ducoudray ! Ducoudray! mais je le connais. N'a-t-il pas son château près de Montsûrs. Mais c'est mon voisin de campagne. Comment ! il est tombé dans les griffes de ces gredins de Communards !* » — Et de suite, sans tarder, déchirant en deux une feuille de papier blanc ordinaire, qui se trouvait sur un guéridon, il écrit, presque sous ma dictée, le permis dont voici le texte (1) :

2e Corps

Le général commandt le 2e Corps autorise M. l'abbé Foulongne et M. Lauras avec M. Colombel, médecin, à se rendre à la Roquette pour y rechercher les corps de prêtres qui ont été assassinés par les insurgés.

Ces messieurs peuvent rapporter les effets et les corps des victimes.

Quartier Général, Petit Luxembourg, 28 mai 1871.

P. O. L. Lt Colonel Ct le quartier Gal,
de Plazanet.

1. L'original de ce permis, que je conserve avec un religieux amour, porte à gauche comme des taches de sang, ou de rouille, après avoir passé par les mains de nos officiers de garde aux barricades. Dame, ces braves messieurs, depuis leur entrée dans Paris, n'avaient guère eu le loisir de faire leur toilette ou de se laver les mains.

Muni de ce préceiux passeport, où, sans les avoir consultés à l'avance, j'avais enrôlé deux proches parents du P. Caubert : MM. Lauras père, son beau-frère, et le docteur Colombel, son neveu ; je partis pour la rue Bérenger, demeure du docteur, et avec lui j'allai rue Meslay, 11, où habitait alors son oncle, M. Lauras.

Bien loin de me blâmer de ma présomption en les engageant comme auxiliaires utiles, ils m'embrassèrent avec effusion, et ne savaient en quels termes me remercier d'avoir compté sur eux (1).

Il était environ 9 h. du matin. On déjeuna lestement ; et vite en route.

La rue Meslay est tout près de la Porte St-Martin, nous fûmes bientôt à l'entrée de la place du Château-d'Eau.

En face de nous, de l'autre côté de la place, au pied d'une barricade, un prêtre était arrêté et nous regardait. — Qui pouvait bien être ce prêtre, que venait-il faire, à pareille heure, devant la barricade du Boulevard Voltaire. — Notre étonnement cessa bientôt en reconnaissant le vaillant P. Montazeau. Arrivé la veille de Versailles, il avait bien pu, sans trop de difficultés, traverser Paris, et atteindre la place du Château-d'Eau : mais non pas franchir la barricade.

Nous étions à peu près seuls sur la place. Je montre au P. Montazeau mon permis. « Votre nom, il est vrai, n'y est pas. — Qu'à cela ne tienne, écrivez-moi, et en avant. »

Suivi de mes trois compagnons, j'affronte la barricade, haute de deux étages : c'est-à-dire, que je m'introduis modestement dans un passage, pratiqué à gauche. « *On ne passe pas. — Appelez votre capitaine. — Capitaine, voici un laisser-passer délivré par le général de Cissey, au quartier-général du petit Luxembourg.* » Le capitaine prend mon papier, le lit attentivement. « *Mais, messieurs, vous êtes quatre, et le permis ne porte que les noms de MM. Foulongne, Lauras et Colombel.* » Puis, après un moment de réflexion, touché probablement par le caractère de notre mission, il donna l'ordre de nous laisser passer.

Nous pénétrons donc sur la chaussée du Boulevard Voltaire, témoin des derniers efforts sérieux des insurgés. Quel lugubre spectacle s'offre à nos regards ! Devant nous, à quatre ou cinq cents mètres, se dresse une seconde barricade, abandonnée par ses défenseurs, et que commandait en personne le fameux Delescluze (2). Sur les trottoirs, les arbres étaient hachés par la mitraille, les maisons éventrées par les obus des communards. A droite, le

1. M. Lauras, chef du contentieux à la compagnie d'Orléans, pouvait nous être utile dans un cas litigieux.

Un médecin était nécessaire. Peut-être allions-nous trouver des malades, des blessés, des morts. Que savions-nous alors ?

2. C'est entre ces deux barricades, plus près de la première, que Delescluze, l'âme damnée des dernières résistances, fut tué, le samedi 27 vers 7 du soir, par une balle française qui lui perfora le cœur et le poumon. Il fut tué net.

rez-de-chaussée de la première maison du boulevard est largement ouvert. C'est par cette ouverture que nos soldats ont pénétré ; cheminant à couvert, lentement mais sûrement, dans l'intérieur des maisons ; suivant la voie ouverte à coups de hache par les sapeurs du génie.

Méthode suivie avec succès pour préserver nos soldats des feux plongeants tirés des barricades et des fenêtres ; et aussi pour prendre à revers les combattants des barricades.

Des coups de canon étaient encore échangés. Nos batteries enfilaient les rues perpendiculaires aux hauteurs occupées par les fédérés, et rendaient au moins coup pour coup. On chargeait les pièces à l'abri, dans les rues transversales. Une fois chargées, on les présentait l'une après l'autre, un instant, le temps de pointer et faire feu, pour les retirer aussitôt.

Ici je me souviens, non sans ressentir encore un certain tressaillement, que le Dr Colombel et moi, suivis à une vingtaine de pas par le P. Montazeau et M. Lauras, fûmes arrêtés brusquement par un cri : « *Ne passez pas ; on tire* », poussé sec et bref par un soldat du train, en vedette à l'angle de la rue St-Sébastien. Ma foi, Colombel et moi déjà descendus d'un trottoir, nous enjambions l'autre, quand un obus siffla au-dessus de nos têtes. Notre émotion, il faut l'avouer, fut vive. Au demeurant, nous n'avions pas couru un danger sérieux. L'angle du tir étant surélevé de manière à porter sur les hauteurs de Ménilmontant, le projectile homicide a dû passer à dix bons mètres au-dessus de nos têtes.

Sur le boulevard, des escouades de soldats ramassent les corps étendus à terre de malheureux communards sans vie. Les ordres donnés sont de les empiler, c'est le mot propre, sur divers points indiqués.

Nous longeons la Mairie du XIe arrondissement, singulièrement protégée par la statue de Voltaire, elle-même à moitié démolie. Elle a été le dernier repaire *officiel*, si on peut dire ainsi, des derniers chefs de l'insurrection. C'est de là que l'avant-veille au soir, vendredi 26 mai, est parti l'ordre signé Delescluze et Ferret, de transférer à Belleville les 1500 détenus encore à la Petite et Grande Roquette, pour la plupart soldats (1).

Delescluze et ses acolytes espéraient-ils traiter de leur délivrance, de gré à gré, avec le gouvernement de Versailles? Ou bien, leur dernière résolution était-elle de venger la Commune vaincue par une dernière et horrible hécatombe! Je l'ignore.

Quoi qu'il en soit, on sait que l'ordre ne put être exécuté. Les 1500 otages restèrent soit à la Petite soit à la Grande Roquette sur le pied de la résistance. Ils furent délivrés le dimanche matin, 28 mai, aux premières

1. Le bon Père Bazin ; Mgr Surat ; Mr Petit ; Messieurs les Curés Amodru, Lamazou, Bécourt et plusieurs autres prêtres étaient du nombre. Avec eux, plusieurs laïcs de marque. En particulier Mr Chevriaux, ami du P. Olivaint et converti par lui. Il fut sauvé ; et après les événements, devint Directeur du collège St-Ignace à Paris. Mort aujourd'hui à son poste de Directeur.

lueurs du jour, par les fusilliers de la marine, commandés par le colonel de Plas.

La Mairie du XIe arrondissement n'est pas loin de la rue de la Roquette. Encore quelques minutes et nous y sommes.

A peine avions-nous fait une centaine de pas dans cette rue, qu'une sorte de convoi, composé de quatre voitures à bras, traînées chacune par deux marins, avec un officier en tête, s'avance vers nous au pas de course. En deux mots l'officier commandant l'escorte nous révèle que dans les quatre voitures il y a quatre corps appartenant à des prêtres fusillés à la Roquette (1). Sur la demande du P. Montazeau, l'officier consulte sa feuille d'ordre : elle lui enjoint de conduire à l'Archevêché de Paris, rue de Grenelle, les corps mutilés :

de M^gneur^ Darboy, archevêque de Paris ;
de M^r^ l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine ;
de M^r^ l'abbé Ducoudray, prêtre ;
de M^r^ l'abbé Clerc, prêtre.

Le P. Montazeau n'en entend pas davantage; il a trouvé ce qu'il cherchait, les corps des Pères Ducoudray et Clerc ; il nous quitte pour suivre le convoi jusqu'à l'Archevêché. De l'Archevêché, il ramènera, rue de Sèvres, 35, les corps des deux Pères.

Une fois cette séparation effectuée et le départ du P. Montazeau, M. Lauras, Colombel et moi nous montons plus haut dans la rue de la Roquette ; évitant avec soin de fouler aux pieds les cadavres des fédérés, couchés sur la chaussée dans toutes les poses possibles.

Nous voilà sur la place d'exécution capitale. A notre gauche, la Petite Roquette : à notre droite, est la Grande Roquette. Nous prenons à droite. La porte principale, qui donne sur la cour d'entrée entièrement dépavée, est toute grande ouverte.

Après la rencontre funèbre que nous venions de faire rue de la Roquette, nous étions fixés sur le sort des Pères Ducoudray et Clerc, de la maison des Postes. Mais qu'en était-il? qu'avait-on fait de nos autres Pères de la rue de Sèvres ?

Étaient-ils vivants? étaient-ils morts ?

Nos questions pleines d'anxiété adressées aux gardiens de la prison se succèdent et se pressent : mais hélas! ne reçoivent aucune réponse nette et précise. Toutefois il en ressort trois renseignements assez vagues sans doute, que nous recueillons avec soin :

— 1er Renseignement. « Vous ne trouverez plus, Messieurs, d'otages à la

1. Après la fusillade du 24 mai, qui eut lieu dans un chemin de ronde à la Grande Roquette, les corps de Mgr Darboy, du sénateur Bonjean, de M^r^ le Curé Deguerry, des Pères Ducoudray et Clerc, de M^r^ l'abbé Allard, avaient été jetés dans une fosse commune ouverte à la hâte et peu profonde ; et recouverts d'une couche de terre sablonneuse.

Roquette. Les derniers, profitant de l'attaque rapide des troupes de la marine française, se sont échappés, aujourd'hui même et de grand matin, dans diverses directions. Que sont-ils devenus, nous l'ignorons. Nos chers Pères faisaient-ils partie de ces échappés ?

— 2e Renseignement, toujours obscur pour nous. Plusieurs otages ont été emmenés, dans l'après-midi de vendredi dernier, du côté de Belleville et des murs d'enceinte. Nos Pères étaient-ils du nombre ?

— Un 3e renseignement, plus positif celui-là, nous apprend que dans une salle de la Petite Roquette sont déposés des corps d'hommes du parti de l'ordre, assassinés dans les derniers moments de la lutte.

Sans plus tarder, nous traversons la place de la Roquette. Sur le visa de mon permis, un gardien nous ouvre la porte d'une salle, où, côte à côte, sont rangés huit corps sans vie. Par un premier regard rapide et plein d'angoisse, nous ne reconnaissons ni les visages ni les traits des personnes aimées, objets de nos instantes recherches.

Et cependant le corps inanimé de Mgr Surat, allié à la famille des Lauras et des Colombel, était là sous nos yeux et n'attira pas de suite notre attention. Chose étonnante! et qui ne s'explique que par notre préoccupation unique en cet instant : celle de retrouver, vivants ou morts, ceux que nous cherchions avec un douloureux intérêt.

Ayant reconnu Mgr Surat, après un examen plus attentif, nous rendîmes, tous les trois, à son corps percé par plusieurs balles, les honneurs sommaires de la sépulture. Nous lavâmes son corps. Le docteur Colombel dressa un rapport en quelques lignes. Déposé ensuite par nos soins dans une bière provisoire, il fut mis à part. Le lendemain, lundi, nous le rendîmes à la famille.

Durant notre visite à la Petite Roquette, c'est-à-dire entre 2 et 3 heures de l'après-midi, du 28 mai, la lutte durait encore sur les hauteurs, entre l'armée de l'ordre et les bandes de la Commune. Acculés de plus en plus vers le mur d'enceinte, bon nombre de ces bandits avaient fui hors de Paris, par les portes de Bagnolet, de Romainville et des Prés St-Gervais : quelques-uns, les plus farouches, reculaient en faisant le coup de feu.

Il était 3 h. ¼ de l'après-midi.

Nous nous consultâmes sur le parti à prendre. On se fusillait encore, quoique d'une manière moins intense, au delà du mur d'enceinte du cimetière du P. Lachaise, et sur les hauteurs de Ménilmontant et de Belleville. Impossible de pousser plus avant nos recherches. Nous décidâmes à regret de remettre au lendemain, lundi 29 mai, nos investigations du côté des murs d'enceinte.

Toutefois, nous ne voulons pas rebrousser chemin, avant d'avoir visité, à la Grande Roquette, les cellules qui ont été occupées par les otages. Nous

monterons même, s'il est possible, jusqu'à la chapelle des morts du cimetière du P. Lachaise.

Ce que nous avions dit, nous l'avons fait.

A la Grande Roquette, un gardien de la prison, brave bomme du reste, nous accompagne. Hélas! nous nous aperçûmes de suite qu'il n'avait pas été employé à la section réservée aux grands condamnés. Nous montons avec lui au premier étage du bâtiment à droite. Un long corridor assez faiblement éclairé par les seules fenêtres du fond. De chaque côté, des cellules avec un judas pratiqué dans chaque porte, à hauteur des yeux du surveillant.

C'est l'étage des condamnés à mort. Ils attendaient là le jour et l'heure de leur exécution.

Au moment de notre visite, toutes les cellules sont vides. Généreuse pour les siens, la Commune les a tous élargis. Implacable pour les autres, elle les a égorgés.

Notre cicerone, étranger à peu près à la section, ne peut guère répondre à nos questions :

Quelles étaient donc les cellules occupées par les Prêtres? — N'avez-vous pas entendu parler de Mgr l'archevêque de Paris? — Comment! vous ignorez où étaient les Prêtres, les Religieux, les Pères Olivaint, Caubert, de Bengy! — Voyons, rappelez-vous bien. — Nous parlions dans le désert sans être compris. Il a entendu dire cependant que la cellule de l'archevêque était la dernière à droite au fond du corridor.

Vite, nous y allons avec lui.

Cellule étroite, banale, éclairée par la moitié d'une fenêtre donnant dans une cour de la prison. Dans la cellule, rien qui pût rappeler qu'un archevêque de Paris y eût demeuré, — je me trompe; et détail navrant! il y avait sur la table nue quelques morceaux de pain dur qu'il avait dû grignoter!

Même aspect pour la cellule à côté.

Pourquoi donc notre insuffisant conducteur ne nous a-t-il pas révélé que cette seconde cellule était celle du P. Olivaint? Mais non : et nous ne l'avons su qu'un jour après.

Ne pouvant rien tirer de plus de notre bon mais ignorant gardien, nous revenons sur la place de la Roquette; et bravement, au lieu de la descendre, nous prenons à droite, dans la direction des boulevards extérieurs.

Arrivés là, nous trouvons justement devant nous l'entrée principale du cimetière du P. Lachaise. Lestement, et sans regarder ni à droite ni à gauche, nous franchissons le boulevard; et nous voici à la grille.

J'exhibe mon laisser-passer à travers les barreaux de fer; — on ouvre la petite porte en fer soudée dans la grande; nous passons.

A la consigne du poste, nous déclarons notre intention de visiter la chapelle. On ne s'y oppose pas; seulement, on nous recommande vivement de

ne pas aller plus loin, sous peine de servir de point de mire à nos aimables communards. Nous promettons d'être sages et prudents.

La chapelle des morts est devant nous, à 150 mètres peut-être. La distance qui nous en sépare est bien vite franchie.

Nous ouvrons. Deux cercueils, en bois blanc, sont là. Dans l'un, M. Lauras reconnaît le corps de M. Bonjean, sénateur. Dans le second est l'abbé Allard, avec sa longue barbe de missionnaire. Je le reconnais parfaitement; car j'ai fait avec lui un an de noviciat, dans notre maison de Vannes.

Là, s'arrêtèrent nos recherches de la seconde journée.

Pour revenir, nous prîmes notre chemin du matin; c'est-à-dire: la rue de la Roquette, le boulevard Voltaire, la place du Château d'Eau, le boulevard St-Martin, la rue Meslay.

Nous nous séparons, en prenant rendez-vous pour le lendemain, lundi matin, chez M. Lauras, rue Meslay.

Troisième Journée

Celle de l'invention des corps, le lundi 29 mai 1871.

Exacts au rendez-vous, le D. Colombel et moi nous sonnions, à 8 ½, à la porte de M. Lauras, rue Meslay, n. 11.

Après un premier déjeuner, nous reprîmes le chemin de la veille, sans encombre cette fois.

Tous bruits de canon et de fusillade avaient cessé. L'armée était maîtresse sur toute la ligne.

Des communards, le plus grand nombre avait été refoulé, sous les yeux railleurs des Saxons et des Prussiens, dans les plaines de St-Fargeau, des Prés St-Gervais,... etc. Les autres, en assez petit nombre, déposant armes et vareuses, s'étaient dissimulés dans les caves et réduits de Ménilmontant et Belleville, où on commençait à les cueillir et à les ramasser.

Arrivés à la place de la Roquette et nous rappelant le renseignement donné la veille, à savoir que le vendredi précédent, dans l'après-midi, des otages, et parmi eux des prêtres, avaient été emmenés dans la direction de Belleville, vers les murs d'enceinte, nous cherchons tout d'abord à connaître l'itinéraire suivi par les otages. Tout nous porte à croire que nos Pères si recherchés se trouvaient parmi eux.

« *Ils pouvaient être une cinquantaine, nous répète-t-on. Oui, des prêtres* « *étaient parmi eux. Ils ont pris par les boulevards extérieurs de Charonne.* « *Quant à vous dire les rues qu'ils ont traversées pour monter à Belleville,* « *nul parmi nous ne le sait. Le bruit d'un massacre à un secteur a couru* « *ici.* »

C'est tout ce que nous pûmes tirer de plus clair de la bouche du personnel de la Roquette.

Nous prions nos bons Anges de nous guider, et nous partons.

Au boulevard de Charonne, qui précède celui de Ménilmontant, nous longeons les murs du cimetière du P. Lachaise, jusqu'à l'extrémité nord-est. Là se présente un premier problème à résoudre. Devant nous est la chaussée du boulevard Ménilmontant. La rue des Amandiers est à notre droite. Laquelle prendre de la chaussée ou de la rue ? Cette dernière nous semble, en obliquant à gauche, monter plus directement à Belleville. Conclusion de notre part : *il est plus probable que les otages ont commencé ici à gravir leur calvaire.*

Nous nous trompions. Ils avaient continué le boulevard de Ménilmontant, et pris la rue du même nom jusqu'à l'église Ste-Croix et au delà.

Nous n'avions pas prêté la bonne oreille à nos anges gardiens.

Quoi qu'il en soit, rue des Amandiers, nous commençons à interroger, de distance en distance, des gens qui étaient sur leurs portes. Aucune réponse de leur part qui nous satisfît : « *On n'avait rien vu.* » Il devait en être ainsi, puisque, comme je l'ai dit plus haut, nous suivions une fausse piste.

Les habitants du quartier regardaient, avec une curiosité mêlée d'une certaine inquiétude, ces trois messieurs, dont la tenue sérieuse, — en noir, chapeau à haute forme, souliers nouvellement cirés, — contrastait singulièrement avec la physionomie générale, en ces jours surtout.

Il est évident qu'on nous prenait pour trois représentants du parti de l'ordre commençant une enquête. Et à dire vrai, nous ne nous dissimulions pas le danger sérieux que nous courions dans ces régions de Ménilmontant tout en effervescence, où des bouges nombreux recélaient dans des coins ténébreux des communards armés.

Des scènes hideuses se produisaient même au grand jour. Telle cette femme, montée sur un tertre près du chemin de fer de ceinture, les yeux jetant des flammes de haine, les grands cheveux, noirs comme jais, répandus en désordre sur des épaules découvertes, la poitrine à moitié nue, un poignard dans la main gauche, un revolver à la main droite, gesticulant en vraie furie, haranguant la foule, appelant le peuple aux armes vengeresses.

Nos bons anges voulurent bien qu'à ce moment, l'attention de la foule, soulevée par cette horrible mégère, ne se porta pas sur nous.

A la hauteur de l'église de Ste-Croix de Ménilmontant, où nous avait conduits la rue des Amandiers, nous continuons à monter tout droit par la rue Puébla, et inclinant à gauche, la rue des Rigoles nous conduisit jusqu'à la place de l'église St-Jean-Baptiste de Belleville.

A partir de la rue Puébla, nous foulions, sans le savoir, la voie douloureuse suivie par les victimes.

En jetant un coup d'œil sur la place de Belleville, encadrée par l'église et la mairie du XXe arrond. (1), il devenait de plus en plus certain que le cortège des otages avait passé par là.

1. Du moins à cette époque. Démolie depuis, la mairie a été reconstruite plus bas. Ce monument du crime a disparu sous la pioche des démolisseurs.

Et en effet, il y était passé deux jours auparavant. Les chefs de la Commune, qui n'avaient pas encore pris la fuite, étaient là, dans les salles de cette vile habitation municipale, quand leurs victimes y furent introduites.

Là, le plaisantin et farouche maire de l'arrondissement, ayant nom Ranvier, avait invité les otages « *à écrire à leurs familles et à faire leur testament* ».

C'est qu'en réalité on mit en délibération de savoir si on n'exécuterait pas sur-le-champ les otages. Leurs personnes et leur vie commençaient à gêner terriblement ces misérables.

On différa cependant l'exécution.

Et quand, deux à deux, les victimes, après vingt minutes d'arrêt, sortirent sur la place, elles purent entendre leur sentence sortir de la bouche impure de l'infâme Ranvier : « *Qu'on me conduise ça aux fortifications*, hurla-t-il avec l'accent du fauve, *et qu'on fusille.* » (Textuel.)

Détails rétrospectifs, après lesquels je reprends mon récit.

Il n'y avait plus pour nous lieu d'hésiter. Nos martyrs ont été entraînés par le haut de la rue de Belleville, et poussés violemment vers la porte de Romainville.

Nous questionnons les riverains, à diverses reprises. Je l'ai dit plus haut, notre tenue convenable et digne nous donnait tout l'air d'enquêteurs du parti de l'ordre. « *C'est bien par ici, n'est-ce pas, qu'un cortège, composé de soldats et de prêtres, a passé dans la soirée de vendredi dernier ?* » Réponse affirmative de la part de tous. Mais on ajoutait aussitôt : « *Oh ! Messieurs, l'indigne, l'atroce chose ! Que ne se sont-ils insurgés contre leurs gardes ! Nous étions tous prêts à favoriser leur évasion, en les cachant chez nous.* » Peut-être et sans doute était-ce vrai dans la bouche de plusieurs.

Finalement, de renseignements en renseignements, nous gagnons l'espèce de croix formée par l'intersection de la rue Haxo et de la rue de Belleville, pas bien loin des portes de Romainville et des Prés de St-Gervais.

Une rumeur répandue à la Roquette, et que nous avions recueillie ce jour-là même, nous avait appris, quoique vaguement, qu'un massacre d'otages avait eu lieu, rue Haxo, au secteur. Nous demandons donc où se trouve le secteur : « *A droite*, nous répond-on, et *sur votre droite à une distance de trois à quatre minutes.* »

Nous tournons à droite, et après cent cinquante mètres environ, à notre droite, au n. 85, nous voyons une petite grille ouverte, surmontée d'un écriteau où on lisait : « Cité Vincennes. »

« *Est-ce bien ici l'emplacement du secteur ?* » demandons-nous à une femme d'un certain âge, retirée au fond de la loge du concierge. « *Oui, Messieurs, c'est le 2e secteur.* — *Et c'est ici*, continuons-nous, *qu'a eu lieu le massacre d'otages, emmenés de la Roquette, vendredi dernier dans la soirée ?* — *Oh !*

oui, Messieurs, ç'a été horrible ! » Et la voilà jurant ses grands dieux, qu'elle s'est barricadée dans sa loge, elle et son mari. S'ils ont entendu des décharges de fusil exécutées dans le plus grand désordre ; elle n'a rien vu ; elle s'est couvert la tête d'un épais mouchoir, ainsi que son mari. « *Nous n'avons rien vu, Messieurs, nous n'avons rien vu. Oh! les assassins! les vils assassins!* »

Le mari était absent pour le moment.

« *Allons, ma bonne, puisque vous étiez là, et que vous êtes la concierge de l'immeuble, vous allez répondre à nos questions, et nous accompagner au Secteur. — Oh! Messieurs, Messieurs, je vous jure par ce que j'ai de plus cher et de plus sacré, que nous n'avons rien vu. Et quant à vous accompagner, je ne m'en sens pas le courage. Nous nous sommes blottis dans la loge depuis ce malheur ; et ni l'un ni l'autre de nous n'a osé franchir le passage que vous voyez devant vous.* »

Après ce débordement de paroles, où perçait la concierge prudente, même avisée, comprenant que la bonne femme nous serait d'assez mince secours, nous poussons vers la partie principale du secteur, en franchissant un passage assez étroit qui y conduit.

Si vous le permettez, mon Révérend Père Provincial, je vais, en l'abrégeant beaucoup, emprunter à Maxime du Camp, dans ses *Convulsions de Paris*, les scènes horribles dont ces lieux, aujourd'hui sanctifiés, ont été les témoins insensibles. Cette analyse, toute courte qu'elle sera, me semble très utile et pour l'intelligence de ce qui suivra, et pour servir de liaison complémentaire entre les détails qui précèdent et ceux qui viendront ensuite.

A la page 426 et suivantes du Tome I de ses *Convulsions de Paris*, Maxime du Camp débute comme il suit :

« A l'heure où les otages approchaient de la Cité Vincennes, le Secteur était rempli de fédérés harassés et demandant à ce qu'on y mît fin. Parmi eux, se trouvait un jeune homme de 20 ans qui assista au massacre et en conçut une telle horreur, qu'il brisa son fusil et se sauva pour ne plus servir une cause capable de tels forfaits. Le soir, dit Maxime du Camp, il écrivit le récit de ce qu'il avait vu et entendu. »

C'est ce récit empreint d'une sincérité terrible que l'auteur des *Convulsions* suit pas à pas en le reproduisant. Pour moi, je le suivrai rapidement. Aussi bien est-il aujourd'hui connu d'un grand nombre de lecteurs.

Donc, notre témoin de 20 ans nous fait assister d'abord à une délibération tumultueuse et contradictoire d'un conseil de guerre improvisé, et réuni en la pièce dite du balcon, au premier étage du pavillon de l'Horloge (1). Il s'agissait de statuer définitivement sur le sort des victimes empilées sous les fenêtres. Les délivrera-t-on, les exécutera-t-on !

1. Le balcon et le pavillon de l'Horloge sont religieusement conservés. La salle immonde du conseil de guerre est devenue une chapelle privée, où Notre-Seigneur habite jour et nuit. *(Note de l'auteur de la Notice.)*

Le grand nombre des juges, Hippolyte Parent en tête, vote la mort sans phrase. Plus humains, Varlin en particulier, et quelques autres avec lui, votent la délivrance et la liberté.

Durant ce débat qui se prolonge trop, au gré de la foule d'en bas, la vivandière du bataillon, fille de 19 ans, descend de son cheval, et sans attendre ni le verdict, ni la sentence, elle brandit son revolver sur la tête d'un garde de Paris, le sergent Geanty. Un vénérable Père de Picpus voit le mouvement, et n'a que le temps de se placer devant Geanty. Le coup part, le dévoué Père tombe foudroyé. Le garde de Paris est sauvé, pour un instant du moins.

Alors une poussée formidable se produisit, et par un mouvement irrésistible, les otages furent soulevés et entraînés dans un petit terrain, entouré d'un petit mur de 0,50 centimètres de hauteur.

A coups de fusil, à coups de revolver on tirait dans le tas. De lâches individus, attirés du dehors par le bruit, s'étaient perchés sur la crête du mur de la rue Borrégo, et faisaient un feu plongeant.

Le fameux Hippolyte Parent, le président du conseil de guerre, fumait son cigare, les bras derrière le dos, regardait et regarda jusqu'à la fin de la tuerie.

On piétina, on dansa sur les malheureuses victimes, qui se plaignaient lamentablement. On les larda de coups de baïonnettes jusqu'à ce qu'elles fussent entrées dans l'éternel silence.

Maxime du Camp termine son récit par les derniers et sinistres détails suivants :

« Lorsque l'on fut certain que tous étaient bien morts, on se félicita d'avoir purgé la terre de tant de Versaillais. Les femmes furent embrassées ; on porta la cantinière en triomphe. On alla dans les cabarets se rafraîchir en vantant ses hauts faits. Une fille, jeune encore, disait : « *J'ai essayé d'arracher la langue à un de ces curés, mais je n'ai pas pu.* » Un artilleur, sorte d'hercule forain, qui, sans armes, avait frappé les otages à coups de poing, disait en montrant sa main enflée : « *J'ai tant tapé dessus, que j'en ai la patte toute bleue.* »

« Le lendemain, samedi 27 mai, ajoute Maxime du Camp, quelques communards prévoyants vinrent *en famille* dépouiller les morts. Puis ils jetèrent les cinquante-deux cadavres dans le trou d'un caveau qui était une fosse d'aisance. »

Et maintenant, mon Révérend Père Provincial, je reprends la suite de ma douloureuse narration.

L'enfouissement par les communards, il n'y a pas d'autre terme à employer, avait donc eu lieu le samedi matin 27 mai : et le lundi 29 mai, M. Lauras, Colombel et moi, nous nous trouvions, vers onze heures du matin, au 2^{d} Secteur, sur le théâtre du crime ; c'est-à-dire, deux jours après. Sûrs du crime commis ; sûrs de l'endroit où il a été commis ; — et rien de plus.

Les corps des victimes sont-ils restés au Secteur ? rien ne nous l'annonce. Combien y eut-il de victimes? nous ne le savons pas. Surtout, nos Pères aimés et vénérés ont-ils été du nombre des victimes ? Incertitude poignante ! nous l'ignorons, malgré que nous le croyons.

Devant nous, tout au Secteur est dans le plus grand désordre ; tout indique une fuite précipitée de la part des assassins. Dans le corridor d'entrée, au milieu de barils de poudre de guerre, il en est un que l'on a éventré ; il laisse couler de sa blessure une longue traînée de poudre. Fusils au mur, fusils par terre ; — revolvers de divers modèles ; baïonnettes-sabres, baïonnettes-pointes dont plusieurs ensanglantées ; des toiles de tentes ; des vareuses : différents objets d'équipement... tout cela est pêle-mêle, jonche le sol dans un désordre émotionnant.

Oh ! disais-je à mes deux amis, si ces murs pouvaient parler ! Et nous quittâmes le centre du Secteur en nous portant à gauche. A nos pieds, est une barrière en bois, renversée, brisée et piétinée.

Quatre ou cinq mètres nous séparaient à peine des victimes, et nous ne le savions pas. Du reste, aucune trace d'elles, dans la partie boisée où nous pénétrons. Nulle part, la terre n'a été remuée ou bouleversée.

De retour sur le petit terrain, encadré sur trois côtés par un petit mur en construction atteignant 50 centimètres, et au fond, par un grand mur de construction ancienne, nous observons, en y regardant de plus près, sur le grand mur du fond, des éraflures toutes fraîches ; comme si il avait servi de cible. Même, des traces et des traînées de sang déjà noirci. Surtout notre attention est vivement éveillée par le bourdonnement de mouches, appelées vulgairement « Mouches à viande ». Elles voltigent et s'arrêtent un instant, au milieu du terrain, sur une sorte de monticule, formé de paille, de terre et de plâtras, le tout, reposant sur trois ou quatre planches, ou madriers qui servent aux maçons pour leurs échafaudages.

Déblayer le terrain, écarter la paille, la terre et les plâtras, fut l'affaire d'un instant. Le D. Colombel souleva un des madriers. Un trou noir apparaît à nos yeux : il s'en échappe une odeur cadavérique épouvantable.

O mon Dieu ! soyez mille fois béni ! nous venions de découvrir la tombe ignoble, offerte par les assassins à leurs victimes ! Mais nos Pères bien-aimés y sont-ils ?

La lumière d'un beau soleil d'été pénètre peu à peu dans cette cave obscure. Horreur ! à nos regards se présente, quoique pas encore bien distinct, le corps d'un homme ployé en deux ; les jambes d'un côté, la tête de l'autre. Arc humain ! formant comme l'extrémité d'une pyramide de cadavres humains. Horreur ! Horreur !

Qu'allons-nous faire? Ah ! sans doute aucun, extraire et ravir au trou infâme ces corps mutilés pour les exposer au grand jour. Oui, Oui ! mais comment et par quels moyens? Nous étions trois hommes seulement ; trois

cœurs généreux, je le veux. Que pouvaient faire, je le demande aussi, en pareille situation, trois hommes seuls, quelque dévoués que vous les supposiez?

Nous nous consultons sur place.

D'un commun accord, nous arrêtons :

Premièrement, que nous extrairons, coûte que coûte, tous ces corps en décomposition avancée ;

— *Secondement*, que le Docteur enverra un exprès à Paris, chercher des désinfectants nécessaires à pareille œuvre ;

— *Troisièmement*, qu'en attendant les matières désinfectantes, M. Lauras ira commander un déjeuner substantiel, là où il pourra, dans les environs, bien entendu.

Il était midi.

Le D. Colombel et moi écartons les autres planches, afin d'obtenir une meilleure aération de la fosse. Elle restera toujours très défectueuse.

M. Lauras a trouvé un gîte tout près, et nous invite à le suivre ; nous ne nous faisons pas prier.

Arrivés chez notre hôtelier, nous demandons qu'on nous serve dans le jardin, sous une sorte de tonnelle ombragée. Nous voulions éviter le contact des salles de l'établissement, où les fédérés avaient pris souvent leurs repas, et honteusement festoyé (1).

Nous prenions une tasse de café, quand apparut, à la barrière de la cour, un individu mal accoutré, un gros gourdin à la main sur lequel il s'appuyait, le pied droit entouré de bandes de linge. Il ouvre la barrière, et tout en boitant fort, il a l'air de se diriger vers nous.

Le Docteur Colombel se lève rapidement et pousse droit à l'individu. M. Lauras et moi nous regardions anxieusement ce qui allait se passer. Quelques mots sont à peine échangés, que voilà notre Docteur désarmé et qui offre son bras au blessé en l'amenant vers nous.

Il nous présente l'Abbé Raymond, second Vicaire de St-Jean-Baptiste de Belleville. L'avant-veille, un éclat d'obus l'avait frappé à la jambe. Il venait, quoique estropié, au 2^{d} Secteur; parce que le bruit de l'Invention des corps des nobles assassinés, était venu jusqu'à lui.

Nos bons Anges nous envoyaient en lui un auxiliaire dévoué et connaissant le quartier.

Avant de commencer notre longue et terrible besogne, nous attendions impatiemment les désinfectants *absolument nécessaires*, nous disait le Docteur. Or la journée s'avançait: il était à peu pris 1 heure de l'après-midi, et pas de désinfectants en vue.

Il faut commencer, sans tarder davantage ; autrement, nous pourrions être surpris par la nuit.

1. L'homme et l'auberge existent encore. C'est même là que les pèlerins aux lieux du massacre vont prendre leur réfection du matin, après avoir fait leurs dévotions.

Ce corps ployé en deux n'est pas loin, il faut l'enlever. Mais comment ; car il est bien à un bon mètre de l'orifice, et nous n'avons aucun instrument, pas même un bout de corde.

Colombel avise alors près de lui, un fusil armé de sa baïonnette en pointe ; il la courbe sous une pierre du mur, et en fait comme une sorte de crochet. Armé de ce crochet, il saisit les vêtements qui recouvrent le cadavre ; et unissant nos efforts aux siens, nous essayons d'approcher le corps de l'entrée du trou. Soulevé un instant, le corps nous échappe et retombe pesamment.

Le moyen employé n'était pas pratique. Il fallait une échelle et des cordes. L'échelle, pour descendre dans la fosse. Les cordes, pour attacher l'un après l'autre chaque cadavre. M. Lauras se chargea de nous les procurer.

En son absence, un cinquième auxiliaire se présente à nous, sous l'uniforme d'un sous-officier de mobiles. Avec six hommes, il avait été préposé à la garde du Secteur. Il campait avec eux au nº 81 de la rue Haxo. Nos allées et venues avaient attiré son attention. De très bonne grâce il accepta de nous aider dans notre rude tâche.

Nous étions donc maintenant, pour le travail, cinq hommes courageux et de bonne volonté.

Tout d'abord, nous nous distribuons nos rôles respectifs. M. Lauras fera les courses au dehors ; il nous procurera les secours nécessaires. M. l'Abbé Raymond, Colombel, le sous-lieutenant Valin, travailleront à retirer les corps. Le P. Foulongne les recevra, et les disposera sur le terrain, par classes et catégories, autant que possible.

Ici, je dois relater, comment dirais-je ! une querelle, un assaut, un combat que je ne crains pas d'appeler héroïque, entre le Docteur Colombel et l'officier Valin. L'un et l'autre se disputent à qui descendra avec l'échelle dans la fosse. Pour se faire une idée du péril d'y pénétrer, se rappeler : — Les exhalations de la fosse, les miasmes putrides extrêmement dangereux qu'elle dégage, la décomposition déjà avancée de cadavres, empilés depuis près de trois jours, dans une cave étroite et sans air, en mai, et par de fortes chaleurs. M. Lauras, l'Abbé Raymond et moi, nous intervenons vivement ; nous représentons au Docteur que chacun de nous, à un moment donné, nous pouvions avoir besoin de son ministère. L'intrépide lieutenant triomphait ; c'est lui qui descendra.

On ajusta l'échelle, comme on put, sur les cadavres du fond, et le courageux Valin descendit.

Or voici comment on procédait pour l'enlèvement de chaque corps. Muni de deux cordes, notre officier liait promptement les deux pieds de chaque victime, et remontait aussitôt à l'air libre. On prenait les deux bouts de corde, et avec ensemble on hissait le corps ainsi attaché. Une toile de tente, trouvée au Secteur, le recevait au sortir de la fosse. On saisissait les quatre

coins de la toile, on m'apportait le précieux dépôt, et j'indiquais la place où il fallait le déposer (1).

Cinquante-deux cadavres furent exhumés de cette manière de l'ignoble cave et cinquante-deux fois notre valeureux officier de mobiles recommença sa noble manœuvre ; en exposant chaque fois sa vie. Ah ! honneur à lui !

Nous étions à peu près au tiers de notre tâche quand les matières désinfectantes arrivèrent. Très insuffisantes, elles ne nous furent pas de grand secours.

A ce moment aussi, M. Lauras, notre pourvoyeur et chargé des intérêts extérieurs, nous amenait du renfort : deux employés des Pompes Funèbres qu'il avait requis au cimetière voisin. Ils apportaient avec eux quatre bières en bois blanc, les seules qui fussent au cimetière.

A l'aide de ces recrues, le travail avança.

En même temps, le bon M. Lauras, touché de pitié pour ses chers travailleurs, apportait du cognac et des cigares. D'ordre du Docteur, je me chargeai de la distribution : c'est-à-dire que j'allumais les cigares, et les mettais ainsi enflammés aux lèvres de chacun. Précaution importante dans la circonstance, où il fallait éviter toute absorption par la bouche du pus des cadavres, virus des plus violents. Or toutes les mains en étaient salies et couvertes. Je ne parle pas de nos vêtements.

Après deux heures et demie de travail *à sept*, nos deux mercenaires défaillaient au milieu de cette atmosphère empestée. On les remercia, on les paya, et on les congédia. C'étaient des mercenaires ! Nous n'étions plus que cinq travailleurs il est vrai, mais cinq fidèles, et fidèles jusqu'à la mort.

Dès 2 ½ h. de l'après-midi, une foule de plus en plus grossissante s'accumulait dans les environs et surtout rue du Borrego. Elle aurait vite envahi le terrain ; et nous aurions été absolument empêchés de continuer et achever notre chère besogne. Notre brave officier commanda quatre de ses six hommes, les posta aux différentes issues, fusils chargés, baïonnettes au canon, avec consigne sévère de ne laisser passer âme qui vive.

Ma mémoire ne me trompe pas, le corps du P. Caubert fut extrait en troisième lieu. Il était revêtu d'un costume civil noir. Col de chemise blanc, qu'entourait une cravate de soie à fond bleu semé de gros pois blancs, et fortement maculée par du sang corrompu. Le visage maigre et d'un ascète, que nous avions tous connu, était étrangement boursoufflé. Et tellement que ni M. Lauras, son beau-frère ; ni Colombel, son neveu ; ni moi, son frère en religion ; nous ne pûmes tout d'abord établir son identité d'une manière

1. Je dois dire, sans plus attendre, que l'espoir de retrouver nos Pères martyrs se changea en une sorte de certitude ; quand, à la troisième levée, le corps du P. Caubert, quoique assez peu reconnaissable, vint entre nos mains.

certaine et absolue (1). Je fis mettre son corps à part et au pied d'un arbre (2).

Le corps du cher Père de Bengy, mon joyeux camarade du collège de Brugelette, fut extrait après une vingtaine d'autres victimes (3). Sa figure était calme. Calme bien extraordinaire, puisque les monstres s'étaient acharnés sur lui. Une barbe blonde-rousse assez longue. Il portait son habit de campagne recouvert d'un gros pardessus. L'un et l'autre troués comme une écumoire par les balles et coups de baïonnettes (4).

Pas longtemps après, vers la vingt-huitième extraction, je crois, apparut à nos regards émus le corps de notre vénéré P. Olivaint. Il était vêtu de la soutane. Son visage, blanc comme la cire, conservait un air de sérénité austère. Le nez brisé était couché sur la joue gauche, par suite probablement du poids des corps qui avaient reposé sur lui ; car je n'ai pas remarqué sur cette face aimée des traces de coups violents.

A ce propos, j'ai lu quelque part dans une lettre adressée par un Père à son frère (5) :

« *Le vénérable P. Olivaint était là étendu, les bras en croix.* »

Les bras en croix ! ! Qui donc d'entre nous présents aurait eu la fantaisie de les lui mettre ainsi ?

Et quelques lignes plus bas :

« *Il avait la moitié droite du front emportée ; et elle laissait voir un cratère rempli de sang noir.* »

Or, témoin oculaire, j'affirme que la moitié droite du front était intacte. Pas de cratère rempli de sang noir, par conséquent.

Et encore :

« *La mâchoire inférieure avançait comme si elle avait été brisée ; sa bouche entr'ouverte permettait d'apercevoir le petit nombre de ses dents.* »

J'avoue que tous ces détails sont horriblement réalistes. Le malheur est, ou, la vérité, est au contraire, que les lèvres du bien cher Père étaient strictement serrées l'une contre l'autre.

Et puisque vous m'avez autorisé, mon R. P. Provincial, et qu'on m'a invité, même pressé de rétablir la vérité, je ne dois pas moins m'inscrire en démenti, contre de précieuses trouvailles faites sur chacun des corps

---

1. L'identité parfaite fut ensuite établie. Elle fut confirmée par la découverte d'un précieux sachet, où, comme on le sait, avaient été renfermées les saintes Espèces. Le sachet et son cordon furent remis, le soir même de ce jour, au R. P. de Ponlevoy, Provincial, par les soins du D. Colombel et du P Foulongne.

2. Ce bel arbre a été renversé par une tempête. Il a été récemment remplacé par un autre plus petit, mais de même essence, ad rei memoriam.

3. Parmi ces vingt victimes, il faut compter deux des quatre Pères de Picpus ; le P. Planchat ; et le jeune abbé Seigneret dont le visage conservait une belle expression de candeur et de suave sérénité.

4. Maxime du Camp parle de soixante douze trous. Moi qui ai eu entre les mains le pardessus lui-même, je trouverais le chiffre sensiblement exagéré.

5. V. *Lettres de Jersey*, vol. XIV, nº 2, sept. 1895, p. 376....

des PP. Olivaint, Caubert et de Bengy ; comme aussi, des mèches de cheveux détachées de leurs têtes. Maxime du Camp ne nous a-t-il pas déjà formellement dit, qu'on est venu, dès le samedi 27, *en famille* dépouiller les victimes ? D'ailleurs j'apporte ici une contre-épreuve irréfragable.

Dans la même lettre, à laquelle je viens d'emprunter quelques fragments, le même Père, voulant rendre compte à son frère, de l'emploi de sa journée du lundi 29 mai, dit textuellement :

« *Ce triste travail*, — c'est-à-dire l'exhumation des corps — *dura plus de trois heures, que je compte parmi les plus douloureuses de ma vie.* »

D'où rigoureusement il faut conclure qu'il a assisté à l'exhumation, et qu'il y a pris une douloureuse part.

Or le cher Père, maintenant au ciel, ne m'en voudra pas de rétablir ici l'exacte vérité. — Et l'exacte vérité est qu'il n'y a pas assisté. Et la voici, l'exacte vérité :

Vers $5^h\frac{1}{2}$, l'exhumation était entièrement terminée, quand nous vîmes arriver l'abbé Escale, aumônier au premier corps d'armée. Il était accompagné du Père dont je fais mention. L'aumônier militaire Escale avait réquisitionné une voiture du régiment dans laquelle il avait fait monter son compagnon.

Quand nous les abordâmes dans la cour du Secteur, l'un et l'autre avaient, sous le nez, un mouchoir blanc imbibé abondamment d'eau de Cologne. Et aucun de nous ne le trouva mauvais, tant l'air ambiant était infecté.

L'abbé Escale n'entra pas, que je sache, dans le champ même des morts ; tandis que le Père son compagnon m'y suivit. J'avais mis moi-même, à une place spéciale et réservée, les corps de nos trois martyrs. J'allai avec lui droit à eux, et les lui désignai ; il les reconnut avec moi ; — et ce fut tout — après quoi, nous rejoignîmes ensemble l'abbé Escale dans la cour du Secteur ; nous nous saluâmes fraternellement. Ils remontèrent en voiture et s'éloignèrent rapidement avec leur automédon.

Telle est, en toute exactitude, et en dehors de toute mise en scène, la part prise par ce Père, soit à l'invention des corps soit à leur exhumation. N'en disons pas davantage et passons.

Revenons maintenant au champ des morts.

Cinquante-deux cadavres sont là exposés à la lumière du jour. Nous les avons soustraits l'un après l'autre, aux horreurs du tombeau choisi par la Commune. Il nous reste à nous, c'est-à-dire à MM. Lauras, Colombel et à moi, à ensevelir respectueusement les dépouilles sacrées de nos bien-aimés Pères.

C'est par amour que, depuis trois jours, nous les avons cherchés ; comme c'est par un amour douloureux que nous les avons trouvés. Et nous avons

à cœur de restituer à la Compagnie de Jésus les corps inanimés de ses trois héroïques enfants.

Les bières apportées du cimetière vont nous servir.

Pieusement, la tête découverte, et sans en laisser le soin à nos deux autres compagnons, nous déposons successivement dans trois bières, les trois dépouilles mortelles de nos trois Pères, Pierre Olivaint, Jean Caubert, Anatole de Bengy — à d'autres, nous laisserons le soin d'ensevelir leurs morts.

On fit avancer une voiture attelée d'un cheval, requise par M. Lauras chez le maraîcher voisin. On y plaça les trois cercueils. Une couverture de laine, prise sur un lit, servit de drap mortuaire.

Notre glorieuse journée était terminée, et il fallait nous séparer. Réunis encore une fois sur le champ du martyre qu'ils venaient de cultiver avec amour, les cinq travailleurs, fidèles jusqu'au bout, tombant les bras les uns dans les autres, s'embrassèrent avec une cordiale énergie. Jamais de ma vie je n'oublierai cette forte étreinte.

Nous nous séparions, quand deux prêtres débouchent du passage. Je reconnais M. Sir, prêtre du séminaire Saint-Sulpice. Il vient avec un compagnon réclamer le corps du jeune abbé Seigneret, leur élève. Je conduisis ces messieurs à l'endroit où était étendu l'angélique jeune homme, qui paraissait endormi. Je leur offris le quatrième cercueil dont nous n'avions pas eu l'emploi.

Rejoignant ensuite MM. Lauras et Colombel, je me rangeai avec eux derrière la voiture de maraîcher transformée en char de deuil.

A peine descendions-nous la rue Haxo, qu'un monsieur, ceint d'une écharpe tricolore, se jeta à la tête du cheval et intima l'ordre d'arrêter. Pour toute explication, je lui présente mon permis du quartier général. Les dernières lignes disent expressément que « *ces messieurs sont autorisés à rapporter les effets et les corps des victimes* ». Le commissaire, car c'était un officier de police, nous laisse continuer notre route.

Dans Belleville, il y a beaucoup de monde sur notre passage, respectueux en somme.

Nouvel arrêt à la Mairie du XXe arrondissement ; — nouvelle exhibition de mon laisser-passer — nouvelle autorisation de continuer notre marche en avant.

A la place du Château d'Eau, M. Lauras, harassé de fatigue et d'émotion, nous quitta pour rentrer chez lui, rue Meslay. Le Dr Colombel et moi nous continuâmes à suivre.

Enfin, après bien des péripéties, après bien des circuits occasionnés par le dépavage des rues, — tous deux nous eûmes le grand honneur, le bonheur plus grand encore, de remettre entre les mains du R. P. de Ponlevoy, Provincial de France — arrivé le matin de Versailles à la rue de Sèvres —

le dépôt si précieux que le bon Dieu nous avait confié pour quelques heures.

QUATRIÈME JOURNÉE,
celle du mardi 30 mai 1871.

Le lendemain matin, 30 mai, me souvenant que la veille, préoccupés de soins plus importants, nous avions oublié quelques objets ayant appartenu aux victimes, c'est-à-dire, à nos trois martyrs, je proposai au P. Chauveau de venir les recueillir. « Oh ! bien volontiers et vous ne pouviez me faire plus grand plaisir. »

Toujours muni de mon laisser-passer, vraie baguette de fée ! avec laquelle on ouvrait toutes les portes — nous arrivons bien vite à la Grande Roquette.

Nos recherches dans les cellules, surtout dans les deux cellules voisines de Mgr Darboy et du P. Olivaint — je ne connaissais bien que celles-là — restèrent inutiles et infructueuses. Peut-être amis d'une part, et plus probablement le personnel de la prison d'autre part, avaient déjà passé par là. On ne s'était pas fait faute de piller un peu. Pieux larcin pour les premiers; pour les autres vilain butin, ou du moins butin peu honnête.

Il n'en fut pas de même rue Haxo.

J'avais hâte de retrouver le soulier du pied droit du P. Olivaint, qui m'avait échappé des mains, au moment où nous déposions son corps dans le cercueil. Oh ! bonheur, il était encore là (1).

Surtout, je voulais entrer en possession du paletot du P. de Bengy, désormais illustré par ses trous nombreux (2). Lui aussi nous le ramassâmes avec piété ; ainsi que plusieurs autres objets de moindre importance.

— Détail émouvant et intéressant tout à la fois. La veille, nous avions eu grande difficulté d'introduire dans son cercueil le corps enflé du P. de Bengy. Pour en triompher, nous n'avions rien trouvé de mieux que le dévêtir du gros paletot. Les belles mains boursouflées suintaient du sang corrompu. Quand nous enlevâmes les manches, en les détournant, la peau des mains se retourna elle-même comme un gant que l'on ôte. Les pieuses personnes qui furent ensuite chargées du soin de nettoyer le paletot, souillé de sang et de boue, ne prirent pas garde à ce détail si important ; de sorte que cette relique si intime fut irrémédiablement perdue.

Chargés de ces dépouilles opimes, que nous avions précieusement déposées dans un linge bien blanc, le P. Chauveau et moi nous revînmes en ville, tout heureux et fiers de nos belles trouvailles, celles-là bien authentiques.

— Témoin ému de l'acte héroïque de mes compagnons d'armes, du Dr

1. Ce soulier du pied droit est conservé à la chambre, dite des Martyrs, 35, rue de Sèvres.
2. Ce paletot est conservé également à la même chambre des Martyrs.

Colombel et de l'officier Valin en particulier, j'aurais voulu le consacrer et l'imprimer dans la mémoire des hommes. Et c'est ainsi que je me sentis porté à demander pour chacun d'eux, la croix des braves. Qui donc l'avait mieux méritée !

M. Thiers, en ces temps de désordres inouïs, s'était assuré le concours de M. Lambrecht, député du Nord et catholique. — Il l'avait nommé Ministre de l'Intérieur.

Nous avions élevé au collège de Vaugirard les fils de M. Lambrecht. Le R. P. G., alors recteur du collège de l'Immaculée-Conception, voulut bien se charger de lui présenter ma requête, avec rapport à l'appui.

La demande fut favorablement accueillie, et le décret fut porté et signé, je crois, par le ministre. Malheureusement, M. Lambrecht, peu de temps après, mourut frappé d'apoplexie. Le décret fut égaré, et malgré mes démarches dans les ministères, il resta introuvable.

Donc en ce bas monde, le Dr Colombel et le brave officier Valin n'ont pas été décorés.

Ne croyez-vous pas avec moi, mon Révérend Père Provincial, qu'au ciel, la grande décoration de l'Ordre de la Charité leur aura été octroyée, sous l'œil de Dieu, par les mains de nos trois martyrs, Olivaint, Caubert, de Bengy ?

ÉPILOGUE.

Mon Révérend Père Provincial,

J'ai fait un beau rêve, qui m'a doucement bercé et que pieusement j'ai caressé, il y a de cela tantôt deux ans.

Je voyais de nombreux pèlerins accourus de tous pays, à la Cité Vincennes.

Au lieu d'entrer, au n° 79, par la porte ordinaire du petit parc, ils se pressaient à la grille du n° 85.

Pieux et recueillis, ils parcouraient pas à pas le chemin parcouru, il y a 25 ans, par les martyrs de la foi, du droit et de l'ordre.

Sur les murs couverts de plaques de marbre, ils lisaient avec émotion le martyrologe du 2d Secteur, en mai de l'an de grâce 1871.

Dans mon rêve, je me mêlais aux pèlerins et avec eux, je lisais :

— A l'entrée de la grille et à droite :

1871. — « *2d Secteur, commandé par le gl Callier, jusqu'au 18 mai.* »

— A l'entrée et à gauche :

1871. — « *2d Secteur, occupé par la Commune, jusqu'au 28 mai.* »

— Sur l'embrasure d'une des fenêtres de la loge :

26 mai 1871. — « *Rebord de fenêtre où le jeune abbé Seigneret, violemment poussé, vint donner de la tête.* »

— Dans le passage, à gauche :

26 mai 1871. — « *Endroit où le Père de Picpus reçut un coup de poing terrible, qui le fit chanceler et tomber à terre.* »

— Toujours dans le passage, à gauche :

26 mai 1871. — « *Ici, le P. Caubert, Jésuite, marchait en s'appuyant sur le bras du P. Olivaint, son Supérieur.* »

— Au retour, ou, au coude du passage :

26 mai 1871. — « *Entrée du 2d Secteur, où les otages furent acculés par une foule furieuse.* »

— Devant le 2d Secteur proprement dit :

26 mai 1871. — « *Place où les otages furent entassés, les gardes de Paris à gauche, les prêtres et religieux à droite.* »

— Encore devant le Secteur, à droite ;

26 mai 1871. — « *Balcon de la salle du Conseil de guerre, où l'on délibéra sur le sort des victimes.* »

— Encore devant le Secteur, à gauche :

26 mai 1871. — « *Mur contre lequel une vivandière de 19 ans, braquant son revolver sur un garde de Paris, tua le Père de Picpus, qui l'avait couvert de son corps.* »

— Sur le terrain entouré d'un petit mur :

26 mai 1871. — « *Lieu du massacre des otages.* »

— Au milieu du terrain :

27 mai 1871. — « *Fosse ignoble, où furent jetés pêle-mêle les corps des victimes.* »

— Sur la pelouse du parc :

29 mai 1871. — « *Endroit où, après l'invention des corps, fut déposé le corps du P. Olivaint, S. J.* »

— Au pied d'un arbre :

29 mai 1871. — « *Endroit où fut déposé le corps du P. Caubert, S. J.* »

— A côté du P. Olivaint :

29 mai 1871. — « *Endroit où fut déposé le corps du P. de Bengy.* »

— Sur la corbeille de fleurs :

29 mai 1871. — « *Endroit où les corps des quatre Pères de Picpus furent déposés.* »

— Le long du petit mur :

29 mai 1871. — « *Endroit où reposa le corps du P. Planchat, des Frères de Saint-Vincent de Paul.* »

— Le long du petit mur :

29 mai 1871. — « *Endroit où fut déposé le corps de M. l'abbé Sabatier.* »

— Le long du petit mur :

29 mai 1871. — « *Endroit où reposa le corps du jeune abbé Seigneret.* »

— Le long du mur et en plusieurs endroits :

29 mai 1871. — « *Places diverses où furent déposés les 42 corps des gardes de Paris.* »

Mais, mon Révérend Père Provincial, ce n'est là qu'un beau rêve, avec ses formes plus ou moins insaisissables, plus ou moins indéterminées. A vous il appartient, et c'est là ma prière, de donner à ces fantômes vaporeux, la réalité et la vie. A vous, mon Révérend Père, il siéra bien d'en fixer les formes encore indécises sur la pierre solide.

Que si vous daigniez écouter et recevoir mon humble et filiale supplique, oh ! comme je serais récompensé d'avoir obéi, en écrivant mon récit des circonstances diverses qui ont précédé, accompagné et suivi l'invention des corps de nos bienheureux Pères Olivaint, Caubert et de Bengy, immolés pour la foi, à Paris, le 26 mai de l'année 1871.

De votre Révérence,
le très humble et dévoué serviteur in X^to^,
A. Foulongne, S. J.

Paris, décembre 1896.

La vie chrétienne à Romilly.

Nancy, 21 janv. 1897.

CETTE ville, la plus importante de l'Aube après Troyes, compte environ 8.000 hab.; c'est un centre de fabrication pour la bonneterie. Aujourd'hui elle a une école libre dirigée par les Frères qui donnent l'instruction à 160 enfants; un petit patronage, une belle réunion d'hommes, une maison d'œuvres tenue par les religieuses de Niederbronne, qui assistent les pauvres gratuitement à domicile jour et nuit, une réunion de mères chrétiennes, une association d'enfants de Marie fervente qui a déjà donné de belles vocations religieuses, une œuvre de catéchistes jeunes filles, des communions tous les jours, et des hommes qui font leurs Pâques ostensiblement.

Or, rien de tout cela n'existait il y a 12 ans. Il n'y avait vraiment qu'une bonne famille à donner l'exemple, que 2 hommes qui faisaient leurs Pâques; parmi les femmes, très peu de pratiques, et pas d'œuvres du tout. Il y avait, pour les filles, les sœurs de St-Charles et un pensionnat dirigé par de bonnes demoiselles. On ne voyait pas les résultats de cette éducation chrétienne, le milieu était trop mauvais. Une fois, on avait cru que les choses allaient changer. Le P. Ch. Lacouture était venu donner ses conférences scientifiques à Romilly, d'abord à l'hôtel-de-ville, puis à l'église. Ce ne fut qu'une préparation éloignée. Enfin le bon Dieu allait avoir son heure et se servir des plus faibles instruments pour exaucer les saints désirs des quel-

ques âmes pieuses qui gémissaient de la situation sans pouvoir efficacement y remédier.

C'était l'année où les ateliers du chemin de fer de l'Est commençaient à s'établir à Romilly et allaient y attirer une population de 2.000 à 3.000 ouvriers. J'avais été invité à prêcher le mois de Marie. Je ne réussissais pas mieux que les autres.

La fille d'un riche bonnetier, élevée chez les demoiselles du lieu, vint me dire : « Mon Père, je me sens pressée du désir de vous dire qu'il faudrait faire quelque chose pour le bien du pays. — Certainement, mon enfant, c'est un bon désir et c'est N.-S. qui vous l'envoie; eh bien! commençons tout de suite. Mettons-nous à genoux et demandons à N.-S. de nous inspirer ce qu'il faut faire. » Nous prions, puis là, dans le salon où nous nous trouvions, je lui dis. « Nous venons de former une société. Nous sommes trois : N.-S., vous et moi; cherchons des associés. Revenez demain. Avec ceux que nous aurons trouvés nous verrons ce qu'il faudra faire. » Le lendemain nous étions 6. « Voici ce que je vous propose, leur dis-je : Vous allez entrer dans l'Apostolat de la prière. Chaque jour vous direz une dizaine de chapelet pour Romilly, chaque 1er vendredi du mois vous ferez la Ste Communion. » Là-dessus elles se récrient. « Que diront nos parents? Nous n'avons jamais communié si souvent, etc. — J'y tiens. Après la communion vous vous réunirez chez Melle T. et vous vous poserez 3 questions auxquelles chacune de vous répondra : 1° Ai-je prié tous les jours pour Romilly? 2. Ai-je cherché à recruter des associées? 3° Qui puis-je inscrire sur la liste des personnes, hommes ou femmes, qui font leur prière? Je pars dans deux jours, mais je reviendrai l'an prochain, il me faut ces listes d'hommes et de femmes à mon retour. Nous verrons d'ici là ce que le Sacré-Cœur nous demandera. » Le Sacré-Cœur soutint et inspira ces jeunes filles qui en recrutèrent 10 de 18 à 20 ans et une quinzaine de plus jeunes, et commencèrent à s'occuper des enfants pauvres et abandonnés au point de vue religieux. La présidente — car j'avais établi une petite hiérarchie parmi elles — obtint facilement mon retour de M. le doyen; et, dès ce retour, me montra les listes faites pendant l'année. Je convoquai, après avis favorable de M. le doyen, toutes les dames et mères de famille indiquées sur ma liste; je leur proposai une association chrétienne, une organisation qui comportait : réunion mensuelle, communion, sanctification du travail pour les pauvres, déjà commencé par elles, en dehors de toute piété ; enfin retraite annuelle. Le tout fut accepté et fonctionne encore.

Quant aux hommes, ces jeunes filles ne purent me donner que 14 noms. J'écrivis une lettre à ces messieurs, les convoquant tous, le soir à 8 h. ½, après l'instruction donnée à l'église, dans la salle de billard de M. L. « afin de m'entendre avec eux sur les mesures à prendre pour la défense des intérêts religieux du pays. » Signé : Le prédicateur du mois de Marie. —

Au soir indiqué, la salle prête, je me tins à la porte d'entrée. J'avais eu soin de poster près de moi quelqu'un qui connût ces messieurs et qui me dirait leurs noms. L'attente fut anxieuse. Viendraient-ils? Enfin 12 sur 14 se présentent. Au fur et à mesure de leur entrée, on me soufflait leur nom, je leur serrais la main en les appelant par leur nom, ce qui semblait les surprendre agréablement; et, comme ils ne se connaissaient pas entre eux, je fis la présentation et leur dis : « Messieurs, j'ai la joie de vous dire que vous êtes tous ici de très bons chrétiens, que nous avons tous les mêmes sentiments et que par conséquent nous nous entendrons très bien. Il ne faut pour cela qu'une chose : nous associer. » Alors je développe de mon mieux la nécessité de l'association au point de vue naturel, surnaturel, surtout au temps actuel, et je pose la question : « Êtes-vous d'avis de fonder une association? » Réponse affirmative et joie commune.

J'avais préparé un règlement d'association. Comme mon but était tout d'abord de fonder un comité directeur, je voulais que ce comité fût très chrétien et pratiquant. J'avais d'ailleurs appris que ces messieurs, presque tous nouveaux venus, faisaient leur devoir pascal à Châlons, à Paris, en Alsace, ou en cachette même à Romilly ; je posai donc ainsi le premier article : « Un comité de défense des intérêts religieux est fondé parmi les chrétiens « pratiquants » de Romilly.

« Il a pour but 1° de soutenir la foi et le courage de ses membres et de ceux sur lesquels il aura action ;

« 2° de créer et de protéger les institutions chrétiennes de la ville, spécialement les écoles destinées à préserver l'enfance et la jeunesse de l'impiété et de la corruption ;

« 3° d'offrir aux nouvelles familles qui arrivent à Romilly un appui moral, et des relations qui les aideront à persévérer dans la foi et la pratique des sacrements. »

Suivaient trois autres articles qui précisaient le lieu, le jour, l'heure des réunions, l'emploi du temps dans ces réunions, les conditions d'admission dans la société, ou les sociétés de 20 membres, qu'on espérait fonder dans les divers quartiers. Enfin il fut convenu qu'on ferait la communion ensemble, tous les ans, le jour de Pâques à 6 h. du matin. -- Et pour bien leur inculquer l'idée de cette communion commune destinée à briser enfin le respect humain, je lançai mon invitation pour la communion prochaine de l'Ascension. Ils la firent.

Cette société se réunit plusieurs fois avant mon départ; elle ne cessa de progresser, eut sa vie propre, son action, et les membres sont les pères de l'œuvre actuelle.

La grande affaire à créer, c'était l'école de garçons. La ville venait d'élever un véritable palais scolaire, où près de 500 garçons étaient rassemblés ; il fallait quelque chose. Le comité se mit à l'œuvre, et après bien des efforts,

grâce à l'intervention intelligente et absolument dévouée de M. L., une école laïque catholique de garçons fut ouverte. On ne put avoir les Frères: les sujets manquaient, et les ressources étaient trop faibles. La petite école s'ouvrit avec une vingtaine d'élèves; elle eut des succès divers, tantôt très beaux, tantôt moindres; enfin, après 7 ans de vie, M. le doyen actuel, l'abbé Namur, décida de la remplacer par des Frères. Le difficile était de les avoir. Ils répondaient toujours qu'ils n'avaient personne. Une résolution s'imposait : aller soi-même enlever l'affaire près du très honoré Fr. Joseph. Nous partons et après avoir été jusqu'à Attis chercher le Frère au milieu de sa congrégation générale, nous revenons avec la promesse des Frères. Établis l'an dernier, ils ont déjà 160 élèves, et l'esprit public est avec eux. — Mais revenons à nos débuts.

Nos jeunes filles n'étaient pas restées inactives : elles étaient le levier secret du bien. Il fallait les récompenser et les organiser.

Les 5 fondatrices furent solennellement reçues enfants de Marie, en une belle cérémonie que présida M. le doyen : les 10 autres, approbanistes, et les petites, aspirantes. Elles se mirent aux œuvres des catéchismes avec une ardeur et un succès très grand, fournissant au clergé des recrues de toutes sortes. Pendant plusieurs années l'œuvre marcha ainsi sans se développer. Les fondatrices se mariaient, il y avait danger de voir les œuvres péricliter. L'une d'elles dit généreusement à son père : « Prenez 30.000 frs sur ma dot pour fonder ici des religieuses, si on ne me prend pas avec les 120.000 qui me resteront, c'est que le bon Dieu ne veut pas que je me marie. » Le père s'entendit avec Mgr, les Sœurs de Niederbronne vinrent et T. L. est aujourd'hui une très heureuse mère de famille, la femme d'un officier français.

Il y a une chapelle chez les Sœurs. C'est là qu'on donne chaque année la retraite aux enfants de Marie et qu'on se réunit pour les œuvres, même pour certaines conférences d'hommes.

Les 7 ou 8 années du ministère de M. le doyen E. furent des années d'épreuves, de souffrances et de prières. Les œuvres se développèrent lentement, mais Dieu vient en aide à qui espère en lui; il inspira à Mgr de Troyes, d'ailleurs très favorable à tout, le choix de doyen et de vicaires excellents. Sous leur conduite, tout prospère et marche à souhait. — Celle qui a tout commencé était allée au ciel recevoir sa récompense.

Missions et œuvres d'hommes. Conseils d'un vétéran.

Le 12 septembre dernier, le R. P. Lemoigne, en réponse aux félicitations qui lui étaient offertes à l'occasion de sa cinquantaine de Compagnie, prononçait de chaudes paroles, inspirées par son expérience et son

zèle apostolique. Il n'est pas sans utilité ce citer ici quelques fragments de cette allocution :

Les Missions, mes Révérends Pères, c'est là qu'il y a du mouvement, de l'entrain, de la vie.

Rappelez-vous Arras — Toulouse — et ici rappelez-vous entre autres St-Ferdinand, St-Laurent, St-Nicolas-des-Champs, St-Pierre-de-Montrouge, Ste-Marguerite au faubourg St-Antoine, St-Michel-des-Batignolles, etc., etc.

Rappelez-vous surtout, rappelez-vous St-Merry. C'est là qu'il y eut du mouvement — un peu trop, il faut en convenir.

Mais enfin dans les Missions il y a des résultats aussi, des résultats clairs, positifs.

Sur les 23 Missions que nous avons données à Paris, dans les 11 Missions auxquelles j'ai pris part en province, pardonnez-moi, je vous prie, dans l'intérêt de cette œuvre, j'ai eu à moi seul, d'autres en ont eu beaucoup plus, mais enfin j'ai eu à moi seul plus de retours d'hommes et de femmes aussi, car quoi qu'on en dise je travaille dans tous les genres, *j'ai eu plus de retours dans la Mission qui a le moins bien réussi, que dans les quinze stations réunies prêchées d'après la méthode ordinaire.*

Voilà le fait !

Nous voici à l'aurore du XXe siècle.

On parle de grandes manifestations catholiques. Le R. P. de la Broise vient de nous l'annoncer au dernier numéro des « *Études* » dans un article magistral. — Il faut l'espérer, nous allons avoir des Missions et encore des Missions.

Mes bien-aimés Pères, c'est aux plus jeunes de nos prédicateurs que j'ose donner humblement quelques conseils.

Cependant qui suis-je pour oser vous donner des conseils ? — Pardonnez-le aux 70 hivers accumulés sur ma tête.

Lors donc que vous entendrez dire que nos vénérés Supérieurs ou bien encore ces grands maîtres de la vie sacerdotale qui sont là-haut dans la solitude de Clamart, sont parvenus à persuader aux zélés pasteurs des âmes, de transformer en Missions leurs stations officielles, solennelles et trop souvent stériles, —

Lorsqu'il sera question de ces véritables expéditions apostoliques, demandez à en faire partie, demandez du service, demandez à faire campagne.

Osez, osez, mes chers Pères, vous qui êtes jeunes, ardents ; — avancez les braves ! — l'avenir est à vous ! Faites-vous une devise de *Croisé*, poussez le cri de guerre des vrais soldats du Christ ; en avant, en avant, et toujours en avant par amour pour Jésus !

Pourquoi ne vous le dirai-je pas, mes bien-aimés Frères, je vous ai tous suivis *con amore*, j'ai été vous entendre, et en vous écoutant, j'ai été ravi !

Vous avez reçu de véritables dons de Dieu, il faut les faire valoir ; vous avez tout ce qu'il faut pour bien faire, tout ce qu'il faut pour raconter des victoires !

Oui, oui, tout ce qu'il faut pour raconter des triomphes! non pas, Dieu merci, ces misérables triomphes de la vanité jalouse et satisfaite d'elle-même, mais les vrais triomphes de l'apôtre, qui n'a pas d'autre ambition que d'agrandir le royaume de J.-C., de faire tomber les hommes à genoux au tribunal du repentir et de les conduire au Banquet eucharistique.

Puisons tous dans le cœur de Marie notre sainte Mère, Refuge des pécheurs, puisons dans le Cœur Sacré de JÉSUS, la grâce, l'onction, l'onction divine, la patience, la force, la constance, le courage, un courage indomptable !

Vous savez la promesse qu'Il a faite aux prêtres et tout spécialement aux apôtres de la Compagnie : Je leur donnerai la grâce de toucher les cœurs les plus endurcis.

Et Il est fidèle, vous le savez, Il est fidèle le bon, le divin Maître, dans toutes ses promesses !

O JÉSUS, espoir des pénitents, que vous êtes miséricordieux pour ceux qui vous prient, que vous êtes bon pour ceux qui vous cherchent, mais que n'êtes-vous pas pour ceux qui vous ont trouvé !

J'avais toujours demandé à Notre-Seigneur la grâce de mourir à mon poste, de mourir sur la brèche.

Pendant le Carême dernier je crus que j'étais exaucé quand en chaire je fus gravement blessé.

Puisque l'heure n'est pas venue, paraît-il, je renouvelle devant vous la même prière.

Cette prière, ce n'est pas la mienne seulement, c'est la vôtre à tous, mes Révérends Pères et mes bien chers Frères, c'est la prière de tous les vrais fils de St Ignace, c'est la prière de tous ceux qui sentent couler dans leurs veines le sang de nos Pères, le sang des vrais compagnons de JÉSUS.

Ah! puissions-nous tous au service de notre divin capitaine, mourir en l'annonçant, mourir en le défendant, mourir à la peine, martyrs de sa parole, martyrs de son honneur, martyrs de son amour et nous écrier en mourant, c'est mon Roi, c'est mon Dieu, le Seigneur JÉSUS !

NÉCROLOGIE.

Le P. Clément Couvreur.

1824-1896.

I.

CLÉMENT Couvreur naquit le 2 avril 1824, dans la petite paroisse de Boucrain, arrondissement de Douai, diocèse de Cambrai. Son père, Pierre-Remi Couvreur, et sa mère, Adelaïde-Julie Dujardin, étaient tous deux des chrétiens de vieille roche. Ils eurent de nombreux enfants. La plupart des filles, non contentes de consacrer à Dieu leur virginité tout en restant dans le monde, voulurent encore se dévouer à l'œuvre de l'éducation de la jeunesse.

Au petit séminaire de Cambrai, Clément Couvreur fut classé parmi les meilleurs élèves. Au grand séminaire, où il resta 5 ans, et où il reçut les ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat, il se créa des amitiés solides et durables, par son excellent cœur, son affabilité et le charme de sa conversation toujours pleine d'esprit et d'à-propos. Quelques-uns de ses anciens condisciples, devenus depuis des prêtres distingués, ont toujours conservé de lui le meilleur souvenir et ils lui écrivaient encore dans ces derniers temps.

Pendant les vacances de 1847, il fit une retraite à St-Acheul.

« *Je sortis de ma retraite*, dit-il dans ses notes, *convaincu presque dans le fond de ma conscience, que Dieu m'appelait à la Compagnie de Jésus.* »

II.

Cependant pour ne rien brusquer et mûrir son projet à loisir, il crut devoir retourner au grand séminaire et y achever ses études.

Ce ne fut qu'en 1848, qu'il fit le pas décisif. Il écrivait dans ses notes à la date du 28 mai de cette même année : « Aujourd'hui dimanche, à 4 h. ½, arrivé au noviciat de St-Acheul. Vivement impressionné en entendant le *Regina Societatis Jesu* qu'on ajoute aux litanies de la Sainte Vierge ! »

Le samedi 3 juin, il ajoutait :

« Admis aujourd'hui parmi les novices. Vraiment touché de la charité de famille qui règne ici. Dilatation de cœur. Grand désir de me donner à Dieu tout entier. »

Le 30 juin, fête du S.-C., il commençait sa grande retraite qu'il terminait le 31 juillet.

III.

En 1851, Amiens inaugurait son collège de la Providence avec le R. P. Guidée pour Recteur. Le Frère Couvreur y fut envoyé ; il y eut le P. Félix comme collègue dans le professorat. Il prêcha son premier sermon devant les élèves du collège. L'œuvre de la Ste Enfance en était le sujet.

Il était déjà diacre depuis 8 ans. Le 20 décembre 1856, il fut ordonné prêtre. Il dit sa première messe au collège de la Providence, le jour de Noël.

IV.

En 1858 il quittait Amiens pour aller repasser sa théologie à Laval. Il y défendit une menstruale et subit avec succès son examen *de Universa Theologia.*

Nous retrouvons de nouveau le P. Couvreur au collège d'Amiens de 1860 à 1862 avec le R. P. Guidée.

Ce digne et saint vieillard, ancien Provincial à la figure austère et sévère, mais au cœur d'or, avait pour principe de gouvernement, de changer ses subordonnés le plus rarement possible.

Son administration n'y perdait rien, et jamais Recteur ne fut mieux servi ni plus aimé.

C'était parmi les professeurs et surveillants du collège, à qui s'industrierait et se dévouerait pour lui faire plaisir !

Il le leur rendait bien...

Pendant son 3e an, qu'il fit à Laon en 1862-1863 sous la direction du R. P. Fouillot, le P. Couvreur prenait les résolutions suivantes :

I. « M'appliquer sérieusement, s'il y a lieu, à bien préparer le fond de doctrine que je pourrais avoir à prêcher.

II. « Ne pas oublier que c'est surtout dans la méditation des Exercices, des Saints Évangiles et les épîtres de St Paul, que j'ai reçu la première étincelle d'amour pour N.-S. que je puis avoir, et que c'est par là que je l'entretiendrai.

III. « M'affectionner à tout ce qui excite ou rallume l'amour de N.-S.... dévotion au S.-C.... chemin de Croix,... à St Joseph, à Saint Ignace, aux Saints de la Cie, et surtout à la Vierge Immaculée, notre Reine ! La prendre réellement pour *ma mère !*

« Enfin, comme moyen le plus efficace pour plaire à N.-S., déclarer une guerre à mort à ma tendance *au repos !*

« Et à ce propos, demander *si je puis* exprimer au R. P. Provincial le désir que je ressens d'*être envoyé en Chine.* Ce désir, je l'éprouve depuis quelque temps, avec de tels caractères d'évidence que c'est la *volonté de Dieu* qui se fait sentir en moi, que je ne puis avoir le moindre doute à ce sujet.

« En tous cas, j'appliquerai tous les actes de vertu que j'aurai occasion de faire au 3e an, pour que cette volonté de Dieu sur moi se manifeste de plus en plus, et qu'aucun acte de lâcheté de ma part ne mette obstacle à son accomplissement.

« Avantages pour moi d'être envoyé en Chine.

A) « Je serai dans la nécessité de me mortifier sans cesse pour la nourriture, le climat, les langues à apprendre, etc.

« Or, j'ai besoin d'être *poussé*,... et quand je le suis et que je m'exécute, je m'en trouve bien !

« Restant en Europe, je serais moins stimulé, et je vois là un danger pour ma persévérance.

B) « En Chine, j'aurai un but tout *trouvé*, tout spirituel, avec des raisons toujours *pressantes* de ne *pas m'épargner !*

« Restant ici en France, je serai moins utile qu'un autre, mes antécédents de *professeur* ne m'ayant pas préparé à ce qu'il faudrait dans nos Résidences.

« Missionnaire en Chine, je n'aurai pas le même détriment, si ce n'est de m'y être rendu un peu *tard !... Trente-neuf ans !*

C) « Je puis servir *là* plus qu'*ici*, soit au moyen de la langue latine que je puis enseigner dans les séminaires de la mission, soit au moyen des Sciences Sacrées, surtout de la Théologie morale que j'aurai peut-être l'occasion de professer dans nos maisons.

D) « De plus, le genre de ministère dans les districts me plaît davantage que le genre de ministère en Europe ! par exemple : Petits catéchismes ; instructions particulières ; petites missions ; retraites ; visites dans les hôpitaux ; courses pour retrouver des brebis égarées ; œuvres de la Ste Enfance et de la Propagation de la Foi. En un mot, me dépenser, en faisant marcher de *petites œuvres apostoliques ubi nondum annuntiatur Christus*, voilà ce qui est de mon *goût et ce pour quoi j'ai de l'attrait*, etc.

« Donc il me semble que pour moi, la Chine est ce qu'il y a de mieux.

« Enfin, pour devenir missionnaire au Céleste Empire, je n'ai pas les difficultés que d'autres peuvent avoir. Mes *adieux sont faits*, et je n'ai aucune carrière ni aucune œuvre où j'aie commencé d'être lancé.

V.

On lui permit d'exprimer son désir au R. P. Provincial ; le R. P. Fessard lui permit de partir en lui disant : « *Vous avez choisi la meilleure part.* »

Le 3 mai 1863, après avoir, pendant la traversée, charmé tous ceux qui se trouvaient à bord par son rare talent de conversation, il débarquait à *Chang-hai*, en compagnie du P. Charles Sedille, jeune prêtre, originaire du diocèse d'Évreux. Ce dernier était destiné à la mission du *Kiang-nan*, et le P. Couvreur à la mission du *Tcheu-li.*

VI.

Tout n'était pas rose au *Kiang-nan* lorsqu'ils y arrivèrent. On n'en avait pas encore fini avec les Rebelles à *longue chevelure*, qui avaient sur leur passage accumulé tant de ruines et versé tant de sang, sans épargner celui de deux missionnaires et de nombreux chrétiens. Par suite des fatigues et des privations de tout genre, plusieurs ouvriers évangéliques avaient suc-

combé, et, pour comble de détresse, celui-là même qui, pendant tant d'années avait été comme la colonne de la mission qu'il avait su rendre de plus en plus prospère en dépit des plus grandes difficultés, venait d'être appelé par Dieu à la récompense : le R. P. Mathurin Lemaître était mort à *Zi-ka-wei*, le jour même de l'arrivée des PP. Couvreur et Séville à *Chang-hai*. Sa mort avait plongé les missionnaires dans la consternation. De vieux apôtres à barbe blanche le pleuraient comme leur père, et se demandaient avec anxiété qui pourrait remplacer dignement l'homme hors ligne qu'ils venaient de perdre.

Ils adorèrent en silence la volonté divine, et se dispersèrent dans leurs districts pour continuer à se dévouer au salut des âmes.

VII.

Quant au P. Couvreur, il fit voile pour la mission du *Tcheu-li*, où il arriva après quelques semaines de voyage. C'est le 30 août 1863 qu'il prêtait entre les mains de Mgr Languillat, le serment exigé de tous les missionnaires de se conformer aux décisions du Saint-Siège, touchant l'observation des rites chinois, etc.

Puis, il se mit incontinent à étudier avec ardeur la langue de sa nouvelle patrie.

Après quelques mois de travail il était parvenu à se faire comprendre et à pouvoir même entendre les confessions.

Il fit aussi de grands progrès dans la science des caractères, et après une année d'études, il pouvait déchiffrer sans trop de peine les livres de religion, écrits en style ordinaire.

VIII.

Pendant les deux ans qu'il fut missionnaire au *Tcheu-li*, il sut gagner l'estime et l'affection de ses chrétiens. 25 ans après son départ ils aimaient encore à parler de son savoir-faire pour instruire les enfants, et de son zèle industrieux pour préparer les premières communions, etc...

Appelé au *Kiang-nan* en 1865, il se mit avec ardeur à l'étude du dialecte de *Chang-hai* ; il parvint à se faire comprendre et à comprendre de manière à être utile et à exercer avec fruit son ministère. Il continua jusqu'à la fin de sa vie l'étude des caractères chinois.

Après avoir été tour à tour professeur de théologie, de mathématiques, de grammaire ou de chinois, etc., il fut chargé de l'administration de différents districts.

Les districts limitrophes de *Chang-hai* qui lui furent confiés, sont les districts de *Sou-tcheu*, de *Tham-zo*, de *Ou-si*, de *Mogiao*, etc. Il fut à plusieurs reprises, chapelain du sanctuaire de *Zosé*, fréquenté chaque année, par des milliers de pèlerins, dévots serviteurs de Notre-Dame Auxiliatrice.

A *Chang-hai*, on le vit successivement curé d'une nouvelle paroisse érigée sur la concession américaine et connue sous le nom de paroisse du S.-C. de *Hong-keu*, vicaire de notre vieille église, située dans la ville chinoise, et chanoine, sur ses vieux jours, de la paroisse de la cathédrale de *Tong-ka-dou*, l'un des faubourgs de la cité.

Les districts éloignés de *Chang-hai* dont il eut l'administration, furent ceux de *Tchen-kiang*, *Yam-tcheu*, *Fhoue-ngan* et *Nankin*. Mais dans ces divers districts il n'était guère que le bras droit d'un autre missionnaire.

A *Hong-keu*, non content de s'occuper des chrétiens cosmopolites qui, joints aux chrétiens indigènes, s'élevaient à plusieurs centaines, il allait visiter à domicile les païens des environs, et les exhortait à renoncer à leurs idoles pour embrasser la foi. Dieu bénit ses efforts, et il eut la consolation d'en baptiser un bon nombre, qui forment aujourd'hui une petite chrétienté naissante.

L'œuvre de la Ste Enfance fut aussi une de ses œuvres de prédilection. En France, elle avait été le sujet de son premier sermon ; en Chine, il ne négligea rien pour la rendre florissante autour de lui.

Pendant son séjour dans la ville chinoise, comme vicaire de la vieille église, il s'occupa beaucoup des vieillards païens. Il eut la consolation de pouvoir en baptiser un certain nombre.

Tel fut en abrégé l'apostolat, obscur peut-être, mais ni infécond ni stérile du P. Clément Couvreur.

IX.

Pour attirer sur son ministère les bénédictions du ciel, il eut grand soin de se tenir toujours étroitement uni à Dieu, comme en font foi ses notes de spiritualité. Elles peuvent se résumer dans la devise suivante :

« *Travailler* à me *sanctifier* pour *sanctifier les autres.* » Sa vertu caractéristique fut le détachement porté à un degré admirable et une parfaite indifférence pour les emplois, les lieux et les personnes, dès l'instant que les supérieurs avaient parlé !

Jamais, pour se dispenser d'obéir, on ne l'entendit prétexter ou son âge avancé, ou ses longs états de service, ou les soins que pouvait réclamer sa santé délabrée, etc. Et cependant Dieu sait combien de fois il fut changé de demeure et d'office, et combien, surtout à un certain âge, ces changements coûtent à la nature !

Dans ses rapports avec ses frères, c'était la simplicité et la bienveillance même ; causeur charmant et spirituel, il pouvait parler sur tout, et il le faisait toujours avec un grand intérêt et beaucoup de modestie.

X.

Cependant l'heure de la récompense approchait, et le P. Couvreur avait le pressentiment de sa fin prochaine, car le 4 mai 1896 il écrivait dans ses

résolutions : « Regarder mon *status* à *Tong-ka-dou* comme étant le dernier et en conséquence me préparer sérieusement à la mort. »

Pendant les derniers mois qui lui restaient encore à passer sur la terre, il ne fit plus guère que végéter, accablé qu'il était de graves infirmités qui l'affaiblissaient de plus en plus. Ayant été chargé de l'œuvre des malades païens que nous avons l'habitude de recueillir dans un petit hôpital construit auprès du cimetière de nos missionnaires, à 2 kilom. de la cathédrale de *Tong-ka-dou*, il s'y rendait encore quelques fois, porté en palanquin, mais vers le mois d'août, il fut obligé de cesser ses visites.

XI.

On le transporta à notre *Sanatorium* ou infirmerie de *Yang-King-Pang* pour y recevoir les soins d'un excellent docteur écossais ; mais ni les remèdes de l'art, ni la charité si grande du bon Frère qui l'assistait jour et nuit avec un dévouement admirable, ne purent le remettre.

Il reçut les derniers Sacrements en pleine connaissance ; il renouvela plusieurs fois ses vœux, disant qu'il espérait être sous peu de jours, admis dans la Cie de JÉSUS *du Ciel* ; puis, quelque temps après, les craintes qu'il avait eues du Purgatoire pendant sa maladie s'étant dissipées, pour faire place à une douce confiance en la miséricorde divine, il expirait sans secousses et sans agonie à 8 h. 10 du matin, le dimanche 11 octobre 1896. C'était le jour où l'Église célèbre la fête de la maternité de la Ste Vierge qu'il avait toujours aimée *comme sa mère !*

Il était dans la 73e année de son âge, sa 49e de Compagnie et sa 34e de Chine.

Le R. P. Henri Couvreur.

1818-1895.

I.

LA FAMILLE. — LES PREMIÈRES ANNÉES. — VOCATION ECCLÉSIASTIQUE.

CE n'est pas une biographie que nous avons entrepris d'écrire, pas même une notice, au sens strict du mot. La vie du R. P. Henri Couvreur, si bien remplie devant Dieu, offre aux yeux des hommes bien peu d'événements, et moins encore de variété. Au collège ecclésiastique de Tourcoing comme à Saint-Clément de Metz, ou à Saint-Joseph de Lille, le vénérable religieux a été un modèle de dévouement, de régularité, de piété; il a fait l'édification de ceux qui ont eu le bonheur de vivre avec lui ou de l'approcher ; il a formé pour Dieu le cœur de centaines de jeunes enfants,

pour qui son souvenir est resté indissolublement uni à celui du plus beau jour de la vie ; mais l'œuvre si féconde d'un directeur de la première communion, l'influence si décisive qu'elle exerce, ne sont pas de celles qui fournissent beaucoup de traits à un biographe.

D'autre part, l'humilité du P. Couvreur nous a privés de presque tous les papiers intimes, où nous aurions trouvé les traces de l'action de Dieu sur cette âme privilégiée. Aussi tout notre but est-il d'esquisser du mieux possible les grandes lignes de cette vénérable physionomie. Trop heureux si nous pouvons par là aider quelques amis du P. Couvreur à raviver son souvenir aimé.

Henri Couvreur naquit à Radinghem, le 6 mai 1818, et fut baptisé le lendemain. Sur son enfance nous avons recueilli peu de détails. Presque tous les contemporains de ses premières années ont disparu, et ceux qui restent n'ont gardé qu'un souvenir très embaumé de ses vertus, mais où jusqu'aux grandes lignes se sont effacées avec le temps.

Jadis dans sa famille, on aimait à se rappeler que, dès ses tendres années, le futur P. Couvreur montrait, à côté d'une décision de volonté peu commune, l'aimable douceur qui fera un des traits de sa physionomie morale. Quand les enfants du village se livraient au jeu sous les fenêtres de la maison paternelle, on remarquait que le petit Henri choisissait le groupe le moins tapageur, le plus réservé, le plus sage.

Il trouvait d'ailleurs autour de lui l'exemple de toutes les vertus chrétiennes.

« La foi, nous écrit un de ses neveux, lui arrivait comme un héritage de famille.

« Un de ses oncles et un de ses grands-oncles avaient été prêtres, et pendant les jours terribles de la Révolution, l'un et l'autre avaient dû prendre le chemin de l'exil.

« Son père, Augustin Couvreur, lui aussi, fut un chrétien de vieille roche. Alors que la Révolution française fermait les églises et traquait partout les prêtres, il se fit leur auxiliaire dans l'exercice du ministère, et leur guide dans leurs courses périlleuses. Et quand, un peu plus tard, l'heure de la conscription eut sonné, il ne voulut pas servir un gouvernement qui persécutait la religion et condamnait le roi à mort.

« Alors commença pour lui une vie d'aventures et de périls, où l'audace et la présence d'esprit le tirèrent de plus d'un mauvais pas. Quand il eut joué assez de tours à la maréchaussée, et que celle-ci lui eut rendu impossible le séjour dans son pays, il passa en Belgique, puis en Hollande, où il prit du service dans la petite armée royaliste du duc de Bourbon. Il ne la quitta qu'au licenciement des volontaires.

« Quand la paix fut rendue à la France, Augustin Couvreur, mettant à profit l'instruction qu'il avait reçue avant la tourmente révolutionnaire, se

fit instituteur, et après son mariage, vint s'installer à Radinghem. On dit que le maître avait une baguette redoutée, mais les choses n'en allèrent pas plus mal : l'estime et la considération vinrent bientôt trouver cet éducateur sévère.

« La bénédiction du ciel ne tarda pas non plus à réjouir une union chrétienne. Trois garçons et trois filles en furent les fruits. »

Henri était le plus jeune.

« Un jour, — nous raconte-t-on encore, — que son frère aîné, Louis, revenait du collège en vacances, notre jeune Henri se présente à lui et, d'un ton décidé : « Mon frère, dit-il, je veux apprendre le latin. — Pourquoi donc ? — Parce que je veux être prêtre, quand je serai grand. »

« Les pourparlers ne furent pas longs.

« Henri avait sous le bras la grammaire latine de son frère. On s'assied, la première leçon commence ; et l'on continua de même, tous les jours suivants. »

Quand Louis retourna au collège, M. le Curé, qui avait vu poindre une vocation sacerdotale, continua l'œuvre commencée. Le petit séminaire la terminera.

Malheureusement, du passage d'Henri Couvreur dans cet établissement nous n'avons pu retrouver nulle trace.

II.

L'INSTITUTION DU SACRÉ-CŒUR, A TOURCOING.

En 1841, le futur P. Couvreur arriva à l'institution du Sacré-Cœur, à Tourcoing ; il était alors sous-diacre. Après avoir été d'abord chargé de suppléer le professeur de philosophie, retenu à Paris cette année-là, il fut, à la rentrée suivante, nommé professeur de cinquième ; mais bientôt de violentes hémorrhagies qui mirent sa vie en péril, vinrent le forcer au repos. A partir de ce moment, sa santé resta chétive ; il fallut renoncer pour longtemps aux fonctions du professorat.

Pourquoi la Providence arrêtait-elle le jeune et zélé régent au seuil de sa carrière ? Plus d'un dut se le demander alors. M. l'abbé Couvreur répondit peut-être à la question par un mot, qui lui devint plus tard bien familier et bien cher : « Vive la sainte volonté de Dieu ! »

S'il agit ainsi, il n'eut pas tort : la Providence avait ses vues.

A cette époque, en effet, M. l'abbé Couvreur fut chargé de préparer les enfants à la première communion, ministère qu'il exerça au collège de Tourcoing jusqu'à son départ en 1852. Il est permis de penser que cette première initiation à des fonctions si importantes et si délicates et les succès qui couronnèrent les débuts du futur Jésuite, ne furent pas sans influencer les supérieurs de la Compagnie, qui lui confièrent la préparation des premiers communiants aux collèges de Metz et de Lille.

De fait, M. l'abbé Couvreur avait trouvé sa vocation spéciale, ou plutôt la Providence venait de le placer sur la route où il devait marcher jusqu'à sa mort, toujours infatigable.

« C'est surtout dans cette fonction, — nous écrit M. l'abbé Leblan, supérieur du collège de Tourcoing, — que l'abbé Couvreur donna la mesure de sa piété, de son zèle, des richesses de l'industrieuse habileté qu'il déploya pour se rendre maître de ses enfants et les pousser au bien avec autant de force que d'aménité (1). »

III.

PREMIER APPEL A LA VIE RELIGIEUSE. — SACERDOCE.

Cependant l'accident qui arrêtait le jeune professeur eut un autre résultat. On lit dans des notes spirituelles prises en 1852, lors de sa « retraite de probation » :

« En 1850, après une retraite assez fervente dans laquelle je priai Dieu de me débarrasser de cet état de choses évidemment nuisible à mon salut (il s'agit d'occupations très absorbantes au collège), j'y fus, en effet, arraché par un crachement de sang qui me contraignit au repos. Je fus alors très porté à regarder cet accident comme un avertissement du ciel qui me rappelait Tronchiennes (2) et *ma vocation.* »

Ce dernier mot nous révèle que la voix du bon Maître avait fait entendre un *sequere me* plus spécial.

Quand l'appel divin avait-il retenti pour la première fois ? C'est un point qu'il n'est pas facile de déterminer. Ce qui est certain, c'est que depuis plusieurs années, la grâce travaillait cette âme. Autre part, le Père note que deux accidents qui l'avaient mis aux portes de la mort, firent vivement impression sur lui, et fortifièrent sa résolution de poursuivre avant tout l'affaire du salut.

Le sacerdoce qu'il reçut en 1851, développa dans son cœur le désir de la perfection. Les notes de cette époque révèlent une grande préoccupation du progrès spirituel :

---

1. Il pourra paraître assez piquant de citer ici un extrait des notes que M. Lecomte, principal du collège, envoyait à l'académie de Douai. On y lit : « Comme professeur, il ne manquait à M. Couvreur, pour être un homme achevé de tout point, que d'avoir une meilleure santé.

« Il avait en effet pour qualités distinctives de son enseignement, l'ordre, la clarté, la méthode et l'heureux emploi des moyens d'émulation. Il avait le talent d'animer extraordinairement ses élèves !

« Comme surveillant, il n'était pas moins digne d'éloge. En effet, il était habile, clairvoyant, actif, ferme, partout ami de l'ordre et infatigable dans l'exercice de toutes ses fonctions.

« Mais où M. Couvreur excellait surtout, c'était dans la direction et la formation du cœur. C'est là qu'il se montrait pieux, éclairé, zélé et plein de convenances. C'est là qu'il exerçait son heureuse influence pour former les plus jeunes enfants à la vertu et aux bonnes mœurs. »

2. Abbaye de Tronchiennes près de Gand, noviciat de la Compagnie de JÉSUS.

« En qualité de prêtre, — écrit-il, — je suis tenu à une haute perfection; je dois être saint. » Et il conclut que, pour lui, la voie de la sainteté sera celle des *conseils évangéliques.*

« Pour ce qui est des vertus solides qui doivent être l'ornement du prêtre : 1° Évidemment la pratique de l'obéissance à laquelle je me sens vivement porté, et que j'espère pratiquer avec une inviolable fidélité, me sera d'un puissant secours pour acquérir l'*humilité.*

« 2° La *charité*, l'esprit de fraternité, — d'une fraternité toute religieuse, comme elle se rencontre dans les communautés, — m'habituera à me faire tout à tous, chose bien difficile en dehors de la vie religieuse, où souvent on n'a pas un même esprit.

« 3° La *mortification*, etc. ».....

Mais, — et le fait n'est pas pour étonner, — au moment d'exécuter ces généreuses résolutions, l'abbé Couvreur se sent arrêté par je ne sais quelle appréhension vague, « qu'il éprouve, dit-il, parfois même à la seule pensée du sacrifice. » — A ce sentiment, trop naturel en face d'un effort à faire, s'ajoute, dans le cœur du jeune professeur, un attachement facile à expliquer, pour l'œuvre de l'éducation à laquelle il s'est voué. Le cher collège de Tourcoing, où l'on regretta si amèrement M. l'abbé Couvreur, où l'on souhaita presque de voir sa chétive santé devenir un obstacle à la nouvelle vocation, le futur religieux pouvait-il le quitter sans déchirement? Il eût presque désiré, lui aussi, trouver dans le délabrement de sa santé plus qu'un prétexte à différer.

Nous lisons dans ses notes :

« Il y avait chez moi, par intervalles, de vives appréhensions relativement aux desseins de Dieu sur mon avenir. Je me tranquillisais déjà, dans mon état, en pensant surtout à la faiblesse de mon tempérament, lorsque l'année dernière, un de mes collègues, plus faible encore que moi, fut reçu dans la Compagnie. »

Ce collègue n'est autre que le R. P. Couplet, depuis Recteur du collège Saint-Clément de Metz, fondateur et Recteur du collège de Notre-Dame de Boulogne, Recteur du collège de la Providence, jusqu'aux décrets de 1880.

Il était entré dans la Compagnie en 1851.

Le 23 septembre de l'année suivante, M. l'abbé Couvreur le rejoignait à Saint-Acheul.

IV.

NOVICIAT. — ÉPREUVES. — CARACTÈRES DE LA VIE SPIRITUELLE DU P. COUVREUR.

Les notes spirituelles que le novice écrivit lors de sa « retraite de probation », et plus tard, pendant « la grande retraite », nous permettent de saisir

quelque peu le travail de la grâce dans son âme, et de préciser en quoi consista pour elle la croix, que tout disciple du divin Crucifié doit porter à la suite du Maître.

La Croix ! — le mot n'a rien d'exagéré, — le P. Couvreur la trouva dans sa tendance même à la sainteté. Placé devant un idéal qui le ravit, mais semble parfois l'effrayer, le religieux sent profondément son impuissance, et puise dans cette pensée, une tristesse qui semblerait parfois découragée et quelque peu chagrine.

Le tourment de l'idéal, la lutte toujours pénible contre le découragement, voilà ce qui paraît avoir été pour le Père, la plus dure des mortifications. Et ce double sentiment fut, si nous ne nous trompons, la croix de toute sa vie.

Un mot tiré de ses notes spirituelles nous le donne bien à entendre : « Vivre loin de JÉSUS, quel supplice! » s'écrie le Père, et il ajoute péniblement : « Et c'est le mien depuis si longtemps ! »

Quiconque a connu la régularité exemplaire du saint vieillard, qui écrivait ces lignes en 1892, n'aura point de peine à reconnaître la pieuse exagération de son humilité, en même temps que l'exactitude de ce que nous avancions plus haut.

Tendance à la sainteté, mais tendance souvent attristée par la désolation spirituelle, peut-être même par le scrupule, c'est ce que nous révèle tout ce qui nous est resté des écrits intimes du Père.

« Dans ce trouble et cette sorte de désolation où je me trouve, dit-il quelque part, je *veux* cependant, ou je proteste que je veux servir Dieu, suivre JÉSUS, en me combattant courageusement moi-même. *Moi-même*, n'oublier pas ce mot, vaincre ma paresse spirituelle, mon amour des aises, mon éloignement du sacrifice. O JÉSUS, aidez-moi ! »

Plus loin, il résume ainsi ses résolutions diverses :

« Mortification à acquérir ; tristesse à bannir; attention et courage ! Saint Louis de Gonzague, soutenez-moi dans cette voie pénible !..... Que de fois j'ai eu la pensée de dire : *Si possibile est, transeat calix !* »

Ailleurs encore, il demande la mort comme le terme de cette lutte déchirante, où il lui semble être « si hésitant et si lâche au service de Notre-Seigneur ».

Nous croyons volontiers, qu'à voir le visage si paisible de celui qu'on appelait « le bon Père Couvreur », on n'eût guère soupçonné tant de tristesse dans son âme. — Assurément aussi, ceux qui vécurent près de lui, auraient eu peine à croire que la cause de tant de souffrances pût être la vue de ce que le Père nommait « ses infidélités ». — Un religieux des plus graves ne résumait-il pas ses impressions par ces mots : le P. Couvreur c'est la « *Régularité* » ?

D'ailleurs, — hâtons-nous de le dire,— en parcourant les notes du Père,

on s'aperçoit sans peine que cette lutte douloureuse et humiliante purifie son âme et le rapproche de Notre-Seigneur et de Notre-Dame.

« Mon Dieu ! s'écrie-t-il, que je ne fasse rien contre votre sainte volonté ! »

Et plus loin :

« O Jésus et Marie, accordez-moi de ne plus perdre de vue les vrais motifs qui m'ont déterminé à entrer en religion; et de ne plus grossir démesurément les petites choses qui pourraient m'y déplaire et m'y coûter ! »

« J'éprouvais, dit-il encore, le besoin d'aimer de tout mon cœur ce Bon Sauveur, et il me semblait que je ne pouvais rien lui refuser ! »

« Oh! la sainte Eucharistie, je veux plus que jamais recourir à elle, en faire mon aliment de tous les instants ! »

. . . . . .

Ajoutons que saint Louis de Gonzague paraît tenir une place spéciale dans les dévotions du Père. Pendant telle de ses retraites, la pensée du jeune saint semble continuellement présente à son âme. Il lui demande surtout une bonne et sainte mort.

On voudrait en dire plus long sur la vie spirituelle du P. Couvreur; les documents font défaut. Dans ceux que nous possédons, la continuité douloureuse de la lutte contre la désolation produit une certaine monotonie, qui ne dut pas peu contribuer à rendre pénible la croix du saint religieux, mais qui ne permet pas de varier beaucoup les citations.

V.

Vie extérieure. — Saint-Clément de Metz. — Saint-Joseph de Lille. — Catéchismes. — Œuvre des dames de la charité maternelle.

Quant aux œuvres extérieures du P. Couvreur, nous avons déjà indiqué le pieux ministère où il fut appliqué pendant presque toute sa vie religieuse. Qui, sinon Dieu, mesurera jamais l'étendue du bien opéré par l'infatigable préparateur à la première communion? Que d'âmes d'enfants il a disposées à recevoir le Dieu de l'Eucharistie! Que de religieux, que de prêtres, que de chrétiens du monde déclarent lui devoir le bonheur intime de leur vie ! Il serait à la fois édifiant et instructif de pouvoir suivre à l'œuvre le bon Père, et d'apprendre de lui-même avec les secrets de son art, les méthodes de cet ouvrier qui travaillait « sur le fin ».

Malheureusement, l'apôtre si diligent à préparer ses catéchismes et à rendre intéresssantes ses instructions, ne nous a rien laissé de ses trésors.

Nous avons essayé d'interroger ses anciens élèves. Unanimes à reconnaître la bonté et le zèle de leur pieux directeur, ils se rappellent bien la douce influence qu'il exerça sur eux, mais ils étaient alors trop jeunes pour deviner les secrets du maître expérimenté.

Disons pourtant que, d'après le témoignage de ceux qui ont vécu avec lui, le Père avait une méthode merveilleuse pour poser les questions aux enfants. « Personne ne l'a égalé, — nous écrit-on, — dans cet art si difficile. Hélas! pourquoi faut-il qu'il se soit dérobé aux instances qu'on lui fit si souvent de publier son questionnaire ? »

A côté de la méthode d'enseignement, quelle ténacité suave pour faire apprendre le catéchisme aux petits élèves. Combien, qui ont vécu à Saint-Joseph, croient voir encore le vénérable vieillard dans les corridors du Collège, entouré des moins diligents auxquels il fait réciter la leçon mal sue.

Qu'on ne se représente pourtant pas le directeur de la première Communion sous des traits trop austères! Ce fut toujours « le bon P. Couvreur ». Les bonnes espièglerie des enfants lui plaisaient fort, et s'il grondait parfois, de son propre aveu, il grondait mal : au fond il riait des petits tours d'écoliers; et pour n'avoir pas à les punir, il s'ingéniait d'ordinaire à laisser croire aux enfants qu'il ne les avait pas vus. Lui fallait-il, malgré tout, sévir, on sentait qu'il supposait dans le cœur des coupables des sentiments de contrition et de ferme propos.

Cette façon de faire venait de sa grande bonté; faut-il ajouter qu'au point de vue pédagogique, il y avait là une vraie habileté?

Nous ne voudrions pas d'ailleurs qu'on prît ici le change. La bonté du Directeur du Catéchisme était puisée dans le Cœur du Maître qui appelle à lui les petits enfants. Elle était suave sans doute, faite de condescendance et de miséricorde, mais elle n'avait rien de cette faiblesse qui autorise le laisser-aller et aboutit presque toujours à cette triste chose qu'on appelle un « enfant gâté ». La direction du P. Couvreur était pleine de douceur, mais comme celle de saint François de Sales, elle formait au sacrifice.

S'il fallait montrer le résultat d'une si habile méthode, faute de pouvoir citer des vivants qui ne nous le permettraient pas, nous renverrions volontiers le lecteur aux « *Trois enfants de l'École Saint-Joseph* (1) » dont Mgr Baunard a retracé d'une main si délicate la vie et la mort. Robert-Paul Boutry en particulier, rappelé à Dieu presqu'au lendemain de sa première Communion, nous permet de deviner et d'admirer l'art du maître qui travaille à embellir et à rendre dignes de Dieu les âmes des « chers petits ».

Une autre œuvre tient une grande place dans la vie du Père.

En 1814, M. Morlanne fondait, à Metz, la Congrégation des Sœurs de la Charité Maternelle, destinée à apporter aux nouveau-nés et à leurs mères le double secours de l'art et de la religion.

Le P. Couvreur, qui vécut au Collège Saint-Clément de Metz de 1854 à 1872, s'était occupé avec grand zèle de cette fervente Congrégation. Pen-

1. *Dieu dans l'École. — Le Collège Saint-Joseph de Lille.* 1881-1888. Discours, notices et souvenirs par Mgr BAUNARD.

dant les treize dernières années du Collège, il avait partagé avec l'Aumônier de la Maison Mère la direction et la formation spirituelle des religieuses.

En 1872, M. Féron-Vrau, en visite à Metz, connut l'œuvre de la Maternité, et fit une démarche auprès de la Révérende Mère Alexis, Supérieure générale, dans le but d'obtenir la fondation d'une maison à Lille.

A la même époque, une dame sollicitait la même faveur pour Nancy. Aussi la Mère Alexis demanda-t-elle quelque temps pour prier et réfléchir avant de prendre une détermination. La Providence voulut qu'à ce moment même, Melle de la Chaussée, de Lille, offrît à la Congrégation un local situé rue Saint-André. Cette démarche parut à la Mère Alexis une indication de la volonté de Dieu, et la création de la maison de Lille fut décidée.

Le Ciel sembla confirmer le choix par un événement qui devait avoir des conséquences importantes pour la communauté. La Mère Supérieure, à son arrivée à Lille, en septembre, apprit au Sacré-Cœur, où elle était descendue, que l'obéissance venait d'envoyer le P. Couvreur au Collège Saint-Joseph.

La Mère Alexis s'occupa aussitôt de trouver un logement — la maison de la rue Saint-André ne répondait pas aux besoins de la Communauté — et l'on s'arrêta à un immeuble situé place du Concert.

La pauvreté, ce gage de bénédiction du Dieu de Bethléem, ne manqua point au nouvel établissement, où les deux premières fondatrices n'eurent d'abord pour tout siège que des caisses de bois. Aussi M. l'abbé Bernard, vicaire général de Cambrai, pouvait-il dire avec à-propos, dans sa première instruction : « Les œuvres petites dans leurs commencements sont toujours selon Dieu. »

De fait, l'œuvre se développa rapidement, et il fallut songer ou à s'agrandir ou à changer de local; on prit ce dernier parti, et le 15 octobre 1873, commença la translation à la rue du Nouveau-Siècle.

D'autre part, l'Université Catholique de Lille fut fondée en 1875. Un projet se forma naturellement, celui d'affilier l'Œuvre de la Maternité à la Faculté de Médecine de la nouvelle Université. Pour réaliser ce plan, il fallait s'agrandir. Une société civile acheta un vaste terrain Place Sébastopol, et la première pierre de la nouvelle maison fut posée le 15 septembre 1879.

Quant au P. Couvreur il fut pour la Communauté l'envoyé de la Providence (1). Il comprit ce rôle et le prit à cœur.

---

1. Bientôt la commmunauté de la Maternité saisit l'occasion de témoigner sa reconnaissance envers le Père aumônier. Quand les décrets du 29 mars 1880 forcèrent les Pères à se disperser, les religieuses, récemment installées place Sébastopol, mirent leur maison de la rue du Nouveau-Siècle à la disposition des expulsés. L'appropriation de ce local demanda des frais considérables. La maison fut peinte, les chambres tapissées, on amena les eaux, etc., rien ne manqua, pas même la provision de bois de chauffage. Et le tout se fit avec une modestie presque déconcertante, les bonnes religieuses se déclarant les obligées de leurs hôtes.

Un peu plus tard, le R. P. Couvreur lui-même déposa ses pièces pour ouvrir, en cas de nouvelles persécutions, une école dans la maison de la place Sébastopol, que les religieuses nous auraient abandonnée.

Les notes de retraite témoignent de l'importance qu'il attache à son ministère. Il cherche spécialement à se pénétrer de l'Évangile, pour mieux former les religieuses d'après le Cœur divin de JÉSUS.

Un cahier où il écrit les canevas de ses instructions aux novices et postulantes, nous permet de saisir les grandes lignes de sa direction spirituelle. Nous ne citerons rien de ces pieux entretiens, parce que, tout en laissant voir dans leur ensemble la sagesse du directeur et sa piété limpide, ils n'offrent rien de très saillant dans le détail. Contentons-nous de résumer le tout en disant que le P. Couvreur inculque surtout la piété simple qui, avec l'aide assurée de la grâce, va droit à Dieu par l'accomplissement du devoir de tous les instants.

Cependant, puisque nous possédons plusieurs lettres adressées à la Communauté par le R. P. Aumônier lorsque la maladie le retenait à Saint-Joseph, on nous saura gré, pensons-nous, d'en extraire quelques pensées. Toutes reviennent, comme on le verra, à l'amour de la Croix en général ; à l'amour de la règle, de cette règle qui devient pour l'âme religieuse la croix de chaque jour, et constitue, comme disait saint Berchmans, la première et la meilleure des mortifications ; enfin à l'acceptation joyeuse de la volonté divine. N'est-ce pas là un résumé de toute la perfection chrétienne? — « Portez votre croix, et suivez-moi, disait le Maître. — Ma nourriture à moi, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. »

Amour de la Croix. « Acceptez votre croix et portez-la gaîment. Qu'a fait Notre-Seigneur de la crèche au calvaire? Il a prié, travaillé, souffert. Voudrions-nous être dans de meilleures conditions que Lui? Pouvons-nous oublier qu'Il a dit que le disciple n'est pas au-dessus du Maître? Le prier est bien; l'imiter est beaucoup mieux. » (*Lettre du 23 janvier* 1893.)

« Deux mots à la hâte pour vous exprimer la part que je prends à votre deuil (mort d'une des religieuses). Nouvelle et pénible épreuve, mais aussi nouveau gage de l'amour de Notre-Seigneur pour vous et pour votre maison. N'est-elle pas toujours vraie cette parole de la Sainte Écriture : « Je châtie, j'éprouve ceux que j'aime, car je leur prépare une récompense plus qu'ordinaire? » (*Lettre du 6 janvier* 1894.)

Amour de la règle, acceptation joyeuse de la volonté de Dieu. « Je suis entre les mains de ce bon Père (Dieu) et n'ai d'autre devise que celle de tout chrétien : Que la volonté de Dieu soit faite aujourd'hui, demain et toujours ! » (*Lettre du 23 janvier* 1894.)

« Dieu l'a permis pour notre plus grand bien. Disons ensemble : Que sa sainte volonté soit faite, et son adorable nom à jamais béni ! » (*Lettre du 11 novembre* 1895.)

« Prions avec ferveur; soyons fidèles à nos règles, et toujours Dieu sera avec nous. Dès lors le salut est assuré. » (*Lettre du 11 novembre* 1895.)

« Courage! adorons les desseins de Dieu, soumettons-nous à sa sainte volonté! » (*Letrre du 6 janvier* 1894.)

« Que toutes s'appliquent à accroître en elles la bonne volonté, par une fidélité toujours plus grande à l'observation de la règle ; et le dévouement, en acceptant résolûment toute mission, en s'oubliant soi-même et acceptant toute peine, toute fatigue qui mène au ciel.

« Restez fidèles à votre poste, tant que ne sonnera pas pour vous, de la part de Dieu, l'heure de la délivrance.

« Sachez prononcer le *Fiat* de l'âme juste, soumise, dévouée, désintéressée, aimante. — C'en est donc fait ; tout à Dieu et à votre œuvre! » (*Lettre du 23 avril* 1894.)

« Le bien, pour chacune, c'est l'estime et l'amour de la vocation, c'est le désir sincère d'y avancer sans cesse dans la voie de la sainteté, en y faisant religieusement la volonté de Dieu. Le bien, pour la Communauté entière, c'est l'ordre en toutes choses: observation du silence; union des cœurs; filial respect et aimable soumission envers la Supérieure et les sœurs qui partagent son autorité à un titre quelconque ; exactitude dans les diverses obligations de son emploi.

« Inclinons-nous devant la volonté de Dieu à qui doit revenir toute gloire et toute bénédiction en tout ce qui arrive. Dieu l'a voulu : tout est dit :

« L'année 1894 touche à sa fin, et nous aurons à en rendre compte. Efforçons-nous de la bien terminer. Imitons la Sainte Famille de Bethléem. Tout entière à l'accomplissement des desseins de Dieu sur elle, elle marche tranquillement et religieusement dans la voie qui lui est tracée, s'abandonnant sans réserve à la main toute-puissante qui la conduit. O divin abandon et aveugle soumission, qu'elle sera grande la récompense qui vous est préparée! » (*Lettre du 24 décembre* 1894.)

« Piété, charité, surtout oubli de nous-mêmes et acceptation docile de tout ce qui nous concerne, nous et notre œuvre ; puis espérance en l'avenir, confiance dans le bon Père céleste qui nous a appelés à Lui, attachés à son service et qui nous prépare une si belle récompense dans un monde meilleur! » (*Lettre du 31 décembre* 1894.)

Disons-le dès à présent, toute cette doctrine spirituelle du R. P. Couvreur se trouve comme résumée et condensée dans une assez longue lettre adressée par lui à la Communauté, quelques jours seulement avant sa mort. Mais il a semblé préférable de citer ce document *in extenso* un peu plus loin.

Est-il besoin d'ajouter que le vieil aumônier s'occupe comme un père de tous les intérêts de l'œuvre? Il se réjouit de la voir se développer : « J'apprends avec satisfaction, écrit-il, que vous avez cette année treize ou quatorze élèves laïques. Dieu bénit donc cette partie de votre œuvre comme les autres. Confiance et courage! Il est avec vous et pour vous. »

Il prend part aux épreuves. Une des postulantes vient de rendre son âme à Dieu; le Père malade écrit : « Je suis de cœur et d'esprit au milieu de votre chère Communauté affligée mais résignée.... Quelle douce consolation et quel précieux encouragement dans cette pensée bien méditée : Nous compterons au ciel une protectrice de plus, et nos jeunes postulantes s'efforceront, comme à l'envi, de suivre la voie qu'elle leur a tracée ici-bas. »

Il entre dans mille menus détails qui peuvent procurer quelques avantages à la Communauté, sans oublier le soin de la santé des gardes-malades, « santé qu'il faut, dit-il, conserver pour travailler à la gloire de Dieu. »

Nous avons essayé de retrouver quelques traces de la première enfance du P. Couvreur ; de suivre le travail de la grâce dans sa vocation, de fixer les grands traits de sa physionomie spirituelle. Nous avons rappelé deux belles œuvres auxquelles il donna presque tout son temps et tout son zèle; il nous reste à raconter ses derniers moments.

VI.

Dernière maladie. — Mort.

Depuis assez longtemps déjà les hivers étaient devenus fort pénibles pour le vénérable vieillard, qui presque chaque année avait « sa bronchite ». L'influenza, si redoutable pour les santés délicates, avait déjà plusieurs fois fait concevoir des appréhensions. Mais grâce à Dieu, le P. Couvreur avait gardé dans sa faible constitution, assez de force de résistance.

Il ne se dissimulait pourtant pas qu'il approchait du terme, j'allais dire du terme redouté. La préoccupation de la mort paraît à chaque page des écrits du Père, et partout, si nous ne nous trompons, on sent que le bon vieillard éprouve le besoin de se donner du courage. La pensée de rendre compte au Souverain Juge n'a-t-elle pas fait trembler presque tous les Saints?

« Vous me direz sans doute, — écrit-il à quelqu'un, en 1892, — vous êtes donc bien vieux, bien caduc? Eh oui! c'est le soir d'un long jour qui s'annonce. Quand finira-t-il? à la grâce de Dieu. »

« Que notre mort, — écrit-il ailleurs, — soit pieuse et sainte, préparée par la réception des sacrements reçus en pleine connaissance avec résignation, je dirai même avec joie. »

Et encore : « Combien de fois ne m'a-t-elle pas visité cette ennuyeuse bronchite! Il arrivera cependant qu'une fois sera la dernière. Donc nous préparer, donc être toujours prêt au sérieux voyage. Aidez-moi, s'il vous plaît, de vos ferventes prières.... »

« O sainte Famille non plus de Nazareth, mais du ciel, attirez-nous à vous. »

« Redoublons de ferveur en commençant une année nouvelle que nous ne terminerons peut-être pas tous. »

Le Père écrivait cette dernière phrase le 31 décembre 1894. Cette année-là, l'hiver s'était annoncé très rude.

Vers le commencement de décembre, le Père fut obligé de cesser ses catéchismes, et de renoncer à son ministère au couvent de la Maternité. — L'épreuve fut dure. — Mais la bronchite n'avait rien d'alarmant, et après une quinzaine de jours, le Père put remonter à l'autel et reprendre son apostolat auprès des enfants. — Le jour de Noël, il est vrai, il ne put dire qu'une seule messe, ce qui lui fut un grand sacrifice; mais les forces revenaient doucement, et il fut décidé que le 20 janvier, jour du Saint Nom de Jésus, il offrirait le saint sacrifice au couvent de la Maternité. La joie fut grande dans la Communauté, qui avait tant prié pour le saint aumônier, et lui, de son côté, se fit une vraie fête de pouvoir enfin reprendre un ministère qui lui tenait au cœur.

Hélas ! la joie fut de courte durée.

On apprit bientôt que le bon Père avait eu une rechute. Trop confiant dans sa guérison, il avait voulu braver le froid. On l'avait rencontré plus d'une fois dans les corridors du Collège, et malgré le plaisir de revoir le vénérable vieillard sourire au passage de ses « chers petits premiers communiants », plus d'un avait craint pour lui !

La nouvelle bronchite n'avait rien de grave; mais l'état de faiblesse du cher malade n'était pas sans inquiéter le médecin.

Cependant le Père conservait, avec son bon sourire, sa douce gaîté. — Il demandait à ses visiteurs des prières, parlait de la possibilité d'une mort prochaine, semblait la redouter quelque peu, puis bientôt surmontant l'impression pénible : « Ce sera comme le Bon Dieu voudra! » disait-il.

La maladie, sans s'aggraver, ne diminuait pas. — Avec la continuité du mal, les craintes du Père durent sans doute augmenter.

A cette époque, l'influenza s'était jetée sur le Collège. Six professeurs étaient couchés; le P. Recteur lui-même gardait la chambre.

Le grand nombre des malades multiplia les occupations de ceux qui résistaient encore, et surchargea l'infirmier.

Notre-Seigneur permit sans doute ce concours de circonstances, pour augmenter les mérites de son serviteur qui, nécessairement, reçut de moins fréquentes visites soit des Pères de la maison, soit du Frère infirmier. Le malade cependant ne se plaignit jamais; tout au plus, avec un bon sourire, conta-t-il en plaisantant, comment on l'avait, tel ou tel jour, « servi un peu en retard ».

Malgré son état de faiblesse, le directeur du catéchisme n'oubliait pas ses chers petits premiers communiants, dont il suivait, avec une affection toute paternelle, les efforts et les progrès; l'aumônier de la Maternité se plaisait à envoyer par écrit à la Communauté des recommandations et des conseils.

Nous avons fait connaître plus haut quelle direction sage le Père donnait

ainsi, et cité plusieurs extraits de ses lettres. Nous ne transcrirons ici que la dernière; elle est comme le testament du pieux aumônier :

« Une année nouvelle commence. Elle vous est donnée pour servir Dieu. Où? Comment? en tel emploi qu'il lui plaira. Mettons-nous en mesure de répondre à ses desseins par un abandon complet de nous-mêmes et l'acceptation généreuse de tout ce que nous prépare la Divine Providence.

« Que notre devise soit aussi toujours la vôtre : « *Tout pour la plus grande gloire de Dieu !* » Là est la paix intérieure, la vraie joie des enfants de Dieu, là enfin notre sanctification.

« **Vigilate,** veillez, dit l'Apôtre. L'homme sage et prudent, adonné aux affaires, n'en détourne jamais son regard intéressé. Pourrions-nous faire moins dans la grande affaire 1° de notre salut; 2° du bien que nous sommes appelées à faire aux autres, à nos sœurs en JÉSUS-CHRIST....

« **State in fide.** Restez fermes dans la foi; la foi éclaire, la foi soutient. L'homme n'est plus rien dès qu'il se replie sur lui-même, qu'il se laisse aller à ses impressions, à son humeur, à ses appréciations si souvent peu réfléchies et surtout peu désintéressées.

« **Viriliter agite.** La foi n'admet pas d'hésitation, d'atermoiement, de pusillanimité. Le devoir une fois connu, on marche sans se laisser arrêter par quoi que ce soit.

« **Et confortamini.** Croissez en force; c'est le résultat du courage persévérant, de l'intrépidité et de l'assurance en face des obstacles, des difficultés, des oppositions de tout genre.

« **Omnia vestra in charitate fiant.** Que tout chez vous se fasse dans la charité. Voilà la condition : il faut aimer ! aimer Dieu, aimer le prochain, les âmes. Aimer Dieu et le lui prouver en ne lui refusant rien. Aimer les âmes et pour elles être prêtes à tout ce que la Divine Providence pourra nous demander. » (*Dernière lettre*, 5 *janvier* 1895.)

. . . . . .

Les choses en étaient là. Personne, pas même le médecin, ne pensait à une fin prochaine. Pourtant par précaution on avait veillé près du Père, pendant la nuit du 5 au 6 février. Le lendemain matin, le prêtre qui lui portait la communion tous les jours à cinq heures, crut remarquer une certaine altération dans les traits du bon vieillard. Ceux qui avaient passé la nuit n'avaient d'ailleurs conçu aucune sérieuse inquiétude. Pourtant le Père était évidemment très faible et plus absorbé que de coutume. Mais nul ne croyait encore la fin imminente.

Ce fut seulement vers huit heures du matin que le mal empira soudain : la respiration devint pénible ; la connaissance plus faible. Le Père Procureur, alors près du vénérable malade, s'aperçut avec une douloureuse surprise que le bon Père était au bout. On prépara les saintes huiles. Après la

première onction, le P. Henri Couvreur, sans effort, sans agonie, rendait sa belle âme à son Créateur. Ainsi la lampe du sanctuaire s'éteint tout à coup quand elle a fini de brûler pour Dieu les dernières gouttes de l'huile qui l'alimentait !

La triste nouvelle se répandit bientôt parmi les élèves, et plus d'un ne put s'empêcher de verser des larmes à l'annonce de la mort d'un Père si aimé.

Le corps fut exposé, et de nombreux visiteurs vinrent prier auprès des dépouilles mortelles. L'enterrement eut lieu le 8 février. Il fut suivi par beaucoup d'amis ou d'anciens élèves.

Le Père Henri Couvreur repose dans le cimetière de Lille, au milieu de ses frères en religion ; son souvenir vivra tant que vivront ceux qui l'ont connu et aimé ici-bas !

Quant à la Communauté des religieuses de la Maternité, elle le considère comme son fondateur à Lille, et l'invoque comme un protecteur !

Nous ne saurions mieux terminer qu'en citant une lettre de l'éminent Recteur de l'Université Catholique de Lille, Mgr Baunard, resté si profondément attaché au « bon P. Couvreur » qu'il avait vu de près à l'œuvre, pendant huit années de Rectorat au Collège Saint-Joseph. Tous ceux qui ont connu le cher défunt seront charmés de l'exactitude et de la finesse de détails avec lesquelles ces lignes rendent l'impression profonde laissée par le serviteur de Dieu :

« J'en ai peu connu qui eussent la bonté si simple, la foi si limpide, la charité si pure, avec cette candeur d'âme et cette impérissable jeunesse des Amis de Dieu. Ceux qui l'ont vu de près le savent bien; ce m'est un honneur et surtout une grâce d'avoir eu mon cœur si près du sien. »

A. M. D. G.

Le F. Jean-Baptiste Goussery.

1828-1896.

Le Frère Jean-Baptiste Goussery, né à Joigny, diocèse de Sens, le 30 août 1828, alla très jeune à Paris, où il fut plusieurs années conducteur d'omnibus. Il eut le bonheur de rencontrer le R. P. de Ponlevoy qui prenait place dans l'omnibus pour se rendre à St-Paul-St-Louis, où il prêchait le Carême. C'est grâce à cette heureuse rencontre que notre cher Frère dut de se présenter au noviciat quelques années plus tard.

Le jeune Goussery supportait difficilement le cahot de la voiture, et son estomac le força, d'après l'avis des médecins, à retourner en Bourgogne pour refaire sa santé. Jamais son estomac ne fut bien rétabli, et il en a souffert toute sa vie. De retour dans son pays il entra dans un bureau d'Agent-

Voyer, où il eut fréquemment l'occasion de faire des travaux de topographie, ce en quoi il devint fort habile ; et il eut alors à diriger plusieurs fois des constructions de ponts et autres travaux de Voirie.

C'est le 20 septembre 1851, à l'âge de 23 ans, que le Frère Goussery entra au noviciat d'Angers, où il fut un fervent novice. Pendant son noviciat il lui arriva une aventure assez plaisante qui montra bien comment il acceptait généreusement les humiliations. Le R. P. Fournier, recteur de Laval, avait besoin d'un surveillant de travaux pour ceux qu'il voulait faire exécuter ; il demanda pour cela un Frère au R. P. Gautier, maître des novices. Le R. P. Gautier, qui savait que le Frère Goussery avait travaillé à la Voirie, envoya le Frère à Laval. A son arrivée, le R. P. Fournier lui demanda ce qu'il avait fait dans le monde ; le bon Frère, sans trop de réflexion, répondit qu'il avait été conducteur d'omnibus ; alors le R. P. Recteur de dire : « Mais ce n'est pas un conducteur d'omnibus que j'ai demandé, c'est un conducteur de travaux ; reposez-vous un peu et demain vous retournerez à Angers. » Quelques années après, le R. P. Fournier devait partir pour la Chine, où il allait comme visiteur ; il passa par Vaugirard, où le F. Goussery avait été envoyé dès le décret de la fondation, en 1852. Du plus loin qu'il aperçut le Frère, il le reconnut et, se hâtant, il alla l'embrasser et lui demander pardon de la peine qu'il avait dû lui faire en le renvoyant si promptement à Angers ; cela édifia beaucoup le F. Goussery, qui n'avait gardé aucune rancune.

Au collège de Vaugirard, il fut chargé de la surveillance des domestiques et des travaux de 1852 à 1865. C'est alors qu'en travaillant sous la direction du P. Tournesac, architecte, il se forma à l'architecture, ce en quoi il rendit de nombreux services à la mission du *Kiang-nan*.

Pendant sa retraite annuelle en 1864 il fut tout à coup frappé de la pensée de demander la mission de Chine ; il fit ce qu'il put pour s'en distraire ; mais cette pensée ne le quittait pas ; il demanda à la Ste Vierge pour marque de vocation de lui obtenir de continuer pendant toute la retraite l'état de consolation dans lequel il se trouvait ; et il obtint ce qu'il demandait.

Le 2 septembre 1865, le Frère Goussery arriva à *Chang-hai* avec le P. Basuiau et ses trois compagnons. Trois mois après arrivait le R. P. Fessard. A la consulte pour la construction de la résidence de *Tong-ka-dou*, dont le travail était confié au F. Goussery, le R. P. Visiteur dit aux PP. Consulteurs : « Mes Pères, vous êtes heureux de posséder le F. Goussery, c'est un bon religieux, bien soumis et bien souple, et qui rendra de grands services à la mission. »

C'est en 1866-67 que le F. Goussery construisit la résidence de *Tong-ka-dou*, agrandit le cimetière et y construisit une chapelle. En 1868-69, à *Nan-king*, il construisit la résidence, les écoles, etc. ; si cette maison est mal

orientée, il faut l'attribuer à un acte d'obéissance de la part du F. Goussery, qui était d'un avis contraire, mais qui en a déféré au bon plaisir du missionnaire de *Nan-king*

Ensuite il fut pendant 5 années surveillant des ateliers de l'orphelinat *Tou-sai-wai*. Pendant 6 ans il fut à *Tchen-kiang*, il y bâtit l'église, la résidence et bon nombre de maisons de location pour les revenus de la mission; il alla aussi à *Kao-ieu*, ville située au nord du *Kiang*, sur le canal Impérial, où il bâtit l'église, la résidence, l'école, etc. De nouveau il passa 2 ans à l'orphelinat de *Tou-sai-wai* comme architecte et aide-procureur. En 1886 il fut envoyé à *Ou-hou*, et c'est là qu'il passa les 10 dernières années de sa vie comme architecte et aide-procureur. De *Ou-hou* comme centre, il allait bâtir des églises et résidences en différents endroits ; nous citerons *Tong-men*, c'est le poste le plus au sud de notre mission du *Kiang-nan* et sur la frontière du *Kiang-si ;* puis *Ning-ko-fou*, dont il construisit d'abord la résidence avec une église provisoire ; il n'y construisit l'église que ces dernières années. L'église de *Choei-tong*, lieu de pèlerinage en l'honneur de la très sainte Vierge, est due aussi au F. Goussery. Il était vraiment pieux, très dévot à la sainte Vierge ; c'était l'homme du devoir, de la règle. Un Père avec qui notre cher Frère a vécu 6 ou 7 ans, écrivait dernièrement qu'il a toujours été fort édifié de sa régularité, tant pour l'exactitude aux exercices de piété que pour les observances de notre vie de communauté ; le plus souvent ils étaient à deux seulement. Très attaché à sa vocation, le Frère parlait avec grande affection des Pères qui l'avaient dirigé vers la Compagnie, et des Supérieurs qui l'avaient admis. Il aimait beaucoup la mission, et on sait avec quel dévouement il y a travaillé pendant 31 ans. Il ne reculait devant aucune fatigue pour s'assurer par lui-même que ses ouvriers exécutaient ses ordres, que le travail était bien fait, et que l'avenir n'était pas compromis, surtout pour des constructions plus importantes. Il aimait le travail et s'y adonnait tout entier.

A *Ou-hou* le F. Goussery a beaucoup travaillé les 10 dernières années de sa vie. Pour la construction de l'église et de la résidence, les difficultés ne lui ont pas manqué, spécialement pour l'approvisionnement des pierres de taille, parce qu'il fallait profiter de la crue des eaux du *Kiang* pour faire venir ces pierres des montagnes ; et la fourberie des vendeurs cherchait à profiter de l'extrême besoin que le Frère avait de ces pierres pour tâcher d'avoir plus d'argent ; son caractère si droit ne pouvait se faire à ces fourberies, cela le révoltait, et mettait sa patience à l'épreuve. L'incendie allumé par les émeutiers du 12 mai 1891 le força à recommencer son œuvre.

Depuis un an la vieillesse se faisait sentir, la marche devenait difficile, une maladie du cœur le faisait souffrir à tel point, que le médecin dit qu'une mort subite était à craindre. Le cher Frère avait alors 68 ans. Il dut quitter *Ou-hou* et se rendre à notre infirmerie de *Chang-hai* au com-

mencement du printemps de 1896 ; il y eut un peu de mieux, et il pensait pouvoir retourner à son poste ; mais le R. P. Supérieur, qui était alors en partance pour la France, lui dit de rester à l'infirmerie et qu'à son retour il lui dirait ce qu'il aurait à faire. Pendant tout l'été le Frère a beaucoup souffert et toujours avec une grande patience. L'enflure générale est venue accroître ses souffrances. On avait pensé et on lui disait qu'il attendrait l'arrivée du R. P. Supérieur pour mourir ; il répondait : « Tout ce que le bon Dieu voudra ! » bien qu'il désirât beaucoup voir la mort arriver. Il reçut, selon son désir, l'Extrême-Onction le 20 octobre ; il aurait voulu mourir de suite, afin d'avoir fini son purgatoire pour la fête de St Alphonse Rodriguez, mais il y eut un peu de mieux. Le 26 au soir, pensant qu'il allait mourir, on récita les prières des agonisants, et puis il vécut encore ne prenant qu'un peu d'eau froide, et ne mourut que le 12 novembre, le lendemain de l'arrivée du R. P. Supérieur, qui a pu lui donner sa bénédiction et que le Frère a reconnu.

Le F. Goussery a laissé un bon souvenir à *Ou-hou*, où les chrétiens ont demandé un service solennel pour le repos de son âme, et un bon nombre ont fait la sainte Communion pour lui.

L. M., S. J.

Chang-hai, 30 novembre 1896.

Le P. Outerleys.

Lettre du R. P. Royer, supérieur de la mission de Trincomali, au R. P. Recteur de Boulogne.

Batticaloa, le 22 mai 1897.

Mon Révérend Père Recteur,

P. C.

Le télégraphe vous a appris notre deuil (1) : mais en votre qualité de bienfaiteur de la mission, comme d'ancien supérieur du P. Outerleys, vous avez droit à quelques détails sur ses derniers moments. Hélas ! ils seront courts, comme son passage ici. Et que dire d'un coup de foudre ? Le P. Outerleys se montra dès son arrivée à Ceylan l'intrépide ouvrier que vous avez connu à Boulogne. Il se mit à l'étude du tamoul avec une obstination et une sorte d'acharnement dont nous étions tous frappés.

Sans trop tenir compte des avis discrets que nous lui donnions sur la nécessité de se reposer, de changer d'air parfois, il se fiait à son excellente santé pour étudier sans relâche. Après avoir vu et revu sa grammaire, il se fit un dictionnaire des mots les plus usuels :« Je suis enfin, nous disait-il à la lettre D : les lettres A et B n'en finissent pas. » Puis il étudia patiemment

1. Le Père Remi Outerleys, de la province de Champagne, est le premier missionnaire de Trincomali que Dieu ait appelé à lui. Il n'avait que quelques mois de mission ayant quitté la France en septembre 1896 et était âgé de 43 ans.

toute cette nomenclature. « Quel saint que ce P. Outerleys, disait un de nos natifs, gros marchand d'un bazar ! Il prie toute la journée ! » En effet du matin au soir on pouvait voir le bon Père se promenant dans sa chambre ou sous la véranda, un livre à la main, et fort appliqué à s'en pénétrer. Vers le mois de janvier, grâce à un questionnaire appris par cœur, il commença à confesser les enfants et fit même le catéchisme dans les chrétientés voisines de Batticaloa, où il allait dire la Ste Messe le dimanche.

La santé du Père était parfaite : à peine quelques jours de fièvre en décembre, de cette fièvre par laquelle tous ici sont périodiquement éprouvés, et dont le remède est le repos sur la chaise longue : au commencement de mars, le Père me demanda de faire sa retraite : il se sentait prêt à commencer un peu sérieusement le ministère et voulait s'y préparer par les saints Exercices. « Après, me disait-il, vous pourrez faire de moi tout ce que vous voudrez. » Sa retraite se termina pour la Saint-Joseph. Je me souviens de l'accent avec lequel il me dit dans un entretien intime: « Les âmes se perdent autour de nous ! On adore le diable ! Voilà ce qui m'ôte le repos. Et dire qu'à cause de notre ignorance de la langue, nous ne pouvons empêcher cela ! »

C'était, je le sentais, un vrai chagrin pour ce cœur d'apôtre, ses larmes me le montraient bien ; et je dus chercher à le consoler, en lui disant que désormais il pourrait travailler avec Notre-Seigneur au rachat des esclaves de l'enfer ; mais qu'il devait le faire avec calme et résignation, comme les Saints Anges, qui sont plus dévoués que nous aux âmes, et ne parviennent cependant pas à les arracher toutes au péché.

A la suite de sa retraite le Père, au lieu de travail, trouva la souffrance. Il eut un accès de fièvre d'une quinzaine de jours. « Quinze jours sans tamoul ! » disait-il avec une sorte de désespoir. Enfin il put reprendre ses occupations et ses chères études. Mais il n'avait plus sa puissance primitive de travail. « Au bout de deux ou trois heures, disait-il, rien n'entre plus. » Comme nous en sommes tous là, nous ne le plaignions qu'à demi. Il aida puissamment le P. Moreel pendant la semaine sainte. Après Pâques, pour le distraire, et lui donner une occupation intéressante, je l'envoyai préparer la Première Communion à 8 milles d'ici. Il y passa la semaine qui précède le Patronage de saint Joseph, et s'y trouva bien, surtout les derniers jours : de retour à Batticaloa, le Père traînait : il ne travaillait que deux heures le matin, et autant le soir. Il se sentait faible. Je le mis à la quinine qui lui rendit le calme pour la nuit. Quatre jours avant sa mort, un photographe de passage ici, nous photographia ; le Père, comme vous le verrez, n'avait pas la figure d'un moribond. Cependant ce jour-là, jeudi, il avait eu une faiblesse pendant la messe. Tout cela ne nous inquiétait pas: nous avons tous passé par là. Le samedi, le Père dit sa messe, et le soir me dit : « Décidément je remonte ; depuis midi, je me sens revivre. » Cependant la

nuit fut agitée, et le lendemain le Père ne put que communier à ma messe. C'était le dimanche. Le lendemain lundi, quand, vers 10 h. ½, j'allai porter au Père son cachet de quinine, rien d'extraordinaire dans son état : il était faible, mais son pouls était à 104 pulsations, ce qui, ici surtout, n'est pas une grande fièvre. Cependant je remarquai un peu d'incohérence dans ses paroles. Il me parlait de timbres-poste à envoyer à un de ses amis. Comme il se plaignait disant : « Deux mois sans tamoul ! je ne sais plus rien ! » je lui rappelai qu'en venant ici, nous avions fait à Dieu le sacrifice de tout, de notre vie, de notre santé, de notre temps ; et qu'il prenait de cela ce qui lui plaisait. « Oh ! oui ! me dit-il. Heureusement que j'ai fait ma retraite. Sans elle je n'aurais pas pu supporter l'humiliation d'être ainsi bêtifié ! » Il était onze heures. A midi, on porta comme à l'ordinaire son dîner au Père qui habitait le presbytère Sainte-Marie (à trois minutes de notre résidence Saint-Antoine) avec le P. Evrard pour compagnon. Quand celui-ci, vers une heure et demie, rentra chez lui, il trouva le Père sans connaissance, respirant avec peine. Il courut nous avertir. Quand j'arrivai avec le P. Moreel, je vis avec stupeur une face tout altérée, les pieds et les mains cyanosés et je reconnus une subite et foudroyante décomposition du sang. L'émotion me prit à la gorge ; incapable de parler, je fis donner l'Extrême-Onction par le P. Moreel, puis l'indulgence plénière, et nous commençâmes les prières des agonisants. Un flot noir s'échappant des lèvres du pauvre Père, nous avertit seul que tout était fini...

La funèbre toilette ne put s'achever sans que nous soyons envahis par les chrétiens atterrés de la triste nouvelle. Nous avions dressé le lit du Père dans une chambre du presbytère : on s'y étouffait : il fallut dresser à l'église un lit, où toute la soirée, toute la nuit, le corps fut entouré de fidèles qui chantaient des litanies et des chapelets. Impossible de remettre l'enterrement au surlendemain dans ce pays : dès le mardi soir, il fallut faire les funérailles. Ce fut un triomphe inouï, dit le journal. Jamais on n'avait eu d'enterrement de prêtre ici ; aussi païens, mahométans, chrétiens tous étaient là. Nous déployâmes toute la solennité possible. Office des morts dans une de nos églises, procession à travers la ville jusqu'à l'autre ; là, Vêpres des morts, puis enterrement. Les chrétiens voulurent faire un cercueil à leur goût ; et lui bâtirent pour fosse une vraie grotte en briques. Le cercueil ne touche pas la terre, mais repose sur des barres de fer à un pied du sol. Le tout est voûté, et par dessus on fait en ce moment un petit carré où nous aurons des fleurs. La tombe est contre l'église, en face de notre véranda, et sous nos yeux pour nous rappeler que si Dieu a des récompenses pour les victimes de la première heure, il compte les travaux de ceux qu'il destine à porter le poids du jour, et qui ne demandent qu'à souffrir pour lui, puis à mourir.

Le P. Joseph Etterlé.

Le 20 mars, à Caya, sur le Bas-Zambèze, est passé à une meilleure vie le P. Joseph Etterlé, S. J., né à Ossenbach en Alsace, le 11 juillet 1859, entré dans la Compagnie de Jésus en 1880 avec le désir d'utiliser dans les missions du Zambèze l'énergie qui fut toujours sa caractéristique. Il n'était pas homme à écrire beaucoup. Aussi les revues, même des missions, ne lui doivent que bien peu de contributions, mais ses travaux sont de ceux que le Ciel a bénis et qui diront longtemps son zèle indomptable. Ses débuts comme missionnaire se produisirent à Dunbrody, dans la Colonie du Cap,quand il était encore simple étudiant de philosophie.Nous étions là une vingtaine d'étudiants aspirants missionnaires. Dans les misérables Hottentots, cafres et métis qui nous entouraient, qui aurait pensé à voir l'étoffe de chrétiens sérieux? Il fallait pour cela avoir l'œil du P. Etterlé. Il avisa d'abord un petit, sale, vieux, stupide Hottentot, et se dit que Dieu saurait bien en faire un chrétien. Je me rappelle encore quand il l'accosta pour la première fois étendu à l'ombre sous le wagon. « Andrew, lui dit-il en hollandais du Cap, lève-toi et faisons la causette. Sais-tu que tu dois te faire chrétien? — Moi, baas, dit Andrew, je ne sais pas ce que c'est. — C'est apprendre à prier le bon Dieu. — Moi, dit Andrew en ricanant, pauvre Hottentot, je sais garder les chèvres, c'est tout. — Tu ne sais donc pas qu'il y a un bon Dieu? — Non, peut-être qu'il y en a un pour vous autres, mais pour nous je n'en connais pas. » Et Andrew se mit à rire de bon cœur. Le P. Etterlé ne le lâcha pas. Pendant trois ou quatre semaines on le voyait au sortir de la classe accoster son homme dans un coin ou un autre et lui répéter la même histoire qu'il fallait apprendre à prier le bon Dieu et se faire chrétien. Andrew ne faisait que se tordre de rire. « Bon pour vous autres, ces choses-là, disait-il, ce n'est pas pour nous. » Quelques malins étaient tentés de rire des efforts du Père. Cependant, paraît-il, les conversations commencèrent à prendre une tournure sérieuse. Andrew commençait à comprendre les vérités fondamentales. Je ne me rappelle pas combien de temps l'instruction dura, mais je me souviens très bien que le saint Père Weld épiait tout cela avec un œil de complaisance et qu'un beau jour le P. Etterlé, triomphant, présenta son néophyte au baptême. Et Andrew, depuis ce jour, n'est plus le même homme. C'est un serviteur fidèle, de confiance, intelligent, dévoué et respectable. Après Andrew vinrent sa femme qui mourut en prédestinée, Jacobs, Bushman, et je ne sais combien de Cafres, que le P. Etterlé instruisit avec une patience angélique, ainsi qu'un grand nombre d'enfants ramassés de tous les coins de rue, jetant ainsi les fondements de cette respectable et fervente chrétienté dont s'honore maintenant Dunbrody. Il était connu là sous le nom de *Lange*

meester, et je sais que plus d'une larme y coulera quand on y saura que le *Lange meester* n'y doit plus reparaître.

De retour en Europe où il fut étudier la théologie à Jersey, le P. Etterlé s'attacha aussi les pauvres Irlandais de la ville de St-Hélier. Il en pêcha, dans les quartiers les plus misérables, je ne sais combien que la honte inhérente à la pauvreté avait retenus des années et des années loin du devoir pascal.

Quand les brouilles entre les gouvernements anglais et portugais en 1890 obligèrent les autorités supérieures de la Compagnie de Jésus à diviser les missions de Zambèze en partie portugaise et partie anglaise, le P. Etterlé demanda à être attaché à la partie portugaise, celle où il espérait trouver le plus à souffrir. Il y fut envoyé en 1893, après avoir fait son troisième an de probation à Sétubal en Portugal.

Attaché d'abord à la mission d'Inhambane, où travaillait alors le regretté P. Courtois, il eut la douleur de perdre ce Père qu'il aimait comme son âme. Cette perte, suivie de tribulations de toutes sortes, lui altéra la santé au point qu'on dut lui faire prendre le chemin du Cap, comme étant l'unique chance de sauver ses jours. Il y arriva plus mort que vif et fut transporté à l'hôpital de Grahamstown, où il resta plus de quinze jours entre la vie et la mort. Enfin, après plusieurs mois de séjour au Cap, il se crut assez fort pour retourner à ses chères missions du Bas-Zambèze. Au mois de juin de l'année dernière il se présenta à Boroma, où le P. Hiller, Supérieur de cette mission, qui lui avait donné toute sa confiance, lui confia son école de 150 enfants, en lui laissant toute latitude de réformer et réglementer comme bon lui semblerait. En rien de temps il transforma cette école maintenant modèle. Le P. Hiller ne tarissait pas d'éloges sur son compte. Il ne devait cependant pas rester là indéfiniment. Un ordre du Supérieur général des missions du Bas-Zambèze l'attacha à la mission plus jeune de Chipanga, où il arriva à la fin de septembre. Hélas ! pourquoi faut-il que maintenant son nom se présente le premier sur le registre des décès de la mission de Chipanga ?

Cette mission a une maison au prazo Caya, à l'endroit où se trouvait la résidence d'une maison de l'ancienne Compagnie. Le P. Etterlé aimait beaucoup ce coin du désert et le jugeait destiné à devenir le plus beau centre des missions de tout le Zambèze. Il y alla à plusieurs reprises visiter les descendants des anciens chrétiens, faire des enterrements, des baptêmes, etc., et finalement y fixa sa résidence ordinaire, ne reparaissant à Chipanga qu'une fois par mois pour se confesser et rendre compte de ses travaux. Avec quelques enfants noirs qu'il avait amenés de Boroma, il s'y trouvait heureux comme dans un petit paradis. En attendant, il plut à Dieu de faire passer la maison de Chipanga par des tribulations de tous genres. Une conjuration puissante s'était formée pour la détruire, parce

qu'elle gêne une certaine classe de personnes qui, comme disait saint François-Xavier,conjuguent le verbe voler à tous les temps, tous les modes et toutes les personnes. L'écho de ces tribulations ne pouvait manquer d'arriver jusqu'au P. Etterlé, que sa nature bilieuse rendait peut-être trop sensible à ces sortes de choses. Je lui écrivis plusieurs fois de ne pas se faire de mauvais sang ; qu'en Afrique il faut rire, etc., mais il laissa évidemment fermenter dans son esprit des pensées tristes, car j'ai trouvé sur sa table le brouillon d'une lettre qu'il écrivit le 19 mars à un personnage important du pays où il lui disait : « Vous me tuez avec vos combinaisons mesquines, et si un de ces jours, une nouvelle croix s'élève au cimetière de Caya, sachez bien que c'est vous qui m'avez donné la mort. » Cependant ce qui détermina la crise fatale fut, je crois, une cause d'un tout autre genre. Il est certain que pendant tout le mois de février et au commencement de mars, il se portait très bien, mieux que jamais, disait-il. Du 10 au 18 mars il acheta une quinzaine de chèvres laitières. Je suis très persuadé que c'est leur lait qui, un coup de soleil aidant, l'a tué. Tous les matins il se mit à en boire une bonne quantité pur ou mêlé avec le café sans le faire bouillir ni fermenter, ce qui, en Afrique, est considéré comme une grande imprudence. Le 19 mars, jour de sa fête, peu après avoir pris le matin son café au lait et une certaine quantité de lait pur, il alla se promener dans son magnifique jardin potager ; le plus beau certainement, sinon le seul qui se puisse voir à cette époque de l'année sur tout le parcours du Zambèze. Il y a de tout en magnifique condition, choux, chicorée, salade, carottes, oignons, navets, haricots, etc. Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante. Le P.Etterlé se sentit mal et fut se mettre sur son lit. Puis il se leva, écrivit, dans un moment de surexcitation évidente, la lettre d'où j'ai tiré la phrase citée plus haut, et une autre lettre où il se disait très mal. Il se coucha de nouveau, but encore du lait, et le lendemain matin, 20 mars, se crut assez fort pour pouvoir dire la Messe. Les enfants qu'il avait là disent qu'il ne l'acheva pas, plia tout à la hâte et fut vomir dehors. Il fit appeler un charpentier, fit un contrat, pour qu'il lui élevât une nouvelle maison qui pût servir provisoirement de chapelle, puis il écrivit une lettre que je ne connais pas, l'expédia avec les deux écrites la veille et fut s'étendre de nouveau sur son lit. Évidemment il soupçonna le lait coagulé dans son estomac d'être la cause de ses souffrances, car il se mit à boire par intervalles du vin de messe qu'il croyait sans doute être le contre-poison du lait. De temps en temps il sortait de sa chambre et allait vomir dehors un mélange de vin et de lait. En attendant il se croyait bien sûr de vaincre le mal, car il aurait pu m'avertir par télégramme et il ne le fit pas. Après-midi il ne se leva plus, et ses vomissements commencèrent à être un mélange de lait, de vin et de sang. Vers cinq heures de l'après-midi il demanda son bréviaire et le tint ouvert comme s'il le récitait, étendu sur son lit. Vers six heures il appela

son petit serviteur, mais quand celui-ci se présenta, le Père se tut, et le serviteur sortit sans savoir pourquoi il avait été appelé. Vers sept heures et demie, ses petits élèves qui mangeaient à sa porte entendirent un cri, entrèrent, et, voyant les fortes palpitations du cœur, se mirent à genoux à réciter à haute voix toutes les prières qu'ils savaient. Vers huit heures tout était fini : le Père dormait son dernier sommeil.

Sommeil des justes ! J'arrivai le lendemain soir à la même heure. Je trouvai sur sa table le brouillon de la lettre principale, écrite l'avant-veille et son petit memorandum continué jusqu'au 20 mars. L'avant-dernière note est celle du contrat pour la construction de la maison qui devait servir de chapelle. Au premier mars, je ne trouve que les lignes suivantes : « Mois de Joseph, *Constitui eum dominum domus hujus missionisque prazo Caya.* Glorieux St Joseph, à vous je me consacre tout entier avec cette mission naissante. Défendez-la contre les embûches et attaques des ennemis de la plus grande gloire de Dieu. Obtenez-nous que le règne de JÉSUS s'établisse parmi ce pauvre peuple. 1° Tous les jours, dévotion en honneur de St Joseph; 2° trois messes en son honneur, si la maison se fait durant ce mois. Glorieux St Joseph, obtenez-moi la grâce de travailler, de me dévouer pour JÉSUS avec la même générosité, constance, force, pureté et charité que vous avez mises à son service durant votre vie mortelle. Obtenez-moi la lumière et la force pour veiller au patrimoine comme vous l'avez fait vous-même. Que, par votre puissante intercession, je puisse procurer le règne de JÉSUS en dépit de toutes les difficultés et embûches de l'esprit du mal. *Non recuso laborem, gratiam et amorem Jesu mihi obtineas, et dives sum satis.* »

Il reste du P. Etterlé un livre bien utile sur les maladies de l'Afrique tropicale imprimé en 1892. Mais la mission de Caya meurt avec lui. Il n'y a personne pour le remplacer.

P. Jules TORREND, S. J.

Chipanga, 27 mars 1897.

Le P. Hirgair.

Lettre du P. Bies.

Ou-ho, 30 octobre 1896.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

P. C.

VOUS désirez quelques renseignements sur l'apostolat du P. Hirgair à *Ou-ho*, je vais tâcher de satisfaire vos désirs autant que je pourrai. Mais la grande humilité du bon Père lui a fait cacher soigneusement tout ce qui aurait pu lui procurer des éloges ; cependant on peut résumer son

œuvre ici, en disant que le Père s'est montré toujours homme de travail, de prière et d'abnégation.

Le district de *Ou-ho* confié pendant six ans aux soins du Père Hirgair, se composait de 9 chrétientés, toutes de vieux chrétiens. Comme le bon Père était pour la plupart du temps seul ici, ou avec un nouveau Père, le travail ne lui manquait pas. Les missions, les visites des chrétiens, l'arrangement des disputes, les extrêmes onctions, puis les écoles de garçons et de filles à *Ou-ho* absorbaient une partie de son temps.

Parmi ces vieux chrétiens il y en a de bons, de fervents, mais d'autres aussi sont très froids et négligents. Le Père aimait beaucoup ses chrétiens, et quand il voyait leur ferveur, leur esprit de foi, leur assiduité à la prière, il se croyait au milieu de sa Bretagne. Il suivait bien son troupeau et entrait dans les moindres détails. Dès qu'il arrivait dans une chrétienté, il s'informait auprès des chefs de tout ce qui se passait parmi les chrétiens, de leurs défauts, des scandales, des disputes et avec bonté et fermeté il tâchait de corriger les abus. Bien des fois soit par ses exhortations soit par ses instances, il remettait la brebis égarée dans le vrai chemin.

Ici les parents sont souvent négligents pour envoyer les enfants à l'école ; combien ne lui fallait-il pas batailler pour réunir ces enfants et leurs apprendre la doctrine nécessaire ! Le Père se donnait en effet beaucoup de peine pour faire aux enfants le catéchisme et les préparer à la réception des sacrements.

Dans ces contrées les païens ne sont pas faciles à aborder, ils sont indifférents ou même hostiles à notre sainte religion, soit parce qu'ils la connaissent depuis longtemps, soit parce qu'ils ont abusé des premières grâces : mais le P. Hirgair ne reculait pas devant la difficulté de leur conversion, et malgré son insuccès il ne perdait pas courage. Qui sait, s'il était resté plus longtemps, s'il n'aurait pas eu des catéchumènes sincères !

Le Père était avare de son temps ; dès qu'il avait un moment libre il étudiait le chinois, mais il ne gaspillait pas son temps en courant d'un livre à l'autre ; c'était bien l'homme d'un livre, *vir unius libri.* Ce livre pour le chinois était son *Zottoli*, qui le suivait presque toujours dans ses excursions. De cette manière le Père a travaillé sans bruit, sans éclat et comme dans l'ombre à l'avancement de ses chrétiens, mais il a travaillé solidement se faisant tout à tous comme dit St Paul.

Le missionnaire a beau travailler, si le bon Dieu ne l'aide pas de sa grâce il a peu de succès. Le P. Hirgair savait cela, c'est pourquoi en toute difficulté il s'adressait à Dieu par de ferventes prières, il était vraiment devenu un homme tout intérieur, un homme de prière. Non seulement il faisait exactement ses exercices spirituels, mais encore il trouvait du temps pour s'adonner à la prière. Il aimait beaucoup Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement,et souvent et longtemps il restait devant le tabernacle absorbé

dans la prière. Ordinairement, s'il le pouvait, il faisait sa méditation à genoux devant le St-Sacrement. Dieu seul connaît les grâces qu'il a implorées dans ces moments de ferveur et pour son district et pour ses chrétiens. C'est là qu'il a puisé sans doute la force de rester calme au milieu de toutes les difficultés.

La vie du missionnaire n'est pas toujours pleine de consolations, il y a aussi des déboires et des angoisses et il faut quelquefois une grande abnégation pour supporter cette vie avec amour. Le P. Hirgair était un homme d'abnégation. Il trouvait toutes espèces de moyens pour se mortifier.

Pour la nourriture il n'était pas difficile. Jamais il ne s'occupait de la cuisine et mangeait ce qu'on lui présentait. Quoique nous soyons dispensés ici du jeûne, le bon Père, pendant tout le carême, observait strictement le jeûne malgré les fatigues des missions, et comme les chrétiens n'ont pas d'horloges, il lui arrivait de ne manger que très tard après midi. Une fois je l'ai accompagné; le matin après la sainte messe nous sommes partis dans une autre chrétienté ; le Père n'avait rien pris ; nous arrivâmes assez tard, et c'était déjà deux heures passées quand on nous apporta à manger. Je lui ai fait la remarque que dans ces cas il devait prendre ses précautions et manger avant le départ, mais il m'avoua que souvent dans les chrétientés on ne mangeait qu'à deux ou trois heures et que cela ne lui faisait plus rien.

Dans ce pays les voyages ne sont pas faciles ; à cause des inondations les chemins sont souvent presque impraticables, et si on va en barque il faut un temps infini. Le Père Hirgair faisait donc ordinairement ses voyages à pied. Cela lui donnait le temps de dire son bréviaire en route et de méditer.

Sa patience était pour ainsi dire sans bornes, il écoutait avec calme et intérêt les longs récits des chrétiens et s'il ne pouvait pas toujours arranger leurs affaires selon leurs désirs, il trouvait du moins moyen de les consoler.

Aussi a-t-il laissé parmi les chrétiens un bon souvenir, et tout le monde ici a de sa vertu une grande estime. C'est vraiment dommage qu'il ait dû quitter *Ou-ho* si tôt, où il faisait tant de bien à nos vieux chrétiens. C'était aussi bien un sacrifice pour lui, que pour les chrétiens, car il se sentait plus à l'aise avec les vieux chrétiens qu'au milieu de païens à convertir.

J. Bies, S. J.

Le F. Louis Bonnin.

1875-1896.

I. — Le collège.

PARMI les conditions les plus propres à faire éclore une vocation sacerdotale ou religieuse, il faut mettre en première ligne l'influence d'une famille foncièrement chrétienne et le bienfait d'une éducation virilement dirigée. Mais encore faut-il qu'elles rencontrent une nature généreuse, capable de souffrir et de s'offrir.

Le F. L. Bonnin avait reçu de Dieu tous ces avantages ; la grâce alla jusqu'au terme des desseins providentiels en attirant de bonne heure l'âme de l'enfant.

Au moment où Louis nous apparaît pour la première fois, il est au petit collège de la rue de Madrid, à Paris, enfant de 10 ans. Après la mort de sa mère, femme vaillante, qui avait succombé au labeur de constituer et développer une importante maison de commerce, il arriva de Châlons (Saône) et entra au collège dans la classe de 5e. « Je me rappelle fort bien son arrivée, nous dit un de ses condisciples qui fut plus tard son ami et son frère en religion. Il était encore en deuil de la mort de sa mère. Il s'est bien et nettement posé tout de suite. J'ai commencé dès lors à être assez intime avec lui : plusieurs fois il me parla de désirs d'apostolat et de martyre, entre autres, un jour que nous allions à Montmartre visiter les pauvres. Mais l'idée était encore un peu flottante et vague. C'est l'année suivante, en 4e, qu'il me dit nettement sa volonté d'entrer dans la Compagnie. »

II. — La vocation.

On ne s'étonnera pas de voir surgir dans l'âme d'un enfant ces lueurs naissantes de la grâce, si l'on pense que Louis fit sa 1re Communion d'une manière angélique. Dans la petite division, dont il faisait partie, il y avait un groupe d'enfants très fervents, grâce au zèle intelligent et délicat du directeur de la Congrégation. Ce groupe ne s'est pas démenti durant toute la série des études ; il fut le noyau, à St-Ignace, de la dévotion au 1er vendredi du mois. Ils étaient dix d'abord : ils apportèrent l'étincelle chez les plus grands, et peu à peu la dévotion s'accrut : aujourd'hui, elle est fort en honneur. De ces 10 apôtres, 3 sont entrés dans la Compagnie : Louis était de ces zélés : peut-être, au point de vue de l'activité, le plus zélé de tous.

« Il était alors, dit un de ses Directeurs, plutôt petit pour son âge, extrêmement vif et joueur ; très travailleur aussi, et gardant un fonds de timidité qui ne permettait pas de deviner au premier abord, tout ce qu'il y avait en lui. Cette timidité devint, avec l'âge, une sorte de froideur extérieure, qui cachait un cœur aimant à l'excès. » Il le dira lui-même, plus tard, en se rendant compte de ses années de collège.

Dans une de ses revues de grande Retraite, destinée à préparer l'Élection, nous lisons : « Un seul Père m'a bien connu : avec les autres, je suis resté toujours fermé. L'ouverture de cœur ou de conscience m'a toujours été difficile. » Nous constaterons, en citant quelques-unes de ses lettres, que le cœur était d'une exquise reconnaissance. Il y avait en cet enfant, un tel besoin de dévouement, qu'un camarade nouveau avait-il besoin d'appui et de protection, on pouvait compter sur Louis comme conseil et comme Mentor. Il était posé parmi les meilleurs élèves de la Division : il avait pas mal d'ascendant à cause de sa fermeté, de la franchise de son genre, de son intelligence.

Malheureusement sa vivacité, la facilité avec laquelle il remettait les gens à leur place, en les ornant de qualificatifs, son état nerveux lui nuisaient. Il s'en humiliait. Mais les camarades ne savent guère pardonner à qui les blesse, et d'autre part, comment auraient-ils pu sonder la conscience délicate et affligée de Louis ou lui tenir compte de sa bonne volonté? De là vient que, en dépit de ses grandes qualités, il ne fut élu Préfet de la Congrégation que durant sa dernière année de Collège. Alors, la raison dominant davantage l'impression, on fit place à un mérite que le travail, la piété, le zèle mettaient au premier rang.

Quant à l'intention qu'il avait de se donner à Dieu, il n'en parla guère d'une manière sérieuse avant ses humanités.

Combien sont fécondes les saintes amitiés et le rayonnement des âmes les unes sur les autres, lorsque l'amour de N.-S. les échauffe et les éclaire ! Il fut très profitable à la persévérance de cet attrait d'avoir été mis en commun avec celui d'autres jeunes gens animés des mêmes désirs. Les entretiens mutuels, joints à une parfaite régularité dans la dévotion et aux œuvres de zèle, ont contribué beaucoup à la croissance du bon grain que N.-S. avait semé dans le cœur de Louis Bonnin : « Au reste, dit un de ses anciens camarades, il commençait déjà à comprendre le règlement avec un esprit surnaturel et religieux. Un jour de fête, la matinée était plus ou moins inoccupée au collège ; tout le monde néanmoins devait s'y rendre. Le F. Bonnin eut permission de sortir pour une course. Sachant cela, je l'accompagnai. En route, pour revenir, je lui fis savoir que je n'avais pas demandé permission pour le suivre, mais que la chose passerait sans doute inaperçue; qu'il ne s'en suivrait aucun mal : « C'est toujours un mal, me répondit-il, de ne pas être là où on doit être. »

De son éducation faite à Paris, le F. Bonnin reconnaissait volontiers avoir reçu d'immenses avantages au point de vue du développement intellectuel et artistique, mais avec beaucoup de finesse il faisait remarquer que l'on peut vivre à Paris, et que souvent on y vit, par la force des choses, dans un isolement complet intérieur. On y coudoie beaucoup d'inconnus qu'on n'éprouve aucun besoin de connaître. On a son cercle de connaissances, et

en dehors de là, il n'y a guère que des étrangers qui n'inspirent ni antipathie ni sympathie, mais pure indifférence. Cela développe, disait-il, l'égoïsme : le cœur peu formé encore, restreint dans son action, risque de battre moins généreusement : la charité s'y refroidit.

Avait-il dû lutter lui-même contre cette disposition? Quoi qu'il en soit, à St-Ignace, on avait porté remède au danger, en favorisant l'œuvre des Patronages. Avec quelques camarades, sous la conduite du R. P. Lallour, il passa de nombreux dimanches au Patronage de Clichy. Il en avait rapporté, on le sentait, des impressions profondes. Il aimait à parler des gamins qu'il y avait vus et des fêtes auxquelles il avait pris part. Une d'entre elles l'avait particulièrement frappé. Il s'agissait d'une loterie. C'était à Noël : il faisait dehors un froid piquant : les enfants étaient massés dans la salle, à l'abri. Mais il fallait préparer le matériel pour la loterie : force fut de mettre les enfants dehors, faute de place, et un peu pour le bon ordre. « Pauvres petits, observait le Frère, en racontant la scène, ils ne pouvaient se décider à sortir, ni moi à les faire sortir. Grande joie quand on leur rouvrit la porte! leurs yeux brillaient de convoitise. Au moment de tirer les lots, nous trichions abominablement. Il fallait bien donner un tricot à qui n'avait sur le dos que des loques, et des bas à qui avait les pieds nus dans des savates ; mais cela leur plaisait moins aux pauvres enfants, et ils jalousaient les autres qui avaient attrapé un polichinelle ou des bonbons. »

Il était intarissable sur ce chapitre, mais ses observations et ses souvenirs prouvaient qu'au contact de ces petits malheureux, le cœur avait été pris. Aussi, lui arriva-t-il plusieurs fois de laisser perdre des billets pour les concerts du Conservatoire, afin de ne pas manquer la réunion du Patronage. Ceux qui connaissaient sa passion pour la musique, apprécieront le mérite de ces sacrifices.

Louis aimait extrêmement son frère, sa sœur, le coin de pays où il était né, et les joies simples du foyer. Son attrait pour la musique où il avait acquis quelque talent ajoutait aux tentations qui l'auraient retenu dans le monde. Dieu permit un événement qui aurait pu le détourner de sa vocation, et l'y confirma cependant, en lui montrant la fragilité des bonheurs d'ici-bas. M. Bonnin, victime d'une trop fameuse entreprise, perdit, d'un seul coup, une forte partie de ce qu'il possédait. Rien cependant ne fut changé dans la situation de Louis au collège, et ce revers eut pour résultat de resserrer l'intimité créée entre l'enfant et la Compagnie.

Tout obstacle à sa vocation n'était pas levé. L'affection de Louis pour sa famille redoubla à cause même de l'épreuve dont il la voyait frappée. M. Bonnin, d'autre part, mû par un scrupule de délicatesse, faisait attendre son consentement. Louis recourut à St François-Xavier qu'il aimait beaucoup : pendant les vacances, il fit une neuvaine : les idées de M. Bonnin se modifièrent, et Louis put attribuer à l'intercession du Saint l'aplanisse-

ment de toutes les difficultés : l'heureux mot de départ fut enfin prononcé.

La vocation du F. Bonnin ne dut donc rien à l'enthousiasme, ni à l'ignorance. Il avait vu du monde, assez : sa nature sensible. quoique forte, avait pu ressentir des attraits que connaissent moins les natures développées dans des milieux clos, loin de l'atmosphère parisienne. La vocation était nettement décidée, et la mélancolie n'ombragea pas un instant le front du futur novice. On fit à plusieurs le voyage de Canterbury : au rapport d'un de ceux qui partirent avec Louis, le voyage fut gai, même un peu dissipé.

III. — Le noviciat.

Un des camarades de Collège du F. Bonnin, devenu son frère en religion, nous fait part de ses souvenirs : « Louis, dit-il, entra au noviciat un peu sous l'impression d'une joie exhubérante, faite pour s'étourdir. Il sentait le poids du sacrifice, et aussi l'inaccoutumance d'habitudes si nouvelles pour lui. Dès le début nous sommes témoins chez lui d'un débordement d'activité, de vie, de conversations ramenées avec amour et bien souvent sur l'art et sur la musique. Cette exubérance un peu factice et profane empêcha tout d'abord d'apercevoir le fond solide de cette nature, et la tendance de ce cœur. Plusieurs en furent comme étourdis, dérangés. » « On le trouvait, ajoute un de ses compagnons, glacial, sans abandon, posant pour le parisien et l'artiste, très dédaigneux des provinciaux et des *Philistins.*» Les plus hardis allaient jusqu'à le croire vantard et égoïste. » Dès lors, comme il froisse et qu'on le froisse, il prend assez vite une attitude agacée, nerveuse. Il s'adonne à une raillerie froide et déplaisante. Parler piété d'une manière gauche, le mettait hors de ses gonds. Les traditions du noviciat, transmises parfois, il faut l'avouer, avec quelque inexpérience, exerçaient sa causticité... Enfin, il avait la manie d'être toujours pressé, galopant dans les escaliers : il fallait qu'il entrât toujours le premier dans les salles; il cherchait à devancer ceux qui allaient devant lui et dont les allures posées l'impatientaient. »

Le portrait, quoique tracé par une main amie, n'est pas flatté : cependant, on n'en conteste pas la ressemblance. On juge combien Louis devait détonner dans ce monde jeune encore, mais réglé du noviciat.

Nul d'ailleurs ne se rendait mieux compte de ses défauts, que le frère Bonnin lui-même; quelques extraits de ses récollections et de ses revues de semaine montreront combien de netteté de vue et de courageuse persévérance il apportait à la réforme de son caractère.

Le 26 février, il se rappelle à la réserve dans la conversation, surtout au sujet de la musique et de Paris.

Le 5 mars: « Je parle beaucoup trop, et fais beaucoup trop l'intéressant.... beaucoup trop de jugements sur la conduite des frères, accaparement de la conversation et de la gaîté. »

Le 22 mars, après une méditation sur Notre-Seigneur chez Caïphe : « Quelle conclusion en tirer? Faut-il être un homme tout d'extérieur.... avec un langage recherché.... qui veut paraître celui d'un homme savant et profond? N'est-ce pas mieux d'être comme Notre-Seigneur de peu d'extérieur, simple dans ses rapports et dans ses conversations....? »

Le 16 avril : « Éviter les conversations sur les théâtres, les concerts, Paris, les auteurs modernes. » — « Vanité, manque d'humilité dans les conversations (parler de soi, discuter en ayant l'air de tout connaître, proclamer ses défauts pour se faire dire qu'on est parfait, faire l'original, le connaisseur en fait d'art). »

Le 21 mai :« Je crois beaucoup trop que je suis un génie d'organisation, et je le laisse à entendre. »

Cette dernière note est écrite en pèlerinage. La Providence lui avait donné pour compagnon de pèlerinage, le Er. de Lannurien, qui devait le précéder au ciel. Il était l'ancien, et dit, avant de partir, qu'il comptait bien faire sentir son autorité. De fait, il la fit sentir. Il fut raide, cassant, taquin pendant quelques jours. Le pauvre frère de Lannurien ne comprenait rien et se résignait. Mais bientôt la glace fut brisée entre eux ; voici comment le Fr. Bonnin raconta cette petite aventure à un Frère, après la mort du Frère de Lannurien :

« Figurez-vous qu'un soir, c'était à St-Genoux, je me mets à jouer de l'harmonium avec un vicaire : lui se doutait de ce qui allait arriver ; j'allais jouer jusqu'à 10 ou 11 heures, nos lettres ne seraient pas écrites, nous serions fatigués ! Mais ce n'était pas la première fois qu'il se laissait condamner à la musique. Je ne fus pas trop long : une fois seuls, il voulut écrire les lettres, moi je refusai encre et papier, et lui dis que nous ferions mieux de nous coucher. Il y eut discussion, et je fus un peu véhément ; mais je réparai bien ma faute, car, à la fin de la discussion, que ce fussent les nerfs, ou la peine de l'avoir si souvent contrarié (ne le dites pas), je me mis à pleurer beaucoup. Si vous saviez quel cœur il m'a découvert alors ! Quelle tendresse dans ses paroles pour me consoler ! il était à genoux à côté de moi ; et cela ne sortira pas de ma mémoire. » Depuis ce temps, aucun nuage entre eux.

Dans cette âme de bonne volonté, et faite pour la lutte, la grâce devait prendre le dessus. Mais par une manière bien conforme à sa nature, excessive par certains côtés, le Fr. Louis procéda tout d'abord avec des efforts violents. On ne le reconnaissait plus : c'était le silence ! la réserve !... « Il faut, disait-il, que je devienne sérieux ! »

Il se fit modeste, régulier. Dieu et les hommes se réjouissaient des conquêtes de cette volonté généreuse, droite, mais encore inexpérimentée : elle devait suivre, après ses premiers essais, la vraie voie de Dieu qui ne fait rien par secousse ni avec violence, et atteint son but avec force et

suavité. Pour lui apprendre cette leçon que la patience et le temps sont nécessaires aux œuvres solides, et pour le former à cette humilité qu'il recherchera tant plus tard, Dieu permit encore ces bonds involontaires de la nature qui troublent un peu les commençants, et ont le bien de les humilier, sans entraver leur marche en avant.

La grande Retraite qui ouvre au novice la carrière de la vie religieuse, lui avait fait une impression profonde. Toute son âme fut prise par les Exercices : il fut enthousiasmé et changé en même temps. Le grand travail commença pour ne plus s'interrompre. Les progrès devaient éclater aux yeux de tous, d'une façon peu commune. Le surnaturel se faisait voir sans cesse.

« Le Frère, dit un de ses conovices, était préfet de prononciation. Je me rappelle encore et me rappellerai toujours ses classes : exposition claire, magistrale, sans hésitation. Je me souviens, en particulier, d'une classe qui a précédé la grande Retraite. Il recommanda le soin à bien préparer les lectures, et le fit en s'appuyant sur des motifs surnaturels énoncés simplement, avec douceur, avec beaucoup de tact. Quelquefois aussi, dans le courant de l'année, pour ranimer l'ardeur des novices, il glissait un petit mot surnaturel entre deux explications, montrant combien ces classes faites sérieusement étaient utiles à notre apostolat futur, et à notre perfection présente. Lui-même donnait l'exemple en mettant beaucoup de vie dans son enseignement, et en le pratiquant parfaitement. Il préparait très consciencieusement ses lectures, exerçait les nouveaux novices à bien lire. En un mot, il était tout à sa charge. Et c'était plaisir de le voir à l'œuvre. Tout le monde disait :« Quel professeur clair, habile, zélé, surnaturel, il fera plus tard ! »

La charité se fit aussi plus visible, non seulement par des actes de dévouement, — chose qui était tout à fait dans la nature du Fr. Louis, mais encore par des paroles aimables, des attentions délicates. Tout cela surprenait, ravissait. On avait connu un jeune homme dédaigneux, fermé, froid, et l'on voyait jaillir de ce fond autrefois d'apparence si aride, des trésors d'affection, de candeur, d'enthousiasme simple. Car c'est un trait remarqué de tous : autant il avait semblé, au début, prétentieux, très soucieux de n'admirer qu'à bon escient, posant en connaisseur, — autant il révélait, dans la suite, une jeunesse, et une fraîcheur d'impression, une facilité merveilleuse à se laisser prendre par tout ce qui est bon et beau. En le voyant s'ouvrir, on l'aima. On l'aima d'autant plus, qu'il s'ouvrait peu et difficilement. Quelques-uns des plus expansifs, s'intéressaient à cette souffrance, inconnue d'eux, l'en plaignaient et lui demeuraient plus attachés. Peut-être y avait-il un art de le comprendre. Pour estimer le fond à son juste prix, il fallait négliger quelque chose de son extérieur. De plus, beaucoup de sentiment et de mots qui, chez d'autres, paraissent ordinaires et banals, doivent

être pris à la lettre chez le Fr. Bonnin. Il éprouvait une évidente difficulté à exprimer ses sentiments intimes : l'enveloppe est étroite, mais elle concentre l'arôme des sentiments et des idées.

Ce manque d'expansion le fit souffrir bien des fois, et ses notes spirituelles en portent la trace : « Dilatez mon cœur, » disait-il à Notre-Seigneur, le 15 mars 1893. « Vous le savez, j'ai un cœur très aimant, mais trop peu expansif. — Aujourd'hui, en la fête de St Longin, qui vous perça le cœur, ouvrez, ouvrez mon cœur, mon JÉSUS, mon doux JÉSUS ! Faites en couler l'amour, amour simple et actif pour vous, amour simple et expansif pour mon bien-aimé P. Maître et pour mes frères. »

« Vous êtes seule, ô ma bonne Mère ! Votre Fils vous a quittée, et dans les circonstances les plus douloureuses. Je voudrais bien vous tenir compagnie et vous consoler, mais je suis un bien triste consolateur. » (1er avril.)

« Mon cœur est grossier, ô Mère douce et aimable ; je n'ai pas eu de mère sur la terre pour l'exercer à la tendresse; à qui donc revient ce soin, sinon à vous ? » (27 janvier 1894.)

« JÉSUS n'est pas rigide et avec les siens, il ne cherche pas tant à se dominer ; il laisse voir simplement ses sentiments. » (19 mars 1894.)

« Rien de rigide dans la résignation. Notre-Seigneur, Notre-Dame sont simples. » (21 mars 1894.)

Ces efforts vers l'expansion et la simplicité furent soutenus pendant toute sa vie. La veille de sa mort, il en était encore préoccupé et disait à un visiteur : « Oh ! mon frère, je n'ai vécu jusqu'ici que par l'intelligence, je n'ai pas vécu par le cœur. » Ce jugement si sévère et démenti par tous ceux qui l'ont connu, montre combien il exigeait de lui sous ce rapport.

Tel nous apparaît le Fr. Bonnin avant et pendant le premier travail de la grâce. Pour donner à sa physionomie tout son relief, par le mélange de lumières et d'ombres, nous avons laissé la parole à ceux qui l'ont mieux connu,plus longtemps, et de plus près avant la grande épreuve de la maladie. La maladie va être pour lui, la voie inattendue, redoutée, douloureuse, peu à peu acceptée, enfin couronnée par une mort paisible en pleine jeunesse, et résignée au milieu de cruelles douleurs.

IV. — LA MALADIE.

Vaugirard. — Les Eaux Bonnes. — Vaugirard,
1894-1895.

Je ne sais quel contemporain a dit cette parole : « Nous mourons tous inconnus. » En prenant au sens relatif cette affirmation, nous pouvons le dire surtout des âmes que Dieu, dans sa miséricorde et ses mystérieux desseins, a retirées du monde, avant de laisser venir à maturité les fruits qu'elles promettaient.

Nous avons vu le caractère et l'âme du F. Bonnin surtout par le dehors : pour le connaître, il faut achever de saisir dans son âme transparente, à travers ses pensées intimes, l'idéal qu'il se faisait de la perfection et la résolution efficace qu'il avait prise d'y tendre. Un idéal, c'est bientôt dit : mais chez le F. Louis comme chez les âmes fortes et droites, vouloir, dire et agir n'étaient que les transformations d'un même mouvement.

Dès sa retraite de philosophie, nous voyons poindre un premier rayon lumineux, d'abord faible : il montera à l'horizon de l'âme, et se développant, il éclairera tous les actes de cette courte vie. « *Vince teipsum* », écrit-il au mois de juin 1891, « telle est la devise de l'apôtre des Indes ; qu'elle soit aussi la mienne pour toute ma vie ; soyons le maître de notre propre cœur. O divin Maître, donnez-moi l'humilité ; St Stanislas, vous qui avez spécialement pratiqué ces deux vertus de pureté et d'humilité, intercédez auprès de Dieu pour que je suive votre exemple autant qu'il me sera possible. Enfin, Seigneur, laissez-moi vous supplier de m'accorder une troisième vertu dont vous recommandez si énergiquement la pratique dans votre Évangile, la charité » (et en cela il entendait l'amour de Dieu, l'amour des âmes.)

Déjà Dieu le conduit sur la voie, à son insu, ou plutôt sans lui laisser apercevoir encore tout ce que l'avenir apportera de raisons pour corroborer en son âme le choix de ces vertus. Pureté, humilité, charité, énergie vis-à-vis de soi-même, ouverture de conscience filiale, obéissance aveugle aux moindres indications des Supérieurs, amour des règles et de la Compagnie, dévotion au Sacré-Cœur, sont les traits caractéristiques de la physionomie spirituelle de notre cher Frère. Ses retraites, ses récollections, ses triduums, ses revues de semaine et de mois, suivent le même filon jamais perdu, jamais quitté. Rendant compte de sa conscience au R. P. Provincial après quelques mois de noviciat, il disait : « L'humilité est une vertu que je voudrais bien avoir, mais qui, par nature, n'est pas du tout la mienne. La charité est ma vertu d'élection : par caractère, je manque de tout ce qui tient à la charité. L'amabilité, l'ouverture de cœur, l'expansion, tout cela me manque, bien que j'aie le cœur très aimant. Aussi pour sortir un peu de moi-même et de ma personnalité, comme pour me former le caractère, j'ai fait élection de la charité. Il faut dire que tout en aimant beaucoup, j'ai un fort mauvais caractère. »

Cette confession qu'une âme qui sent son néant fait à son Dieu et à soi-même, est la marque la plus touchante de l'action de la grâce.

Avec cette accusation se révèlent les généreux efforts du juste vers une perfection qu'il se plaint de voir lui échapper toujours.

La deuxième grande retraite accentue la montée vers la lumière. Une année de fidélité mérite à cette chère âme des lumières plus vives et plus étendues, un appel plus amoureux de Notre-Seigneur, un rapprochement

plus intime. En même temps une année d'expérience découvre au novice une orientation plus féconde. « Il faut sortir de moi-même, écrit-il au préambule de son élection, et vivre quelque part *ailleurs qu'en moi.* Ma dernière élection était celle-ci : « *Vivre non tant pour moi que pour les autres : la charité.* Cette fois, mon élection est de vivre non plus en moi-même, mais en JÉSUS. » La transition d'un degré à l'autre est visible. Avec la fermeté d'esprit et le sens pratique qui ne l'abandonne jamais, il se définit à lui-même ce que ce sera que : « Vivre en JÉSUS. » « Je ne veux pas oublier que je dois être simple, et que je n'entends pas parler de la vie mystérieuse du chrétien dans le Christ, chose à laquelle je serais porté et qui me ferait faire de belles théories plutôt que de la pratique. De même que je vivais pour moi-même, en moi-même, concentré sur moi-même, voyant tout en moi-même et par rapport à moi-même, ainsi je veux vivre pour JÉSUS, en JÉSUS, le regard fixé sur JÉSUS, voyant tout en JÉSUS, et par rapport à JÉSUS. Ce sera là, vivre *in Ipso.* »

Ceux qui ont connu notre Frère Louis, le reconnaîtront dans son style net, dans son ton de décision virile.

La retraite des anciens, en 1894, donne un aperçu bref, et plus clair encore de ce qu'il prétend : la résolution qu'il y prend conduira le reste de sa vie : « *But : le Surnaturel* ». Résolution d'une brièveté éloquente, quand on sait que le surnaturel domina pleinement cette âme taillée pour la lutte: « *Moyen : la pensée des règles* ». Ceux-là estimeront à son prix cette autre résolution qui, ayant connu notre Louis, l'ont vu observateur minutieux des règles jusqu'à la délicatesse, — d'aucuns ont pu penser, minutieux jusqu'au scrupule. Reproche honorable, si reproche il y avait. L'âge et l'expérience auraient assoupli ce que cette vertu pouvait avoir d'un peu tendu.

Le 25 octobre 1894, le F. Bonnin prononçait ses vœux, en la fête de la Bienheureuse Marguerite-Marie ; dès longtemps, il s'y préparait ; il écrivait déjà au 1er janvier : « Voici l'année où je vais être uni plus étroitement à JÉSUS, par les vœux. Comment mieux se préparer à ce grand jour, que par une union continuelle avec JÉSUS, par la pratique de mon élection ? »

Et le 25 : « Aujourd'hui, en 9 mois. Aujourd'hui, en 9 mois, mes vœux ; ô JÉSUS qui avez passé 9 mois dans le sein de votre Bienheureuse Mère, préparez-moi vous-même à ma naissance religieuse. O Marie, aidez-moi ! faites de moi un véritable enfant de la Compagnie de votre divin Fils. »

Cette grâce des vœux, si longtemps attendue, fut pour lui vraiment féconde. Le progrès spirituel déjà très marqué dans les mois qui précédèrent, s'accentua dès lors si rapidement, que le R. P. Maître, en voyant ainsi Dieu se hâter, ne pouvait s'empêcher de craindre une fin prochaine.

Avec la dévotion à la très sainte Vierge, et la dévotion au Sacré-Cœur, de plus en plus aimée et cherchée, nous avons un résumé court, pratique,

de la dévotion et de la conduite du F. Louis. Cette dévotion à la sainte Vierge, comme il la désirait ! comme il l'aimait !

« Quant à moi, écrivait-il au P. Maître, le 19 avril 1895 : Je commence mon petit pèlerinage de neuf jours aux pieds de Notre-Dame de la Paix, devant qui vous passez souvent, mon Père... C'est devant elle qu'il faut passer pour aller à la chambre du P. Maître, à la classe du P. Longhaye, à ma salle de musique, à la chapelle surtout. »

Dès qu'il eut connu entièrement la dévotion au Sacré-Cœur, il sentit qu'elle devait être tout pour lui : « J'ai vu clairement, écrit-il à un de ses Frères, et je le vois encore par suite de quelques lumières récentes, que mon salut, ma perfection, mon apostolat reposent sur cette dévotion. Dites avec moi : *Cœur sacré de Jésus, faites que le Frère qui a écrit ces lignes, entre plus avant en vous ! Amplius Dne, amplius ! Semel receptos contine.* C'est ma prière. »

Notre Seigneur l'admet dans son Cœur, mais il lui apprendra que « la souffrance rend les amis conformes » selon la maxime de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Notre-Seigneur apporte sa croix : deux ans durant, il en chargera les épaules de son cher disciple. La maladie fut la croix choisie, rude à cette âme ardente, enflammée des désirs de l'apostolat. Mais à mesure que la souffrance le fera sortir de soi pour entrer plus avant dans le Cœur de Jésus, les désirs s'épureront, les regrets céderont la place à la résignation, et celle-ci à une joie austère mais solide. Le doux Jésus lui présentera une à une, doucement, mais fortement et sans relâche les occasions du détachement. Le cœur du F. Louis s'affermira, son esprit graduellement s'éclairera, jusqu'à ne plus se guider, malgré quelques obscurités passagères, qu'à la pleine lumière du bon plaisir de Dieu. Il est facile de suivre désormais à travers ses notes et sa correspondance la marche progressive de la grâce.

Après des essais infructueux de cure, soit à Canterbury, soit à Paris, soit aux Eaux-Bonnes, il a comme un sentiment, passager encore, mais prophétique, de l'inutilité des remèdes. Dans sa dernière retraite (août 1895), en méditant sur la mort, il écrit : « Qu'est-ce que la maladie ? un don de Dieu : don peut-être plus rude, plus pénible. Pour un Jésuite, est-ce là un obstacle à l'acceptation ? Dans la maladie, prendre les moyens humains, et m'abandonner à Dieu pour le succès. *Ma propre situation me doit exciter à préparer ce moment :* je suis plus incertain que d'autres sur la *proximité de la mort.* Préparation de prière, de résignation habituelle et de disposition constante à la plus grande gloire de Dieu. » Il se trace la route, se commande à lui-même d'y entrer, mais avant d'affermir ses pas, il devait avoir encore, non des hésitations, car il avançait toujours, mais des assauts et des combats, quelques défaites partielles, bien excusables, et beaucoup de victoires précieuses.

Les médecins avaient jugé que le changement d'air, et peut-être d'occupations, pourrait exercer sur le cher malade une réaction salutaire. Les Supérieurs l'envoyèrent à Vaugirard. A dater de cette époque, s'ouvre avec le P. Maître et avec ses Frères une correspondance suivie. Nous y puiserons discrètement des traits qui éclaireront pour plusieurs le fond de cette chère âme.

« A Vaugirard, écrit-il le 16 mars 1895, je suis reçu par les FF. Noury et Faure ; on s'occupe de moi, je loge à l'infirmerie, dans une jolie chambre, bien chauffée, qui a vue sur la cour de 4e division, sur la rue de Vaugirard et sur le chemin de fer de Ceinture... J'ai vu le R. P. Recteur à la sortie du réfectoire à 7 h. ½ : il m'a trouvé bonne mine, et moi je trouve qu'il a l'air tout à fait bon... Tous ces petits détails ne sont pas trop longs pour le P. Maître... Ma seule peine, mon R. Père, c'est de savoir que vous souffrez quand vos enfants sont loin de vous. Et eux !... Et le 22 mars : « Quelle joie, que le courrier de Canterbury ! Je suis heureux quand j'ouvre ce petit paquet parfumé de recueillement, d'isolement du monde. Parfois, un petit serrement de cœur... Oh ! si j'étais toujours là-bas sur mon lit à recevoir votre bénédiction pour la nuit ! Il est plus raisonnable que je sois ici, loin de vous et de mes Frères. Que du moins Notre-Seigneur soit content de moi ! »

Votre petit enfant,
L. Bonnin.

Un autre jour, le 30 mars, il commence sa lettre par ce cri d'enfant : « Oh ! que c'est long ! que c'est long ! je ne m'ennuie pas du tout ici, mais quand je pense à Canterbury, c'est une vraie maladie ! Voici le dimanche de la Passion qui m'annonce l'approche de la semaine sainte. Hélas ! faudra-t-il être à Paris, pendant ce temps où je voulais tant de recueillement !... Enfin, je m'en tiens à faire la volonté de Notre-Seigneur. »

Un refrain revient souvent, hélas ! dans ses lettres : « Je tousse toujours. » — « La toux continue... » Si bien que le 4 avril, après avoir été l'objet d'une consultation très approfondie, « ce matin, écrit-il au P. Maître, j'ai bien pleuré aux pieds de mon Crucifix. Quelle nouvelle ! Le F. Infirmier a enfin la direction de M. Glorie. Il a l'air de dire que, tout en n'ayant rien de grave, mon état demande beaucoup de précautions, que la guérison complète réclame encore longtemps (quelques mois !) ; qu'il faudra bien l'été pour me rétablir. Et *où* passer cet été? — Oh ! quand sera le retour à Canterbury ! Il y fait très beau en été.. » Il essaie un plaidoyer discret, une sorte de balance entre le désir et la résignation.

« Que va décider de moi le R. P. Provincial ! Oh ! je vous assure que j'ai bien peur quand je pense à Canterbury ! d'autre part, ce sera toujours la volonté de Dieu, et cela me rassure ! Pourvu que mon été n'y passe pas !

Vous serez mon défenseur, n'est-ce pas, mon Père! et vous ne me laisserez pas trop longtemps éloigné de vous. Le F. A., le P. B. rentrent: le F. A. n'est pas resté trop longtemps en janvier. Je ne sais donc pas prier! »

Mais le Cœur de N.-S. dévoile l'épreuve, jour par jour, juste assez pour que la pauvre âme puisse en souffrir pour mériter, se sanctifier, et elle demeure assez incertaine pour que le courage ne succombe pas devant la perspective redoutée.

Le 16 avril, nouvelle accentuation de l'épreuve : « Si la Ste Vierge ne vient pas à mon secours, je vois bien que mes trois derniers mois de 1re année sont sacrifiés. » — Et le 1er mai : « le cours du P. Longhaye! Et mes études? Et la formation littéraire et religieuse du juvénat? Et mon Père Maître? Et mes frères? Oh! cette fois, mon Père, c'est pénible! Ce matin, j'ai fait la Ste Communion, et j'ai dit à N.-S. que sa volonté m'est toujours douce, même aujourd'hui. Cependant le cœur saigne : j'ai ajouté que j'étais bien prêt à accepter cette séparation, mais que du moins il s'en serve pour faire de moi un Saint. — Oh! j'ai bien peur d'être détaché de la maison de Canterbury. Je me regarde encore comme un Cantorbérien se reposant à Vaugirard, avec quelque petite charge, une sinécure, il est vrai; mais j'arriverai ainsi à n'être plus votre enfant, que de cœur. » (*Lettres du* 16, 14 *avril au P. Maître.*)

C'est ainsi qu'avec un art souverain et des précautions infinies, comme avec la main d'une mère qui panse une plaie vive si délicatement qu'elle l'effleure à peine, N.-S. prépare cet enfant au suprême sacrifice de la vie. Aussi à partir du 19 avril, le ton des lettres se modifie peu à peu : il se fait plus viril, plus fort; la volonté de Dieu transforme en soi la pauvre petite volonté encore chancelante : « Mon R. P. Maître, décidément, je crois bien que l'épreuve n'est pas près de finir. Je puis vous dire, mon Père, que je commence à me résigner. Je vous assure que c'est bien dur : jusqu'ici, j'ai toujours répété à N.-S. que sa volonté m'est douce : mais je me berçais encore de mille illusions. Maintenant, je vois l'indéterminé devant moi. Mais je sens aussi l'effet des prières de ceux que j'ai laissés, et je puis dire encore bien courageusement mon *Fiat!* et je vois clairement que faire la volonté de Dieu, c'est tout... Une chose bien singulière, c'est que je prie très peu pour ma guérison. Je m'en remets à la volonté du bon Dieu et dans mes prières, je vise surtout mes besoins spirituels. N'est-ce pas tout à fait cela qu'il faut faire? » (*Lettre du* 19 *avril.*)

Le 10 mai, il ajoute : « Plus je vais, plus mon état moral devient stable; je ne suis plus dans les agitations d'un changement de vie : je me fais à ma nouvelle situation, et par conséquent, la vie spirituelle se sent plus calme. Sans doute, je me retrouve toujours moi-même avec toutes mes faiblesses : mais une plus grande tranquillité m'aide à être plus attentif à mes devoirs. *Après tout je sens que l'épreuve me forme un peu, et qu'en me détachant un peu plus, j'apprends mieux que N.-S. est tout.* »

Non content de diriger son enfant de loin, par ses conseils, de le porter dans ses faiblesses, de l'incliner avec suavité au sacrifice et à l'accomplissement de la volonté de N.-S., le P. Maître encourageait les frères de l'exilé à lui envoyer fréquemment les souvenirs du pays. Ceux-ci y mettaient un joyeux empressement : de Canterbury, de Jersey même les lettres arrivaient nombreuses, et chaque courrier apportait la joie. Il lisait ces lettres, les relisait; il les gardait toutes, jusqu'au moindre billet, comme le témoignage vivant de cette charité qu'il aimait tant dans la Compagnie. Il y trouvait aussi une utile consolation. A Vaugirard, il fut quelque temps à trouver son assiette. Dans un milieu si différent du noviciat, il pouvait s'exagérer le danger de perdre les saines influences de son berceau. Cette transplantation avant l'heure, les distractions inévitables des voyages et des soins particuliers avivaient encore dans cette âme de bonne volonté le désir de rester un religieux fidèle et fervent! peut-être, le caractère, un instant dompté, tentait-il de reprendre le dessus. A ceux qui, les premiers jours, prenaient sur leurs occupations absorbantes pour visiter le F. Louis, il put paraître plus réservé, moins accueillant, moins abandonné qu'ils ne l'eussent souhaité. Leurs visites lui agréaient-elles? Écoutons-le donner lui-même la réponse :

Vaugirard, le 25 mars 1895.

Mon Révérend Père Maître,

« Je vais vous faire une accusation qui mérite un reproche : je ne suis pas toujours très aimable avec les Frères qui viennent me voir. Je suis bien souvent, un peu « *tête de bois* », si bien que quelques-uns ont cru qu'ils me dérangeaient. C'est une accusation, je vous l'ai dit; je suis persuadé que j'ai grand tort. Aussi, je vais tâcher de me réformer sur ce point. » Et cependant, on voit dans la lettre du 26 mars, la raison de cette attitude, c'est son cher travail si réduit et si disputé : « Oh! mon plan! je travaille bien peu ; j'ai beaucoup de visites, et une grande partie de mon temps est ainsi prise. D'autre part, cela m'inquiète de faire si peu de chose. Les Pères que je connais dans la maison viennent souvent et longtemps chez moi : j'en suis très heureux : mais le travail? » .

Loin de redouter naturellement les visites, il les aimait; il les eût recherchées : il s'en exprime avec une certaine naïveté : « J'ai eu quelques compensations de mon isolement, en ce temps de Pâques. A Vaugirard, il est facile de faire connaissance avec beaucoup de Pères. J'ai vu, en particulier, réunis dans cette maison, les cinq Pères L., et je suis bien heureux de connaître cette famille de Jésuites. Aux jours de congé, aux Moulineaux, il y a toujours une foule de vieux Pères. J'aime beaucoup les vieux Pères ; ils sont si bons pour les petits jeunes ! Je suis bien content d'avoir tous ces Pères maintenant fixés dans ma mémoire, et par suite, c'est un plus grand nombre de Frères à aimer. » Des Frères à aimer, de cet amour fort qui exclut la

sensiblerie et les pieux raffinements! car pour le F. Louis, l'amour de ses frères se confond avec l'amour de Dieu. L'affection qu'il leur porte en général est très vive; et celle que la Providence l'amène à ressentir plus particulièrement pour quelques-uns, emprunte la forme de l'amour le plus haut, l'amour des âmes et de leur perfection. Disons le mot: Louis aimait pour faire du bien. Cet enfant, réservé, renfermé et froid de peur d'être naïf, se montre gai, tendre, plein d'humour quand un motif de charité le presse. Le 30 novembre il écrit à un de ses frères, après avoir reçu ample moisson de lettres :

« Une idée m'est venue en relisant toutes ces lettres. Vous savez qu'en ce moment, je ne puis pas faire de musique : je suis dédommagé par ces témoignages d'affection. Je me suis représenté la lecture de ces lettres, comme l'audition d'un superbe concert. Et pour m'amuser (on fait ce qu'on peut pour passer seul les récréations), j'ai détaillé les instruments, et je me suis dit : tel Frère, représente tel instrument; tel autre Frère, tel autre instrument. Et cela m'a bien intéressé. Vous, je vais vous dire : vous représentez le 1er violon : c'est déjà pas mal. Le premier violon a le chant, le plus souvent : soutenu par un orchestre (ce qui est votre cas), c'est un instrument admirable, léger, vibrant; il a ses phrases émouvantes, mais j'aime surtout l'entendre enlever un allegro. Et quand il est seul? me direz-vous : j'ai entendu de superbes concertos de violon; cela dépend de l'artiste exécutant. — Comme vous avez été autrefois grosse caisse (!!) et que vous connaissez le caractère des divers instruments, je me laisse entraîner à vous dire à quoi j'ai comparé les autres lettres. — Oh! F. A... c'est le violoncelle. On ne dit pas le caractère du violoncelle; j'ai pleuré en entendant les belles phrases du violoncelle. Je passe mon archet à la colophane pour lui répondre dignement dans quelque temps : mais je désespère, et je serai forcé d'en rester à la clarinette. Avez-vous jamais entendu de l'alto? j'en doute. Le plus souvent, c'est un instrument qui fait sa simple partie dans le quatuor à cordes; un beau jour, j'ai entendu un solo d'alto dans une messe de Bach : Oh! mon cher Frère! cela fait penser au violoncelle, c'est profond et chaud. Le F. B. est un alto : le plus souvent, il ne fait pas de solo, mais quand il en fait!.. Le F. C. est d'un autre âge; il n'entre que rarement dans l'orchestre; il est au-dessus. A quoi le comparer? A une harpe. Il y a de cela; mais il vaut mieux sortir de l'orchestre moderne : c'est un orgue, un bel orgue complet, à nombreux registres; c'est doux, c'est grave, c'est religieux, c'est puissant : mêlé à l'orchestre, l'orgue donne une teinte générale qui change tout : ce n'est plus de la musique, c'est un psaume, c'est une hymne. Quand ce Frère m'écrit, je voudrais que mon cœur fût grand comme une cathédrale, pour que l'orgue produise tout son effet : je me sens une misérable petite chapelle; mais N.-S. habite partout! — J'ai aussi des cuivres dans mon orchestre : vous avez trouvé! c'est le F. D. Pourquoi riez-vous? Vous

n'avez jamais entendu un trombone bien cuivré, marquant une phrase courte, bien précise, qui vous remue, mais sans vous égarer dans les nuages vagues du rêve. Un instrument comme cela pousse à l'action, et met de l'entrain partout. Je ne connais rien de si désagréable que ces petites flûtes qui sifflent avec un air affairé pendant deux ou trois mesures et qui ne soutiennent jamais un développement complet. Elles font bon effet, une seconde; puis elles cessent avant d'avoir tenu leurs promesses. C'est tout à fait le F. E. qui n'a jamais que cinq minutes pour vous écrire deux mots par lesquels il promet une longue lettre.. Quand donc le F. E. sera-t-il une belle flûte phrygienne, une de ces flûtes en buis, qui, dit-on, produisaient tant d'effet : cela lui donnerait un air antique qui ne lui messiérait pas! — Si je voulais, dans un morceau de musique, faire entendre une phrase délicate, sympathique, mais bien nette aussi, telle, par exemple, qu'un air de Noël, je choisirais le cor anglais: c'est un bois qui y excelle. C'est le F. F. — Tout le monde aime le cor d'harmonie, et aime ses sons graves, mais très doux: on se recueille en l'écoutant, on est seul avec lui, c'est un chant qui pénètre l'âme. Depuis que je connais mieux le F. G. ce Frère me fait beaucoup de bien. Je m'aperçois que j'ai usé deux pages et demie à vous dire des folies.. Mais cette espèce d'excuse ne va pas m'empêcher de vous dire que le F. H., par sa musique, produit en nous, des effets curieux. Il a toujours l'air de ne pas y toucher : on reçoit de lui une toute petite lettre, et cette petite lettre fait du bien : elle sonne dans l'âme, elle entraîne: ce n'est pas de la musique ordinaire; c'est une musique militaire qui passe avec le régiment : on ne peut pas ne pas suivre et marquer le pas avec les soldats. —Voilà tout l'orchestre que j'ai entendu aujourd'hui. »

Avec l'originalité de l'esprit, la fraîcheur de l'âme. Le jour de Noël, un de ses frères, alors au service militaire, était venu le voir, sans le trouver. Désappointé, il avait laissé un mot de regret. Le F. Bonnin, désappointé lui aussi, répond par cette fine et affectueuse boutade : « Certes, mon bien cher frère, vous ne serez jamais un bon soldat, parce que vous n'êtes pas assez débrouillard. Je vous dis *cela*, puisque vous ne tenez pas tant que *cela* à être bon soldat. — J'entends soldat en pantalon rouge et non « miles X^ti^. » Vous venez ! vous désirez me voir, vous savez que je le désire autant que vous. Vous ne me trouvez pas. Crac! c'est fini. Il n'y a plus qu'à se lamenter. C'était bien difficile de deviner que j'étais à la chapelle! Vous n'avez donc pas entendu le vacarme des violons,orgues,cors et contre-basses ?

« Notez que je ne vous pardonne pas cette apathie fataliste. Si vous étiez encore un enfant simple, naïf comme autrefois, on vous passerait ces fantaisies. Mais vous dites vous-même que vous devenez un homme : je vois bien que vous n'avez pas de dispositions pour être un homme. Restez donc enfant. Il y a à cela plusieurs avantages, dont le premier est qu'on approche plus facilement de la crèche du petit JÉSUS; de notre petit JÉSUS,

pour mieux dire.... Enfin ! je ne me mets pas en colère. Cela ne conviendrait pas à un jeune religieux qui est doux et humble de cœur depuis ce matin. Oui, monsieur ! Venez me voir tant que vous voudrez et vous verrez que j'ai entre autres qualités, la douceur et l'humilité du cœur. J'en suis sûr : j'avais demandé un petit cadeau au petit JÉSUS : ou bien une grande consolation spirituelle, ou bien quelque chose de très solide, comme ses deux vertus préférées. Or, je n'ai pas été en grande consolation. Donc !... mon bien cher Frère, j'ai la joie de vous apprendre que je ne suis plus ce Monsieur de Zinc qui se fâchait à la musique, qui chantait à la messe de minuit l'année dernière à Canterbury, qui restait sec comme un amadou quand vous veniez le voir, les mois derniers. Enfin, je me sens des dispositions à être enfant. »

Cependant, malgré des soins dévoués et éclairés, malgré une obéissance ponctuelle — et combien méritoire ! — aux prescriptions des médecins et des infirmiers, la maladie ne relâchait pas. On dut songer aux Eaux-Bonnes. Canterbury serait, après ce nouvel essai, le lieu du repos et de la réfection spirituelle. Mais Notre-Seigneur qui voulait cette âme tout entière, multipliait sous ses pas les petits mécomptes : il travaillait à assouplir la volonté du cher Frère pour ses desseins ultérieurs. Les Eaux-Bonnes n'eurent pas le résultat désiré, supposé que les médecins l'aient attendu. Le 15 juillet, le Frère écrivait au R. P. Labrosse : « Je fais de petits progrès en santé : le médecin est heureux de le constater. Toutefois il m'a déclaré que mon état est encore triste : les poumons sont toujours congestionnés. Il m'a déclaré qu'il serait *peut-être* bien utile de rester ici un mois entier !! Et la fête de S. Ignace ?... Si je retourne à Canterbury, le jour où j'y arriverai, je pourrai me féliciter de l'avoir bien gagné. Mais il me semble qu'il est manifeste que c'est Notre-Seigneur qui se joue ainsi à me contrarier dans mes petits plans, afin de prendre mon cœur pour Lui seul, et qu'il y a plutôt de quoi rire que de quoi pleurer. »

Lourdes se trouvait sur le chemin du retour. Le frère Bonnin avait désiré faire ce pèlerinage. La Ste Vierge allait-elle le guérir ? Il l'espéra un moment. Le 30 juillet, après avoir entendu la messe à la Grotte, il reçut la sainte Communion des mains du cardinal-archevêque de Bordeaux. « Je me baignerai dans la piscine, avait-il écrit au R. P. Maître : voulez-vous m'en donner la permission pour que ce soit par obéissance que je me guérisse complètement? » Après son action de grâces, il se jeta dans la piscine, mais comme il le dit, ne pensant guère à demander la santé.

Revenu à Canterbury au commencement d'août, il y fit sa retraite annuelle, la dernière. L'obéissance lui assignait pour l'année 1895 le collège de Vaugirard. La correspondance avec le R. P. Maître permet, dès lors, de mesurer la distance du point de départ de l'épreuve, jusqu'au point de l'étape qui précédera l'entrée au ciel.

Le 21 septembre le ton change : ce n'est plus, comme l'année précédente, l'enfant qui parle, encore dérouté par l'épreuve, mais un cœur trempé et mûri : « Comme dans les comptes de conscience, je commence par la question : « An contentus ? » et je réponds : Oui. De fait, bien que la séparation soit toujours dure, je me trouve mieux armé et plus préparé qu'à mon premier départ en mars.... Je sens en ce moment, un grand accroissement de dévotion au Sacré-Cœur. Cela me met en train et me console (1). » Et quelques jours après : « Je me donne tout entier à mon petit *status* qui se compose de repos, d'étude et de prière. Je vis heureux : je suis bien acclimaté à Vaugirard : aussi dans mon petit bulletin du mois, je puis me déclarer heureux !

« Le Père F. est un trésor. J'ai été le voir : il a été on ne peut plus aimable : il m'a donné quelques conseils. Je suis bien heureux aussi de connaître davantage le Père de la S. : je l'aime déjà cent fois plus qu'avant les vacances. Je suis dans cette période où il faut préparer le temps de l'épreuve qui ne peut manquer de venir. Quoi de mieux à faire que d'aller plus avant dans le cœur de JÉSUS ! »

La dévotion au Cœur de JÉSUS devient de plus en plus sa préoccupation : « Je veux être un Saint ; qui donc poussera ma volonté ? C'est le Cœur de JÉSUS, je le sens. Cette dévotion que je pratique si mal, me rassasie, me comble. J'en voudrais faire ma vie, mon tout, mon centre. »

Oui, le temps de la grande épreuve allait venir : Notre-Seigneur déliait peu à peu ce cœur des dernières attaches.

Pour tenter jusqu'au bout les moyens que la Providence met au service des malades, on pensa que le climat du plateau de Davos, dans les Grisons, accomplirait la cure si désirée. Deux de nos jeunes Pères expérimentaient cette cure d'air, depuis deux ans : le Frère Louis ne serait pas isolé.

Ce lui fut une grande surprise que l'annonce de ce départ. Le médecin fondait-il grand espoir sur ce dernier moyen ? Quoi qu'il en soit, le F. infirmier y voyait beaucoup d'avantages ; de concert avec le médecin il pressait le départ ; il fallait éviter l'hiver à Vaugirard et profiter de la saison de Davos, déjà commencée. Le Frère Louis en prend donc son parti, non pas avec insouciance, mais avec une gaîté vaillante : « Le R. P. Recteur m'a annoncé cela hier matin, et après quelques heures de surprise, je m'abandonne pleinement au Cœur de N.-S. *qui m'isole de plus en plus.* Je fais taire quelques appréhensions et me voici prêt à marcher.... Je ne sais ce qui m'attend cette année, mais je serais bien sot, et surtout ce serait bien indélicat vis-à-vis de N.-S. de me préoccuper. Mon seul désir c'est de progresser en générosité pour N. S. qui veut être mon seul compagnon (2). »

---

1. *Lettre au R. P. Labrosse.*
2. *Lettre au R. P. Labrosse,* 28 déc. 1895.

DAVOS, 1896.

Après le voyage et l'installation le Frère Louis donne de ses nouvelles à son très aimé Père Maître : « Je sais par expérience que ma lettre est attendue : aussi je m'empresse de vous donner des nouvelles. Je suis installé parfaitement. A chacune de mes nouvelles résidences, lesquelles ont souvent changé, je sens que le cours de la vie s'en va paisiblement, ce qui me pousse à vivre au jour le jour sans inquiétudes et à ne penser qu'à la seule chose nécessaire qui regarde N. S.; c'est aussi la seule difficile (1). » Il complète ces renseignements par des détails qui ne manquent pas de piquant : « Je commence par vous donner une petite idée de la journée d'un curiste à ses débuts. Je fais ma méditation dans mon lit de 7 h. à 8 h. Les jours de communion je vais alors à l'église recevoir N.-S. sans assister à la messe, parce que la Chapelle est glaciale : le bénitier ne dégèle pas de tout l'hiver : je ne vais à la messe que le Dimanche. Lever à 8 ½ h. Puis je vais déjeuner de 9 h. à 9 ½ h. : cela dure une demi-heure, parce qu'il faut faire consciencieusement ces choses-là, et aussi parce que je cause longuement avec un Belge et un prêtre hollandais. De 10 h. à 10 ½ h. promenade de tortue. Marcher vite ! c'est bon quand on est jeune ! Nous n'allons qu'à petits pas. D'ailleurs je porte bien 20 kilos aux pieds : gros souliers, caoutchoucs fourrés, grosses guêtres en drap, tout un harnachement contre le froid et la neige. — 10 ½ h. à 12 h. sieste au balcon sur ma chaise longue. J'y puis lire et faire mon examen. — Midi à midi ½, seconde promenade de tortue. — Midi ½ à 1 h., seconde sieste sur la chaise longue. — 1 h. à 2 h. déjeuner. — 2 h. à 4 h., sieste sur la chaise longue. — 4 à 4 ¼ h., goûter. — 4 ¼ à 4 ¾ h. troisième promenade de tortue. — 4 ¾ à 6 h., sieste sur la chaise longue. — 6 h. à 7 h. travail dans ma chambre. — 7 h. à 8 h. dîner. — 8 h. à 9 h. salon...

Je vous laisse ce règlement à méditer : quand on sera fatigué au juvénat, vous pourriez l'afficher. Oh ! lever de 4 h. où es-tu ? Café au lait avalé en cinq minutes, qu'es-tu devenu ?

...J'ai trouvé ici les deux vieux exilés (2). Ils sont là depuis deux ans passés : c'est long (3) ! »

Il est enchanté des compagnons que la Providence lui assigne ! « Je comprends, mon Père, tout ce que vous avez dit du Frère... Il ne faut pas longtemps pour reconnaître son âme généreuse. Quant au Frère... nous causons facilement, et je crois que nous nous tiendrons réciproquement bonne compagnie (4). »

Pour parer à l'ennui qui naît de la longueur du temps et de l'uniformité,

1. *Lettre au R. P. Labrosse*, 8 janv. 1896.
2. Les FF. Aug. Brou et J. de Beaurepaire.
3. *Lettre au F. Bidelle*, 16 janv. 1896.
4. *Lettre au R. P. M.*, 20 janv. 96.

mais surtout pour développer en lui les ressources de l'apostolat, le F. Louis avait emporté quelques livres. D'abord, la vie et les écrits de la B. Marg.-Marie, dont il fera sa lumière et son soutien, et quelques auteurs et livres de critique.

Les derniers mois passés à Vaugirard n'avaient pas été inoccupés. Sous la direction d'un des Pères du collège il s'était livré à un travail modéré, fructueux et agréable. Certes le F. Bonnin sentait vivement chaque témoignage d'affection dévouée qu'il recevait : ses lettres en font foi. Mais il osait moins dire qu'écrire ; en écrivant, il prenait plus facilement le temps et l'assurance de dire toute sa pensée. Il se reproche de n'avoir pas été assez explicite dans sa reconnaissance : « J'ai beaucoup de choses à vous dire, écrit-il au Père F., dont la première est très difficile à bien dire : ma reconnaissance pour tous vos services. Peut-être vous l'ai-je bien peu fait sentir quand j'étais à Vaugirard ? Vous connaissez mon défaut : je suis un arbre dont l'écorce est toute sèche, bien que poli et suffisamment lisse. Au fond, je crois avoir un peu de sève sous cette écorce : j'ai senti bien vivement tout ce que vous avez fait pour moi. Souvent, j'ai remercié N. S. de vous avoir placé sur ma route, et je souhaite intérieurement aux jeunes scolastiques qui débutent dans la vie hors de la coque, de trouver dès leurs premiers pas, un frère aîné tel que vous. J'avais besoin de vous redire ma reconnaissance depuis longtemps. Façonné comme je suis, cela m'est difficile en conversation : et mon quasi silence sur ce point vous a peut-être parfois gêné et fait douter de la manière dont j'acceptais vos prévenances. Soyez sûr, mon Père, que vous m'avez fortifié et affermi dans la bonne voie : c'est un bienfait qu'on ne peut assez reconnaître. »

Après cette satisfaction donnée à la mémoire du cœur, le F. Louis propose le genre d'étude qui lui sourit davantage, vu les circonstances et le temps restreint dont il dispose : « Une étude littéraire du théâtre me sourit toujours : la tragédie et la comédie grecque, la comédie latine, les Mystères du moyen âge, le drame de Shakespeare, la tragédie et la comédie du XVIIe s., le drame romantique. Lire quelques pièces, quelques études critiques, historiques. Cela est-il si sot ?... (1). « Aussi il ne contient pas sa joie quand il a reçu un plan détaillé et quelques livres : « Vous mériteriez une statue à Davos pour l'envoi de livres si précieux et par la quantité et par la qualité... Merci 90.000 fois, mon Révérend Père, vos conseils, votre plan, vos livres valent leur pesant d'or. Je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour vous manifester ma gratitude... (2). »

Cherchant en tout l'indication providentielle, il voyait dans cette direction fraternelle un reflet de l'obéissance. Soucieux néanmoins de toutes les délicatesses, comme aussi de garder une sage liberté, il croit devoir s'excuser

1. *Lettre* du 17 janv. 96.
2. *Lettre* au Père F. 20 fév. 96.

d'avoir, sur les représentations d'un de ses anciens professeurs, modifié quelque peu le programme. « Vous voyez, mon Père, que je ne vous cache pas que j'ai accepté le conseil du Père... Moi-même je tenais à avoir son avis, parce que j'ai confiance en lui comme dans un père. Cela n'empêche pas, mon Père, que tout ce que vous m'avez dit et conseillé, demeure ma principale direction. Je crois que je n'ai pas à revenir sur les affirmations de ma confiance : après celle que j'ai pour mes supérieurs, celle que j'ai pour vous, mon Père, vient en première ligne (1). »

Le travail, après quelques semaines d'expérience, l'enchante : « Je suis extrêmement satisfait de mon plan de travail : j'y trouve un grand profit et beaucoup d'intérêt. Le Père F. m'a ouvert une belle voie : le Père L. m'a été utile aussi par ses notes et ses avis (2). »

Ce qu'était à cette date l'état de sa santé, le F. Bonnin va nous le dire dans une lettre humoristique adressée à l'un de ses Frères de Jersey :

« Samedi, 8 février 96.

« Comme on me reproche souvent de ne pas parler de ma santé dans mes lettres, je vais vous en dire tout de suite quelques mots, afin de ne pas oublier... Louis, Alexandre, Claude, Marie Bonnin, 135 livres, 21 ans, peu d'appétit, fatigue extrême, mais absence de fièvre. Température moyenne : à 8 h., 36°, 1 ; à midi, 36°, 3 ; à 6 h., 37°, 3 ; à 9 h., 37°, 1. Peu de promenade, bonne mine : les cheveux tombent sur le sommet de la tête.

« Qu'est-ce que de nous, grand Dieu ! ! Voilà un an que je ne m'occupe que de kilos, de degrés de température, de râles et autres sujets intéressants ! Et cela peut durer longtemps ! heureusement qu'il y a sous ce corps un petit bout d'âme (3). »

Et à un professeur du Juvénat : « Ce qu'on fait à Davos ? Vous pouvez le supposer un peu : la solitude rend plus facile l'élévation de l'âme à N. S. Je tâche, dans mes promenades, de faire ces colloques si consolants au Cœur de N. S. Ce qui manque c'est l'entrain qu'on trouve dans la vie de communauté. Isolé au milieu du monde, on n'a pas sous les yeux les exemples sensibles de vertu qui donnent le coup d'aiguillon d'une sainte émulation. On est seul à composer son idéal de perfection, et quand on n'a pas de points de comparaison dans la vie quotidienne, on est vite porté à croire qu'on en fait toujours assez.

« Voilà le déficit. En face, toutes les grâces de N. S. Conclusion : Que sa volonté se fasse : cette volonté est douce (4). »

---

1. *Lettre* au Père F. 12 mai 96.
2. *Lettre* au R. P. Labrosse, 12 mai.
3. *Lettre* au F. A. G.
4. *Lettre* au P. Lebreton, 13 fév. 96.

« Malgré tout, le souvenir du cher Canterbury hante le cœur du Frère Louis : « Est-il défendu de se reporter par l'imagination à ce Canterbury aimé ? Je crois que non, pourvu que le cœur reste tout à N. S. Quand j'y pense, que de souvenirs ! Le cadre lui-même m'enchante, et la vallée de Canterbury est pour moi le plus beau paysage !... Qu'est-il resté de tout cela ? La seule solide leçon, que N. S. est le seul qui doit être aimé. Que de fois l'oublie-t-on, et alors les illusions semblent être le bonheur. Le Cœur de JÉSUS a été bien bon de me rappeler à cette réalité (1). »

« Au reste N. S. ménageait à son enfant de délicieuses surprises, qu'il appréciait avec sa reconnaissance ordinaire. Sur l'invitation du P. Maître, quelques novices lui avaient écrit sans avoir pu encore le connaître. Il en éprouve un vrai bonheur. L'un d'eux, surtout, l'avait charmé par un ton de simplicité, vertu qu'il recherchait avec amour. Il en prend occasion de le féliciter, de lui faire entendre quelques fraternels avis, où l'on retrouve la gravité affectueuse d'un frère aîné : « Mon bien cher Frère, ah ! vous êtes un petit novice que je ne connais pas ! Je vous demande pardon : Je vous connais, non complètement, et je le regrette : après la lecture de votre lettre, il est vrai, mais enfin je vous connais, et je vous assure que cette connaissance vous fait aimer pas mal. Pourquoi ? Cela ne vous regarde pas : sachez seulement que la simplicité est une vertu très aimable avec laquelle on peut s'introduire dans beaucoup de cœurs, pour y introduire avec soi N. S. »

La musique, on le sait, jouait un très grand rôle dans les affections du F. Bonnin : il en faisait encore un moyen d'apostolat dans la communauté. On comprend sa joie lorsque le P. Maître, avec une délicatesse toute paternelle, lui envoya l'argent pour louer un piano : « Comment vous dire combien vous êtes bon, mon Père ! C'est impossible, et si j'essayais, ce n'est pas ce qui vous ferait plaisir : il vaut bien mieux vous parler de ma propre joie. Quelle surprise ! j'en ai été presque stupéfait. Vraiment je suis heureux, content, j'ai du plaisir : ce piano est venu faire un joli complément aux joies de Pâques. Je sens que c'est un cadeau d'un bon père, et j'en jouis avec un double plaisir, parce que je suis votre enfant très aimant, qui aime bien le piano, mais qui aime son père Maître, sans comparaison, une infinité de fois plus. Et en définitive, je remercie N. S. de tout... Mon Père, il faut dire à tous les Frères que j'ai un piano, que je suis très content, et que c'est vous qui en êtes cause (2). »

La vie à Davos se poursuivait, on le conçoit, à travers bien des alternatives et des changements d'état d'âme : mais la maladie demeurait implacable. Dieu se rendait de plus en plus vainqueur de cette généreuse et

1. *Lettre* au P. Lebreton, 13 fév. 96.
2. *Lettre* au R. P. Labrosse, 8 avril 96.

ardente nature. Évidemment, le climat et le traitement ne tenaient pas leurs promesses. On dut songer à la retraite, en réservant l'avenir. L'avenir, Dieu devait l'accorder bien court. Mais quelle joie à l'annonce d'un prochain départ ! « Le R. P. Provincial nous a fait écrire par le P. Socius, qu'il est décidé que nous quittons tous Davos. Oh ! bonheur ! Quand? c'est aux médecins à prononcer. Quand nous prendrons ce train si désiré qui nous ramènera à Paris, quel *Magnificat* à trois voix égales ! Il peut encore arriver des obstacles; je m'y résigne à l'avance, mais en priant le bon Dieu qu'il nous les épargne. Il peut arriver un rhume à l'un de nous, l'influenza, une fièvre... que sais-je? la ligne du chemin de fer obstruée, une avalanche. Mes deux compagnons pensent à tout cela, tant ils ont pris l'habitude des déceptions : c'est au moins la 4e ou 5e fois qu'ils doivent définitivement quitter Davos , et voilà deux ans bien passés qu'ils y sont (1). »

Enfin, la bienheureuse heure a sonné; on quitte la montagne, l'isolement, on rentre en communauté : les plus chers désirs sont accomplis, mais l'âme se détache de plus en plus : son vol s'élève : « Nous irons passer quelques jours à Feldkirch, écrit-il au R. P. Maître, pour faire une transition douce de la montagne à la plaine... Je retourne à Vaugirard, où je ne sais pas ce qu'on fera de moi. Peu m'importe, d'ailleurs ! le plus sûr, c'est que nous rentrons dans la vie commune. J'avais assez de Davos : je ne sais pourquoi : c'était simple désir de changement. Maintenant que ce départ tant attendu et tant désiré est certain, je sens que la joie que j'en éprouve n'est encore rien, et que le plaisir du retour n'est point fait pour remplir mon cœur. Plus je vais, mon Révérend Père, plus je sens qu'une seule chose peut me satisfaire, c'est d'accomplir la volonté de N.-S., d'aimer ce bon maître et de lui faire plaisir (2). » Restons sur cette pensée, car l'heure approche où notre cher Frère Louis rencontrera cette volonté de N.-S. l'inclinant au sacrifice suprême : il l'embrassera avec un amour résigné, avec foi, avec humilité, et l'espérance lui enseignera à envisager sans effroi le dernier passage.

Retour a Vaugirard, 1896. — Les derniers jours.

20 juin — 13 juillet 1896.

Notre Frère Louis revint à Vaugirard le samedi, 20 juin, au matin. Quand il vint prendre place au petit déjeuner, on remarqua son teint animé, et les plaques roses qui tranchaient sur la pâleur mate de la figure. Quelques-uns s'exclamaient cependant sur l'air florissant qu'il avait. Mais peut-être n'était-ce là que l'effet de la surexcitation produite par quelques jours de voyage. Le médecin de Davos lui avait dit : « Vous êtes sûr de guérir, mais c'est

---

1. *Lettre au R. P. Labrosse*, mai 1896.
2. *Lettre au R. P. Labrosse*, 7 juin 1896.

une affaire de temps. » Le médecin se trompait-il ou avait-il pour but seulement de n'effrayer pas le malade, en lui prédisant la fin par une formule ambiguë ? Il est oiseux d'en chercher l'explication. Le Frère d'ailleurs se montrait plein d'entrain, de prudence calme et d'espoir. Il ne tarissait pas en souvenirs rétrospectifs de son séjour. On était obligé de le modérer un peu, et de l'entretenir dans cette prudence qu'il considérait comme une partie de son devoir ? Nous donnerons désormais la parole à l'un des Pères de Vaugirard qui eurent le plus de part à sa confiance. « J'allais, dit celui-ci, voir le F. Louis le lendemain de son arrivée, pour me mettre à sa disposition. Je le trouvai la plume à la main, cherchant à définir, de façon extrêmement précise, en une brève formule, la différence du jeu des passions dramatiques dans Racine et dans Shakespeare. Il me demanda de me lire une page qu'il avait beaucoup travaillée. Je l'écoutai, et fus surpris du développement que la vie solitaire avait donné depuis plusieurs mois à son intelligence. J'admirais la netteté de conception, une pénétration peu ordinaire et une aptitude au raisonnement qui révélait un esprit heureusement doué pour l'enseignement de la Philosophie. Je lui exprimai mon contentement de remarquer en lui ce progrès. Il rayonna de plaisir. Toutefois je lui représentai doucement qu'il se confiait trop à l'influence de sa longue villégiature, et l'engageai à prendre l'air, à se promener. Moins absorbé en ce moment par les occupations du collège, je lui servirais de compagnon pour ses visites et ses promenades, de régulateur aussi. Il fut enchanté. Je remarquai bientôt un autre progrès. Il semblait tenir grandement à témoigner son affection et sa reconnaissance : il devenait (d'autres l'ont constaté) plus ouvert, plus à l'aise avec la communauté. Je ne pus m'empêcher d'en dire ma pensée au R. P. Recteur : « Mon R. P., ce P. Bonnin qui paraissait, sauf à ceux qui connaissaient son cœur, réservé jusqu'à la froideur, le voilà confiant, ouvert, se manifestant avec facilité : j'ai idée que le bon Dieu le prépare pour le ciel, et c'est peut-être, sans qu'il s'en doute, l'aimable préface des derniers adieux. »

« Le lundi 22 juin, il refusa l'offre que je lui faisais d'aller moi-même à la gare du Nord, chercher ses bagages : il voulut s'y rendre et me demanda de l'accompagner. En voiture, il me dit : Voilà deux soirs que j'ai un peu de fièvre : il faudra que je me repose, car le médecin m'a recommandé d'éviter la fièvre, à tout prix : chaque accès est un recul. »

« Le mercredi 24 avait lieu aux Moulineaux la charmante et traditionnelle fête de jeux. Le Frère Bonnin vint à la campagne, prit grand plaisir dans la prairie, et malgré une forte chaleur, aux évolutions des élèves. Ce jour-là il s'était proposé aussi de faire visite au R. P. Provincial. Pour lui épargner tant de fatigue en un jour, je lui conseillai de remettre au lendemain. Mais il lui tardait de faire cette visite de retour, et de s'enquérir de sa destination ou pour Vaugirard ou pour Canterbury. Il espérait Can-

terbury, mais ses désirs ne le troublaient plus; il se tenait prêt à rester au Collège, bien volontiers. Je le suivis dans cette course. Vu l'état où je le devinais déjà et qu'il sentait un peu lui-même, il était meilleur de ne pas trop insister. Au R. P. Provincial il fit part de son état, manifestant le désir d'aller à Saint-Germain se reposer tout à fait, seul et au grand air. La question d'air le préoccupait, soit progrès de la maladie, soit qu'il subît une impression fâcheuse de la différence notable entre l'air de Davos et celui des hauteurs de Vaugirard.

« Le jeudi 25 juin, je l'accompagnai encore. Il voulut passer par son ancien Collège de la rue de Madrid, revoir ses anciens maîtres et ses frères. Le bon Dieu ménageait ainsi à tous une heure pour les adieux.

« L'air de St-Germain n'eut pas l'effet qu'en attendait le cher petit Frère. Il s'affaiblissait de plus en plus. La fièvre devenait maîtresse; l'abattement était visible : l'isolement dans une grande maison agissait à son tour. Bref, le Frère Bonnin écrivit au R. P. Provincial et au P. Ministre de Vaugirard pour demander de revenir, sauf avis contraire de l'obéissance, dans ce dernier collège.

« Voulez-vous, me dit, le lundi 29, le P. Ministre, aller chercher le Frère Bonnin ? on a de mauvaises nouvelles. Dès le lendemain matin j'étais, sans être annoncé, à St-Germain. Le cher Frère n'avait pas reçu de lettre. Quand, peu avant l'examen de midi, j'entrai dans sa chambre, j'ai encore devant les yeux l'expression d'étonnement, de joie, d'incertitude qui transforma successivement cette physionomie de pauvre malade. Il m'ouvrit les bras comme au Sauveur attendu. Quand je lui eus dit: « Je viens vous chercher, mon petit Frère : votre villégiature est terminée : on vous attend à Vaugirard, » ce fut le soulagement du prisonnier qu'on délivre, ou du condamné à qui on rend la vie.

« Il avait beaucoup souffert, de la fièvre, de la faiblesse : le séjour lui pesait : peut-être sentait-il intérieurement qu'il lui serait pénible de mourir là, seul, loin de cette communauté de Vaugirard qu'il avait appris à aimer. La préoccupation d'ailleurs se faisait de plus en plus visible : il craignait tout : l'air, la poussière, les cahots, même pendant les quelques minutes qu'il fallut à la voiture pour gagner la gare. Dans le voyage de St-Germain à Vaugirard, je le trouvai encore plus expansif : il me parla de sa famille, de son enfance, puis de son frère et de sa sœur. Installé le mardi 30 juin, à Vaugirard, le Frère Louis ne devait plus en partir que pour le ciel.

« Plusieurs jours il se reposa à la chambre, mais comme le temps était magnifique, le médecin lui permit de passer une partie de l'après-midi sous les ombrages du parc. Il y alla d'abord seul, puis, on dut, à cause de la faiblesse et de la difficulté du retour, l'y transporter sur une chaise longue. On l'établissait à l'abri des orangers et au pied de la statue du Sacré-Cœur qui termine une des extrémités de la grande allée. C'est dans cette position

qu'il passa tous les jours 2 heures de l'après-midi, depuis le 2 juillet jusqu'au vendredi 10, sa dernière étape au dehors. Jusqu'alors il se sentait faible, très faible, mais non inquiet : du moins, il ne le disait pas. Il faisait quelques pas, soutenu tantôt par le P. Ministre, tantôt par moi, mais au bout de 3 ou 4 mètres il fallait revenir. Il commençait à entrevoir la vérité ; car de temps en temps, il m'avait dit d'un ton à la fois interrogatif et surpris : Oh! mais, mon Père, cette fatigue !... mais je suis épuisé !...

Dès le 1er juillet, le R. P. Maître, présent à Paris, par suite de la congrégation provinciale, put aller tous les soirs à Vaugirard et passer une ou deux heures auprès du pauvre malade à qui la Providence avait ménagé cette consolation et ce soutien pour ses derniers moments. Dans ces derniers entretiens, se fit jour bien des fois, en même temps que l'affection et la reconnaissance, le profond esprit religieux qui l'animait.

Il avait reçu de sa famille une nouvelle pénible et il pensait que l'intervention d'un Père de St-Ignace pourrait être utile. « Mais, » dit-il au R. P. Maître, « puis-je faire cette démarche sans manquer à la perfection ? » — Une autre fois, il parlait du Fr. Morvan qui avait été son infirmier et qui, au bout de quelques mois, était mort de la poitrine. « Pauvre Frère, disait-il, il me soignait avec tant de dévouement ! Je crois bien que je lui ai communiqué mon mal. » Les soins reçus à Vaugirard lui avaient d'ailleurs laissé grande reconnaissance. A ce moment aussi, il disait au R. P. Provincial : « Vraiment je suis bien soigné à Vaugirard ; le P. Ministre est si charitable, le Fr. infirmier si dévoué ! »

Quelques jours après, sentant la faiblesse augmenter, il manifesta ses inquiétudes. « Soyez tranquille, lui dit le R. P. Maître, je ne vous laisserai pas mourir sans vous avertir. — Mais, reprit-il vivement, comment prendrais-je cela ? Et puis, se ravisant, enfin, comme le bon Dieu voudra. »

Malgré cet état de faiblesse croissante, le Fr. infirmier conseillait le transport à Canterbury : le médecin ne s'y opposait pas. La question du voyage fut même décidée sur les instances du Fr. infirmier qui y voyait sans doute pour le Fr. Bonnin une suprême consolation. Le malade, d'instinct, redoutait ce voyage. Le jeudi 9, vers 9 h. ½, comme j'entrais dans la chambre, il me dit immédiatement : « Mon Père ! mon Père ! je vais partir ! (les préparatifs, en effet, étaient presque terminés). Oh ! je crains ce voyage ; priez bien pour moi, j'ai peur de mourir en route ! » Toutefois, là encore, l'obéissance fut plus forte que ses appréhensions, et après avoir manifesté ses craintes au P. Ministre, il ajouta simplement : « Comme le Père Maître voudra. »

La sage bonté des Supérieurs le lui épargna, et alors que tout semblait contraire, le bon Dieu exauça les prières de ceux qui avaient désiré rendre, jusqu'au dernier souffle, au cher petit Frère, les devoirs d'une affection fraternelle.

Le même soir le Fr. Louis me dit à 8 h. : « Père, faites-moi mon examen. » Je lui donnai les cinq points. Il se leva lentement, alla chercher sa petite feuille, y fit une marque, la dernière ! Puis : « Venez, soutenez-moi, je veux essayer quelques pas dans l'infirmerie. » Il essayait en effet, se tenant d'un côté au mur, et de l'autre, s'appuyant sur moi de tout son poids. Il se reconnut définitivement vaincu. C'est alors qu'il me dit : « Père, préparez-moi ma méditation. » « Cher petit Frère, lui demandai-je, dans quel courant êtes-vous ? — Le *Suscipe*, » me répondit-il. Le vendredi 10 juillet, pendant que le P. Ministre et moi étions chacun à son côté, dans le parc : « Oh ! mon Père, dit-il tout d'un coup, en me regardant, si vous saviez comme je désire guérir ! » Il y eut un léger silence, puis un geste de ma part qui signifiait : « Laissez cela à la douce volonté de Dieu. » Se tournant encore vers moi, il ajouta d'un ton doucement plaintif : « Oh ! je ne voudrais pas mourir si tôt ! » Ce n'était pas là l'expression d'un attachement vulgaire à la vie qui passe, mais le désir de l'apôtre qui regrette de ne pouvoir assez rendre à Dieu en sacrifiant sa jeunesse et sa vie au travail pour le salut des âmes.

Au reste, si les illusions habitaient encore l'esprit de notre cher petit Frère, la résignation n'avait aucune peine à se faire jour dans son âme. Ce vendredi 10, il s'alita dans la soirée, pour ne plus se relever. Dès lors la maladie prit un cours précipité : les douleurs devinrent cruelles : chaque instant de sa vie devait être une souffrance. Ainsi N.-S. achevait de purifier cette âme en l'enveloppant des étreintes de l'amour souffrant. Le samedi 11, l'état s'aggrava, et on jugea prudent de donner les derniers sacrements. Le R. P. Provincial vint lui-même annoncer à son ancien novice sa mort prochaine. Le sacrifice fut vivement senti et courageusement accepté : « Comme le bon Dieu voudra, » répondit-il.

Le R. P. Recteur et le P. Ministre passaient de longs moments auprès du cher malade : celui-ci leur en témoignait sa reconnaissance par des traits touchants. Le dimanche 12, le P. Ministre écrivait au R. P. Labrosse : « L'état de notre cher petit Frère, ne semble pas s'être modifié beaucoup depuis hier. Hier soir, il y a eu une crise qui nous a inquiétés, si bien que nous avons jugé qu'il ne fallait pas attendre pour les derniers sacrements. Il les a reçus dans des sentiments de foi touchante ; son sacrifice est bien fait : quelques craintes se font jour par moment, mais on les dissipe facilement. Les douleurs sont toujours atroces, et presque continues. Le sommeil vient de temps en temps, grâce aux moyens artificiels, mais les réveils sont cruels. Pauvre Père ! Il nous témoigne une confiance et une affection qui nous touchent profondément. Sa délicatesse ne se dément pas un instant, malgré le vrai martyre qu'il souffre. Il a toujours un mot de remerciement aimable pour le Frère infirmier dans les soins si pénibles qui sont exigés par la paralysie interne.

« Dans le court espace du 10 juillet au 13, jour de la mort, il y eut comme deux périodes : une période de souffrance aiguë, et une période d'épuisement. Je l'entends encore, vaincu par la douleur, s'écrier : Oh ! mon Père ! cette ceinture !... cette ceinture !... Ses mains alors, cherchaient où se prendre, les larmes envahissaient les yeux : il s'abandonnait comme un enfant aux consolations pieuses qu'on lui prodiguait. Surtout le crucifix l'apaisait. On le lui faisait baiser : il se répandait en actes de soumission, d'amour, d'abandon.

« Dans la matinée du 11 juillet, il joignit un instant les mains et dit à demi-voix suppliante : « *Oh ! mon Jésus ! un tout petit soulagement !... tout petit !...* » et comme s'il se reprochait de n'être pas assez généreux, il ajouta plus bas sur un ton ferme : « *Mais comme vous voudrez.* » Une autre fois il nous disait de son ton plaintif et inoubliable : « Oh ! Père !... Père !... je joue la comédie... je ne suis pas patient, je me plains !... je suis un grimacier, n'est-ce pas ! » Et sur le crucifix : « Oh ! mon JÉSUS, vous dont l'âme est si bonne, apprenez-moi à souffrir !... Je suis faible ; soutenez-moi ! » Il fallait souvent le rassurer, le pauvre enfant, alors que nous assistions émus, édifiés mais impuissants au spectacle de ses douleurs. Dans une crise très douloureuse, mais courte, je lui fis renouveler ses vœux, en lui présentant le crucifix. Il prononça : « *Voveo paupertatem, castitatem,* » il s'arrêta ; je continuai : « *et obedientiam perpetuam !...* » A un autre moment : « Père ! quelle heure est-il ? — 10 h. du matin. — Oh ! moi qui croyais qu'il était 4 h. ! Oh ! que le temps est long ! » Alors j'approchai le crucifix de ses lèvres : « Et notre bon JÉSUS, dis-je, lui aussi devait trouver le temps long sur la Croix ! — Oui, mon Père, vous avez raison : je me plains toujours ! — Mais, continuai-je, mon cher petit Frère, N.-S. aussi se plaignait au jardin : *Pater, si possibile est, transeat !...* » Le Fr. Louis ajouta, comme consolé : « Oui ! oui ! c'est vrai, N.-S. disait cela ! » Il répéta : « *Si possibile est...* je continuai : *transeat a me*, et lui : *verumtamen non sicut ego volo, sed sicut Tu !* »

« Le dimanche, dans l'après-midi, la paralysie montant toujours, il avait beaucoup souffert. Comme il avait eu deux ou trois longues entrevues avec le R. P. Recteur, avec le P. Ministre et avec le Fr. infirmier, je craignis, restant plus longtemps, de le fatiguer. Je lui dis vers 4 h. ½ : « Mon cher petit Frère, désirez-vous que je reste ou que je me retire ? — Père ! est-ce que vous êtes occupé ?... je vous prends bien du temps !... — Mais non ! — Oh ! alors, mon Père, restez, je vous en prie, vous savez que c'est pour moi une grande consolation... restez le plus longtemps possible ! »

« Cependant M. Charles Bonnin, son frère, arrivé dans la journée, craignait beaucoup que notre cher malade ne passât pas la nuit. Les Supérieurs aussi étaient inquiets. Il fut donc résolu que je passerais la nuit dans la chambre voisine, prêt à répondre au premier signe. La nuit s'écoula sans incident.

« Le lundi 13, un prêtre dit la messe à 5 h. à l'infirmerie. Le P. Ministre saisit un moment où notre petit malade se réveilla, pour lui proposer de faire la Ste Communion. Je lui fis une courte préparation. Il reçut son Dieu pour la dernière fois, car la journée ne devait pas s'achever avant qu'il allât reposer dans le sein du Maître qu'il avait tant aimé. Je tenais à la main son crucifix. Après la Ste Communion, il me le prit des mains, avec gravité, et le tenant d'un peu loin, bien en face, il récita, de lui-même, lentement, distinctement la formule entière de ses vœux. Je lui suggérai ensuite les actes après la Communion et le laissai avec Dieu. Il récita vocalement les 5 *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri* pour gagner l'Indulgence ; puis il prit son chapelet, en récita deux dizaines environ. Ces efforts l'ayant un peu fatigué, il s'endormit. Il était 6 h. ½ du matin. Le reste de la matinée il fut généralement absorbé. Désormais, la connaissance sera coupée, jusque dans l'après-midi, par de fréquentes intermittences, pour disparaître complètement dès le commencement de la soirée. La providence paternelle de Dieu permit que vers 2 h. ½, le R. P. Recteur pût saisir un moment de pleine connaissance et lui renouveler l'absolution. Ce dernier jour, il était 3 h. : il me demanda de lui lire un peu de l'*Imitation*. Voyant son état, et de plus, sachant qu'il n'aimait pas me voir éloigné, même au bout de la chambre, je lui dis à dessein : « Je n'ai pas d'*Imitation* sur moi, mais voulez-vous que je cherche dans une des chambres voisines ? » Il me dit : oui ! Je rapportai le livre et l'ouvris, sans recherche, au chapitre : « De amore Jesu super omnia. » Je lui proposai de lui lire deux ou trois versets, en français : il acquiesça, se recueillit, mais après quelques lignes, il s'engourdit !...

« Vers 3 h. ½, le croyant endormi, je lui pris le bras pour consulter le pouls : j'avais ma montre en main. Soudain, il se dresse et me dit anxieux : « *Mon Père ! est-ce le moment ?* » Je le calmai doucement. — « Oh ! ajouta-t-il, d'un ton d'affectueux reproche, vous ne voulez pas me le dire ! Combien ai-je de temps encore ? » — « Mon cher enfant, N. S. n'est pas si pressé que vous : il veut que vous méritiez encore (1). » Et il entra dans la paix.

« Sur les 4 h. ½ le P. Ministre arriva, et essaya d'entretenir le cher malade. Malgré ses efforts, il n'obtint que des réponses incohérentes. A 5 h. ½ comme le malade baissait visiblement, on prévint le R. P. Recteur. Le P. Ministre de la rue des Nouettes avait passé une partie de l'après-midi auprès du mourant. Nous récitâmes les prières des agonisants. Le malade pouvait-il intérieurement s'associer ? Il est difficile de le dire. A un moment, il se dressa à demi, le visage contracté, congestionné ; les yeux effrayés regardaient à droite au delà du pied de son lit. Le démon tentait-il un effort pour le troubler ou n'était-ce qu'une hallucination de malade ? Cela dura un instant : le calme revint après qu'on eut jeté quelques gouttes d'eau bénite.

1. Quelques instants après il me dit : « Le Père Maître est là, n'est-ce pas ? » — « Oui, mon Frère. »

« A 7 h. les Pères descendirent au réfectoire : je restai seul auprès du lit avec le Frère Gschwend attendant de minute en minute la solution suprême. A 8 h. ¼ le R. P. Recteur, le P. Ministre du collège, le P. Ministre de la rue des Nouettes et moi nous étions à genoux, récitant de nouveau les prières des agonisants. La tête du Frère reposait, immobile, penchée sur le côté droit : les yeux restaient ouverts mais voilés, avec une expression de souffrance. La main droite étendue sur le lit gardait le chapelet enroulé. La respiration pressée, saccadée, bruyante, était entrecoupée de faibles gémissements. Nous étions là, dans la chambre éclairée à la lumière d'une bougie, silencieux, le cœur serré, et priant. L'agonie dura près de 4 hs. Vers 9 h. ¼ elle devint extrêmement pénible. La respiration devenue très sifflante s'accéléra, puis baissa graduellement. Trois ou quatre minutes avant la mort elle s'élargit, s'adoucit, se ralentit... Enfin, un dernier effort, une dernière convulsion, et la tête retomba doucement. L'âme du cher enfant venait de nous quitter et d'être reçue par Dieu (1). »

« Le P. Bonnin nous a quitté pour le ciel, écrivait le lendemain, le P. Ministre, hier soir à 10 h. Que de souffrances depuis cinq jours ! Pauvre petit Père ! Il nous a édifiés grandement par son esprit de foi, son abandon à la volonté du bon Dieu, son humilité au milieu des plaintes qui lui étaient arrachées par ses atroces douleurs. Hélas ! mon R. P. il n'est pas mort près de vous, entouré de ses frères de Canterbury, comme vous le désiriez. Nous avons fait de notre mieux pour l'entourer, sans prétendre toutefois remplacer votre présence. »

Le 15 juillet, au matin, eurent lieu les obsèques. Les élèves assistaient au service. Le P. H. L., se souvenant que le F. Louis était très musicien, a fait exécuter de jolis chants. Des Pères de toutes les maisons de Paris, surtout de St-Ignace, sont venus en nombre conduire à sa dernière demeure ce frère aimé et regretté de tous ceux qui l'ont connu.

Nous ne pouvons mieux terminer cette simple notice qu'en citant la conclusion d'une lettre du P. Ministre de Vaugirard au R. P. Labrosse : « Nous nous plaisons, le R. P. Recteur, le P. F. et moi, à nous rappeler ensemble ces derniers jours si pleins d'édification. Le F. Bonnin était un *vrai fils* de la Compagnie; sans doute il y avait dans cette nature un peu fière et réservée, quelques petits défauts de caractère, mais à côté de cela, le trait principal du jésuite, l'*obéissance* dominait à un tel point, qu'on peut dire, me semble-t-il, que là est toute sa physionomie. Peu communicatif, à l'habitude, à l'approche de la mort son cœur avait repris quelque chose de l'expansion confiante de l'enfance. Depuis son retour de Davos on avait remarqué ce progrès d'amabilité, signe du travail intérieur de son âme que le Divin Maître voulait rendre plus belle avant l'heure prochaine du départ.

1. *Souvenirs* du P. A. F.

« Vir obediens loquetur victorias. » Voilà pourquoi j'aime à espérer que notre Frère est au ciel, à une place d'honneur, sous les yeux de notre bienheureux Père qui reconnaît bien en lui le signe de sa race. »

A. Flamerion, S. J.

A. M. D. G.

VARIA.

FRANCE. — *Retraites mensuelles ecclésiastiques.* — L'Œuvre des retraites mensuelles du clergé, établie depuis plus de dix ans, à Valloires, existe maintenant à Saint-Acheul. Aucun centre ne pouvait mieux lui convenir. N'est-ce pas du tombeau de saint Firmin, apôtre et martyr, qu'ont jailli les premières clartés de la foi avec les parfums de la sainteté?

« N'est-ce pas sur ce sol privilégié que saint Domice et sainte Ulphe venaient s'agenouiller? N'est-ce pas en cet endroit que les Salve, les Honoré, les Geoffroy et beaucoup d'autres pontifes de l'Église d'Amiens aimaient à prier et à prêcher? N'est-ce pas ici encore que leurs successeurs, avant de prendre possession du siège illustre qui leur est assigné, font en quelque sorte la veillée des armes afin de puiser force et lumière?

« Nous ne saurions oublier qu'après les jours terribles de la Révolution, qui chassa les prêtres ou les mit à mort, ce fut le collège de Saint-Acheul qui rendit à notre province un clergé nombreux, instruit, vertueux, que lui enviaient presque tous les diocèses de France. Si la Compagnie de Jésus a entouré d'une si paternelle sollicitude les vétérans du sacerdoce, sous une autre forme elle ne montre pas moins de dévouement pour leurs plus jeunes frères.

« Elle sait notre isolement, les difficultés du saint ministère, les tristesses, les luttes, les épreuves de la vie quotidienne, la nécessité du recueillement en ce siècle fiévreux et agité ; elle nous offre, pour quelques heures, un asile de silence, de méditation, de fraternelle charité, où l'on se retrouve, où l'on respire du côté du ciel, où l'on entend des voix amies et éloquentes qui nous parlent des grands mystères qui doivent captiver et passionner nos âmes.

« La réunion de mercredi dernier nous procura les plus douces consolations : elle comptait plus de vingt prêtres, dont la plupart de la campagne.

« Un R. Père (le P. Feyerstein), chez qui le théologien s'unit à l'ascète et à l'écrivain, un cœur tout débordant de l'amour de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, nous entretint en deux instructions, trop courtes, à notre gré, du *saint sacrifice de la Messe*, considéré spécialement dans ses rapports avec le prêtre.

« Nous eûmes aussi la joie d'entendre M. le chanoine Lebeurier, le direc-

teur de l'*Union sacerdotale* dont M. Charlier, ancien professeur au Petit Séminaire, est le représentant. Il nous apportait les encouragements et les bénédictions de Monseigneur... Il nous parla avec simplicité et bonté de cette association dont le but est la sanctification du clergé, fondement et garantie de toutes les œuvres... Un clergé pieux sera toujours un clergé sauveur.

« Le R. P. Watrigant ne put que nous laisser entrevoir quelques rayons de son expérience et de son zèle apostolique en face des problèmes et des nécessités de l'heure présente. Cette rapide allocution a suffi pour nous convaincre qu'en lui revivait l'esprit du P. Vincent Huby et de M. de Kerlino, dont nous parle si bien le livre réédité par son initiative.

« Au départ, après le salut, l'*Ecce quam bonum* se retrouve sur toutes les lèvres ou mieux dans tous les cœurs. »

(Dimanche, *Semaine religieuse d'Amiens*, 28 février 1897.)

« Saint-Acheul. — *Retraite du mois, mercredi 21 juillet 1897.* — On y trouve le silence, le recueillement, des cœurs de prêtres et d'amis avec ces prévenances et ces délicatesses qu'inspire seul l'amour de Notre-Seigneur.

« Les ecclésiastiques sont assez nombreux ; nous distinguons M. Fréchon, vicaire-général, MM. les curés de Saint-Germain et de Saint-Honoré, MM. les doyens d'Ailly-sur-Noye et de Picquigny, plusieurs professeurs, beaucoup de nos chers confrères de la campagne.

« Monseigneur, par une très belle et très touchante lettre au R. P. Vaccon, daigne encourager ces pieux exercices, où le clergé cherche sa propre sanctification et les meilleurs moyens de travailler à celle des fidèles. Sa Grandeur ajoute qu'Elle se serait fait un bonheur d'y prendre part sans de pressantes occupations.

« Nous entendons une instruction du P. Feyerstein aussi suave que profonde, sur la *visite au Saint-Sacrement* dans la vie sacerdotale : elle est nécessaire — facile — consolante.

« Pendant le dîner, lecture d'un intéressant chapitre des études du P. Chérot sur saint Pierre Fourier dans le ministère des paroisses.

« Après la récréation, nouvel entretien, non moins théologique, non moins pénétrant que le premier, sur la *communion spirituelle.* Elle est une véritable communion par le désir : puisqu'il y a un baptême de désir, pourquoi n'y aurait-il pas une communion de désir ? Elle peut produire tous les effets de la communion sacramentelle.

« Nous assistons ensuite à une conférence de M. de Bizemont, de l'Artois, sur les *Caisses rurales.*

« M. le comte de Rougé, plusieurs cultivateurs sont venus se joindre à nous.

« Dans un langage très vivant, très spirituel, avec une rare clarté, avec

un accent de conviction qui vous gagne, avec toutes les ardeurs du croyant et toutes les générosités du soldat et du gentilhomme, l'orateur nous explique merveilleusement la raison d'être de cette institution, son rôle économique au sein de nos campagnes, la manière de l'établir, son fonctionnement, ses avantages au point de vue financier, agricole, moral et religieux. Sa démonstration s'appuie sur les faits. Comment composer les conseils de surveillance et d'administration ? Pas n'est besoin de savants ni d'académiciens : de braves gens, *avec du cœur et du bon sens*, suffisent, et ils ne sont pas rares... Un dévoué secrétaire est indispensable : M. le Curé peut remplir cet office.

« Mais les capitaux ? Où les trouver ? Il faut *un prêteur bon enfant.* On le rencontre. D'ailleurs tout est prévu : aucun risque, aucun sacrifice pour personne... Cette œuvre est la simplicité même dans son organisation, dans tous ses rouages, dans son mouvement. Elle protège, elle unit, elle rattache le laboureur au sol arrosé des sueurs de ses pères, les ouvriers à leur village; elle ressuscite chez tous les habitudes de l'épargne, elle les aide à reprendre le chemin de l'église et, en sauvegardant leurs intérêts d'ici-bas, prépare le salut de leurs âmes. »

(*Dimanche*, 1 août 1897.)

Un Exercice Scolaire d'autrefois.

(Lettre du P. Hamy.)

Je vous envoie un rare et curieux morceau. C'est une énigme, genre d'exercice littéraire en usage et en honneur dans nos anciens collèges, sorte d'exhibition publique, puisque l'on imprimait un programme.

D. O. M.

ÆNIGMA

UNUS MIHI COLOR, MULTIPLEX FORMA

NATURÆ DEBEO MULTUM

PLUS ARTI.

HABITO IN PALATIIS, NEC DESPICIO CASAS

JUVO ET NOCEO.

ME TAMEN OMNES AMANT

ME FUGIES

SI SAPIS

PROPONENT AC SOLVENT

IN TERTIA

JOANNES BAPTISTA DE NEUVILLE PARISINUS CONVICTOR
ET
JOANNES BAPTISTA L'HERBEKE E CASTRO AD LEDUM
DOMINICA DIE 9 JULII, HORA POST MERIDIEM TERTIA
IN REGIO HENRICI MAGNI COLLEGIO SOCIETATIS JESU.
(La Flèche).

(Sans millésime.)

ALLEMAGNE. — LES JÉSUITES ALLEMANDS AUMÔNIERS PENDANT LA GUERRE DE 1870-1871.

D'après la notice sur le P. Behrens publiée par les Woodstock Letters.

Le Père Henri Behrens fut successivement maître des novices, provincial de la province de Germanie, puis de nouveau maître des Novices et Recteur à Münster, enfin instructeur du troisième an.

Il remplit cette charge durant dix ans, d'abord à Friedrichsburg, et ensuite à Paderborn. Au nombre des tertiaires qui passèrent par ses mains, on cite les PP. Meschler, Lehmkuhl, von Hammerstein. « Comme instructeur, dira-t-il dans sa dernière maladie, je me montrais très strict, car si la volonté n'est pas brisée pendant le troisième an, elle ne l'est jamais. » C'est alors que survint la guerre franco-allemande. On avait envoyé dans les camps et les hôpitaux de France, des Pères, des Scolastiques, des Frères et des Novices pour soigner les malades et les blessés. Le P. Behrens était leur Supérieur, tout en travaillant deux fois plus qu'eux. Il confessait les soldats catholiques, et veillait malades et blessés, aussi bien les catholiques que les protestants, les Français que les Allemands. Ce n'est pas tout. Il devait encore visiter les différents postes de l'armée où ses inférieurs se prodiguaient dans leurs emplois spirituels et matériels. Son zèle les électrisait. Il leur montrait comment faire, leur suggérait des avis pratiques dans leurs rapports avec les médecins, officiers et protestants, leur donnait des règles de conduite pour les circonstances critiques et recevait leurs comptes de conscience. Il organisa ainsi l'un des corps les plus actifs de la *Ligue de la Croix Rouge.*

Une fois sa tournée finie, il en envoyait le rapport au Père Général. Le R. P. Beckx admira hautement l'œuvre réalisée par le P. Behrens aidé de ses collaborateurs, comme le montre cette lettre du 6 mars 1871 :

« Apprenant que tant de Scolastiques éveillent de si belles espérances pour l'avenir, qu'ils se sont montrés de vrais religieux et ont procuré tant d'éclat à la Compagnie, mon cœur se sent porté à rendre de sincères actions de grâces à la Divine Majesté. Bien que d'autres m'aient envoyé des rapports presque identiques au vôtre, c'est cependant avec le plus grand plaisir que j'ai vu leur dire confirmé par le témoignage de Votre Révérence, qui a en personne visité les Nôtres, et a été témoin de leur con-

duite. Je ne puis m'empêcher de me féliciter, moi et toute la Compagnie, de posséder de tels fils.

« J'offre donc mes remerciements à Votre Révérence pour *sa peine, son travail et son zèle* envers nos Pères, nos Scolastiques et Novices. Je sais en effet qu'ils ont recueilli de vos visites d'abondants fruits spirituels et consolations. »

Ce serait cependant une erreur de considérer les œuvres de miséricorde du P. Behrens, durant la guerre franco-allemande, comme son principal mérite. Il faut plus justement le placer dans ce splendide combat qu'il soutint pour faire admettre les Jésuites et les Sœurs catholiques dans les camps et les ambulances de l'armée. Il rencontra une amère et opiniâtre opposition chez les principaux dignitaires de la Prusse protestante. Le roi et Bismarck, tout les premiers, s'irritaient à la pensée de voir des Jésuites et des Sœurs accompagner l'armée. La principale organisation du service hospitalier était confiée aux chevaliers de Saint-Jean, tous Protestants. Les chevaliers catholiques de Malte formaient bien une dépendance de ce service ; mais le courage leur manquait pour prendre l'initiative d'une pareille proposition. Ce fut le P. Behrens, et le P. Behrens tout seul, qui combattit le pouvoir tout-puissant de l'administration, et remporta définitivement la victoire. Il avait derrière lui la noblesse catholique de la province Rhénane et de Westphalie : là étaient ses chauds partisans. — Jour et nuit il correspondait avec eux pour faire admettre les Jésuites et les Sœurs. Grâce à l'influence de ses amis sur le roi, et encore plus peut-être, sur la pieuse reine, la permission fut enfin accordée. Au début de la guerre, l'opposition envers les catholiques était si accentuée, qu'après la bataille de Saarbrück, tandis que les ministres protestants, les diaconesses et les membres de la Ligue des Hôpitaux étaient transportés par le premier train, nos Pères et nos Scolastiques durent attendre trois jours avant d'être conduits à leur poste. Mais le P. Behrens n'était pas homme à se décourager. Ignorant la peur, il était le premier sur le terrain quand l'armée s'avançait. De la sorte, lorsqu'on entrait dans une ville, il pouvait prendre possession des églises et des séminaires au bénéfice des soldats catholiques, les défendant contre tous ceux qui venaient. « Les premiers venus sont les premiers servis, » aimait-il à redire. Les officiers catholiques des régiments de la province Rhénane, de Westphalie, de Bavière et de Silésie lui prêtaient assistance. Enfin, grâce à une correspondance active et à des entrevues personnelles avec les chevaliers de Malte, il se fit déléguer tous leurs pouvoirs et privilèges.

On commença à parler du dévouement des Pères, des Scolastiques et des Sœurs. Les gardes-malades catholiques furent entourées de respect et d'admiration. Les protestants restaient coi. Après la bataille de Pont-à-Mousson, nos Pères occupaient la magnifique église et les grands bâtiments du séminaire. Une troupe de diaconesses, conduites par un ministre poméranien,

arrive pour leur disputer la place. Alors le principal officier de l'état-major médical, un Protestant convaincu, leur annonce que pas un pouce du terrain occupé par les Pères ne sera cédé à qui que ce soit. Dans la seule église, il y avait 1,600 blessés et soldats mourants. Devant Metz et Sedan, autour de Paris et à Orléans, les dernières traces d'opposition s'évanouirent.

Dieu seul connaît le bien qui se fit ; mais on peut dire, en toute vérité, que sans l'influence personnelle du P. Behrens et son énergie indomptable, des dizaines de milliers de soldats catholiques, tant allemands que français, seraient morts sans les sacrements et les consolations suprêmes de notre sainte religion. L'opinion unanime des survivants de ces jours mouvementés est que lui seul, en Allemagne, pouvait réaliser une semblable entreprise.

Le bon Père toutefois ne se bornait pas à faire des démarches pour permettre aux Pères et aux Sœurs de travailler parmi les soldats. Ce fut lui qui stimula les dames nobles de la province Rhénane et de Westphalie, ainsi que les veuves et les sœurs des soldats, à préparer des bandages, de la charpie, du linge pour l'armée, et à lui envoyer des secours de toutes sortes. Grâce à son influence, des trains chargés de ces secours partirent des points les plus extrêmes de la Silésie. Sa vigilance incessante ne tarda pas à s'apercevoir qu'on avait dérobé bien des choses envoyées. Il s'occupa aussitôt à rechercher les voleurs. Comme il avait alors dans presque chaque régiment des amis dévoués à son œuvre, il obtint que tous les dons volontaires envoyés aux soldats catholiques, fussent directement remis aux Pères. Cette mesure arrêta tout détournement.

Quand la guerre éclata, le départ de nos Pères comme aumôniers avait été si précipité, qu'on n'avait rien pu préparer pour subvenir à leurs besoins. En marche, il fallut se pourvoir de tout. Cependant, quand l'armée arriva devant Metz, chaque Père avait son autel portatif avec tous ses accessoires, et l'on pouvait célébrer la sainte messe dans le camp pour les régiments catholiques. C'est que le P. Behrens, à lui seul, avait veillé à tout. Au camp de Belfort, on vit à peine l'ombre d'un ministre protestant. Les Pères avaient rang d'officiers, et on les saluait avec les honneurs militaires.

Quand la paix de Versailles fut signée et que les Pères manifestèrent leur désir de rentrer en Allemagne, les officiers de l'État-Major les invitèrent à prendre place dans le train spécial qui ramenait à Berlin le prince de Bismarck. Ils acceptèrent.

Une fois la guerre terminée, les Jésuites furent décorés pour le patriotisme dont ils avaient fait preuve et bientôt après, expulsés du pays comme des hommes dangereux pour la paix du nouvel empire.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — *Les étudiants.* — *Les prisonniers.* — *Lettre du P. Breton au P. d'Alès.* — *Valence* (Espagne), 31 déc. 1896. — Quelques jeunes gens du Paranà (Entre-Rios) sont venus à *Santa-*

Fe pour y faire leurs études universitaires. Après s'être informés des différents clubs et associations de cette ville, ils se sont incorporés au « cercle Rivadavia ». C'est celui des libéraux les plus avancés du pays; non contents de cela, ils ont fondé un journal *La Idea*, où ils développent leurs doctrines libérales et disent du mal de la religion.

Voyant cela, quelques jeunes gens bien pensants de *Santa-Fe* ont songé à fonder, pour contrecarrer les libéraux, un cercle catholique. Celui qui a eu l'initiative de cette idée est un de nos anciens élèves ; plusieurs fois il est venu demander conseil à ses anciens maîtres, et les prier de l'aider et de le diriger dans son entreprise. La jeunesse catholique de *Santa-Fe* a accepté ce projet avec beaucoup d'enthousiasme ; plusieurs fonctionnaires du gouvernement le favorisent : deux ministres, un sénateur national et un ex-gouverneur de *Santa-Fe*, ainsi que beaucoup de personnes très en vue. La chose paraît devoir donner d'excellents résultats ; actuellement, ils sont plus de 100 associés, tous pleins d'énergie et décidés à travailler pour la cause catholique.

Le P. Sanfuentes, malgré sa très mauvaise santé, s'occupe efficacement des pauvres prisonniers. Jusqu'ici, ils étaient fort mal traités. Ainsi, pour la nourriture, chacun recevait un morceau de viande crue, et c'était à eux de le faire cuire comme ils pouvaient ; les jours de pluie, ils devaient allumer leur feu et faire leur cuisine dans la salle qui sert de dortoir et qui devenait ainsi inhabitable. Nos PP. ont obtenu une meilleure organisation, et les chefs se sont montrés très bienvaillants. Ainsi les prisonniers sont mieux soignés, et de plus l'administration réalise sur le bois à brûler une économie considérable qui servira à améliorer la situation de ces malheureux.

Le P. Sanfuentes a remarqué que ceux-ci, loin de se corriger, deviennent plus mauvais dans leur prison, surtout en ce qui concerne la moralité. Pour y remédier, il faut leur donner une occupation ; aussi il a établi des ateliers où les prisonniers travaillent et gagnent environ 1 fr. par jour. Ce qui réussit le mieux, ce sont les ateliers de menuiserie et de cordonnerie. On a eu, pendant 6 ou 7 mois, des ouvriers d'état pour apprendre les métiers aux prisonniers ; et maintenant ce sont ceux-ci qui servent eux-mêmes de contre-maîtres. Ainsi on évite bien des maux provenant de l'oisiveté.

F. J. Breton, S. J.

CANADA. — *Lettre du P. Fouillet.* — *Montréal*, 3 mai 1897. — Le carême à l'église du Collège a été donné par le P. Louis Lalande. Magnifique succès. Le sujet était : Le Règne de J. C. — dans la société, la famille, les institutions. — Les journaux canadiens ont proclamé que la bonne éloquence française n'avait pas divorcé avec le pays. Et c'est parfaitement juste. — Le Père Lalande a fait concurrence à M. le Chanoine de Montigny

(de Bordeaux, France) qui prêchait aussi le carême à la grande Paroisse de Notre-Dame, et qui a été aussi fort goûté.

Nous avons maintenant un nonce apostolique au Canada. C'est Mgr Merry del Val (espagnol). Il a été envoyé pour tâcher d'arranger la fameuse question des écoles et aussi (probablement) pour consolider l'accord entre les catholiques des différents partis. Car ici la question des partis est toujours en effervescence.

Nous sortons enfin de l'hiver *(sic)*. On commence à voir quelques feuilles dans les arbres. En sorte que l'année au point de vue des travaux agricoles, se réduit à 5 mois ! Quel rude climat ! Aussi la population se concentre-t-elle dans les villes et dans les travaux de l'industrie. Mais c'est là un fléau ; car la production dépasse de beaucoup la consommation : résultat : l'ouvrage manque et par suite un nombre incalculable de pauvres gens ont bien du mal à vivre avec leurs nombreuses familles. Car comme la foi est encore bien vivace dans le Canada catholique, toutes les familles, à peu d'exceptions près, sont nombreuses. 10 et 12 enfants est une chose ordinaire par ici.

Il faudrait diviser la population sur ce sol immense du Dominion qui ne demande qu'à recevoir des habitants. C'est bien facile à dire ; mais les rigueurs des longs hivers ?... les forêts à défricher ?... un pauvre particulier isolé y a bien vite perdu son latin et sa vie. Il faudrait donc que le gouvernement secondât de tout son pouvoir cette question de la colonisation.

Nous avons eu deux tremblements de terre, l'un le 23 mars, l'autre le 28 mars. Ils ont duré à peu près 15 secondes. Il n'y a pas eu de dommages. Le sol était ébranlé comme si un lourd train de marchandises avait passé sous nos fenêtres, puis un coup semblait donné sous le sol, et ensuite le bruit s'éloignait peu à peu. Les deux phénomènes se sont fait sentir dans une bonne partie du bas Canada.

Il y a eu une dispute entre les élèves de droit de l'université de New-York et les élèves de notre université catholique de Georgetown. Le sujet juridique à traiter était la question suivante : Les révoltés de Cuba peuvent-ils être considérés comme belligérants et acceptés comme tels par les autres nations ? — Les élèves de New-York étaient pour l'affirmative, Georgetown pour la négative. La question a été traitée devant un jury. Ce sont nos élèves qui ont obtenu gain de cause.

Notre église est à peu près finie. Style roman. — 75 pieds de large, sans aucune colonne, et seulement 60 pieds de haut (hauteur du plancher à la voûte). Tout le monde verra l'autel, et le prédicateur verra tout le monde — architecture simple et de bon goût, — solide, à l'épreuve du feu.

M. Brunetière donne ce soir une conférence à l'Université Laval de Montréal, sur Bossuet.

A 2 lieues d'ici, à un endroit qui s'appelle Lachine, une compagnie finan-

cière est en train de capter une partie des rapides du St-Laurent. La canalisation est bien avancée. On va mettre là-dedans de puissantes turbines ; voilà de l'électricité pour faire marcher un railway électrique, pour éclairer je ne sais combien de milliers de maisons, pour faire mouvoir des moteurs de manufacture, etc., etc.

Les chars électriques qui circulent déjà depuis plusieurs années à Montréal sont à très bon marché. Pour 4 sous, on se paie un voyage de 3 lieues à grande vitesse ! — Il est vrai que tout cela n'est que le matériel de la civilisation — un petit peu plus de formel ne ferait pas de mal.

CHINE. — *Les établissements protestants à Nan-King et Chang-King (Se-tchouan).* — Les *Lettres de Jersey*, dans leur n° précédent, ont parlé de « l'Université » de Péking. Quelques détails sur les établissements protestants à *Nan-King* ne seront peut-être pas sans intérêt pour les lecteurs, et surtout pour les futurs apôtres de la Chine. Au point de vue des ressources matérielles et des moyens humains d'action, la différence avec la Mission catholique, ses humbles écoles et son petit dispensaire, est bien frappante. Mais Dieu ne bénit que la vérité.

J'ai sous les yeux la page consacrée à *Nan-King* dans la North-China desk *hong* list, imprimée tous les ans à *Chang-hai.*

La Mission méthodiste-épiscopalienne américaine dirige « l'Université » de *Nan-King.* Le cours complet d'études serait de dix années couronné par des diplômes. Langues vivantes où la place d'honneur appartient naturellement à l'anglais, cours scientifiques, école biblique destinée à former des théologiens et des prédicants ; il en sort surtout des commis de commerce ou de fabrique, des employés d'administration. L'œuvre de l'Université est complétée par un hôpital séparé dirigé par un médecin habile ; sa clinique est ouverte aux étudiants qui y peuvent recevoir des leçons de médecine et de pharmacie; plusieurs praticiens pour l'armée ou les localités en sont sortis diplômés. Enfin les consultations gratuites et le dispensaire attirent le public de toutes les classes.

La *Foreign christian missionary Society* possède un second hôpital, tenu par un médecin américain actif et fort connu lui aussi à *Nan-King.*

Un troisième hôpital est l'œuvre des Quakers ; une dame américaine, docteur en médecine, dirige le service et donne des consultations.

L'*American presbyterian mission* à la tête de laquelle est un ministre connu et populaire, forme une quatrième branche du protestantisme.

Une cinquième serait représentée par une miss américaine, appartenant à l'*International missionary alliance.*

Outre les établissements d'ordre supérieur, ces diverses sociétés ont ouvert des écoles élémentaires. Des dames américaines s'occupent de celles

de filles ; elles soignent les femmes malades auprès desquelles elles ont plus facilement accès que les hommes, médecins ou autres.

Voilà pour les sociétés de missionnaires.

Nan-king possède de plus deux écoles du gouvernement, où de fait, presque tous les professeurs sont protestants ; officiers allemands à l'école militaire, professeurs anglais à l'école navale. — Ce ne sont pas des écoles religieuses ; mais le fait que les professeurs appartiennent au protestantisme profiterait à l'hérésie s'il profitait à quelqu'un.

On le voit : les établissements protestants à *Nan-king* sont importants, et pourvus de ressources plus nombreuses que celles dont dispose la mission catholique. Il faut ajouter l'avantage de l'enseignement et de la pratique de la langue anglaise ; encore peu considérée des lettrés infatués et étroits, elle s'impose de plus en plus pour le commerce, l'industrie et l'administration, où sa connaissance crée d'excellents débouchés. La médecine et les œuvres de bienfaisance mettent toutes les classes en rapport avec la colonie anglo-américaine, et font jouir plusieurs de ses membres d'une vraie considération.

Remontons, si vous le voulez, le *Yang-tse-Kiang*: ce ne sera pas sortir de notre sujet ; traversons la Chine jusqu'au *Se-tchouan :* l'important marché et port de *Chang-King* est ouvert aux étrangers. Les protestants s'y sont établis ; ils y ont fondé des missions, des écoles, des hôpitaux, et ouvert une école pratique de médecine qui distribuait il y a quelques semaines ses premiers diplômes. Je résume une correspondance du journal de *Chang-hai*, *The N. C. Daily. News*, n° du 10 avril 1897.

La mission méthodiste-épiscopalienne, y est-il dit, s'est toujours distinguée par la portée de ses œuvres et l'infatigable énergie de ses membres. L'ancienne mission catholique est sur le terrain depuis déjà deux siècles, et fait des progrès silencieux mais persévérants. Les missions protestantes comptent à peine dix ans de vie. Accueillis avec une hostilité exceptionnelle de la part tant des autorités officielles que du peuple, les courageux pionniers ont poursuivi leur marche avec fermeté, et sont parvenus à se faire apprécier des natifs ; une attitude polie a succédé aux injures et aux grossièretés des premières années.

La mission méthodiste-épiscopalienne a renforcé son œuvre de prosélytisme par l'adjonction libérale d'écoles, et d'hôpitaux pourvus de toutes les exigences de la science moderne, et administrés par des spécialistes des deux sexes formés en Amérique. Elle possède à *Chang-King* une grande école technique, un pensionnat pour les garçons, un pensionnat pour les filles gouverné par deux diaconesses, et un hôpital administré par deux médecins expérimentés aidés de leurs femmes.

Le médecin en chef, Dr Mac-Cartney, a adjoint à l'hôpital une école de clinique, où, malgré les difficultés des débuts, il a formé un certain nombre d'étudiants chinois qui contribueront à répandre la connaissance de la mé-

decine et du christianisme. — Le 18 mars dernier, dans la vaste chapelle de la mission, une intéressante cérémonie attirait un grand concours d'étrangers et de personnages chinois ; il s'agissait de la remise des diplômes à trois natifs qui, après avoir suivi cinq ans les cours de médecine à l'hôpital, avaient passé leurs examens. Les *Essais* dont ils ont donné lecture avaient pour sujet : l'Anatomie comme fondement de la science médicale ; — l'élément physiologique dans le diagnostic — les anesthésiques. Bien différents des inepties débitées sur le corps humain par les lettrés, ils ont fait grande impression sur les nombreux assistants chinois qui les écoutaient avec un vif intérêt. C'est pour *Chang-King* une date et une époque.

Les lecteurs des *Lettres de Jersey* peuvent en juger : c'est partout le même esprit d'entreprise et la même méthode, avec la même abondance de réclame, affluant de tous les points où s'exerce l'activité américaine ou anglaise. Partout aussi un anglais demeure anglais et une américaine, américaine, sans trop de souci de choquer les usages chinois.

Tous ceux qui connaissent la Chine sont unanimes à constater que le nombre des conversions au protestantisme est loin de répondre à celui des consultations, des élèves, ou à l'étendue des œuvres. Les ministres se montrent parfois surpris de voir les catholiques beaucoup plus nombreux et leurs chapelles bien autrement fréquentées, malgré la difficulté incomparablement plus grande de l'admission au catéchuménat et au baptême.

J'en bénis Dieu : mais je ne puis m'empêcher de faire état de ce déploiement d'activité, et de ces assises posées pour l'avenir. Le Japon va droit au rationalisme. Il serait par trop douloureux de voir la Chine, si jamais elle se laisse pénétrer par les idées chrétiennes, n'arriver qu'à ces vérités diminuées et mêlées d'erreurs et à ces *minima*, bien moins gênants que le catholicisme, dont se contente le protestantisme américain ou anglais-dissident, et qui suffisent anjourd'hui pour prendre rang dans les sociétés chrétiennes.

Quant à l'influence française, à quoi se réduirait-elle, où se ferait-elle sentir, si la France abdiquait ou venait à perdre par la diplomatie ou la force le protectorat des missions catholiques dans l'extrême Orient ?

S. Adigard.

Le code des lois chinoises. — En décembre 1895 on a réimprimé, à l'imprimerie impériale de *Sou-tcheou*, le code des lois chinoises. Cette nouvelle édition renferme encore les vieux articles contre la religion chrétienne. On y lit : « Tout Européen qui prêche la religion et fait des conversions, sera incarcéré et étranglé. Tout Chinois qui exhortera les autres à se faire chrétiens sera puni de la même peine. » Et ceci, en dépit des décrets impériaux les plus récents, des proclamations des mandarins ; la loi chinoise continue à mettre la religion chrétienne sur le même pied que les sociétés secrètes.

Le P. Rondina : « Beaucoup de nos lecteurs, dit le « *Hong-Kong Telegraph* », soit à *Hong-Kong*, soit à Macao, apprendront, avec grand regret, la mort, à Rome, du R. P. François Rondina, S. J., qui, de 1862 à 1872, enseigna avec tant de succès au Collège Royal de St Joseph, à Macao, et eut une influence si grande pour le bien sur tous ceux, jeunes et vieux, qui furent en contact avec lui pendant le cours de ses travaux apostoliques. C'est au P. Rondina et à son compagnon, le P. Mattos, que l'on doit absolument que la colonie Portugaise ait pu s'affranchir des maux terribles provenant de la traite des coolies. Le P. Rondina prêcha contre elle à temps et contre-temps, et ce cas fut posé devant le gouvernement de Lisbonne avec tant d'habileté et d'éloquence, que les lois et ordonnances autorisant la traite furent abrogées. Feu M. John Smale, dans un de ses jugements, fit allusion publiquement aux services éminents rendus par le P. Rondina à la cause de l'humanité et attribua à ses travaux désintéressés beaucoup des succès obtenus par la croisade contre la forme moderne de l'esclavage que M. John combattit sans relâche tout le temps qu'il rendit la justice comme Grand Juge à Hong-Kong.

Jugement d' un protestant. — On lit dans le *Daily News* de *Chang-hai* : « La Société Biblique a eu sa réunion à *Chang-hai* le jeudi soir, 25 mars. Le Rev. J. Webster, ministre influent en Mandchourie, a pris la parole. Il dit qu'il allait parler entièrement comme un ministre protestant dans ses remarques. Longtemps avant que les missionnaires protestants vinssent en Mandchourie, il y avait des missionnaires catholiques occupés exactement au même genre de travail qu'eux aujourd'hui, avec les mêmes objets en vue, et il lui a toujours semblé une chose merveilleuse que longtemps avant qu'il ne vînt à l'idée des Protestants d'envoyer de leurs missionnaires dans les différentes parties du monde, il y avait des hommes et des femmes, appartenant à la Religion catholique, qui vivaient très dévotement, qui mouraient, du moins, plusieurs d'entr'eux, martyrs, bâtissant des écoles, des églises et fondant des institutions charitables. Il dit tout cela d'autant plus volontiers que, comme tout le monde le savait, eux Protestants, ils avaient eu des difficultés avec les Catholiques Romains en Mandchourie, et qu'ils devaient probablement en avoir encore davantage, parce que là il y avait deux grandes Missions prospères, travaillant côte à côte parmi les Chinois : les choses étant ainsi, il est certainement impossible qu'il n'y ait pas un peu de frottement. Cependant il ne désespérait pas d'arriver à une bonne entente pour l'avenir sans avoir quoi que ce soit à faire avec les gouvernements. Il pensait que s'ils avaient beaucoup de considération et de patience les uns pour les autres, s'ils avaient le courage de se parler les uns aux autres, que si, par dessus tout, ils mettaient de côté l'esprit de secte, ils éviteraient, à n'en pas douter, les difficultés à l'avenir. »

(Correspondance du P. Ferrand.)

Une ambassade Russe. — L'ambassade Russe vient d'arriver. Elle a été reçue à *Woosung* avec de grands honneurs par les Mandarins et conduite à la maison de campagne du *Tao-t'ai*, du côté de Bubbling Well. Le lendemain de son arrivée, le *Tao-t'ai* a donné un grand dîner. Tous les Consuls et Mandarins avaient été invités. Parmi les présents apportés par l'ambassade, il y a le grand cordon de l'ordre de Ste-Catherine pour l'impératrice. Les présents sont renfermés dans 48 énormes caisses et sont évalués à 300.000 roubles. Ils ont tous été choisis par le Czar en personne. A Pékin les princes russes recevront les honneurs qu'on n'a jamais accordés à qui que ce fût, ni aux princes du sang d'aucun pays, ni même à l'empereur actuel de Russie, quand, étant czarewitch, il fit son voyage en Chine. Cette ambassade a été envoyée en Chine pour remercier l'empereur de l'envoi en Russie de *Li-hong-tchang* pour les fêtes du couronnement du czar.

ÉTATS-UNIS. — *Missions paroissiales. Une industrie.* A Rosendale (état de New-York ; mines de ciment), pour faire venir ceux qui ne s'étaient pas encore rendus à la mission, nous eûmes recours au procédé suivant :

Aussitôt après la bénédiction, les deux missionnaires entrent solennellement dans le sanctuaire. Ils font la génuflexion, et l'un d'eux monte les degrés de l'autel, tandis que le second se dirige vers la corde qui pend du clocher au milieu de la nef latérale.

L'assistance regarde ces préparatifs avec étonnement. Il ne peut pas s'agir d'une quête, nos manières sont trop solennelles pour cela. Le sacristain se tient à côté de moi près de la corde ; il tire sa montre. On entendrait une épingle tomber, tellement le silence est profond. Soudain une voix grave part de l'autel. Les enfants de chœur cessent d'être distraits et regardent, tout le monde tend l'oreille pour ne pas perdre une syllabe.

« Quand on enterre les morts, on sonne le glas. Mais il y a ce soir dans ce village des âmes saisies par le froid de la mort, d'une mort bien plus terrible que la mort du corps. Sonnons donc le glas pour ceux dont les âmes sont mortes... pour ceux qui sont à boire en ce moment dans les cafés au lieu d'être ici... pour les mous et les indifférents qui sont chez eux au lieu d'être au milieu de nous. »

Alors trois tintements. « Sonnons le glas pour les absents morts dans le péché, et prions pour leurs âmes. » Tout le monde se met à genoux, et je sonne de nouveau la cloche des enterrements.

« Prions pour les pères de famille de cette paroisse qui par leur absence ce soir donnent le mauvais exemple et sont une cause de scandale pour leurs fils et leurs filles. » Un murmure de prière parcourt les bancs. — Un *Notre Père.* — Un *Je vous salue, Marie.* — Un *Gloria.* — Trois tintements, espacés exactement avec la montre du sacristain.

« Seigneur, amollissez les cœurs endurcis des pères cruels de Rosendale!» Trois tintements.

« Prions pour les mères de famille de cette paroisse qui par leur absence ce soir donnent un mauvais exemple et sont une cause de scandale pour leurs enfants. » Trois tintements.

« Seigneur, amollissez les cœurs endurcis des mères négligentes de Rosendale ! »

« Prions pour les jeunes gens de cette paroisse qui méprisent ce soir la grâce de la mission. » *Notre Père. — Je vous salue, etc.*

« Prions pour les jeunes filles de cette paroisse qui ce soir apportent le malheur chez elles et refusent la grâce offerte à leurs âmes en restant éloignées de la mission. » *Notre Père. — Je vous salue, etc.*

« Seigneur, tournez vers vous les cœurs étourdis de la jeunesse de cette paroisse. » Et toujours les tintements.

Rapide et profond fut l'effet produit par ces supplications faites de l'autel, jointes aux reproches répercutés et répandus au loin par cette cloche. La foule quitta l'église terrifiée et recueillie, en silence, regardant avec une sorte de frayeur respectueuse le missionnaire à la robe noire qui continuait à faire retentir la puissante voix de bronze aux oreilles des pécheurs éloignés et endurcis. Cette cloche est la seule grande qui existe dans un rayon de quatre milles, et elle sert aussi à sonner le toscin. Tout le voisinage fut mis en émoi, et les fidèles qui suivaient les rues pour rentrer chez eux furent interrogés plus d'une fois.

Nous cessâmes cette cérémonie au bout de quelques soirs, le résultat cherché ayant été vite atteint. En général, cette population a beaucoup de foi et de bonne volonté ; notre démonstration extraordinaire avait pour but de réveiller quelques pécheurs invétérés. Nous avons pleinement réussi. La paroisse de Rosendale n'oubliera pas de longtemps la cloche des morts, et plus d'un pécheur se souviendra du *De profundis* sonné pour son âme. *(Woodstock Letters.)*

ITALIE.— *Sacrilège franc-maçonnique.*— On pourrait être porté à croire, depuis la découverte de l'imposture taxilienne, que tous les faits offerts à la crédulité de quelques-uns sont de pure invention, et que le luciférianisme n'existe pas. Nous trouvons la preuve du contraire dans les *Lettres* de la province romaine (1897, p. 133, lettre du P. Ottavio Turchi au R. P. Provincial) :

« Dans une petite ville une jeune femme vient un jour se confesser... Poussée par son mari, elle avait été plusieurs fois communier, avait recueilli les Saintes Espèces dans un mouchoir et les avait portées dans une réunion de sectaires luciférien. Elle avait fait cela pendant plusieurs mois. La plume se refuse à décrire les injures faites à N.-S. dans ces orgies. La femme sa-

crilège y prenait part ; mais il lui restait au fond du cœur un certain respect pour l'Eucharistie : après le départ des hommes elle recueillait les fragments. Quand elle vint se confesser, elle les avait sur elle et me les confia. Je les remis secrètement à l'évêque. Le Saint Office, consulté pour savoir s'il fallait les conserver, répondit que vu leur état avancé on devait les brûler. »

Université Leoniana d'Anagni.
Anno scol. 1897-98.

Personnel :

Recteur, le R. P. Louis Caterini.
Ministre, le P. Jacques Campana.
Directeur spirituel, le P. Pierre Laurenti.
Professeur de Logique, le P. N. Baill.
Professeur de Mathém. et phys., le P. Pierre Nani Mocenigo.
Trois Frères Coadjuteurs.

Cette année les élèves seront 25 ; ils iront en croissant chaque année jusqu'au nombre de quatre-vingts ou cent, c'est-à-dire autant que l'Université peut en contenir comme internes. — Les étudiants doivent prendre le doctorat en philosophie, théologie et droit ; et ils doivent appartenir, au moins pour la plus grande part, aux sept diocèses de la *Ciocieria*, pour lesquels le Pape a voulu fonder l'université. Les élèves sont choisis et envoyés par leurs évêques ; pour être admis, ils doivent passer un examen, qui, selon le désir du Pontife poète et littérateur, sera une composition en distiques latins. — Le Pape a établi les fonds de l'Université, de la façon suivante : 20 places gratuites ; 40 demi-gratuites ; les autres paieront 400 francs par année scolaire, laquelle est de 8 mois. Les seuls diocèses de la Ciocieria ont droit aux places gratuites et demi-gratuites qui ont été partagées d'après les besoins des diocèses et selon le désir de Sa Sainteté. — Pendant les quatre mois de vacances, le Pape veut que l'on se serve de la maison pour donner des retraites au clergé de ces mêmes diocèses de la Ciocieria. Il fournira les fonds nécessaires.

Le Pape publiera la constitution de cette nouvelle Université par un « Motu proprio » adressé à la Compagnie, et par une lettre circulaire aux évêques de la Ciocieria. Dans ces documents le Souverain Pontife se propose d'indiquer quelles doivent être les relations entre les évêques et la Compagnie.

L'inauguration solennelle aura lieu vers la fin de présent mois d'octobre 1897 ou au commencement de novembre : sept ou huit cardinaux ont été invités par le Pape, ainsi que les évêques de la Ciocieria, le très R. P. Gé-

néral, le R. P. Provincial, le recteur des études de l'Univérsité Grégorienne. et d'autres encore.

La maison est toute neuve ; à part le rez-de-chaussée, que l'on avait commencé à bâtir avec d'autres intentions, les 3 autres étages ont été parfaitement adaptés au but de l'Université. La façade principale compte 107 mètres de long ; une cour la précède, qui s'étend encore davantage. Sur l'autre façade au milieu se trouve l'église ; autour d'elle sont les classes et la bibliothèque. Derrière tout le bâtiment, sur la pente de la colline, l'université possède une belle vigne pour le P. Procureur.

La maison est située sur les collines qui bordent le côté gauche de la vaste vallée *del Sacco* (haute Ciocieria), à plus de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer. — Anagni est une des plus anciennes et nobles petites villes de la Ciocieria; c'est dans ce diocèse qu'est né Léon XIII, à Carpineto, à l'est, ville située à un kilomètre et demi de l'Université.

L'intérieur du bâtiment est divisé par un corridor qui a la même longueur que la façade, avec des chambres à droite et à gauche. Chaque élève occupe une chambre, et les Pères professeurs en occupent deux. Le Pape a voulu que toutes les chambres fussent pourvues du nécessaire, éclairées à la lumière électrique, et qu'il ne manquât rien de tout ce qui peut servir à une communauté.

Il a aussi affecté à la bibliothèque les livres de trois autres bibliothèques que des cardinaux et monsignori lui avaient léguées. L'église peut être ouverte au public. Elle a été fort bien peinte, et parfaitement meublée avec les plus beaux restes de l'Exposition Vaticane. Le Pape y a fait transporter le grand tableau de la Béatification du B. Baldinucci, qu'il avait destiné d'abord à sa famille. Le maître-autel doit, dit-on, coûter environ quarante ou cinquante mille francs.

Après l'inauguration et l'ouverture de l'Université, les supérieurs et élèves iront remercier le Souverain Pontife. L'excellent Pontife maintenant ne fait que parler de l'université Anagnina, et il se félicite surtout d'avoir par là donné à la Compagnie une dernière preuve de sa confiance, après quoi il croit n'avoir qu'à chanter le *Nunc dimitis*.

(Note communiquée par le P. Campana, S. J., ministre de l'Université d'Anagni.)

JAPON. — On lit dans *The Chang-hai daily Press* du 22 février 1897 : « Nagazaki vient de recevoir la visite assez inattendue de la *Princesse Wilhelmine*, navire de guerre hollandais. C'est le premier qui vient dans ces parages depuis plus de 20 ans. Tous les officiers avec l'équipage sont descendus à terre et ont visité la partie de la ville qui porte encore le nom de « Concession hollandaise », mais qui n'a plus rien de hollandais. On espère que dans un avenir prochain les Hollandais rentreront dans leurs anciens droits et privilèges. »

Les Frères Maristes dirigent à Nagazaki une école appelée « Kasei-Gakho, » qui veut dire « Étoile du Matin ». Ils vont l'agrandir au printemps prochain de manière à pouvoir recevoir des pensionnaires de *Changhai*, *Hong-Kong* et de *Manille*. Le directeur est prêtre, appartenant à leur Congrégation, mais indépendant de la mission du Japon. Cette congrégation est dirigée par un Supérieur général, résidant en Belgique. Dans cette école il y a 8 professeurs de différentes nationalités, Belges, Français, Irlandais et Américains. Les matières obligatoires sont: l'anglais, le français et le japonais. La musique théorique et instrumentale et les langues allemande, latine et grecque y sont aussi enseignées, mais comme matières facultatives. Notre correspondant dit, ajoute le journal, que la religion n'est enseignée que sur la demande des parents. Cette règle s'applique même aux catholiques romains. Il y a dans cette école des élèves de toutes nationalités comme de toutes religions. »

POLOGNE. —*Une guérison par le B. Bobola* (Lettre du P. Tomniczak au P. D'Alès.)

Le Père rédacteur *des Missions polonaises* rapporte sur un de nos Pères de la Russie Blanche, un trait intéressant, qu'il a appris pendant son séjour à Raguze en Dalmatie. Je vous communique ce récit tel quel.

« Après l'expulsion de 1820, le P. Odachowski se fixa en Sardaine. Peu de jours après son arrivée, il tomba gravement malade, au point que les médecins perdirent tout espoir de guérison. Le P. Supérieur fit faire un cercueil qu'on mit dans la chambre du mourant. Le bon Père Odachowski savait tout ce qui se passait autour de lui, mais il était tellement exténué qu'il lui était impossible de donner un signe de vie. Tout à coup une vision céleste lui apparut. Notre B. Père Ignace vint lui faire visite avec le B. André Bobola.

« Mon Père, dit le B. André à N. B. Père, faites la grâce de quelques années de vie à notre jeune Frère, il les emploiera au travail et à la plus grande gloire de Dieu. » Pour le moment, N. B. Père paraissait un peu mécontent et ne voulut pas se prêter aux prières du B. André. Mais comme celui-ci ne cessait de le supplier N. B. Père dit : « Combien d'années de vie voulez-vous lui obtenir? —Dix ans, » répond le B. André. « Mais ce n'est rien, dit N. B. Père, demandez donc plus que cela. » Et voilà que le bon Père mourant aperçoit lui-même le chiffre romain XXX et après une suite d'unités.... Puis N. B. Père fit une admonition assez longue au P. Odachowski en lui indiquant dans quelles vertus il devait s'exercer avant tout, et ce qui lui manquait en fait de perfection religieuse. Puis la vision disparut. Le lendemain le Père fut complètement remis, il demanda à manger et s'habilla lui-même, après quoi il se promena dans sa chambre. Bientôt le médecin arriva à la résidence pour savoir à quelle heure le bon Père avait

rendu le dernier soupir. Mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il l'aperçut en parfaite santé et tout à fait joyeux.

Quelques mois plus tard le P. Odachowski fut envoyé par ordre de ses supérieurs à la mission de Herzegovine, où il avait à desservir successivement deux paroisses à moitié musulmanes. Souvent il était fatigué au point de cracher le sang. Ses compagnons craignaient beaucoup pour sa santé, mais le bon Père, lui, plaisantait de son infirmité. Il y avait dix ans à peine écoulés depuis sa dernière maladie et il était assuré de plus de trente ans de vie. Aussi pour prouver sa confiance dans la guérison miraculeuse, il travaillait au jardin, autant que le temps le lui permettait. Après plusieurs années de vie apostolique, il fut transféré au collège de Raguse, où il expira saintement à l'âge de 74 ans. Il ne voulut jamais raconter la vision, ni sa guérison miraculeuse. Une fois cependant il céda aux prières du Père Adelasio, et c'est de lui que nous tenons ce fait. On ne sut qu'après sa mort le nombre précis des années de vie que lui promit N. B. Père. Depuis sa guérison miraculeuse jusqu'à sa mort il s'écoula 39 ans.

Comme tous les Pères de la Russie-Blanche, le P. Odachowski, lui aussi, excellait dans la charité fraternelle. En voilà un exemple authentique. Les Pères du collège de Raguse passaient leurs vacances dans l'île de Medela, où ils avaient une campagne dans l'ancien couvent des Bénédictins. Un jour pendant les grandes vacances les FF. Scolastiques résolurent d'aller à la pêche. Le P. Odachowski, qui était alors Procureur du collège, se laissa vaincre par les prières du peuple scolastique et prit part à la pêche. Bientôt, le bateau de nos pêcheurs fut surpris en pleine mer par une affreuse tempête. L'entrée du port est devenue impossible, on jette l'ancre et le bateau résiste heureusement aux vagues furieuses, qui se calment quelques heures après. Les Scolastiques essaient de lever l'ancre pour s'en aller, mais elle était si bien fixée au fond de la mer, que tous leurs efforts n'aboutirent à rien. Leur situation devint alors très critique, car ils ne pouvaient en aucune façon détacher la chaîne. Tous étaient condamnés à mourir de faim, vu le petit nombre de bateaux faisant service dans ces parages. Sur ces entrefaites, le bon Père Odachowski se souvient qu'il n'a pas encore dépassé les années de vie qui lui ont été octroyées pendant sa guérison miraculeuse, il plonge, détache l'ancre et comme c'était un fier nageur, il revient sain et sauf de son expédition périlleuse, à la joie universelle des Scolastiques.

Votre tout dévoué
L. Tomniczak, S. J.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Mittheilungen aus der deutschen Provinz.* — Nous avons reçu le premier fascicule de ces *Lettres* de la province d'Allemagne et nous saluons avec joie leur apparition. Nous y

retrouvons, p. 5, la lettre du 31 oct. 1896 aux *Woodstock Lettres*, dans laquelle le T. R. P. Général rappelle l'importance et l'utilité des publications de ce genre et l'esprit dans lequel elles doivent être rédigées.

Nomina Patrum ac Fratrum qui, Societatem Jesu ingressi, in ea supremum diem obierunt 7 augusti 1814-7 augusti 1894. — Paris, Typographie R. Leroy, 1897, XXIII-763 pp. in-4°.

Nomina Patrum, etc. — *Ibid.*, XI-256 pp. in-16.

Cet ouvrage forme une contribution importante à l'histoire de la Compagnie au XIXe siècle. On sait quelle peine — et souvent infructueuse — il faut prendre pour restituer avec exactitude les dates principales de la vie d'hommes célèbres ou marquants. Ces dates constituent pourtant le cadre rigide et sûr qui seul enlève aux rapprochements historiques toute crainte d'arbitraire ou d'erreur.

C'est à l'établissement de ces dates qu'a consacré ses efforts le consciencieux archiviste de la province de Paris, secondé par nombre d'excellents collaborateurs (énumérés page XIII de l'introduction).

Grâce à son long et patient travail, entrepris sur les notes du P. de Guilhermy, aidé du P. J. B. van Meurs, le P. Alexandre Vivier s'est trouvé en mesure de nous donner une liste chronologique, aussi complète et exacte que possible, de tous les Jésuites décédés durant les quatre-vingts premières années de la nouvelle Compagnie (1814-1894).

Chaque nom est accompagné des indications absolument capitales : prénom, lieu et date de naissance, date et province d'entrée dans la Compagnie, date et désignation du degré, lieu et date de la mort. Quelques exemples feront mieux que tout commentaire, saisir la portée de ce cadre biographique, si précieux dans sa brièveté, et complété, s'il y a lieu, par des notes importantes.

		ORTUS.	INGRESSUS.	GRADUS.	OBITUS.
3862	P. Olivaint Petrus.	22 Febr. 1816 Paris.	2 Maj. 1845 Franciae.	15 Aug. 1860 Prof. 4 Vot.	26 Maj. 1871 Paris.
6510	E. Card. Franzelin Joan. Baptista.	15 April 1816 Aldein (Tirol).	27 Jul. 1834 Austro-Hungar.	2 Febr. 1853 Prof. 4 Vot.	11 Dec. 1886 Roma.
7535	P. Curci (1) Carolus.	4 Sept. 1809 (2). Napoli.	13 Sept. 1826 Neapolit.	15 Aug. 1844 Prof. 4 Vot.	19 Jun. 1891 Careggi (Firenze)
7637	C. Foley Henricus.	9 Aug. 1811 Astley (Worcester).	26 Mart. 1851 Angliae.	15 Aug. 1874 Coadj. t. form.	19 Nov. 1891 Roehampton (London).

1. Egressus mense Octobr. 1877, denuo fuit in Societate admissus, nomine A. R. P. Anderledy, die 29 Maii 1891 a R. P. J. M. Ciravegna, Assistente Italiæ.

2. Alias 1810 (Catalog. Prov. Rom. ab anno 1858).

Une table alphabétique très complète termine le volume, que précèdent plusieurs pièces de valeur : explication des signes — dubitatifs ou de convention — employés dans le corps de l'ouvrage, liste, par ordre de fondation, de toutes les provinces et missions de la nouvelle Compagnie, statistique de la Compagnie depuis 1814, enfin liste fort intéressante des Pères de l'ancienne Compagnie dont on ignore « *sint necne defuncti in restituta societate.* » Je relève parmi les noms de ces derniers celui du célèbre archevêque John Carroll.

Le second volume est un abrégé plus maniable du premier.

L'impression des deux ouvrages est belle, et la correction très remarquable dans un travail d'aussi longue haleine, et comportant ce nombre de dates et de noms propres.

Une note finale de l'auteur nous avertit qu'il n'a rien avancé, pour autant qu'il se souvient, qu'il ne le sût de bonne source. C'est donc un recueil de documents vraiment historiques qu'il nous propose. Tous ceux qu'intéresse notre histoire ne lui ménageront pas leur reconnaissance.

Depuis l'impression de l'ouvrage quelques omissions ont été relevées ; le P. Vivier nous prie d'indiquer les noms suivants :

	ORTUS.	INGRESSUS.	GRADUS.	OBITUS.
P. de Andrea Franc.-Xaverius.	11 april 1741. Napoli.	17 maii 1755.	?	31 dec. 1817. Pondichéry.
P. Tartagni Joannes-Bapt.	31 oct. 1735 Forli.	27 febr. 1752 Venetiæ.	15 aug. 1769 Prof. 4 vot.	31 dec. 1828 Bologna.
S. Bolvin Josephus.	25 mart. 1833 Wargnies-le-Petit (Nord).	20 nov. 1855 Franciæ.	Schol. approb.	30 januar. 1861 Vals (Hte Loire).
P. Moirez Amandus.	23 januar. 1801 Villers-Bretonneux (Somme).	13 nov. 1833 Franciæ.	3 febr. 1845 Coadj. spir.	31 januar. 1861 Parisiis.

Les PP. Alberdingk Thym et Van Miert, de Hollande, le P. Widmann, de la Nouvelle Orléans ont envoyé au P. Vivier leurs corrections pour les noms de ces provinces ; si d'autres Pères, dans les autres provinces voulaient bien lui faire la même charité, l'ouvrage y gagnerait encore en exactitude et par conséquent en valeur.

La vie de S. Ignace de Loyola, en 12 gravures. In-32 raisin. — Imprimées en taille-douce sur les planches du célèbre Jérôme Wierx récemment retrouvées. Elles seront accompagnées de la traduction des légendes latines en plusieurs langues.

Ces estampes, dont la suite complète se trouve dans peu de collections,

sont encore très recherchées par les amateurs. Au dire des connaisseurs les plus autorisés, peu de séries présentent à la fois plus de finesse dans l'exécution et de bonne originalité dans la composition du dessin.

Les pris sont établis sur les bases suivantes :

Expédié franco.

1 exempl. des	12	sujets,	1 fr. 50.
12	»	»	12 fr. »
60	»	»	54 fr. »
100	»	»	75 fr. »

On est prié d'adresser les demandes, avec un mandat payable au bureau n. 38 de Paris, à

M. A. HAMY, 14bis, rue Lhomond, Paris.

Casus conscientiæ propositi et soluti Romæ ad sanctum Apollinarem in cœtu Sancti Pauli Apostoli. Anno 1896-97.

N. 2. Cura Rmi Dni Felicis Cadene Urbani Antistitis.

Constat lib. 1,25.

Romæ 1897 venale prostat apud auctorem præcipuosque bibliopolas, pp. 47-107.

Tous les cas du présent numéro ont trait à la confession.

APPENDICE I.

Pose de la première pierre du Collège de Clermont (1).

EXTRAIT des Registres de l'hôtel-de-ville de Paris du mardi premier jour d Aoust mil six cens vingt huit.

Ledit jour sur les onze heures du matin Messieurs les Prévost des Marchands, échevins et greffier de la ville de Paris estant au bureau, y sont venus les Révérends Père Ignace Armant, Louis Le Mairat, Jacques Saillant (Sailhan), Pierre Royer, Louis Lallemant et Jehan Baptiste Machault tous Jhesuistes auxquels ayant par mesdits Srs fait bailler place et scéance iceux pères ont dit et représenté auxdits Srs que les logements de leur collège de Clermont situés en cette ville rue St Jacques, étant comme ils sont fort vieils et caducs ils sont contraints et par nécessité de les faire abattre et demolir et faire faire d'autres logements et bâtiments neufs pour y loger leurs escoliers auxquels bâtiments ils sont prêts de faire travailler suivant

1. Nous devons à l'obligeance du P. Hamy les deux documents qui suivent fort intéressants pour l'histoire de la Compagnie.

(N. D. L. R.)

les plantz (plans) et desseings (dessins) quen ont esté dressez. Mais auparavant venaient faire la semonce et une très-humble supplication à ceste Compagnie d'y voulloir mettre et poser la première pierre.

Auxquels mondit Sieur le Prévost des Marchans par l'advis de la Compagnie a respondu qu'ilz estoient les bien venus, que la ville estoit disposée de satisfaire officieusement à leur désir tant par la considération de leur invite particulière que par ce qu'elle doitz au grand exercice des bonnes lettres qui se faict audit college. Pour ce leur promet de le visiter mardy prochain sans cérémonye néantmoings et sans archers ce qu'elle n'entreprend jamais sans lettres du Roy.

Et le mardy huictièsme dudit mois d'Aoust mil six cens vingt huict de rellevee, mesditz S^rs^ le Prévost des Marchans, et eschevins avec les procureur du Roy, greffier et receveur de ladite ville se sont transportez au college de Clermont, rue St Jacques, où ilz ont mis et posé la première pierre desdits bâtiments selon l'ordre et ainsy qu'il s'ensuict avec tout ce qui s'est passé en ladite action.

Premièrement, mesdits S^rs^ de la ville ont faict faire des médailles d'argent et de cuivre où d'ung coste est gravé (sic) la figure du Roy et allentour y est escript un motz Louis treiz^me^, roy de France et de Navarre et de l'aultre y sont les armes de la ville et allentour y est escript de la trois^me^ prévoste de Messire Nicolas de Bailleul, président au Parlement.

Lesdicts Srs de la Ville ont faict préparer une pierre de marbre noir où ilz ont faict escripre et graver en lettres d'or ce qui ensuict :

Inscriptio primi Lapidis

Ludovico XIII fœliciter regnante

Illustrissimus

D. Nicolaus de Bailleul Eques Regis
Christianissimi a Sanctioribus Conciliis etc. In
Suprema Senatus Curia Præses Prætor Urbanus

Viri Clarissimi Ædiles

Petrus Parfaut Urbis Consiliarius
Dionisius Maillet In Curia Patronus — Échevins.
Augustinus Le Roux In Curia Præsidiali Consiliarius
Nicolaus de Laistre Civis Parisiensis

Viri Clarissimi

Gabriel Payen In Electorum Curia Præses et Urbis Regius Procurator (Procureur).
Guillelmus Clement Urbi a Secretis (Greffier).
Carolus Le Ber Domin^s^ de Mallissis Largitionum urbicarum Præfectus (Receveur).

Auspicato Primum Lapidem ad hujus domus
Societatis Jesu fundamentum
Mense Augusto anno Domini M.DC.XXVIII
Posuerunt

Et le mesme jour huictiesme Aoust sur les deux heures de rellevee mesdits S^rs^ de la ville ont envoyé Me Augustin Guillain M^e^ des œuvres (travaux) de la ville audict college de Clermont pour veoir si tout estoit prepare pour mettre et poser la dite premiere pierre dudict bastiment et ayant rapporte que tout estoit prest et que lon les attendoit aussitôt les dicts S^rs^ prevost des marchans eschevins, procureur du roy greffier et receveur de la ville sans aultre apparat ny ceremonie sont entrez dans ung carrosse et sont partis dudit hostel de ville suivis dung aultre carrosse et sont allez audict college des Jesuistes dict Clermont ou estans sont venuz au devant d'iceulx ledict Sr Igngce Armant principal assiste de plus de vingt cinq ou trente des peres Jesuistes et estans dans la court une multitude d'enfans et escoliers tant grands que petitz avec grandes acclamations de joye ont crie a haulte voix et par plus^rs^ fois Vivat.

Et aussitôt lesdicts peres les ont menez et conduitz au lieu en endroict qui estoit prepare pour mettre ladicte première pierre et où estoit ledict Guillain et la mondict S^r^ le prevost des marchans a mis et pose ladicte première pierre et sur icelle ladicte pierre de marbre gravee en lettres dor plus y a faict mettre quatre desdictes medailles dargent. Laquelle pierre de marbre et medailles ont este recouvertz dune grande pierre de taille qui a este massonnee par lesdicts S^rs^ prevost des marchans, eschevins procureur du roy greffier et receveur de la ville les ungs apres les aultres ausquels ledict Guillain a presente la truelle dargent avec le mortier qui estoit dans ung bassin dargent et apres ont aussy l'un apres l'aultre frappe dessus dung marteau dargent pareillement a eux presente par ledict Guillain en ce pendant y avoit une musique doulce et tous lesdicts escoliers ont recommence a crier Vivat.

Ce faict lesdicts S^rs^ de la ville ont este menez et conduictz par lesdictz peres Ignace et aultres jusques dans la grande court de derrière ou y avoit ung petit theatre prepare et tapisse devant lequel lesdicts S^rs^ prevost des marchans et eschevins, procureur, greffier et receveur se sont assises dans chacun une chaire et en mesme temps se sont presentez sur ledict theatre quelques ungs des escoliers vestus en mariniers tres gentilz tenant chacun ung aviron peinct en la main qui ont faict de tres belles declamations a la louange de la ville tant des vers latins que francois dont toute la Compagnie a este fort contente et sattisfaicte. Apres lesquelz jeuz lesdicts S^rs^ de la ville ont este conduictz par lesdictz peres Jesuistes dans une salle ou on leur a presente la collation apres laquelle se sont encore presentes deux jeunes escolliers qui ont recite plus^rs^ vers francois sur le subject desdicts

vieils bastiments et de la reparation diceulx et aussy a la louange de la ville.

Ce faict lesdicts S^rs^ de la ville sen sont retournez audict hostel de ville avec remerciemens de part et d'aultre.

Et le vendredy onziesme jour dudict moys daoust mil six cens vingt huict sont venuz un bureau de la ville Messieurt le recteur doiens procureurs et suppostz de luniversite de Paris assistez de leurs bedeaux portant masses qui ont remonstre a Messieurs les prevost des marchans et eschevins y estans quilz avoient eu advis que mardy dernier ilz estoient transportez au college de Clermont rue St Jacques pour y mettre et poser la premiere pierre dung bastiment que les prestres et escoliers diceluy college y font ediffier et ce par lartifice desdits du college leur ayant celé leur desseing qui est de se prevalloir et servir de ceste action comme si elle estoit faicte par le corps de ceste ville pour faire croire à la posterité que leur college a lestablisement duquel ceste ville est opposee des lannee mil cinq cens soixante et quatre est maintenant auctorise par adveu publicq dicelle voire meme fonde et bastig de ses derniers comme aussy pour eluder la deliberation renouvelee le trente ung^me^ de May mil cinq cens vingt trois portant que ceste ville interviendra en caution de luniversite et se joindra avec elle pour empescher les etablissemens des colleges que ceulx de ceste societe entreprenent lequel artificieux dessein paraît meme des a present par ung livre que lesdits du college de Clermont en ont faict imprimer et faict vendre publicquement ensemble par plusieurs aultres pieces qu'ilz divulguent et font publier. Et davantage pour employer a ladvenir le nom de ceste ville pour couvrir ce quilz font journellement contre les arretz de la court, ce que lesdictz Srs Recteur, doyens, procureurs et suppostz ont creu et croient nestre selon lintention de ceste ville. Quant ce ne seroit que pource que l'Universite en faict la trois^me^ partie et travaille incessamment depuis huict cens ans pour le bien et decoration dicelle a linstruction de la jeunesse sans avoir jamais este a la charge a la ville ni lavoir importunee dun seul denier pour lerection d'aucun de ses colleges restant contente des fondations qui ont este faictes de temps en temps par aultres moyens et employant encores a present pour lentretien de lexercice en bonnes lettres et saine doctrine ses fondations encores quelles ne soient faictes que pour nourrir et eslever de pauvres escolliers que lon appelle bourciers de diverses provinces pour lentretien desquels presque tous les colleges ont este fondez et etablis et ont lesdicts Srs Recteur doyens procureurs et supposts requis lesdicts prevost des marchans et eschevins de voulloir declarer par acte quel a este leur motif et intention et si par ceste visite et ce qui sest passe ledict jour audict college de Clermont ensemble par les medailles qui ont este par ceulx mises ledict jour aux fondements dudict college portant dung costé limage du roy avec inscription Lodovic XIII D. G. Fran-

corum et Navarium rex et de l'aultre ung navire qui sont les armes de la ville avec inscription de la trois^me^ prevoste de messire Nicolas de Bailleul president au parlement 1628 ils ont entendu donner cest avantage auxdits du college de Clermont de sen prevalloir contre l'Université et de pouvoir dire comme desja ils s'en ventent partout que lesdicts S^rs^ de la ville sont fondateurs et patrons de leurdict college ou ladvenir est auctorise en quelque facon au prejudice des oppositions cy-devant formees et des interventions de ceste ville contre les etablsssements de leurs colleges.

A quoy mondict S^r^ le prevost des marchans a faict response que la ville prenoit en tres bonne part la remonstrance de ladicte Universite que les ressentiments quelle donnoit de laction passee estoient recuz comme des preuves et des marques de son affection lesquelles la ville asseuroit estre réciproque, nayant pas cru en laction dont il sagissait donner aulcun ombrage contraire. La premiere pierre dont il sagist ayant este mise sans ceremony esans marques du magistrat et par ung simple office de particuliers. Quelle scait ce qui est deub a lUniversiteLui departira toujours tres volontiers son affection et protection tant en causes ou elle est cy devant intervenue quen aultres ou elle interviendra pour seconder ses bons desseings declarant la ville dabondant pour le contentement dung corps si cellebre Que ce qui sest passe en ceste occasion a este sans aulcune intention de prejudicier a ses droitz, libertez, immunitez causes et privileges ce quelle luy fera cognoistre quand besoing sera et quelle ne conservera jamais moings que ses propres interets A bien contentement que ledict s^r^ recteur, se soit venu resclamer dung tel faict qui cest passe tout aultrement quon ne luy a faict entendre et auquel lUniversite na receu aulcun prejudice. De quoy iesdicts Srs Recteur doiens et supposts ont tres humblement remercie lesdicts S^rs^ de la ville. Faict le jour et an que dessus

CLEMENT.

APPENDICE II.

Etat de la Compagnie de Jésus en France en 1608 (1).

	CIↃ IↃC XXIX			23 Prov.
	Rome	682		16 Mpf.
	Sicile	428		249 Coll.
Italie	Naples	424	2178	25 N.
	Milan	244		R. 67.
	Venise	350		Socii 10.000

1. Cet état de la Cie copié en 1629 *paraît* être pris du mémoire adressé à Henri IV, *sur sa demande*, en 1608, par les Jésuites de la province de France. Cf. Carayon. Rybeyrette, p. 92.

A. H.

Portugal	Portugal	600	
	Indes or.	312	1229
	Japon	154	
	Brésil	163	
	Tolède	545	
	Castille	500	
	Aragon	307	
	Bétique	444	2479
	Sardaigne	123	
	Pérou	200	
	Mexique	300	
	M. Phillip.	60	
	France	117	
	Aquitaine	213	592
	Lyon	262	
	Belgique	482	
	Rhin	360	
	Germanie	352	2041
	Autriche	381	
	Transylvanie	33	
	Pologne	433	
		8519	

En notre Compagnie il y a trois sortes de collèges, suivant les réglements faits par les Révérends Pères Généraux es congrégations générales. La première est des grands collèges où l'on fait profession de l'Écriture Sainte, de la théologie scolastique, des cas de conscience, des controverses, de la philosophie à trois cours, des langues hébraïque, grecque et latine et des lettres humaines à 5 ou 6 classes pour être les séminaires des provinces. Et en ces collèges doivent être entretenus pour le moins cent personnes, autrement ils sont extrêmement incommodés en leurs exercices et fonctions. Et le même en est-il des collèges des autres deux sortes à proportion.

La seconde sorte est de médiocres où l'on fait profession des cas de conscience, de la philosophie à deux ou trois cours, des langues grecque et latine et des lettres humaines à cinq classes. Et en ceux-ci sont nécessaires du moins 60 personnes.

La troisième est des plus petits où l'on enseigne la rhétorique, les lettres humaines, langues grecque et latine, le tout en 5 classes et les cas de conscience esquels collèges doivent être entretenus pour le moins 30 personnes.

Or est-il nécessaire qu'il y ait pour le moins de revenu 200 l. pour tête

d'autant qu'outre le vivre et le vêtement d'un chacun qui ne peut être à moins de 60 écus pour être honnêtement et commodément selon la profession de la Compagnie avec toute frugalité et modestie, il y a plusieurs frais à faire qui montent en communauté à une somme notable laquelle divisée par égales parties sur les particuliers dépasse de beaucoup les susdites 200 l. — comme à des provisions de bois, de linge pour les lits, réfectoire, cuisine et crédence, de chandelles, papier et autres choses semblables dont il se gâte beaucoup en une vocation telle que la nôtre, comme en gages de médecin et chirurgien, en médicaments, en livres, en viatiques, en procès en réparations de maisons et classes qu'il faut tenir fermées, pavées, nettes, garnies de bancs, chaires et chassis ; le tout aux dépens du collège, en l'entretenement de l'Église, tant pour le luminaire qu'ornements et meubles, en gages de serviteurs, en frais communs de la province (outre la contribution au noviciat), et tant d'autres accidents que l'expérience a montré revenir à plus de huit cents écus à raison de 60 personnes qui ont été au collège de Bordeaux ces années passées. Et ne montant le tout qu'à 800 écus ce serait pour homme 13 écus $\frac{1}{3}$ qui font avec les 60 susdits 220 l.

Aussi voit-on qu'il n'y a collège qui ne soit endetté, mal meublé, mal bâti ou peu commodé à nos usages, et les sujets leurs habits déchirés ou fort usés la plupart et souvent un même manteau et même robe de ville sert à plusieurs avec beaucoup d'incommodité, à faute de moyens. Et si n'y a-t-il point de dépense superflue, n'étant pas permis aux Recteurs Syndics qui seuls on le maniement des deniers (personne n'ayant rien de particulier à soi) de n'en dépendre que selon les règlements et institutions de la Compagnie. De quoi les Syndics rendent compte tous les mois aux Recteurs et les Recteurs aux Provinciaux tous les ans, et les Provinciaux au Général du moins tous les trois ans.

Or toute la dépense étant bien réglée et le nombre des personnes limitées ès collèges suivant la condition et grandeur d'iceux, il ne faut craindre que la Compagnie se charge de revenus au-delà du besoin. Même qu'il est porté par les constitutions d'icelle que où le revenu serait plus que suffisant pour le nombre compétent des personnes suivant les réglements susdits le surplus sera employé à élever et nourrir de pauvres écoliers, et non au profit du collège.

Le suivant état n'a été fait qu'à raison de 200 l. pour homme qui à la vérité n'est suffisant comme il a été remontré ci-dessus, même, attendu la cherté et pris excessif de toutes choses, néanmoins on s'est contenté de faire cet état à raison de 200 l. à ce qu'on voit plus clairement combien nos revenus sont éloignés du nécessaire.

Et aussi à noter qu'au suivant état par le nom des charges ne sont compris les frais ci-dessus mentionnés, mais les charges ordinaires que la nature des biens et revenus porte comme de censes, tailles, gages et pensions de

vicaires et semblables, d'où s'ensuit que ce qui est de liquide. (revenu net) reste encore chargé de beaucoup de frais et dépense, outre le vivre vêtement et meubles.

C. Bordeaux	Brut	14950 — 7 — 1	1ere classe
	Ch.	3782 — 15 — 11	
	net.	11167 — 11 — 2	
Il faudrait 20000 l net.			Il manque donc 8832 l — 8 s — 10 d

On ne jouit pas encore de la rente de 2000 l. due par la fondation de M. maître François de Baulon qui est contestée depuis 30 ans par Me Élie de Baulon, nonobstant les arrêts donnés contre lui contradictoirement au parlement de Paris.

C. Toulouse	Brut	8489 — 0 — 0	1ere classe
	Ch.	2679 — 0 — 0	
	Net.	5810 — 0 — 0	
Il faudrait 20000 l			Il manque 14190
C. Rodez		4369	3e classe
		1919	
Il faudrait	7000	2450	Manque 4550
C. Auch		3100	3e cl. avec 1 c. de philos.
		250	
		2850	
à 35	7000		M. 4150

La construction n'est pas achevée.
Il n'a pas d'Église.

C. Agen		3587 — 10 — 0	3e cl. 1 c. de phil.
		400 — 0 — 0	
		3187 — 10 — 0	
à 35 fr.	7000		M. 3812 — 10 — 0
C Limoges		2900	1 ph.
		400	
		2500	
à 35 fr.	7000		M. 4500

Le bâtiment n'est pas achevé.
Il n'y a pas d'église.

C. Périgueux. 3000
100
2900

7000 4100

Il n'y a ni bâtiment ni église.

La ville n'est obligée qu'à 6000 pour ces constructions.

A. Toulouse 2742 l — 10 s

Il faudrait 12000 Il manque 10251 l — 10 s

Il n'y a qu'une petite chapelle

On ne compte qu'à 150 la pension dans cette maison où il devrait y avoir au moins 80 personnes pour le bon recrutement de la province.

Province de Lyon.

C. Lyon La ville 6000
Union des prieurés Vigne
Maison. Don du Clergé 3000

Il manque 11000 l

C. Université de Tournon Manque 16000 l

Hôtel de ville de Paris 1000 M. de Tournon s'occupe de procurer
Lyon 1000 l'union du prieuré de St-Sauveur qui
Union du prieuré d'Ardanse 1200 rapporterait net 11000
Quelques terres 800 Il ne manquera plus que 12000
C. Billom 3980 net. 1 pr. Th. mor.

Ce collège est chargé de nourrir et entretenir 18 pauvres écoliers étudiants et logés au collège, qui servent de séminaire au diocèse de Clermont. Leur dépense se monte à 2000.

à 35 il faudrait 7000 Manque environ 5000

C. Dijon 2e s.
Fondation Gondran 2000
Subvention de la ville 2000

Il faudrait 12000 Manque 8000

Il y a 5 ou 6000 écus de dettes.

C. Le Puy 5500 2e cl.
F. 11000 Manquent 5500
C. Béziers 4150

M. 5500

Résidence d'Aubenas. Le Mis de Maubée faisait une aumône de 1500 — pour entretenir le plus de monde.

10 ou 12 y vivent ordinairement.

État du Collège du Puy en 1706.

Revenu brut	22165 (qui, sans la déduction pr la gelée, serait)		23554
Charges	(sans comprendre les 3075 l d'intérêts)		13819
		Net	9735

Revenus		Charges			
en argent	5128	Intérêts	3075 l pr un capital de	80647	
en grains	14894	Capitation	157	3127	sans intérêts.
Redevances				83774	
en nature	3531	Aumônes	70		
	23553	Cont.de prov.	700		
		Gages des dom.	240		

Le collège du Puy a de revenu en 1706 22176

charges 13753

net 8423 — Il a dépensé 8414.

Montauban. — État en 1729.

Fiefs nobles dans la jurisdiction de Montauban :

Lemothe Sunet, les tablis, les chamberts, les collonges,		13761 — 8 s — 2 d	
Domaines de Belsoleil et Martine		590 — 8 — 1	
Rentes constituées sur la communauté de Lézat	160		
commune de Finhan	50		
le Clergé de Montauban	28		
M. Donungin	190		
		428 — 0 — 0	
M. Dupont		60	
M. Nialetes		400	
		2854 — 16 — 3	
Pensions des professeurs servies par le Roi		2600 — 0 — 0	
	Total	5454 — 16 — 3	

	Charges.			
Taille	260			
Entr. de la chap.	300			
9 ch. des Anges etc.	4			
Entr. et réparations	200			
Grèle. Inond. Brouillards	150			
Aumônes	100			
Médecins	150			
Rente M. Nogaret	540			
Rente aux clarisses	40			
	1734			
Revenu net	3420	—	16	— 3
	5454	—	16	— 3 somme égale

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

ANNÉE 1897.

ALASKA. — Propagande presbytérienne (P. René), 64 ; La Situation à Juneau-City (P. René), 66. — Nouvelles de la mission (P. Bougis), 391 ; Difficultés entre schismatiques russes et presbytériens (P. Bougis), 395.

ALLEMAGNE. — Les Jésuites allemands, aumôniers en 1870, 509.

ANGLETERRE. — Le 13e centenaire de saint Augustin (P. d'Alès), 406.

RÉPUBLIQUE-ARGENTINE. — Les Étudiants, les Prisonniers, 511.

AUSTRALIE. — Scènes de mœurs nègres (P. Conrath), 49.

BRÉSIL. — L'apostolat au Brésil (P. Lombardi), 73. — Le centenaire du P. Anchieta à St-Paul (P. Magouet), 377 ; Nouvelles de Sao Leopoldo (P. Magouet), 381. — Le noviciat de Campanha, 383. — En route vers Dakar (P. Goslèse), 389.

CANADA. — Nouvelles diverses, 512.

CEYLAN. — L'arrivée à Ceylan (P. Royer), 344 ; le Presbytère de St-Antoine (P. Royer), 347. — Les Wesleyens à Batticaloa (P. Évrard), 352. — Les environs de Trincomali (P. Bonnel), 353.

CHINE. — *Mission du Kiang-nan.* — Mouvements de conversion, 3. — Les agrandissements de *Chang-hai* (P. Pierre), 5 ; Une filature catholique à *Chang-hai* (P. Pierre), 284. — L'avenir de *Ou-song*, 13. — Lettres du P. Le Chevallier : un naufrage, 13 ; Progrès de la foi au *Hao-so*, 257. — Lettre du P. Gasnier, 18. — La petite industrie (P. Bizeul), 19 ; voyage à *Ou-si* (P. Bizeul, 22. — Lettres du P. Twrdy : L'entrée à *Liu-tcheou-fou*, 24 ; Nouvelles de *Siu-tcheou-fou*, 259 ; Un neveu de *Li-hong-tchang*, 264 ; — Nouvelles de *Siu-tcheou-fou*, 33. — *Zi-ka-wei* au jour le jour, 217. — Lettres du P. J.-M. Chevalier : Les Petits chinois de *T'ai-ho*, 223 ; L'École de *T'ai-ho*, 223. — Lettres du P. Doré : Une visite à Mgr Anzer, 225 , Un brigand chinois, 237. — Épisodes de la vie de missionnaire, 227. — Progrès de la foi au *Siu-tcheou-fou* (P.Gain), 230. — Nouvelles du *Hai-men*,243. — Notre-Dame de Lourdes à *Zong-ming* (P. Petillon), 244. — Un bon coup de filet (P. Colvez), 248. — Une excursion à *Kin-chan* (P. Bastard), 250. — Lettres du P. Dannic : La chrétienté de *Mao-kia*, 255 ; Émeutes en Chine, 261 ; Une neuvaine à saint Joseph, 265. — Installation définitive à *Yng-tcheou-fou* et à *Po-tcheou* (P. Perrigaud), 271. — Nouvelle fondation à *Hing-hoa* (P. Durandière), 279. — Nouvelles de *Yang-tcheou-fou* (P. Crochet), 282. — La cause des martyrs de *Sou-tcheou*, 295. — L'École Saint-François-Xavier à *Chang-hai*, 295.

Les établissements protestants à *Nan-king* et à *Chang-king*, 514. — Le code des lois chinoises, 516. — Le P. Rondina, 517. — Jugement d'un protestant, 517. — Une ambassade russe, 518.

Mission du Tcheu-li S.-E. — Lettres du P. Bataille : Les voleurs, 37 ; Rapports avec les autorités militaires, 297. — Lettres du P. Mangin : Un procès chinois, 304 ; Une nouvelle fondation, 316. — Lettres du P. Wetterwald : Une excursion apostolique, 40 ; Un procès difficile gagné par saint Joseph, 320 ; Deux retraites à *Tchao-kia-tchoang*, 331. — Oppositions païennes (P. Neveux), 35. — Statistique, 48. — Nouvelles de la mission, 296. — Ouverture de l'Église catholique à *Tien-tsin* (P. du Cray), 337.

ÉGYPTE. — Progrès de la foi dans la Haute-Égypte (Mgr Bezzi), 368.

ÉQUATEUR. — Les œuvres de la Compagnie (P. Mille), 77 ; Le pillage du collège de Riobamba (P. Luisier), 371. — Travaux des missionnaires du Napo (P. Mille), 375.

ÉTATS-UNIS. — La statue du P. Marquette au Capitole de Washington (P. L. Brucker), 60. — Les missions aux protestants, 62. — Missions paroissiales, 518 ; Une industrie, 518.

FRANCE. — Œuvres ouvrières dans le Nord, 108. — La mission de Reims, 111. — Mission de Bourbonne-les-Bains, 146. — Mission de Courson-les-Carrières, 150. — Invention des corps des PP. Olivaint, Caubert et de Bengy (P. Foulongne), 414. — La vie chrétienne à Ramilly, 440. — Missions et œuvres d'hommes, conseils d'un vétéran, 443. — Les œuvres de mer, 205. — Les retraites d'hommes, 205. — Le P. Olivaint et l'École normale, 206. — Les Jésuites et l'union des catholiques, 207. — Retraites mensuelles ecclésiastiques, 506. — Un Exercice Scolaire d'autrefois, 508. — La pose de la première pierre du collège de Clermont, 526 — État de la Compagnie en France en 1608, 530.

ITALIE. — Sacrilège franc-maçonnique, 519. L'Université d'Anagni, 520. —

JAPON. — Les Hollandais à Nagazaki, 521.

MADURÉ. — Nouvelles de la mission (P. de Beaurepaire), 360.

MANGALORE. — Nouvelles de la mission (P. Gioanini), 338. — Le catéchuménat de Jeppoo, 340.

NÉCROLOGIE. — Le P. Th. de Régnon (suite et fin), 161. — Le P. J.-B. Bellanger, 187. — Le P. J. Le Bailly, 191. — Le P. Rabouin, 194. — Le P. Le Cocq d'Armandville, 198. — Le P. Cl. Couvreur, 446. — Le P. H. Couvreur, 451. — Le F. Jean-Baptiste Goussery, 465. — Le P. Outerleys, 468. — Le P. J. Etterlé, 471. — Le P. Hirgair, 474. — Le F. Bonnin, 477.

POLOGNE. — Une guérison par le B^{x} Bobola, 522.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — Des vocations Sacerdotales..... (P. Delbrel), 212. — Cartas de Mexico, 212. — Mittheilungen, 523. — Nomina Patrum, 524. — La vie de saint Ignace de Loyola, 525. — Casus conscientiæ, 526.

ROUMANIE. — Excursions apostoliques (P. Payen), 397.

BAS-ZAMBÈZE. — Mission de Boroma (P. Boecher), 362. — Mission de Chupanga (P. Torrend), 366.

HAUT-ZAMBÈZE. — La révolte au Mashonaland, 51. — Au Matabéléland, 58.

VARIA. — Nos collèges en Amérique, 208. — Collège Saint-Joseph de Valence, 210. — Oxford, 210. — Philippines : La mort de Rizal, 210. — Prospectus Universæ Societatis, 213.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges.